3 1761 09941327 0

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME IX.

THÉATRE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

LF
P628

ŒUVRES

COMPLETES

DE PIGAULT-LEBRUN.

Guillaume Charles Antoine Pigault de l'Épinoy, called

TOME NEUVIÈME.

LIBRARY OF TORONTO

A PARIS,

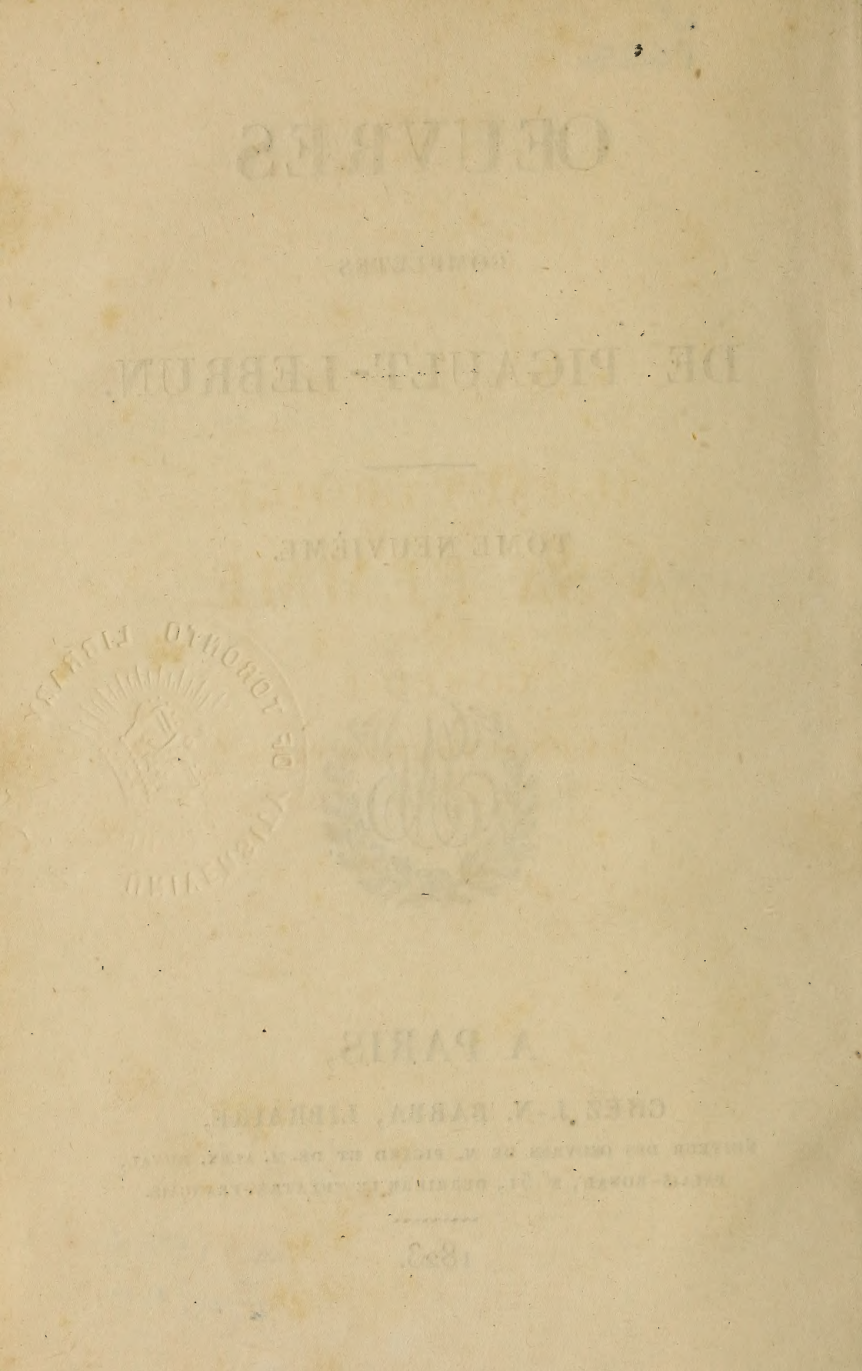
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1823.

421586
6.4.44



IL FAUT CROIRE
A SA FEMME,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

PRÉFACE.

Tous les jeunes gens qui veulent écrire, commencent par faire des vers, bons ou mauvais. Cette petite pièce est mon premier ouvrage. J'ai eu le plaisir, toujours vif pour un débutant, de la voir jouer dans une petite ville de Hollande, et d'y trouver un petit libraire qui voulut bien l'imprimer, sans que je le payasse.

Encouragé par des succès aussi flatteurs, j'envoyai ma comédie à Paris: c'est toujours là que nous voulons arriver, nous autres auteurs. Le très-complaisant et très-spirituel personnage auquel je l'adressai, alla beaucoup plus loin que moi. Il fit d'une bagatelle une comédie de caractère. Il intitula celle-ci, le *Jaloux Corrigé;* il se donna la peine de supprimer beaucoup de mes vers, et de leur substituer les siens.

Voilà les deux ouvrages. Le public prononcera: il les trouvera probablement mauvais l'un et l'autre.

PERSONNAGES.

NICANDRE, mari jaloux.
ROSÉIDE, femme de Nicandre.
LÉANDRE, ami de Nicandre.
VALÈRE, amant travesti en soubrette.
FRONTIN, valet de Valère.

La Scène est dans une promenade. Sur l'un des cotés, est la maison de Nicandre.

IL FAUT CROIRE
A SA FEMME,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALÈRE, FRONTIN.

(Frontin entre sur la scène avec l'air de chercher quelqu'un. Valère sort furtivement de chez Nicandre.)

FRONTIN.

St... st... Il est, je crois, installé chez Nicandre.
Hem!... personne. Hem!... j'enrage. Il faut pourtant apprendre...

VALÈRE.

Mon cher Frontin!

FRONTIN.

Monsieur?

VALÈRE.

J'ai réussi.

FRONTIN.

D'honneur?

VALÈRE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Quel plaisir pour votre serviteur!

Je partage et j'admire un succès si rapide.
Ce n'est pas nous, monsieur, qu'une femme intimide;
Quelle vivacité dans nos galans exploits!
Nous paraissons à peine, et l'on subit nos lois.

VALÈRE.

Pas tout-à-fait encore.

FRONTIN.

Elle fait l'inhumaine!
Je vous le disais bien, ce n'était pas la peine
De venir de si loin pour la mettre en courroux :
Nous pouvions aussi bien l'adorer de chez nous.
Mais....

VALÈRE.

Ce n'est pas cela.

FRONTIN.

Que faut-il que j'en pense?
Daignez donc dissiper ma profonde ignorance.
Si j'ai pu me tromper en vous croyant vainqueur,
Ai-je tort à présent de croire à sa rigueur?

VALÈRE.

Roséide, Frontin, me voit avec tendresse,
Et se croit mon amie, et non pas ma maîtresse.
De l'amour dans son sein je vois croître les feux.

FRONTIN.

Oui; mais si par hasard ce cœur est vertueux?

VALÈRE.

Depuis deux mois entiers j'adorais Roséide;
L'amour me consumait; ce dieu devint mon guide.

FRONTIN.

Ah! monsieur, quel plaisir de tromper un époux

Qui croit à la vertu, bien moins qu'à ses verroux!

VALÈRE.

Sous ce déguisement, qu'inventa ma tendresse,
J'ai de son vieux mari pris toute la rudesse.
Ce matin, sur ses pas, entré dans ce séjour,
Je fais, pour le gagner, le procès à l'amour;
Je condamne le luxe et les dépenses vaines;
Je déteste avec lui les vanités mondaines,
Et mon homme, soudain, m'offrant son amitié,
Veut me rendre gardien de sa chère moitié.
Je refuse... il insiste... autre refus... il presse,
Et malgré moi m'entraîne aux pieds de ma maîtresse.
Ainsi plus d'un jaloux, pour fuir un certain mal,
Par excès de prudence a servi son rival.

FRONTIN.

Il n'en faut pas douter, oui, c'est l'amour lui-même
Qui nous a suggéré cet adroit stratagème.
Enfin le petit dieu couronne vos désirs.
Je vois s'ouvrir pour vous la route des plaisirs.

VALÈRE.

Nicandre m'introduit auprès de son épouse.
Il me disait tout bas, en sa fureur jalouse :
« Voilà celle qui doit recevoir vos leçons;
« Vous seule loin de moi bannirez les soupçons.
« Je vous laisse en ces lieux. » La triste Roséide,
En frémissant, sur moi porte un regard timide...
Tous mes sens sont émus, je vole dans ses bras.
« Quoi! tu sers mon époux, et tu ne me hais pas,
« Dit-elle? » Ses accens... son air... Qu'elle était belle!
Ses yeux versaient des pleurs... je pleurais avec elle.

Je ne sais quel transport près d'elle m'agitait;
Je voulais m'expliquer, le respect m'arrêtait...
Je sors enfin, honteux de n'avoir, à mon âge,
De cet heureux moment tiré nul avantage.

FRONTIN.

Quoi! vous êtes vaincu par la timidité!
Allons, ferme, morbleu : de l'intrépidité.
C'est avec un benêt qu'une femme est cruelle,
Et qui sait tout oser, obtient tout de sa belle.
Vous avez cent raisons pour être audacieux.
Primo, monsieur, votre oncle arrive dans ces lieux,
Et le fâcheux pourrait, d'après mes conjectures,
Nous envoyer ailleurs chercher des aventures.
C'est le meilleur ami de notre vieux jaloux.

VALÈRE.

Et sa vive amitié ne peut rien contre nous.
Très-difficilement on approche madame,
Et l'ami du mari ne l'est pas de la femme.
Dans son appartement je vais me cantonner.
Sous ces habits, d'ailleurs, peut-il me deviner?
Après avoir trompé le soupçonneux Nicandre,
A me voir démasquer je ne dois pas m'attendre.
J'entends du bruit... on vient. Éloigne-toi, Frontin.

FRONTIN.

Oui, je vais me cacher au cabaret voisin.

SCÈNE II.

NICANDRE, VALÈRE.

NICANDRE, sans voir Valère.

O le maudit pays! Que ne suis-je en Espagne!
Je pourrais à mon gré gouverner ma compagne,
Confier aux verroux mon repos, mon honneur,
Rire des vains efforts d'un jeune suborneur;
Mais on exige ici qu'un mari soit facile,
Et, pour plaire au public, il faut être imbécille.
Oh! nous verrons, morbleu!.... Que faites-vous ici?
Un argus vigilant ne trotte pas ainsi.

VALÈRE, embarrassé.

Mais.... je cherche un ombrage épais et solitaire,
Où, conduite par moi, loin des yeux du vulgaire,
Votre épouse, docile à mes instructions,
Combatte avec succès le feu des passions,
Des principes du temps démêle l'imposture,
Et puise des leçons au sein de la nature.
La paix qui règne ici pénètre jusqu'au cœur.
La campagne est, monsieur, l'asile du bonheur,
Et de ce calme heureux qui convient à madame.

NICANDRE.

Ces jardins sont peu faits pour une jeune femme.
Cet endroit me paraît suffisamment obscur:
Le plus près de ma porte est toujours le plus sûr.
Rentrez, et gardez-vous de quitter Roséide.

VALÈRE.

Vous serez satisfait.

NICANDRE.

Mais.... je vous crois timide.

VALÈRE.

Point du tout.

NICANDRE.

En public il faut de la douceur;
Mais dans le tête-à-tête ayez de la vigueur.

VALÈRE.

J'en aurai.

NICANDRE.

Soyez sourde à son touchant langage.
Elle vous séduirait : on est tendre à votre âge.
J'ai composé pour vous un sage règlement :
Il faut de point en point le suivre aveuglément;
Pour en saisir l'esprit, le relire sans cesse.
(Apercevant Léandre.)
Allez endoctriner votre jeune maîtresse.

SCÈNE III.

NICANDRE, LÉANDRE.

NICANDRE.

(Léandre le salue.)
Vous voilà de retour? Approchez sans façon.

LÉANDRE.

Je craignais de gêner... peut-être...

NICANDRE.

Eh! monsieur, non.
Vous n'étiez pas de trop. J'indiquais à Finette

Les moyens d'être un jour une duègne parfaite.
Je cache à tous les yeux mes soupçons, ma frayeur,
Et ce n'est qu'à vous seul que j'ouvrirai mon cœur.

LÉANDRE.

Vous verrai-je toujours malheureux, intraitable,
Empoisonner les jours d'une femme estimable?
Abjurez, croyez-moi, vos honteuses fureurs :
On ne parvient jamais à contraindre les cœurs.

NICANDRE, ironiquement.

Je devrais, j'en conviens, moins délicat, plus sage,
Me livrer aux douceurs d'un nouveau mariage;
Être aimé de ma femme... à peu près, et toujours
Satisfait de la belle ainsi que des amours,
Des maris complaisans étudier le code,
Et grossir le torrent des époux à la mode.
Par tous nos jeunes gens je serais révéré;
De ma chaste moitié je serais adoré.
Cela serait très-bien; oui, mais dans cette vie
Ainsi que ses vertus, tout homme a sa manie :
Je veux que ma moitié n'existe que pour moi.
Au défaut de l'amour, je règne par l'effroi.
Je ne me flatte point, je connais, au contraire,
Des époux surannés le destin ordinaire.
Comment! lorsqu'à vingt ans, avec de la douceur,
Une taille parfaite, un esprit enchanteur,
Un mari complaisant, libéral et fidèle,
Peut à peine six mois plaire à sa tourterelle,
Vous prétendez, mon cher, qu'à soixante et quatre ans,
Je captive une femme à peine en son printemps!
Quand sur nos fronts ridés le temps marque ses traces,

L'homme mort à l'amour doit rompre avec les Graces.
Je me suis méconnu, j'ai formé ce lien.
La vertu n'est qu'un nom dont je n'espère rien;
C'est sous un joug de fer....

LÉANDRE.

Quel préjugé barbare!
Connaissez-vous les maux qu'un jaloux se prépare?
Passer de la tendresse à l'inhumanité;
Encourager sa femme à l'infidélité;
Rendre par son malheur une faute excusable;
Toujours plus malheureux et toujours plus coupable,
Adorer sa victime en lui perçant le cœur;
Couler ses tristes jours dans le sein de l'horreur,
Voilà le vrai tableau....

NICANDRE.

Quelle audace est la vôtre?
Des coquettes du siècle êtes-vous donc l'apôtre?
Vous êtes-vous flatté qu'en accusant l'époux,
Sa facile moitié s'enflammerait pour vous?
Je suis majeur, je crois. Quoi qu'on fasse et qu'on dise,
Je n'écouterai rien; je veux vivre à ma guise.

LÉANDRE.

Mais l'usage, monsieur....

NICANDRE.

Je méprise ses lois.
Mon hymen m'a donné d'incontestables droits;
Je les ferai valoir. Que m'importent l'usage
Et ces faibles maris qu'à leurs yeux on outrage?
J'éviterai leur sort. Malgré les mœurs du temps,
Vous verrez une femme ignorer les amans.

Je suis loin cependant de la folie extrême
De croire qu'un époux soit aimé pour lui-même.

LÉANDRE.

Croyez à la vertu.

NICANDRE.

Mais il serait plaisant
D'inspirer à mon âge un pur attachement.
Ma femme m'a juré.... mais non....

LÉANDRE.

Il faut la croire.
Dans un livre j'ai lu, si j'ai bonne mémoire :
Sous les lois de l'hymen pour couler d'heureux jours,
Il faut à sa moitié s'en rapporter toujours.
Mais je ne conçois rien à votre jalousie ;
Souvent vous la portez jusqu'à la frénésie,
Et lorsque vous avez crié, juré, pesté,
Vous êtes tout à coup d'une sécurité !
Tendre avec Roséide, et changeant de langage....

NICANDRE.

Il faut la consoler du malheur d'être sage.
Je sais trop que la femme, assez encline au mal,
N'a pas un grand respect pour le nœud conjugal.
Avare de bienfaits, l'économe nature
Joignit à ses attraits un grand goût au parjure.
La crainte étant toujours un puissant correctif,
Je suis souvent armé d'un air rébarbatif,
Et, par là, je fais croire à ma douce femelle
Que je suis pénétrant, que je veille sur elle.
La crainte d'un mari fait plus que la vertu.
Peut-être sans cela que tout serait perdu.

Un imbécille époux au destin s'abandonne,
Et croit que sa moitié doit être franche, bonne;
Mais ce sexe a toujours besoin de caution,
Et la plus sûre, ami, c'est la précaution.

LÉANDRE.

Ce sexe avec raison déteste qui l'opprime.
Le bonheur des époux doit naître de l'estime.
L'amour ne peut paraître où règne la douleur.
Roséide déja rougit de la douceur
Que vous feignez près d'elle, et voit qu'elle est fondée
Sur tous les surveillans dont elle est obsédée.

NICANDRE.

Admirez avec moi les ressorts plus qu'humains
Qu'avec tant de succès feront jouer mes mains.
Plus une jeune femme a d'attraits, de mérite,
Et plus je crois qu'il faut éclairer sa conduite.
La mienne est dans le cas. Je voulais l'épier,
Et lui cacher les yeux qui la vont surveiller.
Il fallait, qu'en sa duègne, elle vît une amie,
Riant et de mes soins et de ma bonhomie;
Non de ces vieux lutins allant toujours grondant,
Que devine d'abord et qu'évite un amant.
Celle que j'ai choisie a toute sa jeunesse;
Certain air de bonté qui vous cache une adresse!
De certains yeux fripons animés par l'amour;
Certain air libertin et sage tour à tour.
On ne fait pas ainsi naître de défiance.
En elle les galans mettront leur confiance;
La chargeront toujours de leurs tendres poulets:
De sa maîtresse ainsi je saurai les secrets.

Comme dans un miroir, je lirai dans son ame.
Finette, partageant les chagrins de ma femme,
Et cachant ses desseins sous un masque flatteur,
Trouvera sans effort le chemin de son cœur.

LÉANDRE.

Par ce lâche artifice une femme cruelle
Aggravera les maux d'une épouse fidèle !
Je ne vous conçois plus. N'aviez-vous pas promis
Que le jour qu'en son lit on vous verrait admis
Serait marqué du sceau de votre complaisance,
Et que, tout pénétré de votre insuffisance,
Vous deviez à jamais, respectant votre choix,
Ne penser que par elle et recevoir ses lois?

NICANDRE.

Ce sont contes en l'air qu'on fait à ses maîtresses.
L'hymen anéantit de semblables promesses.
Selon ce que m'a dit un célèbre docteur,
Ma femme est ma servante, et je suis son seigneur.

(Il salue Léandre, et rentre chez lui. Léandre le suit, et Nicandre lui fait une autre révérence à sa porte, et la ferme.)

SCÈNE IV.

LÉANDRE, SEUL.

Quelle fatalité semble régir ce monde!
De nœuds ainsi formés cet univers abonde.
Le sordide intérêt enchaîne la beauté;
Le vieillard soupçonneux craint sa fragilité;
Il veille nuit et jour; mais l'amour qu'il offense,

En dépit de ses soins, est sûr de sa vengeance.
Il guide les amans au feu de son flambeau;
Sur les yeux de l'époux il place son bandeau,
Et l'on voit tous les jours le stupide hyménée
D'une foule d'amis caresser la lignée....
Dans sa prévention Nicandre est affermi.
Il me croira bientôt un secret ennemi,
Qui, nourrissant, dans l'ombre, une secrète flamme,
Dois mettre mon bonheur à séduire sa femme,
Et pour nuire d'avance à mes tendres projets,
De son appartement il m'interdit l'accès.
Ma sincère amitié veut que je le délivre
Du ridicule affreux sous lequel il va vivre.
On peut en faire encore un estimable époux:
La raison quelquefois ramène les jaloux.

SCÈNE V.

ROSÉIDE, VALÈRE.

ROSÉIDE.

Je suis à ta conduite à peine abandonnée,
Et je vois aussitôt changer ma destinée!
Sous ces ormes enfin je peux prendre le frais,
Et ce plaisir, Finette, est un de tes bienfaits.
Depuis qu'à mon époux je me vois asservie,
Toi seule as ressenti les malheurs de ma vie.
Ton ame, je le vois, faite pour l'amitié,
Suit son tendre penchant autant que la pitié,
Et mon cœur, que déja flétrissait la tristesse,

Avec toi se ranime et s'ouvre à la tendresse.
Un sentiment plus doux succède à mes douleurs.
Tu souffres, m'as-tu dit? Nous mêlerons nos pleurs,
Et libres toutes deux au sein de l'esclavage,
Nous coulerons enfin des jours exempts d'orage.

VALÈRE.

Et j'étais destinée à vous persécuter!
Entre Nicandre et vous je pourrais hésiter!
Non, croyez les sermens de ma bouche timide :
Je jure entre vos mains, charmante Roséide,
D'honorer, de servir, d'adorer la beauté;
De n'employer jamais ma faible autorité
Qu'à conduire au bonheur une femme chérie;
Qu'à repousser les traits qu'en vain la barbarie
A mis entre les mains d'un inflexible époux.
Celle que vous aimez saura veiller sur vous.
D'un tyran trop cruel j'arrêterai la rage;
Votre repos enfin deviendra mon ouvrage.
Lui-même, rougissant d'outrager tant d'appas....

ROSÉIDE.

Ah, plaignons mon époux, et ne l'insultons pas.
Peut-être je devrais n'écouter que la haine;
Il semble le vouloir; mais la vertu m'enchaîne.
J'ai pu former ces nœuds, il faut les révérer.
Nicandre est mon époux, je n'ai plus qu'à pleurer,
Et trop heureuse encore en ma retraite obscure,
Quand je suis morte au monde et même à la nature,
De lire dans ton sein et de t'ouvrir le mien.
Tu pleureras mon sort, je gémirai du tien.

(Avec le plus tendre intérêt.)

Tu m'apprendras enfin pourquoi ton cœur murmure.
A mes yeux attendris découvre sa blessure....
Tu parais hésiter?

VALÈRE, à part.

Que lui dirai-je? Ah! dieux!
Un seul mot va me perdre ou bien me rendre heureux.
Feignons.

ROSÉIDE.

Vous vous troublez, vous gardez le silence.
Vous voulez me tromper.

VALÈRE.

Ah! ce discours m'offense.
Eh bien! connaissez donc l'amour et ses fureurs.
Eh! quel autre que lui causerait mes malheurs?
C'est lui qui m'égara; qui me tourmente encore.
Il troubla ma jeunesse à peine à son aurore,
Et ce dieu que mes maux ne peuvent désarmer,
Les étend sur l'objet....

ROSÉIDE.

Ah! qu'il est doux d'aimer!
L'amour, je le sens trop, est un besoin de l'ame,
Et je suis condamnée à combattre sa flamme....
Eh bien?

VALÈRE.

Abandonnée à mon triste penchant,
Jusque dans son pays je suivis mon amant.
D'un sexe différent les habits ordinaires
Servirent à cacher mes projets téméraires.
Je servis mon amant.... Oui, l'amour m'exauça.

Par des soins assidus mon ardeur s'annonça.
Pour un cœur amoureux est-il rien de pénible ?
A mon zèle bientôt mon amant fut sensible.
J'en obtins ces égards, ces marques de bonté,
Si dignes de flatter ma sensibilité ;
Mon amour, en un mot, alla jusqu'à l'ivresse ;
Mais si j'eus ses transports, j'eus sa délicatesse.
Ardent jusqu'au délire, et jamais indiscret,
Il fut couvert toujours du voile du respect.
D'un regard mon amant faisait ma destinée.

ROSÉIDE, le serrant dans ses bras.

Et cet amant enfin ne t'a pas devinée ?
Au-devant de ton cœur le sien ne volait pas ?

VALÈRE.

Quelquefois l'amitié me pressait dans ses bras.
Jugez de mes transports.... de ma douleur amère.
Je brûlais de parler, je craignais sa colère.
Par mes pleurs quelquefois j'espérais l'attendrir.
Mon cœur par cet espoir se laissait éblouir ;
Mais mon ame bientôt, à ses craintes livrée,
Ne sentait que le trait dont elle est déchirée.

ROSÉIDE.

Eh ! pourquoi persister à cacher ton ardeur ?
A ton heureux amant que n'ouvrais-tu ton cœur ?

VALÈRE.

Je vous l'ai déja dit, je craignais sa colère.
Le devoir l'enchaînait par une loi sévère.
Victime d'un hymen qui consumait ses jours,
Devais-je de mes feux empoisonner leur cours ?
Fidèle à ses sermens, il m'aurait abhorrée.

ROSÉIDE.

Ah! s'il t'avait connue, il t'aurait adorée.

VALÈRE.

Madame.... le devoir....

ROSÉIDE.

Ah! Finette, l'amour....

VALÈRE.

Sans doute le mépris....

ROSÉIDE.

Sans doute le retour
Eût versé sur ta vie une ivresse constante.
L'amant vaincu tombait dans les bras de l'amante.
Rends-toi justice enfin, peut-on te résister?

VALÈRE.

Amour, d'un vain espoir voudrais-tu me flatter?
J'obéis à ta voix.... Connaissez-moi, madame.
Je vous trompais, c'est vous dont la beauté m'enflamme;
Vous voyez un amant tremblant à vos genoux.

ROSÉIDE.

(Avec transport.) (Avec effroi.)

Qu'entends-je? tu serais... Monsieur, relevez-vous.
Je suis faible un instant; mais c'est pour ne plus l'être.
Vous surprenez mon cœur, vous allez le connaître.

VALÈRE.

L'amour, vous le pensez, ne peut être un forfait.
Lui-même, Roséide, a dicté cet arrêt.
Sur les pas du plaisir que ce dieu nous entraîne.
Tu m'aimes, je le vois : ose briser ta chaîne.
Dans les bras d'un amant....

ROSÉIDE.

Que me proposes-tu?

VALÈRE.

Eh! qui peut t'arrêter?

ROSÉIDE.

Mon ami! la vertu.
Je l'avoue à regret, Roséide étonnée
Dès le premier moment à toi s'était donnée.
A peine je t'ai vu, qu'un sentiment vainqueur
A séduit à la fois ma raison et mon cœur,
Et ce déguisement, enfant de l'imposture,
A pu tromper mes yeux, et non pas la nature.
Oui, je sentais régner en mon sein agité
Tous les feux de l'amour et de la volupté.
Mon âge, mes malheurs, ton adresse perfide,
Tout livrait à tes feux la triste Roséide....
Je devais ces aveux à votre ardent amour:
C'en est fait, le devoir va parler à son tour.
Écoutez-moi, monsieur.

VALÈRE.

Je ne veux rien entendre.

ROSÉIDE.

Écoutez-moi, vous dis-je.

VALÈRE.

Écoutez un cœur tendre.
Cédez à son penchant, et rendez-lui ses droits.
C'est à l'amour heureux à nous donner des lois.
Apprenez à juger un honneur fantastique;
Méprisez sans retour un accord politique
Que l'erreur établit, que l'intérêt soutient,

Que l'orgueil des époux par la force maintient.
D'un serment indiscret votre cœur vous dégage.
L'hymen est pour le sot, et l'amour pour le sage.

ROSÉIDE.

Arrêtez. Ce tableau, par le vice enfanté,
Ne peut en imposer à ma simplicité.
Je ne combattrai pas votre effrayant système;
J'en appelle à mon cœur.... j'en appelle au tien même.
J'ai disposé de moi, je l'ai fait librement.
L'amour ne saurait rompre un tel engagement.
Je suis aveuglément une loi révérée;
Et si c'est une erreur, cette erreur est sacrée.
Respectez-la.

VALÈRE.

Flatter un fantôme imposteur!
Non, vous m'avez donné des droits sur votre cœur.
En vain le préjugé les méconnaît, madame.

ROSÉIDE.

Il faut y renoncer.

VALÈRE.

Mon amour les réclame.

ROSÉIDE.

Quand l'amour est coupable, il faut le surmonter.

VALÈRE.

Vous-même à mon malheur voulez-vous ajouter?
Heureux de vous servir, plus heureux de vous plaire,
Je cachais mon amour dans l'ombre du mystère.
Un fol espoir m'égare, et vous m'enhardissez!
Ma faute est votre ouvrage, et vous m'en punissez!

ROSÉIDE.

De grace, laissez-moi.

VALÈRE.

Vous bravez ma tendresse,
Vous déchirez mon cœur.

ROSÉIDE.

Respectez ma faiblesse;
Vous-même, contre vous, soyez mon protecteur;
A mon repos enfin immolez votre ardeur,
Voilà ce que de vous Roséide ose attendre.
Qu'elle trouve un ami dans l'amant le plus tendre....
De ma vive amitié recevez les adieux.

VALÈRE.

Je vous suivrai partout.

ROSÉIDE.

Restez.

VALÈRE.

Non.

ROSÉIDE.

Je le veux.

SCÈNE VI.

VALÈRE, SEUL.

Je ne m'attendais pas à souffrir un caprice.
Ah! ce sexe cruel est pétri d'artifice!
Il rit de notre amour, de nos soins empressés;
Il aime à déchirer les cœurs qu'il a blessés.
Malheur à l'insensé qui sous ses lois s'engage!

Il sait farder son ame ainsi que son visage.
Le plus fidèle amant.... Mais pourquoi ce courroux ?
Le destin me poursuit, il faut braver ses coups.
Doit-on brûler en vain d'une ardeur immortelle ?
On peut rire à la fin des rigueurs de sa belle.
Qu'un amant espagnol fredonne ses douleurs :
L'amour français est né pour voler sur les fleurs.
Je suis congédié, je ris de ma disgrace.
Je perds une maîtresse, une autre la remplace....
Que dis-je ? je l'aimais, je la chéris encor,
Et je veux à Nicandre enlever ce trésor.
Je prétends rassurer sa timide innocence;
La vertu cède enfin à la persévérance,
Et je vole à ses pieds, par un dernier effort,
Faire parler l'amour, et décider mon sort.

SCÈNE VII.

VALÈRE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur... monsieur...

VALÈRE, à voix basse.

Va-t'en.

(Il rentre.)

FRONTIN.

Ma foi, mon pauvre maître
En va perdre l'esprit, ou l'a perdu, peut-être.

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, FRONTIN.

LÉANDRE, lisant une lettre.

Si mon ami dit vrai....

FRONTIN.

C'est l'oncle!... Ah! malheureux!

LÉANDRE.

Il est bien excusable, il est dans l'âge heureux....
Ah! te voilà, Frontin.

FRONTIN, à part.

Il est trop vrai.

LÉANDRE.

J'espère
Apprendre enfin.....

FRONTIN, à part.

Tarare!....

LÉANDRE.

Où se cache Valère.

FRONTIN.

Nous nous sommes quittés pour certaine raison....

LÉANDRE.

Au fait, tu l'as laissé?

FRONTIN.

Mais.... à sa garnison;
Toujours digne de vous et de votre tendresse,
Et servant de modèle à toute la jeunesse.

LÉANDRE.

On m'a pourtant écrit....

FRONTIN.

On vous trompe.

LÉANDRE.

Frontin?

FRONTIN.

Monsieur?

LÉANDRE.

Vous m'avez l'air du plus hardi coquin....

FRONTIN.

Je ne sais rien, d'honneur.

LÉANDRE.

N'espérez pas vous taire.
Je prétends être instruit de toute cette affaire.
Répondez-moi sur l'heure, ou cent coups de bâton...

FRONTIN.

Monsieur, vous le prenez avec moi sur un ton
Fait pour déconcerter l'opiniâtreté même.
(A part.)
Que lui dirai-je?

LÉANDRE.

Eh bien?

FRONTIN, à part.

L'embarras est extrême!
(Haut.)
Mon maître me souffrait avec peine chez lui.
Il ne se prête pas aux faiblesses d'autrui.
Formé par votre exemple en l'art de la sagesse,
Évitant de l'amour la dangereuse ivresse,
Il n'a pu supporter mes imperfections.
Moi qui suis, par malheur, en butte aux passions,
Qui ne me sens pas fait pour imiter un sage,

J'ai demandé mon compte, et j'ai plié bagage.

LÉANDRE.

(A part.) (Haut.)

Le fourbe !.... Et quel sujet peut t'arrêter ici ?
Autour d'une maison doit-on rôder ainsi ?

FRONTIN.

(A part.) (Haut.)

Ma foi, je suis à bout.... Un objet adorable,
Et qu'à force de soins j'ai su rendre traitable,
Depuis un jour au plus habite en ce logis.

LÉANDRE, ironiquement.

J'espère que bientôt vous serez réunis.
Le maître qu'elle sert est mon ami Nicandre,
Et je vais l'engager moi-même à te la rendre.

FRONTIN.

(A part.) (Haut.)

En voici bien d'une autre... Eh! monsieur! s'il vous plaît,
Prenez à notre sort un peu moins d'intérêt.

LÉANDRE.

Tu fus de mon neveu le serviteur fidèle,
Et je veux aujourd'hui reconnaître ton zèle.
Je verrai ta future, et je veux la doter.

FRONTIN.

Non, vous êtes trop bon, je n'ai pu mériter....

LÉANDRE.

Cesse de t'opposer à ma reconnaissance.

FRONTIN.

Je ne prétends, monsieur, à nulle récompense.

LÉANDRE.

(A part.) (Haut.)

Je commence à voir clair..... Non, je ne puis, Frontin,

Tolérer chez Nicandre un amour clandestin.
Je vais le prévenir.....

FRONTIN.

(A part.)

Mais voyez quelle rage!

(Haut.)

Le moyen de mentir?... Monsieur, dans son jeune âge,
N'a-t-il jamais senti ces brûlantes ardeurs
Qui font et le tourment et le charme des cœurs?
Vous fûtes, m'a-t-on dit, un valeureux compère.

LÉANDRE.

(A part.)

Il croit par ce détour justifier Valère.

(Haut.)

Je veux bien convenir que peut-être autrefois....

FRONTIN.

Ah! monsieur! l'homme est faible, et les sens ont des droits.
Ayez pour nos erreurs quelque peu d'indulgence.
La plus belle vertu, monsieur....

LÉANDRE.

C'est la clémence;
N'est-il pas vrai?

FRONTIN.

Monsieur....

LÉANDRE.

Va, mon pauvre garçon,
Raconte-moi le fait, et sois sûr du pardon.

FRONTIN.

Tant de bonté me charme, et je vais vous apprendre
Le plus brillant exploit qu'amour puisse entreprendre:
Mon maître est travesti.

LÉANDRE.

Je l'avais deviné.

FRONTIN.

Ce sublime projet fut si bien machiné,
Que, malgré ses soupçons, le bonhomme Nicandre
Dans nos filets enfin vient de se laisser prendre.

LÉANDRE.

Et j'en suis enchanté. Depuis quel temps, Frontin,
Valrèe est-il chez lui?

FRONTIN.

Mais... depuis ce matin.

LÉANDRE.

A merveilles. Je crois que le cœur le plus tendre
Pendant un jour au moins peut très-bien se défendre.
C'est assez; laisse-moi. Voici l'heureux moment
De tirer mon ami de son aveuglement.
Du repentir toujours une faute est suivie :
Je vais le rendre sage, et pour toute sa vie.

(Il frappe à la porte de Nicandre.)

SCÈNE IX.

NICANDRE, LÉANDRE.

NICANDRE.

Encore dans ces lieux! deux visites par jour!

LÉANDRE.

Je l'avais bien prévu : c'est à présent mon tour.
Me voilà donc enfin compris dans la sentence
Qui bannit de chez vous toute l'humaine engeance!
Je me flattais pourtant que l'amitié, ses soins....

NICANDRE.

En ne nous voyant plus, nous aimerons-nous moins?
A présent, plus d'honneur, plus d'amitié, plus d'ame,
Et l'ami de monsieur veut l'être de madame.
Épargnez-vous un zèle et des soins superflus;
Abandonnez un titre auquel je ne crois plus.
Sachez que d'un époux l'œil perçant et rapide
Vaut mieux que vos conseils, et qu'un ami perfide,
Qui, bientôt abusant de ma facilité,
M'immolerait sans honte à sa duplicité.

LÉANDRE, souriant.

Un sort inévitable enchaîne tous les hommes :
Ce que nous devons être, à la fin nous le sommes.

NICANDRE.

Je vous entends, monsieur, et votre esprit fécond
Semble prévoir pour moi le plus cruel affront.
Eh bien, si quelque jour la belle s'humanise,
S'il faut qu'avec le temps quelqu'amant la séduise,
Je gémirai de voir sa vertu trébucher;
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Dites-moi promptement quel sujet vous ramène.

LÉANDRE.

Mon vieux ami, je veux alléger votre chaîne.
D'un exemple frappant votre esprit a besoin,
Et mon zèle, je crois, ne le prendra pas loin.

NICANDRE.

Au nom de Dieu, mon cher et très-zélé compère,
Pour la deuxième fois je vous le réitère,
Éloignez-vous d'ici, laissez-moi vivre en paix.
Je mettrai cette grace au rang de vos bienfaits.

LÉANDRE.

Je ne vous quitte plus : je me ferais scrupule
De vous laisser ainsi couvrir de ridicule.

NICANDRE.

Mais que prétendez-vous ?

LÉANDRE.

Je prétends vous montrer
Que l'homme soupçonneux finit par s'égarer ;
Qu'en croyant éviter un mal imaginaire,
Souvent la jalousie a fait tout le contraire.
Je voulais vous parler....

NICANDRE.

De quoi?

LÉANDRE.

Mais.... d'un parent,
Joli comme l'Amour, et dangereux, vraiment :
Il sait, mieux que personne, attaquer une belle.

NICANDRE, ironiquement.

Et sans doute il a l'art de vaincre une cruelle?

LÉANDRE.

Ah! vous n'en croiriez pas un récit mensonger.
Par vous même, monsieur, vous en pourrez juger.
Je viens de recevoir une certaine lettre
Qui peut vous regarder. Je vais vous la remettre.

NICANDRE, lit.

« Votre neveu, monsieur, a quitté ce séjour.
« On dit que dans sa fuite il entre un peu d'amour;
« Qu'il est allé chercher, dans les lieux où vous êtes,
« L'objet cher et caché de ses ardeurs secrètes ;
« Que sa belle est liée au sort d'un vieux jaloux....

LÉANDRE.

J'ai jugé que cela ne regardait que vous.

NICANDRE.

« Qui, pour accroître encor ses désirs et sa flamme,
« A mis sous les verroux son honneur et sa femme. »
L'écrivain est un sot, et vous un insolent.

LÉANDRE, froidement.

Et vous ne sauriez pas où serait mon parent?

NICANDRE.

Il est peut-être ici? Morbleu, le cruel homme!

LÉANDRE.

Je le croirais assez.

NICANDRE.

Oh! son flegme m'assomme!
Pour être sûr du fait, ne voudriez-vous pas
Visiter ma maison du haut jusques en bas?

LÉANDRE.

Cette recherche-là serait fort agréable.

NICANDRE.

Ah! vous êtes, monsieur, un homme abominable!
Vous osez de ma femme attaquer la vertu;
Vous me dites, à moi, que l'on me fait cocu....

LÉANDRE.

Je ne dis pas cela : Roséide est fidèle.

NICANDRE.

Quoi! ce petit parent....

LEANDRE.

Est peut-être avec elle;
Voilà tout.

NICANDRE.

Apprenez que nul audacieux
Ne peut, à mon insçu, pénétrer dans ces lieux.
Ma femme est sous les yeux d'une duègne fidèle;
Je fais dans ma maison une garde éternelle;
Il n'est point de galant qui me puisse tromper.
L'Amour lui-même, enfin, ne pourrait m'échapper.

LÉANDRE.

Votre épouse est dans l'âge où règne l'innocence;
Elle met son bonheur dans son obéissance,
Et vous respecte au point de recevoir, sans bruit,
Un amant par vous-même en ces lieux introduit.
C'est bien.

NICANDRE.

Vous moquez-vous, de parler de la sorte?
(A part.)
Il a perdu la tête, où le diable m'emporte.

LÉANDRE.

Si vous êtes trompé, surtout ne dites mot:
Quand on l'est par sa faute, on passe pour un sot.

NICANDRE.

Qui que tu sois, par grace, à genoux je t'en prie,
Cesse de te complaire à tourmenter ma vie.
Tu te disais tantôt mon plus sincère ami!
Je te connais enfin, et ton règne est fini.
Oui, l'enfer te vomit dans un accès de rage,
Pour me damner vivant, et m'offrir son image.
Tu portes à l'excès ma jalouse fureur;
La rage et ses serpens sont entrés dans mon cœur.

(Léandre sourit.)

Rien ne peut altérer la paix de son visage :
L'artisan de mes maux sourit à son ouvrage.

LÉANDRE.

Ne rougissez-vous pas de vos égaremens?
Votre cœur, dites-vous, est en proie aux tourmens,
Et vous êtes certain qu'une épouse tremblante
Baise, en cachant ses pleurs, la main qui la tourmente.
Que deviendriez-vous si la fatalité
Sur les pas du soupçon eût mis la vérité?
Votre aveugle fureur armerait la nature
Pour punir Roséide, et venger votre injure.
Je vais vous éclairer; mais point d'emportement :
Le bonheur de vos jours dépend de ce moment.
Une heure, seulement, apprenez à vous vaincre;
Écoutez la raison, et je vais vous convaincre
Que les lâches soupçons, qu'un jaloux entretient,
Font rougir l'honnête homme, et ne servent à rien.

NICANDRE.

Eh bien, monsieur, parlez.

LÉANDRE.

Cette austère suivante,
De vos sages projets la digne confidente....

NICANDRE.

Qu'a-t-elle fait? voyons.

LÉANDRE.

Elle est précisément
Celui dont je parlais.

NICANDRE.

Finette est....

LÉANDRE.

Mon parent.
Aimable, entreprenant, comme on l'est au bel âge,
Il voulut être heureux : le reste est votre ouvrage.

NICANDRE.

Que la foudre sur moi !...

LÉANDRE.

Soyez maître de vous :
De vos craintes naîtront les plaisirs les plus doux.
Vous connaîtrez enfin un objet respectable ;
A vos yeux sa vertu le rendra plus aimable.
Rendez-lui son époux ; ses graces, sa candeur,
Répandront sur vos jours la paix et le bonheur.

NICANDRE.

Dans ma juste fureur....

LÉANDRE.

Qu'en pouvez-vous attendre ?

NICANDRE.

Elle croit me tromper, et je vais la surprendre.
Je saurai me venger....

LÉANDRE, l'arrêtant.

Eh, de quoi, s'il vous plaît ?
Que lui reprochez-vous ?

NICANDRE.

Le plus affreux forfait.
Écouter un amant, sans crainte, sans colère !
Sans sauver, dans mes bras, sa vertu tout entière !

LÉANDRE.

Elle y viendra, sans doute, et ne peut balancer.

NICANDRE.

Eh! qui sait à présent ce qui peut se passer!
Oui, je cours....

SCÈNE X.

LÉANDRE, NICANDRE, VALÈRE, en habit uniforme.

VALÈRE.

Votre épouse, aussi sage que belle,
Me donne mon congé, me chasse de chez elle.
Vous ne le croirez point, à peine je le crois;
Mais le fait est constant; vous l'emportez sur moi,
Et cet amant contrit....

NICANDRE.

Sachez que votre audace...

VALÈRE.

Je viens vous supplier de me remettre en grace.

NICANDRE, à part.

Il cherche à me tromper.

VALÈRE.

Mon cher oncle est ici!
Oh, ventrebleu, pour moi vous parlerez aussi.

LÉANDRE.

Monsieur, quittez ce ton de pure étourderie.
Un autre ordonnerait, et moi je vous en prie.

VALÈRE.

Personne, comme moi, ne sait parler raison.
Le voilà stupéfait! oh! le pauvre garçon!

Quoi, l'aspect d'un amant vous saisit jusqu'à l'ame?
Là, tranquillisez-vous. Soyez sûr que madame,
Qui convient qu'un époux est un triste animal,
S'en tient absolument à l'amour conjugal.

NICANDRE.

(D'un air indécis.)
Roséide, monsieur.....

VALÈRE.

Me déteste, m'abhorre,
A ce qu'elle prétend; mais dans le fond m'adore.
Mes procédés, dit-elle, offensent sa fierté :
On n'a jamais déplu par la témérité.
Il faut savoir son monde, et sauver à sa belle
La peine de combattre une vertu rebelle.
J'ai voulu l'éclairer sur un sot préjugé,
Et pour prix de mes soins, j'ai reçu mon congé.
Votre cœur, en secret, jouit de ma défaite;
Jouissez-en, monsieur, elle est, ma foi, complète.

NICANDRE, ravi.

Quoi, serait-il bien vrai?....

VALÈRE.

Très-vrai, sur mon honneur,
Et quand je parle ainsi je ne suis pas menteur,
Car j'ai toujours eu soin de rendre très-notoire
Ce que le sexe a fait en faveur de ma gloire.
A l'honneur marital il n'est arrivé rien;
Vous êtes fort heureux; mais souvenez-vous bien
De ce mot de quelqu'un qui connaissait la femme :
C'est que monsieur jamais ne doit tenter madame.

NICANDRE.

Ah! je suis trop heureux! mon vrai, mon cher ami,
Non, mon ame n'est pas convaincue à demi.
Le voile tombe enfin, et je vois la lumière.
Daigne guider mes pas dans une autre carrière.
Je rougis de mes torts, je veux les réparer;
Aux pieds de la beauté je vais les abjurer.

LÉANDRE.

Ah! je te reconnais, et te rends mon estime.
Ton erreur te plongeait dans le fond de l'abîme.
En vain l'hymen en pleurs invoquait la raison.
Il fallait à ton cœur cette utile leçon.
Le hasard m'a servi : j'allais cherchant Valère,
Je rencontre Frontin, qui d'abord voulait taire
Cet étrange secret que j'avais soupçonné.
Il craignait mon courroux; mais tout est pardonné.
Oui, votre erreur, Valère, épargne bien des larmes,
Et l'aimable vertu brille de tous ses charmes.

SCÈNE XI.

LÉANDRE, ROSÉIDE, NICANDRE, VALÈRE.

NICANDRE.

Ah! Roséide encor peut-elle pardonner?
Je tremble, mon ami, de m'en voir dédaigner.
Peut-être ma vieillesse, un fâcheux caractère....

ROSÉIDE.

En faisant des heureux, à tout âge on sait plaire.
Pour fixer à jamais le bonheur parmi nous,
Oubliez avec moi les torts de mon époux,

(Montrant Valère.)

Et malgré les travers d'une folle jeunesse,
Croyez à nos vertus plus qu'à notre faiblesse.

VALÈRE.

Sur l'erreur du moment ne me condamnez pas.
J'ai cédé, je l'avoue, à vos brillans appas;
Mais j'impose à mes feux un éternel silence,
Et l'amour aujourd'hui respecte l'innocence.

LÉANDRE.

Estime ta moitié, règne par la douceur;
Sur les pas des plaisirs amène le bonheur;
Par les plus tendres soins exprime ta tendresse.
L'amour en cheveux blancs doit aimer sans ivresse;
Mais il jouit toujours de ce plaisir flatteur
De voir un être heureux chérir un bienfaiteur.

NICANDRE.

Mon ame a recouvré sa première énergie.
L'amour et l'amitié vont embellir ma vie.
Dans ce système enfin je demeure affermi,
Qu'il faut croire à sa femme ainsi qu'à son ami

VAUDEVILLE.

VALÈRE.

Il faut plaire ou se faire craindre;
De tous les maris c'est le sort.
En réduisant sa femme à feindre,
On l'engage à prendre l'essor,
Et l'époux d'humeur jalouse,
Finit toujours par s'abuser.
C'est sur la vertu de l'épouse
Que l'époux doit se reposer.

LÉANDRE.

Malgré toi, ta femme est fidèle;
Ami, rends graces au destin.
Crois-moi, point d'épreuve nouvelle;
La sagesse se lasse enfin,
Et l'époux d'humeur jalouse,
Finit toujours par s'abuser,
Quand, sur la vertu de l'épouse,
Trop tard il veut se reposer.

ROSÉIDE.

De l'amour laissons le délire:
Il n'est pas fait pour les époux.
De l'amitié suivons l'empire;
Ses nœuds sont plus forts et plus doux.
L'un, dans sa fureur jalouse,
Finit toujours par s'abuser,
Et sur l'autre, une tendre épouse
Avec toi peut se reposer.

NICANDRE.

Mon honneur renaît de sa cendre,
Et je me rends à la raison.
Que les jaloux, après Nicandre,
Répètent tous à l'unisson:
Un tyran d'humeur jalouse,
Finit toujours par s'abuser:
C'est sur la vertu de l'épouse
Que l'époux doit se reposer.

FIN DE IL FAUT CROIRE A SA FEMME.

LE
JALOUX CORRIGÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

PERSONNAGES.

NICANDRE, mari jaloux.
ROSÉIDE, sa femme.
LÉANDRE, son ami.
VALÈRE, amant travesti.
FRONTIN, valet de Valère.

La scène se passe près de la maison de Nicandre.

LE
JALOUX CORRIGÉ,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALÈRE, FRONTIN.

(Frontin entre sur la scène, avec l'air de chercher quelqu'un. Valère, en habit de femme, sort furtivement de la maison de Nicandre.)

FRONTIN.

St, st! Il est, je crois, installé chez Nicandre.
Hem!... personne. Hem!... j'enrage. Il faut pourtant apprendre...

VALÈRE.

Mon cher Frontin?

FRONTIN.

Monsieur?

VALÈRE.

J'ai réussi.

FRONTIN.

D'honneur?

VALÈRE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Quel plaisir pour votre serviteur!

Je partage et j'admire un succès si rapide.
Tubleu ! ce n'est pas nous qu'une femme intimide.
Quelle vivacité dans nos galans exploits!
Nous paraissons à peine, et l'on subit nos lois.

VALÈRE.

Pas tout-à-fait encore.

FRONTIN.

Elle fait l'inhumaine!
Je vous le disais bien : ce n'était pas la peine
De venir de si loin braver son vieux jaloux.
Nous pouvions aussi bien l'adorer de chez nous.
Et.....

VALÈRE.

Ce n'est pas cela.

FRONTIN.

Que faut-il que je pense?
Mettez-moi tout au moins dans votre confidence :
Si j'ai pu me tromper en vous croyant vainqueur,
Ai-je tort, dites-moi, de croire à sa rigueur?

VALÈRE.

Roséide, Frontin, me voit avec tendresse,
Et se croit mon amie, et non pas ma maîtresse.
De l'amour dans son sein je vois naître les feux.
Finette cache en moi l'amant le plus heureux.
Depuis deux mois entiers j'adorais Roséide ;
L'amour m'a seul conduit, il m'a servi de guide.

FRONTIN.

Quel plaisir, n'est-ce pas, de tromper un jaloux
Qui croit à la vertu, bien moins qu'à ses verroux!

VALÈRE.

Sous ce déguisement, qu'inventa ma tendresse,
Pour m'offrir au jaloux j'en ai pris la rudesse.
Ce matin, introduit par lui dans ce séjour,
J'ai fait, pour le gagner, le procès à l'amour;
J'ai condamné le luxe et les dépenses vaines;
J'ai blamé comme lui les vanités mondaines,
Et mon homme soudain, m'offrant son amitié,
Veut que je sois gardien de sa chère moitié.
Je refuse... il insiste... autre refus... il presse,
Et malgré moi m'entraîne aux pieds de ma maîtresse.

FRONTIN.

Ainsi plus d'un jaloux, dans un accès brutal,
Par excès de prudence a servi son rival.

VALÈRE.

Nicandre me conduit enfin vers son épouse.
Tous bas il me disait, en son humeur jalouse:
« Voilà celle qui doit recevoir vos leçons;
« Vous seule loin de moi bannirez les soupçons.
« Soyez maîtresse ici. » La triste Roséide
En frémissant sur moi porte un regard timide...,
Mes sens en sont émus, je vole dans ses bras.
« Quoi! tu sers mon époux, et tu ne me hais pas,
« Dit-elle? » Ses accens... Frontin, qu'elle était belle!
Ses yeux versaient des pleurs, je pleurais avec elle.
Je ne sais quelle crainte en secret m'agitait...
Je voulais lui parler, le respect m'arrêtait...
Et d'un si beau moment perdant tout l'avantage,
Tu me revois confus d'avoir été trop sage.

FRONTIN.

Quoi! vous êtes vaincu par la timidité!
Allons, ferme, morbleu! de l'intrépidité.
C'est avec un benêt qu'une femme est cruelle,
Et qui sait tout oser, peut tout obtenir d'elle.
Vous avez cent raisons pour hâter vos succès.
Primo, monsieur votre oncle arrive tout exprès,
Et le fâcheux pourrait, d'après mes conjectures,
Vous envoyer bien loin chercher des aventures.
C'est le meilleur ami de notre vieux jaloux.

VALÈRE.

Mon oncle ne peut rien en ces lieux contre nous.
Très-difficilement on aborde madame,
Et l'ami du mari ne l'est pas de la femme.
Dans son appartement je vais me renfermer.
Sous ces habits d'ailleurs qui pourrait présumer?...
Après avoir trompé le soupçonneux Nicandre,
Je puis à tous les yeux... Il me semble l'entendre;
C'est lui-même qui vient... éloigne-toi, Frontin,

FRONTIN.

Oui, je vais me cacher au cabaret voisin.

SCÈNE II.

NICANDRE, VALÈRE.

NICANDRE, sans voir Valère.

Oh! le maudit pays! toujours être en campagne;
Ne pouvoir à son gré renfermer sa compagne;
Confier aux verroux sa vertu, son honneur,

Et rire des efforts d'un jeune suborneur.
Mais on exige ici qu'un mari soit facile,
Et, pour plaire au public, il faut être imbécille.
Oh! nous verrons, parbleu!... Que faites-vous ici?
Un argus vigilant ne trotte pas ainsi.

VALÈRE.

Mais.... je cherche un endroit obscur et solitaire,
Où, conduite par moi, dans l'ombre du mystère,
Votre épouse, docile à mes instructions,
Combatte avec succès le feu des passions;
Des principes du temps démêle l'imposture,
Et puise des leçons au sein de la nature.
La campagne est pour nous l'image du bonheur;
La paix qu'on y respire apporte au fond du cœur
Ce calme heureux et doux qui répand dans notre ame...

NICANDRE.

Ces lieux sont trop suivis pour une jeune femme.
En cet endroit on goûte un air vif et plus pur.
Le plus près du logis est toujours le plus sûr.
Rentrez, et gardez-vous de quitter Roséide.

VALÈRE.

Vous serez satisfait.

NICANDRE.

Mais.... je vous crois timide.

VALÈRE.

Point du tout.

NICANDRE.

En public il faut de la douceur;
Mais dans le tête-à-tête ayez de la vigueur.

VALÈRE.

Oh! j'en ai.

NICANDRE.

Soyez sourde à son touchant langage :
Elle vous séduirait. On est faible à votre âge.
J'ai composé moi-même exprès un règlement.
Il faut de point en point le suivre aveuglément;
En bien saisir l'esprit, le relire sans cesse.
On vient : ne sortez plus d'avec votre maîtresse.

SCÈNE III.

NICANDRE, LÉANDRE, au fond.

NICANDRE.

Vous voilà de retour? Approchez sans façon.

LÉANDRE.

Je craignais de gêner.... peut-être....

NICANDRE.

Eh! mon dieu, non;
Vous n'étiez pas de trop. J'indiquais à Finette
Les moyens d'être un jour une duègne parfaite.
Je cache à tous les yeux mes soupçons, ma terreur,
Et ce n'est qu'à vous seul que j'ouvre tout mon cœur.

LÉANDRE.

Vous verrai-je toujours inflexible, intraitable,
Empoisonner les jours d'une femme estimable?
Abjurez, croyez-moi, ces honteuses fureurs :
On ne parvient jamais à contraindre les cœurs.

NICANDRE.

A contraindre les cœurs! Je dois, monsieur le sage,
A vous entendre, avec ce doucereux langage,
M'inquiéter fort peu du lien conjugal,
Et, content de ma femme, ainsi que d'un rival,
Des maris complaisans étudier le code,
Et me mettre au courant des époux à la mode.
Par tous nos jeunes gens je serais admiré;
De leur foule indiscrète, à toute heure entouré;
Cela serait très-bien; oui, mais dans cette vie,
Sachez que, parmi nous, chacun a sa manie:
Je veux que ma moitié n'existe que pour moi;
Au défaut de l'amour, je règne par l'effoi.
Je ne m'abuse point, je connais, au contraire,
Des époux surannés le destin ordinaire.
Enfin, lorsqu'à vingt ans, avec de la douceur,
Les dons les plus heureux, un esprit enchanteur,
Un mari complaisant, libéral et fidèle,
Peut à peine six mois plaire à sa tourterelle,
Prétendez-vous, mon cher, qu'à soixante et quatre ans
Je captive une femme à peine en son printemps!
Quand sur nos fronts ridés le temps marque ses traces,
L'homme mort à l'amour doit rompre avec les Graces.
Je me suis oublié, j'ai formé ce lien...

LÉANDRE.

La vertu....

NICANDRE.

N'est qu'un mot dont je n'espère rien.
C'est sous un joug de fer....

LÉANDRE.

Quel préjugé barbare!
Connaissez-vous les maux qu'un jaloux se prépare?
Passer de la tendresse à l'inhumanité;
Encourager sa femme à l'infidélité;
Par son malheur la rendre en sa faute excusable;
Toujours de plus en plus, à son égard coupable,
Adorer sa victime en lui perçant le cœur;
Rendre ses jours affreux, charger les siens d'horreur;
Se voir haï des uns et méprisé du reste,
D'un abus criminel voilà l'effet funeste.

NICANDRE.

Vous êtes-vous flatté qu'en condamnant l'époux
Sa facile moitié s'enflammerait pour vous?
Je suis majeur, je crois. Quoi qu'on fasse et qu'on dise,
Trouvez bon, s'il vous plaît, que je vive à ma guise.

LÉANDRE.

Mais le sage, monsieur...

NICANDRE.

Je méprise ses lois.
Mon hymen m'a donné d'incontestables droits;
Je les ferai valoir. Que m'importent l'usage
Et les faibles maris qu'à leurs yeux on outrage?
J'éviterai leur sort. Malgré les mœurs du temps,
Vous verrez une femme ignorer les amans.
Je suis loin cependant de la folie extrême
De croire qu'un époux soit aimé pour lui-même.

LÉANDRE.

Le devoir le prescrit.

NICANDRE.

Ah! qu'il serait plaisant
D'inspirer à mon âge un tendre attachement!

LÉANDRE.

Votre femme a juré....

NICANDRE.

Chansons, serment de forme;
Mais qu'emporte le fond, nulle ne s'y conforme.
Sous les lois de l'hymen quand on coule ses jours,
On doit de sa moitié se défier toujours.

LÉANDRE.

Mais je ne conçois rien à votre jalousie.
Vous la portez ici jusqu'à la frénésie,
Et lorsque vous avez crié, juré, pesté,
Vous êtes tout à coup d'une sécurité!
Tendre avec votre femme, et par un doux langage...

NICANDRE.

Je veux la consoler du chagrin d'être sage.
Je sais trop que la femme, assez encline au mal,
N'a pas un grand respect pour le nœud conjugal.
Avare de bienfaits, l'économe nature
Joignit à ses attraits un grand goût au parjure.
Ce sexe a toujours eu besoin de caution,
Et pour moi, la plus sûre est la précaution.

LÉANDRE.

Le bonheur des époux doit naître de l'estime.
Une femme, à bon droit, déteste qui l'opprime.
L'amour peut-il paraître où règne la douleur?
Roséide déja sent au fond de son cœur
Que votre douceur feinte est pour elle fondée

Sur tous les surveillans dont elle est obsédée,
Et rougit de vous voir, en vos transports jaloux,
Moins croire à sa vertu qu'au pouvoir des verroux.

NICANDRE.

Plus une jeune femme a d'attraits, de mérite,
Et plus un mari doit éclairer sa conduite.
La mienne est dans le cas : j'ai voulu l'épier,
Et lui cacher les yeux qui la vont surveiller.
Il fallait qu'en sa duègne elle vît une amie
Riant et de mes soins et de ma bonhomie;
Non de ces vieux argus, aigres, toujours grondant,
Qu'on devine d'abord et qu'on trompe aisément.
Celle que j'ai choisie a toute sa jeunesse;
Certain air de douceur qui vous cache une adresse!
De petits yeux fripons, certain regard malin,
Qu'à surprendre je donne à l'amant le plus fin.
On ne fait pas ainsi naître de défiance.
De ma femme elle aura toute la confiance;
Elle la chargera de ses tendres poulets,
Et je saurai par là jusqu'aux moindres secrets.
Comme dans un miroir je verrai dans son ame!
Feignant de partager les ennuis de ma femme,
Et la trompant ainsi, sous un dehors flatteur,
Finette trouvera le chemin de son cœur.

LÉANDRE.

Ainsi vous permettez qu'une duègne cruelle
Aggrave encor les maux d'une épouse fidèle,
Et vous l'autorisez! N'aviez-vous pas promis
Que le jour où tous deux on vous verrait unis,
Serait marqué du sceau de votre complaisance,

Et qu'honorant enfin ses vertus, sa naissance,
Vous deviez, respectant jusqu'à ses moindres lois,
Ne penser qu'à lui plaire, et mériter son choix?

NICANDRE.

Ce sont contes en l'air qu'on fait à ses maîtresses.
L'hymen anéantit de semblables promesses.
Et, comme dit très-bien un célèbre docteur,
L'homme est toujours le maître, et... suffit; serviteur.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, SEUL.

Quel travers que le droit sur lequel il se fonde!
De nœuds ainsi formés partout ce siècle abonde.
Dans sa prévention Nicandre est affermi.
Il me croira bientôt un secret ennemi,
Qui, nourrissant dans l'ombre une coupable flamme,
Doit mettre mon bonheur à séduire sa femme,
Et pour nuire d'avance à mes desseins secrets,
Déja de sa maison il m'interdit l'accès;
Mais ma tendre amitié veut que je le délivre
Du ridicule affreux où je vois qu'il se livre.
On peut encore en faire un estimable époux:
La raison quelquefois ramène les jaloux.

SCÈNE V.

ROSÉIDE, VALÈRE, sous le nom de Finette.

ROSÉIDE.

Comment, à ta conduite à peine abandonnée,

Et je vois aussitôt changer ma destinée.
Sous ces arbres enfin je respire le frais,
Et ce plaisir, Finette, est un de tes bienfaits.
Depuis qu'à mon époux je me vois asservie,
Toi seule as plaint l'ennui dont je suis poursuivie.
Ton ame, je le vois, faite pour l'amitié,
Suit son tendre penchant autant que la pitié,
Et mon cœur, que déja flétrissait la tristesse,
Avec toi se ranime et s'ouvre à la tendresse.
Un sentiment plus doux y succède à mes pleurs.
Tu souffres, m'as-tu dit? confondons nos douleurs,
Et, libres toutes deux, au sein de l'esclavage,
Nous coulerons enfin des jours exempts d'orage.

VALÈRE.

Et j'étais destinée à vous persécuter!
Entre Nicandre et vous je pourrais hésiter!
Non, croyez les sermens de ma bouche timide:
Je jure, entre vos mains, charmante Roséide,
De servir, d'honorer, d'adorer la beauté;
De n'employer jamais ma faible autorité
Qu'à conduire au bonheur une femme chérie;
Qu'à repousser les traits qu'en vain la barbarie
A mis entre les mains d'un inflexible époux.
Celle que vous aimez saura veiller sur vous.
D'un tyran trop cruel j'arrêterai la rage,
Votre repos m'est cher; il sera mon ouvrage.
Et cet homme odieux, en voyant tant d'appas,
Peut-il...

ROSÉIDE.

Plains mon époux, et ne l'outrage pas.

Peut-être je devrais n'écouter que la haine;
Ses procédés du moins.... mais le devoir m'enchaîne :
J'ai pu former nos nœuds, je dois les révérer.
Nicandre est mon époux, je n'ai plus qu'à pleurer.
Ah! je suis trop heureuse, en ma retraite obscure,
Quand je suis morte au monde, et même à la nature,
De lire dans ton cœur et de t'ouvrir le mien.
Tu pleureras mon sort; je gémirai du tien.
Tu m'apprendras pourquoi ton cœur souffre et murmure.
Ne me fais pas languir, l'amitié t'en conjure ;
Dépose dans mon sein...

VALÈRE.

Que lui dirai-je? Ah! dieux!
Un seul mot peut me perdre ou va me rendre heureux...
Il n'est pas temps, feignons...

ROSÉIDE.

Ce trouble... ce silence...
Voudrais-tu m'abuser?

VALÈRE.

Ah! ce soupçon m'offense.
Eh bien, connaissez donc l'amour et ses fureurs.
Eh! quel autre que lui causerait mes malheurs?
C'est lui qui m'égara, qui me tourmente encore;
Qui troubla ma jeunesse à peine à son aurore,
Et ce dieu, que mes maux ne peuvent désarmer,
Les étend sur l'objet...

ROSÉIDE.

Ah! qu'il est doux d'aimer!
L'amour, chère Finette, est un besoin de l'ame :
Et tu te vis forcée à combattre ta flamme?

VALÈRE.

Hélas! entièrement livrée à mon penchant,
Je pénétrai l'asyle où vivait mon amant.
D'un sexe différent les habits ordinaires
Servirent à cacher mes projets téméraires.
Je suivis mon vainqueur, et l'amour m'exauça.
Par des soins assidus mon ardeur s'annonça :
Pour un cœur amoureux est-il rien de pénible?
A mon zèle, à mes soins, mon amant fut sensible.
J'en obtins ces égards, ces marques de bonté
Dont un cœur bien épris fait sa félicité.
Mon amour, en un mot, allait jusqu'à l'ivresse ;
Mais si j'eus ses transports, j'eus sa délicatesse.
Ardent jusqu'au délire, et jamais indiscret,
Il fut toujours couvert du voile du respect.
D'un regard mon amant faisait ma destinée.

ROSÉIDE, le pressant dans ses bras.

Eh bien, et cet amant ne t'a pas devinée?
Au-devant de ton cœur le sien ne volait pas?

VALÈRE.

Quelquefois l'amitié me pressait dans ses bras...
Jugez de mon transport...

ROSÉIDE.

Il devait être extrême.

VALÈRE.

Je craignais que mon feu ne me trahît lui-même.

ROSÉIDE.

Eh, pourquoi t'obstiner à cacher ton ardeur?
Que ne lui laissais-tu lire au fond de ton cœur?

VALÈRE.

Hélas! je l'aimais trop pour vouloir lui déplaire.
Le devoir l'enchaînait par une loi sévère.
Victime d'un hymen qui consumait ses jours,
Un indiscret aveu m'eût perdu pour toujours.
Fidèle à ses sermens, il m'aurait abhorrée.

ROSÉIDE.

Ah! s'il t'avait connue, il t'aurait adorée.

VALÈRE.

Un devoir trop cruel...

ROSÉIDE.

Un si parfait amour
Devait te rassurer sur un tendre retour.

VALÈRE.

Non, non, j'eusse éprouvé sa rigueur plus constante.

ROSÉIDE.

L'amant vaincu tombait dans les bras de l'amante.
Rends-toi justice enfin, peut-on te résister?

VALÈRE, à part.

Amour! d'un vain espoir voudrais-tu me flatter!

(Haut.)

J'obéis à ta voix... Roséide... Ah! madame,
Connaissez-moi... c'est vous dont la beauté m'enflamme;
Vous voyez un amant tremblant à vos genoux.

ROSÉIDE.

Finette, tu serais?.. Monsieur, relevez-vous.
N'abusez pas du droit que vous croyez, peut-être,
Avoir acquis sur moi : vous allez me connaître.

VALÈRE.

Mon amour...

ROSÉIDE.

De mon cœur efface vos bienfaits.
Hélas! ils m'étaient chers, je m'en applaudissais.
Je l'avoue à regret, oui, mon ame étonnée,
Sans crainte et sans détour, à vous s'était donnée.
A peine je vous vis, qu'un sentiment vainqueur
Séduisit à la fois ma raison et mon cœur,
Et ce déguisement, dont ma vertu murmure,
Devait tromper mes yeux peu faits à l'imposture;
Mais s'il vous a servi pour surprendre un époux,
N'en attendez de moi qu'un trop juste courroux.
Mon âge, mes malheurs, votre adresse perfide,
Sont autant de remparts à ma vertu rigide.
Je devais cet aveu, monsieur, à votre espoir,
Et si vous persistez, je ferai mon devoir.

VALÈRE.

De grace, écoutez-moi.

ROSÉIDE.

Je ne dois rien entendre.

VALÈRE.

Ayez pitié du moins de l'amant le plus tendre;
Finette à vos genoux réclame encor ses droits.
A l'instant vous l'aimiez; vous écoutiez sa voix.

ROSÉIDE.

Oubliez-vous, monsieur, le serment qui m'engage?

VALÈRE.

D'un serment indiscret votre époux vous dégage.

ROSÉIDE.

Arrêtez; apprenez du moins à respecter
Des devoirs, dont jamais je ne veux m'écarter.

Je ne combattrai point un faux et vain système :
J'en appelle à l'honneur, à mon cœur, à vous-même.
J'ai disposé de moi, je l'ai fait librement.
Nul pouvoir ne peut rompre un tel engagement.
L'hymen est une loi de tout temps révérée,
Et si c'est une erreur, cette erreur est sacrée.
Voilà mes sentimens.

VALÈRE.

Quelle injuste rigueur!
Mais vous m'avez donné des droits sur votre cœur;
En vain le préjugé les méconnaît, madame.

ROSÉIDE.

Il faut y renoncer.

VALÈRE.

Jamais. Je les réclame.

ROSÉIDE.

Quand l'amour est un crime, il le faut étouffer.

VALÈRE.

Eh! dépend-il de moi d'en pouvoir triompher?
Heureux de vous servir, de vous voir, de vous plaire,
Je cachais cet amour dans l'ombre du mystère.
Un fol espoir m'égare, et vous m'enhardissez!
Je vous ouvre mon ame, et vous m'en punissez!
C'est peu : vous insultez encore à ma tendresse;
Vous jouissez des maux...

ROSÉIDE.

Non, monsieur. Je vous laisse.
Revenez à vous-même, et goûtez le bonheur;
A mon repos enfin immolez votre ardeur;
Que j'obtienne un ami dans l'amant le plus tendre,

Voilà ce que de vous Roséide ose attendre.
Je vous pardonne tout, si vous fuyez ces lieux.

VALÈRE.

Qui? moi! je vous suivrai...

ROSÉIDE.

Demeurez, je le veux.

SCÈNE VI.

VALÈRE, SEUL.

C'en est trop, et je veux vaincre sa résistance.
Le devoir bientôt cède à la persévérance.
J'ai fait le premier pas: par un dernier effort,
Faisons parler l'amour, et qu'il règle mon sort.

SCÈNE VII.

VALÈRE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, monsieur!

VALÈRE, bas.

Va-t'en.

(Il rentre.)

FRONTIN.

Ma foi, mon très-cher maître,
S'il n'a perdu l'esprit... Mais, qui vois-je paraître!

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, FRONTIN.

LÉANDRE, lisant une lettre.

Si l'on m'écrit le vrai...

FRONTIN.

C'est l'oncle!.. Ah! ventrebleu!
Nous voilà découverts.

LÉANDRE.

Je crois que mon neveu...
Ah! te voilà, Frontin.

FRONTIN.

C'est moi-même.

LÉANDRE.

J'espère
Apprendre enfin de toi qu'est devenu Valère.

FRONTIN.

Nous nous sommes quittés pour certaine raison...

LÉANDRE.

Enfin tu l'as laissé?

FRONTIN.

Mais... à sa garnison;
Toujours rempli de vous et de votre tendresse,
Et servant de modèle à toute la jeunesse.

LÉANDRE.

Mais on m'écrit pourtant...

FRONTIN.

On vous trompe.

LÉANDRE.

Frontin?

FRONTIN.

Monsieur?

LÉANDRE.

Tu m'as bien l'air d'être un hardi coquin.

FRONTIN.

Vous ne le croyez pas.

LÉANDRE.

Je sais tout le mystère;
Mais par toi je prétends être instruit de l'affaire.

FRONTIN.

Mon maître me souffrait avec peine chez lui.
Il ne se prête pas aux faiblesses d'autrui.
Formé par votre exemple en l'art de la sagesse,
Évitant de l'amour la dangereuse ivresse,
Il n'a pu supporter mes imperfections.
Moi qui suis, par malheur, en butte aux passions,
Qui ne me sens pas fait pour imiter un sage,
J'ai demandé mon compte, et j'ai plié bagage.

LÉANDRE.

Le fourbe!... Eh! quel sujet peut t'arrêter ici?
Autour d'une maison doit-on rôder ainsi?

FRONTIN.

Gardez-moi le secret. Un objet adorable,
Et qu'à force de soins j'ai su rendre traitable,
Sert depuis ce matin le maître du logis.

LÉANDRE.

Oh! je veux t'obliger : vous serez réunis.
Le maître qu'elle sert est mon ami Nicandre,

Et je vais l'engager moi-même à te la rendre.

FRONTIN.

(A part.) (Haut.)

En voici bien d'une autre... Eh! monsieur, s'il vous plaît,
Prenez à notre sort un peu moins d'intérêt.

LÉANDRE.

Tu fus de mon neveu le serviteur fidèle.
Dans cette occasion je veux payer ton zèle,
Je verrai ta future.

FRONTIN, à part.

Il s'en va tout gâter.

(Haut.)

Non, vous êtes trop bon. Je n'ai pu mériter...
Je ne prétends, monsieur, à nulle récompense.

LÉANDRE.

Le premier des devoirs est la reconnaissance.

FRONTIN.

Dispensez-vous, monsieur... Vous ruineriez Frontin.

LÉANDRE.

Chez mon ami souffrir un amour clandestin!
Je dois le prévenir...

FRONTIN, à part.

Mais voyez quelle rage!

(Haut.)

De grace, encore un mot : monsieur, quoique très-sage,
N'a donc jamais senti ces brûlantes ardeurs
Qui font et le tourment et le charme des cœurs?
A vous voir cependant on ne soupçonne guère....

LÉANDRE.

Tu voudrais détourner mon soupçon de Valère,

Mais je suis éclairé. Va, mon pauvre garçon,
Raconte-moi le fait, et sois sûr du pardon.

FRONTIN.

S'il est ainsi, monsieur, je vais donc vous apprendre
Le plus brillant exploit qu'amour puisse entreprendre :
Mon maître est travesti.

LÉANDRE.

Je l'avais deviné.

FRONTIN.

Ce sublime projet fut si bien machiné,
Que, malgré tous ses soins, le bonhomme Nicandre
Dans nos filets enfin vient de se laisser prendre.

LÉANDRE.

Et j'en suis enchanté! Depuis quel temps, Frontin,
Valère est-il chez lui?

FRONTIN.

Mais, depuis ce matin.

LÉANDRE.

A merveilles. Je crois que le cœur le plus tendre,
Pendant un jour au moins peut très-bien se défendre.
Le mal n'est pas fort grand. Va-t'en. C'est le moment
De tirer mon ami de son aveuglement.
Du repentir toujours une faute est suivie :
Je vais le rendre sage, et pour toute sa vie.

(Il va frapper chez Nicandre.)

SCÈNE IX.

LÉANDRE, NICANDRE.

NICANDRE.

Encore dans ces lieux! deux visites par jour!

Quoi! que me voulez-vous?

LÉANDRE.

C'est donc enfin mon tour,
Et me voilà compris dans la loi trop sévère
Qui de chez vous exclut....

NICANDRE.

Ceux dont je n'ai que faire.

LÉANDRE.

Je me flattais pourtant que l'amitié, les soins....

NICANDRE.

En ne nous voyant plus, nous aimerons-nous moins?
A présent, plus d'honneur, plus d'amitié ni d'ame,
Et l'ami de monsieur veut l'être de madame.
Épargnez-vous un zèle et des soins superflus;
Abandonnez un titre auquel je ne crois plus.
Sachez que d'un époux l'œil perçant et rapide
Vaut mieux que vos conseils, et qu'un ami perfide
Qui, bientôt abusant de ma facilité,
M'immolerait sans honte à sa duplicité.

LÉANDRE.

Un sort inévitable enchaîne tous les hommes:
Ce que nous devons être, à la fin nous le sommes.

NICANDRE.

Je vous entends, monsieur, et votre esprit fécond
Semble prévoir pour moi le plus cruel affront.
Eh bien! si quelque jour ma femme s'humanise,
S'il faut, avec le temps, qu'un amant la séduise,
Je gémirai de voir sa vertu trébucher;
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Dites-moi promptement quel sujet vous ramène.

LÉANDRE.

Mon vieux ami, je veux alléger votre chaîne.
D'un exemple frappant votre esprit a besoin,
Et mon zèle, je crois, ne le prendra pas loin.

NICANDRE.

Au nom de Dieu, mon cher et très-zélé compère,
Pour la seconde fois je vous le réitère,
Éloignez-vous d'ici, laissez-moi vivre en paix.
Je mettrai cette grace au rang de vos bienfaits.

LÉANDRE.

Je ne vous quitte plus : je me ferais scrupule
De vous laisser ainsi couvrir d'un ridicule....

NICANDRE.

Mais que prétendez-vous ?

LÉANDRE.

Je prétends vous montrer
Que l'homme soupçonneux finit par s'égarer;
Qu'en croyant éviter un mal imaginaire,
Souvent sa jalousie a fait tout le contraire;
Je voulais vous parler d'un exemple frappant.
J'ai mon neveu, beau, jeune, et vraiment séduisant,
Fait pour plaire, et charmer le cœur le plus rebelle.

NICANDRE.

Et qui sans doute a l'art de vaincre une cruelle ?
Après, à quel propos ce discours étranger ?...

LÉANDRE.

Par vous-même, tenez, vous en allez juger.
Je viens de recevoir une certaine lettre
Qui peut vous regarder; je vais vous la remettre.

NICANDRE, lit.

« Votre neveu, monsieur, a quitté ce séjour.
« On dit que dans sa fuite il entre un peu d'amour;
« Qu'il est allé chercher dans les lieux où vous êtes
« L'objet cher et caché de ses ardeurs secrètes;
« Que sa belle est liée au sort d'un vieux jaloux....

LÉANDRE.

J'ai jugé que cela ne regardait que vous.

NICANDRE.

« Qui, pour accroître encor ses désirs et sa flamme,
« A mis sous les verroux son honneur et sa femme. »
L'écrivain est un sot; vous, un mauvais plaisant.

LÉANDRE.

Et vous ne sauriez pas où serait mon parent?

NICANDRE.

Il est peut-être ici? Morbleu! le cruel homme!

LÉANDRE.

Je le croirais assez.

NICANDRE.

Oh, son flegme m'assomme!
Pour être sûr du fait, ne voudriez-vous pas
Visiter ma maison du haut jusques en bas?

LÉANDRE, souriant.

Cette recherche-là serait fort agréable.

NICANDRE.

Ah! vous êtes, monsieur, un homme abominable!
Vous osez de ma femme attaquer la vertu,
Et me dites, à moi, que l'on me fait....

LÉANDRE.

J'ai cru

Vous obliger. Pardon, votre femme est fidèle;
Mais enfin mon neveu peut bien être avec elle,
Voilà tout.

NICANDRE.

Apprenez que nul audacieux
Ne peut, à mon insu, pénétrer dans ces lieux.
Ma femme est sous les yeux d'une duègne fidèle;
Je fais dans ma maison une garde éternelle;
Il n'est point de galant qui me puisse échapper,
Et je défie ainsi l'amour de me tromper.

LÉANDRE.

Vous moquez-vous, mon cher, de parler de la sorte?

NICANDRE.

Il a perdu la tête, ou le diable m'emporte.

LÉANDRE.

Si vous êtes trompé, surtout ne dites mot:
Quand on l'est par sa faute, on passe pour un sot.

NICANDRE.

Que vous êtes cruel! Eh! monsieur, je vous prie,
Cessez de vous complaire à tourmenter ma vie.
Ah! si vous connaissiez un peu le cœur humain,
Viendriez-vous répandre en mes sens le venin
De ces jaloux transports dont je ne suis pas maître?
Au lieu de les calmer, vous les faites renaître;
Vous portez ma fureur aux excès les plus grands,
Et vous faites encore un jeu de mes tourmens.
Rien ne peut altérer la paix de son visage.
Il rit.

LÉANDRE.

De voir un fou s'emporter contre un sage.

Ne rougissez-vous pas de vos égaremens?
Votre cœur est en proie aux plus cruels tourmens,
Quand vous êtes certain qu'une épouse tremblante
Baise, en cachant ses pleurs, la main qui la tourmente.
Que deviendriez-vous, si la fatalité
Sur les pas du soupçon eût mis la vérité?
Votre aveugle fureur armerait la nature
Pour punir Roséide et venger votre injure.
Je veux vous éclairer; mais point d'emportement :
Le bonheur de vos jours dépend de ce moment.
Une heure, seulement, apprenez à vous vaincre,
Et si vous m'écoutez, je saurai vous convaincre
Que les lâches soupçons qu'un jaloux entretient
Font rougir l'honnête homme, et ne servent à rien.

NICANDRE.

J'écoute. Allons, parlez.

LÉANDRE.

Cette austère suivante,
De vos sages projets la digne confidente....

NICANDRE.

Qu'a-t-elle fait? voyons.

LÉANDRE.

Elle est précisément
Celui dont je parlais.

NICANDRE.

Finette?...

LÉANDRE.

Est mon parent.
Aimable, entreprenant, comme on l'est au bel âge,
Il voulut être heureux : le reste est votre ouvrage.

NICANDRE.

Quoi! monsieur, vous osez...

LÉANDRE.

Vous apprendre, entre nous,
Qu'en ses propres filets l'amour prend un jaloux.

NICANDRE.

Dans ma juste fureur....

LÉANDRE.

Que pouvez-vous prétendre?
Avez-vous à vous plaindre?

NICANDRE.

Oui, je vais la surprendre;
Me venger de tous deux.

LÉANDRE.

Eh! de quoi, s'il vous plaît?
Que lui reprochez-vous?

NICANDRE.

Comment! un tel forfait!
Écouter un amant sans crainte, sans colère;
Sans venir dans mes bras l'accuser la première!

LÉANDRE.

Patience, attendez.

NICANDRE.

J'y cours sans balancer.
Eh! qui sait à présent ce qui peut se passer?
Que vois-je?

SCÈNE X.

NICANDRE, LÉANDRE, VALÈRE, en uniforme.

VALÈRE.

Votre épouse, aussi sage que belle,
Me donne mon congé, je suis chassé par elle.
Vous ne le croirez point, à peine je le crois;
Mais le fait est constant: vous l'emportez sur moi.

NICANDRE.

Me voilà donc certain de toute ma disgrace.

VALÈRE.

Je viens vous supplier de me remettre en grace.

LÉANDRE.

Valère, respectez....

VALÈRE.

Mon cher oncle est ici!
J'en suis ravi. Pour moi vous parlerez aussi.

LÉANDRE.

Monsieur, quittez ce ton de pure étourderie.
Un autre ordonnerait; mais moi je vous en prie.

VALÈRE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je sais parler raison.
Eh bien! qu'est-ce, monsieur? Traitez-moi sans façon.
Allons. Quoi! mon aspect vous glace jusqu'à l'ame!
Là, là, remettez-vous. Soyez sûr que madame,
Qui sait trop qu'un époux est un triste régal,
S'en tient absolument à l'amour conjugal.

C'est heureux!

NICANDRE.

Je l'échappe, ô ciel!

VALÈRE.

Elle m'abhorre,
Et malgré sa rigueur, je sens que je l'adore.
Je vous en fais l'aveu; vous êtes bien vengé.
Pour prix de mon amour, j'ai reçu mon congé.
Vous riez, votre cœur jouit de ma défaite:
Jouissez-en, monsieur, elle est, ma foi, complète.

NICANDRE.

Quoi! serait-il bien vrai?...

VALÈRE.

Très-vrai, sur mon honneur,
Et quand je parle ainsi, je ne suis pas menteur,
Car j'ai toujours eu soin de rendre très-notoire
Ce que le sexe a fait en faveur de ma gloire.
A l'honneur marital il n'est arrivé rien;
Mais ce n'est pas ma faute, et souvenez-vous bien
De ce mot de quelqu'un qui connaissait la femme:
C'est que monsieur jamais ne doit tenter madame.

NICANDRE.

Ah! je suis trop heureux, je me rends, mon ami.
Oui, mon ame n'est plus convaincue à demi.
Mes yeux sont dessillés, et je vois la lumière.
Daignez guider mes pas dans une autre carrière.
Je rougis de mes torts, je veux les réparer;
Aux pieds de mon épouse allons les abjurer.

LÉANDRE.

Ah! je te reconnais et te rends mon estime.

Ton erreur te plongeait dans le fond de l'abîme.
En vain l'hymen en pleurs invoquait la raison :
Il fallait à ton cœur cette utile leçon.
Roséide paraît, dissipez ses alarmes,
Et que ce jour heureux voie essuyer ses larmes

NICANDRE.

Roséide, à tes pieds j'abjure mes erreurs ;
Pardonne à ton époux ses jalouses fureurs.
Son amour, son grand âge, un bouillant caractère...

SCÈNE XI.

NICANDRE, LÉANDRE, VALÈRE, ROSÉIDE.

ROSÉIDE.

En faisant des heureux, à tout âge on sait plaire.
Pour fixer à jamais le bonheur avec nous,
Oubliez comme moi les torts de mon époux,
Et quoi qu'ose entreprendre une folle jeunesse,
Croyez à nos vertus plus qu'à notre faiblesse.

VALÈRE.

Sur l'erreur d'un moment ne me condamnez pas.
J'ai cédé, je l'avoue, à vos divins appas ;
Mais j'impose à mes feux un éternel silence.
Mon respect vous répond de mon obéissance.

LÉANDRE.

Allons, sur ta moitié règne par la douceur ;
Sur ses pas à jamais enchaîne le bonheur ;
Par les plus grands égards prouve-lui ta tendresse.
L'époux en cheveux blancs doit aimer sans ivresse ;

Il en reçoit un prix mille fois plus flatteur,
L'estime de sa femme et le repos du cœur.

NICANDRE.

Mon ame a recouvré sa première énergie.
L'amour et l'amitié vont embellir ma vie.
Dans ce système enfin je demeure affermi,
Qu'il faut croire à sa femme ainsi qu'à son ami.

FIN DU JALOUX CORRIGÉ.

LE PESSIMISTE,

OU

L'HOMME MÉCONTENT DE TOUT,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

PERSONNAGES.

M. DUPRÉ, Pessimiste.	M. MONVEL.
AMÉLIE, pupille de M. Dupré.	Me SAINT-CLAIR.
VALCOURT, amant d'Amélie.	M. SAINT-CLAIR.
DUPONT, intendant de M. Dupré.	M. DUVAL.
MADAME DUPONT.	Me PRIEUR.
UN FERMIER.	M. GENET.

La scène est chez M. Dupré.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, au mois d'avril 1789.

NOTA. Le rôle de Dupré est un premier rôle.

LE PESSIMISTE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALCOURT, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Quoi! toujours indécis!

VALCOURT.

Eh! mais.... quel parti prendre?

AMÉLIE.

Parler à mon tuteur.

VALCOURT.

Il ne veut rien entendre.
Quoi qu'on puisse lui dire, on n'a jamais raison,
Et ma timidité....

AMÉLIE.

Devient hors de saison.
Si mon tuteur est brusque, il est d'un caractère
Excellent.

VALCOURT.

Et pour rien il se met en colère;
Il condamne toujours le sentiment d'autrui.
Pour bien faire, il faudrait que cela vînt de lui.

AMÉLIE.

Il faudrait qu'il vous dît, d'une façon civile :
Daignez, mon cher Valcourt, épouser ma pupille ;
Elle est jeune, elle est riche, elle vous conviendra.
Vous n'aimez pas encor? non, mais cela viendra.

VALCOURT.

Que vous êtes injuste! Il connaît ma tendresse ;
Mais l'amour lui paraît ou folie ou faiblesse.
Irai-je, en étourdi, heurter ses sentimens?

AMÉLIE, s'en allant.

Si vous pensez ainsi, vous attendrez long-temps.

VALCOURT.

De grace, écoutez-moi. Je peux tout pour vous plaire ;
Mais.....

AMÉLIE.

Vous avez raison, monsieur, de n'en rien faire.
Je n'abuserai pas de la docilité
Qui vous exposerait à sa sévérité.
Je suis loin d'exiger le moindre sacrifice.
Que l'amour nous sépare, ou bien qu'il nous unisse,
Peu m'importe, après tout.

VALCOURT.

Un hymen assorti.....

AMÉLIE.

Rester fille est, je crois, le plus sage parti.

VALCOURT.

Quel plaisir trouvez-vous à causer mes alarmes?
Pour vous faire adorer, vous faut-il d'autres armes
Que ces traits séduisans qui pénètrent mon cœur,
Ces talens, ces vertus, gages de mon bonheur?

Faut-il jouer encor la froideur, le caprice?
Ah! ce n'est pas à vous d'employer l'artifice.

AMÉLIE, riant.

Je n'en ai pas besoin, je le sais, et sur vous
Je ne veux exercer qu'un empire plus doux.
Vous m'aimez, je le crois, je me plais à le croire.
C'est à vous rendre heureux que je borne ma gloire,
Et j'abjure à jamais tous ces petits détours,
Ce manége honteux des belles de nos jours.
Quand on a, comme moi, tout ce qu'il faut pour plaire,
On n'a jamais recours à ce moyen vulgaire.
Je sais très-bien cela; mais puis-je hautement
Publier de mon cœur le tendre sentiment?
Dire qu'en vous j'ai mis le bonheur de ma vie,
Et pour vous obtenir faire quelque folie?
Cela n'est pas dans l'ordre, et c'est à votre ardeur
A parler, à presser, à vaincre mon tuteur.

VALCOURT.

Eh bien, je parlerai, j'en aurai le courage.
Je me sens rassuré.

AMÉLIE.

C'est d'un heureux présage.
Plus de faiblese, au moins.

VALCOURT.

Non, je vais de ce pas,
Soutenu par l'amour, mériter vos appas.

SCÈNE II.

AMÉLIE, SEULE.

Mon bon ami Valcourt est vraiment bien aimable,
Et l'hymen avec lui peut être supportable.
Il est docile en tout, mes désirs sont ses lois,
Et mon bonheur, un jour, justifîra mon choix.

SCÈNE III.

DUPONT, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Voici notre intendant : quel hasard me l'amène?
Qu'avez-vous, mon ami, vous paraissez en peine?

DUPONT.

Ah! je souffre en effet, et l'excès du malheur
Me force d'implorer vos soins, votre faveur.

AMÉLIE.

Vous m'effrayez, Dupont. Faites-moi donc entendre....

DUPONT.

Tôt ou tard à l'amour, madame, il faut se rendre.

AMÉLIE, à part.

Oui, je l'éprouve bien.

DUPONT.

J'ai cru me rendre heureux,
Et sans rien consulter, j'ai contracté des nœuds...

AMÉLIE.

Vous êtes marié?

DUPONT.

Depuis sept ans, madame.

AMÉLIE.

Et nous l'ignorons tous!

DUPONT.

J'ai craint d'ouvrir mon ame
Au maître que je sers depuis plus de vingt ans.
Je n'en aurais reçu que des refus constans;
Il aurait condamné mon choix et ma tendresse.
De céder à mon cœur, hélas! j'eus la faiblesse.

AMÉLIE.

Vous en repentez-vous?

DUPONT.

Je m'en repentirais,
Si, depuis notre hymen, nos deux cœurs satisfaits
Avaient eu quelqu'instant de mésintelligence.
Notre amour s'est accru dans l'ombre et le silence;
Le temps, comme l'éclair, s'est écoulé pour nous,
Et le jour qui renaît est toujours le plus doux.

AMÉLIE.

Quels sont donc vos chagrins?

DUPONT.

Je suis dans l'indigence....
J'ai combattu long-temps, cédant à l'espérance
De pouvoir surmonter un destin rigoureux;
Mais vous seule aujourd'hui pouvez me rendre heureux.
Au moment où je parle, un barbare, peut-être....
Pardon, de ma douleur je ne suis pas le maître....
Peut-être en ce moment je suis exécuté.
Si d'un frivol espoir je ne suis pas flatté,

Vous daignerez parler....

AMÉLIE.

Il me déchire l'ame.
Oui, je vous le promets.

DUPONT.

Vous me plaignez, madame!
Voilà bien votre cœur.

AMÉLIE.

Mais, vos appointemens....

DUPONT.

N'ont pu fournir qu'à peine à nos besoins urgens,
Et forcé d'emprunter, on me contraint de rendre.

AMÉLIE.

Avez-vous des enfans?

DUPONT.

Oui, l'amour le plus tendre
M'a rendu deux fois père, et c'est là mon malheur.
La mère et les enfans vivent dans la douleur;
Ils vont manquer de tout, et trop malheureux père,
Je n'ai plus que des pleurs à porter à leur mère.

AMÉLIE.

Ils seront essuyés, et peut-être aujourd'hui
Votre sort changera : comptez sur mon appui.
Vous faudrait-il beaucoup?

DUPONT.

La somme est assez forte
Pour craindre que monsieur ne veuille pas....

AMÉLIE.

N'importe;
Dites, que vous faut-il?

DUPONT.

Bien près de huit cents francs.

AMÉLIE, à part.

C'est beaucoup trop pour moi.

(Lui donnant sa bourse.)

Voilà pour vos enfans.
Mon tuteur donnera le reste de la somme.
Il est un peu bouillant; mais enfin il est homme.
D'un cœur tel que le sien on peut tout obtenir.
Dès qu'il sera rentré vous viendrez m'avertir,
Et s'il me refusait ce léger sacrifice,
Je trouverais quelqu'un qui vous rendrait service.

(Dupont sort en faisant une profonde révérence.)

SCÈNE IV.

AMÉLIE, SEULE.

Je ne peux rien pour lui dans ce besoin pressant!
Ah! je connais enfin tout le prix de l'argent.
Il m'eût été bien doux de lui donner moi-même....

SCÈNE V.

VALCOURT, DUPRÉ, AMÉLIE.

DUPRÉ, en dedans.

Non, ne m'en parlez plus. Quelle folie extrême!

AMÉLIE.

Ah! voilà mon tuteur.

DUPRÉ, entrant.

Mais quel acharnement!

AMÉLIE.

Bonjour, monsieur.

DUPRÉ, grondant.

Bonjour.

AMÉLIE, sortant, à Valcourt.

Ce n'est pas le moment.

SCÈNE VI.

VALCOURT, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Il ne s'en ira pas!

VALCOURT.

Mais, monsieur....

DUPRÉ.

Quel martyre!
Il parlera toujours! Je n'ai rien à vous dire.

VALCOURT.

Quoi, toujours mécontent des hommes et du sort!

DUPRÉ.

Oui, ventrebleu, toujours. En effet, j'ai grand tort!
Je ne peux faire un pas dans les champs, à la ville,
Qu'un objet, quel qu'il soit, ne m'aigrisse la bile.

VALCOURT.

Mais écoutez du moins....

DUPRÉ.

Je n'écouterai rien.

VALCOURT.

Je pourrais vous prouver....

DUPRÉ.

L'existence du bien?
Cessez donc de défendre un absurde système.
J'interroge mon cœur, c'est mon juge suprême,
Et les plats argumens de la froide raison,
Pour gagner mon esprit, ne sont plus de saison.
Malgré tous vos efforts, je cède à l'évidence.
Je ne vois en tous lieux qu'erreur, extravagance,
Malignité, fureur, et, physique ou moral,
Dans ce triste univers, je sens que tout est mal.

VALCOURT.

Moi, je ne conçois rien à l'aveugle manie
Qui depuis si long-temps tourmente votre vie.
Avec tant de moyens de couler d'heureux jours,
Et vraiment fortuné, vous vous plaignez toujours.

DUPRÉ.

Vous me croyez heureux! Mais il faudrait, pour l'être,
De mes justes transports pouvoir me rendre maître;
D'un œil indifférent voir souffrir les humains;
De leurs persécuteurs seconder les desseins;
De tant de parvenus approuver l'impudence;
Avec un cœur d'airain repousser l'indigence,
Et d'erreur en erreur parvenant aux forfaits,
Imiter ces mortels qui n'ont rougi jamais.
Non, qui peut se livrer à ce désordre insigne,
Du titre d'honnête homme est à jamais indigne.
Sous les traits du méchant dussé-je être abattu,
Je brave le pervers, et cède à la vertu.

VALCOURT.

Mais elle existe donc, cette vertu sublime,
A qui vous prodiguez vos vœux et votre estime?

DUPRÉ.

Elle existe, monsieur; mais son culte est éteint,
Son front défiguré, son langage contraint.
Le vice est triomphant dans le siècle où nous sommes,
Et, malgré sa laideur, c'est l'idole des hommes.

VALCOURT.

Mais quel nouveau sujet excite ce courroux?
Vous parliez ce matin d'un air tranquille et doux.

DUPRÉ.

Un incident fatal a rouvert ma blessure,
Et je n'ai plus qu'horreur pour toute la nature.
Écoutez-moi. Je sors pour calmer mes ennuis;
Je marchais au hasard, rêvassant, indécis.....
J'entends des cris perçans; j'approche, j'examine....
Deux enfans presque nus; leur douceur enfantine,
Leur mère dans les pleurs, rien ne peut désarmer
Un créancier cruel qui va les opprimer.
Tout annonçait en lui l'excessive opulence....
Il voyait leur misère avec indifférence;
Leur état douloureux excitait son mépris....
Mes pleurs coulaient déja, mes regards attendris
S'attachaient tour à tour sur la mère et ses filles.
Je sauverai, disais-je, une de ces familles
Qui tombent tous les jours sous les coups du plus fort,
Et du moins aujourd'hui j'adoucirai mon sort.
La mère me regarde, et voit couler mes larmes;
Dans mon sein palpitant vient cacher ses alarmes;

Me montre ses enfans, implore mon secours;
Remet entre mes mains son destin et leurs jours;
Me supplie à genoux de ménager leur père,
Et croit en ce moment voir un dieu tutélaire.
Vos maux seront, lui dis-je, effacés par ma main.
Jamais les malheureux ne m'implorent en vain:
Je vais payer. Alors ce créancier barbare
Ose approcher de moi, tend une main avare,
Et reçoit, sans frémir, ce malheureux métal
Qui tient tout asservi sous son pouvoir fatal.
Vous êtes, me dit-il, dupe de ce manége!
C'est ainsi que ces gueux trouvent qui les protége.
Les propos de cet homme allument mon courroux.
On ne vous doit plus rien, criai-je, éloignez-vous,
Et laissez respirer cette triste victime,
Que votre barbarie entraînait dans l'abîme.
Il sort en me lançant un regard furieux.
Mais quel autre tableau se présente à mes yeux!
La mère est à mes pieds, et sa bouche est muette;
Un coup d'œil expressif est son seul interprète;
Elle presse mes mains, les porte sur son cœur;
Elle voudrait parler.... Une horrible pâleur
A chassé de son front son ame défaillante....
Je veux la relever.... elle tombe mourante.
Je vais.... je viens.... j'appelle, éperdu, plein d'effroi,
Et pour la secourir je ne vois près de moi
Que deux infortunés qui vont perdre leur mère,
Et sur qui le destin épuise sa colère....
On accourt à mes cris, et des soins bienfaisans
Lui rendent à la fin l'usage de ses sens,

Et de sauver ses jours me laissent l'espérance.
Pour moi, je me dérobe à sa reconnaissance;
Je m'éloigne, à grands pas, de ce lit de douleur,
Et reviens me livrer à toute mon humeur.

VALCOURT.

Oubliez-la plutôt, monsieur : votre existence
Est marquée en ce jour par votre bienfaisance.
Si la vie est un mal, on peut ainsi jouir
Du plaisir consolant de savoir l'adoucir.

DUPRÉ.

Si le bonheur n'était un être fantastique,
Il ne serait, pour moi, qu'une ressource unique
Contre les noirs chagrins qui dévorent mon cœur.
Ce serait des humains d'être le bienfaiteur;
De tarir de leurs maux la source renaissante;
Calmer leur propre rage et la rendre impuissante.
Mais jamais les mortels peuvent-ils être heureux!
On les voit opprimés dès qu'ils sont vertueux;
Le vice corrompt tout, et l'altière opulence
Écrase de son poids l'honorable indigence.
En vain l'homme pensant voudrait la secourir :
Tout être infortuné finit par s'avilir.
Je distingue pourtant de la classe commune,
Ceux dont j'ai ce matin corrigé la fortune.
Ils sont vraiment aimés, on m'en a dit du bien,
Et pour les secourir je n'épargnerai rien.
Ils ont des qualités; l'épouse est douce, belle;
Son époux la chérit, et paraît digne d'elle.
Il est, dit-on, placé chez un original
Qui lui donne très-peu, qui le traite assez mal,

Et qui de ses revers est la première cause.
Cet homme, assurément, doit valoir peu de chose;
Mais je lui parlerai; je saurai l'attendrir;
De son inaction je le ferai rougir.

VALCOURT.

Si de votre dégoût vous vous rendez le maître,
Vous connaîtrez bientôt tout le prix de votre être.
Vous ne verrez enfin que des cœurs satisfaits
Jouir de votre ouvrage, et bénir vos bienfaits.

DUPRÉ.

Peut-être, je serai trompé dans l'apparence.
Serai-je convaincu de leur reconnaissance?
Irai-je en exiger de pénibles combats.....

VALCOURT.

Il est toujours flatteur de faire des ingrats.
Dans leur nombre, monsieur, gardez-vous de comprendre
Celle que vous aimez, une pupille tendre,
Que son père mourant mit dans votre maison;
Dont vos soins, chaque jour, cultivent la raison.....

DUPRÉ.

Si dans son jeune cœur j'ai porté la lumière,
D'un père j'ai rempli la volonté dernière.

VALCOURT.

A ses désirs, du moins, vous avez répondu.

DUPRÉ.

Il était mon ami; j'ai fait ce que j'ai dû.
Passons.

VALCOURT.

Mais vous pouvez couronner votre ouvrage.

DUPRÉ.

M'en préserve le ciel! ce n'est point à cet âge
Qu'on doit se marier. Parlons net désormais :
Le moment de l'hymen arrive-t-il jamais?
Pour un être pensant ce n'est qu'un esclavage.
N'espérez pas, monsieur, que ce soit mon ouvrage.
Qui sait combien de temps votre amour durera?
Un instant l'a vû naître, un instant l'éteindra.

VALCOURT.

Il doit être éternel. Jugez mieux de ma flamme,
Et connaissez l'objet qui règne sur mon ame.

DUPRÉ.

Voilà les jeunes gens! ils ne doutent de rien;
L'imagination leur fait tout voir en bien.
Si je n'arrêtais pas votre inexpérience,
Bientôt vous sentiriez toute votre imprudence.
Quel serait, dites-moi, le fruit de votre amour?
Vous auriez des enfans qui maudiraient le jour;
Vous les verriez souffrir, et leur père et leur mère,
Sans pouvoir l'adoucir, pleureraient leur misère.
Eh! les hommes, d'ailleurs, sont leurs propres bourreaux;
De leurs mains, chaque jour, ils creusent leurs tombeaux.
Les femmes et le jeu, le vin, la bonne chère,
D'une façon sensible abrégent leur carrière.
Par les plus tendres soins on croit s'assurer d'eux;
L'influence du mal les rend plus que douteux.
J'ai toujours observé le plus sage régime,
Je n'ai pas cinquante ans, et je suis cacochyme.
L'homme par la douleur, hélas! parvient au port,
Et son plus heureux jour est celui de sa mort.

VALCOURT.

Monsieur, si votre père eût suivi ce système,
Aurait-il eu raison?

DUPRÉ.

Oui, la prudence même
Aurait dû l'arrêter, et contre vos discours,
En ce moment, monsieur, j'emprunte son secours.
Comme un fardeau la vie à l'homme fut donnée ;
Aux chagrins renaissans elle est abandonnée.
L'espérance du bien l'amuse en son berceau;
Sans trouver sa chimère il atteint le tombeau.
Soyez de bonne foi, vous conviendrez vous-même
Que le bonheur possible est encore un problème.

VALCOURT.

Non, le mien est certain, si vous y consentez.

DUPRÉ.

Il est dans votre tête.

VALCOURT.

Ah! du moins permettez
Qu'on pense que l'amour, en dépit de l'envie,
Peut jeter quelques fleurs sur cette courte vie.

DUPRÉ.

Ces fleurs sont un poison qui trompe les mortels.
Les aveugles qu'ils sont! ils dressent des autels
Au dieu qui les abuse, et sa flamme funeste
Leur ôte en un instant la raison qui leur reste;
Les égare à son gré, trompés par le désir;
Sur les pas du dégoût traîne le repentir,
Et souvent, pour combler son injustice extrême,
Aux maux qu'il a causés il insulte lui-même.

VALCOURT.

Pour vous plaire il faut donc renoncer à son cœur?

DUPRÉ.

Mais... il faudrait du moins combattre votre ardeur.

VALCOURT.

Vous n'avez point aimé?

DUPRÉ.

Si, parbleu! dont j'enrage.
J'ai payé le tribut à la fougue de l'âge.
Dans ses plus tendres vœux mon amour fut trompé,
Et mon aveuglement soudain s'est dissipé.
Si je me suis vaincu, ne pouvez-vous de même
Éviter les dangers de ce désordre extrême?
Lorsque j'aime quelqu'un, ce n'est pas à demi,
Et pour vous marier, je suis trop votre ami.

VALCOURT.

Vous n'estimez donc pas cette pupille aimable?...

DUPRÉ.

Je n'estime personne.

VALCOURT.

Il est incontestable
Qu'elle a des qualités bien dignes de l'amour
Que je conserverai jusqu'à mon dernier jour.
Et son cœur vertueux....

DUPRÉ.

Vertueux comme un autre.
Je n'en connais pas un.

VALCOURT.

Quoi! pas même le vôtre?

DUPRÉ.

Le mien, à chaque instant, excite mon mépris.
Cent défauts opposés en moi sont réunis ;
Je les vois, je les sens, et je ne puis les vaincre,
Et mon expérience a trop su me convaincre
Que, frondant les méchans, Aristarque nouveau,
Je dois me mettre au moins en tête du tableau.

VALCOURT.

Vous m'aimez, dites-vous, et la tendre Amélie....

DUPRÉ.

Je vous aime tous deux; mais c'est une folie.
Je suis certain qu'un jour je m'en repentirai,
Et vous verrez enfin que je vous haïrai.

VALCOURT.

Connaissez mieux nos cœurs.

DUPRÉ.

Ho! finissons, de grace
Si vous parlez encor, je vous cède la place.

VALCOURT.

Je vais me retirer.

DUPRÉ.

Vous me ferez plaisir.
Jusqu'au revoir, monsieur.

VALCOURT.

Je ne puis vous fléchir ?

DUPRÉ.

Non.

VALCOURT.

Je vous laisse.

DUPRÉ.

Adieu.

VALCOURT.

Sa fermeté m'accable.

SCÈNE VII.

DUPRÉ, SEUL.

Il se plaint à présent! quel esprit intraitable!
Il n'a pas de soucis: il veut se marier!
Je m'oppose à des nœuds.... Ah! voilà mon fermier.

SCÈNE VIII.

UN FERMIER, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Eh bien! que voulez-vous?

LE FERMIER.

J'occupe votre ferme.

DUPRÉ.

Je le sais bien, parbleu.

LE FERMIER.

Je viens payer mon terme.

DUPRÉ.

Allez trouver Dupont.

LE FERMIER.

Monsieur, il est sorti.

DUPRÉ.

Jamais ce coquin-là ne peut rester ici.

Vous reviendrez demain.

LE FERMIER.

Écoutez-moi, de grace.
Je le voudrais en vain : j'éprouve une disgrace....

DUPRÉ.

Vous allez m'ennuyer; vous vous plaignez toujours.

LE FERMIER.

Si vous saviez, monsieur....

DUPRÉ.

Abrégeons ces discours.
Qu'avez-vous? dites-moi.

LE FERMIER.

Monsieur, votre colère....

DUPRÉ.

N'est jamais dans mon cœur ; mais dans mon caractère.
Expliquez-vous, voyons.

LE FERMIER.

Je vais vous affliger.

DUPRÉ.

Cet homme-là, je crois, veut me faire enrager.
Parlerez-vous, enfin?

LE FERMIER.

On rebâtit ma grange.
Mes grains étaient auprès; par un malheur étrange,
La foudre a tout brûlé.

DUPRÉ.

Quand?

LE FERMIER.

Monsieur, cette nuit.

DUPRÉ.

Et tu veux me payer, quand le sort te réduit....
Tu viens pour m'éprouver. Voyez l'effronterie!
Si la foudre eût, du moins, brûlé ma métairie....
Je pouvais aisément supporter ce malheur.
Ma fortune n'est pas le fruit de mon labeur;
Je la dois au hasard, aux travaux de mes pères.
Un peu plus, un peu moins ne m'importerait guères,
Et ce malheureux-ci perd un an de travaux.
Remporte ton argent. Des accidens nouveaux,
Avant qu'il soit deux jours, le rendront nécessaire.

LE FERMIER.

Mais, monsieur, je vous dois.

DUPRÉ.

Commence par te taire.
Fais ce que je te dis. Lorsque tu le pourras,
Je prendrai ton argent, et tu t'acquitteras.

LE FERMIER.

Croyez, monsieur...

DUPRÉ.

C'est bon.

LE FERMIER.

Que ma reconnaissance...

DUPRÉ.

C'est bon.

LE FERMIER.

Est infinie.

DUPRÉ.

Eh! va, je t'en dispense.

SCÈNE IX.

DUPRÉ, SEUL.

Je sens de plus en plus s'accroître mon humeur.
Le chagrin m'environne, et l'on croit au bonheur!

SCÈNE X.

AMÉLIE, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Ce nouvel incident m'indigne et me révolte.
Qu'a fait ce malheureux pour perdre sa récolte?
Et pourquoi suis-je, moi, plus fortuné que lui?

AMÉLIE.

C'est pour le secourir.

DUPRÉ.

Qui vous demande ici?
Je crois votre présence assez peu nécessaire,
Et je ferai sans vous tout ce qu'il faudra faire.

AMÉLIE.

Vous me parlez d'un ton....

DUPRÉ.

Je ne suis pas poli.

AMÉLIE.

Vous avez très-grand tort.

DUPRÉ.

Vous le croyez ainsi?
J'aime assez vos leçons. Il faut donc à mon âge

Des manières du temps faire l'apprentissage;
A l'homme que je hais aller tendre la main;
L'embrasser tendrement en lui perçant le sein;
Sous des dehors mielleux cacher ma perfidie;
M'avilir, pour charmer la cohorte étourdie
D'un tas de freluquets, et me mettre à leur rang?
Le méchant est poli, l'homme de bien est franc.

AMÉLIE, souriant.

Monsieur l'homme de bien....

DUPRÉ.

Enfin j'aspire à l'être,
Si je ne le suis pas.

AMÉLIE, souriant.

Je mérite peut-être
Qu'avec moi l'on oublie, on le peut aisément,
La sagesse future et l'humeur du moment.

DUPRÉ.

Je n'aime pas du tout que l'on me contrarie,
Et ce n'est pas l'instant de la plaisanterie.

AMÉLIE.

Je me garderai bien, monsieur, de plaisanter.
Quand je veux, je raisonne, et je vais débuter.

(Elle s'assied.)

Causons paisiblement.

DUPRÉ.

Parbleu! mademoiselle....

AMÉLIE.

Oh! vous m'écouterez.

DUPRÉ.

Quelle folle cervelle!

AMÉLIE.

Folle? oui, quelquefois, selon l'occasion,
Je me permets de l'être, et la réflexion
Trop souvent, je le crois, attriste notre vie:
J'aime mieux l'égayer par un grain de folie.

DUPRÉ.

Le beau raisonnement!

AMÉLIE.

Est-il de votre goût?

DUPRÉ.

D'un enfant de votre âge on doit excuser tout.

AMÉLIE.

Oh! vous pouvez blâmer, si cela vous amuse;
Je n'en rirai pas moins, et l'erreur qui m'abuse
Vaut bien, vous l'avoûrez, cette âcre dureté
Où se livre sans cesse un homme dégoûté,
Qui veut tout voir en mal, et qui, dans sa manie,
Proscrit le genre humain, le hait, le calomnie.
Tous les hommes, je crois, sont diversement fous,
Et, puisqu'il faut opter, j'aime mieux, entre nous,
M'amuser que gémir. Une folie aimable
A vos brusques chagrins me semble préférable.

DUPRÉ.

Ah! voici du nouveau. Voyons, beau précepteur,
Qu'allez-vous ajouter?

AMÉLIE.

Tenez, mon cher tuteur,
Si je croyais qu'un jour vos principes sévères
Opérassent un bien, libre dans vos chimères,
Vous pourriez à loisir suivre votre penchant,

Et de votre éloquence atterrer le méchant;
Mais sa conversion étant plus qu'incertaine,
Vivez pour vos amis et laissez-lui sa chaîne.
Apprenez comme on rit, chantez, imitez-moi,
Et du plaisir enfin suivez la douce loi.

DUPRÉ.

Cela serait charmant!

AMÉLIE.

Eh bien! que vous importe?
La raison du besoin est toujours la plus forte.
Égayez-vous, sortez de votre accablement:
Il n'est pas de chagrin qui vaille un sentiment.
Vous le saurez bientôt, si vous voulez me croire.
Combattez avec moi, vous aurez la victoire.
Mettez la honte à part, et sacrifiez-nous
Le pitoyable orgueil d'être seul contre tous.

DUPRÉ.

Est-ce fait?

AMÉLIE.

Oui, monsieur.

DUPRÉ.

J'en suis, ma foi, bien aise.
Mais vous êtes mordante, au moins, ne vous déplaise.
Vous abusez parfois d'un excès de bonté....

AMÉLIE, riant.

Ah! ah! ah!

DUPRÉ.

Vous prenez un ton d'autorité....

AMÉLIE.

Qui me va tout au mieux.

DUPRÉ.

Pourquoi, je vous supplie?
Quels titres avez-vous?

AMÉLIE.

Je suis femme, et jolie.

DUPRÉ.

Ma foi, tant pis pour vous. Qu'est-ce que la beauté?
La fraîcheur du moment. Si l'œil en est flatté,
Si le faible se prend à sa funeste amorce,
Qu'est-ce qui le séduit? le brillant de l'écorce.
Et je vais vous prouver....

AMÉLIE.

Monsieur, n'achevez pas.
Un peu de charité. Sur nos faibles appas
Nous avons établi le plus charmant empire:
Vous êtes trop galant pour vouloir le détruire.
Oui, vous serez discret. Si vous aimez Valcour,
Vous n'arracherez pas le bandeau de l'amour.

DUPRÉ.

Ah! vous m'allez encor parler de mariage!

AMÉLIE.

Pas du tout. J'ai l'honneur d'entretenir un sage.
Je sais ce que je dois à son opinion,
Et je veux m'en remettre à sa décision.
Je venais simplement vous parler d'une affaire
Que vous arrangerez, si vous voulez me plaire.

DUPRÉ.

Une affaire!... Ah! je vois.... quelques colifichets.
Je ne m'occupe pas de ces sortes d'objets.

AMÉLIE.

Les femmes, selon vous, sont toujours occupées
De ces jolis chiffons dont on les voit drapées.
C'est l'avis général de tous les esprits forts;
Mais, pour nous abaisser, ils font de vains efforts.
Nous avons nos défauts; mais, telles que nous sommes,
Pour faire des heureux nous valons bien les hommes.

DUPRÉ.

C'est assez bavarder. Tenez, restons-en là.
Je suis las, à la fin, d'entendre tout cela.

AMÉLIE.

Laissez-moi donc finir. Ayez la complaisance
D'écouter jusqu'au bout.

DUPRÉ.

Ah! quelle patience!

AMÉLIE.

Quoique l'homme soit sot et qu'il ne vaille rien,
Avouez qu'il est beau de lui faire du bien.

DUPRÉ.

Au fait.

AMÉLIE.

De consoler et d'aider son semblable.

DUPRÉ.

Au fait.

AMÉLIE.

Et de lui faire un destin supportable.

DUPRÉ.

Au fait, au fait, au fait.

AMÉLIE.

Sans sortir de chez vous,

Vous jouirez, monsieur, de ce plaisir, si doux
Pour un être pensant, pour un homme sensible.

DUPRÉ.

Un indigent chez moi! cela n'est pas possible.
Mes gens sont tous aisés, et j'y donne mes soins.
Quoiqu'ils me servent mal, je veille à leurs besoins.
S'ils se trouvent gênés, c'est à leur inconduite
Qu'il faut l'attribuer.

AMÉLIE.

Vous allez un peu vite.
Celui dont je vous parle a des appointemens
Qui, pour sa femme et lui, ne sont pas suffisans.

DUPRÉ.

Un mariage encore! Eh! quel est l'imbécille
Qui, fatigué du bien, quitte un état tranquille,
Pour prendre des liens de peines et d'ennuis?
C'est sa faute, après tout, et qu'il s'en prenne à lui.

AMÉLIE.

Quoi! vous ne ferez rien, monsieur?

DUPRÉ.

Je l'abandonne.
Aller se marier sans consulter personne,
Sans mon consentement! Ensuite à mes bienfaits
On croit avoir des droits! Ne m'en parlez jamais.

AMÉLIE.

Je le sens comme vous, il est vraiment coupable;
Mais sa femme, monsieur?

DUPRÉ.

Elle est aussi blâmable,
Je crois, que son époux. Elle aurait dû prévoir

Les suites d'une erreur....

AMÉLIE.

Ah! dans son désespoir,
Il vous attendrirait, si vous voyiez ses larmes.

DUPRÉ.

Oui, l'on connaît mon faible, et l'on s'en fait des armes
Qu'on tourne...

AMÉLIE.

Mais, monsieur...

DUPRÉ.

Vos soins sont superflus.
Je ne céderai pas, je ne le verrai plus.

AMÉLIE.

Et vous le dépouillez de ce peu qui lui reste....

DUPRÉ.

Oui.

AMÉLIE.

Vous le chassez?

DUPRÉ.

Oui.

AMÉLIE.

Dans quel état funeste
Vous allez le réduire! Il peut être arrêté.
Au moment où je parle, il est exécuté,
Probablement.

DUPRÉ.

Tant pis.

AMÉLIE.

Vous êtes si sensible!
Vous le pardonnerez.

DUPRÉ.

Cela n'est pas possible.

AMÉLIE.

Ce pauvre infortuné sera donc sans appui?
Quel avenir affreux se prépare pour lui!
Je ne peux presque rien, vous connaissez ma bourse;
Mais il me reste encore une faible ressource:
Je vendrai ce que j'ai.

DUPRÉ.

Non, je vous le défends.

AMÉLIE.

Et je soulagerai ses malheureux enfans.

DUPRÉ.

Il a donc des enfans?

AMÉLIE.

Qui sont dans la misère.
Doivent-ils expier les fautes de leur père?

DUPRÉ.

Qu'on les amène ici, je les éleverai.
Ce seront des ingrats encor que je ferai;
Mais, n'importe.

AMÉLIE.

Ah! monsieur... mais ce vieux domestique
Qui, par un long service, un zèle presque unique,
Mérita vos bontés, l'estimable Dupont
Sortira de chez vous pour entrer en prison.

DUPRÉ.

C'est Dupont?

AMÉLIE.

Hélas! oui.

DUPRÉ.

Son procédé m'accable.
Je n'aurais jamais cru qu'il se rendît coupable
D'une faute pareille.

AMÉLIE.

Hélas! qui n'en fait pas?
Il paîra cher la sienne. On l'arrache des bras
D'une épouse qu'il aime, et la honte et l'outrage,
Pour un moment d'erreur, deviendront son partage.
Il mourra dans la peine, et son triste destin
Accablera sa femme, et hâtera sa fin.

DUPRÉ.

Qu'il reste dans l'hôtel.

AMÉLIE.

Vous paîrez donc ses dettes?

DUPRÉ.

Je ne prétends payer que celles qui sont faites.
S'il s'égarait encor....

AMÉLIE.

Je vous réponds de lui.

DUPRÉ.

Dites-lui de ma part qu'à compter d'aujourd'hui....

AMÉLIE.

Ah! vous êtes charmant!

DUPRÉ.

Je lui double ses gages.

AMÉLIE.

Le bon cœur!

DUPRÉ.

C'est fort bien.

AMÉLIE.

Si contre nos usages
Vous criez un peu haut, on ne peut vous blâmer.
On n'a plus de défauts, quand on se fait aimer.
Ah! que vous m'êtes cher!

DUPRÉ.

Bon.

AMÉLIE.

Que je vous embrasse....
Quoi! vous me refusez? Allons, de bonne grace,
Recevez le tribut que vous offre mon cœur,
Et je cours à Dupont annoncer son bonheur.

SCÈNE XI.

DUPRÉ, SEUL.

On peut lui pardonner un peu d'inconséquence:
Elle possède encor les vertus de l'enfance.
Mais avec les humains ce cœur se gâtera;
L'exemple la séduit, il la pervertira;
Je ne le vois que trop. Ma triste prévoyance
Sur le sort qui l'attend me fait gémir d'avance.

SCÈNE XII.

MADAME DUPONT, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Que me veut-on encor?

MADAME DUPONT.

Je viens à vos genoux
Payer de vos bienfaits.....

DUPRÉ, la relève et l'assied.

Comment vous trouvez-vous?

MADAME DUPONT.

Beaucoup mieux à présent.

DUPRÉ.

Les forces, le courage?

MADAME DUPONT.

Vous m'avez tout rendu.

DUPRÉ.

Je ferai davantage.
Je suis encor peiné de la scène d'horreur
Qui troubla ce matin....

MADAME DUPONT.

Ah! pour notre bonheur
Vous avez fait beaucoup.

DUPRÉ.

Non, pas assez, madame.
Il vous faut des secours, votre état en réclame:
Je ferai mon devoir.

MADAME DUPONT.

Nos cœurs reconnaissans....

DUPRÉ.

Vous ne me devez rien. Comment vont les enfans?

MADAME DUPONT.

Bien.

DUPRÉ.

Je veux élever, protéger leur enfance;

Je veux voir votre époux; le mettre dans l'aisance.
Je veux le consulter, et chercher le moyen
Le plus avantageux de lui faire du bien.

MADAME DUPONT.

Ah! j'ai connu trop tard votre ame bienfaisante!

DUPRÉ.

Bienfaisante? pas trop.

MADAME DUPONT.

Le remords me tourmente.
Je ne mérite pas.... Quand vous me connaîtrez,
Vous punirez mes torts, et vous me haïrez.

DUPRÉ.

Quand j'ai payé pour vous dans votre humble retraite,
Je ne m'attendais pas à vous trouver parfaite.
Vous avez vos défauts, j'en suis bien convaincu:
Pour juger autrement, j'ai trop long-temps vécu.
Qui vous dispenserait de la règle commune?
En plaignant vos erreurs, j'aide à votre infortune.
Si vous vous ressentez de la contagion,
Je n'en ferai pas moins une bonne action.
Moi-même, comme vous, j'ai besoin d'indulgence;
J'ai des défauts cruels, et mon expérience
M'a prouvé mille fois, à toute heure, en tous lieux,
Que l'homme le plus sage est le moins vicieux.
Amenez votre époux.

MADAME DUPONT.

Aura-t-il le courage
De paraître à vos yeux?

DUPRÉ.

Celui qui le soulage

Peut-il l'intimider?

MADAME DUPONT.

Hélas! depuis long-temps
Il vous aime et vous craint.

DUPRÉ.

Qu'il pense à ses enfans,
A leur affreux destin, à celui de leur mère:
Il ne craindra plus rien du sombre caractère
Qui me rend malheureux, qui m'égare souvent.
Son état est celui de mon pauvre intendant.
Dupont a de grands torts, et je les lui pardonne.
Je suis dur quelquefois; mais je ne hais personne.

MADAME DUPONT, avec transport.

Quoi! vous lui pardonnez?

DUPRÉ.

Comment! que dites-vous?

MADAME DUPONT.

Cet être infortuné, Dupont, est mon époux.

SCÈNE XIII.

MADAME DUPONT, DUPRÉ, DUPONT, conduit par AMÉLIE ET VALCOURT.

DUPRÉ.

Eh! viens donc, malheureux, viens recevoir ta grace.

DUPONT.

Ah! je tombe à vos pieds.

DUPRÉ.

Et ton maître t'embrasse.

Tu m'as manqué, Dupont.

DUPONT.

Vous m'en voyez confus.

DUPRÉ.

Va, je t'ai pardonné, je ne m'en souviens plus.
Mais, dis-moi, mon ami, d'où nait la défiance
Qui t'a fait si long-temps observer le silence?
As-tu craint d'éprouver quelques momens d'humeur?
Je suis né violent; mais tu connais mon cœur.
Si j'avais pu prévoir ton état, ta misère,
Je t'aurais prévenu.

DUPONT.

Vous oubliez, mon père,
Des torts multipliés! Le plus cruel de tous,
C'est de vous avoir craint, d'avoir douté de vous.
Mais quand on commença d'accabler ma compagne,
Quand je voulus parler, vous étiez en campagne,
Et revenu d'hier....

DUPRÉ.

Quoique je fusse absent,
Tu devais éviter un éclat indécent;
Éloigner de chez toi ce créancier avare;
Te servir de ta caisse, et payant ce barbare,
Finir, en m'attendant, ce malheureux procès.

DUPONT.

Ma caisse est un dépôt, je dois mourir auprès.

DUPRÉ, à part.

Et voilà les mortels que l'orgueil humilie!
On cherche leurs défauts, et le reste on l'oublie.
Cet homme me ferait croire à la probité.

VALCOURT.

Dupont doit triompher de l'incrédulité.
Cœur vertueux et droit, bon père, époux fidèle,
Je ne rougirai pas d'en faire mon modèle.

DUPRÉ.

Ah! je vous vois venir : vous allez m'excéder.
Croyez-vous que des mots puissent me décider?
Si j'ai tout oublié, si je viens à son aide,
C'est qu'il est marié : c'est un mal sans remède.

AMÉLIE.

Il ne s'en repent pas.

DUPRÉ.

Eh! vous n'en savez rien.

AMÉLIE.

Lui-même, il me l'a dit.

DUPRÉ.

Mais, il vous convient bien
De publier ainsi vos désirs, votre flamme.
Les femmes d'autrefois renfermaient dans leur ame
Leurs sentimens secrets. On les voyait, morbleu!
Faire, pendant trente ans, désirer un aveu.
Les temps sont bien changés, et...

AMÉLIE.

Que voulez-vous dire?

DUPRÉ.

Qu'à chaque instant du jour dans vos yeux il peut lire.

AMÉLIE.

Je ne crois pas, monsieur, mériter la leçon.
On peut vous proposer l'exemple de Dupont,
Qui prouve que l'hymen n'est pas toujours à craindre

Tout est dit. Je suis loin de vouloir vous contraindre
A cimenter des nœuds que vous désapprouvez :
Il n'en sera, monsieur, que ce que vous voudrez.
Je peux vous immoler mon amour, ma jeunesse.
Je dois ce sacrifice aux soins, à la tendresse
Dont vous m'avez comblée, et je veux désormais
Oublier mon amant, et n'en parler jamais.

DUPRÉ.

Vous ai-je demandé ce cruel sacrifice ?

AMÉLIE.

J'y suis déterminée ; il faut qu'il s'accomplisse.

DUPRE.

Vous me poussez à bout. Quel esprit singulier !
Est-ce pour le plaisir de vous contrarier
Que j'éloigne le jour de votre mariage ?
Dans tout ce que je fais, je veux votre avantage ;
Votre bien seul m'occupe, et je ne fais de vœux
Que pour votre bonheur.

VALCOURT.

Mais Dupont est heureux.

DUPRÉ.

Vous me citez Dupont, un homme presqu'unique.

VALCOURT.

Le bonheur n'est donc pas un être chimérique,
Et pourquoi, plus que lui, serais-je malheureux ?

DUPRÉ.

Pourquoi ?.... pourquoi ?....

(A Dupont et à sa femme.)

Répondez-moi tous deux.
Depuis combien de temps êtes-vous en ménage ?

MADAME DUPONT.

Depuis près de sept ans. Jamais aucun nuage
N'a troublé de nos jours le cours pur et serein.
Quand nous manquions de tout, l'espoir du lendemain
Adoucissait nos maux. Notre seule tendresse
Nous fait depuis long-temps supporter la détresse.
Les cœurs vraiment épris sont toujours courageux.

DUPRÉ.

Vous avez bien souffert?

MADAME DUPONT.

Oui, mais nous étions deux.

VALCOURT.

De l'amour fortuné voilà bien le langage.
Nous nous aimons comme eux.

DUPRÉ.

L'exemple m'encourage;
Mais je crains.....

M. ET MADAME DUPONT.

Rendez-vous, couronnez leur amour.

DUPRÉ.

Et leurs cœurs détrompés m'accuseront un jour
D'avoir donné les mains.....

VALCOURT.

Notre tendresse est pure.
Est-ce au sein du bonheur, monsieur, que l'on murmure?

DUPRÉ.

Malgré moi je me rends, et je sens que j'ai tort;
Mais, pour vous résister, je fais un vain effort.
Allons, mariez-vous, faites-en la folie,
Et puisse votre ardeur n'être point affaiblie

Par les suites du nœud dont je vais vous unir!
De ma facilité n'allez pas me punir.

VALCOURT.

Cœur noble et vraiment bon!

DUPONT.

Mon respectable maître!

MADAME DUPONT.

Ah! nous vous bénissons.

VALCOURT.

Ah! je me sens renaître.

DUPRÉ.

Cessez de caresser ma sotte vanité :
J'ai tout fait pour la triste et faible humanité.

FIN DU PESSIMISTE.

LA JOUEUSE,

DRAME

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

A Monsieur MONVEL.

Mon ami,

En vous offrant un ouvrage que vous faites si bien valoir, je satisfais à la reconnaissance, et je cède à l'impulsion des sentimens d'estime et d'amitié que vous m'inspirez déja. Puissiez-vous, pour l'intérêt du public et pour le mien, exercer longtemps ce talent qui séduit à si juste titre! Il assure les plaisirs de l'un et les succès de l'autre.

LEBRUN.

PERSONNAGES.

M. DE LIMEUIL.	M. Monvel.
Madame DE LIMEUIL.	Me Roubaud.
ANGÉLIQUE, fille de M. de Limeuil,	Me Saint-Clair.
VALVILLE, amant d'Angélique.	M. Saint-Clair.
Le MARQUIS DE MONTFORT,	M. Chatillon.
MARTON, femme de chambre de madame de Limeuil.	Mlle Semper.
Un LAQUAIS.	

La scène est à Paris, chez M. de Limeuil.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, au mois de mai 1789.

LA JOUEUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. A la droite est un secrétaire, sur lequel sont des restes de bougies allumées. M. de Limeuil est enfoncé dans un fauteuil, et marque son impatience et son inquiétude.

SCÈNE I.

DE LIMEUIL, SEUL.

ELLE ne revient pas.... déja la nuit s'avance!...
Je compte les momens, et mon impatience
Appelle en vain l'objet qui règne sur mon cœur.
Son funeste penchant a détruit la douceur
De ces premiers momens dont le souvenir même
Calmerait mes chagrins, si le péril extrême
Où l'expose le jeu ne me désolait pas.
Elle est sage, il est vrai, mais elle a tant d'appas!...
Il est tant de dangers pour l'inexpérience!
Mon épouse au tombeau, je crus que la prudence,
Ma fille encore enfant, mon bonheur personnel,

Sur les pas de l'hymen m'entraînaient à l'autel.
L'amour fixa mon choix. O toi qui m'es si chère,
Je croyais te donner une seconde mère ;
Je me suis bien trompé, je le sens, je le vois....
Mais le devoir, au moins, n'a pas perdu ses droits,
J'ose encor l'espérer.... Modère tes alarmes ;
Ne préviens pas les coups, et renferme tes larmes,
Commande à ta tendresse, époux infortuné ;
Sers-toi de ton pouvoir.... Combien il est borné,
Quand il faut l'exercer sur une épouse aimable
Qu'on chérit tendrement...! je m'en trouve incapable.
Fatal amour du jeu, dans le plus droit des cœurs
Comment ont pénétré tes désirs, tes fureurs ?
Que deviendront les fruits d'un second hyménée,
Si par les passions leur mère est entraînée;
Qu'elle s'oublie au point de dissiper leur bien ?
Pour assurer leur sort, je dois n'épargner rien.
Armons-nous de courage, et d'un esprit plus ferme,
A ses erreurs enfin osons poser un terme.
Sachons dans son principe arrêter le poison,
Et par les sentimens la rendre à la raison.

SCÈNE II.

DE LIMEUIL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous veillez encor? Qu'avez-vous donc, mon père?

DE LIMEUIL.

Ma fille, je n'ai rien.... j'attendais votre mère.

ANGÉLIQUE, avec intérêt.

Vous l'attendez souvent.

DE LIMEUIL.

Il est vrai.

ANGÉLIQUE.

Si j'osais.

M'expliquer librement....

DE LIMEUIL.

Parlez.

ANGÉLIQUE.

Je vous dirais

Que je tremble qu'enfin....

DE LIMEUIL, cherchant à détourner la conversation.

Ton père te devine.

Valville aura parlé, le délai le chagrine;

Pour attendre long-temps il est trop amoureux.

Tu voudrais....

ANGÉLIQUE.

Je voudrais que vous fussiez heureux.

Je le désire en vain. Vos veilles et vos craintes....

DE LIMEUIL.

Mes craintes!

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, sur votre front empreintes,

Elles percent déja malgré tous vos efforts:

Les chagrins que l'on tait sont toujours les plus forts.

Vous me les confîriez s'ils étaient ordinaires,

Et c'est leur excès seul....

DE LIMEUIL.

Ce sont quelques affaires

Qui m'occupent un peu.

ANGÉLIQUE, peinée.

Vous voulez me tromper.
Vous retenez l'aveu prêt à vous échapper !
Daignez ouvrir votre ame à votre tendre fille.
Si vous me la fermez, à qui dans la famille
Donnerez-vous le droit de calmer votre cœur ?
Quand ma mère mourut, votre vive douleur
Fut, j'ose m'en flatter, par moi seule adoucie.
Rappelez-vous mes soins.

DE LIMEUIL.

Ah ! je les apprécie.
Mais je n'avais que toi, mon enfant, et convien
Que les temps sont changés.

ANGÉLIQUE.

Eh, ne suis-je plus rien,
Parce que vous avez une seconde épouse ?
Pour la première fois, ah ! je serais jalouse
Des tendres sentimens qu'elle sait inspirer,
Si vous souffrez des maux que je doive ignorer.

DE LIMEUIL.

Non, je ne souffre pas. Gardez-vous de le croire.

ANGÉLIQUE.

Vous vous cachez de moi. Ma cruelle mémoire
Me retrace toujours ces plaintes, ces soupirs
Qu'arrache à votre cœur.... Cédez à mes désirs ;
C'est le plus tendre amour, hélas ! qui vous implore.

DE LIMEUIL, à part.

Ah ! je vais me trahir, si je l'écoute encore.

(Haut.)

Je voudrais être seul, ma fille, laissez-moi.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez être seul? Ah! je vois bien pourquoi.
Vous craignez que mon cœur, trop tendre et trop sensible,
Ne l'éprouve avec vous ce sentiment pénible
Dont vous a pénétré l'aveugle amour du jeu.
Vous ne répondez pas.... Se taire est un aveu.
Permettez que du moins je partage vos peines.
Votre silence encore ajouterait aux miennes.
Parlez à votre fille; elle est à vos genoux.
Par grace, parlez-lui.

DE LIMEUIL.

Ma fille, levez-vous.
Je sens ce que je dois à cet amour si tendre
Qui vous guide vers moi. Si je pouvais m'y rendre,
J'aurais déja parlé : gardez-vous d'insister.
Peut-être ai-je un secret qu'il vous faut respecter.
Si vous voulez enfin obliger votre père,
Quels que soient vos soupçons, ménagez une mère.
A vos égards, ma fille, elle a des droits sacrés.
Les cœurs justes et bons sont toujours modérés :
Ne l'oubliez jamais. Si je souffre en silence,
Vous devez m'imiter. Souvent une imprudence
A causé bien des maux. Dans cette occasion
Vous n'avez qu'un parti, c'est la discrétion.
Allez, et si je peux croire à votre prudence,
Vous me la prouverez par votre obéissance.

ANGÉLIQUE.

Si vous me l'ordonnez.....

(Son père lui fait signe se sortir.)

Je me retire donc?

DE LIMEUIL.

Oui, vous m'obligerez. Faites venir Marton.

SCÈNE III.

DE LIMEUIL, SEUL.

Je brûlais de parler. J'ai dû, je dois me taire.
Un époux, honnête homme, est le dépositaire
De l'honneur de sa femme. Il faut être insensé
Pour découvrir le trait dont son cœur est blessé;
Pour livrer au mépris la moitié de soi-même,
Et doubler ses tourmens par ceux de ce qu'on aime.

SCÈNE IV.

DE LIMEUIL, MARTON.

MARTON.

Monsieur veut me parler?

DE LIMEUIL.

Oui.

MARTON.

Que me voulez-vous?

DE LIMEUIL.

Madame va rentrer.

MARTON.

Mais, soit dit entre nous,

Elle rentre un peu tard.

DE LIMEUIL.

N'importe, il faut l'attendre.

MARTON.

Eh bien, je l'attendrai.

DE LIMEUIL.

Quelqu'un l'est venu prendre?

MARTON.

Le marquis de Montfort.

DE LIMEUIL.

Ce joli cavalier
Qui raisonne de tout?

MARTON.

Il devient familier.

DE LIMEUIL.

Puisqu'il plaît à madame, il doit être estimable.

MARTON.

Oh! sans difficulté.

DE LIMEUIL.

Si vous étiez capable
De vous imaginer....

MARTON.

Je n'imagine rien.

DE LIMEUIL.

Taisez-vous.

MARTON.

Je me tais.

DE LIMEUIL.

Et vous faites fort bien.
Je n'aime pas du tout que chez moi l'on s'ingère

De vouloir pénétrer....

MARTON.

Vous êtes bien sévère!

(A part.)

Madame est plus facile, elle me répondra.

DE LIMEUIL.

Montfort l'est venu prendre; il la ramènera.

MARTON.

Je le crois comme vous.

DE LIMEUIL.

Dès qu'il l'aura laissée,
Vous viendrez m'avertir.

MARTON, à part.

Dussé-je être chassée,
Mon devoir me l'ordonne, et je veux l'avertir....

DE LIMEUIL.

Si vous parliez plus haut, vous me feriez plaisir.

MARTON.

Tout comme il vous plaira. Mais dites-moi, de grace,
Pour obtenir la paix, ce qu'il faut que je fasse?
Si je parle trop haut, soudain vous m'arrêtez;
Si je parle trop bas, vous vous inquiétez:
Moi, je ne sais que faire.

DE LIMEUIL.

Obéir et répondre.

MARTON.

Tenez, mon cher monsieur, je ne puis me refondre.
Vous voulez que je parle, eh bien, je parlerai,
Et, si vous l'exigez, après je me tairai;
Mais je serai contente.

DE LIMEUIL.

Eh bien, parlez.

MARTON.

Madame....

DE LIMEUIL.

Voyons, qu'a-t'elle fait?

MARTON, à part.

Je vais lui percer l'ame.
Dois-je lui découvrir....

DE LIMEUIL.

Enfin, parlerez-vous?

MARTON.

C'est que je crains vraiment d'affliger un époux
Si sensible et si bon.

DE LIMEUIL.

Parlez, je vous l'ordonne.

MARTON.

Je ne résiste plus; mais ne vient-il personne?

DE LIMEUIL.

(A part.) (Haut.)
Que va-t-elle m'apprendre? Eh, personne ne vient.
Après?

MARTON.

Je ne sais pas, monsieur, s'il me convient
D'oser vous révéler.....

DE LIMEUIL.

Ce que je sais peut-être,
Et beaucoup mieux que vous.

MARTON.

Cela pourrait bien être,

Les hommes sont si fins!

DE LIMEUIL.

Je ne me pique pas
D'être très-pénétrant.

MARTON.

La comtesse, en ce cas,
Vous a tout avoué, n'est-il pas vrai?

DE LIMEUIL.

Sans doute.

MARTON.

Je ne l'aurais pas cru.

DE LIMEUIL.

Pourquoi?

MARTON.

C'est qu'il en coûte
De faire un tel aveu, surtout à son époux.

DE LIMEUIL.

Ma femme me connaît, je ne suis pas jaloux.

MARTON.

Aussi, n'avez-vous pas, monsieur, sujet de l'être.

DE LIMEUIL.

(A part.) (Haut.)
Bon. Et je suis très-loin, Marton, de le paraître.
Nos cœurs sont trop unis....

MARTON.

Je vous réponds du sien.
Si comme votre honneur ménageant votre bien....

DE LIMEUIL.

Ma femme joue? Eh bien, il faut qu'elle s'amuse.
Elle perd. Que veux-tu? son âge est son excuse.

Je me fais une loi de remplir ses désirs.

MARTON.

C'est qu'ils sont un peu chers.

DE LIMEUIL.

Il lui faut des plaisirs.
J'épargne, elle dépense.

MARTON.

Ah! quel cœur! Si madame....

DE LIMEUIL.

Je suis fait pour payer les dettes de ma femme.

MARTON.

Vous avez tout payé?

DE LIMEUIL.

Oui, Marton.

MARTON.

Quand?

DE LIMEUIL.

Ce soir.

MARTON.

Le marquis de Montfort....

DE LIMEUIL.

Exprès m'est venu voir.

MARTON.

On lui devait beaucoup.

DE LIMEUIL.

Non, une bagatelle.

MARTON.

Quarante mille francs!

DE LIMEUIL, à part.

Grand Dieu! que m'apprend-elle!

(Haut.)

Quarante mille francs, qu'est-ce donc que cela ?
Je ne m'affecte point de ces vétilles-là

MARTON.

Vous êtes généreux !

DE LIMEUIL.

Non, je suis équitable.
Je commence à vieillir ; ma femme est jeune, aimable :
Je ne peux, mon enfant, lui tenir lieu de tout.
Le jeu lui fait plaisir, qu'elle suive son goût.

MARTON piquée.

Je croyais seule avoir toute sa confiance.

DE LIMEUIL.

J'avais aussi mes droits à cette confidence.

MARTON.

Je le vois bien, monsieur.

DE LIMEUIL.

Écoute-moi, Marton.
Depuis quinze ans et plus, tu sers dans ma maison.
Tu m'as toujours trouvé bon et généreux maître :
A mes premiers bienfaits j'ajouterai peut-être.
Ton sort est dans tes mains ; c'est à toi d'y penser.
Si de ce que j'ai dit, un mot vient à percer,
Je te chasse à l'instant.

MARTON.

La belle récompense !

DE LIMEUIL.

Mais aussi je saurai reconnaître un silence....

MARTON.

Ah ! j'entends ; ce secret....

DE LIMEUIL.

Non, ce n'en est pas un;
Mais je veux t'éprouver. Je chargerai quelqu'un
De te veiller de près.

MARTON.

Monsieur, je suis muette.

DE LIMEUIL.

A madame, surtout, tiens la chose secrète.

MARTON.

Madame.... Elle sait tout.

DE LIMEUIL.

Sans doute elle le sait;
Mais je suis singulier, le silence me plaît.
Pour la première fois, je prétends t'y contraindre.

MARTON.

Mais si l'on m'interroge?

DE LIMEUIL.

Il est aisé de feindre.

MARTON.

Oui, monsieur, fort aisé.

DE LIMEUIL.

Je compte donc sur toi?

MARTON.

Oui, monsieur.

DE LIMEUIL.

A ce prix tu peux compter sur moi.

SCÈNE V.

MARTON, SEULE.

Je l'ai dit mille fois, j'ai vraiment un bon maître.
Mais est-il aussi gai qu'il voudrait le paraître?
C'est un homme sensé qui rit très-rarement.
Le bonheur du marquis l'égaie en ce moment.
Je n'y conçois trop rien. N'importe, il faut me taire:
Ma fortune en dépend. D'ailleurs je veux lui plaire,
Et puisque tout ceci cesse d'être secret,
Quel plaisir d'en parler?... Mais madame paraît.

SCÈNE VI.

MARTON, LE MARQUIS, MADAME DE LIMEUIL.

LE MARQUIS.

La séance, madame, est vraiment désastreuse.

MADAME DE LIMEUIL.

Éloignez-vous, Marton.

(Marton se retire dans le fond du théâtre.)

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas heureuse,
Il faut en convenir.

MADAME DE LIMEUIL.

Le destin me poursuit.
J'ai perdu constamment pendant toute la nuit.
Oui, je dois renoncer au penchant qui m'abuse.
Malheur à qui s'y livre!

LE MARQUIS.

Heureux qui s'en amuse.
De pareils accidens peuvent se réparer.
Un seul instant heureux....

MADAME DE LIMEUIL.

Il faut le rencontrer,
Et je n'y compte plus.

LE MARQUIS.

Ayez de la prudence.
Qui fait les frais du jeu? c'est l'inexpérience.
Perd-on, on se modère, on attend le moment.
Quand on est toujours calme, on gagne sûrement.
Écoutez mes conseils, et vous verrez vous-même...

MADAME DE LIMEUIL.

Je les ai trop suivis. Ce dangereux système
M'a mis dans l'embarras, et je veux m'en tirer.
Entre vos mains, marquis, voyez-moi l'abjurer
Ce fol amour du jeu. Pour jamais j'y renonce.

LE MARQUIS.

L'arrêt est un peu dur.

MADAME DE LIMEUIL.

Gaîment je le prononce.

LE MARQUIS.

Vous renoncez au jeu, parce que vous perdez;
Mais ce n'est qu'en jouant que vous regagnerez.
Abandonnerez-vous une somme aussi forte?
Vous savez....

MADAME DE LIMEUIL.

Oui, je sais que je vous dois. N'importe,
Je ferai face à tout, et je ne joûrai plus.

Épargnez-vous, marquis, des efforts superflus.

LE MARQUIS.

(A part.) (Haut.)

Ce n'est pas là mon compte. Et vous êtes capable
De résister long-temps?

MADAME DE LIMEUIL.

Je suis inébranlable;
Je vous le ferai voir.

LE MARQUIS.

Mais vous avez promis
De déjeuner demain avec tous nos amis :
Vous n'irez pas ainsi leur manquer de parole.
Que dirait-on de vous? Ce prétexte frivole,
Ce projet de réforme est-il bien imposant?
Aux yeux de bien du monde il paraîtra plaisant.
Quoi! vous prétendriez, à la fleur de votre âge,
Rompre avec les plaisirs, vivre avec votre sage;
Aux yeux de l'univers ainsi vous afficher?
Non, vous n'en ferez rien. Dussiez-vous vous fâcher,
Je viens, midi sonnant, enlever ma comtesse.

MADAME DE LIMEUIL.

Oh! non pas, s'il vous plaît : je connais ma faiblesse.
Elle est rare, entre nous, et j'y succomberai.
On joûra de nouveau, de nouveau je perdrai.
C'est un parti bien pris, je ne veux pas vous suivre.

LE MARQUIS.

On peut se réformer; mais il faut savoir vivre.
On compte les momens où l'on ne vous voit pas.
La fête est un tribut offert à vos appas.

MADAME DE LIMEUIL.

Vous êtes séduisant, marquis; mais si je cède,
Je prétends composer.

LE MARQUIS.

Pourvu qu'on vous possède,
On sera trop heureux. Voyons, expliquons-nous.

MADAME DE LIMEUIL.

N'est-il pas des plaisirs moins dangereux, plus doux,
Que ces amusemens créés par l'imposture?
Tôt ou tard on revient à la bonne nature.
Dans le fracas du monde on cherche la gaîté:
Elle est l'enfant chéri de la simplicité.

LE MARQUIS, ironiquement.

Je le sens comme vous, la nature est sublime,
Et le premier des biens est notre propre estime.
Oui, vous exercerez un pouvoir absolu,
Et l'on ne joûra pas, c'est un point résolu.

MADAME DE LIMEUIL.

A ces conditions je serai de la fête.

LE MARQUIS.

Et vous l'embellirez.

MADAME DE LIMEUIL.

Vous êtes trop honnête.
Je ne joûrai donc plus. Il faut au moins compter.
Quel temps me donnez-vous, marquis, pour m'acquitter?

LE MARQUIS.

Vous pensez à cela! mais, vous êtes trop bonne.
J'oblige, quand je peux; je ne gêne personne.

MADAME DE LIMEUIL.

Il faut pourtant finir.

LE MARQUIS.

Eh bien! nous finirons.

MADAME DE LIMEUIL.

Mais je voudrais compter.

LE MARQUIS.

Eh bien! nous compterons.

MADAME DE LIMEUIL.

Encore, que vous dois-je?

LE MARQUIS.

Oh! finissez, de grace.
Un tel empressement annonce une disgrace.
On ne compte jamais avec ses vrais amis.

MADAME DE LIMEUIL.

C'est pourtant le moyen d'être toujours unis.

LE MARQUIS.

Oui, quand on veut fixer des ames ordinaires.
Je n'ai jamais suivi les usages vulgaires.
J'ai ma façon de voir, et vous en conviendrez.

MADAME DE LIMEUIL, finement.

Pour mon repos, monsieur, vous me l'expliquerez.

LE MARQUIS.

(A part.) (Haut.)

L'instant est presque sûr. Lisez donc dans mon ame.
Le plus pur sentiment la soutient et l'enflamme.
La raison le confirme, et mon attachement,
Quelque force qu'il ait, croît à chaque moment.

MADAME DE LIMEUIL.

C'est assez, brisons là.

LE MARQUIS.

Vous rejetez l'hommage

Que l'on rend à des yeux....

MADAME DE LIMEUIL.

Pensez-vous au langage
Que vous tenez, marquis? Ai-je pu mériter....

LE MARQUIS.

Vous ne m'entendez pas.

MADAME DE LIMEUIL, finement.

Non?

LE MARQUIS.

Daignez m'écouter.
On n'est pas criminel pour être né sensible.
Des talens, des vertus l'empire irrésistible
Dès mon enfance empreint dans le fond de mon cœur...

MADAME DE LIMEUIL.

Cela peut-être vrai.

LE MARQUIS.

Vous me faites honneur.

MADAME DE LIMEUIL.

Mais, tout éloge outré devient une ironie:
Laissons mes qualités.

LE MARQUIS.

C'est une tyrannie.
N'importe, vous parlez, on vous obéira.
S'il le faut, en silence on vous admirera.

MADAME DE LIMEUIL, gaîment.

En silence, d'accord. Reprenons notre affaire.

LE MARQUIS.

Mais tout est arrangé, ce me semble.

MADAME DE LIMEUIL.

Au contraire,

Nous n'avons rien fini.

LE MARQUIS.

Mais convenez du moins
Qu'il est de vrais amis, de qui les tendres soins
Peuvent nous consoler de toutes nos disgraces ;
Que c'est au sentiment d'en effacer les traces.

MADAME DE LIMEUIL.

Après ?

LE MARQUIS.

Que c'est au sein d'une tendre amitié
Que le malheur finit, et peut être oublié ;
Que sa touchante voix parle, subjugue, entraîne.
Heureux qui s'y soumet !

MADAME DE LIMEUIL.

Oui, je le crois sans peine.
Vous peignez à merveille.

LE MARQUIS.

Ah ! je peins le bonheur,
Un bonheur pur et vrai. Livrez donc votre cœur
A ces sensations que j'ose vous dépeindre.

MADAME DE LIMEUIL.

J'en conçois la douceur ; mais j'ai tout lieu de craindre
Que mes torts répétés, ma dissipation,
Ne troublent les douceurs d'une telle union.
Vous peignez un ami si tendre, si sensible....

LE MARQUIS.

On peut le rassurer.

MADAME DE LIMEUIL.

Le croyez-vous possible ?

LE MARQUIS.

Et quel est le mortel qui ne fût trop heureux
De vous offrir sa bourse et de combler vos vœux?
(A part.)
Elle se rend enfin.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah! si j'osais vous croire,
Que mon sort serait doux!

LE MARQUIS.

Douter de la victoire,
Madame, est une erreur....

MADAME DE LIMEUIL.

Mais, vraiment, croyez-vous
Que je trouverai grace aux yeux de mon époux?

LE MARQUIS.

Quoi, c'est de votre époux dont vous parlez, madame?

MADAME DE LIMEUIL.

De qui donc, s'il vous plaît?

LE MARQUIS, à part.

Je crois que cette femme
S'amuse à mes dépens.

MADAME DE LIMEUIL.

Parlez, rassurez-moi:
Soyez mon confident.

LE MARQUIS.

Ah! le charmant emploi!

MADAME DE LIMEUIL.

Vous avez commencé, finissez votre ouvrage.

LE MARQUIS.

Je ne me mêle pas d'affaires de ménage.

MADAME DE LIMEUIL.

Vous m'assurez, marquis, d'un entier dévoûment,
Et...

LE MARQUIS.

Mais... j'ai tout à coup changé de sentiment.

MADAME DE LIMEUIL, sérieusement.

Vous prenez, croyez-moi, le parti le plus sage :
Vous auriez tort, monsieur, d'espérer davantage.
Vos feux sont très-légers, un jour les calmera.
Ma note, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, à part.

Le jeu me vengera.

(Il tire ses tablettes, et remet un papier à madame de Limeuil.)

MADAME DE LIMEUIL.

Très-inutilement, marquis, je vous arrête.
Au plus tard à midi vous me trouverez prête.

(Le marquis salue, et sort avec Marton.)

SCÈNE VII.

MADAME DE LIMEUIL, SEULE, lisant la note du marquis.

Ai-je pu jusque-là me laisser aveugler!
La somme m'épouvante.... Il faut pourtant parler....
Oui, je lui dirai tout, j'en aurai le courage.
En avouant ses torts, un cœur droit se soulage.
Il verra mes regrets, et me pardonnera.
De mes fautes enfin mon bonheur renaîtra.
Me fallait-il, hélas! cette épreuve cruelle
Pour soumettre au devoir une femme, rebelle

Aux conseils d'un époux, à sa tendre amitié,
Et pour que devant lui mon front humilié....

SCÈNE VIII.

M. ET MADAME DE LIMEUIL.

MADAME DE LIMEUIL, avec aménité.

Vous ne reposez pas?

DE LIMEUIL.

Eh! le puis-je, madame?
Il n'est pas de repos quand on craint pour sa femme.
C'est un malheur cruel que de savoir aimer.
Que je plains un vieillard qui se laisse enflammer!

MADAME DE LIMEUIL.

Arrêtez, mon ami, vous me faites outrage.
Vous m'êtes toujours cher. Eh! que m'importe l'âge?
C'est par ses qualités que l'on sait s'embellir.
Un estimable époux peut-il jamais vieillir?

DE LIMEUIL.

Que je serais heureux, si vous étiez sincère!
Votre conduite, hélas! me prouve le contraire.
Non, vous ne m'aimez pas, je le sens; mais enfin
Je saurai me soumettre aux rigueurs du destin.
Tandis que loin de moi votre mérite brille,
Je me vois solitaire au sein de ma famille,
Et je n'ai nul appui qui soutienne mon cœur.

MADAME DE LIMEUIL.

Calme-toi, cher époux; un penchant séducteur,
Je l'avoue à regret, a surpris ma jeunesse.

Dans tes bras, mon ami, j'abjure ma faiblesse.
Tu peux te confier à ma sincérité :
Pardonne mes erreurs, j'implore ta bonté.

DE LIMEUIL.

Tu dois, ma chère amie, être sans défiance,
Et, d'après tes regrets, croire à mon indulgence...
Remettons-nous tous deux... Parlons tranquillement.
Comment l'amour de l'or peut-il un seul moment
Te tenter, te soustraire à ma vive tendresse?
Formes-tu des souhaits, que mon cœur ne s'empresse
A voler au-devant de tes moindres désirs?
Je connais la jeunesse, il lui faut des plaisirs;
Je me prête à tes goûts; qu'ils soient du moins honnêtes.
Laisse les insensés affronter les tempêtes;
Que, sans frein, sans pudeur ils bravent les regards:
Qui n'a rien à risquer s'abandonne aux hasards.
Mais toi, toi que le ciel plaça dans l'abondance,
Tu ne peux excuser ta fatale imprudence.
Elle a fait ton malheur, elle assurait le mien:
Sans le repos du cœur il n'est pas de vrai bien.
Ce repos précieux est bien loin du supplice
Qui tourmente un joueur.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah, que le mien finisse!
J'ai trop long-temps du sort éprouvé le courroux.
J'ai vécu pour jouer; je veux vivre pour vous.

DE LIMEUIL.

Il est donc arrivé l'instant qui nous rassemble!

MADAME DE LIMEUIL.

Dans le sein de la paix nous allons vivre ensemble.

Ta bonté me confond ; je veux la mériter,
En renonçant au monde.

DE LIMEUIL.

Avant de le quitter,
N'as-tu besoin de rien ? Si j'en crois l'apparence...

MADAME DE LIMEUIL.

Oui, tu peux ajouter à ma reconnaissance.

DE LIMEUIL.

Ce n'est pas à présent qu'il faut dissimuler.
Tu dois...

MADAME DE LIMEUIL.

Mais...

DE LIMEUIL.

Je paîrai.

MADAME DE LIMEUIL, à part.

Comment lui dévoiler..

DE LIMEUIL.

Tu balances; pourquoi?

MADAME DE LIMEUIL.

Monsieur...

DE LIMEUIL.

Allons, courage.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah! mon cœur est si plein!

DE LIMEUIL.

Que ce cœur se soulage.
Si tu veux te soustraire à de nouveaux malheurs,
Il faut à ton ami confesser tes erreurs.

MADAME DE LIMEUIL.

La crainte me retient.

DE LIMEUIL.

Que ta vertu la dompte :
C'est à se dégrader qu'on doit mettre la honte.
Trop heureux les mortels qui se sont égarés,
Par leurs propres erreurs lorsqu'ils sont éclairés!
On gagne, chère amie, à faillir de la sorte.
Les fautes d'un ami, l'amitié les supporte.
Elle seule soutient la triste humanité,
Et ne s'indigne pas de sa fragilité.
Eh! qui saurait, hélas! où placer sa tendresse,
S'il ne fallait aimer que des cœurs sans faiblesse?
Ouvre-moi donc le tien, tu le dois, je le veux.

MADAME DE LIMEUIL, à part.

Qu'avec un tel époux ce moment est affreux!

(Lui donnant la note du marquis.)

Tenez, lisez, monsieur, et jugez ma conduite.

DE LIMEUIL, après avoir lu.

Elle est folle, entre nous; mais l'amour en profite
Pour te rendre à l'honneur, pour rétablir ses droits,
Jouir de ton retour, retrouver à la fois
Une épouse fidèle, une mère sensible
Rendue à ses devoirs.

MADAME DE LIMEUIL.

Comment! est-il possible
Qu'un époux, des enfans oubliés, méconnus...

DE LIMEUIL.

Depuis trois jours entiers tu ne les as pas vus.
Mais leur sort changera, j'en reçois l'assurance.

MADAME DE LIMEUIL.

Croyez-en mes sermens.

DE LIMEUIL.

L'exacte bienséance
Nous défend de devoir plus long-temps au marquis:
Par le moindre délai nous serions compromis.
Je crois présentement connaître à fond cet homme.
Demain à ton réveil je te porte ta somme,
Si tu le trouves bon.

MADAME DE LIMEUIL.

C'est combler mes souhaits.

DE LIMEUIL.

Ainsi donc, nous voilà tous les deux satisfaits.
Tu vois de quoi dépend le bonheur de la vie;
D'un moment de raison.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah! mon ame ravie
Bénira le destin dont j'éprouvai les coups:
Sans lui je n'aurais pas retrouvé mon époux.
Toute entière à l'erreur, j'ignorerais encore
Ces touchantes vertus dont mon sexe s'honore.
On ne les acquiert pas dans un monde trompeur.
Sans elles il n'est pas de solide bonheur;
Tu viens de m'en convaincre... A propos, ta prudence
Peut seule me sauver de mon inconséquence.
J'ai promis au marquis...

DE LIMEUIL.

Quoi?

MADAME DE LIMEUIL.

De l'accompagner
Chez la jeune comtesse, où l'on doit déjeûner,
Et je voudrais pouvoir retirer ma parole.

Je me suis avancée, et cela me désole.

DE LIMEUIL.

Mais il doit s'y trouver quelques honnêtes gens?

MADAME DE LIMEUIL.

Oui, monsieur, et beaucoup.

DE LIMEUIL.

Soyons donc indulgens.
On doit beaucoup, ma chère, au monde qu'on méprise;
On ne peut le changer, et le fuir est sottise:
Il faut le fréquenter avec précaution.
Un dédain trop marqué n'est qu'affectation.
Je ne suis pas du tout pour les partis extrêmes.
Peut-être vos amis m'accuseraient eux-mêmes
D'être trop exigeant, de contraindre vos goûts,
Et leur malignité retomberait sur vous.
Votre société paraît dispendieuse;
Même, à certains égards, je la crois dangereuse.
Rompez, c'est mon avis, mais rompez par degrés:
Vos motifs et les miens doivent être ignorés.
Il faut dans tous les temps agir avec prudence,
Et dans un ami sûr mettre sa confiance.

MADAME DE LIMEUIL.

Quoi? sérieusement...

DE LIMEUIL.

Madame, vous irez.

MADAME DE LIMEUIL.

Mais, je crains qu'on y joue.

DE LIMEUIL.

Eh bien, vous y joûrez.
Il est un jeu permis pour une femme honnête,

Qui repose l'esprit, sans échauffer la tête;
Qui proscrit les fureurs, les aveugles désirs,
Et qu'on peut mettre au rang des innocens plaisirs.
Je compte incessamment augmenter ma famille.
Valville est honnête homme, il prétend à ma fille;
C'est sans doute un hymen que vous approuverez.
Dès qu'il sera conclu, sans crainte vous pourrez
Rompre avec vos amis. Vous leur ferez entendre
Que vous devez vos soins à ma fille, à mon gendre.
Allez, et livrez-vous avec sécurité
Aux douceurs du repos... que vous m'aviez ôté.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VALVILLE, ANGÉLIQUE.

VALVILLE.

Oui, monsieur de Limeuil, sensible à mon amour,
Me permet d'espérer qu'il fixera le jour
Où vous partagerez la plus pure tendresse.
Je ne peux y penser sans être dans l'ivresse!
Nous serons donc unis! les plus doux sentimens
Formeront ce lien, dicteront mes sermens...!
Mais... ne puis-je être utile à l'homme respectable
A qui je devrai tout?

ANGÉLIQUE.

Cette idée est louable,
Et bien digne de vous.

VALVILLE.

Je le crois malheureux.

ANGÉLIQUE.

Il est des sentimens, tristes ou douloureux,
Que détruisent les soins d'une amitié sincère,
Et je ne doute pas que vous n'aimiez mon père.

VALVILLE.

Ah! je l'aime en effet, et je veux aujourd'hui,

Si vous me secondez, m'acquitter envers lui.

ANGÉLIQUE.

Sur son pénible état il m'impose silence.

VALVILLE.

Laissez un libre cours à ma reconnaissance.
Vous en avez trop dit pour ne pas achever,
Et si je vous suis cher, il faut me le prouver.

ANGÉLIQUE.

Non, ses moindres désirs sont une loi suprême
Que je dois révérer: j'en appelle à vous-même.
Voyez, et jugez-moi.

VALVILLE.

Je ne peux vous blâmer :
Son secret est à lui. Vous devez renfermer
Au fond de votre cœur ce que sa confiance
Vous a permis de voir; mais c'est à ma prudence
A lire dans son ame, y chercher ses chagrins,
De leur malignité détruire les venins,
Rappeler son courage en effaçant ses peines,
Ou supporter ma part du fardeau de ses chaînes.
Il paraît.

SCÈNE II.

VALVILLE, DE LIMEUIL, ANGÉLIQUE.

DE LIMEUIL.

Eh! bonjour, mes chers, mes vrais amis.
En tiers dans l'entretien ne pourrais-je être admis?
Si je devine juste, en vous trouvant ensemble,
Ce n'est pas la froideur qui tous deux vous rassemble :

Les cœurs indifférens ne se cherchent jamais.
Aimez-vous, mes enfans, vous pouvez, désormais,
A vos tendres désirs vous livrer sans partage.
L'hymen et ses douceurs conviennent à votre âge :
Je viens, mon Angélique, en presser le moment.
Les jours que nous perdons renaissent rarement.
Il faut de ton amant couronner la constance,
Et par votre bonheur doubler mon existence.

ANGÉLIQUE.

Quoi que vous décidiez, c'est à moi d'obéir.

DE LIMEUIL.

Ce n'est pas là le mot dont tu dois te servir.
Angélique jamais n'a pu craindre son père :
Avec un ami tendre on doit être sincère.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes bien sûr de ma soumission.

DE LIMEUIL.

Cela ne suffit pas dans cette occasion.
Se marier n'est rien, c'est tout que d'être heureuse.
Ta réserve envers moi peut être dangereuse.
Prononce, mon enfant, sans feinte et sans détour;
Fais taire le devoir, laisse parler l'amour :
Qu'il décide entre nous... tu gardes le silence?

ANGÉLIQUE, avec modestie.

C'est vous en dire assez.

DE LIMEUIL.

Ah! mon impatience
Attendait cet aveu.

ANGÉLIQUE.

Vous pouviez le prévoir.

Valville est vertueux.

DE LIMEUIL.

Qu'il soit heureux ce soir :
Je vais tout préparer.

VALVILLE.

Souffrez que ma tendresse
Ose exiger de vous, monsieur, une promesse
Qui doit mettre le comble à des bienfaits si doux.

DE LIMEUIL.

Puis-je refuser rien, Valville, à son époux ?

VALVILLE.

Ah ! ce mot seul suffit à mon ame ravie !
Je veux, dès ce moment, vous consacrer ma vie ;
N'exister que pour vous ; prévenir vos souhaits ;
Porter dans votre cœur le bonheur et la paix.
Je ne vous quitte plus, et mon aimable épouse
Partagera mes soins, sans en être jalouse.

DE LIMEUIL.

Voilà des sentimens nobles et généreux :
Ils ne m'étonnent pas, je vous connais tous deux.
Mais êtes-vous certains que la froide vieillesse
Ne rebutera pas l'amour et la jeunesse ?
Votre âge, mes enfants, est celui des plaisirs :
Il ne me reste plus que quelques souvenirs.
Ce cœur flétri bientôt, ne pourra vous entendre ;
Vous ne vous devez pas en tribut à sa cendre.

VALVILLE.

Je connais mes devoirs, et je les remplirai :
Je ferai plus encor, et je les aimerai.
Cessez de m'opposer vos tristes destinées :

D'un bon père jamais compte-t-on les années?

DE LIMEUIL.

Je me livre sans peine à cette illusion;
Mais j'y mets à mon tour une condition
Nécessaire entre nous; la raison l'autorise.
Promettons-nous tous trois d'agir avec franchise.
Un jour viendra, peut-être, où nous nous gênerons.

ANGÉLIQUE.

Si ce jour vient jamais, oui, nous en conviendrons.

DE LIMEUIL.

Vous me le promettez?

ANGÉLIQUE.

Bien aisément, mon père,
Et sans nous exposer.

DE LIMEUIL.

Tu le crois?

ANGÉLIQUE.

Je l'espère.

DE LIMEUIL.

J'en accepte l'augure, et je vais, mes enfans,
Fixer par votre hymen le sort de mes vieux ans.

SCÈNE III.

VALVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Et voilà le mortel qu'a choisi mon estime!
Il m'honore à mes yeux, et le feu qui m'anime
Peut, dans sa pureté, paraître devant vous:
On ne doit pas rougir d'adorer son époux.

VALVILLE.

Nous allons donc enfin exister l'un pour l'autre?
Quel bonheur, chère amie, égalera le nôtre?
Pour deux tendres amans, ah, que l'hymen est doux!
Il faut, pour le sentir, s'aimer autant que nous.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous sentez, comme vous je l'éprouve;
Les vœux que vous formez, la vertu les approuve.
Quel père que le mien! Je lui dois la douceur
De donner à la fois et ma main et mon cœur.

VALVILLE.

Son épouse trompée, et toujours estimable,
Des fautes de l'esprit seulement est coupable.
Pour bannir le marquis unissons nos efforts :
Les amis les plus vrais sont toujours les plus forts.

SCÈNE IV.

VALVILLE, MARTON, ANGÉLIQUE.

MARTON, avec la plus grande gaîté.

Ah! vous voilà, monsieur... C'est vous, mademoiselle?
J'accours pour vous apprendre une grande nouvelle.
On vous marie, enfin.

VALVILLE, souriant.

Quoi, sérieusement?

MARTON.

Il n'est rien de plus sûr: monsieur en un moment
Vient de tout ordonner à son homme d'affaires.
« Dépêchez-vous, dit-il, allez chez les notaires...

« Habits, modes, bijoux, équipages nouveaux,
« Tout cela dans les goûts les plus frais, les plus beaux ;
« Courez, n'épargnez rien pour ma fille et mon gendre.»
J'avais tant de plaisir à le voir, à l'entendre
Se livrer sans réserve à toute sa bonté,
Que je ne bougeais pas, quoiqu'il m'ait répété
Deux ou trois fois, au moins : Eh ! va donc, va leur dire
De me venir trouver.

VALVILLE.

Mais, où ?

MARTON.

C'est pour vous lire
Les articles qu'il veut insérer au contrat.
Vous pouvez avec lui finir sans avocat.
Allez, il vous attend.

VALVILLE.

Où ?

MARTON.

C'est que sa tendresse
Lui rend toute l'ardeur qu'il eut dans sa jeunesse.
La gaîté dans le cœur, le plaisir dans les yeux...
Ce mariage-là fera bien des heureux.
Mais allez donc, allez.

VALVILLE.

J'admire cette fille.

MARTON.

La tête doit tourner à toute la famille.
Pour moi, je n'en ai plus, je vous le dis tout net.

VALVILLE, criant.

Mais, où nous attend-il?

MARTON.

Ah!... dans son cabinet.

SCÈNE V.

MARTON, SEULE.

Je brûle de vous voir avec votre parure.
Qu'on a raison d'unir les arts à la nature!
Ils ajoutent un charme à la simple beauté;
Font briller la laideur d'un éclat emprunté;
Inspirent le plaisir, embellissent la vie,
Et font naître les fleurs sous les pas de l'envie.
Ai-je tort, répondez?... Ils sont déja bien loin,
Et ma description s'est faite sans témoin.

SCÈNE VI.

MARTON, MADAME DE LIMEUIL.

MADAME DE LIMEUIL.

Je rentre en frémissant.

MARTON.

Livrons-nous à la joie.

MADAME DE LIMEUIL.

Que vais-je devenir?

MARTON, à part.

Le jeu nous la renvoie.
Prêtons un peu l'oreille.

MADAME DE LIMEUIL, se jette dans un fauteuil.

Oui, le sort en fureur

Épuise contre moi tous les coups du malheur...
Soixante mille francs.... Quel excès... Quelle perte!

MARTON, à part.

Soixante mille francs!

MADAME DE LIMEUIL.

Pas une bourse ouverte.
Le marquis me refuse; il semble qu'avec lui
La rage et ses serpens conjurent aujourd'hui.

MARTON, à part.

L'accès est violent.

MADAME DE LIMEUIL.

Contiens-toi, malheureuse,
Et n'impute qu'à toi ta destinée affreuse.
Tu trahis tes enfans, tu ruines ton époux,
Et tu voudrais couler des jours calmes et doux!

MARTON, à part.

Ah! bon dieu!

MADAME DE LIMEUIL.

Le bonheur n'est pas fait pour le vice...
Contemple ton ouvrage, homme plein d'artifice;
Jouis de mon état, souris de mes douleurs;
Que ta férocité s'abreuve de mes pleurs...
Eh! pourquoi l'accuser? C'est ma fatale ivresse...

MARTON.

(A part.) (Haut.)
La force l'abandonne... Ah! ma chère maîtresse!

MADAME DE LIMEUIL.

Laissez-moi, laissez-moi.

MARTON.

Tout peut se réparer.

MADAME DE LIMEUIL, après avoir fixé Marton.

Se réparer, dis-tu?

MARTON.

J'ose vous l'assurer,
Et monsieur de Limeuil est trop heureux, madame,
Pour qu'il fasse éprouver un refus à sa femme.

MADAME DE LIMEUIL.

Moi, m'adresser à lui! j'aimerais mieux mourir.
Qu'il soit heureux, Marton, et me laisse souffrir.

MARTON.

Hélas! que je vous plains!

MADAME DE LIMEUIL.

Ta plainte m'importune,
Et ne saurait changer mon cœur ni la fortune.
De l'encre, du papier.

MARTON, allant au secrétaire.

En voici.

MADAME DE LIMEUIL.

J'écrirai.
C'est un homme, après tout, et je le toucherai.
Son amour me déplaît; mais le marquis est tendre.
La voix du désespoir saura se faire entendre...
Que dis-je? si j'écris, je lui donne des droits;
Du plus saint des devoirs je méconnais les lois.
Non, je peux me soumettre à mon destin funeste;
Mais je prétends, au moins, que ma vertu me reste.

MARTON, montrant le secrétaire.

Voulez-vous....

MADAME DE LIMEUIL.

C'est assez. Dans ce besoin urgent

Je ne peux me sauver qu'en trouvant de l'argent.
Qui sait si le hasard...

MARTON, avec timidité.

Je vous offre ma bourse.

MADAME DE LIMEUIL.

C'est, ma chère Marton, une faible ressource.
J'accepte cependant.... Mais, non, garde ton or.
Je ne peux à ce point me dégrader encor.

MARTON.

Si madame voulait être un peu plus tranquille,
J'irais trouver quelqu'un....

MADAME DE LIMEUIL.

Qui?

MARTON.

Monsienr de Valville.
Il va se marier, il est sensible et doux;
Du plaisir d'obliger il se montre jaloux.
S'il vous voit rarement, il aime son beau-père,
Et d'Angélique enfin il sauvera la mère.

MADAME DE LIMEUIL.

Moi, sa mère, Marton! ah! je le voudrais bien.
Je pouvais l'être, hélas! et je ne lui suis rien.
Valville le sent trop, et mon extravagance
Ne lui peut inspirer que de l'indifférence.
Ils vont tous me haïr; je le sens, j'en frémis,
Et je n'ai plus le droit de trouver des amis.

MARTON.

Vous en aurez toujours.

MADAME DE LIMEUIL.

Il me vient une idée,

Et je vais la saisir... Oui, j'y suis décidée.
Volez à mon bureau, prenez mes diamans.

MARTON.

Madame, la raison...

MADAME DE LIMEUIL.

Point de froids argumens.
Cela me déplairait, et je vous le déclare.
Mon malheur vient du jeu; que le jeu le répare.
Obéissez.

MARTON.

Madame... Ah! daignez m'avouer....

MADAME DE LIMEUIL.

Je vais les engager, les vendre, les jouer.

MARTON.

Pour la dernière fois, madame permet-elle...

MADAME DE LIMEUIL.

Pour la dernière fois, marchez, mademoiselle.

MARTON.

Je résiste à regret; je tombe à vos genoux.

MADAME DE LIMEUIL.

Prenez mes diamans, allez, m'entendez-vous?...
On peut tout employer dans un besoin extrême.
Prenez-les sans témoin, donnez-les-moi de même.
(Voyant Marton rester.)
Vous finirez, Marton, par vous faire haïr.
Votre devoir ici se borne à m'obéir.

(Marton prend un air suppliant, madame de Limeuil la renvoie avec un geste d'autorité.)

SCÈNE VII.

MADAME DE LIMEUIL, SEULE.

D'un sentiment secret j'éprouve la puissance ;
Le sort, pour nous calmer, nous laisse l'espérance.
Flatteuse illusion, viens consoler mon cœur :
L'infortune a son terme, ainsi que le bonheur.
Je peux en un moment oublier mes disgraces ;
Aux yeux de l'univers en effacer les traces ;
Vivre heureuse et tranquille au sein de l'amitié,
Et renverser l'autel où j'ai sacrifié.
Marton revient deja... Que vois-je !... C'est la foudre !...
A paraître à ses yeux il faut donc me résoudre.

SCÈNE VIII.

DE LIMEUIL, ET MADAME DE LIMEUIL.

DE LIMEUIL.

Ah !... je suis enchanté que vous soyez chez vous.
Partagez avec moi les transports les plus doux.
J'ai retrouvé ma femme, et j'établis ma fille.
Vous souperez ici ? Nous serons en famille,
Et vous ajouterez à la félicité
De nos jeunes époux.

MADAME DE LIMEUIL, contrainte.

C'est votre volonté...

DE LIMEUIL.

Ce n'est point là du tout ce que je vous demande,
Et la gaîté du cœur jamais ne se commande.

On doit signer ce soir, et nous serons joyeux.
Nous rirons entre nous comme nos bons aïeux.
J'ai banni l'importun, la triste indifférence,
Les amis simulés et la sotte importance :
On gêne un sentiment qu'on ne partage pas.
Je cherche le plaisir, j'évite l'embarras.
Et déja je crois voir l'amour et la jeunesse
Se livrer sans contrainte à leur touchante ivresse.

MADAME DE LIMEUIL.

Oui.... vous avez raison.

DE LIMEUIL.

Ce tableau vous plaira.
Valville est agréable, il vous amusera.

MADAME DE LIMEUIL.

Oui, beaucoup.

DE LIMEUIL.

Vous verrez mon aimable Angélique,
Tendre avec modestie... Oh! c'est un couple unique.

MADAME DE LIMEUIL.

Oui.

DE LIMEUIL.

Je donne deux jours au cérémonial :
Il faut s'y conformer, quoique ce soit un mal.
Ces deux jours écoulés, je pars pour la campagne...
Angélique, mon gendre, une sage compagne...

MADAME DE LIMEUIL.

Ah!

DE LIMEUIL.

Rempliront mon cœur, combleront mes désirs,
Et toujours plus aimés, charmeront mes loisirs.

C'est là que tu verras l'étonnante nature
Ouvrir son sein fécond, céder à la culture,
Et l'honnête homme heureux recueillir ses trésors.
Si pour les arracher il fait quelques efforts,
Il en jouit en paix dans son obscur asile,
Et les simples vertus ornent son domicile.

(Ici madame de Limeuil s'attendrit par degrés.)

Les paysans sont vrais, nous les rechercherons;
Nous leur ferons du bien, et nous les aimerons :
Un prince vertueux nous en donne l'exemple. (*)
La France le chérit, l'Europe le contemple.
A ses yeux paternels ses sujets sont égaux;
Il respire pour eux, il efface leurs maux;
Il règne par l'amour et par la bienfaisance,
Et c'est sur ses vertus qu'il fonde sa puissance.

MADAME DE LIMEUIL.

Vous avez pour bien peindre un talent enchanteur...
J'admire... de vos traits le coloris flatteur...
Mille objets... tour à tour... par ce touchant langage,
Brillent d'un nouveau lustre et le rendent au sage.

DE LIMEUIL.

D'estimables voisins sans doute nous verront,
Et je crois qu'à leur tour ils vous estimeront.
Vous êtes modérée, honnête, douce, affable,
Et voilà ce qui rend une femme agréable.
Vous n'aurez qu'à vouloir, et l'on vous chérira.
Le ton d'un campagnard d'abord vous ennuîra;

(*) Ces vers indiquent quelle était encore à cette époque l'opinion publique.

Mais si l'on ne voit pas les grands airs au village,
On y trouve des cœurs, et cela dédommage.
Eh, de quoi jouit-on dans un monde trompeur!
On s'égare sans cesse en cherchant le bonheur :
Vous l'éprouvez vous-même, et votre ame sensible
N'emporte du passé qu'un souvenir pénible.

(Madame de Limeuil fond en larmes.)

Tu pleures... J'aurais dû ne pas te rappeler...
C'est la dernière fois que je veux en parler :
Pardonne d'un époux la tendre inquiétude.
Ton retour est parfait, j'en ai la certitude,
Et je veux en silence en goûter les douceurs.
Oui, je te le promets. Allons, sèche tes pleurs.
De l'oubli de mes torts accorde-moi ce gage,

(Il l'embrasse.)

Et que ce jour heureux s'écoule sans orage.

UN LAQUAIS.

Monsieur, on vous demande.

DE LIMEUIL.

Allez, je suis vos pas.

SCÈNE IX.

MADAME DE LIMEUIL, SEULE.

Ah! quand je l'assassine, il m'ouvre encor ses bras!...
Avec lui je gardais un silence farouche;
Je sentais mon secret s'échapper de ma bouche :
Je me suis contenue... Eh! comment m'excuser?
A de nouveaux dangers ai-je pu m'exposer..?
Que dis-je? il m'a poussée à cette horrible fête :

Je sentais ma faiblesse... Infortunée, arrête ;
Apprends à respecter un époux vertueux,
Et ne l'accuse pas de ton état affreux.
Lui reprocheras-tu jusqu'à sa confiance?
Tu peignais les remords, il crut à leur puissance ;
Il crut pouvoir compter sur ta faible raison.
Ta plainte aggrave encor ta lâche trahison...
Celle qui s'est rendue une fois condamnable,
Toujours plus malheureuse et toujours plus coupable,
N'a pour se garantir de sa propre fureur,
Que les illusions de sa funeste erreur...
Jouons pour mon époux, pour les miens, pour moi-même :
Un moment de bonheur sauve tout ce que j'aime.

SCÈNE X.

MARTON, MADAME DE LIMEUIL.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah, je revois Marton... je l'attends et pâlis.

MARTON, lui donnant l'écrin.

Je vous perds sans retour ; mais je vous obéis.

(Madame de Limeuil prend l'écrin en détournant la vue.)

Demeurez.

MADAME DE LIMEUIL.

Je ne peux.

MARTON.

Par pitié pour vous-même,
Souffrez qu'on vous arrache à ce péril extrême.

MADAME DE LIMEUIL.

C'est le plus digne époux que je dois conserver.

Il en mourrait, Marton, et je vais le sauver.

MARTON.

Cet espoir vous séduit.

MADAME DE LIMEUIL.

N'importe, j'y succombe.
Je reviens à la vie, ou je creuse ma tombe.

SCÈNE XI.

MARTON, SEULE.

Je ne sais où j'en suis... je cède à mon effroi,
Et ses fautes enfin vont retomber sur moi.
Quels moyens employer pour cacher sa faiblesse?
Un seul mot indiscret expose ma maîtresse.
On ne croira jamais ses regrets, ses combats,
Et l'époux indigné ne pardonnera pas.
Je ne vois qu'un parti, c'est celui du silence.
Il peut seul me sauver de mon inconséquence...
Si monsieur vient, que faire? eh, parbleu, m'en aller:
Cet homme, malgré moi, sait me faire parler.

SCÈNE XII.

MARTON, DE LIMEUIL, tenant un écrin.

DE LIMEUIL.

Oui, la richesse au goût se trouve réunie.
La belle eau! quel travail! cette aigrette est finie,
Et l'ensemble est charmant. Ah! te voilà, Marton?
Comment va la gaîté?

MARTON.

Mais... vous êtes bien bon.

DE LIMEUIL.

Et madame?

MARTON.

Elle est...

DE LIMEUIL.

Où?

MARTON.

Dans le jardin, je pense.

DE LIMEUIL.

A rêver?

MARTON.

Je le crois.

DE LIMEUIL.

J'ai fait une imprudence.

MARTON.

Monsieur...

DE LIMEUIL.

Moi qui connais sa sensibilité!
Mon indiscrétion tient de la cruauté.
S'est-elle plaint de moi?

MARTON.

Du tout.

DE LIMEUIL.

Quelle noblesse!
Ah! la bonté n'est rien sans la délicatesse :
Ce sont les procédés qui lui donnent un prix.
Point de murmures?

MARTON.

Non.

DE LIMEUIL.

Je n'en suis pas surpris.

MARTON.

(A part.) (Haut.)

Ni moi non plus. Monsieur, je suis votre servante.

DE LIMEUIL.

Je veux te faire part d'une idée excellente.

(Lui donnant de l'argent.)

Reste. Voici d'abord pour ta discrétion.

MARTON.

Vous ne me devez rien dans cette occasion.

(Voulant sortir.)

Madame est au jardin...

DE LIMEUIL.

Tant mieux, j'en suis bien aise.

(Ouvrant l'écrin.)

Penses-tu, mon enfant, que cet écrin lui plaise?

MARTON.

Il lui plaira beaucoup. Elle en a grand besoin.

DE LIMEUIL.

Ses diamans sont vieux.

MARTON, à part.

Je voudrais être loin.

DE LIMEUIL.

Je venais simplement offrir ceci moi-même:
Son absence me sert, usons d'un stratagème.
Tu connais tous les coins de son appartement;
Personne ne nous voit, montes-y promptement.

Ménageons-lui, Marton, un instant de surprise :
Mets l'écrin sur sa table.

MARTON, à part.

Ah! je suis hors de crise.

DE LIMEUIL.

Elle s'habillera pour la fête du soir?

MARTON.

Sans doute.

DE LIMEUIL.

Adroitement tu les lui feras voir.

MARTON.

J'y cours.

DE LIMEUIL.

Descends l'ancien. Je veux faire un échange.

MARTON.

L'ancien!

DE LIMEUIL.

Eh, oui.

MARTON.

L'ancien!

DE LIMEUIL.

Cette fille est étrange!
Elle n'entend plus rien dans sa folle gaîté.
Descends ses diamans.

MARTON.

Lesquels?

DE LIMEUIL, avec impatience.

En vérité,
Marton...

MARTON, à part.

Je ne sais trop ce qu'il faut que je fasse.

DE LIMEUIL.

Que de ses diamans ceux-ci prennent la place.
Comprends-tu maintenant ?

MARTON.

Monsieur, j'entends très-bien.
Ah ! je n'ai pas les clefs.

DE LIMEUIL.

Cet obstacle n'est rien.
Madame est au jardin ; trouve quelque prétexte.

MARTON, à part.

N'avoir pas un moment pour arranger mon texte !...
(Se fouillant.)
Non, je ne les ai pas.

DE LIMEUIL.

Eh, va donc au jardin.

MARTON.

Mais avant tout il faut...

DE LIMEUIL.

Il faut finir, enfin.
Si madame rentrait, elle pourrait entendre....

MARTON.

Ses diamans, monsieur ? moi, je sais où les prendre...
Je viens de les donner dans ce même moment...
J'avais perdu la tête.

DE LIMEUIL.

On le voit aisément.
A qui donc, s'il vous plaît ?

MARTON, à part.

Je sens que j'extravague :
Je ne saurais mentir.

DE LIMEUIL, sévèrement.

Point de réponse vague.
Parlons net, où sont-ils ?

MARTON.

Chez votre bijoutier :
Ils sont très-mal en ordre.

DE LIMEUIL.

Il est bien singulier
Qu'un oubli, quel qu'il soit, cause ce trouble extrême.

MARTON, l'interrompant avec vivacité.

Il doit venir demain les rapporter lui-même.

DE LIMEUIL.

Il est déja venu.

MARTON.

Comment ?

DE LIMEUIL.

Il est ici.

MARTON.

Juste ciel !

DE LIMEUIL.

Et je vais m'arranger avec lui.

MARTON.

Il est ici, monsieur !

DE LIMEUIL.

Oui, mon homme d'affaires
Vient de me l'amener avec les deux notaires.

MARTON, à genoux.

Ah! je n'ai plus d'espoir que dans votre bonté.

DE LIMEUIL.

Vous m'en imposez donc?

MARTON.

C'est ma docilité,
Mon entier dévoûment aux ordres de madame
Qui me perd.

DE LIMEUIL.

Vous osez compromettre ma femme!

MARTON.

Je dis la vérité, fiez-vous à ma foi.

DE LIMEUIL.

Non, vous m'avez menti : vous n'êtes plus à moi.
(A part.)
Tout ceci cependant cache quelque mystère.
J'ai d'horribles soupçons...

MARTON.

Calmez votre colère :
Écoutez-moi, du moins.

DE LIMEUIL.

Parlez, je vous entends.

MARTON.

J'ai voulu l'arrêter; j'ai résisté long-temps.
Elle n'écoutait rien, ni prières, ni plaintes :
Il a fallu céder, malgré mes justes craintes....
Le malheur la poursuit, son cœur est innocent,
Et l'on peut s'oublier dans un besoin pressant.
C'est un moment d'erreur....

DE LIMEUIL, douloureusement.

Vous seule êtes coupable,
Et d'un pareil excès ma femme est incapable :
Elle conserve encor des sentimens d'honneur.

MARTON.

Il faut que je l'accuse, et voilà mon malheur ;
Mais lorsque je ne puis vous cacher sa faiblesse,
Que l'arrêt soit dicté par la seule tendresse.
Pardonner à sa femme est-ce un si grand effort,
Et serez-vous, monsieur, plus cruel que le sort ?

DE LIMEUIL, de l'accent du désespoir.

Éloignez-vous... Sortez... Non, reviens, malheureuse :
Achève de combler ma destinée affreuse.

(Après un silence.)

Elle a perdu ?

(Marton fait un signe d'approbation.)

Combien ?

MARTON.

Soixante mille francs.

DE LIMEUIL.

Elle a tout oublié.... Tout... jusqu'à ses enfans !
Ah ! je t'arracherai de ce cœur qui t'adore.

(A Marton.)

A de nouveaux hasards elle s'expose encore ?

(Même réponse de Marton.)

Et s'armant contre moi de mes propres présens,
Elle n'a plus de frein, et perd ses diamans ?

MARTON.

Je le crains.

DE LIMEUIL.

C'est assez.

MARTON.

Peut-être ma maîtresse....

DE LIMEUIL.

Eh, qu'en puis-je espérer, à ce point de bassesse?
Non, le coup est porté.

MARTON.

Monsieur...

DE LIMEUIL.

Retire-toi.

MARTON.

Non, je vous dois mes soins; permettez....

DE LIMEUIL.

Laisse-moi;
Laisse-moi, je le veux.

MARTON, sortant.

Mon zèle est inutile;
Mais je vais tout conter à monsieur de Valville.

SCÈNE XIII.

DE LIMEUIL, SEUL.

Il faut donc renoncer à ma tranquillité,
Quand je croyais toucher à la félicité.
Le réveil est affreux après un pareil songe.
Le bonheur ici-bas est prestige ou mensonge....
C'est trop long-temps souffrir, il faut prendre un parti,
Et rompre, mais trop tard, un nœud mal assorti.

(Il se met à son secrétaire, et écrit.)

« L'excessive bonté dégénère en faiblesse,
« Et j'abjure à jamais l'amour et son ivresse.

(Il écrit.)

« Qui peut braver l'hymen, la nature et l'honneur,
« S'interdit à jamais mon estime et mon cœur. »

(Il écrit.)

Elle vit pour jouer, elle n'aime personne.
Quels droits conserve-t-on sur ceux qu'on abandonne?

(Il plie sa lettre.)

Pour elle je ne vois qu'un avenir affreux,
Et je l'ai condamnée.... Arrête, malheureux!...
Non, j'ai suivi les lois de l'exacte justice,
Et si je l'épargnais, je serais son complice.
C'est porter le courage au degré le plus haut;
C'est le coup de la mort, mais je sens qu'il le faut.

SCÈNE XIV.

VALVILLE, DE LIMEUIL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Mon père, calmez-vous, et daignez nous entendre.

DE LIMEUIL.

Tout est fini pour moi.

ANGÉLIQUE.

C'est une fille....

VALVILLE.

Un gendre,
Qui vous aiment tous deux.

DE LIMEUIL.

Ma fille, approchez-vous.
Vous allez de mes mains recevoir un époux.
Songez qu'à des devoirs la femme est asservie,
Et que vous répondez du bonheur de sa vie.
C'est lui qui souffrirait de vos moindres erreurs.
Craignez les passions; redoutez leurs fureurs.
Égalité d'humeur, bonté, douceur, courage,
Amour de l'ordre enfin, voilà votre partage.
C'est des bords du tombeau, mes amis, que ma voix
Se fait entendre à vous pour la dernière fois :
Le jour de votre hymen j'y descendrai peut-être....
Valville, chargez-vous de rendre cette lettre.

VALVILLE.

Qu'avez-vous dit, mon père? Ah! vous vivrez pour nous.
Peut-on croire au bonheur, s'il n'est pas fait pour vous!

DE LIMEUIL.

Je ne tiens plus qu'à vous dans la nature entière.
Je finirai sans peine une triste carrière,
Si vous me promettez d'adopter mes enfans.

(Angélique et Valville le serrent dans leurs bras.)

Des fautes de leur mère ils sont bien innocens.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, SEUL.

MADAME de Limeuil se livre à ses alarmes....
On ne peut lui parler.... Servons-nous de ses armes.
Elle m'a plaisanté long-temps hier au soir :
Je suis plaisant aussi, je le lui ferai voir.
Si je me suis trompé sur son inconséquence,
Je jouirai du moins d'un moment de vengeance.
Elle sait que j'attends, et m'enverra Marton ;
Alors j'aurai mon tour, je prendrai le grand ton.

SCÈNE II.

MARTON, LE MARQUIS.

MARTON, effrayée.

Quoi, vous ici, monsieur! Eh, qu'y venez-vous faire?

LE MARQUIS.

J'y viens, ma chère amie, arranger un affaire.

MARTON.

Oh, de grace, sortez.

LE MARQUIS.

Ta maîtresse me doit,
Et m'évite à présent! cela n'est pas adroit.
Avec nos créanciers nous devons être honnêtes;
Mais comme en tous les temps j'ai des ressources prêtes,
Je ne m'affecte pas d'une incivilité
Qui me sert tout au mieux. Je connais la bonté
De monsieur....

MARTON.

Pourriez-vous... Non, je ne puis le croire.

LE MARQUIS.

Je vais tout simplement lui conter mon histoire.

MARTON.

Quel infernal moyen avez-vous trouvé là?

LE MARQUIS.

C'est le plus court, Marton, pour finir tout cela.

MARTON.

Vous ne savez donc pas que toute la famille
Est dans le désespoir? Femme, époux, gendre, fille,
Chacun est renfermé dans son appartement,
Et de vous présenter ce n'est pas le moment.

LE MARQUIS.

Va toujours m'annoncer; le mari doit m'entendre.

MARTON.

Il vous recevra mal.

LE MARQUIS.

Bon!

MARTON.

Il peut nous surprendre.

LE MARQUIS.

Eh, qu'importe?

MARTON.

Jugez, monsieur, de son courroux :
Il me chasse. A ce trait le reconnaissez-vous?

LE MARQUIS.

Il a tort, et je veux te rendre un bon office.
Je parlerai pour toi. Service pour service:
Allons, va m'annoncer.

MARTON.

Encore un coup, sortez ;
(Il s'assied.)
Ayez pitié de nous. Quoi! monsieur, vous restez?

LE MARQUIS.

Tu prétends me chasser, et moi je suis tenace:
Quinze jours, s'il le faut, je reste à cette place.
Je prétends voir monsieur; j'y suis déterminé.

MARTON, à part.

Ah! si j'osais parler à cet homme obstiné,
Je lui dirais son fait, et j'aurais de quoi dire.
(Haut.)
Ma prière, monsieur....

LE MARQUIS.

Je ne peux y souscrire.

MARTON, à elle-même.

Il faut toujours choisir le plus faible des maux.

LE MARQUIS.

Marton a, je le vois, des principes moraux.

MARTON, piquée.

Je n'en sais rien, monsieur; mais quoiqu'on en raisonne,

Jamais, savante ou non, je n'ai perdu personne.

(A elle-même.)

Oui, c'est le moindre mal qu'il faut toujours choisir.

(Au marquis.)

Vous demandez monsieur : madame va venir.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, SEUL.

Marton m'a pénétré. Je sens que ma folie,
Portée au dernier point, moi-même m'humilie.
On ne réfléchit pas quand on est amoureux :
On ne connaît qu'un but, on ne veut qu'être heureux.
Ne pouvais-je prévoir, ayant autant d'adresse,
Que la légèreté n'exclut pas la sagesse?...
Les remords, après tout, ne sont pas de saison ;
Il sera toujours temps d'écouter la raison.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, MADAME DE LIMEUIL.

MADAME DE LIMEUIL.

Serait-il vrai, monsieur....

LE MARQUIS.

Permettez, je vous prie,
Qu'on parle à votre époux. Cela vous contrarie
Jusques à certain point; mais j'y suis obligé.
Il faut, si je me tais, que mon bien engagé
Vous tire d'embarras, et la raison m'arrête :

Pour l'exiger, d'ailleurs, vous êtes trop honnête.

MADAME DE LIMEUIL.

Vous parlez de raison et d'honnêteté?... Vous!

LE MARQUIS.

On a des sentimens.....

MADAME DE LIMEUIL.

Vous les méprisez tous,
Et votre cœur dément ce que dit votre bouche.
Des plus simples vertus le détracteur farouche
Croit-il en imposer à ma simplicité?
Non, mes yeux sont ouverts, et la crédulité
Qui m'a précipitée au fond de cet abîme,
Vous a seule livré votre triste victime.
Oui....

LE MARQUIS.

L'on n'arrange rien en tenant des propos.

MADAME DE LIMEUIL.

Monsieur, point d'ironie, et laissons-là les mots.
Rappelons le passé, jugez votre conduite,
Et de vos procédés voyez quelle est la suite.
De ma tranquillité votre cœur fut jaloux;
Vous m'avez dégradée aux yeux de mon époux;
Aux plus saints des sermens vous me rendez parjure,
Injuste envers les miens, et sourde à la nature.
Mon époux, mes enfans s'élèvent contre moi,
Et si jusques ici j'ai respecté ma foi,
Si je respire encore en perdant mon estime,
C'est que ce cœur navré n'est pas fait pour le crime;
Qu'il sait en repousser la honte et la noirceur;
Que vos efforts sont vains, et que votre fureur

Trahit à chaque instant votre fatale adresse,
Me découvre le piége et soutient ma faiblesse;
Que la voix du remords suffit pour m'éclairer,
Et que l'on peut me perdre, et non pas m'égarer.

LE MARQUIS.

Terminons, s'il vous plaît, ce brillant étalage :
Ce discours fastueux n'est pas fait pour cet âge.
Souffrez que j'en revienne à mon premier projet.
Demander mon argent est-ce encore un forfait?
Faut-il sacrifier une somme aussi forte,
Près de cent mille francs, à quelqu'un qui s'emporte
Sans rime, ni raison, et veut de son malheur
Me rendre responsable? Oh non, sur mon honneur.
Je fais beaucoup de cas d'une femme estimable;
Mais je voudrais au moins une vertu traitable;
Qu'on sût se modérer, et que l'on ne crût pas
Que l'on peut tout oser quand on a des appas.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah! ce sont ces appas qui causent mon supplice.
L'argent vous tente peu.

LE MARQUIS.

Vous me rendez justice.
La fortune et ses dons ne m'ont jamais tenté,
Et je ne cède ici qu'à la nécessité.
Je passe chez monsieur.

MADAME DE LIMEUIL.

Non pas, je vous arrête.

LE MARQUIS.

Sans doute vous avez une ressource prête?

MADAME DE LIMEUIL.

Je n'en connais aucune en ce moment d'horreur :
Je n'ai, pour vous toucher, que l'excès du malheur.

LE MARQUIS.

Un semblable moyen, madame, est peu de chose.

MADAME DE LIMEUIL.

On ne compatit pas aux peines que l'on cause :
La mienne excite en vous le rire du méchant.

LE MARQUIS.

Moi, je vous plains beaucoup, mais j'ai besoin d'argent.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah! si je m'en croyais, homme sans caractère....

LE MARQUIS, sortant.

J'ai toujours évité les femmes en colère.

MADAME DE LIMEUIL, l'arrêtant.

Tu penses m'échapper! tu ne sortiras pas.

LE MARQUIS.

La violence en est?

MADAME DE LIMEUIL.

Je m'attache à tes pas.
Crains le juste courroux d'une femme outragée :
Je n'ai qu'à dire un mot, et je serai vengée.
Un seul mot te démasque, et ta perversité
Va paraître au grand jour.

LE MARQUIS.

Madame, en vérité....
Je n'entends pas du tout faire la guerre aux femmes,
Et je sais que l'on doit pardonner tout aux dames.
(A part.)
Du succès de mes feux je commence à douter.

(Sortant.)
Poursuivons cependant.

MADAME DE LIMEUIL.

Avant que d'éclater,
Accordez un moment à mes vives alarmes.
Sais-je ce que je dis? jugez-en par mes larmes....
Je ne rougirai pas d'embrasser vos genoux.
Voulez-vous immoler mon malheureux époux?
Ah! ce n'est pas pour moi que je demande grace.
Je saurai supporter ma honte et ma disgrace;
Mais que vous a-t-il fait pour lui donner la mort?
Quel est son crime enfin?... J'ai des enfans, Montfort...
Du bien de l'orphelin l'honnête homme est avare.
L'amour n'est-il en vous qu'un sentiment barbare?
Êtes-vous un tyran, sans honneur, sans pitié,
Sacrifiant l'objet qu'il a déifié?
Non, vous ne pourrez pas, si vous aimez la mère,
Frapper du même coup les enfans et le père.
Leur sort est dans vos mains, vous les ménagerez;
Je suis seule coupable, et vous m'épargnerez.

LE MARQUIS, à part.

La voix de la vertu se fait enfin entendre.
Mais, Valville paraît; que lui vient-il apprendre?

SCÈNE V.

LE MARQUIS, MADAME DE LIMEUIL, VALVILLE.

VALVILLE.

Madame, revenez de votre accablement:

Je viens en effacer le triste sentiment.
Oubliez la journée....

MADAME DE LIMEUIL.

Hélas! elle est affreuse.

VALVILLE.

Vous la réparerez : vous êtes généreuse.
Reprenez votre écrin.

MADAME DE LIMEUIL, revenant à elle.

Ah! je l'avais perdu.

VALVILLE.

Et je l'ai retiré sitôt que je l'ai su.

MADAME DE LIMEUIL, douloureusement.

Ce service n'est rien.

VALVILLE.

Quoi.... Que voulez-vous dire ?

MADAME DE LIMEUIL.

Savez-vous à quel point j'ai porté le délire?

VALVILLE.

Il ne me convient pas de vous interroger :
Je vous respecte trop pour oser vous juger.

MADAME DE LIMEUIL.

Près de cent mille francs, perdus sur ma parole,
Vous dispensent, monsieur, de ce respect frivole.
Vos nobles sentimens, déplacés, superflus....

VALVILLE.

Votre malheur, madame, est un titre de plus.
Peut-on savoir à qui vous devez cette somme?

MADAME DE LIMEUIL, péniblement.

A monsieur.

LE MARQUIS.

Et je l'ai gagnée en galant homme.

VALVILLE.

Cela peut être vrai ; mais, sans rien déguiser,
Prenez garde, monsieur, qu'on pourrait supposer
A cet énorme gain quelque raison secrète.

LE MARQUIS.

Vous prétendez, monsieur....

VALVILLE.

La prudence m'arrête.
Je ne juge jamais sans de fortes raisons.
Je dirai seulement qu'il est des liaisons
Dont les dangers sont clairs, qui n'honorent personne,
Et dont l'issue enfin ne saurait être bonne.
L'honnête homme, monsieur, peut jouer quelquefois ;
Mais il sait se régler. Il respecte à la fois
De ses concitoyens l'honneur et la fortune ;
Loin de les égarer, il plaint leur infortune ;
Il n'abuse jamais d'un moment de malheur,
Ou pour le réparer il consulte son cœur.
C'est à ces traits, monsieur, qu'on peut le reconnaître,
Et qui pense autrement, à mes yeux n'est qu'un traître
Que l'on doit dénoncer à la société,
Comme ennemi des mœurs et de la probité.

LE MARQUIS.

Je n'imagine pas que ceci me regarde.
L'homme prudent, monsieur, jamais ne se hasarde
A risquer l'équivoque, à parler sur un ton
Que l'on ne souffre pas quand on porte un grand nom.

VALVILLE.

Je respecte un grand nom ; mais quand on en est digne.
Un vain titre flétri me révolte et m'indigne,
Et fussiez-vous issu du sang des demi-dieux,
Vous trahissez, monsieur, cette foule d'aïeux,
Lorsque vous ourdissez une odieuse trame,
Dont le succès dépend des larmes d'une femme.
Vos menaces, d'ailleurs, ne peuvent m'étonner :
Dès long-temps la raison m'apprit à dédaigner
Ces réputations par l'audace usurpées,
Qui traînent leur mérite au bout de leurs épées.

LE MARQUIS.

Vous m'insultez, monsieur, vous m'en ferez raison.

VALVILLE.

Oui ; mais il faut d'abord de cette trahison
Vous laver, assurer le repos de madame.
Nous différons un peu. Quand vous navrez son ame,
C'est son intérêt seul qui m'arme contre vous,
Et je défends ici ses droits et son époux.

MADAME DE LIMEUIL, à Valville.

Vous ne sortirez pas. Que prétendez-vous faire ?
Au destin qui m'attend croyez-vous me soustraire ?
Il veut vous immoler, ce sont là ses plaisirs....
Je ne mérite pas un seul de vos soupirs.
Conservez votre sang dont une autre est jalouse ;
Vous ne me devez rien, vivez pour votre épouse ;
Laissez-moi mourir seule, et ne m'exposez pas
A pleurer sur un fils expirant dans mes bras.

VALVILLE, au marquis.

Finissons. Vous avez des billets ?

LE MARQUIS.

Mais.... j'espère
Que la précaution est assez nécessaire.

VALVILLE.

De semblables billets sont proscrits par la loi;
L'honneur les reconnaît, et c'est assez pour moi :
Son intérêt sacré se réunit au vôtre.

(Bas.)

Arrangeons cette affaire, et nous finirons l'autre.
Avez-vous les effets?

LE MARQUIS.

Non, je les ai laissés,
En passant, à l'hôtel.

VALVILLE.

Quant à vos déboursés,
Je les paîrai comptant; c'est, je crois, peu de chose.
Pour le reste, voici ce que je vous propose :
De solder en quatre ans, et j'engage mon bien;
Mais à condition que vous n'en direz rien.

MADAME DE LIMEUIL, transportée de joie.

Ah! je bénis le jour qui vous joint à ma fille!
Vous conservez la vie à toute une famille....
Vous êtes mon sauveur.... vous me rendez l'espoir.

VALVILLE.

Obliger ses parens, madame, est un devoir.

(Au marquis.)

Eh bien, consentez-vous?

LE MARQUIS.

Non, monsieur. La prudence
Me permet tout au plus, dans cette circonstance,

D'accorder quatre jours.

(Madame de Limeuil retombe sur son siége.)

VALVILLE.

L'effort est généreux!

C'est votre dernier mot?

LE MARQUIS.

Jamais je n'en ai deux.

VALVILLE.

Puisque mon amitié ne peut sauver madame,
Soyez témoin du coup qui va lui percer l'ame.

(Bas.)

Nous nous verrons après.

LE MARQUIS.

Je l'entends bien ainsi.

VALVILLE, peiné.

Un pénible devoir m'avait conduit ici,
Et j'ai conçu d'abord la flatteuse espérance
D'apaiser votre époux, de garder le silence.....
Puisque monsieur l'exige, il faut enfin parler.
Il ne m'est plus permis que de vous consoler.
L'arrêt est prononcé. Recevez cette lettre....
C'est monsieur de Limeuil qui vous la fait remettre.

MADAME DE LIMEUIL lit, laisse tomber la lettre en jetant un cri.

Ah! mon dieu!

VALVILLE.

Quel destin! sans doute il est affreux,
Et nous partageons tous son état douloureux.

(Au marquis.)

Prenez, monsieur, lisez, et voyez votre ouvrage.

LE MARQUIS, lisant bas d'abord.

. . . . . .

« Je vous livre au mépris; qu'il soit votre partage.
« Je ne veux plus vous voir. Oubliez un époux
« Qui, sans regrets enfin, se sépare de vous.
« Je garde vos enfans. Votre indigne faiblesse
« Ne vous permettrait pas d'élever leur jeunesse.
« Subissez votre sort, reconnaissez mes droits,
« Et ne me forcez pas à recourir aux lois. »

(Il rêve.)

MADAME DE LIMEUIL, sanglotant.

Je me soumets aux coups de sa juste colère;
Mais qu'il me laisse au moins la douceur d'être mère.

LE MARQUIS, rendant la lettre à Valville, et lui prenant la main.

Je vais jusque chez moi; je reviens à l'instant
Terminer avec vous un double arrangement.

SCÈNE VI.

VALVILLE, MADAME DE LIMEUIL.

MADAME DE LIMEUIL, d'une voix étouffée.

L'arrêt est prononcé.... Je suis abandonnée....
Avant que de subir ma triste destinée,
Valville, en ma faveur élevez votre voix.
Que je le voie encor pour la dernière fois.

(Valville sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE LIMEUIL, SEULE.

A quel point, juste ciel, je me suis avilie!
Le meilleur des humains lui-même m'humilie!
Il ne veut plus me voir, il m'ôte mes enfans,
Il doute de mon cœur.... A la fleur de mes ans,
Je suis déshonorée, et je ne puis m'en plaindre!...
Partisans des plaisirs, voyez mes jours s'éteindre;
Voyez-moi succomber sous le poids du malheur:
Que mon exemple enfin dissipe votre erreur.

SCÈNE VIII.

M. ET MADAME DE LIMEUIL.

DE LIMEUIL.

Je ne m'attendais pas que votre indifférence,
Madame, en ce moment désirât ma présence.
Quand aux revers du sort on est accoutumé,
Le reste affecte peu. Qu'un époux, alarmé
Par de honteux écarts, consulte sa prudence;
Que ses droits méconnus excitent sa vengeance,
Tout cela faiblement doit vous intéresser;
Mais j'ai pris mon parti, vous devez le penser.
Vous désirez enfin et me voir et m'entendre:
A vos derniers désirs j'ai bien voulu me rendre.

MADAME DE LIMEUIL.

A mes derniers désirs, cruel, qu'avez-vous dit?

Tout espoir de retour m'est-il donc interdit?
Pouvez-vous arracher des enfans à leur mère?
Vous devez me haïr; mais vous êtes leur père.

DE LIMEUIL.

Oui, je le suis toujours, je vous le prouverai.
A vos séductions je les déroberai.
Vous, de former des cœurs vous vous croyez capable!
Rappelons les excès dont vous êtes coupable.
Vos regrets simulés ont attendri mon cœur;
Au moment du pardon, votre aveugle fureur
A de nouveaux hasards vous exposait encore;
Le destin vous accable, et votre époux l'ignore.
Le plus doux sentiment l'amène auprès de vous:
Vous l'en récompensez en jouant vos bijoux.
Vous trompez son amour par de vils artifices,
Et parmi vos valets vous cherchez des complices.
Qui peut trahir ainsi son honneur, son devoir,
N'est pas fait pour connaître un noble désespoir.
On ne m'abuse plus, madame, avec des larmes.
Je sais apprécier vos remords, vos alarmes.
Ils m'ont coûté trop cher pour me séduire encor,
Et je les calmerais en vous montrant de l'or.
Allez, et livrez-vous à votre frénésie;
Mais n'attendez plus rien de votre hypocrisie.

MADAME DE LIMEUIL.

Ainsi vous soupçonnez jusques à ma candeur!...
Quand ma tendre amitié ménageait votre cœur,
Ne pleurait que sur vous, vous épargnait des peines,
Votre injuste soupçon vient ajouter aux miennes.
Je suis faible, monsieur; mais je ne peux tromper,

Et dans l'instant cruel où je me sens frapper,
Où le plus saint des nœuds à ma honte se brise,
Vous allez me connaître et juger ma franchise.
J'ai joué mes bijoux, et je les ai perdus.
Par monsieur de Valville ils m'ont été rendus.
Je dois cent mille francs, cet ami me console,
Et veut avec son bien dégager ma parole.
Le marquis le refuse; il brave le danger :
Pour mes seuls intérêts ils vont s'entr'égorger.
Prévenez un forfait, arrêtez votre gendre :
A vos ordres peut-être il daignera se rendre.

DE LIMEUIL.

Qu'entends-je!.. Holà, quelqu'un!... Valville est-il ici?
Valville.... mon enfant!

SCÈNE IX.

M. et Madame de LIMEUIL, VALVILLE, ANGÉLIQUE.

VALVILLE.

Mon père, me voici.

DE LIMEUIL.

Près d'aller à l'autel, pouvez-vous entreprendre....
Vous ne sortirez pas.... j'ose vous le défendre.
Ménagez Angélique et son cœur et ses droits:
Qu'ils imposent silence à vos farouches lois.
C'est assez qu'au moment d'un si doux hyménée,
Il me faille pleurer sur cette infortunée.

SCENE X.

M. et Madame de LIMEUIL, VALVILLE, ANGÉLIQUE, Le MARQUIS, dans le fond du théâtre.

ANGÉLIQUE.

Ne pensons plus, mon père, à cet heureux moment :
Tout l'éloigne à la fois. Votre état alarmant,
Le danger de monsieur, les peines de ma mère,
Et la décence enfin veulent que l'on diffère
Un jour qui sans partage appartient au bonheur :
Celui qui nous éclaire est fait pour la douleur.
Dissipez avant tout ce présage funeste ;
Cédez à mes désirs, mon cœur fera le reste.
(Lui rendant son contrat de mariage.)
Je vous remets vos dons, ils sont tous annulés.
Qu'ils acquittent madame, et mes vœux sont comblés.
Le temps, l'économie et votre expérience
Releveront vos biens, et par notre constance
Nous attendrons enfin, sans peine et sans effort,
Le moment précieux de fixer notre sort.
Notre félicité n'affligera personne,
Et le bonheur commun formera ma couronne (*).

DE LIMEUIL.

A de pareils moyens je ne peux recourir.
Le mal est sans remède ; il faut laisser souffrir
Ceux qui l'ont mérité. Ce noble sacrifice,

---

* Allusion au chapeau de mariée.

Si je l'autorisais, serait une injustice :
Jamais à votre père on n'en put reprocher.
De vous unir ce soir rien ne doit l'empêcher ;
Il suivra son projet, et son cœur équitable
Ne sacrifiera pas l'innocent au coupable.

LE MARQUIS, s'approchant.

Je n'y résiste plus, il faut enfin parler.
Ses fautes sont de moi, je dois le révéler.
Elle coupable ! non ; madame ne peut l'être.
A vos yeux prévenus elle a dû le paraître ;
Mais l'apparence abuse, et vous en conviendrez
Facilement, monsieur, quand vous me connaîtrez.
De vos communs malheurs l'amour est l'origine.
Mon aveugle penchant prépara sa ruine.
J'ai connu sa faiblesse, et je l'ai fait jouer.
J'attendais le moment, j'ose vous l'avouer,
Où la raison s'égare, où le malheur la dompte.
Mes persécutions n'ont tourné qu'à ma honte.
Je rougirais ici de mes lâches efforts,
Si l'on ne s'honorait en réparant ses torts.
Recevez ses billets que je crains de lui rendre :
C'est de vos mains, monsieur, qu'elle doit les reprendre.

(M. de Limeuil refuse les billets, le marquis les déchire.)

Et puissent mes regrets, mes pénibles aveux,
Dans le sein de la paix vous réunir tous deux ;
Vous faire de l'hymen goûter encor les charmes.
Oubliez le passé ; pardonnez-moi ses larmes,
Si vous m'en croyez digne et si vous le pouvez.
Rendez-lui votre estime, et vous la lui devez.

ANGÉLIQUE.

Vous ne punirez pas une erreur passagère.
Son cœur est innocent; pardonnez-lui, mon père.

VALVILLE, à monsieur de Limeuil.

Vous pouvez d'un seul mot faire bien des heureux :
Je tombe à vos genoux.

ANGÉLIQUE, à genoux.

Nous y sommes tous deux.

LE MARQUIS.

Je lis dans votre cœur : il brûle de se rendre.
Sa bonté vous trahit; pourquoi vous en défendre?

DE LIMEUIL.

Qu'on désarme aisément l'époux qui s'attendrit!
Oui, l'on peut oublier les fautes de l'esprit.
Je sens qu'il est cruel de frapper ce qu'on aime,
Et qu'en lui pardonnant on fait grace à soi-même.
Ne pensons plus aux maux que nous avons soufferts.
Viens, mon cœur et mes bras te sont toujours ouverts.

(Madame de Limeuil se jette dans ses bras.)

LE MARQUIS.

Mais il me reste encor quelqu'un à satisfaire.
(A Valville.)
Vous avez fait, monsieur, ce que vous deviez faire.
Fidèle à la nature et sensible à l'honneur,
Ces sentimens en vous trouvent un défenseur :
Un triomphe odieux n'a plus rien qui me tente.
Je respecte un bon fils; je ménage une amante.
Nous ne sommes pas faits pour rester ennemis,
Et vous me compterez au rang de vos amis.

VALVILLE.

Vous m'avez prévenu; je veux être le vôtre,
Et ce noble retour vous assure du nôtre.

DE LIMEUIL, au marquis.

Le mariage fait, monsieur, nous compterons.
Je vois, avec plaisir, que nous nous aimerons.
Vos derniers procédés sont d'un homme estimable.
(A madame de Limeuil.)
Puisse ce jour d'épreuve, à jamais mémorable,
Être toujours présent à votre souvenir!
Que ce jour de douleur vous fasse enfin sentir
Qu'il faut à la vertu joindre encor la prudence;
Qu'on se perd à jamais par une inconséquence;
Qu'un siècle séduisant distille le poison;
Qu'on ne peut s'en sauver qu'à force de raison;
Qu'on succombe souvent à sa coupable adresse,
Et qu'il confond toujours le crime et la faiblesse.

FIN DE LA JOUEUSE.

L'ORPHELINE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE D'ELMONT.	Me GERMAIN.
LE COMTE D'ELMONT, fils de la comtesse.	M. ST.-CLAIR.
LE COMTE DE VALBOURG, père de Julie.	M. MONVEL.
JULIE.	
LE MARQUIS DE VERVILLE.	M. CHATILLON.
PICARD, valet de chambre du comte d'Elmont.	M. MICHOT.
LOUISON, femme de chambre de la comtesse.	Me SEMPER.
UN LAQUAIS.	

La Scène, aux deux premiers actes, est à la campagne. Le troisième se passe à Paris.

Représentée sur le théâtre du Palais-Royal, au mois de juin 1789.

L'ORPHELINE,

COMÉDIE.

ACTE RREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne.

SCÈNE I.

PICARD, LOUISON.

LOUISON.

Nous voilà donc enfin commensaux du même hôtel.

PICARD.

Oui, ma charmante. Nous logeons sous le même toit, en attendant mieux.

LOUISON.

Ah! tu en reviens toujours à tes folies.

PICARD.

Est-ce être fou que vouloir t'épouser?

LOUISON.

Sans doute, quand la chose est impossible.

PICARD.

Impossible! Et pourquoi?

LOUISON.

Veux-tu que je te dise? le mariage n'est fait que pour les gens opulens. Nous autres pauvres diables,

qui contractons au service l'habitude de l'aisance et de la paresse, sommes-nous propres à entrer en ménage?

PICARD.

L'aisance et la paresse! Sais-tu ce que le sort nous réserve? Qui t'a dit que nous ne ferons pas une fortune, et que tu ne pourras pas enfin te livrer à ta passion dominante?

LOUISON.

Je conviens que j'aime le repos, et que je ferais un cas particulier de l'être aimable qui m'en assurerait la jouissance; mais cela te paraît-il bien aisé?

PICARD.

Rien de plus facile, mon cœur. Pour faire fortune au service, il ne faut que connaître ses maîtres et flatter leurs passions. J'ai servi deux ans le marquis de Verville; je lui ai rendu de ces bons offices que les grands seigneurs n'oublient jamais, et qu'ils paient au poids de l'or.

LOUISON.

Monsieur Picard, vous n'êtes pas délicat.

PICARD.

Au contraire, mon enfant. C'est par excès de délicatesse que je n'y ai pas regardé de si près. J'ai envisagé comme excellens tous les moyens de me rapprocher de ma Louison.

LOUISON.

Je dois au moins te savoir gré du motif.

PICARD.

Je t'assure que si le comte d'Elmont, mon nou-

veau maître, a les goûts du marquis de Verville, je ne tarderai pas à en tirer parti, et à le rendre la cheville ouvrière de nos projets. Commençons par former une ligue offensive et défensive envers et contre tous. Tu pallieras mes fautes, je couvrirai tes sottises; tu me recommanderas à mon maître, je ferai valoir ton zèle auprès de ta maîtresse, et nous serons bien maladroits, si, dans deux ou trois ans, nous ne sommes pas en état de quitter honorablement le service.

LOUISON.

Voilà de grands desseins, mon ami.

PICARD.

Veux-tu te prêter à leur exécution?

LOUISON.

Volontiers, à condition toutefois que tu n'entreprendras rien sans me consulter.

PICARD.

Tope. Touche là, ma chère Louison, et qu'un baiser soit le sceau de notre petit traité.

LOUISON.

Doucement, monsieur Picard: vous n'avez pas encore fait fortune.

PICARD.

A la bonne heure; mais ne perdons pas de temps. Voyons, dépeins-moi les individus qui règnent sur nous par le droit du plus riche.

LOUISON.

D'abord, la comtesse d'Elmont, veuve intéressante, et jeune encore, idolâtre son fils unique, le jeune

comte d'Elmont, dont tu as enfin l'honneur d'être le valet de chambre.

PICARD.

Elle l'idolâtre? Bon. Elle fournira à ses prodigalités.

LOUISON.

Pas du tout. Elle l'aime sensément.

PICARD.

Son genre de vie?

LOUISON.

Exemplaire dans toute la force du mot.

PICARD.

Diable! Ses liaisons?

LOUISON.

Elle les borne à la société de la présidente de Tourville, dont la campagne est à une lieue de ce château.

PICARD.

Ce n'est pas là ce que je te demande. N'a-t-elle pas quelqu'un qui.... que.... que diable, tu m'entends, un homme dont.... un bon ami, enfin?

LOUISON.

Depuis quatorze ans l'amitié la plus étroite l'unit au comte de Valbourg.

PICARD.

Ah! je commence à voir clair.

LOUISON.

Tu te trompes, mon cher Picard. Le comte de Valbourg est un seigneur généralement respecté, et, malgré l'amitié qui règne entre lui et ma maîtresse, leur réputation est demeurée intacte. D'ailleurs, on

commence à lui soupçonner des desseins sérieux sur mademoiselle Julie, cette orpheline dont je t'ai déja parlé.

PICARD.

Des desseins, à la bonne heure; mais des desseins sérieux! ah! ah! ah! ah!

LOUISON.

Oui, sérieux, et très-sérieux. Le comte de Valbourg respecte trop son amie, pour en avoir d'autres sur une fille dont elle prend soin depuis quatorze ans, dont, à la vérité, on ignore la naissance; mais à qui sa beauté, ses talens et ses bonnes qualités tiennent lieu de bien des avantages.

PICARD.

A ce que je puis voir, les profits sont rares dans cette maison.

LOUISON.

Rares! non; mais ils sont proportionnés aux services, et comme personne n'en exige ici du genre de ceux que les grands seigneurs n'oublient jamais, et qu'ils paient au poids de l'or, on doit s'y interdire toute idée de fortune rapide et brillante.

PICARD.

Ah! voilà les petits esprits. Les moindres obstacles les effraient, et ils tombent dans le découragement.

LOUISON.

Je te dispense de faire les honneurs de mes facultés intellectuelles. Quelques avantages que te donne sur moi ton imagination vive et scintillante, souviens-toi

que je dois te guider en tout : c'est le premier article de notre traité.

PICARD.

Et il tiendra, ma Louison, j'en atteste l'amour. Termine tes portraits par celui du jeune comte d'Elmont. Quel homme est-ce?

LOUISON.

Un jeune homme charmant, qui vient de finir ses exercices.

PICARD.

Et la petite Julie! hem? pas de droit du seigneur?

LOUISON.

Il chérit sa mère, et regarde sa protégée comme une sœur adoptive, qu'il aime de tout son cœur. Voilà tout.

PICARD.

Je vais donc habiter avec des êtres parfaits, et il faudra devenir hypocrite.

LOUISON.

Hypocrite! non; mais imiter les modèles que tu auras sous les yeux, et surtout oublier, s'il est possible, que tu as servi le marquis de Verville.

PICARD.

Mais à propos du marquis de Verville, il est l'intime ami de mon nouveau maître. Comment madame la comtesse s'accommode-t-elle de cette intimité?

LOUISON.

L'amitié du jeune comte pour le marquis est le seul défaut qu'on lui connaisse, et on espère qu'il en sentira les dangers.

PICARD.

Oui; mais en attendant qu'il ouvre les yeux, nous tirerons parti de son aveuglement. Le marquis est de ces gens qui font circuler les vices sous l'enveloppe des graces. Un jeune homme, échappé des mains d'un gouverneur, a plus d'envie de copier ces importans freluquets, que de prudence pour se garantir de leurs séductions, et je vois que dans tous les temps le marquis de Verville doit être l'agent de ma fortune.

LOUISON.

Monsieur Picard, écoutez-moi bien. J'aime, j'estime, je respecte mes maîtres. Si vous voulez que nous soyons amis, vous partagerez mon dévouement pour eux. Loin de tendre des piéges au comte, j'espère que vous m'avertirez des folies où on pourrait l'entraîner. Souvenez-vous que je ne serai jamais la femme de quelqu'un qui, à la faveur d'un peu d'or mal acquis, me ferait épouser les vices et les ridicules d'un marquis de Verville.

PICARD.

Tudieu! ma princesse, quel flux de morale! Si je t'en croyais, de valet de chambre je deviendrais précepteur.

LOUISON.

Pourquoi non? La fortune t'a placé au dernier rang; mais tu peux tirer parti de ta situation. Un galant homme sait toujours se faire estimer.

PICARD.

Ah! voilà de la philosophie, à présent. Je vois

bien que dans ce château la conversation est souvent montée sur le ton sérieux.

LOUISON.

Paix. J'entends quelqu'un. C'est le comte de Valbourg. Levé si matin!

PICARD.

Effectivement à l'heure qu'il est, nous pouvions espérer de prolonger notre tête-à-tête. Il faut qu'il soit violemment épris. Celui-ci, du moins, nous sera bon à quelque chose.

SCÈNE II.

PICARD, LOUISON, VALBOURG.

VALBOURG, rêvant.

Ah! bonjour, Louison..... la comtesse est-elle visible?

LOUISON.

Non, monsieur le comte. Visible à six heures du matin!

VALBOURG, tirant sa montre.

Cela est vrai, il n'est que six heures..... Quel est ce garçon?

LOUISON.

C'est un jeune homme qu'on a placé hier, en qualité de valet de chambre, auprès de M. le comte d'Elmont.

VALBOURG.

Auprès du comte d'Elmont? D'où sortez-vous, mon ami?

PICARD.

De chez le marquis de Verville, monsieur.

VALBOURG.

Le marquis de Verville ! Je doute que vous conveniez ici.

PICARD.

Monsieur..... je.....

VALBOURG.

Si vous voulez mériter la bienveillance de vos maîtres, consultez Louison. C'est une fille estimable, attachée à ses devoirs, qui aime Julie...

LOUISON.

Eh, monsieur, qui ne l'aimerait pas?

VALBOURG, tirant sa bourse.

Tiens, mon enfant. Ce n'est pas ton zèle pour Julie que je paie; c'est une marque de mon amitié que je suis bien aise de te donner.

PICARD, à part.

Charmant début! Il en tient pour Julie.

LOUISON.

Ah! monsieur..... ma reconnaissance.....

VALBOURG.

C'est assez, c'est assez, mon enfant. (*Il se promène.*) Je ne croyais pas qu'il fût si matin..... Sans doute la comtesse repose..... Si cependant elle était éveillée..... mon cœur a besoin de s'épancher. Écoute.

LOUISON.

Monsieur?

VALBOURG.

Monte chez ta maîtresse; marche doucement, bien

doucement. Si elle ne dort plus, dis-lui que son vieil ami la prie de descendre.

LOUISON.

Oui, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

VALBOURG, SEUL.

Cœur sensible d'un père, cœur depuis si longtemps agité, n'auras-tu jamais de repos? Julie, enfant infortuné, que je vais voir peut-être marquée du sceau de l'infamie, ô ma fille, me pardonneras-tu ta naissance, si les lois te condamnent à l'oubli? Et toi, amie fidèle, qui élevas, sans le connaître, le fruit malheureux de l'amour le plus tendre, tu ne soupçonnes pas les alarmes qui me poursuivent. C'est aujourd'hui le jour. La mémoire de ma femme, mon sort, celui de ma fille, tout va, dans peu d'instans, être irrévocablement fixé. L'incertitude de mon avenir me tourmente. O vous, qui gémissez sous le poids de l'indigence et des calamités, voyez mon sort, et apprenez à bénir le vôtre! Une main barbare ne vous arrache pas vos femmes, vos enfans. Au milieu de vos peines, leurs caresses, leurs larmes même sont votre consolation..... Le pain trempé de vos sueurs perd son amertume entre la nature et l'amour. Et moi..... ma femme..... ma fille..... ma Julie.....

SCÈNE IV.

VALBOURG, LOUISON.

LOUISON.

Madame la comtesse était levée, monsieur; elle descend.

VALBOURG.

C'est bien..... Je vous remercie.

SCÈNE V.

VALBOURG, SEUL.

Effaçons, s'il se peut, la trace de nos larmes. Remettons-nous, et ménageons la sensibilité de nos amis.

SCÈNE VI.

VALBOURG, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vous voilà descendu bien matin, mon ami. Depuis que vous êtes chez moi, le sommeil semble vous fuir.

VALBOURG.

Il est vrai, madame, que depuis quelque temps je dors bien peu.... mais mon cœur serait moins tranquille encore à Paris qu'ici.

LA COMTESSE.

Qui peut troubler votre tranquillité? De la fortune,

de la santé, de la considération, vous avez tout ce qui rend la vie douce. L'amitié, la tendre amitié vient l'embellir encore, et vous ne seriez pas heureux! Que vous manque-t-il?

VALBOURG.

Le premier des biens; le repos de l'ame.

LA COMTESSE.

Vous m'inquiétez.

VALBOURG.

Mes peines ne sont pas nouvelles. Depuis quinze ans elles sont renfermées là.

LA COMTESSE.

Et pas un seul moment de confiance qui m'en ait rendu dépositaire! Ah! Valbourg!

VALBOURG.

Le triste plaisir de vous parler de mes chagrins m'aurait-il consolé de vous les voir partager? J'ai souffert; mais seul. J'ai vu mon amie heureuse, et j'ai quelquefois eu la satisfaction de contribuer à son bonheur.

LA COMTESSE.

Achevez donc, cruel homme, et prouvez-moi que je suis en effet votre amie. Quels sont ces chagrins?

VALBOURG.

Rappelez-vous, comtesse, les premiers temps de notre intimité. Elle commença lors de la mort de votre époux. Une même mélancolie s'était emparée de nos ames, et ce sentiment accrut et cimenta notre amitié. Nous étions tous deux victimes d'une douloureuse séparation.

LA COMTESSE.

Quoi! mon ami, vous fûtes époux?

VALBOURG.

Et je suis père. Une jeune personne, favorisée également par la nature et par la fortune, sut autrefois m'inspirer la passion la plus violente..... Ses parens me la refusèrent. J'étais jeune, ardent, persuasif; on m'aima, et on céda à mes instances. Un mariage secret, mais légal, me rendit enfin le plus heureux des hommes. Hélas! tant de félicité ne dura qu'un moment. Ma femme expira dans mes bras, en donnant le jour à l'enfant le plus désiré. Je mouillai de mes larmes les restes inanimés de mon épouse; j'effaçai les traces de ce funeste évènement; j'emportai mon enfant, et je le confiai à des mains sûres. Le père de ma femme ignora, ou feignit d'ignorer la cause de sa perte : tout se passa sans éclat. Je ne vous peindrai pas l'excès de ma douleur..... Vous fûtes frappée du même coup. Vous offrir le tableau de mes peines, ce serait vous rappeler les vôtres.

LA COMTESSE.

Je ne les ai que trop senties. Que serais-je devenue sans mon fils?

VALBOURG.

Et sans mon enfant, quel eût été mon sort? Si j'ai souvent déploré sa naissance, au moins je me suis quelquefois attendri à ses côtés. Il semble que ses premiers malheurs m'y attachent plus fortement encore.

LA COMTESSE.

Qu'est devenu cet enfant?

VALBOURG.

Il est bien, très-bien.... Ah! le père le plus tendre n'aurait pas fait plus que les mains bienfaisantes qui ont élevé son enfance; mais, mon amie, cet être infortuné ne tient encore à rien dans l'univers.

Le père de mon épouse mourut il y a un an. Je crus que c'était le moment de faire reconnaître un mariage, contre lequel l'autorité paternelle ne pouvait plus s'élever. Je jugeai ne devoir pas laisser perdre une fortune considérable que la nature accorde à cette enfant, qui ne me connaît pas encore, et qui me connaîtrait en vain, s'il doit être compté parmi les fruits d'un amour illicite. Je présentai mes titres, et des collatéraux avides et cruels osèrent les méconnaître. On attaqua la validité de mon mariage, et en première instance il fut déclaré nul. Concevez mon désespoir. J'appelai de ce jugement. Les plus célèbres jurisconsultes s'occupent sans relâche de ma cause, et me promettent un jugement avantageux; mais, plus l'instant approche, plus mes craintes augmentent, plus la constance et l'espoir m'abandonnent. C'est aujourd'hui que mon sort se décide.... Quand je pense que dans quelques heures je peux rougir devant les lois du titre sacré de père, et qu'une enfant adorée me reprochera peut-être de lui avoir donné l'existence..... Ah! mon amie, cette situation est affreuse; vous seule pouvez l'adoucir, soutenir mon courage, et ranimer mes espérances. Voilà le but d'une confidence trop tardive, peut-être; mais devenue nécessaire à mon cœur.

LA COMTESSE.

C'est au bord du précipice que votre secret vous échappe, et vous me laissez ignorer le nom de votre enfant, et le lieu de sa retraite! doit-il avoir un autre asile que ma maison? Si c'est une fille, quelle autre que moi doit lui tenir lieu de mère, si la loi la condamne, ou si l'évènement est tel que nous le désirons, mademoiselle de Valbourg peut-elle être plus décemment que chez moi? Dans tous les cas, mon ami, vous me devez une confiance entière.

VALBOURG.

Dès que je saurai son sort, je vous l'apprendrai. S'il est conforme à mes vœux, avec quel plaisir je vous présenterai cette enfant chérie, qu'alors il me sera possible d'avouer sans rougir. Épargnez-moi, ma tendre amie, le chagrin et la honte de la faire paraître devant vous avant le moment décisif.

LA COMTESSE.

Je n'insiste plus. L'amitié ne doit pas être exigeante. Je me bornerai à des consolations, puisque vous refusez mes services. J'aurais cru cependant qu'après les obligations que vous a mon fils, vous auriez consenti à me devoir quelque chose.

VALBOURG.

Je vous dois plus que vous ne pen..... Et quant à votre fils, je n'ai consulté que mon inclination, en cultivant l'esprit et la raison d'un jeune homme aimable, qui répond si parfaitement à mes soins. Je vous avoue cependant que je suis affligé et surpris de son étroite liaison avec le marquis de Verville. Cet

ami ne lui convient pas ; il doit s'en être aperçu, et il vient l'établir dans votre château ! Nous penserons aux moyens de rompre ce commerce dangereux.

LA COMTESSE.

Vous me prévenez ; je voulais vous en parler : nous nous en occuperons. Livrons-nous à l'idée consolante d'un jugement avantageux. Mais, voici ma Julie, cette enfant si digne de connaître ses parens, et de faire leur bonheur.

VALBOURG.

Je ne la vois jamais sans éprouver une émotion.....

LA COMTESSE.

Sa vue doit vous rappeler.....

VALBOURG.

Ah! tout, madame, tout.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, JULIE.

JULIE, embrassant la comtesse.

Bonjour, ma chère maman. Monsieur le comte, je vous salue.

LA COMTESSE.

Tu ne l'embrasses pas, Julie? tu sais qu'il est mon bon ami.

JULIE.

Oh! avec un sensible plaisir. (*Elle passe au milieu, et embrasse Valbourg.*) Mais, quoi, vous paraissez chagrin! Ah! monsieur le comte, je n'aurais

jamais cru qu'on pût être triste auprès de ma bonne maman.

LA COMTESSE.

Aimable enfant, tu m'aideras à le consoler.

JULIE.

De bien bon cœur. Mais de quoi?

LA COMTESSE.

Un procès qu'il craint de perdre, l'inquiète et l'afflige.

JULIE.

Hé, pourquoi le perdrait-il? Je suis bien sûre qu'il a bon droit.

LA COMTESSE.

Comment cela?

JULIE.

D'abord, parce qu'il est l'ami de ma bonne maman, et que tout ce qui l'approche doit avoir raison, et puis, c'est que monsieur le comte est si bon, si modéré! Tenez, maman, je l'aime presqu'autant que vous.

VALBOURG.

Quelle aimable ingénuité!

JULIE.

Vous vous attendrissez davantage? Je ne veux pas cela, monsieur le comte. Je suis chargée de vous consoler; je veux vous faire oublier vos peines. Allons, regardez-moi. Souriez, souriez donc, faites quelque chose pour Julie.

VALBOURG, la pressant dans ses bras.

Oui, ma chère enfant, vous avez droit de tout ob-

tenir de moi; mais il est des chagrins que vous ne pouvez calmer, et qu'heureusement on ne connaît pas à votre âge.

JULIE.

Vous croyez cela, monsieur le comte? J'ai mes chagrins aussi; mais quand ils me tourmentent, je sais bien vite les oublier.

LA COMTESSE.

Eh, que fais-tu pour cela?

JULIE.

Je viens près de toi, ma petite maman; je t'embrasse, et je n'y pense plus.

VALBOURG.

Mais, ma chère Julie, quels sont ces chagrins? Je ne vois pas que vous puissiez en avoir de bien sérieux.

JULIE, d'un ton fort piqué.

Ce sont les vôtres, monsieur, qui ne devraient plus vous affecter, lorsque maman et moi nous vous en prions. Quand je suis triste, ce n'est pas un malheureux procès qui m'occupe, moi; ce sont des choses bien plus importantes; mais je me reprocherais de laisser voir mes larmes à maman: je sais qu'elles feraient couler les siennes. Vous n'êtes pas si délicat. Tenez, voyez, les vôtres redoublent..... Mais finissez donc; vous allez me faire pleurer aussi.

VALBOURG.

Ah! laissez-les couler ces larmes, dont je ne suis plus maître..... Mais, mon enfant, quels sont donc ces chagrins dont vous parlez avec tant d'intérêt?

JULIE, baissant les yeux.

Vous me le demandez! avec autant d'esprit, peut-on ne pas les pressentir?

LA COMTESSE.

Parle, parle, mon enfant. Tu en as trop dit pour ne pas achever.

JULIE.

Ah! ma bonne maman, quand je te vois serrer ton fils dans tes bras, lui donner les noms les plus tendres; quand je le vois répondre à ta tendresse, crois-tu que mon cœur ne me dise rien? Ah! maman, pourquoi n'ai-je pas aussi des parens? Je saurais si bien les aimer!

VALBOURG, à part.

Mon cœur se brise.

LA COMTESSE.

Ma Julie, tu peux te plaindre de la fortune; mais de mon cœur.....

JULIE, l'embrassant.

Ah! ma bonne maman, je vous dois bien plus qu'à mes parens. Ils m'ont rejetée, abandonnée, peut-être encore qu'ils me haïssent. Je ne leur demande ni rang, ni fortune; mais ils me doivent leur tendresse; peuvent-ils m'en priver sans injustice? Je m'en rapporte à vous, monsieur le comte, à vous qui avez tant de probité.

VALBOURG, à part.

Mon secret est prêt à m'échapper. (*Haut.*) Julie!.... ah! croyez que vos parens..... s'ils existent..... s'ils vous ont vue..... s'ils vous connaissent..... combien

ils doivent vous aimer..... combien ils doivent gémir! (*A la comtesse.*) Mon cœur est déchiré.... Cette enfant me rapelle à chaque instant..... Julie..... votre père..... Il faut sans doute que des raisons bien fortes.... Il faut que des obstacles invincibles..... Je ne puis retenir mes larmes..... Sortons, madame, sortons..... Ah! jamais votre ami ne fut plus agité, plus attendri, plus malheureux!

SCÈNE VIII.

JULIE, SEULE.

Je ne voulais pas les affliger. Voilà la première fois que je parle de mon état, et..... il faut donc souffrir en silence quand on a de vrais amis.... Voilà ma bonne maman sortie; son fils ne tardera pas à venir. Il me dit toujours qu'il m'aime, et je le crois; mais à quoi cela nous conduira-t-il? Je l'aime, moi, de tout mon cœur; mais je ne le lui dirai jamais, car je sens bien que ma bonne maman ne peut pas consentir.... Le voilà. (*Avec joie.*) Oh! je savais bien qu'il viendrait.

SCÈNE IX.

D'ELMONT, JULIE.

D'ELMONT.

Quoi! ma petite sœur, vous m'attendiez?

JULIE.

Moi, monsieur, pas du tout.

D'ELMONT.

Cependant j'ai cru entendre..... Craindriez-vous de me faire goûter un instant de bonheur?

JULIE.

Au contraire, monsieur; je serai toujours flattée de faire plaisir au fils de ma bonne maman. Ma reconnaissance me l'ordonne.

D'ELMONT.

Vous entendez bien ce que je veux dire, mademoiselle; mais votre cœur toujours insensible....

JULIE.

Insensible, monsieur? Pourquoi calomniez-vous mon cœur? Il est trop doux d'aimer pour que jamais il s'y refuse.

D'ELMONT.

Est-il bien vrai, ma Julie? Vous rendez donc enfin justice à ma tendresse..... Quoi, vous m'aimez?

JULIE.

Quelle question il me fait? Je vous aime, et je le dois. N'êtes-vous pas mon frère? J'aime tous ceux qui me veulent du bien, moi.

D'ELMONT.

Et surtout monsieur de Valbourg, n'est-il pas vrai?

JULIE.

Oh! oui. Je l'aime à la folie.

D'ELMONT.

Je le crois. On ne passe pas des journées entières avec quelqu'un qui nous serait indifférent, mademoiselle.

JULIE.

Pourquoi cet air piqué, monsieur? Combien en avez-vous passées avec lui, sans que je vous en aie rien dit!

D'ELMONT.

Je crois qu'il y a quelque distinction à faire, mademoiselle.

JULIE.

Je n'en vois aucune, monsieur.

D'ELMONT.

Pourquoi donc ne puis-je jouir du même avantage? Vous savez combien ces momens me seraient précieux.

JULIE.

Oui, je crois que cela vous plairait assez; mais la chose n'est pas possible.

D'ELMONT.

Eh, par quelle raison?

JULIE.

C'est que vous n'êtes pas monsieur de Valbourg.

D'ELMONT.

Me croyez-vous moins tendre, moins honnête, moins délicat que lui?

JULIE.

Je vous crois un petit être à peu près parfait : c'est pour cela que je vous aime tant.

D'ELMONT.

Ah! vous me plaisantez, à présent.

JULIE.

Vous savez bien, mon petit frère, que j'en suis incapable.

D'ELMONT.

Mais expliquez-vous donc, méchante fille que vous êtes, et ne me tourmentez pas davantage.

JULIE.

Voyez, je le tourmente à présent! Mais comment faut-il faire pour avoir la paix avec vous? C'est vous, monsieur, qui êtes tourmentant.

D'ELMONT.

Oui, quand je vous parle de ma tendresse, n'est-il pas vrai, mademoiselle?

JULIE.

En vérité, vous prenez tout de travers : je me brouillerai avec vous.

D'ELMONT.

Oh! non, ma chère petite sœur.... Mais c'est que vous avez quelquefois des caprices si piquans.....

JULIE.

Mais où prenez-vous vos expressions, monsieur? Vous êtes aujourd'hui d'une humeur insupportable.

D'ELMONT.

Je suis peut-être plus insupportable encore que mes expressions et mon humeur.

JULIE.

De mieux en mieux, monsieur. Vous avez une pénétration admirable.

D'ELMONT.

J'en ai assez pour lire au fond de votre ame.

JULIE.

Il n'en faut pas beaucoup pour cela, monsieur : j'ai grand soin de dire tout ce que je pense.

D'ELMONT.

Oui, à monsieur de Valbourg, mademoiselle.

JULIE.

A lui, à vous, et à tout le monde, monsieur.

D'ELMONT.

Oh! à moi? permettez que j'en doute. Au reste, il est assez naturel d'être réservé avec ceux qui auraient des reproches à nous faire.

JULIE.

Je ne vous entends plus.

D'ELMONT.

Ma chère Julie, écoutez-moi, je vous en supplie.

JULIE.

Eh! depuis une heure je ne fais que cela.

D'ELMONT.

Dites-moi sérieusement que vous m'aimez.

JULIE.

Je ne plaisante jamais là-dessus.

D'ELMONT.

M'aimez-vous, Julie?

JULIE.

De toute mon ame : je vous l'ai dit cent fois.

D'ELMONT.

Vous n'aimez donc pas monsieur de Valbourg?

JULIE.

Eh! pourquoi ne l'aimerais-je pas?

D'ELMONT.

La voilà qui m'échappe encore!

JULIE.

Vous voudriez donc que je n'aimasse que vous?

D'ELMONT.

Ce désir est assez naturel.

JULIE.

Et pourquoi?

D'ELMONT.

C'est que je vous ai donné mon cœur tout entier, et que vous me devez le vôtre; que l'amour est le seul prix qu'on puisse offrir à l'amour.

JULIE.

Eh bien, voyez que je suis simple. J'avais toujours cru que vous n'aviez pour moi que de l'amitié.

D'ELMONT.

Croyez-vous qu'on puisse long-temps s'en tenir à un sentiment aussi froid?

JULIE.

J'en connais qui s'en contentent.

D'ELMONT.

Et sont-ils heureux?

JULIE.

Oh! je ne sais pas.

D'ELMONT.

Il y a long-temps, ma chère Julie, que j'ai pour vous l'amour le plus tendre.

JULIE.

Vous êtes bien bon.

D'ELMONT.

Si je pouvais me flatter de vous le voir partager un jour?

JULIE.

C'est une autre affaire.

D'ELMONT.

Si, du moins, vous vouliez dissiper les craintes qui m'agitaient tout à l'heure.

JULIE.

Il va encore me parler de monsieur de Valbourg.

D'ELMONT.

Avez-vous de l'amour pour lui?

JULIE.

J'en suis bien éloignée.

D'ELMONT.

Puis-je le croire?

JULIE.

Vous savez bien que je ne mens jamais.

D'ELMONT.

Cette assurance me rend le repos.

JULIE.

Ah! tant mieux, mon petit frère.

D'ELMONT.

Je me livre à l'espoir de toucher votre cœur, et d'en être uniquement chéri : répondez-moi.

JULIE.

C'est mon secret.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, VERVILLE.

VERVILLE, entrant étourdiment.

Charmant tête-à-tête, en vérité! Comment donc, cher comte, tu t'échappes de ton appartement....

(*Envisageant Julie.*) Mademoiselle, son empressement ne m'étonne plus; vos yeux le justifient.

JULIE.

Mes yeux, monsieur?

VERVILLE.

Je te sais bien bon gré de m'avoir conduit ici; mais j'ai à me plaindre de toi. Comment! tu possèdes un objet charmant, et depuis trois grands mois que nous nous connaissons, tu me l'avais caché! Oh, cela n'est pas bien. Mademoiselle, recevez au moins l'assurance de mes regrets. On ne peut vous voir sans être fâché de ne vous avoir pas vue plus tôt.

JULIE.

Monsieur... En vérité.... (*A part.*) Je ne sais que lui dire, à celui-ci.

D'ELMONT, bas à Verville.

N'est-il pas vrai, mon ami, qu'elle est charmante?

VERVILLE.

Oui, mon ami, charmante, c'est le mot. Mais je suis peut-être entré au moment intéressant de la conversation. Quelque plaisir qu'on trouve auprès de vous, mademoiselle, si je suis de trop, je me retire. Il est des sacrifices qu'il faut faire à l'amitié.

JULIE.

Mais.... je....

VERVILLE.

Mademoiselle ne répond-elle jamais que par monosyllabes? Il est bien doux de la voir; mais il faudrait aussi l'entendre. Serait-ce un excès de timidité qui tiendrait cette jolie bouche fermée? Il faut

vous en défaire. Je n'ai pas encore de droits bien réels à votre confiance; mais cela viendra dans peu, je l'espère, et vous n'aurez plus avec moi cette réserve affligeante. Allons, ma belle enfant, mettez-vous à votre aise : je ne crois pas mon aspect fort imposant.

JULIE.

Vous avez raison, monsieur.

VERVILLE.

Elle est naïve, au moins. C'est une fleur nouvellement sortie des mains de la nature; mais qui a besoin d'être cultivée. Heureux le mortel que vous jugerez digne d'opérer votre métamorphose! C'est la chère maman qui s'est chargée jusqu'ici de son éducation : je le vois à cet air excessivement décent. Mais, mademoiselle, un pareil précepteur ne vous convient plus : chaque chose a son temps. Vous m'entendez?

JULIE.

Non, monsieur; mais je vais rendre à madame la comtesse d'Elmont ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, et apprendre d'elle la manière dont je dois répondre à des plaisanteries qu'on ne s'était pas encore permises avec moi.

SCÈNE XI.

VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

Elle est un peu revêche, ta jolie orpheline.

D'ELMONT.

Tu as été trop vite, mon ami. Je te prie de la ménager davantage.

VERVILLE.

Ah! fripon, vous m'avez bien l'air de vouloir être son unique instituteur.

D'ELMONT.

Je t'avoue qu'elle m'est infiniment chère.

VERVILLE.

Et où en es-tu avec elle?

D'ELMONT.

J'espère m'en faire aimer avec le temps.

VERVILLE.

Charmante perspective, en vérité! Tu vas donc brûler d'une belle passion, sur l'espoir d'un retour incertain, qu'on aura peut-être encore la cruauté de te cacher?

D'ELMONT.

Mais que veux-tu que je devienne?

VERVILLE.

Heureux, mon ami, heureux. C'est par là qu'il faut commencer.

D'ELMONT.

J'attenterais à son innocence! Je n'ai pas encore osé en concevoir l'idée.

VERVILLE.

Il est donc fort heureux que je sois venu ici pour te la donner.

D'ELMONT.

Tu trouveras bon que je la rejette.

VERVILLE.

Comme tu voudras. Mais crois-tu que tout le monde se piquera d'une semblable délicatesse? Tu m'as déja parlé d'un comte de Valbourg: c'est un égrillard; je sais de ses nouvelles. On m'a dit qu'il avait fait des siennes autrefois. Il est vrai qu'il est un peu mûri depuis ce temps-là; mais le diable est si fin, et une vertu de quinze ans est si faible!

D'ELMONT.

Ah! marquis, qu'oses-tu dire? Julie est aussi sage qu'elle est belle, j'en suis certain. Pour le comte, il m'avait vivement inquiété; mais Julie vient de me rassurer.

VERVILLE.

Comment cela?

D'ELMONT.

Elle m'a protesté qu'elle ne l'aime pas.

VERVILLE.

D'après cela, tu dois être tranquille. Ces petits êtres-là ne trompent jamais.

D'ELMONT.

Puis-je soupçonner qu'à son âge....

VERVIRLE.

Innocent! Son âge! en fait d'intrigue, une femme est toujours majeure.

D'ELMONT.

Tu n'as pas du sexe une idée bien avantageuse. Mais, mon ami, il est d'heureuses exceptions....

VERVILLE.

Oui, mon ami, et tu ne dois pas douter que la nature n'en ait fait une en ta faveur.

D'ELMONT.

Cessons de plaisanter, marquis : ne peux-tu être raisonnable un moment?

VERVILLE.

Raisonner un moment! oh! c'est bien dur. N'importe, il faut faire quelque chose pour ses amis. Raisonnons donc; mais soyons brefs. Voyons, consulte-toi bien, et quand la nature de ton amour sera constatée, nous aviserons aux moyens de le couronner.

D'ELMONT.

Oh! mon amour est tout ce qu'il peut être.

VERVILLE.

C'est-à-dire violent, dans toute la force du terme.

D'ELMONT.

Il est au-dessus de l'expression.

VERVILLE.

Le mal est sérieux, il faut le guérir. D'abord je ne suppose pas que tu veuilles faire la grande folie?

D'ELMONT.

Et laquelle?

VERVILLE.

Épouser.

D'ELMONT.

L'épouser.... Ah! si j'osais.... si ma mère....

VERVILLE.

J'entends. Si tu étais ton maître....

D'ELMONT.

Je ne balancerais pas.

VERVILLE.

Mais tu ne l'es pas, heureusement. Tu as un nom,

un état, une fortune considérable, et, par-dessus tout cela, une mère à ménager. Tu vois que je raisonne comme un autre, quand je veux m'en mêler.

D'ELMONT.

Ma mère m'aime tant! On pourrait la pressentir. Si tu voulais t'en charger?

VERVILLE.

Tu te moques de moi. Elle me rirait au nez, et me tournerait les talons : voilà probablement la réponse que j'en tirerais. J'irais lui proposer de t'unir à une petite fille, que tu ne regarderais seulement pas sans ce minois chiffonné qui te tourne la tête? Si elle avait de la naissance et cent mille livres de rente, je me chargerais de la commission, et je pourrais réussir; mais Julie, dénuée de tout cela, ne peut être ta femme. Faisons-en donc ta maîtresse.

D'ELMONT.

La dégrader! l'avilir! non, jamais.... Je voudrais savoir ce que pense ma mère. J'ai tant de ressources dans sa tendresse!

VERVILLE.

Sais-tu à quoi te mènera ton obstination? Je vais te le dire. Ta mère, une fois dans le secret, prendra de sages mesures, et fera bien. On te ménagera, on t'amadouera, et, un beau matin, on fera monter ta Julie en voiture, et on la conduira dans quelque province éloignée. Peut-être même l'officieux Valbourg se chargera-t-il de la conduire. Non, mon ami, ce n'est pas ainsi que se mènent les affaires.

D'ELMONT.

Je conçois que tu peux avoir raison.

VERVILLE.

C'est fort heureux. Il faut d'abord barrer le cher Valbourg dans ses projets, s'il en a, ce qui est très-possible. Je connais la marche de ces vieux garçons. Ils s'introduisent dans une maison sous le titre spécieux d'amis; peu à peu ils établissent leur empire; ils écartent les importuns, ne laissent voir qu'eux, se font voir souvent, rendent de fréquens services, éloignent la défiance par un extérieur réservé, austère même, ne présentent leur amour que sous l'innocente apparence de l'amitié, font naître enfin une sécurité parfaite, et, toujours maîtres de leurs sens, attendent le moment favorable, le saisissent sans qu'on ait prévu leur triomphe, et abandonnent ensuite la poulette à un jeune amant bien ardent, bien honnête, qui répare tout par un bon et solide mariage. Tu m'avoueras que ceci vaut la peine qu'on y pense.

D'ELMONT.

Je ne sais quel parti prendre. Ami cruel, si tu me montres le danger, indique-moi les moyens de m'y soustraire.

VERVILLE.

Voilà ce qui s'appelle parler. Dans l'état où je vois les choses, il n'y a qu'un expédient.

D'ELMONT.

Et c'est...

VERVILLE.

D'enlever.

D'ELMONT.

Grand Dieu! Tourmenter une infortunée à qui je ne dois que des hommages! manquer cruellement à ma mère!

VERVILLE.

Aimes-tu mieux te manquer à toi-même? L'homme est né pour le plaisir. Le rigoriste le laisse échapper; le sage le fixe, et s'embarrasse peu de l'opinion des sots. Au reste, je ne prétends pas te forcer à être heureux. Que les Valbourg et ses semblables commencent l'éducation de Julie, tu la finiras ensuite. Cette issue n'est pas la plus flatteuse; mais c'est au moins la plus sûre.

D'ELMONT.

Tu me fais frémir. Tes raisons ne me paraissent pas convaincantes; cependant je n'ai rien de persuasif à leur opposer. Ton expérience, ton usage du monde, te donnent sur moi un ascendant que contredit ma raison, et auquel je ne peux me soustraire.

VERVILLE.

Laisse-toi donc conduire, et sache t'en rapporter à des yeux plus clairvoyans que les tiens. Je t'ai donné un certain Picard, qui doit te servir utilement dans ces sortes d'affaires. C'est un trésor dont je me suis privé pour toi. Pas de limier qui ait le nez aussi fin; pas de gibier qui lui échappe. Ce drôle-là m'a rendu des services essentiels, et il est presque aussi capable que moi de guider ton inexpérience. Faisons-le ve-

nir, et donnons-lui ses instructions. Picard, Picard, Picard !

SCÈNE XII.

VERVILLE, DELMONT, PICARD.

PICARD.

Que veut monsieur le marquis?

VERVILLE.

Écoutez-moi, monsieur Picard. Je vous ai ménagé l'occasion de prouver votre zèle à votre nouveau maître. Il faut avoir les yeux ouverts sur les démarches du comte de Valbourg, qui pourrait avoir des vues....

PICARD.

Oh! il en a, monsieur le marquis : c'est moi qui vous l'assure.

D'ELMONT.

Que dis-tu? Qu'as-tu vu!

PICARD.

Je n'ai pas besoin de voir les choses, moi, monsieur, pour être instruit : j'ai le tact fin. Quand on sort de chez monsieur le marquis, on possède la quintescence du métier.

D'ELMONT.

Qu'as-tu donc remarqué, enfin?

PICARD.

Soupirs étouffés, regards furtifs, contenance embarrassée en présence de madame la comtesse; teint

animé, œil perçant dans le tête-à-tête : voilà ce que j'ai saisi.

D'ELMONT.

Tout ajoute à mes alarmes. Faut-il la perdre? Ah! Julie, t'oublierais-tu à ce point!

PICARD.

Je viens d'entrer dans le cabinet de madame. Je n'y avais point affaire; mais je savais que mademoiselle Julie et monsieur de Valbourg y étaient seuls, et j'aime à savoir ce qui se passe.

D'ELMONT.

Achève, parle. Qu'y faisaient-ils?

PICARD.

Ils sont assis l'un à côté de l'autre. Monsieur de Valbourg tient les mains de mademoiselle Julie dans les siennes. Mademoiselle Julie a la tête baissée, et ses larmes coulent sur les mains de monsieur de Valbourg.

D'ELMONT.

C'en est trop, c'en est trop! Il faut rompre leur entretien. Non; cours, entre dans les antichambres, fais grand bruit, prends quelque prétexte pour rentrer dans le cabinet. Ne les perds plus de vue : tu me réponds de tout.

PICARD.

Mais si monsieur de Valbourg s'aperçoit que je l'observe, et qu'il se permette... là... vous m'entendez bien?

D'ELMONT.

Mes bienfaits t'en dédommageront. Obéis.

SCÈNE XIII.

VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

Eh bien, mon ami, avais-je tort? Ta jeunesse, ta candeur te font tout voir en beau, et sans moi... Ah! voilà ta respectable maman.

SCÈNE XIV.

VERVILLE, D'ELMONT, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Voulez-vous bien me permettre, monsieur le marquis, d'avoir avec mon fils un entretien particulier?

VERVILLE.

Moi, madame, je ne me suis jamais opposé aux plaisirs de personne. D'ailleurs, la maternité a des droits sacrés. Je me retire, et vous laisse moraliser à votre aise.

SCÈNE XV.

D'ELMONT, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Mon fils, je suis mécontente, et je pourrais vous faire des reproches : écoutez-moi. Vous vous êtes in-

discrètement lié avec monsieur de Verville. J'ai combattu votre amitié naissante; vous n'avez pas écouté mes conseils. Bientôt cet homme est devenu votre unique ami, et vous avez négligé, pour lui, votre mère, et monsieur de Valbourg, à qui vous avez des obligations.

D'ELMONT, à part.

Ah! Valbourg!

LA COMTESSE.

J'ai renouvelé mes prières, et vous n'y avez répondu qu'en m'amenant monsieur de Verville dans mon château. Ayez des amis dignes de vous, mon fils, et je me ferai un plaisir de les mettre au rang des miens. Pour celui-ci, il ne convient ni à vous, ni à moi, ni à Julie. Comment vient-il de se comporter avec elle? De quelle façon vient-il de nous quitter? J'ai lieu de le croire aussi léger en morale qu'en procédés, et, si je vois juste, quels dangers ne courez-vous pas avec un tel homme? Que de larmes il prépare peut-être à votre mère?

D'ELMONT, embarrassé.

Ah! madame! vos craintes..... si vous connaissiez mon cœur.....

LA COMTESSE.

Je n'ai jamais douté de votre cœur; mais je crains tout de votre excessive facilité. Mon ami, votre âge est celui de la confiance: on ne songe pas à se garantir des vices qu'on ne connaît pas encore. Mais peu à peu on s'éloigne de ses devoirs, on les oublie, on les méprise; la perversité gagne, entraîne, et les remords restent

seuls à celui qui n'aurait dû sentir que le témoignage d'une bonne conscience.

D'ELMONT.

Ah! ma mère, quel tableau vous m'offrez! Serait-il possible qu'en effet je devinsse vicieux? Ah! Verville, pourrais-tu m'égarer?

LA COMTESSE.

N'en doutez pas, mon fils. L'air que respire un homme sans mœurs est empoisonné, et la vertu la plus pure perd, en l'approchant de trop près, sa fraîcheur et son éclat. Quel peut être l'objet de vos longs et fréquens entretiens?... Vous vous taisez, mon fils: vous craignez de rougir devant moi. Il est des aveux pénibles qu'une mère ne doit pas entendre; mais nous avons un ami commun, sage, discret, à qui vous pouvez vous ouvrir. Monsieur de Valbourg....

D'ELMONT, avec indignation.

Me confier à lui, ma mère! Non, jamais.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je? l'aurait-on déja calomnié près de vous? Tremblez. Si l'on cherche à vous rendre sa vertu suspecte, on a juré votre ruine.

D'ELMONT, hors de lui.

Sa vertu!.... malheureuse Julie!

LA COMTESSE.

Vous refusez de vous confier à moi, à monsieur de Valbourg? Votre réserve m'afflige, je ne vous le cache pas. Voilà le premier chagrin que vous me causez, d'Elmont: laissez-moi du moins espérer qu'il ne sera suivi d'aucun autre. J'exige que vous rompiez entiè-

rement avec monsieur de Verville : c'est le seul moyen de m'assurer de vous. On s'y prendra de manière à ne pas vous compromettre. Si une lettre, que monsieur de Valbourg attend ce matin, ne rend pas ici ma présence nécessaire, j'irai dîner avec Julie au château de Tourville : vous nous donnerez la main. Monsieur de Valbourg restera avec le marquis. Il vous excusera facilement près de lui, et saura adroitement nous en défaire. Tu me feras ce sacrifice, n'est-il pas vrai, mon ami ? Tu le dois à ma tendresse. C'est le fatal ascendant que cet homme a pris sur toi, qui me ferme ton cœur ; mais son empire détruit, celui de la nature et de la vertu va renaître. Nous dînerons ensemble : Julie y sera. C'est ta petite sœur, tu l'aimes... viens mon fils, viens, mon ami.

(Elle l'embrasse, et sort avec lui.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, VALBOURG.

JULIE.

Oui, monsieur le comte, c'est d'amour qu'il m'aime, et il vient de me le dire.

VALBOURG.

Et c'est la première fois qu'il vous le dit?

JULIE.

Oui; mais je m'en étais bien aperçue.

VALBOURG.

Et l'aveu qu'il vous en a fait ne vous a pas déplu?

JULIE.

Au contraire. Il est si aimable!

VALBOURG.

Vous l'aimez donc aussi?

JULIE.

Oh! j'en suis folle.

VALBOURG.

Le sait-il?

JULIE.

Il ne le saura jamais.

VALBOURG.

Et pourquoi?

JULIE.

Voulez-vous que je chagrine ma bonne maman? Mais, tenez, si j'en dis davantage....

VALBOURG.

Parlez, parlez, mon enfant. Accordez-moi votre confiance : je n'en suis pas indigne.

JULIE.

Vous voyez bien que je ne vous cache rien. Ce n'est pas que je veuille avoir des secrets pour maman; mais si je peux lui épargner des inquiétudes.... Vous sentez bien, monsieur le comte, que je ne dois pas penser à être la femme de son fils.

VALBOURG.

Julie, vous ne vous connaissez pas encore.

JULIE.

Hélas! non. C'est ce qui me fait désespérer....

VALBOURG.

Un jour de plus peut apporter un grand changement dans votre situation.

JULIE, vivement.

Quoi! maman aurait-elle vu?... penserait-elle?... Ah! monsieur le comte, je vois bien que vous savez tout.... Dites-moi donc.... parlez, parlez, mon bon ami, soulagez mon cœur. Pense-t-on vraiment à me faire épouser mon petit frère? Quelle bonté! quelle générosité!

VALBOURG.

Je ne crois pas, mon enfant, qu'on en ait formé le

projet; mais la chose ne me paraît pas absolument impossible.

JULIE.

Mais quels moyens employer?... Je n'en vois aucun qui....

VALBOURG.

Je les vois pour vous, Julie, et je les mettrai en usage quand il en sera temps.

JULIE.

Quoi! vous me promettez,...

VALBOURG.

Je ne promets rien. Je m'engage seulement à vous aider de tout mon pouvoir.

JULIE.

Mais cela sera-t-il bien long, monsieur le comte? Je voudrais déja que la chose fût faite.

VALBOURG.

Modérez-vous, mon enfant. Je crois qu'à quinze ans on peut attendre.

JULIE.

Oh! ce n'est pas pour moi que je suis pressée. J'attendrais tant qu'on voudrait.

VALBOURG.

Quel motif vous engage donc....

JULIE.

C'est l'intérêt de mon petit comte qui me détermine. Il voudrait être sans cesse avec moi, et je ne peux pas honnêtement me prêter à cela, n'est-ce pas, mon ami? Si nous étions mariés, je ne le quitterais pas un instant, et j'empêcherais monsieur de Verville,

qui, avec sa permission, est un impertinent, je l'empêcherais bien d'obséder mon mari, et de chagriner sa bonne mère. Pauvre petit frère! je te rendrais la vie si douce, je t'aimerais tant, je te caresserais tant, que tu n'aurais pas une minute à donner à tes amis.

VALBOURG.

Chère enfant, tu me rendrais à la gaîté, si j'en étais susceptible. Conserve-là long-temps cette candeur, gage d'une ame sensible et pure. Espérons, ma Julie. Le ciel n'abandonnera pas l'innocence qu'il aime. O mon Dieu, dérobe-la à la malignité de ses ennemis!

JULIE, surprise.

J'ai donc des ennemis, monsieur le comte?

VALBOURG.

De bien cruels, mon enfant.

JULIE.

Je n'ai jamais fait de mal à personne.

VALBOURG.

Leur haine n'en est pas moins active.

JULIE.

Peuvent-ils empêcher mon mariage?

VALBOURG.

J'espère que non.

JULIE.

En ce cas, je leur pardonne. Mais allez donc, monsieur le comte, allez trouver ma bonne maman, et vous lui direz: Julie et d'Elmont s'aiment. Cette pauvre

Julie n'est rien, n'a rien; mais elle a un bon cœur, et elle voudrait le partager entre vous et votre fils.

VALBOURG.

Je parlerai, Julie, je parlerai aujourd'hui, peut-être; j'ose m'en flatter. (*Ici d'Elmont et Verville paraissent dans le fond, et écoutent.*) J'approuve votre discrétion envers madame d'Elmont et son fils. Ne confiez à personne ce que nous venons de nous dire. Je ne négligerai rien, soyez-en persuadée, pour assurer votre bonheur.

JULIE.

Ah! comme je vous aimerai!

VALBOURG.

Comme nous nous aimerons!

JULIE.

Vous seul pouvez faire ma félicité.

VALBOURG.

Aimable enfant, c'est toi qui dois faire la mienne.

JULIE.

Ah! quand nous serons mariés....

VALBOURG.

Rien ne manquera à mes vœux.

JULIE.

Que vous êtes bon! que vous êtes aimable! embrassez-moi, mon ami.

(D'Elmont fait un mouvement; le marquis le retient et l'emmène.)

VALBOURG.

Ah! Julie, quels sentimens tu me fais éprouver! Pourquoi la plus pure des jouissances est-elle empoisonnée par des craintes.... Tu serais malheureuse!....

Ah! qui pourra prétendre au bonheur, s'il n'est pas ton juste partage?

SCÈNE II.

JULIE, SEULE.

Qu'il est honnête! qu'il est doux! quel intérêt il prend à moi! c'est bien le digne ami de ma bonne maman. Voilà mon petit d'Elmont. Oh! ce vilain marquis est encore avec lui. Il me déplaît. Personne ne l'aime ici.

SCÈNE III.

JULIE, VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

Vous voilà seule, belle enfant. Je suis surpris qu'on vous ait sitôt quittée. J'aperçois dans vos yeux certaine langueur qui annonce le plus haut degré de sensibilité. La conversation était animée, selon les apparences..... Encore muette? Peu de gens, à ce qu'il me semble, ont l'art de vous faire parler.

JULIE.

Autant que je le peux, monsieur, je n'ai de conversation suivie qu'avec ceux que j'estime.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

A travers cette innocence prétendue, remarques-tu combien elle est piquante? Tu as la manie de la croire une enfant, et moi, je la soupçonne....

D'ELMONT.

Je ne sais qu'en penser. Je me perds dans mes conjectures. Il est des instans où je crois tout, parce que je crains tout. Si j'interroge mon amour, je frémis. Si je consulte ma raison, je ne peux la croire coupable.

VERVILLE.

Dis donc au contraire que ta raison la condamne, et que ton fol amour l'excuse. Insensé! Peut-on porter l'aveuglement jusqu'à démentir le témoignage de ses yeux et de ses oreilles! Tu viens de les entendre se prodiguer les expressions les plus tendres; tu les as vus se permettre les caresses les moins équivoques, et tu doutes de ton malheur! Que dis-je? c'est ce qui pouvait t'arriver de plus heureux. Abandonne-la à son amour ridicule. Sois homme, et oublie-la.

D'ELMONT.

Eh, le puis-je, cruel ami? Ne vois-tu pas qu'en me retraçant ses torts, tu enfonces dans mon cœur le trait qui le déchirait déja. C'est à Valbourg qu'on me sacrifie! « J'approuve votre discrétion envers madame

« d'Elmont et son fils », vient de dire le séducteur. Ma mère ne sait donc rien, et nous sommes tous également joués par cet homme..... Ma fureur est au comble.... Ah! Julie, Julie, tu renonces à ta propre estime!..... Malheureuse! c'était le seul bien que la Providence t'eût laissé, et tu t'en dépouilles sans pudeur.

VERVILLE.

Il ne suffit pas de s'emporter, de se plaindre : il faut prendre un parti.

D'ELMONT.

Il est pris. Je vais trouver ma mère ; je lui dévoilerai des attentats.....

VERVILLE.

Qu'elle ne voudra pas croire. Quelle force aura le témoignage d'un jeune homme de dix-huit ans, combattu par quelqu'un qui depuis quatorze ans jouit d'une confiance sans bornes? Crois-moi, plus ta mère est vraie, moins elle ajoutera de foi à tes paroles.

D'ELMONT.

Je sens cela. Mais ce mariage dont ils parlaient....

VERVILLE.

Appât grossier que saisit une fille ambitieuse qui brûle de sortir de son obscurité.

D'ELMONT.

Mais le moyen que tu m'as proposé est odieux. Ma mère, ma bonne mère.... avec quelle indulgence elle me traitait il n'y a qu'un moment.

VERVILLE.

Ta jeunesse te servira d'excuse.

D'ELMONT.

Eh! qui lui restera pour essuyer ses larmes, si elle est trahie par Valbourg et par moi?

VERVILLE.

La raison. Crois-tu qu'elle tienne excessivement à cette petite fille?

D'ELMONT.

Mais si les suites.....

VERVILLE.

Et quelles suites as-tu à craindre? En supposant que notre espièglerie fût découverte, qu'en arriverait-il? Est-ce ta mère qui te poursuivrait? Seraient-ce les parens de Julie, que personne ne connaît? Allons, l'homme aux scrupules, laissez-vous persuader.

D'ELMONT.

Oh! ma mère, ma mère!

VERVILLE.

Oh! laisse donc tes ennuyeuses réflexions. Si je t'écoute, nous ne finirons rien. Nous allons monter à cheval. Nous irons bien doucement, bien sensément jusqu'au bout des avenues; ensuite, d'un train de galop nous poussons jusqu'à Paris, où ta belle viendra te joindre ce soir.

D'ELMONT, étonné.

Ce soir!

VERVILLE.

Eh oui, fripon, ce soir. Je n'aime pas les affaires qui traînent en longueur.

D'ELMONT.

Mais.... je ne sais.... si....

VERVILLE.

Mais.... si.... Tout est dit, tout est convenu. Holà, quelqu'un!

SCÈNE V.

VERVILLE, D'ELMONT, UN VALET.

VERVILLE.

Qu'on appelle Picard.

(Le valet sort.)

SCÈNE VI.

VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

Heureux coquin! Une fille de quinze ans, jolie comme les amours; un vieux rival, désolé et perdant le fruit de ses ruses! quelles jouissances! Ajoute à cela l'agrément de débuter dans le monde par un enlèvement. Un enlèvement à ton âge est un trait d'héroïsme qui sera consigné dans les fastes de la galanterie, et qui te mettra au pair de ce que nous avons de mieux parmi nos jeunes gens.

SCÈNE VII.

VERVILLE, D'ELMONT, PICARD.

VERVILLE.

Monsieur Picard, courez à Paris; rassemblez les

coquins de votre connaissance qui vous servent dans vos grandes entreprises. Vous les placerez avec une voiture dans le petit bois qui est auprès du château de Tourville, et ce soir, quand la comtesse et Julie reviendront....

PICARD.

Ah! j'entends, monsieur. On s'emparera de la jeune personne, et on la conduira, où?

VERVILLE.

A Paris, à ma petite maison, où nous allons vous attendre. Si ces dames ne sortent pas aujourd'hui, vous viendrez nous avertir. Vous voyez quelle confiance on a en vos talens: tâchez de la justifier.

PICARD.

Oh! monsieur le marquis sait bien....

VERVILLE.

Il est de bonne heure; nous ne sommes qu'à une lieue de Paris; tout cela peut s'arranger facilement. (*A d'Elmont.*) A propos, as-tu de l'argent?

PICARD.

Mais.... pas assez....

VERVILLE.

Je t'en fournirai. Idolâtre du plaisir, j'ai toujours senti que l'or en est le mobile, et le désir de prolonger mes jouissances m'a rendu économe. Dans tous les temps, je peux disposer de mille louis : ils sont à ton service. Monsieur Picard, de la discrétion et de l'activité. Il y a pour vous cinquante louis de pot-de-vin, sans ce que vous ne manquerez pas de voler

sur les frais journaliers. Allons, mon ami, allons. Vite à cheval.

(Il emmène d'Elmont.)

SCÈNE VIII.

PICARD, SEUL.

Il y a pour vous cinquante louis de pot-de-vin, sans ce que vous ne manquerez pas de voler sur les frais journaliers. Ma foi, la perspective est riante, et bien sûrement je ne ferai pas mentir monsieur le marquis... si les mille louis me passent par les mains. Ah! ma Louison, quelle récolte j'irai déposer à tes pieds!... En vérité, ce petit comte d'Elmont est une cire molle dont le marquis fait ce qu'il veut.... Nous allons donc enlever.... enlever.... Je ne sais pas trop si mon inflexible Louison.... Non, elle ne me le pardonnera pas. C'est une fille à principes, cette Louison, pensant et raisonnant d'après les êtres sublimes qui habitent ce château. Diable emporte, si je ne suis souvent tenté de rire de mon attachement pour cette péronnelle. Son grand sérieux, ses grands mots sont d'un plaisant achevé, et tout cela me tourne la tête. Si j'obéis au marquis, je me brouille avec elle; mais à n'en jamais revenir... Non, je ne me brouillerai pas; je ne veux pas être infractaire au traité de ce matin... D'un autre côté, si je me confie à Louison, et qu'elle s'avise de jaser, je me fais des affaires avec monsieur le marquis, et je perds une somme!... Je ne peux m'y

déterminer. L'amour a beau faire, je ne céderai pas. D'ailleurs, je suis homme d'honneur, moi; je ne trahirai pas mon maître.

SCÈNE IX.

PICARD, LOUISON.

LOUISON.

Te voilà seul?

PICARD.

Pas du tout. Je m'entretenais avec toi.

LOUISON.

Avec moi!

PICARD.

Sans doute; tu ne me sors pas un instant de la cervelle.

LOUISON.

Monsieur Picard est galant.

PICARD.

Je suis vrai. (*A part.*) Qu'elle est jolie! quel chagrin de renoncer à cela!

LOUISON.

Que marmotes-tu là-bas?

PICARD, à part.

Mais mon argent? Un argent que je tiens, pour ainsi dire, le laisserai-je échapper?

LOUISON.

Monsieur Picard, pour un valet de chambre du bon ton, vous ne savez pas vivre.

PICARD, à part.

Oui, ma Louison ou de l'argent; il faut opter.

LOUISON, impatientée.

Picard! Picard!

PICARD.

Un moment, et je suis à toi. (*A part.*) L'or est bien séduisant.... mais Louison.... Ah! Louison est bien tentente! Malheureuse alternative! l'amour et l'intérêt.... à laquelle des deux divinités faut-il donc rendre hommage? (*A Louison.*) Regarde-moi, friponne. Quel œil! qu'il est beau! qu'il est doux! qu'il est expressif!... Tu souris!... Ah! c'en est fait, tu l'emportes, et je te sacrifie ma fortune.

LOUISON.

Je crois qu'en ce genre nos sacrifices ne seront pas pénibles.

PICARD.

Le mien me coûte en diable. Deux cents louis au moins, mon enfant, deux cents louis que je foule aux pieds, que je ne veux pas prendre la peine de ramasser.

LOUISON.

Je ne t'aurais pas cru désintéressé à ce point-là.

PICARD.

Ma foi, ni moi non plus. Tu ne douteras plus du pouvoir de tes charmes, puisqu'ils opèrent des prodiges.

LOUISON.

Mais explique-toi donc.

PICARD.

C'est là le difficile.... Je te vois d'avance froncer le sourcil.... Cependant il faut parler.... car.... tout ce que je t'ai dit ne t'a rien appris encore.

LOUISON.

Finis ton galimatias.

PICARD, à genoux.

Tiens, Louison, je vais commencer mon récit par te demander pardon.

LOUISON.

Et de quoi ?

PICARD.

D'avoir perdu de vue, un moment, nos conventions de ce matin.

LOUISON.

Monsieur Picard, vous avez machiné quelque sottise.

PICARD.

Non, je n'ai pas le mérite de l'invention.

LOUISON.

Mais celui de l'exécution ?

PICARD.

Écoute donc, on ne gagne pas deux cents louis les bras croisés. Il a bien fallu promettre d'agir un peu. Eh ! comment s'en défendre ? Tu n'étais pas là, et que n'y étais-tu ! Un seul de tes regards m'eût empêché de succomber à la tentation.

LOUISON.

Au fait, au fait, au fait.

PICARD.

Pardonnes-tu?

LOUISON.

Oui, puisque tu n'as fait que promettre, et que tu as assez de probité pour te repentir. Je te crois de la disposition à devenir honnête homme.

PICARD, se levant.

Tu me fais bien de l'honneur.

LOUISON.

C'est avec le marquis de Verville que tu t'es gâté ainsi. Je parie qu'il sera pour quelque chose dans ce que tu vas me dire.

PICARD.

Oh! c'est vraiment un terrible homme, ma Louison. Il m'a chargé....

LOUISON.

Il t'a chargé....

PICARD.

D'enlever....

LOUISON.

D'enlever....

PICARD.

Mademoiselle Julie.

LOUISON, éperdue jusqu'à la fin de la scène.

Julie! oh! le scélérat! le monstre! il n'y a pas un instant à perdre. Je cours avertir madame.

PICARD.

Eh! attends donc. Je te dis que c'est moi qui dois l'enlever, et tu vois bien que je ne l'enlève pas. Écoute-moi.

LOUISON.

Parle vite.... vite.... enlever ma Julie!

PICARD.

Oui, ce soir, à son retour du château de Tourville.

LOUISON.

Elle n'ira pas... non, elle n'ira pas... j'empêcherai qu'elle n'y aille.... L'infame! quel moyen il ose employer!... Ah! c'était le seul qu'il pût prendre. Julie ne l'aurait jamais écouté.

PICARD.

Mais le marquis ne l'aime pas.

LOUISON.

Il ne l'aime pas, et il l'enlève!

PICARD.

Ce n'est pas pour lui.

LOUISON.

Et pour qui donc? Parle.... parle.... tu me fais mourir d'impatience.

PICARD.

Pour le comte d'Elmont, qui en est fou.

LOUISON.

Quoi! il a déja perverti ce jeune homme... Je cours, je vole dire tout à madame.

PICARD.

Mais modère-toi donc. De la manière dont tu t'y prends, tu vas répandre l'alarme dans tout le château. Si le marquis apprend que j'aie parlé.... Il n'est pas plaisant, ce monsieur-là.

LOUISON.

Je me contiendrai, mon bon Picard, je me contiendrai.... Je penserai à ta sûreté.... Tu es un digne garçon.... Je t'aime à présent de toute mon ame. (*Elle l'embrasse.*) Adieu, mon petit Picard, adieu, mon ami.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

PICARD, SEUL.

Adieu, mon petit Picard, adieu, mon ami. Deux baisers avec cela, et en voilà pour mes deux cents louis : c'est payer en grand seigneur... Je crois qu'avec tout mon esprit, je viens de faire une école. Ma foi, ce n'est pas la faute de mon esprit, si je suis amoureux; c'est celle de mon cœur, et on pardonne toutes les bévues qui partent de là. Un cœur faible, un cœur tendre, un cœur ardent ont servi d'excuse aux plus grands hommes : pourquoi n'aurais-je pas la même prérogative, moi qui n'ai pas la sotte prétention de m'illustrer en combattant mes passions?... Mais le marquis ne se rendra pas à la solidité de mon raisonnement. Comment me tirer de là?... Eh! parbleu, rien n'est plus aisé. J'ai été indiscret par amour, je serai vertueux par nécessité. Mon aveu à Louison me donne des droits à l'estime de madame d'Elmont et de monsieur de Valbourg; je me mettrai sous leur protection, et je ne craindrai plus rien du marquis... Mon début dans cette maison m'y donnera même une

certaine consistance. J'y serai cité comme un modèle d'honnêteté, tandis que.... Oh! combien d'actions, vertueuses en apparence, et qui n'ont eu pour principe que des motifs purement humains! Voici monsieur de Valbourg. Empaumons d'abord celui-ci : flattons sa passion dominante.

SCÈNE XI.

PICARD, VALBOURG.

VALBOURG, rêvant.

Non, depuis ce matin je n'ai pas été un moment à moi. Je vais, je viens; mes inquiétudes, mes alarmes me poursuivent partout. (*Il tire sa montre.*) Voilà l'instant.... Je serais encore rendu au palais, et j'entendrais.... l'arrêt de ma mort, peut-être.... Non, je ne sortirai pas d'ici. J'y serai plus fort entre ma fille et mon amie.

PICARD, dans le fond.

Il est dans les grandes réflexions. Approchons.

VALBOURG, se promenant.

Ma Julie, ce jour pourrait mettre le comble à ta félicité.

PICARD, à part.

Et à la sienne... Il ne m'aperçoit pas.

VALBOURG.

Il me serait si doux de serrer des nœuds aussi bien assortis!

PICARD, à part.

Oh! par exemple, il n'y a pas d'excès dans les convenances.... (*Haut.*) Monsieur....

VALBOURG.

De satisfaire à la fois la reconnaissance et l'amour.

PICARD.

Il ne voit rien, n'entend rien. Cette petite Julie a tourné toutes les têtes. (*Plus haut.*) Monsieur?

VALBOURG.

Ah! vous voilà, mon ami. Louison m'a dit du bien de vous. Je vous recommanderai à madame d'Elmont. Elle est juste, et, si vous êtes honnête en effet, ces petits nuages se dissiperont.

PICARD.

Je serai trop heureux, monsieur, de devoir à vos bontés les bonnes graces de madame. J'espère bien aussi vous devoir celles de mademoiselle Julie.

VALBOURG.

Julie? Je ne vois pas quelles raisons.....

PICARD.

Je ne suis pas indigne de sa bienveillance, et si j'étais homme à me vanter, vous conviendriez qu'elle m'a déja quelqu'obligation; mais on ne saurait tirer vanité de ce qu'on fait pour elle. On en est déja payé par le plaisir de lui être utile.

VALBOURG.

Mais quel art a-t-elle donc pour se faire aimer?

PICARD.

Ah, ce n'est point un art.

VALBOURG.

Il est vrai. Elle ne connaît que la nature, et si elle plaît, c'est sans le savoir.

PICARD.

Nous désirons tous la voir heureuse.

VALBOURG.

Je vous remercie de vos sentimens pour elle. Vos vœux seront peut-être remplis.

PICARD.

Nous l'espérons bien. Un établissement solide....

VALBOURG, souriant avec complaisance.

Oui, je m'en occuperai.

PICARD.

Ah! monsieur, c'est à vous qu'est réservé le plaisir d'établir sa fortune.

VALBOURG, à part.

Ce garçon me paraît avoir le cœur excellent.

PICARD.

Ce n'est pas un amour intéressé qui vous guide.

VALBOURG.

Que veux-tu dire?

PICARD.

Que votre choix est excellent, que tout le monde vous approuvera.

VALBOURG.

Vous m'étonnez, mon ami; qui a pu vous confier?....

PICARD.

Personne au monde, monsieur. Quelques mots entendus par-ci, par-là; des gestes, des regards: l'amour se cache difficilement à un œil observateur.

VALBOURG.

Soyez vrai. Le comte d'Elmont vous a-t-il fait confidence de son amour?

PICARD.

Oui, monsieur.

VALBOURG.

Et il vous a chargé de le servir?

PICARD.

Oui, monsieur; mais mademoiselle Julie m'est trop chère pour la compromettre aussi cruellement.

VALBOURG.

La compromettre!

PICARD.

D'ailleurs, c'est une fille très-formée pour son âge, du côté de la raison et du jugement. Elle n'aime pas les jeunes gens. Oh! elle pense mûrement.

VALBOURG.

Je vois, mon ami, que vous ne savez rien, et que vous voudriez tout savoir. Défaites-vous de cette manie: elle vous nuirait ici. Les domestiques y sont doucement traités; mais on n'entend pas qu'ils veuillent pénétrer ce qu'on ne juge pas à propos de leur découvrir. Avez-vous fait part de vos observations à quelqu'un?

PICARD.

Non, monsieur.

VALBOURG.

Gardez un silence rigoureux sur Julie, le comte d'Elmont et moi. Je vous sais gré de votre attachement pour cette jeune personne; mais je ferais punir

une indiscrétion, comme je saurai reconnaître votre docilité. Allez, mon ami.

(Picard se sauve.)

SCÈNE XII.

VALBOURG, SEUL.

Ce valet, occupé sans cesse d'intriguer chez Verville, se laisse encore aller à la force de l'habitude. Je vois, par quelques mots qui lui sont échappés, qu'il a pris le change sur la nature de mes sentimens pour Julie. Il a raison, une affection vive se décèle toujours. Heureux encore qu'on n'en connaisse pas la source, et que mon secret me soit resté!

SCÈNE XIII.

VALBOURG, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! mon ami, venez à mon aide... Consolez-moi... conseillez-moi.... aidez-moi à supporter le plus grand des malheurs pour une bonne mère, celui d'avoir un fils vicieux.

VALBOURG.

Il ne l'est pas, madame; on ne change pas en aussi peu de temps.

LA COMTESSE.

Il a vu mes tendres alarmes; il a résisté à mes

prières. Sa mère, presque suppliante, n'a pu lui arracher le secret de son crime, qu'un valet vient de découvrir. Père trop tendre, vous craignez de pleurer la naissance de votre enfant. Au moins ses vertus peuvent la faire oublier : que deviendrai-je si mon fils déshonore la sienne?

VALBOURG.

Vous m'effrayez à mon tour, madame. Que se passe-t-il donc?

LA COMTESSE.

Mon fils, épris pour Julie d'un amour effréné, a oublié ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'il me doit, à moi, ce qu'il doit à une fille qui devait être sacrée pour lui. Il a formé le projet d'un rapt....

VALBOURG.

Il n'est pas coupable, madame. On ne passe pas ainsi de l'innocence au comble de la perversité. Le projet n'est pas de lui.

LA COMTESSE.

Je le crois comme vous. Mais qu'importe comment se commet le crime, s'il est effectivement commis?

SCÈNE XIV.

VALCOURT, LA COMTESSE, JULIE.

JULIE, se jetant dans les bras de la comtesse.

Ah! ma bonne maman, protégez-moi, secourez-moi, sauvez-moi.

LA COMTESSE.

Quoi! Louison t'aurait-elle avoué....

JULIE.

Pouvait-elle me le cacher? Elle m'aime tant! Je la voyais souffrir; je lui offrais mes bons offices, et c'est sur moi..... D'Elmont, Verville.... que leur ai-je fait? J'adore l'un, et je ne connais pas l'autre. Ont-ils le droit de me mépriser, parce que je ne suis rien? Il suffit donc d'être malheureux pour être tourmenté, même par ceux qui nous sont chers.

LA COMTESSE.

Dissipe tes craintes, mon enfant. N'es-tu pas près de moi?

JULIE.

Ah! vous le voyez, maman; votre protection n'a point arrêté votre fils. Il sent trop, le méchant, que je ne tiens à vous que par les liens de la commisération, et qu'il peut tout oser avec une pauvre fille, qui n'a pour armes que son innocence. Ah! ma faiblesse même aurait dû lui inspirer des sentimens..... D'ailleurs, me connaît-il? Sait-il si je n'ai pas aussi des parens; si je ne les connaîtrai pas un jour; s'il ne sera pas forcé de leur rendre compte de ses attentats? Pardonne-moi, maman : je t'afflige en accusant ton fils.... Mais il a navré mon cœur, et le sentiment de mon outrage me donne une force que je ne me connus jamais. Ma mère, mon bon ami, vos larmes coulent..... (*Passant au milieu.*) Ah! que j'y mêle les miennes..... Nous voilà trois à pleurer un forfait dont

aucun de nous n'est coupable, et que je n'oublierai jamais.

VALBOURG.

Julie!

LA COMTESSE.

Calme-toi, console-toi.

JULIE.

Je ne veux plus revoir l'auteur de ma peine..... Je sortirai de cette maison.... Madame, vous m'avez arrachée à la misère; j'aurai le courage d'y rentrer, si personne ne peut m'avouer. Que dis-je? depuis quatorze ans, vous devez avoir quelqu'indice de ma naissance. Si vous en savez quelque chose, parlez, je vous en prie, je vous en conjure. Vous ne pouvez vous taire plus long-temps.

LA COMTESSE.

A quel point son ame est exaltée! Mon ami, aidez-moi à calmer ses alarmes.

JULIE.

Seriez-vous instruit, monsieur le comte? Quelle cruauté vous engage au silence? Ayez pitié de moi; conduisez-moi aux genoux de mon père; que je vous doive le plaisir de l'embrasser pour la première fois.

VALBOURG.

Enfant malheureux, peut-être le connaîtrez-vous trop tôt!

JULIE.

Quel qu'il soit, je l'aurai connu trop tard pour mon honneur et mon repos.

VALBOURG.

S'il avait à se plaindre de la fortune?

JULIE.

Ah! tant mieux; je travaillerais pour lui.

VALBOURG.

Vous ne m'entendez pas : si votre père avait éprouvé des malheurs?...

JULIE.

Je l'en consolerais.

VALBOURG.

Si vous aviez des reproches à lui faire?

JULIE.

Cela ne se peut pas.

VALBOURG.

Qu'il eût des torts envers vous?

JULIE.

En l'embrassant, je les oublierais.

VALBOURG, la pressant dans ses bras.

Aimable et chère enfant, tu mérites de vaincre. Quel que soit l'évènement, je ne résiste plus. Oui, Julie, vous avez un père, et vous êtes dans ses bras.

JULIE.

Ah! ma bonne maman, si j'avais pu le choisir, je n'en aurais pas voulu d'autre que votre ami.

LA COMTESSE.

Cher Valbourg!

VALBOURG.

O ma fille, ma chère fille... Ce n'est plus un étranger qui te presse contre son sein; c'est un père, un tendre père..... Ah! mes maux sont finis.

SCÈNE XV.

VALBOURG, LA COMTESSE, JULIE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Un exprès, arrivé de Paris à toute bride, m'a rendu cette lettre pour monsieur le comte.

VALBOURG.

Donnez, et laissez-nous.

SCÈNE XVI.

VALBOURG, LA COMTESSE, JULIE.

VALBOURG, regarde tour à tour la lettre et Julie, va pour rompre le cachet, et donne enfin la lettre à la comtesse.

Voilà mon sort, le tien... Cette lettre... Ah! comme mon cœur.... Je n'en ai pas la force.... Tenez, décachetez, et lisez.

LA COMTESSE, lisant.

« Monsieur, vous venez de gagner votre procès... » Ah! Julie! ah! mon ami!

VALBOURG.

Je me meurs.... ô mon Dieu! je te rends graces..... Ma fille.... mon amie.... que de bienfaits à la fois!

LA COMTESSE, lisant.

« Monsieur, vous venez de gagner votre procès, et « je me hâte de vous l'écrire. Tout Paris applaudit à « un jugement si désiré de tous les honnêtes gens. Je

« vous instruirai des détails quand j'aurai l'honneur de « vous voir. »

JULIE.

Je le savais bien, moi, qu'il ne pouvait pas avoir tort.

VALBOURG.

Non, puisque je travaillais pour toi. Quel jour que celui-ci! Ma chère Julie, tu n'en connais pas encore l'importance; mais qu'il soit à jamais présent à ta mémoire.

JULIE.

Puis-je oublier l'instant qui m'a rendu mon père?

VALBOURG.

Ma chère, ma digne amie, je sens l'étendue de mes obligations envers vous : vous pouvez y ajouter encore.

LA COMTESSE.

C'est moi qui vous devrai tout. Votre aimable fille fera le bonheur de mon fils.

JULIE.

Dis donc, maman, que c'est lui qui fera le mien. Il m'a fait bien du mal aujourd'hui; mais je n'ai plus la force d'être fâchée. (*En embrassant son père.*) Je suis toute à ma tendresse.

VALBOURG.

Où est votre fils?

LA COMTESSE.

Il est monté à cheval avec le marquis.

VALBOURG.

Et comment avez-vous découvert?...

LA COMTESSE.

Picard, chargé de l'exécuton, a tout avoué à ma femme de chambre.

VALBOURG.

Son aveu prouve une ame sensible, et je crois qu'on peut s'en fier à lui. Il faut amener votre fils à sentir de lui-même toute l'énormité de sa faute; à s'apercevoir qu'une confiance sans bornes peut conduire au crime, et qu'un jeune homme doit toujours être en garde contre son propre cœur.... Il me vient une idée.... Oui.... Madame, je crois que vous l'approuverez : elle exige de vous un peu de complaisance; mais la leçon sera forte, et votre fils ne l'oubliera jamais.

LA COMTESSE.

Faites, mon ami : j'abandonne tout aux soins de votre prudence.

JULIE.

Oui; mais n'allez pas le chagriner, car je l'avertirais de tout. Je ne veux pas qu'il ait un moment de peine. Je viens d'éprouver ce qu'on souffre, quand le cœur n'est pas à son aise.

VALBOURG.

Sois tranquille, mon enfant. Nous l'aimons autant que toi. Holà, quelqu'un! (*Un laquais paraît.*) Faites venir Picard. Plus j'y réfléchis, plus ce moyen me paraît sûr. L'inutilité d'un crime ajoute encore aux remords. Comme il va se repentir! Comme il va maudire son ami et sa coupable facilité!

SCÈNE XVII.

VALBOURG, LA COMTESSE, JULIE, PICARD.

VALBOURG.

Approchez, Picard. Votre conduite mérite des éloges, et on ne s'en tiendra pas là. Madame la comtesse sait ce qu'on doit à un domestique fidèle, et vous vous applaudirez de ce que vous avez fait. Que votre aveu à Louison soit un secret entre nous. Agissez comme si vous ne m'aviez pas parlé. Exécutez les ordres de votre maître.

PICARD.

Quoi! monsieur, vous m'ordonnez sérieusement d'enlever mademoiselle à son retour du château de Tourville?

VALBOURG.

Oui, et pour faciliter vos projets, Julie ira seule à Tourville. Madame la comtesse et moi nous resterons ici. Nous avons des affaires.

JULIE.

Non, je ne vous quitterai pas : c'est un parti bien pris.

VALBOURG.

Mon enfant, vous connaissez ma tendresse. Croyez que je ne vous exposerai pas.

PICARD.

En vérité, je n'en reviens pas. Quoi, monsieur, vous voulez absolument....

VALBOURG.

Que vous obéissiez à madame, au nom de qui je vous parle en ce moment. Exécutez de point en point les ordres de votre maître. (*A Julie.*) Ne crains rien pour toi, ni pour d'Elmont. (*A la comtesse.*) Vous saurez mes projets, et vous les approuverez. (*A Julie.*) Courage et confiance. (*A la comtesse.*) Résolution et fermeté. (*A Picard.*) Docilité, secret et promptitude. (*A la comtesse et à Julie.*) Venez, et soyez sûres que tout réussira.

SCÈNE XVIII.

PICARD, SEUL.

Je ne suis plus au courant des choses. Le plus fin se perdrait dans ses conjectures.... On m'offre de l'argent pour enlever Julie; je crois faire un acte unique de désintéressement en avouant tout, et ceux, à qui j'avais cru rendre un service essentiel, m'ordonnent de suivre mes premiers ordres.... Il y a ici une complication.... une opposition d'intérêts qui.... que.... voilà une affaire diablement embrouillée; c'est tout ce que j'y vois. Qu'ils s'arrangent, après tout. J'obéirai à tout le monde, je servirai tout le monde, je tirerai de l'argent de tout le monde, et si on le veut, j'enleverai tout le monde.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un boudoir.

SCÈNE I.

VERVILLE, D'ELMONT.

VERVILLE.

Eh bien! mon ami, te voilà dans de grandes aventures. Tu viens de faire le premier pas vers l'immortalité. Ta docilité m'enchante. Quel dommage de laisser, sous l'aile maternelle, un jeune homme qui annonce d'aussi heureuses dispositions! Eh bien!... quoi! toujours rêveur, toujours sentimental? Allons, mon ami, sors de ta léthargie, et prépare-toi à célébrer dignement l'arrivée de ton adorable.

D'ELMONT.

Verville, tu vas me trouver ridicule, tu vas me railler; mais je ne peux te cacher ce que je sens. J'éprouve des remords....

VERVILLE.

Au moment du bonheur! Voilà des remords bien placés. Mais la vue de ta belle les fera évanouir. Ses grands yeux languissans vont te rappeler à l'amour.

D'ELMONT.

Et c'est mon amour même qui fait mon tourment. Plus Julie m'est chère; plus je lui trouve de charmes, et plus je me reproche....

VERVILLE.

De t'être assuré ta conquête?

D'ELMONT.

Et ma mère qui aura voulu en vain la défendre. Je la vois faire des efforts superflus pour la retenir; maudire celui qui l'arrache d'entre ses bras, le charger de malédictions, qu'il mérite sans doute. Puisse-t-elle ignorer long-temps....

VERVILLE.

Je compte bien qu'elle ne le saura jamais. Tu es servi par le plus adroit coquin de Paris, entreprenant, actif et discret. Tu peux tous les jours faire une escapade, venir passer quelques heures ici, et t'en retourner tranquillement au château, administrer des consolations à madame ta mère.

D'ELMONT.

Me jouer de sa douleur! joindre à mes premiers torts la bassesse de l'hypocrisie! ah! je voudrais en ce moment tomber aux pieds de ma mère, et lui dire: j'ai médité un crime que mon cœur désavoue; je viens en mériter le pardon, par un aveu sincère et par mon repentir.

VERVILLE.

Tu as d'excellentes idées, mon ami. Il fallait m'en faire part un peu plus tôt: nous n'aurions dérangé personne. Mais remontons à cheval; allons au-devant

de la voiture; nous ramènerons Julie en triomphe au château d'Elmont, et....

D'ELMONT.

Le conseil que tu me donnes est le meilleur, peut-être, que j'aie reçu de toi.

VERVILLE.

Eh bien! mon ami, il faut le suivre, et puisque tu es en train de préparer des harangues, tu diras: monsieur de Valbourg, vous qui avez trompé ma mère, Julie et moi, j'aime mieux être la dupe de ma candeur, que de ravir à vos séductions une fille que vous voulez tromper. La voilà, je vous la ramène, suivez vos projets, et moi.... »

D'ELMONT.

Arrête, marquis, qu'oses-tu me proposer? Moi, la remettre au pouvoir de cet homme! J'aimerais mieux la voir descendre au tombeau.

VERVILLE.

Au tombeau! toujours dans les extrêmes....

SCÈNE II.

VERVILLE, D'ELMONT, PICARD, en postillon.

PICARD.

Place, place au seigneur Mercure! Je me suis montré, j'ai parlé, j'ai enlevé.

VERVILLE.

La jeune personne.....

PICARD.

Est à deux cents pas d'ici, docile comme un agneau. Ce n'était pas la peine de prendre tant de précautions. A la première sommation, elle a changé d'équipage, et comme elle n'était accompagnée de personne, que nous n'avons été vus de personne, j'ai renvoyé une partie de son escorte, et nous sommes entrés à Paris à petit bruit, et sans être remarqués.

VERVILLE.

Et qu'a-t-elle dit?

PICARD.

Pas un mot : il n'est pas possible de montrer plus de résignation.

VERVILLE.

Ni de trouver une fille plus silencieuse.

D'ELMONT.

Les grandes douleurs sont toujours concentrées : la sienne a dû s'exhaler....

PICARD.

Par des signes fort équivoques, en vérité. Quelques soupirs adressés à je ne sais qui; des gonflemens de poitrine ressemblans à je ne sais quoi.

D'ELMONT.

Et c'en est assez pour m'alarmer. A qui aurait-elle confié sa peine? A ceux qui auraient eu la cruauté d'en jouir? O ma chère Julie! que je me sens coupable en pensant à l'état où tu dois être!... Je suis décidé....

VERVILLE.

A quoi?

D'ELMONT.

A la ravir à Valbourg, que je méprise, que je déteste, et que je ne veux plus ménager.

VERVILLE.

A merveille.

D'ELMONT.

Mais aussi, je saurai respecter sa jeunesse; j'essuierai ses larmes, ou j'y mêlerai les miennes, et je n'ajouterai pas à ma première faute l'horreur d'accabler sa faiblesse, et de me préparer des regrets éternels.

VERVILLE.

Enlever une fille pour sauver sa vertu, voilà un trait digne de l'ancienne Rome dans les beaux jours de la république. Mais, mon ami, tu n'y penses pas.

D'ELMONT.

Pardonnez-moi, monsieur; mais la confiance a ses bornes. On peut involontairement manquer aux usages; mais on ne blesse la probité qu'avec connaissance de cause.

PICARD.

J'entends le carrosse.

VERVILLE.

Va la recevoir; tu la conduiras ici.

SCÈNE III.

VERVILLE, D'ELMONT.

D'ELMONT.

De quel front m'offrir à sa vue? comment soutenir sa présence? ah! Verville, que je souffre!

VERVILLE.

Je le conçois sans peine. Le premier moment est difficile pour un jeune homme qui n'a encore rien vu. Mais je suis là, et je vais vous mettre tous deux à votre aise.

D'ELMONT.

De l'honnêteté, mon ami, de la décence.

VERVILLE.

Oui, oui, mon cher.

D'ELMONT.

C'est la preuve d'amitié la plus précieuse....

VERVILLE.

Que je puisse te donner. J'entends, j'entends.

D'ELMONT.

On vient.... C'est elle.... Je suis tremblant.... Je me soutiens à peine.

(Il se jette dans un fauteuil.)

SCÈNE IV.

VERVILLE, LA COMTESSE, voilée, et vêtue des habits de Julie; PICARD, conduisant la comtesse, et se retirant après l'avoir remise à Verville; D'ELMONT.

VERVILLE.

(Il va prendre la comtesse des mains de Picard, et la conduit à un fauteuil, où elle s'assied.)

Ah! voilà notre charmant prisonnier. Vous nous pardonnerez, ma belle enfant, ce que votre voyage a d'irrégulier. Nous rendrons votre captivité si douce, que vous oublierez les charmes de la liberté. Mais

pourquoi ce voile, cette calèche? La laideur a pu seule en imaginer l'usage.

D'ELMONT.

J'atteste l'honneur et l'amour de ne vous offrir mes sentimens qu'avec les respects et les égards que je dois à la beauté malheureuse.

VERVILLE.

Plaisant serment!

D'ELMONT.

Je le tiendrai.

VERVILLE.

Cela ne se peut pas.

D'ELMONT.

Vous le verrez.

VERVILLE.

Mais, pendant que nous passons le temps à pointiller, la petite personne garde obstinément son sang-froid, le silence et son masque. Permets, d'Elmont, que je lève ce voile impénétrable.

D'ELMONT.

Sans son aveu?

VERVILLE.

Parbleu, je n'en ai que faire.

(Il lève le voile.)

D'ELMONT.

Ma mère!.... c'est la foudre.

(Il retombe dans son fauteuil.)

LA COMTESSE, à Verville.

J'ai voulu voir à quel point un homme sans principes peut porter l'oubli des mœurs. Vous avez cru,

monsieur, faire adopter votre système, à la faveur d'un peu de jargon; mais je connais mon fils, son erreur ne peut être de longue durée. Il sent déja le vide des principes affreux que vous lui avez inculqués. Vous vous efforcez en vain de déguiser ce qu'ils ont d'odieux; vous voulez vainement vous faire illusion à vous-même: vos folies multipliées ne peuvent tenir contre une lueur de vérité. Au moment où je vous parle, vous êtes terrassé par la présence d'une mère que vous n'attendiez pas. (*Verville sourit.*) Vous souriez, monsieur? Le rire amer du vice est sans force, quand il a perdu son masque, et qu'il est combattu par la nature et la probité.

VERVILLE.

Vous me traitez bien durement, madame. Je suis chez moi, et je ne vois pas quels sont vos droits....

LA COMTESSE.

Mes droits sont ceux qu'aura toujours la vertu d'en imposer au crime.

VERVILLE.

Vous me dites sans doute de très-belles choses; mais, madame, ce vain étalage ne m'étourdit pas. Je sais réduire tout cela à sa juste valeur. Au reste, d'Elmont, je t'abandonne ma petite maison, et je t'autorise à en faire les honneurs à quiconque en voudra prendre possession.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, D'ELMONT.

LA COMTESSE.

Cet homme est incurable, oublions-le à jamais. Eh bien, mon fils, vous l'entendez déja ce premier cri d'une ame coupable. Un regard de votre mère vous anéantit. Que serait-ce donc si, n'écoutant qu'une juste sévérité, je me livrais à tout le ressentiment qui pourrait m'animer? Que le vice est bas! qu'il est méprisable! Il vous dégrade à vos propres yeux; il vous ôte le courage d'implorer votre pardon, et de le mériter.

D'ELMONT.

Il ne m'ôtera pas du moins la force de tomber à vos pieds, et d'y attendre mon arrêt.

LA COMTESSE.

Voilà où t'a conduit ta fatale amitié. L'enfant le plus tendre et le plus chéri ne voit plus dans sa mère qu'un juge menaçant. Il est à ses genoux, quand il devrait être dans ses bras. Il n'a plus même de confiance dans cet amour qui ne s'est jamais démenti. Malheureux! ton aveuglement irait-il jusqu'à te faire douter de mon cœur? Rentre en toi-même, redeviens mon fils, et tu retrouveras ta mère. Je ne suis ici que pour te faire sentir ta faute, et te la pardonner.

D'ELMONT.

Pourrai-je me la pardonner moi-même?... Ah! ma

mère, je ne suis pas armé contre tant de bontés..... Vous m'accablez sous le poids de mon crime. Votre indulgence ajoute à mes remords.

LA COMTESSE.

Écoute-les, mon fils. C'est par eux qu'un cœur coupable se rouvre à la vertu; mais garde-toi d'y succomber. Le découragement énerve l'ame, et lui ôte cette énergie qui peut lui rendre sa pureté. Il est cruel de faillir; mais il est beau de réparer une faute. Lève-toi, mon ami; mes bras te sont ouverts.

D'ELMONT.

Suis-je digne d'y cacher ma honte?

LA COMTESSE.

Oui, si tu veux l'effacer.

D'ELMONT, l'embrassant.

Ah! madame, quel excès de tendresse!... Comment la reconnaître?

LA COMTESSE.

En me regardant comme ta meilleure amie. Tu me le dois ce titre précieux, dont je suis si digne, et que Verville a profané. Méchant enfant! que ne parlais-tu ce matin? que ne m'ouvrais-tu ton cœur? Tu ne m'aurais pas coûté de larmes! tu n'en aurais pas arraché à Julie.

D'ELMONT.

A Julie!... Dieux!... Elle connaîtrait un attentat...

LA COMTESSE.

Dont elle était loin de te croire capable, et que Picard t'a empêché de consommer. J'en ai rougi dans l'instant, je rougis encore de l'aveu que j'en fais; mais

ton valet a eu aujourd'hui plus de probité que toi. Tu dégradais une innocente qui n'a eu envers toi d'autre tort que de t'aimer; tu la livrais au mépris de Verville, à l'insolence, et peut-être aux outrages de ses gens. (*D'Elmont se jette dans les bras de sa mère.*) Ah! d'Elmont, d'Elmont, je t'ai pardonné, je ne m'en repens pas; mais n'oublie jamais les malheurs que tu allais causer.

D'ELMONT.

Les oublier, ma mère! Non, jamais. Ah! un amour effréné pouvait seul m'étourdir sur mon crime.

LA COMTESSE.

Le crime était-il le seul moyen qui pût te rendre heureux? T'aurais-je refusé une fille aimable et vertueuse, que je regarde comme mon enfant?

D'ELMONT.

Quoi, ma mère, vous me l'auriez donnée!

LA COMTESSE.

Qu'ai-je cherché que ton bonheur, depuis que tu respires?

D'ELMONT.

Ah! Julie.... Julie me pardonnera-t-elle? Madame, je n'espère qu'en vous. Plus je l'ai outragée, plus je ferai d'efforts pour me rendre digne d'elle.

LA COMTESSE.

Voilà la noble ambition où je reconnais mon fils. Oui, mon ami, Julie se rendra à mes prières; je crois pouvoir m'en flatter.

D'ELMONT.

Mais, madame.... (*Avec timidité.*) Valbourg.... Je l'ai vu..... je l'ai entendu.....

LA COMTESSE.

Il est des cas où l'homme sage ne doit s'en rapporter ni à ses yeux, ni à ses oreilles. Quarante ans d'une conduite irréprochable, mon amitié et mon estime étaient des titres qui devaient démentir l'évidence même. Vous frémirez, jeune homme, quand vous connaîtrez l'étendue de vos torts envers cet homme respectable.

D'ELMONT.

Ah! madame, il suffit que vous l'aimiez encore pour qu'il soit justifié.... Cependant ces caresses de Valbourg ont quelque chose de suspect.

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur, puisque mon témoignage n'est pas suffisant pour vous désabuser, apprenez tout. Apprenez que ces caresses, qui vous alarment tant, ont leur source dans la nature.

D'ELMONT.

De grace, expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Cet homme qui parlait de l'établissement de Julie, ne s'occupait que de vous. Il pensait au moyen d'unir votre sort à celui de cette aimable enfant. Cet homme qui la pressait dans ses bras, se livrait au plaisir innocent d'embrasser une fille digne de lui, et c'est l'amour paternel que vous avez osé calomnier et proscrire.

D'ELMONT.

Julie serait sa fille!

LA COMTESSE.

Et sa fille légitime. C'est mademoiselle de Valbourg, c'est son père que vous avez outragés.

D'ELMONT, éperdu.

Ah! malheureux que je suis.... Je n'ose penser aux horreurs.... Dieu, que je suis coupable!

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, VALBOURG, D'ELMONT, JULIE.

VALBOURG.

Vous ne l'êtes plus, jeune homme. Votre faute était de Verville; votre repentir est de vous.

D'ELMONT.

Ah! monsieur.... ah! mademoiselle..... Je suis confondu.... anéanti.... Quoi! monsieur, vous ne m'accablez pas de reproches?

VALBOURG.

Des reproches, quand on se repent!

JULIE.

Quand on a été égaré par un faux ami?

D'ELMONT.

(Il veut se jeter aux genoux de Valbourg, qui le relève.)

Monsieur, je tombe à vos genoux. Ma réparation ne peut être trop forte, ni trop authentique. Si vous saviez avec quelle légèreté je vous ai jugé; avec quelle rigueur j'ai prononcé contre vous!

VALBOURG.

Monsieur, je n'en suis pas surpris. La jeunesse est inconsidérée. Mais ne soyez pas plus sévère envers vous que je ne veux l'être moi-même. Madame la comtesse vous a dit tout ce qu'elle devait vous dire : oublions le passé, et embrassez-moi, mon gendre.

JULIE.

Tu vois comme mon père est bon. Console-toi, mon ami, et sois toujours mon frère, jusqu'à ce que tu deviennes mon mari.

D'ELMONT.

Ce titre précieux est-il fait pour moi?

JULIE.

Oui, puisque tu m'aimes, et que tu me promets d'être sage.

D'ELMONT.

J'en fais serment entre tes mains. C'est en t'adorant toute ma vie que j'expierai des forfaits....

JULIE.

Oh! je t'en prie, ne me parle plus de cela. Mon père oublie tout : je l'oublie de même. Sois heureux, mon petit frère; je souffrirais de te voir souffrir encore.

D'ELMONT.

Ah! ma mère!..... ah! monsieur!..... ah! ma Julie! Je ne sais comment exprimer..... Qu'il est doux de suivre la vertu, et de lui devoir son bonheur! Non, je n'aurai plus une pensée que je ne la confie à ces

êtres respectales. Ils me sauveront des écueils de mon âge, et si jamais je sens les atteintes du vice, je me rappellerai ce jour d'épreuve, et je serai rendu à ma femme, à ma mère, et à mon ami.

FIN DE L'ORPHELINE.

LE MARCHAND PROVENÇAL,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

FABRICE.	M. Michot.
M. DE FORFANVILLE.	M. Genet.
Madame DE FORFANVILLE.	Me Prieur.
Mademoiselle DE KERSALEC.	Me Saint-Clair.
M. DE KERSALEC.	M. Desrosiers.
JÉROME, jardinier.	M. Noel.

La scène est à la campagne.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, au mois de septembre 1789.

LE MARCHAND PROVENÇAL,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Au premier acte, le théâtre représente un jardin; au second, un salon.

SCÈNE I.

JÉROME, FABRICE.

FABRICE.

(Jérome ratisse son jardin.)

Des laquais à toutes les portes !.... Attendez, monsieur n'est pas visible.... L'impatience me prend, je retourne sur mes pas; j'enfile la première porte, qui me conduit dans les jardins de monsieur de Forfanville; m'y voilà, et je n'en sortirai qu'à bonnes enseignes.

JÉROME.

Quel est cet homme-là?

FABRICE.

Vous paraissez étonné de me voir, mon ami?

JÉROME.

C'est vrai.

FABRICE.

Je veux parler à monsieur de Forfanville.

JÉROME.

Pour parler à monsieur de Forfanville, on va à l'antichambre.

FABRICE.

Et voilà précisément ce que je ne veux pas.

JÉROME.

Mais, monsieur....

FABRICE.

Mais, monsieur, je ne veux pas faire antichambre, moi. On peut attendre chez quelqu'un qui a des affaires; mais, chez monsieur de Forfanville, un honnête homme qui n'a pas de temps à perdre doit être introduit de suite. Introduisez-moi.

JÉROME.

Vous voyez bien que je ne porte pas la livrée.

FABRICE.

Tant mieux pour vous.

JÉROME.

Je suis jardinier, et de plus, laboureur.

FABRICE.

Je vous en félicite.

JÉROME.

A la bonne heure; mais ce que vous demandez n'est pas de ma compétence.

FABRICE.

Enfin.....

JÉROME.

Enfin, que voulez-vous à monsieur? Dites-moi cela en bref, car je ne m'amuse pas à jaser.

FABRICE.

Lui demander à voir mademoiselle de Kersalec.

JÉROME.

Mademoiselle de Kersalec? La connaissez-vous?

FABRICE.

Non.

JÉROME.

Qu'avez-vous donc à lui dire?

FABRICE.

Je viens lui proposer de m'épouser.

JÉROME.

L'épouser! Qui êtes-vous?

FABRICE.

Je m'appelle Fabrice, et je suis marchand épicier.

JÉROME.

Marchand épicier! Et vous voulez épouser mademoiselle de Kersalec?

FABRICE.

Pourquoi non?

JÉROME.

Une fille noble comme le roi.

FABRICE.

Je ne lui apporterai pas de titres en mariage; mais je ferai sa fortune, et l'un vaut l'autre.

JÉROME.

Mais....

FABRICE.

Mais, mais, vos réflexions m'ennuient. Monsieur de Kersalec, son père, noble comme le roi, avait jadis de la fortune ; mon père à moi n'avait rien, mais il était laborieux. Monsieur de Kersalec lui prêta de l'argent, et cet argent prospéra. Depuis, le bon homme Kersalec a mangé son bien ; il a laissé une fille sans ressources. Je possède deux cent mille écus, et je veux les partager avec la fille de celui à qui je les dois. Est-ce clair ? Croyez-vous qu'un bon mari, disposé à l'aimer, ne vaille pas un gentilhomme qui ne s'en est chargé que par ostentation ? Répondez.

JÉROME.

En effet, je crois que.....

FABRICE.

En effet, je crois que quand je serai son mari....

JÉROME.

Vous ne seriez pas si à plaindre : elle n'a que vingt ans.

FABRICE.

Tant mieux ; j'aime la jeunesse.

JÉROME.

Elle est jolie.

FABRICE.

Si elle est sage, ce n'est pas un malheur.

JÉROME.

Oh, oui, sage, très-sage.

FABRICE.

Voilà ce qu'il me faut. Elle sera ma femme.

JÉROME.

Hé, hé.

FABRICE.

Quoi?

JÉROME.

Cela ne me paraît pas clair. Monsieur de Forfanville.....

FABRICE.

A propos, ce Forfanville, quel homme est-ce?

JÉROME.

Un gentilhomme entêté comme je n'en connais pas.

FABRICE.

Sa femme?

JÉROME.

Ses vieux parchemins lui tournent la tête.

FABRICE.

Aussi fous l'un que l'autre.

JÉROME.

C'est ça. Mais, comme vous me paraissez honnête homme.....

FABRICE.

Je m'en pique.

JÉROME.

Je vous aiderai, et nous les attraperons, je l'espère.

FABRICE.

Tromper quelqu'un! *Franchise et loyauté*, c'est ma devise.

JÉROME.

Voulez-vous voir mademoiselle de Kersalec?

FABRICE.

Sans doute.

JÉROME.

Laissez-moi donc faire. Vous ne mentirez qu'un moment.

FABRICE.

Qu'un moment?

JÉROME.

Qu'un moment. Monsieur vient; cachez-vous derrière cette charmille. Vous êtes officier réformé.

FABRICE.

Officier réformé?

JÉROME.

Officier réformé. Allez, vous dis-je, et cachez-vous.

SCÈNE II.

JÉROME, SEUL.

Au fait, cet homme mérite qu'on s'intéresse à lui, et puis, mademoiselle n'est pas ici trop à sa place : je crois que mon vieux maître..... Allons, morbleu, prêtons-nous à un dessein honnête; il en sera ce qu'il pourra.

SCÈNE III.

JÉROME, DE FORFANVILLE.

FORFANVILLE.

Hé bien, mon ami, et mon jardin?

JÉROME.

A ravir, monsieur.

FORFANVILLE.

Les petits pois?

JÉROME.

Ils avancent.

FORFANVILLE.

On en mange à la cour.

JÉROME.

Sous trois jours, j'en présenterai à mademoiselle de Kersalec.

FORFANVILLE.

A mademoiselle de Kersalec!

JÉROME.

A propos de mademoiselle de Kersalec, il y a ici quelqu'un qui veut vous parler.

FORFANVILLE, mystérieusement.

Une femme?

JÉROME.

Non, monsieur, un homme.

FORFANVILLE.

Noble, sans doute?

JÉROME.

Du temps de Dagobert.

FORFANVILLE.

Officier?

JÉROME.

Réformé.

FORFANVILLE.

Jérome, a-t-il fait la guerre de Corse?

JÉROME.

Je n'en crois rien.

FORFANVILLE.

A-t-il au moins l'air....

JÉROME.

De quoi?

FORFANVILLE.

De nos anciens paladins?

JÉROME.

Oh, oui, monsieur, de tout ce qu'il y a de plus paladin.

FORFANVILLE.

Que me veut-il?

JÉROME.

Il a entendu parler de vous.

FORFANVILLE.

Avec éloge?

JÉROME.

Sans difficulté.

FORFANVILLE.

Enfin, il a l'air franc du collier?

JÉROME.

Je vous en réponds.

FORFANVILLE.

Et sa noblesse est sans tache?

JÉROME.

Comme la vôtre.

FORFANVILLE.

Cela est difficile, mon ami.

JÉROME.

Mais non pas impossible.

FORFANVILLE.

A la bonne heure. Noble, officier, qui a entendu parler de moi avec éloge... ma maison est la sienne.

JÉROME.

Il a besoin de s'y reposer.

FORFANVILLE.

Et où est cet officier?

JÉROME.

Je vais vous le présenter.

SCÈNE IV.

DE FORFANVILLE, SEUL.

Ah! ma belle Kersalec, s'il était possible, sans violer les droits de l'hospitalité, de.... Mais ma femme, vieille, méchante, et clairvoyante, qui pis est..... Et puis, l'oncle Kersalec, qui arrive aujourd'hui du bout du monde, et qui n'est pas plaisant..... On se bat, je crois qu'on sait se battre; mais la vraie valeur ne s'expose pas inconsidérément.

SCÈNE V.

FORFANVILLE, FABRICE, JÉROME.

JÉROME.

Approchez, monsieur l'officier, approchez. Monsieur de Forfanville vous attend avec impatience.

FABRICE, saluant.

Monsieur..... Je crois que..... selon..... ce qu'il me semble....

FORFANVILLE.

Touchez-là, monsieur; entre gentilshommes.....

FABRICE, étonné.

Entre gentilshommes?

FORFANVILLE.

Oui, monsieur, entre gentilhommes et anciens militaires, franchise et cordialité.

FABRICE.

Comme il vous plaira.

FORFANVILLE.

Monsieur est de la noblesse d'épée?

FABRICE.

Non, monsieur.

FORFANVILLE.

Ah! de la noblesse de robe. La robe n'a pas fourni de héros à l'état.

FABRICE.

Elle lui a donné des hommes utiles, monsieur?

FORFANVILLE.

Ne vous échauffez pas, monsieur; votre noblesse a son mérite. D'ailleurs, vous avez servi le roi, et vous tenez maintenant à la noblesse militaire. Dans quel corps monsieur a-t-il servi?

FABRICE, bas à Jérome.

Morbleu, je ne sais pas mentir; il faut une effronterie....

FORFANVILLE.

Dans la gendarmerie?

Cet escadron brillant, fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, et soutient son grand nom.

Vous voyez, monsieur, que je possède l'histoire.

FABRICE.

Oui, monsieur.

FORFANVILLE.

Ancienne et moderne, monsieur; de plus, versé dans la tactique, si nécessaire à un bon officier, et si peu connue de nos jeunes gens d'aujourd'hui. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur?

FABRICE.

Sans doute, monsieur.

FORFANVILLE.

Vous êtes trop jeune pour avoir fait la guerre.

FABRICE.

Je n'ai pas eu cet honneur.

FORFANVILLE.

C'est un malheur, monsieur; mais ce n'est pas votre faute. J'ai fait la guerre, moi, monsieur; j'y reçus une blessure qui, depuis, m'a déterminé à quitter le service.

FABRICE, à Jérome.

Et mademoiselle de Kersalec?

JÉROME, à Fabrice.

Vous la verrez.

FABRICE.

Bon.

FORFANVILLE.

Bon? Au contraire, monsieur. Né avec un courage bouillant, j'aspirais à me distinguer; mais ma santé exigeait des soins que madame de Forfanville pouvait seule me rendre, monsieur.

FABRICE.

La guerre de l'Amérique vous a depuis ouvert un champ.....

FORFANVILLE.

Il est vrai, monsieur; mais nos Français étaient sous la conduite d'un homme qui marche à une batterie comme un autre boit un verre de vin, et je n'aime pas cela. On se fait tuer dans l'occasion, à la bonne heure; mais on ne la cherche pas.

FABRICE.

Prudent aperçu.

FORFANVILLE.

A propos, aimez-vous les femmes, monsieur?

JÉROME, bas à Fabrice.

Il faut mentir.

FABRICE.

Moi, j'aime la table, et surtout le bon vin.

FORFANVILLE.

Bravo, mon camarade... c'est que j'ai ici quelqu'un... Je vous conterai cela. Madame de Forfanville vient prendre le frais; faites un tour dans le taillis, je veux la prévenir de votre arrivée. Ce n'est pas que je ne sois le maître, au moins; mais, entre époux de qualité, on se doit des égards. Allez, monsieur, allez.

JÉROME, en sortant.

C'est ça; je suis content de vous, et je crois, morbleu, que vous réussirez.

SCÈNE VI.

DE FORFANVILLE, SEUL.

La voilà qui s'approche. Il y a vingt ans.... il y a vingt ans, c'était une belle personne. En vieillissant, elle est devenue grondeuse, acariâtre... Ah! ma belle Kersalec!

SCÈNE VII.

M. ET MADAME DE FORFANVILLE.

MADAME DE FORFANVILLE.

Hé bien, monsieur?

FORFANVILLE.

Hé bien, madame?

MADAME DE FORFANVILLE.

C'est donc là, monsieur, tout ce que vous avez à me dire?

FORFANVILLE.

Corbleu! madame, depuis vingt ans nous nous sommes tant parlé....

MADAME DE FORFANVILLE.

Depuis vingt ans, monsieur?

FORFANVILLE.

Oui, madame, il y a vingt ans que je suis marié et....

MADAME DE FORFANVILLE.

Je crois, monsieur, m'être mariée en même temps que vous, et cela n'empêche pas....

FORFANVILLE.

Eh! madame, vous voudriez être toujours jeune; cependant....

MADAME DE FORFANVILLE.

Cependant, cependant.... Que voulez-vous dire, monsieur?

FORFANVILLE.

Que vous l'étiez autrefois, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Monsieur, monsieur, si je respectais moins les mânes de mes nobles aïeux, je vous prouverais que...

FORFANVILLE.

Hé! madame, ne tourmentez pas les vivans, par égard pour les morts. Faites ce que vous voudrez, et laissez-moi tranquille.

MADAME DE FORFANVILLE.

Ah! vous me défiez, vous me défiez, monsieur de Forfanville. Cela suffit, et je vous ferai voir....

FORFANVILLE.

Corbleu! madame, moins de vertu, et plus de douceur.

MADAME DE FORFANVILLE.

Ah! vous le voulez, monsieur, vous le voulez? Je ne tarderai pas à vous prouver que je peux plaire encore.

FORFANVILLE.

Justement, madame, je viens de recevoir chez moi un gentilhomme....

MADAME DE FORFANVILLE, minaudant.

Un gentilhomme?

FORFANVILLE.

Officier.

MADAME DE FORFANVILLE.

Officier? J'aime les officiers.

FORFANVILLE.

Oui, mais celui-ci n'aime que la table et le bon vin.

MADAME DE FORFANVILLE.

Il ne m'a pas vue, monsieur, il ne m'a pas vue.

FORFANVILLE, à part.

Tout le monde n'est pas si heureux que lui. (*Haut.*) D'ailleurs, madame, cet officier....

MADAME DE FORFANVILLE.

Cet officier....

FORFANVILLE.

Est un officier réformé.

MADAME DE FORFANVILLE.

Un officier réformé, monsieur? Il n'entrera pas chez moi.

FORFANVILLE.

Cela vous plaît à dire, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Un jeune sous-lieutenant, passe; mais un officier réformé....

FORFANVILLE.

He! madame, si on réformait tout ce qui n'est bon à rien....

MADAME DE FORFANVILLE.

Je sais par qui on commencerait, monsieur.

FORFANVILLE.

Vous me manquez, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Ah! monsieur, vous ne devriez pas vous en apercevoir.

SCÈNE VIII.

M. et Madame de FORFANVILLE, FABRICE, JÉROME.

FORFANVILLE.

Venez, mon camarade. Madame prétend....

MADAME DE FORFANVILLE, minaudant pendant toute la scène.

Je ne prétends rien, monsieur. Vous m'avez obstinée, et je suis vive, très-vive, je l'ai toujours été. D'ailleurs, il est d'heureuses exceptions, et épouse soumise....

FORFANVILLE.

A la bonne heure, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Monsieur a l'air noble.

FABRICE, embarrassé.

Madame....

MADAME DE FORFANVILLE.

Martial, même, sous cet habit équivoque.

FABRICE.

Madame.... (*A Jérome.*) Morbleu! vous me faites jouer ici un très-sot personnage.

JÉROME.

Si vous continuez, vous ne verrez pas mademoiselle de Kersalec.

FABRICE.

Eh! ventrebleu!...

MADAME DE FORFANVILLE.

Monsieur s'emporte devant une dame! Ah! monsieur.... En vérité....

FABRICE.

Je vous demande pardon, madame; mais je suis aussi vif que vous.

MADAME DE FORFANVILLE.

Au reste, ces petits écarts sont des graces dans un jeune militaire.

FABRICE.

Pas trop jeune, madame, pas trop jeune.

MADAME DE FORFANVILLE

D'ailleurs, on n'a que l'âge qu'on paraît avoir. Il est une certaine fraîcheur, un certain air distingué qui valent bien les agrémens de la jeunesse.

FABRICE.

Et que vous possédez, n'est-il pas vrai, madame?

MADAME DE FORFANVILLE.

Monsieur est connaisseur.

FORFANVILLE.

Vous avez beau faire, madame, monsieur n'aime que la table et le bon vin.

FABRICE.

En verité, j'ai besoin de toute ma raison....

MADAME DE FORFANVILLE.

Monsieur de Forfanville, vous l'entendez : monsieur a besoin de toute sa raison. Elle ne tiendra pas contre moi ; elle s'évanouira, monsieur, elle s'évanouira.

FORFANVILLE.

Madame, madame, c'est pousser trop loin la plaisanterie ; mais je connais madame de Forfanville, mon camarade : elle est gaie quelquefois ; mais cela ne va pas plus loin.

FABRICE.

Je le crois, monsieur, je le crois.

MADAME DE FORFANVILLE, à Fabrice.

Allons, monsieur, donnez-moi la main. Le grand air me fatigue, et j'ai besoin de repos.

SCÈNE IX.

JÉROME, DE FORFANVILLE.

FORFANVILLE.

Hé bien ! Jérome, ai-je de la fermeté, quand il le faut ?

JÉROME.

Oh ! oui ; madame....

FORFANVILLE.

Crie beaucoup d'abord, et cède ensuite ; c'est la règle chez moi.

JÉROME, finement.

Cette règle-là n'est pas faite pour tout le monde.

FORFANVILLE.

Ah ! fripon, tu soupçonnes....

JÉROME.

Je suis loin du soupçon ; je sais à quoi m'en tenir.

FORFANVILLE.

Tiens, mon ami, je te crois un homme droit.

JÉROME.

Oh ! certainement, monsieur.

FORFANVILLE.

Je veux t'honorer de ma confiance.

JÉROME.

Je la mériterai.

FORFANVILLE.

Et je n'y mettrai point de bornes.

JÉROME.

Rien de si dangereux qu'une demi-confidence.

FORFANVILLE.

J'adore....

JÉROME.

Je le savais bien.

FORFANVILLE.

La belle Kersalec.

JÉROME.

Voilà qui s'appelle parler.

FORFANVILLE.

Madame m'embarrasse.

JÉROME.

Je le crois.

FORFANVILLE.

L'oncle m'en impose.

JÉROME.

Il n'entendrait pas raison.

FORFANVILLE.

Il arrive aujourd'hui....

JÉROME.

Il faut le prévenir.

FORFANVILLE.

J'ai toute sa confiance. Sa nièce dépend de moi seul.

JÉROME, à part.

Elle est en bonnes mains.

FORFANVILLE.

D'ailleurs, mes intentions sont honnêtes : je ne compte l'épouser qu'à la mort de ma femme.

JÉROME.

Madame doit vous savoir gré de cette attention-là.

FORFANVILLE.

Cependant, j'ai besoin de conseils.

JÉROME.

Je vous en donnerai de bons, qui ne vous coûteront rien.

FORFANVILLE.

Comment s'y prendre?

JÉROME.

Autrefois, j'étais amoureux de Pérette, qui est à présent ma femme.

FORFANVILLE.

Passons.

JÉROME.

Elle était jolie.

FORFANVILLE.

Kersalec est charmante.

JÉROME.

Sage.

FORFANVILLE.

La belle Kersalec l'est aussi.

JÉROME.

Suivons la comparaison. Quand je parlais de mon amour, un soufflet, une égratignure étaient sa réponse.

FORFANVILLE.

Oh! une fille de condition....

JÉROME.

Ne donne point de soufflets, ne fait pas d'égratignures; mais elle met sa vertu en avant, fait la moue, et les affaires n'avancent pas.

FORFANVILLE.

Tu as du discernement, pour un homme du peuple. Et comment t'es-tu tiré de là?

JÉROME.

Tout est parti d'ici. Je sais écrire, Pérette sait lire, et je me suis dit : Quand je parle de ma flamme amoureuse à la veillée, il faut qu'elle me batte, il y a des témoins; mais je lui conterai une déclaration en forme de lettre; elle la lira en menant ses chèvres aux champs; elle la lira en les ramenant; elle la saura bientôt par cœur. Si elle ne m'aime pas, elle sera fière d'avoir un serviteur, et qu'elle se donne à moi par orgueil ou par amour, elle est sage, ainsi, que m'importe à moi? Eh bien! monsieur, la nature est

la même dans tous les états. Mademoiselle de Kersalec lira ce qu'elle ne doit pas entendre. Vous l'avez élevée, et la reconnaissance, jointe à ce que vous.... à ce qu'elle.... Enfin, si elle lit la première lettre, elle est à nous.

FORFANVILLE.

Si elle allait me compromettre?

JÉROME.

C'est le seul article sur lequel les femmes soient discrètes.

FORFANVILLE.

Mais, ta position était bien différente de la mienne.

JÉROME.

Raison de plus pour qu'elle garde le silence. Un ménage brouillé; un oncle qui vous ferait mettre l'épée à la main.... C'est une fille prudente, je vous réponds qu'elle se taira.

FORFANVILLE.

Allons, j'écrirai.

JÉROME, à part.

Fabrice aura la fille.

FORFANVILLE.

Je vais tout préparer pour l'attaque, et prévoir et anéantir les moyens de défense.

SCÈNE X.

JÉROME, SEUL.

Et moi, je vais, en déclarant tout à madame, assurer le mariage de monsieur Fabrice. Madame se fa-

chera tout-à-fait; elle boudera la fille; elle querellera le mari; elle avertira l'oncle, et tout ça s'embrouillera de manière qu'il n'y aura qu'un bon mariage qui pourra rétablir la paix.

SCÈNE XI.

JÉROME, MADEMOISELLE DE KERSALEC.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Jérome, que me veut cet officier?

JÉROME.

Ce n'est pas un officier.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Qu'est-il donc?

JÉROME.

Un honnête marchand, qui s'est introduit ici pour vous dire deux mots.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je ne peux m'expliquer dans ce moment, m'a-t-il dit. Le jardinier est instruit, allez le trouver. Que savez-vous, mon cher Jérome?

JÉROME.

Que votre père a enrichi le sien; qu'il vous sait sans fortune, et qu'il veut partager avec vous ce qu'il a.

MADEMOISELLE DE KERSALEC, après un silence.

Jérome, il est intéressant.

JÉROME.

Oh! très-intéressant.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Il n'a pas les grands airs de nos agréables; mais il paraît sensible et franc.

JÉROME.

Franc comme on ne l'est pas. Il est riche; il vous offre sa main : on ne trouve pas toujours deux fois un parti agréable et solide. Le voici, mademoiselle; il s'est échappé, il vous cherche, et je vous laisse. (*A Fabrice, en sortant.*) Appuyez, le cœur est pour vous.

SCÈNE XII.

FABRICE, MADEMOISELLE DE KERSALEC.

FABRICE.

Mademoiselle, je me suis toujours expliqué librement. Je suis entré ici, guidé par la reconnaissance; déterminé à tout pour vous obtenir, et votre aspect me ferme la bouche : je ne me reconnais plus. Vous me rendez timide, embarrassé, et plus j'y pense, et plus je crois que je vous aime, non-seulement par reconnaissance, mais parce que vous êtes belle, parce que vous êtes aimable, parce que.... Pardon, mademoiselle, je suis loin du style des amans de nos jours. Moi, je ne sais que vous aimer : je suis sans art pour vous le dire.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Monsieur, si j'étais maîtresse de mon sort, peut-être....

FABRICE.

Il n'y a pas de peut-être, mademoiselle. La loi vous autorise à disposer de vous. Ceux qui vous gouvernent sont des gens à préjugés....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Ménagez-les : je leur dois beaucoup.

FABRICE.

Vous ne leur devez rien. Servir la beauté malheureuse est un plaisir, et le bienfait est au-dessous de la récompense.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

De toute ma famille, il ne me reste qu'un oncle.

FABRICE.

S'il est raisonnable, il pensera comme moi. S'il ressemble aux autres, nous nous passerons de lui.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Non pas, s'il vous plaît. Je le respecte comme un second père, et monsieur de Forfanville est dépositaire de son autorité.

FABRICE.

Forfanville est un fou..... Pardon, mademoiselle ; mais le mot est lâché, et je dis toujours ce que je pense.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Vous vous exprimez fortement.

FABRICE.

C'est que j'ai une ame forte ; que je ne cherche pas à vous tromper, et que je me donne pour ce que je suis. Au fait, mademoiselle, mon hommage vous est-il agréable ?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Vous êtes pressant, monsieur?

FABRICE.

Nos momens de bonheur sont comptés: en laisser échapper un est sottise. De la franchise, de la probité, de la fortune, et beaucoup d'amour, voilà mes titres, mademoiselle. S'ils vous paraissent suffisans, vous pouvez d'un mot assurer votre félicité et la mienne. Laissez-là les Forfanville, les oncles qui viennent d'Amérique. Consultez votre cœur, et moquez-vous des préventions qui les égarent. Un roturier, bon mari, vaut mieux qu'un gentilhomme qui tourmente ou qui ruine sa femme. En vous épousant, je m'oblige à vous rendre heureuse, et je remplirai mes obligations. Tel est Fabrice, mademoiselle; il se montre à découvert, et il attend son arrêt.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Monsieur..... Une si belle façon de penser..... Une si belle ame....

FABRICE.

Non, mademoiselle, je suis un homme comme un autre, un homme comme il y en a beaucoup. Soyez vraie, et point d'éloges.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Eh bien, monsieur, je crois pouvoir vous avouer....

FABRICE.

Que mes sentimens vous sont agréables? voilà tout ce que je désirais. En dépit de l'univers entier, vous serez ma femme. Mademoiselle, j'ai un reproche à me faire, je me suis introduit ici frauduleuse-

ment ; j'ai menti pour la première fois de ma vie ; j'ai trompé monsieur de Forfanville ; je m'en accuse devant vous, et vous me pardonnerez une faute indigne de moi, mais nécessaire pour m'approcher de vous. Certain de vos sentimens, je vais détromper l'homme que j'ai abusé. Son orgueil sera révolté ; mais j'opposerai la raison à ses emportemens. S'il n'entend pas son langage, je l'abandonne à ses chimères ; j'épouse ma maîtresse à ses yeux ; j'emmène chez moi mon épouse ; je l'établis à la tête de ma fortune et de mon magasin. Ce poste n'est pas noble ; mais il est honnête, et dût la cabale aristocratique se déchaîner contre moi, la femme estimable est celle qui gouverne sa maison. L'épouse oisive par système, dissipée par inclination, ruine souvent son époux et sa réputation. J'ai la manie des mœurs, et, manie pour manie, je crois la mienne la meilleure. Voici monsieur de Forfanville.

SCÈNE XIII.

JÉROME, MADEMOISELLE DE KERSALEC, FABRICE, DE FORFANVILLE.

FORFANVILLE.

Monsieur, monsieur, point de tête-à-tête, s'il vous plaît. Respectez mademoiselle de Kersalec.

FABRICE.

Je la respecte infiniment, car je vais l'épouser.

FORFANVILLE.

L'épouser !

FABRICE.

Oui, monsieur, l'épouser.

FORFANVILLE.

Et elle y consent?

FABRICE.

Pourquoi non?

FORFANVILLE.

Sans me consulter?

FABRICE.

Est-ce vous qu'elle épouse?

FORFANVILLE.

Je l'ai élevée.

FABRICE.

Je vous en remercie pour elle.

FORFANVILLE.

Son oncle m'a remis tous ses droits.

FABRICE.

Quels sont ses droits, à lui-même? Peut-il vous rendre dépositaire d'une autorité qu'il n'a pas?

FORFANVILLE.

Ah! mademoiselle, je n'aurais jamais cru.....

FABRICE.

Qu'elle fut sensible, et qu'un honnête homme pût lui plaire?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Pardon, monsieur; mais les sentimens qui m'ont gagnée sont si purs, si raisonnables.....

FORFANVILLE.

(*A part.*) J'enrage. (*Haut.*) Voilà un mariage auquel je ne consentirai jamais.

FABRICE.

Cela n'en retardera pas la conclusion.

FORFANVILLE.

Vous le prenez sur un ton bien haut, monsieur?

FABRICE.

Oui, monsieur, et pourtant je n'ai pas fait la guerre de Corse.

FORFANVILLE.

Je ne reviens pas de mon étonnement.

FABRICE.

Je vais vous étonner bien davantage.

FORFANVILLE.

Comment cela, monsieur?

FABRICE.

Je ne suis pas officier.

FORFANVILLE.

Vous n'êtes pas officier!

FABRICE.

Ni gentilhomme.

FORFANVILLE.

Ni gentilhomme! Corbleu, un roturier que j'ai traité en égal!

FABRICE.

Qui de nous doit s'honorer de cette égalité?

FORFANVILLE.

Que j'ai reçu chez moi!

FABRICE.

Le grand malheur!

FORFANVILLE.

Que j'ai présenté à madame de Forfanville!

FABRICE.

Qui n'en a pas paru fâchée.

FORFANVILLE.

Cette aventure me déshonore.

FABRICE.

Dans l'esprit des sots.

FORFANVILLE.

S'introduire chez moi par un mensonge!

FABRICE.

Voilà le seul reproche que j'aie à me faire.

FORFANVILLE.

Enfin, mon ami, qui êtes-vous?

FABRICE.

Un loyal marchand, et non pas votre ami.

FORFANVILLE.

Marchand! profession dérogeante.

FABRICE.

Dérogeante! Et pourquoi? L'homme utile déroge-t-il jamais? J'occupe les habitans du nouveau monde et de l'ancien. C'est pour moi que l'Américain fait croître la canelle et le girofle; le marin, que je nourris, traverse les mers pour m'enrichir des productions de l'Inde; cent bras s'empressent à deposer ces richesses dans mes magasins; je fournis à mes concitoyens l'utile et l'agréable. En échange de ce que je fais pour eux, je reçois leur argent, parce qu'ils doivent un prix à mon travail, et tout compensé, mon métier vaut mieux que celui d'un homme qui n'en a aucun, et qui fatigue la terre de son inutilité et de son plat orgueil.

FORFANVILLE.

Finissons ce galimatias.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Il me semble que monsieur raisonne juste.

FORFANVILLE.

Il me semble que vous avez les inclinations bien peu relevées. Non, mademoiselle, ce bourgeois ne sait ce qu'il dit, et c'est un gentilhomme qui vous l'assure.

FABRICE.

Tant pis pour vous, si vous ne concevez pas les choses les plus simples. D'ailleurs, c'est pour mademoiselle que j'ai parlé : il faut qu'elle connaisse l'état de son mari, et qu'elle apprenne à l'estimer.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

J'en ai assez entendu, monsieur, pour sentir ce que cet état a d'estimable.

FORFANVILLE.

Et moi, pour savoir ce que je dois faire. Rentrez, mademoiselle, rentrez. Aujourd'hui, dans deux heures peut-être, votre oncle, instruit de votre conduite...

FABRICE.

L'approuvera, s'il pense juste.

FORFANVILLE.

Il est gentilhomme.

FABRICE.

C'est un titre qui n'ôte pas toujours la raison.

FORFANVILLE.

Il vous rendra la vôtre, mon petit marchand.

FABRICE, l'approchant de très-près.

Point d'injures, monsieur, car, bien que je n'aie pas fait la guerre de Corse....

FORFANVILLE, à part.

Je crois qu'il a du cœur.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Eh, messieurs, je vous en prie; mon oncle....

FORFANVILLE.

Arrivera fort à propos....

FABRICE.

Pour être de la noce.

FORFANVILLE.

Ah! corbleu, c'est ce que nous verrons.

FABRICE.

Ah! corbleu, tout est vu.

FORFANVILLE.

Tout est vu?

FABRICE.

Oui, tout est vu, monsieur; tout est vu.

(Monsieur de Forfanville et mademoiselle de Kersalec sortent d'un côté, et Fabrice de l'autre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

FABRICE, MADEMOISELLE DE KERSALEC.

FABRICE.

NON, mademoiselle, je ne reste pas un moment de plus dans cette maison.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Monsieur, je n'ai pas le droit de vous y retenir.

FABRICE.

Vous pouvez tout, mademoiselle; mais réfléchissez aux mépris, aux outrages..... Je ne puis empêcher Forfanville de dire des sottises; mais rien ne m'oblige à les entendre. Allons, mademoiselle, partons.

MADEMOISELLE DE KERSALEC, étonnée.

Comment! monsieur, partons...

FABRICE.

Oui, partons. Vous consentez à être à moi, et je vous emmène.....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Mais, pensez-vous, monsieur.....

FABRICE.

Je pense à tout, j'ai tout prévu.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Quoi, monsieur.....

FABRICE.

Oui, votre vertu, votre réputation?.... J'arrangerai tout cela. Je vous fais sortir de cette maison, pour vous conduire dans un asile respectable, en attendant la cérémonie, qui ne se fera pas assez tôt, au gré de mon impatience.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

De grace, monsieur, écoutez-moi.

FABRICE.

J'écoute, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Vous me proposez de quitter cette maison en fugitive, pour suivre un homme estimable, sans doute, mais qui m'est encore étranger, et cela, au moment de l'arrivée de mon oncle, d'un oncle qui me reprochera de m'être soustraite, sinon à son autorité, du moins à ses conseils. Quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire, si cet oncle, raisonnable et sans préjugés, approuvait nos desseins? Faut-il le fuir dans la crainte de défauts qu'il n'a peut-être pas? Ce que vous méditez peut s'exécuter dans tous les temps; mais, comment réparer une faute que, sans doute, à sa place, vous ne me pardonneriez pas.

FABRICE.

Restez, mademoiselle, restez.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Le digne homme!

FABRICE.

Vous êtes belle comme..... comme la vertu, et vous parlez comme la raison. Son langage dans votre bouche devient plus touchant encore. Mademoiselle, je suis vif; mais non pas obstiné. Si ma vivacité m'emporte quand nous serons unis, un mot, un regard de ma digne épouse, et Fabrice est calmé.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Nous avons chacun nos défauts.

FABRICE.

Hé, parbleu! qui n'en a pas?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Nous saurons les supporter mutuellement.

FABRICE.

Je crois que la charge ne sera pas pesante pour moi.

MADEMOISELLE DE KERSALEC, affectueusement.

Ni pour moi non plus, je l'espère.

FABRICE.

Ah! vous êtes charmante! Comment pouvez-vous penser ainsi, et avoir été élevée dans cette maison? Cela est étonnant, au moins.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Revenons à ce qui vous regarde. Je craindrais une nouvelle conversation entre vous et monsieur de Forfanville. Je crois, monsieur, qu'il est temps de vous retirer.

FABRICE, étonné.

Vous venez de me dire, je crois, que vous restez, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Oui, monsieur.

FABRICE.

Je reste aussi : je ne vous quitte plus.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Mon oncle va paraître.

FABRICE.

Hé bien, je l'attendrai.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je voudrais le prévenir....

FABRICE.

Nous lui parlerons ensemble.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je vous en prie,

FABRICE.

Par grace.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je vous en supplie, retirez-vous, si vous m'aimez.

FABRICE, vivement.

Je sors, mademoiselle, je sors.

SCÈNE II.

FABRICE, MADEMOISELLE DE KERSALEC, JÉROME.

JÉROME, vivement.

Mademoiselle, j'ai oublié de vous dire tantôt..... Je suis si étourdi.... Monsieur de Forfanville a quelque chose d'important à vous dire; quelque chose de

tendre à vous remettre. Pas trop de sévérité, entendez-vous? L'air indécis..... Cet air.... là.

FABRICE.

Comment, morbleu! Qu'est-ce à dire?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je n'entends pas....

JÉROME.

Suivez mes avis à la lettre.

FABRICE.

Ils n'ont pas le sens commun.

JÉROME.

J'ai la tête froide, monsieur, et j'y vois mieux que vous: suivez mes avis, vous dis-je.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Mais encore, faut-il savoir...

JÉROME.

Je me sauve : il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

MEDEMOISELLE DE KERSALEC.

Expliquez-moi, du moins...

JÉROME.

Venez faire un tour de jardin. Je vous conterai tout, sans que ça paraisse.

SCÈNE III.

FABRICE, MADEMOISELLE DE KERSALEC.

FABRICE, effrayé.

Je reste, mademoiselle, je reste. Ne croyez pas que

je m'éloigne : il y a du louche, au moins, dans ce que cet homme vient de dire. Si Forfanville était capable....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Que vous importe?

FABRICE.

Comment! que m'importe?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Oui, monsieur, quand ma raison et mon cœur parlent pour vous.

FABRICE.

Forfanville est un homme sans principes.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

J'en ai pour lui et pour moi, soyez tranquille.

FABRICE.

Tranquille quand on aime; tranquille quand on a des craintes!

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Vous n'en devez point avoir, ou vous ne m'estimez pas.

FABRICE.

Je ne vous estime pas! Je ne vous estime pas! Voilà de ces choses qu'on ne peut entendre de sang-froid.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Qu'il ne faut pas se faire dire, ou auxquelles il faut s'accoutumer.

FABRICE.

Non, non, je ne m'accoutumerai pas à cela.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Vous n'êtes pas raisonnable. Écoutez-moi.

FABRICE.

Je n'écoute plus rien : vous finiriez encore par avoir raison.

MADEMOISELLE DE KERSALEC, tendrement.

En êtes-vous fâché ?

FABRICE.

J'en serais enchanté dans toute autre occasion ; mais cette affaire-ci....

MADEMOISELLE DE KERSALEC, souriant.

Vous croyez donc monsieur de Forfanville bien dangereux ?

FABRICE.

Je ne dis pas cela.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Vous supposez donc que je puisse me prêter à ses folies ?

FABRICE.

Qu'appelez-vous, mademoiselle ? Je ne suis pas fait pour avoir de semblables idées.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Cependant vous êtes jaloux; mais cela se passera, quand vous me connaîtrez mieux. Je vais rejoindre le jardinier; modérez-vous et attendez-moi. Tâchez surtout d'éviter monsieur de Forfanville.

FABRICE.

Oh ! ma foi...

MADEMOISELLE DE KERSALEC, affectueusement.

Vous me l'avez promis, vous me tiendrez parole : j'y peux compter, n'est-il pas vrai ?

FABRICE.

Ah! quelle enchanteresse! je le savais bien que vous finiriez par avoir raison.

(En sortant, mademoiselle de Kersalec présente sa main à Fabrice, qui la baise avec transport.)

SCÈNE IV.

FABRICE, SEUL.

Cette fille est étonnante! Elle prend sur moi un ascendant... Ma foi, toutes réflexions faites, je n'en suis pas fâché. J'ai le cœur bon; mais ma tête m'égare quelquefois, et il est agréable d'avoir pour Mentor la sagesse et les graces. Cependant, je ne la connais que d'aujourd'hui... Si elle s'oubliait... Fi, Fabrice, fi, l'horreur! Tu supposes le mal, tandis que l'homme sensible a tant de peine à croire à l'évidence. D'ailleurs, sa figure, ses manières, ses discours, tout en elle porte un caractère de vérité... Rougis, Fabrice, repens-toi. Tu as soupçonné la vertu, toi qui, peut-être, es si digne d'y croire. (*Apercevant madame de Forfanville.*) A l'autre, à présent. Il faut essuyer encore une bordée d'inepties et de balivernes.

SCÈNE V.

FABRICE, MADAME DE FORFANVILLE.

MADAME DE FORFANVILLE.

Ah! vous voilà, mon ami?

FABRICE.

Aussi impertinens l'un que l'autre.

MADAME DE FORFANVILLE.

Je cherche monsieur de Forfanville.

FABRICE.

Et moi, je l'évite.

MADAME DE FORFANVILLE.

Hé pourquoi, s'il vous plaît?

FABRICE.

Ses tons me déplaisent.

MADAME DE FORFANVILLE.

Mais, les miens...

FABRICE.

Ne m'amusent pas davantage.

MADAME DE FORFANVILLE.

Vous me paraissez sauvage avec les dames.

FABRICE.

C'est selon.

MADAME DE FORFANVILLE.

Ah! vous vous adoucissez quelquefois?

FABRICE.

Avec celles qui me plaisent.

MADAME DE FORFANVILLE.

Il en est donc....

FABRICE.

Il en est une qui peut tout sur moi.

MADAME DE FORFANVILLE.

Belle?

FABRICE.

Oui, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Le port majestueux?

FABRICE.

Oui, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Des graces, de l'esprit?

FABRICE.

Oui, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

(*A part.*) J'ai fait sa conquête. (*Haut.*) Et qui vous a paru disposée à répondre à vos vœux?

FABRICE, impatienté.

Oui, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Ne vous y trompez pas, mon petit monsieur. Elle avait ses raisons pour agir ainsi.

FABRICE.

Madame, on ne m'appelle pas mon petit monsieur; on ne m'appelle pas mon ami. Les honnêtes gens m'appellent Fabrice; souvenez-vous-en, je vous en prie, car enfin, cela m'ennuie.

MADAME DE FORFANVILLE.

Et vous, n'oubliez pas, s'il vous plaît, que vous parlez à madame de Forfanville.

FABRICE.

Vous me le feriez oublier, si je n'étais convaincu qu'un galant homme doit des égards à toutes les femmes, même à celles qui en méritent le moins.

MADAME DE FORFANVILLE.

Laissons tout ce verbiage. Vous avez donc la bon-

homie de croire que cette femme intéressante a de l'inclination pour vous.

FABRICE.

J'ai lieu d'en être persuadé.

MADAME DE FORFANVILLE.

Détrompez-vous, mon cher : elle voulait inquiéter monsieur de Forfanville, voilà tout.

FABRICE.

Vous m'inquiétez à mon tour, madame : qu'a-t-elle de commun avec monsieur de Forfanville ?

MADAME DE FORFANVILLE.

Peu de chose, depuis quelque temps : c'est un petit perfide qui fait quelquefois le papillon ; mais, elle le ramènera.

FABRICE.

Et vous vous prêterez à ce raccommodement ?

MADAME DE FORFANVILLE.

Il le faut bien ; on est indulgente.

FABRICE.

Vous êtes facile, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Au contraire, il est certain article sur lequel je ne plaisante jamais ; mais il faut opposer la finesse à l'intrigue, et je vous ai choisi pour me rétablir dans mes droits.

FABRICE.

Que je meure, si je vous entends !

MADAME DE FORFANVILLE.

Vous n'avez pas vu tantôt que je cherchais à allumer la jalousie de monsieur de Forfanville, à lui faire

apercevoir tout le mérite d'une épouse tendre et délaissée?

FABRICE.

Ah! fort bien.

MADAME DE FORFANVILLE.

Si vous aviez conçu quelque espoir, si vous supposiez madame de Forfanville susceptible de faiblesse...

FABRICE.

Ah! je commence à comprendre. C'est-à-dire que cette personne belle, spirituelle, d'un port majestueux, c'est vous?

MADAME DE FORFANVILLE.

Hé qui donc, s'il vous plaît?

FABRICE.

Je n'aurais pas deviné celui-là, par exemple.

MADAME DE FORFANVILLE.

Téméraire!

FABRICE.

Pardon, madame; mais voilà de ces choses auxquelles on ne s'attend pas.

MADAME DE FORFANVILLE.

Ces bourgeois sont d'une grossièreté....

FABRICE.

Dites, d'une vérité...,

MADAME DE FORFANVILLE.

Bien révoltante en honneur. Je ne conçois pas qu'on puisse se méprendre ainsi. Il faut être bien dépourvu de goût. Vous seriez-vous imaginé que je parlais de la petite Kersalec?

FABRICE.

Oui, ma foi, je l'ai cru.

MADAME DE FORFANVILLE.

Une enfant d'une physionomie morte, d'un maintien gauche, d'un esprit de travers.

FABRICE.

Finissons, finissons, madame : telle qui en dit du mal voudrait lui ressembler.

MADAME DE FORFANVILLE.

Lui ressembler! D'après ce que m'a dit Jérome... Mais je crois comprendre à mon tour. Monsieur est amoureux de la petite Bretonne.

FABRICE, appuyant.

Je suis amoureux de mademoiselle de Kersalec, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Et voilà le digne objet qui répond à vos vœux?

FABRICE.

Quittez, madame, quittez ce ton de mépris qui ne sied à personne, et croyez qu'il faut avoir infiniment de mérite pour trouver des défauts à mademoiselle de Kersalec. Monsieur de Forfanville est plus indulgent que vous.

MADAME DE FORFANVILLE.

Je le sais, je le sais; le jardinier m'a dit deux mots en passant... Voilà pourquoi je le cherchais, le cher ingrat. On ne trompera pas une épouse outragée et clairvoyante. Je les observe; je ne les quitte plus.

FABRICE.

Observez votre époux, madame : lui seul est capable de se manquer.

MADAME DE FORFANVILLE.

Toujours quelque chose d'amer dans vos reparties. Petit mutin, écoutez-moi : malgré les rapports de monsieur de Forfanville, malgré son indignation contre vous, je vous garderai quelque temps chez moi ; vous m'y serez utile.

FABRICE.

C'est fort heureux.

MADAME DE FORFANVILLE.

En présence de mon infidèle, nous continuerons la scène de tantôt ; et si vous soutenez la ruse avec un peu d'intelligence, je vous accorderai ma protection.

SCÈNE VI.

FABRICE, SEUL.

M'en voilà débarrassé. Il n'y a qu'un amoureux qui puisse tenir à cela. Il est temps que ces tracasseries finissent. Mon ami, mon petit monsieur, je vous accorderai ma protection. Il est permis d'être sot, mais il faudrait du moins n'être pas impudent.

SCÈNE VII.

FABRICE, MADEMOISELLE DE KERSALEC, JÉROME.

JÉROME.

Ah ça, tout est arrangé ; contenez-vous, monsieur, et n'allez pas gâter nos affaires.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je vais vous expliquer, monsieur, le stratagème qu'a imaginé Jérome.

FABRICE.

Et moi, mademoiselle, je ne veux rien savoir. Je vous ai offensée tantôt; j'ai conçu depuis des soupçons que mon cœur a aussitôt désavoués, et dont je vous vengerai par un respect, par une modération....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Non, monsieur, ma réputation veut que vous soyez instruit d'avance: écoutez-moi.

FABRICE.

Je ne veux rien savoir, vous dis-je. Vous prodiguer mon estime et ma confiance, voilà mon devoir; tant pis pour vous, si vous manquez aux vôtres.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Quoi que vous disiez, il faut absolument....

FABRICE.

Qu'avons-nous besoin de ruser, quand nous pouvons invoquer l'autorité des lois?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je ne vous ai pas promis d'employer ce moyen-là.

FABRICE.

Hé! tant pis, mademoiselle, si vous vous y refusez; c'est le plus court....

JÉROME.

Ce n'est pas le moment de jaser; je vais le conduire dans ma loge, et je le mettrai au fait de tout. Nous réussirons sans plaidoierie, et mon stratagème ne fera de mal à personne. (*A Fabrice.*) Soyez tran-

quille ; d'abord, mademoiselle vous aime de tout son cœur.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Ah ! Jérome....

JÉROME.

Oui, mademoiselle, vous me l'avez dit, et monsieur mérite de le savoir : c'est un brave homme. Pour monsieur de Forfanville, il donne à plein collier dans le panneau. Un vieillard amoureux....

FABRICE.

Perd la tête, et fait divorce avec la raison.

JÉROME.

Vous m'avez plu au premier coup d'œil, et je suis charmé de faire réussir vos bonnes intentions.

FABRICE.

Tiens, mon ami, ma bourse est à toi. Tu te recules? Ne me refuse pas, tu me ferais de la peine.

JÉROME.

Monsieur, on paie un valet, et on n'abaisse pas un honnête homme qui nous oblige. Suivez-moi.

FABRICE, l'embrassant.

Pardon, mon ami, pardon, je n'ai pas voulu t'humilier. J'apprends que l'homme est ce qu'il veut être, et qu'il ne se dégrade jamais involontairement.

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE DE KERSALEC, SEULE.

Oui, j'ai pour lui une inclination naissante, que ses qualités justifient. Quel cœur! quelle justesse de

raisonnement, unie à une vivacité.... Peut-être aussi les procédés qu'il éprouve dans cette maison ont-ils aigri un caractère naturellement impétueux. Si mon oncle, que je n'ai pas vu depuis mon enfance, ne heurtait pas ses principes, Fabrice, calmé par un homme raisonnable, se modérerait, et... Qu'importe, après tout, qu'il soit un peu emporté? Une épouse chérie a tant de droits sur son mari; elle a tant de ressources dans sa douceur! Oui, voilà l'homme qui me convient. Je ne blesserai pas les bienséances, je consulterai mon oncle; mais je sens que mon bonheur tient à celui de Fabrice, et je ne négligerai rien pour l'assurer. Je souffre cependant de me prêter au projet de Jérome. Monsieur de Forfanville, malgré ses ridicules, m'a rendu des services.... Mais n'est-ce pas lui en rendre un à mon tour, que de chercher à le guérir de sa folie? Une plaisanterie d'un moment peut le rendre à son épouse et à lui-même. Le voici; voyons-le venir.

SCÈNE IX.

DE FORFANVILLE, MADEMOISELLE DE KERSALEC.

FORFANVILLE.

Hé bien! mademoiselle, vous me voyez donc souffrir avec indifférence?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je ne vois pas quelles peuvent être vos peines.

FORFANVILLE.

Vous les devineriez aisément, si vous y étiez sensible.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Vous ne devez pas douter de l'intérêt que je prends à vous.

FORFANVILLE.

Vous vous intéressez à moi? Mon âge ne vous rebute pas?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Plus jeune, je vous aurais moins d'obligations.

FORFANVILLE.

Il est vrai : je ne vous aurais pas élevée.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Et vous ne jouiriez pas de ma reconnaissance.

FORFANVILLE.

Mais, dites-moi, céleste enfant, comment accordez-vous cette reconnaissance et vos liaisons avec cet homme qui veut vous épouser malgré moi?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je ne ferai rien sans votre avis et celui de mon oncle.

FORFANVILLE.

Il pensera comme moi.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je n'en sais rien.

FORFANVILLE.

Nous vous prierons tous deux d'attendre encore quelque temps.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

J'y consentirai volontiers.

FORFANVILLE.

De recevoir un époux de ma main.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Il eût fallu en parler plus tôt.

FORFANVILLE.

Vous aimez donc éperdument ce monsieur Fabrice?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Éperdument..... non.

FORFANVILLE.

Si je vous proposais un parti....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je ne me suis pas interdit tout-à-fait la liberté du choix.

SCÈNE X.

DE FORFANVILLE, MADEMOISELLE DE KERSALEC; MADAME DE FORFANVILLE, écoutant du fond.

FORFANVILLE.

Mais vous êtes engagée....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Non pas au point de ne pouvoir plus reculer.

FORFANVILLE.

Il est certain que jusqu'à la conclusion du mariage....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

On peut toujours disposer de soi.

MADAME DE FORFANVILLE.

Où vont-ils en venir?

FORFANVILLE.

Un bourgeois n'est pas ce qu'il vous faut. Je connais quelqu'un qui est bien plus digne de vous.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Serai-je digne de lui?

FORFANVILLE.

N'en doutez pas. Il a des qualités intéressantes.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je le crois.

FORFANVILLE.

Il est d'une antique noblesse, dans l'âge de la raison; il a une fortune considérable....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Et il dépose tout cela à mes pieds?

FORFANVILLE.

Avec un ravissement sans égal; mais, ma petite reine, il demande quelque délai.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Oh! tant qu'il lui plaira.

FORFANVILLE.

Il n'est pas tout-à-fait maître de disposer de sa main.

MADAME DE FORFANVILLE.

Le scélérat!

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

On est quelquefois arrêté par des obstacles cruels.

MADAME DE FORFANVILLE.

La petite personne est traitable.

FORFANVILLE, à part.

Voilà qui va le mieux du monde. (*Haut.*) Il m'a prié....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Il vous a prié....

FORFANVILLE.

De lier avec vous une correspondance....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Et vous y avez consenti?

FORFANVILLE.

Peut-on refuser quelque chose à ses amis?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Ah! vous êtes amis?

FORFANVILLE.

Nous sommes inséparables.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Il est étonnant que je ne le connaisse pas.

FORFANVILLE.

Vous le connaissez, friponne.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Vraiment?

FORFANVILLE.

Quoi! vous ne devinez pas?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Pas du tout.

MADAME DE FORFANVILLE.

Comme elle conduit à son but, la rusée!

FORFANVILLE.

Voilà, mon adorable, ce qui va le faire connaître.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Un billet?

FORFANVILLE.

Qui peint bien faiblement ses tendres sensations. Daignez-vous l'accepter, adorable Bretonne?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Ce qui vient de votre main ne peut m'être suspect.

MADAME DE FORFANVILLE, arrachant le billet.

Non pas à vous; mais bien à moi, mademoiselle.

(Mademoiselle de Kersalec s'enfuit.)

SCÈNE XI.

FORFANVILLE, MADAME DE FORFANVILLE.

FORFANVILLE, à part.

Je me suis laissé prendre; n'importe, ne perdons pas la tête. (*Haut.*) Rendez-moi cette lettre, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Vous la rendre, monsieur! L'espérez-vous?

FORFANVILLE.

Je l'entends ainsi, madame, et je vous l'ordonne par toute l'autorité que j'ai sur vous.

MADAME DE FORFANVILLE.

Les femmes de mon sang ne cèdent jamais, monsieur.

FORFANVILLE.

Obéissez, madame, et ne répliquez pas.

MADAME DE FORFANVILLE.

Laissez donc, monsieur, laissez donc. Il vous sied bien de prendre ce ton, vous qui devriez rougir....

FORFANVILLE.

D'éprouver autant de résistance à mes volontés.

MADAME DE FORFANVILLE.

Vous n'êtes pas au bout, monsieur. Je vous ferai voir qu'un époux coupable est à la discrétion de sa femme. Je tiens la preuve du crime, ingrat que j'ai tant aimé, que j'aimerais encore, si.....

FORFANVILLE.

Finissez vos lamentations, et rendez-moi cette lettre.

MADAME DE FORFANVILLE.

Il ne me plaît pas, à moi.

FORFANVILLE.

Vous la rendrez.

MADAME DE FORFANVILLE.

Je ne la rendrai pas.

FORFANVILLE.

Faudra-t-il employer la violence, madame?

MADAME DE FORFANVILLE.

Ne vous y jouez pas, monsieur. Une femme comme moi est faite pour vous tenir tête, entendez-vous?

FORFANVILLE.

Pas de mauvaises plaisanteries, s'il vous plaît, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Ne vous les attirez pas. N'êtes-vous pas honteux, à votre âge.....

FORFANVILLE.

Je n'ai que deux ans plus que vous.

MADAME DE FORFANVILLE.

De vouloir séduire cette enfant, tandis que vous avez une épouse formée.....

FORFANVILLE.

Oui, très-formée!

MADAME DE FORFANVILLE.

Qui n'aurait jamais dû perdre ses droits sur vous. Je le dirai à monsieur de Kersalec.

FORFANVILLE, suppliant.

Ah! madame.....

MADAME DE FORFANVILLE.

Oui, je le lui dirai; je ferai tancer la petite; je vous mettrai dans le cas de faire éclater cette valeur dont vous vous targuez, et dont personne que vous n'a jamais parlé.

FORFANVILLE.

Ah! madame.....

MADAME DE FORFANVILLE.

Non, monsieur. Nous verrons comment vous vous tirerez de là. Vous me manquez, et vous jouez ensuite les grands airs! Ah! je vous apprendrai à respecter et à remplir les devoirs conjugaux. Lisons ce charmant poulet.

FORFANVILLE.

Je ne le souffrirai pas, madame.

MADAME DE FORFANVILLE.

Paix, monsieur.

FORFANVILLE.

Mais, madame....

MADAME DE FORFANVILLE.

Paix, vous dis-je.

FORFANVILLE, à part.

Je suis enferré, il faut filer doux.

MADAME DE FORFANVILLE, lisant.

Je vous adore, charmante Kersalec. Céladon suranné! *Conservez-vous pour moi.* Que veut dire ceci? *Que votre oncle ignore une flamme.....* Il en punira l'insolence. *Qui sera bientôt couronnée.* Nous verrons cela, par exemple. *Ma femme ne peut aller loin.* Je me porte mieux que vous. *Son asthme l'emportera bientôt.....* Qu'est-ce à dire, mon asthme? Vous êtes un imposteur. J'ai des vapeurs, monsieur, et point d'asthme. J'ai des oppressions, des gonflemens de poitrine, que me causent vos procédés, vos perfidies, et je n'ai point d'asthme, entendez-vous, monsieur, je n'ai point d'asthme.

FORFANVILLE.

Ma femme.....

MADAME DE FORFANVILLE.

Ah! vous vous livrez aux douceurs d'un veuvage anticipé, et vous calomniez mon tempérament! J'ai un asthme!

FORFANVILLE.

Ma petite femme.....

MADAME DE FORFANVILLE.

Retirez-vous, monsieur. Me faire passer pour une femme valétudinaire!

FORFANVILLE.

Faisons la paix, mon cœur.

MADAME DE FORFANVILLE.

Je pourrais oublier un moment de faiblesse ou d'erreur; mais un asthme! Voilà de ces choses qui ne se pardonnent pas.

FORFANVILLE.

Hé bien, je l'ai cru; je me suis trompé.

MADAME DE FORFANVILLE.

Laissez-moi, laissez-moi; je ne veux ni vous voir ni vous entendre. Je me vengerai, soyez-en certain, et je vais méditer ma vengeance. Sortez, monsieur, sortez.

FORFANVILLE.

J'ai l'honneur de vous représenter, ma femme, que la clémence....

MADAME DE FORFANVILLE.

Faut-il que je répète, monsieur?

FORFANVILLE.

Je vous supplie....

MADAME DE FORFANVILLE.

Silence, et retirez-vous.

FORFANVILLE.

Oh! la maudite femme! la maudite femme!

SCÈNE XII.

MADAME DE FORFANVILLE, SEULE.

Oui, je me vengerai, je le veux, je le dois à l'honneur des femmes. Ah! j'ai un asthme! Je déclarerai tout à monsieur de Kersalec, j'y suis déterminée.

Mauvais mari, dépositaire infidèle, vous ne méritez aucun ménagement, monsieur de Forfanville..... Cependant, si je parle, j'expose les jours d'un volage pour qui l'amour me parle encore. J'adopte un projet plus sûr, moins dangereux; qui désolera mon perfide, et punira en même temps la beauté facile qui m'a ravi son cœur. Je marierai la petite à son amant bourgeois. Mon traître sentira à son tour les douleurs d'une passion malheureuse, et la tendre Kersalec dérogera. Elle dérogera! Quelle vengeance! Oui, mademoiselle, vous dérogerez. Si l'on résiste, j'offre une donation de tous mes biens. Si monsieur de Forfanville ose élever la voix, sa lettre à la main, je le soumets, je le subjugue, et il ne lui restera que le regret de m'avoir outragée, et l'impuissance de me contredire.

SCÈNE XIII.

De FORFANVILLE, Madame de FORFANVILLE, de KERSALEC, Mademoiselle de KERSALEC.

KERSALEC.

Oui, mon ami, je viens, après quinze ans d'absence, visiter le dépôt que je vous ai confié. Madame, agréez mon hommage.

MADAME DE FORFANVILLE.

Tout le monde vous attendait ici, monsieur, et chacun par un motif différent.

KERSALEC.

Et moi, je n'en ai qu'un, madame. Voir mes amis

embrasser ma nièce, m'applaudir des qualités qu'elle a sans doute acquises, tel est le motif de mon voyage.

MADAME DE FORFANVILLE.

Ce voyage doit flatter tous ceux qui vous connaissent, n'est-il pas vrai, monsieur de Forfanville ?

FORFANVILLE, à part.

Ah ! madame, ménagez-moi.

KERSALEC.

Je ne vois pas à qui il pourrait déplaire. Forfanville est mon ancien ami; il a élevé ma nièce; elle doit avoir des principes....

MADAME DE FORFANVILLE.

Tout-à-fait conformes aux siens, je vous l'assure.

KERSALEC.

En ce cas, je suis heureux et tranquille.

FORFANVILLE, à part à sa femme.

Hé ! par grace....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

J'espère que mon oncle restera quelque temps avec nous.

KERSALEC.

Oui, ma nièce. On ne fait pas souvent de ces voyages-là, et je vous donnerai tous les momens dont mes affaires me permettront de disposer.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Ah ! tant mieux, mon cher oncle : vos conseils me sont nécessaires.

MADAME DE FORFANVILLE, bas à son mari.

Il est des choses sur lesquelles elle n'en demandera pas, n'est-il pas vrai ?

FORFANVILLE.

Mais, autrefois, mon ami, vous n'aviez d'affaires que vos plaisirs.

KERSALEC.

J'étais jeune alors, et quinze ans changent un homme. Au reste, mes amis, je peux, sans déranger mon commerce, demeurer avec vous deux ou trois mois, et j'espère que nous les passerons gaîment.

MADEMOISELLE DE KERSALEC, avec satisfaction.

Ah! mon oncle fait commerce?

KERSALEC.

Pourquoi pas, mademoiselle? Auriez-vous sur cette profession les préjugés qu'adoptent la plupart de nos gentilshommes?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Oh! non certainement, mon oncle.

KERSALEC.

Je me rappelle qu'autrefois Forfanville tenait à ces chimères. Je l'ai prié de vous élever tout simplement; de vous éloigner de ces airs de hauteur qui ne conviennent pas même à une femme qui a de la fortune, et je vois avec plaisir qu'il a suivi mes instructions.

MADAME DE FORFANVILLE.

Oui, à la lettre, monsieur. Vous seriez enchanté si vous saviez combien il a soigné l'éducation de mademoiselle; combien elle répond à ses soins.

FORFANVILLE, à part.

Madame, vous abusez de ma situation.

MADAME DE FORFANVILLE.

(*A part.*) Laissons-le respirer un moment. (*Haut.*) Mais par quel hasard monsieur est-il commerçant? Je me souviens qu'autrefois il avait l'honneur de servir dans la marine royale.

KERSALEC.

Je n'ai pas quitté le service, madame! Soldat en temps de guerre; marchand, quand je ne suis pas employé, j'accorde mes devoirs et mes intérêts.

FORFANVILLE, à part.

Encore un marchand!

MADEMOISELLE DE KERSALEC, à part.

Ah! Fabrice, quelle agréable surprise!

KERSALEC.

Je suis, vous le savez, un cadet de Bretagne, et par conséquent, exhérédé dès ma naissance. Cette coutume n'a pas le sens commun; mais elle a force de loi; elle accommode les aînés, et mon frère, à la mort de notre père, s'établit dans ses biens. Il trouva une fortune toute faite, et la dissipa: c'est assez la règle. Malheureusement, il a laissé une fille qui n'a rien, et rarement, dans ce pays-ci, on prend une femme sans dot; mais j'ai envie de l'emmener en Amérique. J'y connais des gens qui comptent encore pour quelque chose la beauté et la sagesse. Ma nièce est jolie, et près de vous, madame, elle doit avoir trouvé l'exemple et le précepte.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Je me suis efforcée, monsieur, de me rendre digne de vous; mais je voudrais....

KERSALEC.

Vous voudriez.....

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Ne pas m'éloigner de Marseille.

MADAME DE FORFANVILLE.

Oui, mademoiselle a ses raisons pour habiter Marseille, ou mon château. Monsieur de Forfanville peut vous donner des lumières à cet égard.

KERSALEC.

Une inclination? Tant mieux. Je serai charmé que vous trouviez ici ce que nous allions chercher là-bas; mais cette affaire ne me regarde pas. Je ne connais encore ni vos relations, ni votre caractère : c'est à Forfanville à décider....

MADAME DE FORFANVILLE.

Il a déja donné son avis.

KERSALEC.

Le parti est convenable, sans doute, puisqu'il se tait. Pressons la conclusion. Je raisonne en spéculateur, et je dis qu'on ne peut terminer trop tôt un marché avantageux.

MADEMOISELLE DE KERSALEC, à part.

Oh! il est charmant! il est charmant!

KERSALEC.

A propos, madame, vous me demandiez tout à l'heure par quel hasard je suis devenu marchand. Parvenu à l'âge de réfléchir, et réduit à mes appointemens, j'ai senti la nécessité de valoir quelque chose. J'ai appris mon métier, que je faisais par routine, comme beaucoup de mes camarades, et je me suis

mis en état de commander une frégate que l'on m'a confiée. Quelques actions heureuses m'ont fait distinguer, et la paix s'est faite quand on pensait à m'avancer. J'avais quelque droit aux graces de la cour; mais j'ai mieux aimé les avoir méritées, que les avoir obtenues, et devoir mon aisance à ma seule industrie. Il est dur, pour un homme qui pense, d'être à charge à l'état, et, avec du courage et de la constance, il est rare qu'on ne surmonte pas l'adversité. J'ai pris le parti du commerce, et j'ai réussi dans mes entreprises; mais je n'attends pas avec moins d'impatience le moment d'être utile à ma patrie; je n'en suis pas moins disposé à lui offrir mon sang, et le jour où il coulera pour elle sera le plus beau de ma vie.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Ah! mon oncle, mon digne oncle!

FORFANVILLE.

Ma foi, monsieur, je n'aurais pas cru....

KERSALEC.

Vous paraissez étonnés de me trouver le sens commun. Autrefois, mon cher Forfanville, nous déraisonnions ensemble, et nous n'estimions que la noblesse et notre épée; mais, mon cher, en passant et repassant la ligne, je me suis défait de ces idées gothiques, et maintenant je ne connais, moi, que deux ordres dans l'état, les honnêtes gens et les fripons.

MADAME DE FORFANVILLE, bas, à son mari.

Dans lequel des deux ordres vous rangez-vous, monsieur?

FORFANVILLE, bas à sa femme.

La paix est trop chère à ce prix, madame : j'aime mieux....

MADAME DE FORFANVILLE, à part.

Le pauvre homme ! son embarras me fait pitié. Je me tairai, ne craignez rien ; mais point de résistance à mes volontés, ou bien.....

FORFANVILLE.

Non, madame, non.

KERSALEC.

Mais qu'avez-vous donc, vous autres ? vous me paraissez contraints, embarrassés ; vous avez l'air de vous craindre mutuellement ; ne seriez-vous pas heureux ? Quelque dérangement de fortune.....

FORFANVILLE.

Non, monsieur.

KERSALEC.

Quelque dissension domestique ? Hem ! plaît-il ? Vous ne répondez rien ? Je suis au fait. Mes amis, quand les agrémens de la jeunesse sont passés, il est difficile de vivre ensemble, et si l'on n'a pris de bonne heure l'habitude de s'estimer, il est presqu'impossible de se supporter plus tard ; mais il vaut mieux souffrir, avec patience, quelques disgraces passagères ; passer sur des caprices, sur des humeurs inséparables de la condition humaine, que de s'aigrir mutuellement, et, dans votre position, il est cruel de se haïr. Mais nous philosopherons dans un autre moment. Parlons de ce qui presse le plus, une nièce à marier, et qu'il ne faut pas faire attendre, car tous les instans sont

précieux quand on aime. Dites-moi, Forfanville, quel homme est le prétendu?

FORFANVILLE.

Madame.....

MADAME DE FORFANVILLE.

Parlez, monsieur, nommez le vainqueur fortuné. Il serait injuste de vous ôter cette satisfaction, après l'intérêt que vous avez pris à cette affaire.

KERSALEC.

Hé bien, mon ami?

FORFANVILLE.

C'est un petit marchand....

KERSALEC.

Avec de l'intelligence, de l'activité, le crédit que je lui procurerai, il étendra son commerce, et si d'ailleurs il convient à ma nièce.....

FORFANVILLE.

Vous ne m'entendez pas : celui-ci est riche, à ce qu'il dit, et.....

KERSALEC.

Ah! je vous demande pardon, mon ami : j'ai été trompé par une expression féodale. Défaites-vous, mon cher Forfanville, de ces ridicules qui ne tiennent pas contre une lueur de raison. Un homme d'honneur n'est jamais petit, dans quelqu'état que le sort l'ait placé.

FORFANVILLE.

C'est fort bien; mais cet homme manque de respect à certaines personnes....

KERSALEC.

Et ces personnes sont-elles certaines de s'être rendues respectables à ses yeux? Car, mon cher ami, les hommes ne nous jugent pas d'après l'opinion que nous avons de nous; mais d'après ce que nous valons.

FORFANVILLE.

Il est d'ailleurs présomptueux, arrogant....

MADAME DE FORFANVILLE.

(*A part.*) C'est la vérité pure. (*Haut.*) Il n'a pas un seul de ces défauts, monsieur, et c'est l'époux qui convient à mademoiselle.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Ah! vous avez bien raison, madame. C'est un cœur, une ame comme.... comme les vôtres, mon cher oncle. Je vous assure que monsieur Fabrice vous plaira au premier coup d'œil.

KERSALEC, cherchant.

Fabrice.... ce nom m'est connu. Quel est son genre de négoce?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

L'épicerie.

KERSALEC.

Faisant le commerce des îles?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Oui, mon oncle.

KERSALEC.

Établi à Marseille?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Établi à Marseille.

KERSALEC.

Monsieur de Forfanville, vous avez jugé bien légèrement un des plus respectables négocians de France. Son commerce est considérable, son crédit sans bornes, et sa probité intacte. Je vous fais mon compliment, ma nièce.

FORFANVILLE.

Mais, c'est que ce Fabrice.....

MADAME DE FORFANVILLE, bas.

Paix, monsieur.

KERSALEC.

Ce Fabrice est un homme auquel je souhaiterais que tout le monde ressemblât, mon ami. Mais comment le connaissez-vous?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

De l'argent que mon père a prêté au sien est le principe de sa fortune. Il a su mon état, et sans me connaître il est venu, guidé par la seule reconnaissance, m'offrir sa main et ce qu'il possède.

KERSALEC.

Il joint une belle ame aux qualités que je lui connaissais déja? Ah! Forfanville! Forfanville! Est-il ici?

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Oui, mon oncle.

KERSALEC.

Va me le chercher, mon enfant; que je le voie, que je l'embrasse.

SCÈNE XIV.

MADAME DE FORFANVILLE, DE FORFANVILLE, DE KERSALEC, MADEMOISELLE DE KERSALEC, FABRICE.

FABRICE, se jetant dans les bras de Kersalec.

Le voilà, aussi impatient que vous de vous témoigner toute son estime.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Vous avez entendu.....

FABRICE.

Tout ce qu'a dit monsieur, et je serais désespéré d'en avoir perdu un mot; mais comment pouvez-vous être gentilhomme, et penser de cette façon-là?

KERSALEC.

Monsieur, un homme comme vous ne doit connaître ni la prévention, ni l'injustice, qui en est la suite.

FABRICE.

Dame, mettez-vous à ma place: je n'ai jamais fréquenté la noblesse, et je l'avais jugée sur l'échantillon.

MADEMOISELLE DE KERSALEC, bas à Fabrice.

Ne compromettez pas monsieur de Forfanville, je vous en prie.

KERSALEC.

Ma nièce, vous devez à mon ami de ne rien faire sans son agrément: c'est une loi que vous impose la reconnaissance.

MADEMOISELLE DE KERSALEC.

Consentez-vous, monsieur ?....

MADAME DE FORFANVILLE.

Comment, s'il y consent? avec un sensible plaisir ; j'en suis convaincue. N'est-il pas vrai, monsieur, vous consentez ?

FORFANVILLE.

Mais, madame.....

MADAME DE FORFANVILLE.

(*Bas.*) Consentez, ou je vais parler. (*Haut.*) Vous consentez, monsieur de Forfanville ?

FORFANVILLE.

Hé, sans doute, madame. (*A part.*) Aussi-bien il n'en serait ni plus ni moins ; mais je suis pris comme un sot.

KERSALEC.

Allons, mon cher Fabrice, il m'est bien doux de vous donner ma nièce.

FABRICE.

Vous ne pouviez me faire un plus précieux cadeau.

KERSALEC.

Ni la placer plus avantageusement.

FABRICE.

Ah ça, mon cher oncle, j'espère que nous serons toujours amis, quoique vous ayez par-dessus moi un titre.....

KERSALEC.

Eh, laissez vos rêveries. Je suis gentilhomme, et je n'en suis pas fâché ; mais le titre dont je m'honore, dont je suis fier, c'est celui de bon citoyen.

FABRICE.

J'estimais mon état, vous me le faites estimer davantage; je haïssais la noblesse, vous me la faites aimer, et je sens en effet que ce titre de citoyen est le lien général de la société, le gage de cette douce égalité qui élève chacun sans abaisser personne, la colonne inébranlable à qui tient la durée des empires.

FIN DU MARCHAND PROVENÇAL.

CHARLES ET CAROLINE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

PRÉFACE.

Cette pièce n'est point un sujet d'invention. Les principaux incidens sont conformes à la vérité; les caractères sont pris dans la nature. Charles, sa femme, son père, son frère, le juge inique (1) qui l'assassina juridiquement en 1787, tous ces personnages sont existans, et plusieurs sont jeunes encore.

Charles, fugitif, malheureux, manquant de tout, invoquait, du fond de la Hollande, une loi positive qui l'autorisait à disposer de sa main. Croira-t-on qu'un juge ait osé se rendre coupable de prévarication, d'oppression et de déni de justice, par un décret qui déclarait Charles mort depuis plusieurs années, lorsque ce fripon était convaincu de son existence? Croira-t-on que parmi les habitans de Calais, tous également convaincus de l'existence de Charles, il ne s'en trouva pas un qui osât s'élever contre la scélératesse du juge? Le malheureux fut opprimé, et il le fut impunément: il n'avait pour lui que l'équité.

Charles espéra trouver plus d'intégrité dans un tribunal supérieur. Il appela du jugement de Béhague au parlement de Paris, qui confirma la sentence du juge de Calais; mais qui, pour ne rien perdre, condamna Charles aux frais.

L'Écuyer, procureur au parlement, avait bar-

(1) Béhague, alors président et maire de Calais.

bouillé du papier, pendant six mois, pour prouver à la cour que Charles était bien et dûment mort. Cependant, comme il connaissait le défunt et son domicile, il lui fit signifier l'arrêt de la chambre, avec invitation de l'aller payer sans délai, à peine d'y être contraint par corps. Charles, tout mort qu'il était, fut en personne payer le procureur, afin de ne plus entendre parler de tous les coquins à qui il avait eu affaire dans ce malheureux procès.

Voilà comme on rendait la justice en 1789.

PERSONNAGES.

CHARLES DE VERNEUIL.	M. SAINT-CLAIR.
DE VERNEUIL, père.	M. DESROSIERS.
DE VERNEUIL, fils.	M. VALLIENNE.
LE COMTE DE PRÉVAL.	M. CHATILLON.
BAZILE, ami de Charles.	M. MICHOT.
LA FLEUR, valet de Préval.	M. FAURE.
UN EXEMPT.	M. GENET.
CAROLINE, femme de Charles.	Me SAINT-CLAIR
CÉCILE, leur fille, âgée de quatre ans.	

La scène est à Paris.

Cette pièce est la première, en cinq actes, qu'on ait donnée sur le théâtre de la République, aujourd'hui de la Comédie-Française. Elle fut jouée en 1790.

CHARLES ET CAROLINE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre dont les murailles sont nues. On aperçoit quelques meubles grossiers et à demi usés.

SCÈNE I.

BAZILE, CAROLINE, CÉCILE.

(Bazile et Caroline sont assis. Caroline travaille. Cécile joue sur les genoux de sa mère.)

CAROLINE, tristement.

Il ne vient pas!

BAZILE.

Dame, au métier qu'il fait, on n'est pas toujours maître de soi.

CAROLINE.

Malheureux Charles!

BAZILE.

Vous le plaignez toujours, et, tenez, Caroline, je n'aimons pas ça. Charles gagne tout ce qu'il veut. Il a un certain air, là.... qui fait qu'on le préfère à tous

les commissionnaires du quartier. Je n'en sommes point jaloux, il mérite son bonheur; mais au moins ne faut-i' pas se plaindre quand la fortune nous rit.

CAROLINE.

Quand la fortune nous rit! Ah! Bazile!

BAZILE.

Oh!... Encore des lamentations. Il faut que je vous aimions ben pour écouter tout ça, car c'est si déraisonnable, si déraisonnable, voyez-vous, qu'en conscience je n'y comprenons rien.

CAROLINE.

Je le crois, Bazile; mais moi qui suis cause de tout, moi qui.....

BAZILE.

Moi qui suis cause de tout, moi qui.... V'là vingt fois qu'vous voulez parler, et qu'vous vous arrêtez tout court. Queuque tout ça veut dire?

CAROLINE.

Ah! depuis si long-temps je dévore mes chagrins...

BAZILE.

Raison de plus pour laisser là la crainte et la feintise.

CAROLINE.

Mais Charles approuvera-t-il....

BAZILE.

Vous seriez tous deux d's'ingrats, si vous aviez des secrets pour moi. Charles, Charles me connaît mieux que vous. I' sent ce qu'i m'doit, et i' me regarde comme son meilleur ami. En effet, n'est-ce pas moi

qui l'ai fait ce qu'il est? Je l'ons recommandé à nos pratiques, parce que je l'i ons reconnu de l'intelligence, et qu'il est porteur d'une figure qui annonce de l'honnêteté. Vous étiez tombés ici comme des nues. Charles pleurait sur vous, vous pleuriez sur vot'enfant; j'ons vu vos larmes, et je vous ons recueilli tous trois. Ce n'est pas un reproche, au moins, car j'ons trouvé du plaisir à ça. J'avons dit : I' sont trois, et je sommes seul; ils ont besoin, et je ne manquons de rien; les riches les repoussent; eh ben, morguène, je les aiderons, i' me devront leux pain, et j'en ferons d's'amis. Au lieu de répondre à ce que j'attendions, vous souffrez, Caroline, vous soupirez devant moi, et vous vous taisez! Vous ne m'aimez pas; non, vous ne m'aimez pas.

CAROLINE.

Ah! Bazile, je ne vous aime pas! Et se passe-t-il un seul jour que je ne vous parle de ma reconnaissance?

BAZILE.

Oui, vous m'en parlez; mais vous ne me la prouvez pas. Ce silence....

CAROLINE.

Peut être agréable à mon époux. Son nouveau métier....

BAZILE.

Hé ben, son métier? Croyez-vous qu'il d'shonore donc? Tout métier qui nourrit son maître, et qui ne coûte rien à la conscience, est un métier qu'on peut faire et avouer sans honte.

CAROLINE.

Oui; mais sa naissance....

BAZILE.

Sa naissance!... Est-i' fils d'un prince? Mais, s'rait-i' fils d'un roi, drès qu'il est sans ressources, i' n'en est que pus estimable en nourrissant de ses sueurs sa femme et son enfant.

CAROLINE.

Ah! Bazile, comme vous me pressez!

BAZILE.

C'est que j'souffrons de vous voir souffrir, et que j'ons le droit de partager vos peines, si je n'pouvons les soulager.

CAROLINE.

Eh bien, mon ami....

BAZILE.

Oui, Caroline, oui, je suis vot'ami; c'est le mot.

CAROLINE.

Hé bien, mon ami, je vais vous satisfaire. Vous ne vous plaindrez plus de ma réserve. Elle pèse à mon amitié, et ce que vous avez fait pour nous....

BAZILE.

Laissez ça, laissez ça. Je ne l'ons fait que parce que j'ons cru qu'en pareil cas j'aurions reçu de vous les mêmes services. C'est tout simple, ça. Faut que les pauvres s'aidiont entre eux, pis'qu'les autres n'y prennont tant seulement pas garde. Allons, voyons, queuqu'i' vous manque encore? Si je l'avons, c'est comme si c'était à vous. Parlez, j'écoutons.

CAROLINE.

Je ne sais par où commencer..... Mes larmes coulent.

BAZILE.

Hé! morgué, des pleurs n'sont pas des raisons Voyons donc, encore un coup, parlez.

CAROLINE.

Mon mari, mon pauvre Charles!... Ah! que je lui ai coûté cher!

BAZILE.

Le bonheur peut-i' trop se payer!

CAROLINE.

Il était né pour un état....

BAZILE.

Pus noble, peut-être, à la bonne heure; mais sa Caroline est tout pour li; je le crois, parce qu'il le dit, et que Charles ne ment jamais.

CAROLINE.

Oui, sans doute, il était né pour un état plus relevé; mais moi, jeune, sans parens, sans fortune, et surtout sans expérience, pouvais-je.... Charles....

BAZILE.

Charles vous trouva jolie, pas vrai?

CAROLINE.

Il me le dit, du moins.

BAZILE.

Je le crois. Et lui, que vous en semblait?

CAROLINE.

Eh! qui n'aurait-il pas charmé? Sa jeunesse, ses

graces, ses soins étaient des armes trop fortes pour une jeune fille livrée à elle-même.

BAZILE.

Enfin....

CAROLINE.

Enfin ses prières furent des lois pour mon cœur. Il parla, et je le suivis. Un sol étranger fut notre asile, et un autel sacré, mais méconnu par nos lois, reçut nos sermens. Avec quel plaisir je prononçai celui de vivre pour Charles! Avec quel délire il prononça celui d'une éternelle fidélite! Mon ami, je ne vous peindrai pas ce que nous sentîmes : vous êtes seul, et il est des sensations qu'on ne peut concevoir qu'en les éprouvant soi-même.

BAZILE.

Je conçois aisément le bonheur de mon ami Charles. Après?

CAROLINE.

Nous épuisâmes bientôt ce que mon mari avait d'argent. Nous nous trouvâmes dans une terre étrangère, isolés de la société, sans support et sans espoir. L'amour de la patrie parlait au cœur de Charles. Le besoin se faisait sentir; Charles était père; ses larmes avaient déja coulé sur ma petite Cécile; il souffrait pour elle et pour moi. « Partons, me dit-il un jour, partons, ma Caroline; retournons en France. Une éducation soignée, des talens agréables, m'y promettent des ressources. Nous n'y connaîtrons pas l'opulence; mais nous y serons loin de l'adversité. » Jamais je n'avais su rien refuser à Charles, et, malgré

de tristes pressentimens, je pris notre Cécile dans mes bras, et je le suivis encore. La fatigue, ma faiblesse, rien ne m'arrêta. Je souffrais beaucoup; mais je pleurais en détournant la tête, et Charles ne voyait pas mes larmes.... Nous arrivons aux frontières, et nous apprenons que le comte de Verneuil, son père, sollicite la cassatiom de notre mariage. Que deviendrai-je, si tu m'abandonnes, dis-je à Charles? Quel sera mon sort, si tu doutes de moi, me répondit-il? Je lui présentais son enfant, et il partageait ses caresses entre nous deux. Enfin, nous arrivons dans la capitale. Tout y est changé pour nous. Les cœurs se resserrent, les portes se ferment, les espérances s'évanouissent, et sans vous, Bazile, quel eût été notre sort!

BAZILE.

Et c'est cela qui vous afflige? Sans vous, Charles serait pus riche; mais i' n'serait pas votre mari; i' n'serait pas père; i' n'aurait pas chaque soir le plaisir de serrer contre son cœur sa femme et son enfant. Tenez, rien qu'à le voir, je devinons ce que c'est, et je sentons du goût pour le mariage. S'il y avait seulement deux Caroline....

CAROLINE.

Cependant le comte de Verneuil nous poursuit du fond de sa province. Son fils, caché sous le nom de Charles, et sous l'humble vêtement de commissionnaire, peut échapper à toutes les recherches. Mais, Bazile, un sentiment intérieur me répète sans cesse : Si la nature vous approuve, la loi vous con-

damne.... Ah! mon ami, je sacrifierais ma réputation; je souffrirais tout, tout, jusqu'au mépris: il me suffirait de ne l'avoir pas mérité..... Mais cet enfant, qu'on méconnaît, qu'on rejette, de quoi est-il coupable? Si sa naissance est un crime, sa faiblesse a des droits. Si son père....

BAZILE.

Si son père...

CAROLINE.

Si son père, excédé de travail, sollicité par ses parens, par leurs amis....

BAZILE.

Ah! Caroline, Caroline, vous le croyez capable d'un crime!

CAROLINE.

Je connais sa droiture; mais le temps, le malheur...

BAZILE.

Ne peuvent rien contre la probité.

CAROLINE.

Je le crois, je me plais à me le persuader.

BAZILE.

Et vous avez raison. Charles, changer à ce point-là! s'te pensée-là me chagrine.

CAROLINE.

Mais, le père de mon époux?...

BAZILE.

Laissez-le faire. Il a pour li les méchans, qui l'excitent peut-être, et, comme vous dites fort bien, vous avez pour vous la nature. Et pis, quel enfant doit

désespérer de son père? Qu'i' soit fâché, qu'i' soit en colère, qu'il ait déja le bras levé, c'est toujours un père. Que le fils se présente tant seulement, et i' m' semble...

CAROLINE.

Il vous semble que votre sang vous serait toujours cher. Heureuse simplicité, qu'on ignore dans le monde, et qu'on ne trouve plus que parmi les citoyens les plus obscurs!

BAZILE.

Caroline, le malheur rend méfiant; mais nous, qui voyons tout çà de sang-froid, qui faisons les commissions des meilleures maisons du quartier, qui n'ons à faire qu'aux valets de chambre et aux maîtres, et qui savons nous expliquer, dieu merci, je vous dirons qu'il est d'shonnêtes gens partout; que bon sang ne peut mentir; que le comte de Verneuil n'sera pas l'ennemi de son fils, et que son fils n'sera pas le bourreau d'sa femme, d'son enfant et d'son ami; oui, d'son ami. Charles, commissionnaire, est un brave homme, et Verneuil le fils, qui aurait racheté son nom par une scélératesse, désespérerait Bazile, et ne serait pas pus heureux. Mais, laissons là toutes ces imaginatives, et ne pensons plus à des choses dont il est incapable.

CAROLINE.

Ah! oui, oui, il en est incapable. Je rougis quelquefois de mes craintes.... Mais, Bazile, je suis mère.

BAZILE.

Et n'est-i' pas père, li, n'est-i' pas bon père? Al-

lons, Caroline, n'songeons pus qu'à le recevoir. V'là l'heure du retour. En le voyant...

CAROLINE.

En le voyant, je ne penserai qu'à mon bonheur.

SCÈNE II.

CAROLINE, BAZILE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

N'est-ce pas ici que demeure un commissionnaire...

BAZILE.

Il y en a deux, monsieur, Charles et Bazile.

LA FLEUR.

C'est Charles que je demande.

BAZILE.

Il est sorti, monsieur.

LA FLEUR.

(*A part.*) Je le savais bien. (*Haut.*) J'en suis fâché : j'ai de l'argent à lui remettre.

BASILE.

V'là sa femme, monsieur, c'est comme si c'était li.

LA FLEUR, à part.

Elle est très-bien cette femme-là. Monsieur le comte n'a pas tort.

CAROLINE.

Ne vous trompez-vous pas, monsieur? De l'argent à mon mari? Personne ne lui en doit.

LA FLEUR, tirant une bourse.

Voilà cependant une bourse...

CAROLINE.

Ah! vous vous trompez, vous vous trompez, monsieur. Une bourse pleine d'argent! Ce n'est pas à nous qu'elle est destinée.

LA FLEUR.

(*A part.*) Elle paraît désintéressée. (*Haut.*) Pardonnez-moi, madame; cette bourse est pour Charles, un commissionnaire...

BAZILE.

C'est bien lui.

LA FLEUR.

Un homme honnête, affable, d'une figure intéressante.

CAROLINE, se levant vivement.

Oh! oui, monsieur, c'est bien lui.

LA FLEUR.

(*A part.*) Aimerait-elle son mari? (*Haut.*) Qui a une femme malheureuse, dont la triste situation...

CAROLINE, tristement.

Ce n'est plus lui; remportez votre argent.

LA FLEUR.

Cependant, monsieur le comte m'a bien recommandé....

CAROLINE.

Le comte de Verneuil, monsieur? (*A part.*) Mon sang se glace.

LA FLEUR.

Non, madame, le comte de Préval.

CAROLINE.

Monsieur le comte de Préval? Nous ne le connais-

sons pas. Charles, du moins, ne m'en a jamais parlé.

LA FLEUR.

Il vous connaît, lui. C'est un homme unique par sa bienfaisance, par son activité à chercher et soulager les malheureux.

CAROLINE.

C'est-à-dire, monsieur, que c'est une aumône que vous nous apportez? Remerciez monsieur le comte et dites-lui que Charles laborieux, que sa femme économe, n'ont besoin des secours de personne, et qu'ils refusent un don qui peut être plus utilement placé.

BAZILE.

Bien!

LA FLEUR, à part.

Elle est fière: il faudra faire un siége dans les règles. (*Haut.*) Mais vous refusez, madame, d'une manière bien peu réfléchie. Songez qu'un grand seigneur...

CAROLINE.

Un grand seigneur a droit à nos respects, s'il s'est rendu respectable, et rien au-delà. Croyez, monsieur, que nous connaissons nos devoirs, et que nous savons les remplir.

BAZILE.

V'là ce qui s'appelle raisonner.

LA FLEUR.

Cependant, madame...

CAROLINE.

Cependant, monsieur, si vous avez besoin d'un plus long entretien pour vous convaincre de nos sen-

timens, mon mari va rentrer, vous êtes le maître de l'attendre.

(Elle va s'asseoir.)

LA FLEUR.

(*A part.*) Non, je n'en ai pas envie. (*Haut.*) Mais, madame, monsieur Charles, avec son intelligence, son ton d'éducation, son affabilité, qui se font remarquer de tout le monde... on le plaint, on dit qu'il n'est pas né pour être commissionnaire.

BAZILE, d'un ton piqué.

Pourquoi donc cela, monsieur? Ne faut-i' pas qu'i' s'fasse laquais?

LA FLEUR.

(*A part.*) Voyez ce maraud! (*Haut.*) Non, monsieur, il n'est pas fait pour cela.

BAZILE.

Je le pensons d'même. (*Bas à Caroline.*) L'fils du comte de Verneuil?

CAROLINE, bas à Bazile.

Silence, au nom de Dieu!

LA FLEUR.

Monsieur le comte de Préval a des vues sur lui, et sa protection le conduira bientôt à quelqu'emploi honnête et lucratif.

CAROLINE, se levant précipitamment.

Quoi, vraiment, monsieur le comte s'occupe de nous? Il penserait... Ah! Charles....

LA FLEUR.

(*A part.*) Enfin, j'ai trouvé l'endroit sensible. (*Haut.*)

N'en doutez pas, madame, monsieur de Préval, ami intime du ministre, n'a qu'à parler pour obtenir. Le digne homme que mon maître! Combien de malheureux il a sauvés du désespoir! Je vous l'ai dit, il n'attend pas qu'on le sollicite : ses secours vont au-devant de celui qui souffre. Il est riche, il est puissant, et il ne fait que du bien.

BAZILE.

C'est un homme rare.

CAROLINE, avec réflexion.

Mais, dites-moi, monsieur, par quel hasard monsieur le comte nous a découverts? comment il a formé le projet.... C'est que tout cela n'est pas clair.

LA FLEUR.

C'est moi, madame, qui suis chargé des informations. C'est moi qui vais partout, qui vois tout, qui lui recommande les honnêtes gens à qui il peut être utile.

BAZILE, avançant une chaise.

Asseyez-vous, s'il vous plaît, monsieur.

LA FLEUR.

Je vous ai suivi les jours de repos; j'ai épié vos démarches, vos actions. J'ai vu une famille respectable éviter les lieux publics, s'écarter de la foule, paraître se suffire à elle-même.....

BAZILE.

Comme une antichambre vous donne d'l'esprit!

LA FLEUR.

J'ai vu une femme jolie, avec des graces modestes, un enjouement réservé... (*A part.*) C'est monsieur le

comte qui a vu tout cela. (*Haut.*) Il s'est passionné... (*Se reprenant.*) Je me suis passionné pour... (*cherchant*) pour cette aimable enfant, qui répond, par ses caresses enfantines, à l'amour de ses parents. Les attentions de monsieur Charles, sa gaîté pure m'ont également intéressé. J'ai pris des informations qui ont été à votre avantage. Avec quelle ardeur j'ai parlé de vous à mon maître! Avec quel zèle je l'ai prié de placer votre mari! Il l'a promis, et il tiendra parole. En attendant, il vous prie d'accepter cette petite somme pour vos besoins les plus pressans.

CAROLINE.

J'accepte avec reconnaissance sa protection et ses bons offices; je refuse son argent. Dites-lui, monsieur, que nous attendrons l'effet de ses bontés, qui peuvent ajouter à notre fortune, sans influer sur notre félicité.

LA FLEUR.

Mais, madame, monsieur le comte de Préval ne veut point vous humilier par un présent: c'est un prêt qu'il vous fait, et rien de plus. Il m'a bien recommandé de vous le dire.

CAROLINE.

Je ne puis l'accepter à l'insu de mon époux.

LA FLEUR.

Rejeter l'argent d'un homme qui veut assurer à votre époux une fortune digne de lui! perdre peut-être, et par votre faute, le seul protecteur qui s'intéresse à votre enfant..... Mais, pensez donc, réfléchissez.....

CAROLINE.

Je ne prendrai rien sur moi, monsieur. (*A Bazile.*) Charles devrait être ici. (*A La Fleur.*) Attendez mon mari, je vous en prie; vous vous expliquerez avec lui.

LA FLEUR.

Je le voudrais de tout mon cœur; mais j'ai encore des infortunés à visiter. Il est tard, et il faut que je rende compte ce soir des opérations de la journée. Je vous laisse, madame, et je remporte une somme que je vous offrais avec un plaisir bien vrai. Je prévois un effet défavorable du rapport que je serai obligé de faire; mais, vous le voulez.....

BAZILE.

Prenez, Caroline, prenez; quitte à le rendre, si Charles n'est pas content.

CAROLINE.

En vérité, monsieur, je ne sais si je dois... si je peux....

LA FLEUR, lui remettant la bourse.

Vous acceptez?

CAROLINE.

Oui, monsieur.

LA FLEUR, à part.

Vous en paierez l'intérêt.

CAROLINE.

Mais pour un moment : c'est à Charles à prendre un parti....

LA FLEUR, à part.

Je prends le mien. (*Haut.*) Adieu, madame. J'espère dans peu vous apporter des nouvelles conso-

lantes, à moins que monsieur le comte ne veuille lui-même jouir de cette satisfaction.

CAROLINE.

Monsieur le comte!

LA FLEUR.

Oui, madame. Ne vous étonnez pas si vous le voyez ici. Il est si bon, si populaire! Adieu, madame, adieu. Oh, vous le verrez, vous le verrez (*à part, en sortant.*), car, pour moi, je n'y reviendrai plus: cette femme paraît intraitable.

SCÈNE III.

BAZILE, CAROLINE, CÉCILE.

CAROLINE.

Hé bien, Bazile, que dites-vous de cette aventure?

BAZILE.

Ça promet.

CAROLINE.

Et cela m'afflige. La crainte seule de perdre un protecteur..... Ce comte que nous ne connaissons pas; ses offres que nous n'avons pu mériter; cette bienfaisance si rare, et qui vient au-devant de nous.... Tenez, Bazile, au premier mot du domestique, j'ai éprouvé un serrement de cœur....

BAZILE.

Ah, vous êtes toujours comme ça.

CAROLINE.

Il me semblait voir un émissaire du comte de Verneuil.

BAZILE.

Ah, vous en revenez toujours là! Ce comte de Verneuil, est-ce un tigre, est-ce un diable? C'est un homme, c'est un père.

CAROLINE.

Il est furieux.

BAZILE.

Il s'apaisera.

CAROLINE.

Je n'ose l'espérer.

BAZILE.

Et vous avez tort. D'ailleurs, il est loin, et quand i' serait ici, vous avez épousé son fils sans son consentement: c'est eune faute, c'est pas un crime. N'a-t-i' pas été jeune, vot' beau-père? N'a-t-i' pas fait des frasques aussi? les a-t-il oubliées? Et pis, n'êtes-vous pas sage, n'êtes-vous pas jolie? Tout ça ne vaut-y pas ben queuques écus? Laissons faire le temps: c'est un grand maître, il arrange tout. J'entends Charles. Écoutez comme i' monte l's'escaliers en courant. Ah! vous riez, Caroline. Le fils va faire oublier l'père.

SCÈNE IV.

BAZILE, CAROLINE, CÉCILE, CHARLES.

CAROLINE, courant à son mari.

Ah! mon ami!

CHARLES, éperdu.

Laissez-moi, laissez-moi.

CAROLINE.

Charles, vous me repoussez!

CHARLES.

Qu'as-tu dit?... Ma Caroline.... ma femme.... pardonne à mon trouble, à ma terreur.

CAROLINE.

Ciel! A quoi dois-je m'attendre?

CHARLES.

Mon père est à Paris.

CAROLINE, tombant dans les bras de son mari.

Je me meurs.

CHARLES.

Bazile, mon ami, ne m'abandonnez pas.

BAZILE.

Non, mon garçon; non, jamais.

CÉCILE, se jetant après sa mère.

Ma bonne maman!

CAROLINE, revenant à elle.

Ton père est à Paris!

CHARLES.

D'hier au soir. Je viens de rencontrer mon frère, ce frère que j'ai tant aimé, que je n'ai pas vu depuis dix ans, qui occupe ma place dans la maison paternelle, et qui peut-être...

CAROLINE, vivement.

Qui peut-être?

BAZILE.

Est un bon, un excellent frère.

CHARLES.

Il m'a contraint à lui donner mon adresse. Il veut

me parler. Que me veut-il? Qu'a-t-il à m'apprendre? Il paraissait attendri; il me plaint sans doute, et ne peut me secourir.

CAROLINE.

Malheureux! Qu'avons-nous fait!

CHARLES.

Mon père est à Paris! C'est moi qu'il y cherche, c'est moi qu'il veut frapper.

BAZILE.

Ça n'se peut pas.

CHARLES

Mon frère.... Que va-t-il me proposer? Ma Caroline... ma Cécile... ma femme, mon enfant, de la constance, du courage: l'instant décisif approche.

CAROLINE.

Charles, je ne vous rappellerai pas vos promesses. Vous vous souvenez du jour où je vous donnai ma main. Ma résistance, mes réflexions doivent vous être toujours présentes. J'ai prévu tout ce qui arrive aujourd'hui; vous combattîtes mes craintes, vous opposâtes le tableau du bonheur à la peinture déchirante que je mis sous vos yeux. Je vous aimais... ah! comme je vous aime encore! Docile à la voix de l'amour, je cédai au désir de faire un époux d'un amant adoré; je me rendis à vos vœux, ou plutôt à mon cœur. Charles, je ne m'en repens pas, peut-être ne m'en repentirai-je jamais.

BAZILE.

Oh! de ça, j'en sommes ben sûr.

CAROLINE.

Mais si les promesses de vos parens, si leurs menaces vous ébranlaient.... mon ami, pense à ta Cécile, pense à cet enfant malheureux, qui ne t'a pas demandé l'existence, et à qui tu dois un père. Pour moi.....

CHARLES.

Toi? tu m'es plus chère que la fortune, que les distinctions que je t'ai sacrifiées.

CAROLINE.

Ah! laissons nos sacrifices. Je t'ai immolé mon repos; il faudra t'immoler peut-être ma réputation et ma vie. Nous ne nous devons rien.

CHARLES.

Nous ne nous devons rien! C'est moi qui te dois tout. Je n'ai perdu que des préjugés, et c'est par toi que je suis époux, que je suis père. Ma Caroline, douterais-tu de ma probité?

BAZILE, à Caroline.

J'vous l'disions ben.

CAROLINE, comme par inspiration.

Charles, opposons la force à la force. Un ami, un protecteur nous ouvre ses bras. Le comte de Préval.....

CHARLES.

Le comte de Préval!...

CAROLINE.

T'estime, t'aime.

CHARLES.

Cela ne se peut pas: c'est un homme sans mœurs.

CAROLINE, effrayée.

Un homme sans mœurs!

CHARLES.

Oui, un homme sans mœurs.

CAROLINE, avec timidité.

On dit qu'il a de la fortune.

CHARLES.

Il en abuse.

CAROLINE.

Du crédit.

CHARLES.

A la faveur duquel il se déshonore.

BAZILE.

Ah! mon dieu!

CAROLINE.

Il t'offre l'un et l'autre.

CHARLES, avec un mouvement de jalousie.

Caroline, te connaît-il? t'a-t-il vue?

CAROLINE, avec douceur.

Non, mon ami; mais il t'a envoyé un laquais....

CHARLES.

Ce n'est pas à moi que s'adressait le message.

BAZILE.

C't'homme paraît pourtant de bonne foi.

CHARLES.

La maison du comte est une école de dissimulation et de libertinage.

CAROLINE.

Ah! mon ami, que m'apprends-tu?

CHARLES.

La vérité. Caché dans la foule, je vois, j'observe, et j'entends. Les grands éblouissent le peuple; cependant, ce peuple juge les grands.

CAROLINE.

Les intentions du comte peuvent être pures. Il veut te protéger, te placer avantageusement.

CHARLES.

Sa protection excite mes mépris, ses bienfaits me révoltent. Ne m'en parlez jamais.

CAROLINE.

Bazile, je devais suivre mon premier mouvement. (*A son mari.*) Ma confiance m'a égarée; j'ai reçu une bourse.....

CHARLES.

Une bourse du comte de Préval?

CAROLINE.

La voilà.

CHARLES.

Malheureuse! qu'as-tu fait? C'est peut-être le prix dont il compte payer ta vertu.

CAROLINE, jetant la bourse.

Loin de moi ce métal funeste.

CHARLES.

Oui, métal funeste, qui tient lieu de tout à ceux qui le possèdent, et auquel ils pensent que rien ne peut résister.

BAZILE, ramassant la bourse.

Il faut pourtant s'assurer, avant tout.....

CHARLES, tirant un petit sac.

Voilà de l'argent, Caroline; voilà le seul que tu puisses prendre. Il ne coûte rien à ma délicatesse; il est le fruit de mon travail. Laisse cet or, son aspect me fait mal. Le pain qu'il te procurerait serait un pain de douleur, de honte et de remords. Donnez-moi cette bourse, Bazile.

BAZILE.

V'là de beaux raisonnemens, faut en convenir.

CHARLES.

Va, Caroline, va préparer un repas frugal, et n'oublie jamais que la pauvreté peut être respectable, quand le courage sait l'ennoblir.

CAROLINE.

Bazile était présent. Charles, tu me pardonnes?

CHARLES.

Sa bonhomie, ta confiance, ne sont pas des crimes. Va, mon amie, l'innocence n'a pas besoin de pardon.

(Ils s'embrassent; Caroline sort. Bazile et Charles entrent dans le cabinet avec l'enfant.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CHARLES; BAZILE, entrant à la fin du couplet.

CHARLES.

Que de ressources a l'opulence pour entraîner dans le piége une victime innocente! Mon infortune, mon obscurité n'ont pu me garantir! L'œil du vice a pénétré ces murailles, n'a pas dédaigné la misère qui les couvre. Un époux au désespoir, un enfant abandonné, rien ne l'arrête, rien ne lui en impose. Mais moi, qui ai prévu l'outrage, dois-je le laisser consommer? Préval est puissant; je suis homme, et j'en soutiendrai le sacré caractère..... Le voilà cet or dont il a cru m'éblouir. C'est moi qui le lui rendrai; c'est moi qui..... Que dis-je? à chaque minute il devient plus pesant.... Je cours, je vole chez Préval.

BAZILE.

N'vous dérangez pas: son valet a dit qu'il va venir.

CHARLES.

Il va venir! Il me croit donc bien vil! Je l'attendrai, mon ami.

BAZILE.

Je l'attendrons ensemble.

CHARLES.

Quoi, tu veux t'exposer....

BAZILE.

Pourquoi pas? Est-ce que tu penses que je ne dirons ses vérités à un grand seigneur, tout comme à un autre, donc?

CHARLES.

Brave garçon!

BAZILE.

Ah ça, mais écoute donc, toi: es-tu bien sûr qu'il a ces desseins-là? car.....

CHARLES.

Et si je n'en étais certain, refuserais-je les avantages qui me sont offerts?

BAZILE.

C'est-à-dire que ce comte est un mal-honnête homme?

CHARLES.

Oui, un malhonnête homme, c'est le mot.

BAZILE.

Hé ben, laisse-nous faire. Si c'comte ou si c'valet avec sa langue dorée, rentre ici, je les arrangerons..

CHARLES, rêvant.

Bazile?

BAZILE.

Queuqu'c'est,

CHARLES.

Est-ce la première fois que ce valet parle à ma femme?

BAZILE.

Je le pensons de même.

CHARLES.

Et elle a permis que le comte vînt ici ?

BAZILE.

Oh ! elle n'a rien dit d'ça.

CHARLES.

Et cette bourse ?....

BAZILE.

Elle ne voulait pas la prendre ; mais je l'y avons excitée.

CHARLES.

Quoi, ce valet, cet or, ces offres inconsidérées, faites à une femme charmante, rien ne t'a fait pressentir l'affreuse vérité ?

BAZILE.

Dame, je n'ons pas été élevé dans les vices du grand monde, et quand un homme nous dit : Je vous aimons, je vous voulons du bien, je vous en ferons, je l'en croyons sur sa parole.

CHARLES.

Quelle situation ! Un père menaçant d'un côté, un séducteur puissant de l'autre....

BAZILE.

I' faut apaiser l'un, et rembarer l'autre.

CHARLES.

Bazile, si tu m'aimes.....

BAZILE.

Oh ! de ça, tu sais ben que.....

CHARLES.

Veille avec moi sur ma Caroline. Tu es facile; mais droit. Te voilà instruit. Si la jeunesse, si l'inexpérience de ma pauvre femme tournaient contre elle et contre moi....

BAZILE.

Queu que tout ça signifie? Quoi! parce que c'te femme est pauvre, a' n'sera pas honnête? J'sommes donc un fripon, parce que j'n'avons que nos bras? C'te femme qu'a tout quitté pour aller partout où t'a voulu la mener; qu'a tout souffert sans se plaindre; qu'aime tant son enfant; qui n'voit que toi, qui n'pense qu'à toi, c'te femme va oublier tout ça parce qu'un laquais habillé de rouge vient de l'i parler? N'es-tu pas honteux, dis, d'penser ça d'elle? Queu que tu dirais si elle avait peur qu'tu t'retournisses du côté de ton père, et qu'tu la plantisses là, elle et sa Cécile? Trouverais-tu ça à sa place?

CHARLES.

Si elle doutait de mon cœur, si elle en soupçonnait un moment la pureté et la droiture....

BAZILE.

Eh ben, pourquoi n'veux-tu pas qu'elle soit aussi forte qu'toi? Pourquoi ne ferait-elle pas son devoir, comme tu fais l'tien? N'vois-tu pas ben que la pauvreté, avec toi, l'i est pus douce qu'la richesse avec un autre? Elle est jeune; raison de plus pour la plaindre et l'aimer. Elle n'a pas d'expérience; veille pour elle, vois par tes yeux, et ne t'en rapporte pas à un ami à qui tu n'te fierais peut-être pas. Ton travail

t'oblige à sortir; reste ici, et je travaillerons pour toi. Oui, j'aurons moins d'mal à travailler pour deux, qu'à voir que tu soupçonnes ta Caroline. C'est une honnête femme, et qui méritait un mari plus confiant.

CHARLES.

Non, Bazile, non, je ne la soupçonne pas.

BAZILE.

I' s'aimont d'tout leux cœur, et i' s'craignont l'un et l'autre.

CHARLES.

Mais c'est que ce comte....

BAZILE.

Il en sortira avec un pied de nez.

CHARLES.

Je suis bien à plaindre!

BAZILE.

Ça s'passera, mon garçon.

CHARLES.

Tu l'espères?

BAZILE.

J'en sommes sûr.

CHARLES.

Le ciel t'entende, mon ami!

BAZILE.

V'là queuque zun qui monte.

CHARLES.

C'est mon frère, sans doute..... Moment cruel! Va, Bazile, va au-devant de ma femme. Engage-la à ne pas rentrer encore: cette conversation pourrait l'affliger. Menageons sa délicatesse.

BAZILE, apercevant Verneuil fils.

Il a l'air bonne personne.

SCÈNE II.

CHARLES, VERNEUIL FILS.

CHARLES.

Je t'attendais avec impatience : l'inquiétude est cruelle. Je suis tourmenté, par l'amitié que j'eus toujours pour toi ; par la résistance que j'aurai peut-être à lui opposer. Quel que soit le motif qui t'amène ici, quelle que soit ton opinion sur ma conduite, souviens-toi que j'ai pris mon parti, et que je suis inébranlable.

VERNEUIL.

Mon frère, je n'ai le droit ni de vous condamner, ni de vous absoudre. Je me garderai bien de prononcer entre mon père et vous. Je ne viens pas forcer vos sentimens ; je n'ai pas même l'intention de les combattre ; mais je vous aime, parce que vous êtes mon frère ; je vous plains, parce que vous êtes malheureux, et des conseils, dictés par l'amour fraternel, ne peuvent vous être désagréables.

CHARLES.

Malheureux? oui, je le suis, si le bonheur réside dans les jouissances d'un luxe insolent, et dans ses superfluités ; mais si la vraie félicité tient à la paix de l'ame ; si les charmes d'un amour mutuel ; si les vertus et la beauté d'une épouse ; si les sensations

délicieuses attachées à la paternité, si ces avantages sont quelque chose, comparés à de vains préjugés, quel homme fut jamais plus heureux que je le suis!

VERNEUIL.

Mon ami, l'amour a ses illusions. Il vient un temps où le bandeau tombe, et où la vérité dissipe des prestiges qui nous furent long-temps chers.

CHARLES.

Des prestiges! des illusions! Quoi, un bonheur que je sens, qui me pénètre, dont la douce influence renaît sans cesse, et me console de mes privations, tout cela ne serait que des chimères? Verneuil, peux-tu le penser? Te flattes-tu de m'en convaincre? Quand je sors pour occuper des bras déja exercés au travail, quand je ploie sous le faix, quand je sens la sueur ruisseler de chaque partie de mon corps, et que je me dis: « Courage, Charles, encore un effort, c'est pour ta femme et ton enfant, ils t'attendent au retour, » alors mon travail s'ennoblit à mes yeux, mon ame s'exalte, mon courage se ranime, et je vois sans envie passer, dans un char doré, l'homme indolent, mort aux vraies jouissances et aux tendres émotions de la nature. Le soir, je reviens gaîment. Ma Caroline accourt vers moi; ma petite Cécile se hâte sur ses jambes faibles et peu sûres encore. Toutes deux me pressent dans leurs bras, m'embrassent tour à tour. Un repas frugal, mais où président l'appétit et la gaîté, termine la journée. C'est quelquefois un pain noir, un pain qui n'est accompagné d'aucun autre mets; mais ce pain que je partage avec des êtres

chéris, qui ne doivent leur existence qu'à ma tendre sollicitude, ce pain me paraît délicieux. Reste avec nous, Verneuil. Tu ne mangeras pas, peut-être; mais tu verras le tableau du bonheur.

VERNEUIL.

Ah! mon ami, pourquoi mon père ne t'entend-il pas déployer cette éloquence persuasive qui me laisse sans force contre toi? C'est un bon père; mais il tient à ses opinions; il a pour lui les lois, et il invoque leur secours.

CHARLES.

J'invoquerai, moi, la nature et les hommes qui la connaissent.

VERNEUIL.

Les hommes sensibles te plaindront, et voilà tout. Des juges intègres prononceront la dissolution d'un nœud.....

CHARLES.

Ils oseraient le faire!

VERNEUIL.

Ils ne peuvent s'en dispenser.

CHARLES.

M'empêcheront-ils de respecter mes sermens! Fermeront-ils mon cœur au cri de ma conscience, qui me répétera sans cesse: Sois honnête homme, et remplis tes engagemens?

VERNEUIL.

Tu as déja encouru la haine de ton père.

CHARLES.

Elle est injuste, et c'est assez pour moi.

VERNEUIL.

Sa vengeance te poursuivra.

CHARLES.

Je tâcherai de m'y soustraire.

VERNEUIL.

Tu t'en flattes en vain. Tu n'échapperas pas aux recherches de ces êtres vils qui font métier de la délation et de la trahison.

CHARLES.

Je me défendrai, je défendrai les miens.

VERNEUIL.

Tu succomberas sous le nombre.

CHARLES.

J'aurai fait ce que j'aurai pu. Je recommanderai ma famille à la Providence, et ma vengeance aux amis de la probité.

VERNEUIL.

Faibles ressources! Il est des moyens plus sûrs.....

CHARLES.

Et lesquels?

VERNEUIL.

Céder pour un moment; paraître te rendre aux désirs de ton père; donner les mains à ses projets, et plus tard....

CHARLES.

Déshonorer ma femme! Verneuil, Verneuil, je ne suis ni faible, ni injuste : de tels conseils sont déplacés.

VERNEUIL.

Que veux-tu donc faire?

CHARLES.

Mon devoir. Il est au-dessus de vos usages, de vos préjugés et de vos lois. Oublions un moment mon amour, mon bonheur, et tout ce qui m'environne; ne consultons que l'honneur, il doit être sacré pour toi. Caroline, encore enfant, n'ayant que des vertus, et ne soupçonnant pas qu'il existât des vices, Caroline me plut, je le lui dis, et son cœur fut le prix du mien. Je l'enlevai à sa patrie; je lui fis faire une démarche dont elle ignorait les conséquences. L'innocence est sans armes, aussi n'éprouvai-je point de résistance; mais je jurai par le ciel, et par cet honneur qu'on veut que j'oublie, d'être à jamais son amant, son époux, son protecteur. Si je suis tout pour elle, si elle n'a que moi, dans l'univers entier, qui sente et qui adoucisse ses peines, dois-je lâchement les aggraver; déchirer un cœur où mon image est gravée en traits de feu; vouer à l'infamie celle qui s'est fiée à ma foi; payer l'amour par un parjure, la confiance par une perfidie, et mon retour à la fortune par le comble de la scélératesse? Réponds. Si tu étais mon juge, oserais-tu prononcer contre moi?

VERNEUIL.

Ah! mon ami, tu me soumets, tu me subjugues, et, malheureusement, je ne puis rien pour toi.

CHARLES, apercevant Caroline.

La voilà, celle qu'on veut que je trahisse... Regarde, et juge-moi.

SCÈNE III.

CHARLES, VERNEUIL FILS, CAROLINE.

VERNEUIL, bas à Charles.

Dissimulons, mon ami.

CHARLES.

Dissimuler! Je n'ai plus rien à ménager. L'affreuse vérité lui parviendrait tôt ou tard.

CAROLINE.

Qu'ai-je entendu?

CHARLES.

Je voulais t'épargner ce coup : les ménagemens deviennent inutiles. Notre perte est jurée, rien ne peut nous sauver. Nous n'avons plus que mon frère qui s'intéresse à nous; mais sa tendresse est impuissante, et ses efforts seraient vains.

CAROLINE.

L'extrême danger me rend toute ma fermeté. Je ne suis plus cette femme timide qui te cachait ses pleurs. Je soutiendrai ton courage, ou je le partagerai. Je me sens assez de fierté pour braver l'orage, et assez de noblesse pour pardonner à nos oppresseurs; mais rien n'est désespéré encore. Monsieur, vous êtes le frère de Charles, et vous lui devez des secours. Si le comte de Verneuil a de la sensibilité, vous saurez l'émouvoir. Si je l'ai offensé, ramené par vos prières, il me pardonnera une faute dont je ne connaissais pas l'étendue. Je suis pauvre, monsieur; mais ce n'est pas un crime. Je n'ai point de titres; mais

je suis honnête. Telle que j'étais, Charles ne m'a pas dédaignée, et, après plusieurs années, il s'applaudit de son choix. Pourquoi son père proscrirait-il sa compagne? Charles, en m'élevant jusqu'à lui, est encore ce qu'il fut autrefois. J'ai un enfant, monsieur, et Charles est son père. C'est pour cet enfant malheureux que j'ose élever la voix. L'habitude du malheur me rendrait peut-être ma situation supportable; mais mon enfant.... ma Cécile....

CHARLES.

Tu l'entends, Verneuil. Voilà ma femme, voilà ta sœur. Si vraiment je te suis cher encore, peux-tu lui refuser ta protection et ton amitié?

VERNEUIL.

La compagne que tu as choisie doit être digne de toi, et je ne balance pas à me déclarer son frère et son ami.

CAROLINE.

Oui, je suis digne de lui, si l'amour tient lieu de tout. Si mon dévouement pour des parens qui me persécutent sans me connaître encore; si la faiblesse de l'innocence sont des titres qui puissent balancer des opinions, oui, monsieur, j'ose le croire, j'ai quelques droits à votre estime et à votre amitié. Que dis-je? vous daignez me les offrir, et pourriez-vous me les refuser? Vous êtes le frère de Charles, le même sang circule dans vos veines, les mêmes principes doivent vous animer.

VERNEUIL.

Les sentimens que vous inspirez, madame, ne per-

mettent pas à l'ame qui les éprouve d'en calculer la légitimité. Je suis vaincu, peut-être, par l'ascendant de la beauté, par les graces de la jeunesse, par ce langage intéressant auquel on ne peut résister, mais j'aime à céder au charme qui m'entraîne. Puissé-je le faire partager à un père qui a déja prononcé contre vous. Je connais son inflexibilité; mais j'espère qu'il ne sera pas sourd à la voix de la raison. Si elle ne suffit pas pour le persuader, j'appellerai la nature à mon aide; j'emprunterai ses expressions; j'en aurai le noble et touchant enthousiasme. J'ai à plaider la cause de la vertu. Mon père la connaît; il est sensible, et il ne me repoussera pas.

(Charles se jette dans ses bras.)

CAROLINE.

Le ciel enfin nous envoie un ami. Qu'il nous conserve et nous protége. Je ne sais, mais j'aime à croire que je vous devrai mon bonheur et mon repos. Vous êtes l'unique appui d'une famille entière : au nom de Dieu, ne l'abandonnez pas. C'est un frère, c'est une nièce, c'est une femme infortunée, qui n'espèrent qu'en vous, qui attendent tout de vous, et dont vous ne tromperez pas l'espoir.

VERNEUIL.

Non, madame..... non, ma sœur, votre espoir ne sera pas déçu. Je la mériterai cette confiance dont vous m'honorez, et dont je me sens digne. Je vais trouver mon père, et faire passer dans son ame ce tendre intérêt, cette douce émotion dont vous m'avez

pénétré, et qui vous feront toujours des amis de tous ceux qui pourront vous voir et vous entendre.

SCÈNE IV.

CHARLES, CAROLINE.

CAROLINE.

Je viens de me trouver des forces que je ne me connaissais pas. Ah! mon ami, que l'amour est puissant, quand il joint à ses droits les droits plus saints de la nature.

CHARLES.

Les préjugés les méconnaissent tous.

CAROLINE.

Ah! Charles, loin de combattre ma faiblesse, tu m'ôtes la dernière ressource du malheureux, l'espérance qui me soutient encore. Ah! mon ami, si l'idée d'un avenir plus doux n'est qu'une illusion, de grace, laisse-la-moi : je n'y renoncerai peut-être que trop tôt.

SCÈNE V.

BAZILE, CHARLES, CAROLINE.

BAZILE, apercevant Caroline.

Ah ben! c'est bon, ça. J'avions beau vous chercher et vous attendre. (*A Charles.*) Est-ce qu'elle a entendu?...

CHARLES.

Tout, mon ami, et elle vient de se montrer plus confiante que moi.

BAZILE.

C'est joli, ça. Parlez-moi d'une femme qui n'perd pas la tête. Ah ça, et ce monsieur?

CAROLINE.

C'est le digne frère de Charles.

BAZILE.

C'est un brave garçon, pas vrai? V'là comme vous êtes, vous autres : vous avez toujours peur. J'étions sûr, rien qu'à le voir, que ce monsieur-là était honnête et loyal. Dame, c'est que j'ons le tact pour vous dévisager un homme. Et où ce qu'il est allé?

CHARLES.

Parler à mon père, mon cher Bazile, et le gagner s'il est possible.

BAZILE.

V'là ce qui s'appelle un frère; mais pourquoi que tu n'y vas pas, toi? On fait toujours mieux ses affaires soi-même que par ambassadeur.

CHARLES.

Je crains....

BAZILE.

Quoi! n'as-tu pas peur qu'i' t'batte! Que ton frère lui parle le premier, à la bonne heure : il essuiera la bourrasque. Tu viendras ensuite, et ton père aura la langue morte, car enfin, on ne peut pas toujours crier.

CHARLES.

Ah! si j'osais....

BAZILE.

Tiens, Charles, les absens avont toujours tort; mais juge des autres par toi-même. Si ta Cécile, dans queuques années, se brouillait avec toi; qu'a vînt par après te demander pardon, est-ce que tu la rebuterais, réponds? Est-ce que t'en aurais l'courage? Hé ben! mon ami, je descendons tous du bon père Adam, je sommes tous pétris du même limon. Ton père n'sera pas plus dur que tu n'serais toi-même en pareil cas.

CAROLINE.

Ah! mon ami, je crois qu'il a raison.

BAZILE.

Et Caroline, pourquoi qu'a n'y va pas aussi? La jeunesse plaît toujours, et, tenez, quand on est jolie et qu'on sait tourner un compliment, on n'est pas en peine de s'tirer d'affaire.

CAROLINE.

Si je pouvais pénétrer jusqu'à lui....

BAZILE.

C'est ben aisé.

CAROLINE.

S'il pouvait m'entendre....

BAZILE.

Faudra ben qu'i vous écoute. J'irons devant, et je vous annoncerons.

CHARLES.

Quoi, Bazile!..

BAZILE.

Queu qu'il y a encore? Est-ce que tu t'imagines que je serons gêné pour li dire : « Vot' fils fait ce qu'i doit, et vous le savez ben; vous n'avez pas vu sa femme, et i' n' faut jamais faire fi de ce qu'on ne connaît pas. » Attendez, attendez, je vas lui parler, et de la bonne manière. (*Fausse sortie.*) A propos, et où ce qu'i demeure?

CHARLES.

Ah! je n'ai pas pensé....

BAZILE.

A li demander son adresse. Mais, queu gens êtes-vous donc, vous autres? Diable emporte, vous n'avez pas pus d'tête que d's hannetons; mais va donc, cours : il n'est pas loin c't'homme. Regardez s'i r'mue. Attendras-tu que les huissiers viennent te déclarer que tu n'es pus l' mari d' ta femme, que tu n'es pus l'père de ton enfant? Mais, va donc, au nom de Dieu, va donc.

CHARLES.

J'y vais, mon ami, j'y vais.

BAZILE.

C'est ben heureux.

SCÈNE VI.

BAZILE, CAROLINE.

BAZILE.

Ah! vous allez voir comme j' vas vous r'tourner c't' affaire-là. Vous viendrez avec moi, vous m'en-

tendrez péroriser d' l'antichambre. Oh! c'est que je sommes ferme, quand i' s'agit d' la raison et d' nos amis, hé, hé!

CAROLINE.

Bazile, vous espérez donc....

BAZILE.

Comment, si j'espère? Alle est bonne là avec son espérance. Vous autres gens éduqués, vous ne connaissez qu' des simagrées et des façons, et nous, j'allons droit au fait. J' le saluerons d'abord, car à tout seigneur tout honneur; j'ajouterons, j'ajouterons.... Mais j'étudierons ça en route, car i' faut faire un discours négalogue à la circonstance.

SCÈNE VII.

BAZILE, CAROLINE, LE COMTE DE PRÉVAL.

LE COMTE.

Que je m'estime heureux, belle Caroline, de vous rencontrer chez vous! Je viens vous entretenir de choses sur lesquelles il paraît que mon valet s'est mal expliqué. Je viens combattre de petits scrupules que, sans doute, je n'aurai pas de peine à dissiper.

CAROLINE.

Monsieur est le comte de Préval?

LE COMTE.

Oui, ma belle.

BAZILE.

Vous n' perdez pas de temps, monsieur, à c' qu'i m' paraît.

LE COMTE.

Quel est ce garçon-là ?

CAROLINE.

C'est un honnête homme, l'ami intime de Charles.

LE COMTE, finement.

Et peut-être un peu le vôtre ?

CAROLINE.

J'aime tous les amis de mon époux.

LE COMTE.

En ce cas, vous ne pouvez me refuser un peu d'amitié. Personne ne s'intéresse plus vivement que moi au sort de Charles; personne n'est plus disposé à lui donner des preuves de bonté et d'attachement.

CAROLINE.

Ces preuves, monsieur, ont déja été trop loin. Je ne sais comment nous avons pu mériter....

LE COMTE.

La beauté a des droits aux hommages de tous les hommes, et la beauté souffrante est plus intéressante encore.

CAROLINE.

J'ai l'honneur de vous prévenir, monsieur, que de tous les suffrages celui de Charles est le seul qui puisse me flatter. Je suis loin de me croire belle; mais il me suffit de le paraître à ses yeux. Quant à l'intérêt que vous me témoignez, j'ignore sur quoi il est fondé. Jamais je n'ai importuné de mes plaintes l'opulence ni la grandeur. Dans notre médiocrité, nous sommes même quelquefois utiles à nos semblables, et nous vous remercions de vos offres avec la modestie

qui convient à notre situation, et la noble fierté qui sied à l'indépendance.

BAZILE, à Caroline.

Ferme, ça va ben.

LE COMTE.

Vous m'étonnez, Caroline.

CAROLINE.

Tant pis pour celles qui vous ont autorisé à douter des vertus les plus simples.

LE COMTE.

Vous avez vu votre mari?

CAROLINE.

Il me quitte à l'instant.

LE COMTE.

Et il vous a fait la leçon?

CAROLINE.

Il est des choses, monsieur, sur lesquelles je n'ai besoin des avis de personne.

LE COMTE, à part.

Réponse à tout. (*Haut.*) Cependant vous avez consulté Charles....

CAROLINE.

Et je le devais, monsieur. Une femme qui respecte son mari, qui s'estime elle-même....

LE COMTE.

Oh! grace, s'il vous plaît, de ces maximes qui portent avec elles l'ennui et le dégoût. Voici le fait: je vous ai envoyé de l'argent, parce que j'ai présumé que vous en aviez besoin; je vous ai fait offrir ma protection, parce que je crois qu'elle peut vous être

utile. Vous êtes épouse, vous êtes mère : nous observerons les bienséances qu'exigent ces deux titres. Je procure à Charles un emploi lucratif dans nos colonies ; vous éléverez votre enfant dans la plus grande aisance, et je veillerai moi-même à son éducation.

BAZILE.

Monsieur s'embarque donc aussi pour les Grandes-Indes ?

LE COMTE.

Non, monsieur, je ne m'embarque pas. Je garde avec moi la belle Caroline, dont la santé délicate ne supporterait pas un aussi long voyage, et je....

BAZILE, chantant.

On s'expose à compter deux fois....

CAROLINE.

C'est assez, monsieur ; terminons un entretien qui me gêne, et qui ne vous conduirait à rien. Supprimez un langage qui ne convient point à mes mœurs, et qui ne prouve pas en faveur des vôtres.

SCÈNE VIII.

BAZILE, CAROLINE, LE COMTE DE PRÉVAL, CHARLES, dans le fond du théâtre.

CHARLES.

C'est Préval !

LE COMTE.

La belle Caroline a de la mémoire. Tantôt elle ne parlait pas ainsi.

CAROLINE.

C'est qu'il est difficile d'être en garde contre des piéges qu'on ne soupçonne pas.

LE COMTE.

Voilà du Charles tout pur : c'est un beau parleur, dit-on, que ce Charles.

BAZILE.

Oui, monsieur, i' parle ben, et pense d' même.

LE COMTE.

C'est fort bien, c'est fort bien, mon ami : vous êtes décidément l'ami de la maison.

BAZILE.

Oui, monsieur, je sis l'ami de la maison, et j' m'en pique.

LE COMTE.

Allons, Caroline, soyez de bonne foi. Convenez du moins que c'est une cruelle chose qu'un mari jaloux : ces gens-là voient tout en noir, et l'intrigue la plus innocente....

CHARLES, à part.

Quelle horreur !

BAZILE.

Qu'appelez-vous intrigue ? N'y a pas ici de femme à intrigue, entendez-vous, monsieur, et vous êtes un mal-avisé.

LE COMTE.

Caroline, vous avez fait choix d'un ami qui s'exprime fortement, et qui n'a pas....

CAROLINE.

Ce vernis imposteur dont on décore les vices.

LE COMTE.

Madame, madame, il faut que j'aie autant d'amour pour supporter....

CHARLES, avec une colère concentrée.

C'est donc de l'amour que vous avez, monsieur?

BAZILE.

Oui, v'là le grand mot lâché.

CHARLES.

Vous ne trouverez ici ni complices, ni victimes, je vous en avertis. Voilà votre or, monsieur. Ma femme, en l'acceptant, n'a prouvé que la simplicité de l'innocence. Je vous le rends, moi, avec connaissance de cause. Je vous fais grace des reproches que mérite votre conduite, et s'il vous reste quelque délicatesse, vous me saurez gré de la mienne. Voilà la première fois que vous vous montrez dans un asile qui devrait vous être inconnu : j'ose espérer que ce sera la dernière, je vous en prie, et je me flatte que vous ne me refuserez pas la seule grace que j'attends de vous.

BAZILE.

Hé ben, queu qu' vous direz à ça?

LE COMTE.

Qu'on se trompe quelquefois sur les objets des graces qu'on se plaît à répandre.

CHARLES.

Dispensez-moi de parler plus clairement. L'explication ne serait pas à votre avantage.

LE COMTE.

Mais quelquefois aussi on a assez de crédit pour venger des outrages...

CHARLES.

Je vous entends, monsieur. Il faut opter entre l'infamie et votre haine : mon choix n'est pas douteux.

LE COMTE.

Vous bravez tout, vous autres qui n'avez rien à perdre ; mais quand on est bien avec le ministre....

BAZILE.

Et qu'on vous ressemble, c'est signe que la France est bien gouvernée.

CHARLES.

Silence, Bazile, s'il vous plaît. Je respecte tous les dépositaires de l'autorité, et je les estime assez pour croire qu'ils ne seront pas les instrumens d'une basse passion, et qu'ils ménageront l'homme honnête qui sait vous résister.

LE COMTE.

On saura rabattre ce petit orgueil.

CHARLES, très-vivement.

Je ne vous crains pas. Je suis votre égal par la naissance, et je suis au-dessus de vous par les sentimens.

CAROLINE, d'un ton suppliant.

Mon ami !

BAZILE.

Oui, morgué, c'est ben dit. L' fils du comte de Verneuil s' moque de vous et de vos pareils.

LE COMTE, vivement.

Vous êtes le fils du comte de Verneuil ?

CHARLES.

Que vous importe ?

LE COMTE.

Qui a des terres en Picardie?

BAZILE.

En Picardie, ou ailleurs; mais qu'est à Paris, à bon compte, et qu'a l' bras aussi long que vous, entendez-vous ?

CAROLINE.

Bazile, qu'avez-vous dit?

LE COMTE, à part.

Ah! je respire.

CAROLINE, à Charles et à Bazile.

Venez, mon ami; venez, Bazile. (*En sortant.*) O mon Dieu! détournez de nous les malheurs qui nous menacent, ou donnez-nous la force de les supporter.

(Elle emmène Bazile et son mari, qui, en sortant, regardent le comte d'un air menaçant.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, SEUL.

Ah! monsieur Charles, vous êtes le fils du comte de Verneuil? Un mariage en l'air, une fuite de la maison paternelle, et de grands mots pour masquer tout cela : me voilà au courant. La jeune personne joue son rôle à ravir. Ses graces négligées, son petit

air revêche, la rendent plus intéressante encore. Parbleu, je n'en aurai pas le démenti. Puisque Verneuil est à Paris, je le découvrirai facilement; j'irai le trouver, et je connais les moyens de mettre à la raison monsieur Charles et sa petite moitié.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

VERNEUIL PÈRE assis, VERNEUIL FILS.

VERNEUIL, père.

Non, monsieur, non, je n'en entendrai pas davantage. Vos réflexions ne rendent pas la faute de votre frère moins grave, et je n'en suivrai pas moins mes projets.

VERNEUIL fils.

Mais, mon père...

VERNEUIL père.

Mais, mon fils, il n'y a point d'erreur qu'on ne puisse colorer avec un peu d'esprit. D'ailleurs vos instances me fatiguent : faites-moi grace de ce que vous pourriez ajouter encore.

VERNEUIL fils.

Me faites-vous un crime de mes prières? Voudriez-vous....

VERNEUIL père.

Non, je ne blâme pas, j'en conviens, le sentiment qui vous a conduit vers moi. Votre frère a toujours des droits à votre amitié, et vous avez dû prendre sa

défense; mais ce frère, rebelle à mes volontés, insensible à mes menaces, passant du désordre à la misère, et n'ayant plus qu'un pas à faire pour tomber dans l'avilissement, votre frère a éteint en moi tout sentiment de tendresse; enfin, mon fils, vous venez de faire votre devoir, et je ferai le mien.

VERNEUIL fils.

Quoi! décidément, monsieur, vous allez vous armer contre lui, solliciter la cassation d'un mariage...

VERNEUIL père.

Je ferai mieux, monsieur, je l'obtiendrai. Votre frère ne m'a pas consulté pour se livrer à son fol amour. Il n'ignorait pas cependant qu'il était sous ma dépendance; il connaissait les lois. A-t-il cru que je n'en réclamerais pas l'appui? S'est-il flatté d'échapper à leur vengeance? Vous flattez-vous, vous-même, qu'oubliant les obligations de mon état, renonçant au fruit de trente ans de soins et de travaux, je partagerai enfin les égaremens de votre frère par une indulgence criminelle?

VERNEUIL fils.

Vous le jugez bien sévèrement, mon père, si vous pensez...

VERNEUIL père.

Jeune homme, si jamais vous êtes père, vous apprendrez peut-être ce qu'il en coûte à un bon cœur pour en déchirer un autre. Vous ne soupçonnez pas ce qui se passe dans le mien; mais je suis comptable de ma conduite à tous les pères de famille, à tous les amis de l'ordre, qui, dans ce moment, ont les yeux

fixés sur moi. Si votre frère n'eût violé que des préjuges, je lui pardonnerais, et je m'en sens capable; mais sa fortune renversée, sa réputation perdue et le mépris des honnêtes gens, sont-ce là des chimères, monsieur? Rangé dans la dernière classe du peuple, vendant son temps et son travail à quiconque veut les payer, exposé aux outrages de l'opulence, dénué enfin de cette énergie qui relève une ame dégradée et lui rend son premier lustre, tel est votre frère. Est-ce à ces traits que je dois reconnaître mon fils?

VERNEUIL fils.

Sa déplorable situation fait sa gloire. Elle est l'effet de la noble résistance qu'il oppose à l'adversité.

VERNEUIL père.

Elle est l'effet de son fol entêtement. Cet héroïsme prétendu ne peut tenir contre l'examen de la raison. Il peut en imposer à ces jeunes gens inconsidérés qui n'approfondissent rien; mais je n'y vois, moi, que l'éloignement de tous ses devoirs, qu'un vil moyen de persévérer dans son odieuse conduite, de se conserver une femme....

VERNEUIL fils, vivement.

Comme il y en a peu; une femme charmante!

VERNEUIL père.

Une femme charmante! Ils ont tout dit quand ils ont prononcé ce mot-là. Mais je veux qu'elle soit telle qu'elle vous a paru, qu'elle mérite jusqu'à un certain point le rare éloge que vous m'en faisiez tout à l'heure, qu'en faut-il conclure? Que si elle était sans agrément, sans douceur, sans quelques qualités, estimables peut-

être, elle n'exercerait point sur votre frère un empire aussi absolu ; mais si toutes les femmes, pourvues de quelques attraits, s'en faisaient des titres pour prétendre aux plus hauts partis, qu'en arriverait-il ? La ruine des familles, le renversement de l'ordre, le mépris de l'autorité paternelle, et plus tard, les regrets, la honte et la douleur. Oui, un mariage disproportionné est un attentat contre la société, et elle a dû armer les lois contre les séductions d'un sexe, et les folles passions de l'autre.

VERNEUIL fils.

Ces idées, mon père, justes et vraies en général, n'empêchent pas des exceptions méritées. Mon frère est un homme d'honneur.

VERNEUIL père.

A vos yeux. Aux miens, c'est un rebelle que rien ne peut justifier.

VERNEUIL fils.

Je le justifierais, mon père, si vous vouliez m'entendre avec tranquillité.

VERNEUIL père.

Vous ne pouvez rien me dire que vous ne m'ayez déja dit. Finissons, et laissez-moi.

VERNEUIL fils.

Encore un mot, de grace.

VERNEUIL père.

Vous abusez de ma patience.

VERNEUIL fils.

Si vous voyiez son épouse !.....

VERNEUIL père.

Son épouse, dites-vous? Une inconnue.....

VERNEUIL fils.

Ses parens sont honnêtes.

VERNEUIL père.

Sans fortune....

VERNEUIL fils.

La vôtre est considérable.

VERNEUIL père.

Sans naissance.

VERNEUIL fils.

C'est un don du hasard.

VERNEUIL père.

Et peut-être sans éducation.

VERNEUIL fils.

Son langage, ses principes annoncent un esprit cultivé et un cœur pur.

VERNEUIL père.

Jeune insensé! Et quelle preuve vous en a-t-elle donné? En est-ce une que d'avoir quitté sa patrie en fugitive; que de s'être unie à votre frère contre les lois, et sans mon aveu?

VERNEUIL fils.

Elle était enfant alors, et ne prévoyait pas les suites funestes.....

VERNEUIL père.

A la bonne heure; mais votre frère était un homme fait, et n'a agi qu'avec connaissance de cause.

VERNEUIL fils, vivement.

Sa femme est donc innocente.

VERNEUIL père.

Et quand elle le serait, qu'en résulterait-il?

VERNEUIL fils.

Que vous devez la plaindre et la secourir.

VERNEUIL père.

Oui, je la plains, n'en doutez pas : mon ressentiment ne me rend pas injuste. Si en effet elle n'a cédé qu'aux pressantes sollicitations de votre frère, si son extrême jeunesse lui a fait violer des bienséances que peut-être elle ne connaissait pas encore, oui, je m'intéresserai à son sort, et je l'adoucirai.

VERNEUIL fils.

Et ce faible enfant....

VERNEUIL père, vivement.

Je ferai tout pour lui.

VERNEUIL fils.

Ah! mon père, je ne désespère pas encore de vous voir ratifier un mariage....

VERNEUIL père.

Ratifier ce mariage! Quel mot avez-vous osé proférer?

VERNEUIL fils.

Qu'a-t-il donc de si révoltant, mon père?

VERNEUIL père.

Je vous ai dévoilé mes principes; respectez-les, du moins, si vous ne voulez pas les adopter.

VERNEUIL fils.

Mon malheureux frère est donc perdu sans retour?

VERNEUIL père.

Sans retour? Non, monsieur : son sort dépend de lui.

VERNEUIL fils.

Ah! mon père, ordonnez; que doit-il faire?

VERNEUIL père.

Vous me le demandez! qu'il rompe un engagement qui m'offense, et qu'il n'aurait jamais dû former. Qu'il redevienne mon fils, et je lui rendrai son père.

VERNEUIL fils.

Ah! monsieur, à ces conditions....

VERNEUIL père.

Je vous entends, monsieur. A ces conditions, il refusera mon amitié, et le pardon généreux que je voulais lui accorder. Gardez-vous de m'en parler davantage, si vous ne voulez partager avec lui ma juste indignation.

VERNEUIL fils.

Je vous supplie, monsieur.....

VERNEUIL père.

Vous m'avez entendu: retirez-vous.

VERNEUIL fils.

Vous l'ordonnez?

VERNEUIL père.

Retirez-vous, vous dis-je.

VERNEUIL fils, en sortant.

Attendons un moment plus favorable.

SCÈNE II.

VERNEUIL PÈRE, SEUL.

Il m'en a coûté pour résister à ce jeune homme,

pour lui montrer une inflexibilité qui n'est point dans mon caractère. J'aime qu'il soit l'ami de son frère. Je ne puis même blâmer intérieurement l'infortuné qui me résiste. Cette résistance prouve son honnêteté. S'il était capable d'abandonner, sans efforts, une femme intéressante, d'oublier un enfant qui doit lui être cher, oui, je le sens, je le mépriserais, et ce serait pour moi le dernier des malheurs. Mais, si sa conduite est louable, la mienne m'est dictée par des devoirs dont je ne peux m'écarter. La distance des conditions n'est pas une chimère; la différence des fortunes n'est pas une illusion. Mon fils veut sacrifier ces avantages; je dois m'y opposer, je le dois, et je le veux.

SCÈNE III.

VERNEUIL PÈRE, BAZILE.

BAZILE, s'échappant des mains des domestiques qui veulent le retenir.

Mais queu que c'est donc qu'ça? J'vous dis qu'i' faut que je li parle, et pour affaire pressée.

VERNEUIL père.

Qu'y a-t-il?

BAZILE.

C'est nous, monsieur, qui venons vous rendre un service, et à qui vos valets voulont barrer l'entrée.

VERNEUIL père.

Laissez cet homme. Je l'entendrai.

(Les domestiques sortent.)

BAZILE, à la cantonnade.

Allez, messieurs, retournez à vot' poste, et soyez pus polis une autrefois, avec l's honnêtes gens qui avont besoin de vous.

VERNEUIL père.

Que voulez-vous, mon ami?

BAZILE, saluant.

Monsieur.... Je m'appelle Bazile, honnête homme de profession, commissionnaire de mon métier, et l'ami particulier de Charles Verneuil, que vous connaissez ben.

VERNEUIL père, douloureusement.

Vous êtes son ami. .. Ah! le malheureux!

BAZILE.

C' n'est pas mon amitié, monsieur, qui fait son malheur; ben au contraire, et il vous en rendrait témoignage; c'est la colère, c'est l'abandon de son père, qui font son tourment. Mais il ne tient qu'à vous qu' tout ça finisse. Laissez-là vos orgueilleuses fariboles, morgué! soyez père : nature va t'avant tout.

VERNEUIL père.

Mon ami, ces choses-là ne vous regardent pas.

BAZILE.

Eh! pourquoi ça, monsieur? Parce que je sommes pauvre, parce que je n'avons qu'un mauvais habit? N' faut pas juger l'homme par sa couverture, c'est à l'usé qu'on connaît l' drap. I' a là-dessous un bon cœur qui sent vos chagrins, et qui veut y mettre eune définition. N' faut pas être d' qualité pour compâtir aux peines de ses semblables.

VERNEUIL père.

Mon ami, vous m'étonnez.

BAZILE.

Tant pis pour vous, monsieur. Vous êtes étonné d' voir que j'allons droit au but, que j' ne vous flagornons pas? Je venons hardiment, parce que j'sommes chargé d'une bonne cause; j'avons confiance en vous, parce que vous portez un air de bonté, et que vot' cœur ne donnera pas un démenti à vot' physionomie. Vous êtes nob', vous êtes riche, c'est ben fait à vous; mais tout ça n' m'embarlificote pas, je vous en avertis. Au bout d' tout, vous n'êtes qu'un homme, j'en sis un autre, et entre hommes on peut s' parler.

VERNEUIL père.

Eh bien, mon ami, parlons. Quel est donc ce service que vous comptez me rendre?

BAZILE.

Je venons vous empêcher d' faire une sottise.

VERNEUIL père.

Que dites-vous?

BAZILE, appuyant.

Je venons vous empêcher d' faire une sottise. Pourquoi voulez-vous désoler mon ami Charles, et poignarder sa Caroline? C'est-y juste? c'est-y beau? D'ailleurs, monsieur, i' a un enfant, i' a un enfant.....

VERNEUIL père, avec sentiment.

Hé, je le sais.

BAZILE.

Vous l' savez! J'aurions parié qu' vous n' vous en

doutiez pas. Oui, monsieur, i' a un enfant, beau comme l'amour, et qui vous ressemb' comme deux gouttes d'eau.

VERNEUIL père, avec émotion.

C'est assez, mon ami, c'est assez.

BAZILE.

Non, monsieur; je n'aurons pas de cesse que je n' vous ayons abattu tout-à-fait. Vous vous attendrissez, c'est une bonne marque. Allons, morgué, vienne un bon rémora; que j'ayons la gloire de remettre le père et le fils dans les bras l'un d' l'autre. Dites tant seulement, *je li pardonne*, et i' tombe à vos pieds.

VERNEUIL père.

Il est ici!

BAZILE, à demi-voix.

Oui, monsieur, il est ici, et c'est nous qui l'y avons amené. I' craignait d'y venir, mais je li avons répondu d'vous.

VERNEUIL père.

Il craignait de venir! Ah! il sent trop combien mon ressentiment est juste.

BAZILE.

Oui, monsieur, vot' ressentiment est juste, je n'en disconvenons pas; mais à tout péché miséricorde. Vous aviez un père, autrefois; n' a' vous jamais eu besoin de son indulgence? Ne vous a-t-il jamais rien pardonné? Mettez la main sur la conscience, monsieur; traitez l' s'autres comme vous avez été ben aise qu'on vous traitît vous-même. Charles n'a manqué que parce qu'il a le cœur bon; n'y a pas de quoi i' en

vouloir toute la vie. Queu plaisir d' pardonner à son fils; d'adopter une famille qu'est si digne d'être heureuse! Queu doux momens vous pouvez vous procurer! Il ne sera pas r'tardé davantage; j'va chercher vot' fils, et vous n' me dédirez pas.

VERNEUIL père, avec effort.

Gardez-vous-en bien; je vous le défends.

BAZILE.

Comment, monsieur!...

VERNEUIL père, avec une tendresse qu'il s'efforce de dissimuler.

Je ne veux pas le voir.... Je ne veux pas le voir : mon cœur lui est à jamais fermé.

BAZILE.

Queu qu' c'est donc q' ces cœurs d' qualité, où qu' l'amitié va et vient à commandement! Vous n'aimeriez pas Charles, et vous êtes son père? C'est impossible, ça, monsieur. Quoi, quand j' l'avons secouru, nous qui ne lui sommes rien, qui ne l' connaissions pas, qui n'en avions pas seulement entendu parler, vous n' seriez pas honteux de vous montrer père sans naturel, et d'ajouter, à ce que souffre déja c' pauvre garçon, l' fardeau de vot' inimitié! Une haine éternelle est indigne d'un honnête homme, et on n' doit pas frapper l' faible qui demande grace... Mais, non, monsieur, non, vous ne persévérerez pas dans de pareils desseins. Vous avez trop compté sur vos forces : en faudrait de surnaturelles pour résister à un enfant repentant et soumis. Viens, Charles, viens, mon camarade ; encore un effort, et tout est réparé.

SCÈNE IV.

VERNEUIL père, BAZILE, CHARLES.

BAZILE, entraînant Charles vers son père.

Le v'là, monsieur, repoussez-le, si vous en avez le courage.

CHARLES, se jetant aux pieds de son père.

Mon père!

VERNEUIL père, se cachant le visage.

Laissez-moi, laissez-moi.

CHARLES.

Vous me rejetez de votre sein! Mon père! que vous ai-je fait?

VERNEUIL père, se tournant vers son fils.

Ce que tu m'as fait, cruel enfant! Tu oses me le demander!.... Dans quel état je le revois!.... Portant les livrées de la misère, manquant de tout, peut-être... Ah! Charles! Charles!

CHARLES.

Mon père, mon digne père!

VERNEUIL père.

Viens-tu aggraver mes chagrins, ou viens-tu les effacer? Mon cœur saigne en te revoyant. Je ne peux supporter cet aspect qui me tue. Tu me connais, ingrat: dis un mot, et mes bras te sont ouverts.

CHARLES.

Ordonnez, mon père. Je vous respecte: je fais plus, je vous aime tendrement. Il m'est affreux de vivre

loin de vous. Que ne ferais-je pas pour regagner votre tendresse! Ordonnez, ordonnez. Je suis prêt à vous sacrifier tout, tout, excepté la nature et l'honneur.

VERNEUIL père.

Charles, tu vois ma faiblesse: j'aurais voulu en vain te la cacher. J'ai imposé silence à ton frère, j'ai résisté à ton ami; mais mes forces sont épuisées, et je me montre tel que je suis. Je ressens à la fois tes douleurs et mes peines. Leur réunion est trop forte; je ne puis la soutenir. Mon ami, aie pitié de ma vieillesse; ne me fais pas descendre au tombeau avant le temps; ne m'oblige pas à m'armer contre mon sang, à faire retentir les tribunaux de mes plaintes, à t'accabler enfin, quand tu peux te rendre encore. Vois mes larmes; elles coulent devant toi, et je n'en rougis point: c'est un tribut que m'arrache la nature, et tu n'y seras pas insensible.

CHARLES.

Malheureux! qu'ai-je fait? J'ai porté la mort dans le sein de mon père. Mon père, pardonnez-moi.

VERNEUIL père.

Ah! qu'ai-je désiré, que de pouvoir t'absoudre?

BAZILE.

Vous le voyez, m's amis; dans ce monde i' n' s'agit que de s'entendre.

CHARLES.

Livrez-vous à toute votre bonté, mon père; reconnaissez ma femme, adoptez mon enfant.

VERNEUIL père, se détournant.

Je ne le puis, je ne le puis.

CHARLES.

Vous le ferez, mon père, si je vous suis cher encore.

VERNEUIL père.

Charles, tu veux abuser de mon état, me contraindre à une démarche que je rétracterais dès que je serais rendu à moi-même. Quelle est donc la tyrannie des passions, quelle est donc leur violence, si elles nous égarent ainsi!

CHARLES.

Oui, mes passions m'ont égaré, mon père, j'en fais l'aveu devant vous; mais elles m'égarèrent à un âge où on ne connaît pas le danger; elles m'égarèrent quand j'osai adresser à Caroline les premiers vœux de cet amour que vous avez condamné. Voilà mon unique faute, la seule dont je puisse me repentir. Mais une enfant arrachée à ses parens, entraînée dans une terre étrangère; des sermens que vous avez proscrits, mais que j'ai prononcés dans toute la ferveur de mon ame; mon exactitude à les observer; ma constance envers mon épouse; ma tendresse envers mon enfant, sont-ce là des liens frivoles que le respect filial doive annuler, que votre sévérité puisse rompre? Vous m'ordonnez d'être enfant soumis, et vous me défendez d'être père! Il faut admettre tous les devoirs du sang ou les rejeter tous également. Faibles et innocentes créatures, dont l'une s'est confiée à moi, dont l'autre me doit l'existence, je tiens à vous plus qu'à la vie, et jamais je ne vous abandonnerai, j'en atteste le ciel, ce ciel témoin de mes promesses.

Que ses malédictions m'accablent, que sa main toute-puissante s'appesantisse sur moi, si des préjugés l'emportent sur l'honneur, et si la tyrannie fait taire la nature!

SCÈNE V.

VERNEUIL père, CHARLES, BAZILE, CAROLINE, dans le fond.

VERNEUIL père.

Malheureux, qu'as-tu dit? Tu accuses de tyrannie un père qui va au-devant de toi, qui ne profère que des paroles de paix, qui la porte dans son sein, et qui veut la faire passer dans le tien. Sais-tu que j'ai fait tout ce que tu pouvais attendre d'un père indulgent et sensible; que le mépris de mes bontés va rallumer les sentimens de vengeance que je voulais étouffer? Ne crains-tu pas, fils ingrat et dénaturé, que la malédiction du ciel, cette malédiction que tu as pu invoquer, ne soit précédée de la mienne?

CAROLINE, à part.

Ah! malheureuse!

CHARLES.

J'en mourrais peut-être; mais je la recevrais avec la fermeté du courage, et la résignation qu'inspire l'innocence.

VERNEUIL père.

L'innocence qui brave un père!

CHARLES.

Un père qui exige l'impossible.

CAROLINE, à part.

Je suis perdue.

VERNEUIL père.

Si vous étiez à ma place, vous permettriez-vous ce que vous me demandez ?

CHARLES.

Si vous étiez à la mienne, vous conduiriez-vous autrement? Répareriez-vous une faute par un crime? Vous laisseriez-vous intimider par de vaines menaces?

VERNEUIL père.

Ainsi donc ces menaces, loin de vous ramener à votre devoir, irritent un caractère fougueux, qui dès long-temps ne connaît plus de frein? Charles, Charles, ce moment est le dernier qui vous reste. Vous en profiterez, si vos passions vous permettent encore de réfléchir.

CHARLES.

J'ai résisté à vos larmes, jugez, mon père, si rien peut m'ébranler.

VERNEUIL père.

C'en est assez. Je me montrerai aussi inflexible que le barbare que rien ne peut amollir. Je le romprai, n'en doutez pas, ce nœud frivole que vous révérez, et que je méprise. Aujourd'hui, aujourd'hui même, vos juges et les miens entendront mes plaintes, et ils n'y seront pas insensibles.

CAROLINE, à part.

Il ne me reste que ce parti, et j'y suis décidée. (*A Verneuil père.*) Épargnez-vous, monsieur, une démar-

che inutile. C'est assez du mépris que vous me marquez, sans y ajouter un éclat déshonorant pour tous trois. La loi parle en votre faveur; profitez-en sans l'invoquer. Victime innocente, je me soumets, je me résigne au coup qui me menace. Loin d'armer le père contre le fils, je m'immolerai pour les réunir. Jamais l'amour ne me parla aussi haut en faveur de Charles, qu'au moment où je le perds à jamais; mais je lui impose silence, j'étouffe ses plaintes et ses regrets. Charles était mon époux, je pouvais, je devais le croire; je vous le rends, monsieur, il est libre, et du moins vous ne l'arracherez pas de mes bras.

CHARLES.

Caroline, que fais-tu?

CAROLINE.

Ce que je dois. C'est pour toi que j'ai abandonné mes parens et ma patrie; c'est pour toi que j'ai supporté la misère. Je t'immole à présent ma réputation. (*A Verneuil père.*) Voilà le dernier de mes sacrifices, monsieur; la mesure de l'infortune est comblée. Malheureuse de n'avoir plus rien à offrir à l'amant que j'adorai, et à l'époux qu'il faut que j'abandonne.

VERNEUIL père, à part.

Que sa douleur est touchante! Pourquoi faut-il.....

CHARLES.

N'atteste pas l'amour. Il ne connut jamais ces sacrifices affreux, dictés par la crainte, arrachés par la force. Si ton cœur, comme le mien....

CAROLINE.

Arrête, n'ajoute pas à l'horreur de ma situation. Eh! ne sens-tu pas, ingrat, que l'état humiliant où je me réduis pour toi, est la preuve la plus forte que je puisse te donner de mon amour; que l'amour seul est capable de ce dévouement absolu, de ce courage surnaturel qui te rendent à toi-même et à ton père? Toi qui allais calomnier mon cœur, je mépriserais le tien, si tu doutais de ce qu'il m'en coûte pour remplir cet horrible devoir.

BAZILE, à Verneuil père.

Et tout ça n'vous émeut pas? C'est incompréhensible!

VERNEUIL père à Caroline.

Je commence à vous connaître et à vous apprécier. Votre délicatesse ne sera pas sans récompense : je me charge de votre bien être, j'éléverai l'enfant malheureux.....

CAROLINE.

Vous me connaissez, dites-vous, et vous croyez que je recevrai vos bienfaits; que je vous confierai ma Cécile! Moi, je mettrais un prix à mon honneur; je livrerais mon enfant à celui qui lui arrache son père! C'est alors que je mériterais mon sort. Non, monsieur; seule, ignorée et pauvre, mais courageuse et patiente, je ne devrai rien qu'à mon travail. J'éléverai mon enfant dans cette heureuse obscurité, où l'on cultive encore les vertus de la nature. Elle apprendra de moi à souffrir sans se plaindre, à pardonner à ses oppresseurs; et, si je suis condamnée à pleurer sa

naissance, je vivrai pour réparer ma faute, et je mourrai sans remords.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

VERNEUIL PÈRE, CHARLES, BAZILE.

VERNEUIL père.

Je suis dans une agitation... J'éprouve un trouble.... Ma tête n'est plus à moi.... Charles, je conçois la force du sentiment qui vous attache à Caroline. De toutes les femmes que je connais, c'est celle qui vous conviendrait le plus parfaitement, si elle joignait à son mérite et à ses agrémens personnels, ce qui rend la vie douce, et ce qui la fait aimer.... J'aime, je plains votre Caroline.

CHARLES, hors de lui.

Vous l'aimez!.... vous l'aimez!.... (*A Bazile.*) Entends-tu? mon père dit qu'il l'aime.

VERNEUIL père.

J'ai besoin de me recueillir; mon fils, retirez-vous. Je ne vous dis pas ce que je voudrais pouvoir faire... ce que je ferai peut-être; mais dans tous les cas soyez convaincu, mon cher Charles, que votre père est votre meilleur ami.

(Charles lui baise les mains.)

BAZILE.

Viens, Charles, viens, mon ami : ne dérangeons pas ce brave homme-là. Mais d' queuque façon qu' ça tourne, sois sûr que Bazile te reste, et compte toujours sur son cœur et sur ses bras.

CHARLES.

Je me retire, mon père; je vous laisse à vos réflexions. Pensez à trois personnes, que vous pouvez élever du fond de l'abîme au comble de la félicité. Quel que soit l'évènement, j'emporte votre estime. Oui, vous m'estimez, mon père; je vous connais trop pour en douter, et cette persuasion me soutient et me console.

SCÈNE VII.

VERNEUIL PÈRE, SEUL.

Oui, je t'estime, et comment m'en défendre! Comment résister à des attaques multipliées, contre lesquelles ma raison est impuissante.... Ils me l'avaient bien dit, cette femme est étonnante. Oui, je l'avoue, à la place de cet infortuné, je ne me conduirais pas autrement..... Cependant, puis-je céder? Cruelle incertitude!... Et pas un ami près de moi à qui je puisse me confier, dont les conseils viennent à mon aide.... Quelle pénible situation!

SCÈNE VIII.

VERNEUIL PÈRE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, annonçant.

Monsieur le comte de Préval.

VERNEUIL père.

Faites entrer.

(Le laquais sort.)

SCÈNE IX.

VERNEUIL PÈRE, LE COMTE DE PRÉVAL.

LE COMTE, l'embrassant.

Eh! mon cher Verneuil, que je suis aise de vous voir! il y a douze ans au moins que je n'ai eu ce plaisir.

VERNEUIL père.

Il est vrai, monsieur, qu'il y a long-temps que nous nous sommes perdus de vue. Votre crédit est, dit-on, porté au plus haut point : je vous en félicite. Mais je ne suis à Paris que d'hier ; comment avez-vous su....

LE COMTE, d'un ton de fausseté.

J'étais ce matin chez le ministre; on a parlé de vous. Quelqu'un a dit vous avoir vu arriver. Je me suis empressé de vous chercher, et de venir vous offrir mes bons offices.

VERNEUIL père.

Vous me faites plaisir. Je ne connais plus personne à Paris, et je serai bien aise de pouvoir m'y réclamer de quelqu'un qui y jouisse d'une certaine considération.

LE COMTE.

Je suis l'homme qu'il vous faut, et je suis enchanté d'être ici. Mais quelle affaire vous a donc conduit à Paris?

VERNEUIL père.

Un projet, médité depuis long-temps, adopté avec

peine, et que, peut-être je n'aurai pas la force d'exécuter.

LE COMTE.

C'est peut-être l'escapade de votre fils aîné, qui....

VERNEUIL père.

Vous en êtes instruit?

LE COMTE.

Eh! sans doute. Il en a été question ce matin dans les bureaux. On vous plaint, on s'étonne de ce que vous ne l'empêchez pas...

VERNEUIL père.

J'étais venu dans le dessein de rompre ce mariage.

LE COMTE.

Plaisant mariage! Combien, vous et moi, en avons-nous contracté de semblables?

VERNEUIL père.

Ce n'est pas le moment de plaisanter, monsieur. Je ne suis pas remis encore du trouble où m'ont jeté ces deux infortunés.

LE COMTE.

Vous les avez vus!

VERNEUIL père.

Hélas! oui.

LE COMTE.

Et ils vous ont touché, sans doute?

VERNEUIL père.

Ah! au-delà de toute expression.

LE COMTE.

On aura joué la douleur, la probité; on aura ha-

sardé quelques larmes, auxquelles vous aurez répondu par les vôtres, et au lieu d'user de votre autorité, vous aurez peut-être donné les mains...

VERNEUIL père.

Non, monsieur, non, je ne suis pas aussi facile que vous l'imaginez. J'ai été sensiblement touché, je l'avoue, du désespoir de mon fils. Ses prières m'ont ému, ses raisonnemens m'ont presque persuadé. Cependant je n'ai rien promis, et je suis maître encore du parti que je voudrai prendre.... Mais c'est qu'il est si difficile de juger sainement dans sa propre cause! D'ailleurs ils sont tous contre moi. Ils m'attaquent avec tant d'avantages.... Cette femme surtout....

LE COMTE.

On la dit très-jolie.

VERNEUIL père.

Très-jolie, non.

LE COMTE, à part.

Il est difficile.

VERNEUIL père.

Mais si intéressante! une façon de penser si délicate, une noble fierté qui lui sied si bien!

LE COMTE.

Ces femmes-là sont adroites.

VERNEUIL père.

Non, non, il y avait une force, une explosion de sentiment, dont l'art ne saurait approcher.

LE COMTE.

Vous l'avez cru.

VERNEUIL père.

Je n'en saurais douter.

LE COMTE.

En ce cas, mon ami, mes conseils vous sont inutiles.

VERNEUIL père.

Au contraire, Préval, il m'en faut de solides, de soutenus, si je veux me soustraire à la séduction.

LE COMTE.

Quoi! vous avez été sur le point de céder à leurs sollicitations?

VERNEUIL père.

Oui, monsieur, et dans ce moment même je ne sais encore à quoi je vais me résoudre.

LE COMTE.

A propos, on dit que Charles allait avoir un régiment, lorsque....

VERNEUIL père.

On le lui avait promis.

LE COMTE.

Il y a déja quelques années. Il serait près de passer aux grades supérieurs. Plaisanterie à part, mon cher Verneuil, il serait fâcheux de laisser croupir ce jeune homme dans le genre de vie qu'il a adopté. Il est d'âge encore à réparer ses sottises, et vous conviendrez que lui pardonner celles qu'il s'est déja permises, ce serait l'encourager à en faire de nouvelles.

VERNEUIL père.

C'est ce que je me suis dit cent fois.

LE COMTE.

Mais cela ne suffit pas, mon bon ami. Il fallait agir et aller droit au but. Votre inaction, dans cette affaire, vous fait le plus grand tort dans le monde. Les gens sensés vous blâment; les indifférens vous raillent; quelques-uns vous plaignent; mais il règne, dans tous ces propos, un ton amer qui m'a souvent fait souffrir pour vous. Le ridicule dont on charge votre conduite m'affecte sensiblement. D'ailleurs ces sortes de mariages ne sont jamais heureux. Les difficultés irritent l'amour; les persécutions le soutiennent; mais n'a-t-il plus rien à craindre ou à désirer, le charme s'évanouit; l'épouse, parvenue à son but, cesse de se contraindre, et l'époux détrompé voit, avec douleur, son état et sa fortune sacrifiés à des chimères. Le dégoût arrive, l'humeur suit, et ceux qui croyaient s'adorer toute la vie, sont étonnés de ne pouvoir plus se supporter.

VERNEUIL père.

Vos principes sont les miens; mais cet enfant....

LE COMTE.

Oh! pour l'enfant, je vous le recommande, mon ami; il faut faire quelque chose pour lui.

VERNEUIL père.

C'est bien mon intention. Pauvre enfant, sous quels auspices es-tu né!

LE COMTE.

En effet, tout cela est embarrassant; mais enfin quel parti prenez-vous?

VERNEUIL père.

Je vous le demande. Vous êtes de sang-froid; vous avez toute votre raison, et moi....

LE COMTE.

Oui, je conçois qu'il vous faut nécessairement un guide qui....

VERNEUIL père.

Soyez-le, Préval. Prononcez sans feinte, sans détour.

LE COMTE.

Vous me le permettez?

VERNEUIL père.

Je vous en prie.

LE COMTE.

C'est que je crains de vous déplaire. D'ailleurs, ce que je vous ai déja dit doit vous faire pressentir ce que j'ajouterais, si j'osais.....

VERNEUIL père.

J'entends, vous me conseillez d'employer l'autorité.

LE COMTE.

Puisque vous voulez que je vous parle franchement, vous ne pouvez vous en dispenser.

VERNEUIL père.

Je devais aller aujourd'hui chez mon procureur.

LE COMTE.

Pourquoi faire?

VERNEUIL père.

Pour entamer ce malheureux procès.

LE COMTE.

Vous n'y pensez pas, mon ami. Vous voulez em-

ployer les voies juridiques, dont la lenteur laissera à votre fils les moyens de vous échapper encore? Il retournera d'où il vient, et ne craindra rien de vos poursuites. Et puis, il est majeur : son mariage cassé, qui l'empêchera d'en contracter un selon nos lois?

VERNEUIL père.

Je n'avais pas fait cette réflexion.

LE COMTE.

Il faut absolument le séparer de cette femme.

VERNEUIL père.

Il n'y consentira jamais.

LE COMTE

Nous saurons l'y contraindre.

VERNEUIL père.

Et comment?

LE COMTE.

Un ordre du roi....

VERNEUIL père.

Faire enfermer mon fils!

LE COMTE.

Je ne vois que ce moyen.

VERNEUIL père.

Ce moyen est affreux. Achever d'aigrir un jeune homme déja trop violent; me fermer à jamais son cœur!.... Ah! Préval! Préval!

LE COMTE.

Qu'on est faible, quand on est père!

VERNEUIL père.

Qu'on est dur, quand on ne l'est pas!

LE COMTE.

Je vous demande pardon, mon ami, de vous avoir donné un conseil qui paraît vous déplaire, mais que vos instances m'ont arraché.

VERNEUIL père.

Faire renfermer mon fils!

LE COMTE.

N'en parlons plus, mon ami, n'en parlons plus. J'ai eu tort de me mêler de cette affaire, et je....

VERNEUIL père.

Non, Préval, non. Vous voyez mieux que moi, sans doute: vous n'êtes pas aveuglé par cette tendresse qui se révolte à la seule idée d'un enfant dans les fers.

LE COMTE.

Il serait un moyen d'abréger sa détention, et de vous mettre à votre aise.

VERNEUIL père.

Lequel? Je l'adopte sans balancer.

LE COMTE.

Charles enlevé, Caroline et son enfant sont à votre discrétion. Vous placerez l'un dans des mains étrangères, et sous un nom supposé; vous éloignerez l'autre, à qui vous paierez une modique pension, à condition qu'elle se conduira selon vos vues, et sa misère est un sûr garant de sa docilité.

VERNEUIL père.

C'est que tout cela nécessite des procédés si durs, si cruels! Charles fera tôt ou tard des perquisitions...

LE COMTE.

Rien de si aisé que de les rendre inutiles. On peut répandre adroitement dans le public que Caroline et son enfant n'ont survécu que peu de temps à l'enlèvement de votre fils.

VERNEUIL père.

Il n'en croira rien.

LE COMTE, à demi-voix.

Je connais un juge de province qui constatera leur décès par un décret dans les formes.

VERNEUIL père, après un moment d'horreur.

Cela ne se peut pas.

LE COMTE.

Je vous en réponds.

VERNEUIL père.

Un magistrat, prononcer contre la vérité, contre sa conscience!

LE COMTE.

Celui-ci le fera sans difficulté.

VERNEUIL père.

Ce juge est un fripon.

LE COMTE.

Sans doute, mais il en faut: on les méprise, et on s'en sert.

VERNEUIL père.

Votre plan est bien concerté; mais il y a dans cette marche une duplicité qui me répugne.

LE COMTE.

Songez qu'au moyen de ces arrangemens, Charles, enlevé dans deux heures, peut vous être rendu dans

six semaines, dans un mois; on ne prendra que le temps nécessaire pour éloigner sans retour des objets qui seraient toujours dangereux pour lui.

VERNEUIL père.

Charles, enlevé dans deux heures!

LE COMTE.

Oui, mon ami, dans deux heures, et je me chargerai des détails, pour ménager votre sensibilité.

VERNEUIL père.

Mais cet ordre du roi, qu'il faut solliciter, obtenir.....

LE COMTE.

J'en ai toujours en blanc, et je n'en abuse pas, comme vous le voyez. (*Avec chaleur.*) Allons, mon cher Verneuil, êtes-vous bien d'accord avec vous-même? Ce que vous devez à la société, à votre fils, et à vous, l'emportera-t-il enfin sur les répugnances puériles qui vous arrêtent, sur la faiblesse qui vous déshonorerait, si vous consentiez à un mariage ridicule et révoltant? Pardon, si je mets autant de force dans mes représentations; mais je vous ai toujours chéri, et je ne puis m'empêcher d'ajouter que vous avez assez fait pour la nature, et qu'il est temps de vous montrer homme, et d'en déployer toute la fermeté.

VERNEUIL père.

Qu'il m'en coûte pour me rendre! Mais je sens qu'il le faut.

LE COMTE.

Oui, mon ami, il le faut.

VERNEUIL père.

Du moins, que tout se passe sans éclat.

LE COMTE.

Sans éclat.

VERNEUIL père.

Ménageons des infortunés, adoucissons le coup que nous allons leur porter.

LE COMTE.

On mettra dans les procédés toute l'aménité possible.

VERNEUIL père.

Vous me ferez avertir quand mon malheureux fils n'y sera plus. J'irai, je verrai cette femme.

LE COMTE.

Non, Verneuil, je ne suis pas d'avis que vous la revoyiez; votre excessive bonté vous trahirait encore. Je me charge de sa retraite, et de lui faire parvenir vos bienfaits.

VERNEUIL père.

Je la verrai, monsieur; c'est un adoucissement que je dois à sa situation: je lui dois compte des motifs de ma conduite, je lui dois des consolations. Trop heureux si je pouvais, en calmant sa douleur, rendre mes chagrins moins cuisans..... Allez, Préval, allez me rendre ce funeste service, et laissez-moi renfermer mes larmes, mes combats et mes regrets.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, SEUL.

Ces provinciaux sont durs à persuader. Pauvres gens, qui ne sentent pas que le grand art est de tirer parti des circonstances, et même de faire naître celles qui sont nécessaires à nos projets..... Enfin, la belle et cruelle Caroline est à ma discrétion. Le bon homme de père la verra, dit-il; je le préviendrai, et si elle est récalcitrante, on la mettra aussi en lieu de sûreté : c'est un excellent moyen que la persécution, et qui ne manque jamais son effet.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le logement de Charles.

SCÈNE I.

CAROLINE, SEULE, assise, tenant son enfant sur ses genoux.

Je me suis donc condamnée à des peines éternelles!.... Ma Cécile....cher et malheureux enfant! Si jamais le secret de mon infortune t'est dévoilé, tu plaindras ta pauvre mère, et tu l'aideras à supporter son sort; tu sécheras mes larmes, ou tu en diminueras l'amertume en y mêlant les tiennes. Oui, nous pleurerons, toi, ton père; moi, mon époux : nous serons l'une et l'autre accablées de notre situation; mais nous gémirons ensemble, et du moins, j'aurai quelqu'un qui pourra répondre aux cris de ma douleur.

SCÈNE II.

BAZILE (*), CHARLES, CAROLINE, CÉCILE.

CHARLES, se jetant dans les bras de sa femme.

Victoire, victoire, Caroline! J'étais ton époux de

(*) Bazile, après avoir fini de parler, emmènera l'enfant sans affectation, et rentrera de même vers la fin de la scène.

ton choix, je vais l'être du consentement de mon père. Si tu savais l'effet qu'a produit ton noble dévouement; si tu savais qu'il t'aime, qu'il te plaint, qu'il en convient; si tu savais enfin qu'il m'estime, qu'il m'a promis....

BAZILE.

Doucement, doucement; il n'a rien promis encore.

CHARLES.

Il n'a rien promis encore? Un père menaçant qui s'adoucit, qui reçoit des marques de ma tendresse, qui m'en donne de la sienne, n'est pas un père désarmé et vaincu? Que peut-il davantage?

BAZILE.

Signer, mon ami, signer.

CHARLES.

Il signera, je n'en saurais douter. Si son cœur n'eût été touché, ses discours, ses gestes, son émotion apparente seraient le comble de la duplicité, et mon respectable père en est incapable.

CAROLINE.

Mon ami, il a reçu mon sacrifice.

CHARLES.

La réflexion le lui a fait rejeter.

CAROLINE.

J'ai lu dans le cœur de ton père.

CHARLES.

Les apparences t'ont trompée.

CAROLINE.

Tu le veux? Hé bien, mon ami, je me livre à l'espoir

qui te séduit; il m'est trop doux de le partager, pour le combattre.

CHARLES.

Oui, Caroline, nous pouvons nous y livrer; mon père est rendu, je le répète, je ne peux en douter, et nous touchons au moment du bonheur.

SCÈNE III.

BAZILE, CHARLES, CAROLINE, CÉCILE, UN EXEMPT.

L'EXEMPT, d'un ton ferme.

C'est ici la demeure de Charles Verneuil?

BAZILE.

Oui, monsieur, c'est ici. Queu qu'y a pour votre service?

L'EXEMPT.

Est-ce vous, jeune homme?

BAZILE, après avoir fixé l'Exempt, Charles et Caroline.

Oui, monsieur, c'est moi.

L'EXEMPT.

Je vous arrête par ordre du roi.

BAZILE.

Marchez, monsieur, je vous suis.

CHARLES.

Demeure, malheureux, demeure. N'ajoute pas à mes maux l'infamie et les remords. Crois-tu que je me prête à cette horrible supposition? Plus je te connais, et plus tu me deviens cher; mais mes malheurs ne doivent tomber que sur moi. (*A l'Exempt.*)

Cet honnête homme vous trompe; il est mon ami, ce mot explique sa conduite : c'est moi qui suis la victime désignée.

CAROLINE.

Tu ne me quitteras pas. Si mon sacrifice devient inutile, je retire ma parole, et je ne connais plus que mon époux. C'est lui que je tiens, que je serre dans mes bras, et je ne vous le rendrai qu'avec mon dernier soupir.

L'EXEMPT.

Madame, votre situation m'intéresse; je voudrais pouvoir l'adoucir.

CAROLINE.

Vous en êtes le maître. (*Montrant Bazile.*) Ce galant homme vous en a offert les moyens.

L'EXEMPT.

Je ne puis m'y prêter sans trahir mon devoir. Marchez, monsieur.

CHARLES.

Si je n'écoutais que ma haine du despotisme, que l'horreur que doivent inspirer ses suppôts, j'aurais déja vengé sur vous, et les violences que vous avez commises, et celle que vous venez consommer. Si l'ordre que vous me signifiez n'avait l'aveu de mon père, de ce père cruel qui n'embrassait son fils que pour mieux l'assassiner, et que je respecte encore au moment où il m'ôte plus que la vie, oui, ou le désespoir terminerait ma carrière, ou j'échapperais à l'oppression... Que dis-je? Eh! pourquoi présenter une tête innocente au coup que l'on vient me por-

ter? Pourquoi trahir, par une lâche obéissance, la société blessée dans un de ses membres, et ma famille dont je suis l'unique support? Je me défendrai, n'en doutez pas; et si je succombe sous le nombre, j'aurai vécu et je serai mort libre.

L'EXEMPT.

Marchez, vous dis-je.

BAZILE, bas à Charles.

Faut-il toucher?

(Charles le retient.)

CAROLINE, serrant son mari dans ses bras.

Vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas.

CHARLES, se débarrassant des bras de sa femme.

Non, vous ne m'aurez pas.

L'EXEMPT.

J'ai ordre, monsieur, d'éviter l'éclat; mais je dois employer la force si j'éprouve de la résistance. Je serais au désespoir d'être obligé de rassembler mes gens.

CHARLES.

Vos gens!.... Vos gens!....

CAROLINE.

Qu'ils viennent.... qu'ils voient mon état, mon désespoir; et s'ils y sont insensibles, qu'ils ajoutent à leurs forfaits l'assassinat d'une femme. Ils n'ont que ce moyen de l'arracher à ma tendresse. Votre ordre affreux vous autorise-t-il à répandre mon sang? Frappez, délivrez-moi, d'un seul coup, et de moi-même, et de mon amour, et de l'horreur que vous

m'inspirez... Je ne me connais plus.... je ne sens.... je ne puis.... je me meurs.

(Elle tombe.)

CHARLES, courant à elle.

Ma femme!... mon ami!

L'EXEMPT, à Charles.

L'instant est favorable; il faut en profiter.

CHARLES.

M'éloigner d'elle!... la laisser mourir!... Quoi! barbare, ton cœur ne te dit rien!... Ah! mon père! mon père!

L'EXEMPT, s'approchant de Charles.

Pour la dernière fois, obéissez.

BAZILE, tenant un tabouret.

Taisez-vous, ou, par la mort, je vous fais sauter la cervelle.

SCÈNE IV.

BAZILE, CHARLES, CAROLINE, CÉCILE, UN EXEMPT, VERNEUIL fils.

BAZILE, à Verneuil fils.

A nous, monsieur, à nous!... On arrête Charles, sur un ordre du roi.

VERNEUIL fils, l'épée à la main.

Je suis son frère, défendez-vous.

BAZILE, le tabouret levé.

J'sis son ami, et je vous assomme.

CHARLES, se jetant entre eux.

Arrête, Verneuil..... Arrête, Bazile..... Ma fureur

m'égarait : la seule idée d'un meurtre me contient et me désarme. Cet être est avili, mais enfin c'est un homme : il est moins coupable que ceux qui le dégradent. N'imitons pas nos tyrans, et respectons l'humanité ; ne vous souillez point d'un assassinat qui me serait inutile : l'ordre serait confié à d'autres mains.

(L'exempt marque son étonnement.)

VERNEUIL fils.

Cet ordre est surpris ; mon père n'en a pas connaissance.

L'EXEMPT.

C'est lui qui l'a sollicité.

VERNEUIL fils.

C'est une imposture.

L'EXEMPT.

Et c'est le comte de Préval qui m'a chargé de l'exécution.

CHARLES.

Préval !

VERNEUIL fils.

Préval ! Il a en effet parlé à mon père.

CHARLES.

Il lui a parlé, dis-tu ? Tout est expliqué.... Je ne concevais pas que mon père.... Préval.... Préval !... Il a pu ranimer un courroux !... Ah ! je suis perdu sans ressource : le monstre aime ma femme.

VERNEUIL fils.

Ta femme !

CHARLES.

Oui ; ma femme : il a osé le lui dire.

VERNEUIL fils.

Il a parlé à mon père immédiatement après toi : il n'a pas eu le temps de demander cet ordre. (*A l'exempt.*) Celui dont vous êtes porteur est faux.

L'EXEMPT.

Il est bon. Le comte de Préval en a toujours à sa disposition.

VERNEUIL fils.

Ainsi donc il s'en sert pour masquer ses perfidies et ses scélératesses!... (*A l'exempt.*) Et vous, qui savez combien cet ordre est illégal, auriez-vous l'audace de l'exécuter?

L'EXEMPT.

Ma liberté, ma fortune en dépendent.

VERNEUIL fils.

Si vous persistez, vous serez puni avec celui qui se permet tous les crimes, parce qu'il croit qu'une obscurité profonde les couvrira toujours. Je vais, je cours chez le ministre, je percerai jusqu'à lui, je lui découvrirai des attentats que sans doute il ignore; il en frémira, s'il est vertueux : s'il ne l'est pas, je le forcerai de rendre à la vertu un hommage involontaire, en punissant des excès qu'il aurait dû prévoir ou réprimer. Enfin, monsieur, vous allez être le complice ou l'accusateur de Préval; choisissez. Voyez d'un côté l'infamie et des châtimens, de l'autre l'estime publique et de justes récompenses. Le ministre ignore ce qui se passe, vous venez d'en faire l'aveu; souvenez-vous-en, et décidez-vous.

L'EXEMPT, à part.

Il est ferme.

BAZILE, à l'exempt.

Monsieur, puisque je consentons à vous laisser vivre, laissez vivre l's autres. Vous ne connaissiez ni Charles, ni moi. Erreur n'est pas compte; mais, sans lui, vous m'emmeniez à sa place. Il en est temps encore; je vous en prie, je vous en conjure, emmenez-moi. Si c'brave jeune homme n'tire pas son frère d'là, hé ben! morgué, j'resterons en prison pour li, et j'y mourrons, avant de trahir l'secret qui assurera sa liberté. Allons, monsieur, eune bonne action. Vous n'en avez jamais fait, peut-être; mais il y a commencement à tout. Si vous saviez le bien qu'ça fait, une bonne action, vous ne balanceriez pas.

CHARLES.

Mon ami, mon respectable ami, je n'y consentirai pas.

BAZILE.

Tais-toi.... tais-toi.... N'faut à un homme comme moi que du pain : ça se trouve en prison comme ailleurs.

VERNEUIL fils.

Laissez faire ce digne homme; sa détention ne peut être de longue durée. Je déclarerai tout, dès que tu seras en sûreté.

SCENE V.

BAZILE, CHARLES, CAROLINE, CÉCILE, VERNEUIL fils, UN EXEMPT, DEUX GARDES.

UN GARDE, à l'exempt.

Résiste-t-on, monsieur? Vous faut-il main-forte?

BAZILE.

Non, monsieur, on ne résiste pas. On dit adieu à sa femme, à son ami, et c'est ben naturel. (*Il embrasse Caroline.*) Adieu, Caroline. (*A Charles, en l'embrassant.*) Ne perds pas un moment. (*A Verneuil, en lui prenant la main.*) N'oubliez pas vot' pauvre frère. (*A l'exempt.*) Me v'là prêt à suivre vos ordres.

L'EXEMPT.

Marchons.

(Bazile prend son chapeau, et l'enfonce sur ses yeux : il sort avec l'exempt et ses gardes.)

SCÈNE VI.

CHARLES, CAROLINE, VERNEUIL FILS.

VERNEUIL fils.

Que l'effroi ne succède point à votre noble fierté. Vous voilà tranquilles pour quelques momens, j'en saurai profiter. Ma sœur, calmez votre époux; Charles, console ta femme. Je cours, je vole, je n'aurai pas de repos que je n'aie assuré votre bonheur.

SCÈNE VII.

CHARLES, CAROLINE.

CHARLES, tombant sur un siége.

Ah! ma femme, ma femme! quelle épouvantable journée! que de maux à la fois! Mon père!... mon père!... vous avez consenti....

CAROLINE.

Mon ami, mon tendre ami, ton état me désole. Calme-toi, suis-moi, viens goûter un repos....

CHARLES.

Du repos!.... et mon ami est dans les fers!.... S'ils revenaient..... s'ils osaient, sans ménagement pour une femme infortunée.....

CAROLINE.

Ah! ce n'est pas à moi qu'ils en veulent. Je ne suis pas assez intéressante pour exciter leur fureur. Viens, mon ami, viens.

CHARLES.

Tu ne me quitteras pas?..... Caroline, tu me le promets?

CAROLINE.

Te le promettre!..... Je le ferais, que tu ne le croirais pas.

(Elle entre avec lui dans le cabinet.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, SEUL.

TOUTES les portes ouvertes, et personne... Charles est enlevé... Mais cette femme... cette femme... qu'est-elle devenue? L'aurait-elle suivi?.... La frayeur, le soupçon l'auraient-ils éclairée? Ai-je perdu, enfin, le prix de mes efforts?

SCÈNE II.

CAROLINE, LE COMTE DE PRÉVAL.

CAROLINE, sortant du cabinet, et apercevant le comte.

Ciel! Préval!

LE COMTE.

Ah! la voilà, la voilà. Je parais vous effrayer, belle Caroline. Calmez-vous; la crainte est le dernier sentiment que je veux vous inspirer. J'ai pour vous le plus vif attachement, et je vous l'ai prouvé en éloignant de vous un homme qui ne pouvait que nuire à votre fortune.

CAROLINE, à demi-voix, et du ton de l'horreur.

Sortez, monsieur, croyez-moi, sortez.

LE COMTE.

Renoncez, Caroline, à ces vertus de convention qui ne sont plus de notre siècle, ou plutôt, laissez ces petites ruses qui ne peuvent m'en imposer. Vous voyez ma franchise, imitez-la, montrons-nous tels que nous sommes; sachons l'un et l'autre ce que nous devons craindre ou espérer. Je n'entreprendrai pas de vous prouver qu'il est de votre intérêt de mettre fin à nos petits débats; vous avez assez d'expérience, vous avez assez souffert pour en être convaincue.

CAROLINE.

La plus cuisante de mes peines est d'être forcée de vous entendre.

LE COMTE.

Caroline, on peut acheter le bonheur par quelques soins, par quelques démarches; mais l'amour méprisé se change quelquefois en haine, et la mienne ne serait pas impuissante. Si je suis capable des plus grands sacrifices pour vous désarmer, je le suis également d'employer tous les moyens pour vous réduire (1). Faut-il vous avouer que, maître de l'esprit du comte de Verneuil, je dirige à mon gré ses sentimens, sa faiblesse et ses irrésolutions; que je ne suis comptable à personne des cruautés où je pourrais me porter, et que je puis ensevelir vos plaintes avec vous? Gardez-vous de m'aigrir davantage par une résistance déplacée; ne vous exposez pas à perdre, en un seul jour,

(1) Pendant cette tirade du comte, Caroline se retournera plusieurs fois vers le cabinet, en marquant ser inquiétude.

et le rival que vous me préférez, et votre enfant, et votre liberté : voyez enfin en moi l'amant le plus soumis, ou l'ennemi le plus implacable. Mes gens sont postés, et n'attendent plus qu'un signal : il faut opter, et promptement.

SCÈNE III.

LE COMTE, CAROLINE, CHARLES.

CHARLES, furieux.

Menacer ma femme! menacer mon enfant!

LE COMTE, anéanti.

Charles!

CHARLES.

Lui-même, à qui tu pensais avoir ravi la liberté, et dont tu croyais séduire la compagne par tes promesses ou tes menaces. Le voilà, cet homme qui n'est coupable envers toi que d'avoir une femme vertueuse, et qu'il disputera à l'univers entier jusqu'à son dernier soupir... Tu baisses la vue, tu n'oses me fixer? L'opprimé fut toujours le spectacle le plus effrayant pour l'œil de l'oppresseur.... Tu te tais... tu frémis... Tu me crois capable, peut-être, de t'imiter, et de me venger de toi aussi lâchement que tu m'as attaqué.

SCÈNE IV.

LE COMTE DE PRÉVAL, CAROLINE, CHARLES, LA FLEUR, dans le fond.

LA FLEUR.

Qui diable ont-ils donc emmené?

CHARLES.

Si je ne suivais que les affreux principes qui te guident, je te poignarderais.... Jamais la soif du sang ne fut aussi légitime, jamais elle ne fut plus pressante.

LA FLEUR, effrayé.

Appelons nos gens.

CHARLES.

Je brûle de t'immoler; mais je n'emploierai que les moyens avoués par l'honneur. Viens, traître, viens défendre une vie qui ne suffit pas pour expier tes forfaits, et si le sort des combats trahit l'innocence et la justice, au moins je n'aurai pas survécu à mes malheurs.

SCÈNE V.

LE COMTE DE PRÉVAL, CAROLINE, CHARLES, LA FLEUR, GARDES.

LA FLEUR aux gardes.

Saisissez, enlevez tout.

(Deux gardes s'emparent de Caroline, et un autre court au cabinet, et reparaît avec l'enfant. Le reste de la troupe environne Charles, le serre et le saisit.)

CHARLES, se défendant.

Bazile, où es-tu?..... Ma femme!..... ma fille!.... (*Aux gardes.*) Laissez-les, laissez-les.... Je cède à la force.... J'obéis.

LA FLEUR.

Emmenez tout cela.

(Les gardes les entraînent.)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE PRÉVAL, CAROLINE, CHARLES, VERNEUIL PÈRE, LA FLEUR, GARDES.

VERNEUIL père.

Quel spectacle! Quelle horrible violence!

CHARLES.

Voyez, mon père, et repentez-vous.

CAROLINE, tendant les bras à Verneuil père.

Sauvez mon enfant! sauvez mon enfant!

VERNEUIL père, aux gardes.

Arrêtez, arrêtez, vous dis-je. Je suis le père de ces infortunés. (*A Préval, avec sévérité.*) Monsieur le comte, ce n'est pas là ce dont nous étions convenus, et vous répondrez de tout ce qui s'est fait sans mon aveu.

(Caroline remporte son enfant, et se tient à la porte du cabinet, comme pour en défendre l'entrée.)

LE COMTE.

J'ai cru vous obliger en vous délivrant à jamais de leurs criailleries.

CHARLES.

Le monstre vous a trompé et vous en impose encore: c'est lui seul qu'il a voulu servir, c'est sa flamme adultère qui vous a rendu barbare.

VERNEUIL père.

Qu'entends-je!

CHARLES.

Il adore Caroline. Moins vertueuse, elle en eût fait

mon ami, et il eût été mon protecteur auprès de vous.

VERNEUIL père.

Vous ne répondez rien, monsieur? Mon fils dirait-il la vérité?

CHARLES.

Je suis incapable de la trahir, même dans cette affaire, la plus importante de ma vie.

VERNEUIL père, au comte.

Je connais mon fils, et je le crois. Ce qui vient de se passer, votre embarras, votre silence, prouvent votre crime et m'éclairent. Loin de moi ces amis perfides qui, sous le voile d'un feint attachement, servent leurs propres intérêts, et sacrifient tout à l'égoïsme, dernière erreur d'une ame rétrécie et abjecte. Je ne consulterai plus que mon cœur, lui seul sera mon guide; si son excessive bonté m'égare, au moins ne me rendra-t-il jamais injuste et tyrannique.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE PRÉVAL, LA FLEUR, CHARLES, CAROLINE, VERNEUIL PÈRE, VERNEUIL FILS, GARDES.

VERNEUIL fils, accourant.

Vous êtes sauvés! vous êtes sauvés! Je suis entré chez le ministre avec la rapidité de l'éclair; j'écarte ses valets, je perce la foule des solliciteurs, je parviens jusqu'à lui, et je tombe à ses pieds.

LE COMTE, à part.

Dieu!

VERNEUIL fils.

On vient de commettre un crime sous votre nom, lui dis-je, et j'ose vous en demander justice. Un scélérat, qui a surpris votre confiance, en fait l'instrument de ses passions. Mon frère a mérité une épouse vertueuse et belle. Préval a voulu la lui ravir. La noble résistance de cette femme, au lieu de le rendre à lui-même, l'a porté aux derniers excès. Il a conçu l'horrible dessein de faire enlever l'époux, pour subjuguer l'épouse sans défense et sans ressource. Mon père a consenti à ce projet, dont il ne prévoyait pas les suites; mon père, bon et aimant, s'est rendu aux malignes insinuations d'un homme qu'il connaissait mal; mais, monseigneur, quand vous lui confiez des blancs, devez-vous en ignorer l'emploi? Doit-on en faire un moyen de séduction et de tyrannie? Pouvez-vous tolérer de tels abus? Au moment où je vous parle, mon frère est peut-être accablé sous le poids de ses fers. Bon citoyen, bon fils, bon mari, bon père, il a des droits sacrés à votre estime, et vous le rendrez à ma tendresse. Mon père, mieux instruit, joindrait ses prières aux miennes; et si vous avez une grande place, monseigneur, ce n'est pas pour fouler le peuple, c'est pour le soulager; si vous êtes revêtu d'une autorité sans bornes, c'est qu'on vous en a cru digne, et vous trahiriez à la fois tous vos devoirs, en ne protégeant pas l'innocence opprimée, et en ne sévissant pas contre son oppresseur.

LE COMTE, à part.

Je suis perdu!

VERNEUIL fils.

Le ministre me relève, m'embrasse, me console. Ce n'est pas la première fois, dit-il, que Préval a abusé de ma confiance. J'ai cédé aux marques feintes d'un repentir simulé; ses excuses, ses prières, ne me tromperont plus. Je ne le condamnerai pas sans l'entendre; mais plus il m'a trouvé indulgent, plus je serai inexorable. Qu'il vienne me rendre compte de sa conduite; voilà l'ordre qui lui en fait une loi; voilà celui qui vous remet entre les bras de votre frère. (*Au comte.*) Je vous remets l'ordre du ministre; celui-ci est respectable, car il est juste. Allez méditer des moyens de défense, illusoires, faux, et qui demeureront sans effet. La probité, l'honneur et la nature vont s'élever contre vous, et vous n'étoufferez pas leur voix.

LA FLEUR, à part, au comte.

Sortons du royaume, monsieur; on nous contraindrait à devenir honnêtes gens.

(Le comte sort avec sa suite.)

SCÈNE VIII.

VERNEUIL PÈRE, VERNEUIL FILS, CHARLES, CAROLINE.

CAROLINE, descendant le théâtre.

Ah! je respire!

CHARLES.

Ah! mon frère! Et Bazile, mon digne ami?

VERNEUIL fils, cherchant Bazile des yeux.

Il devrait être ici.... il va t'être rendu; un homme de confiance s'est chargé de le délivrer, et m'a promis de seconder mon impatience. Il ne te reste plus qu'à désarmer un père qui t'a toujours aimé, et qui révoquera sans doute un arrêt surpris par le vice et consenti par l'erreur. Trop heureux si je vois vos cœurs réunis enfin s'entendre et se répondre!

SCÈNE IX.

VERNEUIL PÈRE, VERNEUIL FILS, CHARLES, CAROLINE, BAZILE.

BAZILE, sautant au cou de Charles.

Me v' là, mon ami, me v'là revenu, et mon pus grand plaisir est de te trouver encore respirant l' grand air.

CHARLES.

Ah! mon ami, je ne sais comment reconnaître....

BAZILE.

C' n'est pas la peine d' parler d' ça, tu vois ben qu' ça n'a duré qu'un moment.

CHARLES l'embrasse, et à son père.

Pardon, monsieur, si je me livre devant vous à toute ma sensibilité; mais il n'est pas mon père, et il ne m'a fait que du bien.

VERNEUIL père, avec douleur.

Vous nous rendez justice à tous deux. Ah! je l'avais

prévu, qu'une excessive sévérité me fermerait le cœur de mon fils.

CHARLES.

Que dites-vous, mon père! Jamais ce cœur ne vous chérit autant que lorsque vous semblez vous repentir.... Ne parlons plus du passé, ce souvenir vous fatigue et m'oppresse. Pardon, pardon, mon père, je vous afflige.... mais si vous daignez vous souvenir des paroles consolantes que vous m'adressâtes quand je vous quittai; si vous vous rappelez celles que vous venez de proférer en présence du comte, vous assurerez votre repos en décidant le mien. Que vous demandé-je? de ne pas vous déclarer mon ennemi. Gardez votre fortune, mais laissez-moi mon enfant; laissez-moi ma femme, ma chère femme; après ce qu'elle vient de souffrir, ce ne sera pas une grace que vous lui accorderez.

VERNEUIL fils.

Rendez-vous, rendez-vous. Un méchant vous a égaré; ses semblables vous condamneront peut-être, mais les honnêtes gens, les pères, les bons pères diront : Charles a trouvé des vertus, il en avait lui-même, et Verneuil ne les a pas séparés.

CAROLINE, avec timidité.

Monsieur, j'ose à peine ouvrir la bouche, mais vous devez m'entendre.

VERNEUIL père.

Mes enfans, mes enfans.... Si je croyais que cet hymen... si mes principes....

BAZILE, apportant l'enfant.

Je ne savons pas circonloquer, nous, mais j'apportons not' dernier argument. (*Mettant l'enfant dans les bras du père de Charles.*) V'là vot' fille, vot' petite fille, v'là vot' sang, v'là vos entrailles. Recevez c't' innocence qui ne vous connaît pas encore, mais qui bientôt vous redemanderait son père. Je ne sommes pas faible, nous, je ne sommes pas flatteur, je n' vous demandons pas grâce, mais je voulons justice, et vous nous la ferez, si vous n'êtes pas un Préval. (*A Charles.*) Il la regarde, il pleure, il l'embrasse. (*A Verneuil père.*) Hé bien, convenez, ventreguenne, qu' cinq cents lettres de cachet n' vous procureriont pas un moment comme sti-ci. (*A Charles.*) Il la rebaise. (*Lui frappant sur l'épaule.*) Eh! brave et digne homme, pleurez, baisez et revenez à nous.

VERNEUIL père.

Je ne résiste plus, je ne résiste plus. Pour me défendre aussi long-temps, il a fallu que.... Cet enfant sera la consolation de ma vieillesse qui s'approche; elle en adoucira les amertumes.

(Tous tombent à genoux.)

BAZILE.

Eh ben, quand j' vous l'ons dit, qu'un père est toujours père, et que bon sang ne peut mentir.

CHARLES.

Ah! mon père, les expressions me manquent.

VERNEUIL fils.

Que ne vous dois-je pas!

CAROLINE.

Ah! monsieur, mon ravissement... mon trouble... ma reconnaissance....

VERNEUIL père, les relevant.

Vous ne me devez rien, vous ne me devez rien. C'est moi peut-être qui ai besoin d'indulgence. Bazile, vous ne nous quitterez plus; votre franchise, votre loyauté, votre excellent cœur, ne seront pas sans récompense, et vous la recevrez des mains de mon fils. Allons, mes enfans, venez prendre une place.... que vous auriez dû occuper plutôt. Charles, ma maison est la tienne, tu y conduiras ta Caroline, et je lui devrai encore quelques beaux jours. Mes enfans, je ne me suis montré sévère que par excès d'amour, et c'est ce même amour qui nous réunit tous aujourd'hui. Les honnêtes gens m'approuveront, je l'espère; le suffrage des autres m'est indifférent.

FIN DE CHARLES ET CAROLINE.

L'AMOUR

ET

LA RAISON,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

HORTENSE, jeune veuve.	Mlle CANDEILLE.
MONDOR, vieux garçon.	M. MONVEL.
AUGUSTE, cousin d'Hortense, jeune homme de seize à dix-sept ans.	M. VALLIENNE.
MARTON, suivante d'Hortense.	MAD. MONVEL.
DUMONT, valet de Mondor.	M. FUSIL.
UN NOTAIRE.	M. NOEL.
UN LAQUAIS.	M. FAUR.

La scène se passe dans l'appartement d'Hortense.

Représentée sur le théâtre de la République, en 1791.

L'AMOUR

ET

LA RAISON,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

HORTENSE, MARTON.

(Elles sont assises à quelque distance l'une de l'autre. Hortense brode au métier, et Marton à la main.)

MARTON.

Il arrive aujourd'hui.

HORTENSE, avec un soupir.

Hélas! oui, mon enfant.

MARTON.

Cet hélas part de l'ame.

HORTENSE.

Que dites-vous, Marton?

MARTON.

Madame, je vous plains.

HORTENSE.

Ma chère amie, c'est à Mondor que je dus mon époux, cet époux qui me fut si cher; c'est à Mondor que cet époux mourant confia ma jeunesse; c'est Mondor qu'il nomma, si je devais jamais.....

MARTON.

Et voilà bien les hommes. Jaloux de leurs droits pendant leur vie, ils veulent les étendre au-delà du tombeau. Vous aimiez votre époux, c'est fort bien.

HORTENSE.

Il était si aimable!

MARTON.

Oui, madame, il était charmant; mais son ami ne lui ressemble guère.

HORTENSE.

Marton!

MARTON.

Non, madame, Mondor ne lui ressemble pas. C'est un ami solide, raisonnable et raisonnant; mais il n'a rien de ce qu'il faut pour remplacer un mari de vingt-cinq ans, et pour consoler une femme de votre âge.

HORTENSE, froidement et avec hauteur.

Il suffit, je crois, qu'il me plaise.....

MARTON.

Vous plaire! il en est loin.

HORTENSE.

Vous prétendez....

MARTON.

Voir mieux que vous dans le fond de votre ame. Non, vous ne l'aimez pas.

HORTENSE, avec humeur.

Mademoiselle!

MARTON, affectueusement.

Même quand vous boudez vos gens, vous êtes toujours adorable.

HORTENSE.

Allons, finis, ma bonne amie : tu m'aimes, je le sais.... Mais....

MARTON.

En ce cas, laissez-moi donc dire. Est-ce mon intérêt qui me détermine? Est-ce moi qui dois épouser Mondor? Que vous êtes étranges, vous autres maîtres! Vous voulez qu'on vous serve, vous voulez qu'on vous aime, vous voulez qu'on vous devine; on vient à bout de tout cela à force de travail et de réflexion; crac, un bon caprice nous déjoue, nous éloigne, et pour s'épargner un moment de mauvaise honte, on se condamne à des regrets éternels.

HORTENSE.

Des regrets! Ah! Marton, des regrets avec Mondor?

MARTON.

Oui, madame, avec Mondor. N'a-t-il pas cinquante ans?

HORTENSE.

Hé, qu'importe? il a du mérite.

MARTON.

Un mérite..... sur le retour.

HORTENSE.

Il vient d'assurer ma fortune et mon repos, en terminant avec les héritiers de mon mari le procès le plus incertain.

MARTON.

Le grand miracle! Il n'est pas de mince procureur qui n'en eût fait autant.

HORTENSE.

J'espère que vous ne le confondez pas....

MARTON.

Ma foi, madame, la comparaison n'a rien de révoltant. Un procureur vous eût pris de l'argent, Mondor demande votre main : c'est mettre ses services au plus haut intêrêt.

HORTENSE.

Il ne demande rien. Tendre, mais soumis, Mondor attend tout de ma délicatesse. Depuis deux ans qu'il s'est éloigné pour me servir, il ne m'a pas écrit une lettre qui ne fût dictée par le plus pur désintéressement. Mais, mademoiselle, ne lui dussé-je rien, les derniers vœux de mon époux....

MARTON.

Sont sans force dans le cas dont il s'agit. Lui donner pour successeur monsieur Mondor! c'est trop fort, en vérité, et je ne le souffrirai certainement pas.

HORTENSE.

Vos folies m'amusent quelquefois.

MARTON.

Ce n'est pas folie, c'est raison.

HORTENSE.

A la bonne heure; mais votre raison m'excède, finissez.

MARTON.

Quoi! sérieusement vous voulez....

HORTENSE.

Que vous vous taisiez, mademoiselle.

MARTON.

Cependant, madame.

HORTENSE.

Silence, je l'ordonne.

(Elle se lève.)

MARTON.

Soit, je me tais. (*En poussant de côté le métier d'Hortense.*) Il ne sera peut-être pas si facile d'imposer silence à votre petit cousin.

HORTENSE.

Mon cousin? Un enfant.

MARTON, finement.

Un enfant? Oh! sans doute.

HORTENSE.

A qui je tiens lieu de mère.

MARTON.

Aussi, vous respecte-t-il infiniment.

HORTENSE.

Que d'un coup d'œil je fais tomber à mes pieds.

MARTON.

Et à qui l'attitude plaît beaucoup.

HORTENSE.

Le pauvre enfant n'est pas dangereux.

MARTON.

Cela peut être; mais il est bien aimable.

HORTENSE.

Il a pour lui la candeur de l'enfance.

MARTON.

Et une figure céleste, convenez-en.

HORTENSE, avec franchise.

Oui, il est bien.

MARTON.

Une gaîté franche.....

HORTENSE, se livrant davantage.

Et pleine d'esprit, Marton.

MARTON.

C'est ce que je voulais dire. Riant toujours, et montrant....

HORTENSE.

Les plus belles dents....

MARTON.

Les plus belles dents du monde..... Et cette fossette à la joue gauche.....

HORTENSE.

Et ses espiègleries.....

MARTON.

Charmantes, madame, charmantes.

HORTENSE.

L'art n'approche pas de tout cela.

MARTON.

Il n'en connut jamais; et quand il vous dit qu'il vous aime, c'est si naturellement....

HORTENSE, reprenant le ton sévère.

Il m'aime, il le doit.

MARTON.

Oh! il remplit ses obligations dans toute leur étendue.

HORTENSE.

Il sait ce qu'il doit à la reconnaissance.

MARTON.

C'est une belle vertu que la reconnaissance, mais je doute qu'il lui sacrifie son amour.

HORTENSE, avec sévérité.

Son amour ! Vous avez des expressions....

MARTON.

Bien révoltantes, peut-être, mais bien vraies, convenez-en.

HORTENSE.

Vous m'offensez, je vous en avertis.

MARTON.

C'est un malheur; mais je suis franche.

HORTENSE.

Votre opiniâtreté vise à l'impertinence.

MARTON.

Ah! madame, madame.... Mais le voici, ce cher enfant; il n'a pas l'air de bonne humeur, et je crains qu'il ne soit plus impertinent que moi encore.

SCÈNE II.

HORTENSE, AUGUSTE, MARTON.

HORTENSE, à Auguste qui, après l'avoir aperçue, veut s'éloigner.

Approchez, Auguste, approchez.

AUGUSTE.

Je ne voulais plus vous voir, madame, non, je ne le voulais plus.

HORTENSE, le contrefaisant.

Madame.... je ne voulais plus vous voir.... Quel langage, mon petit cousin?

AUGUSTE.

Non, vous n'êtes plus ma cousine... non, je ne dois plus vous voir, puisque.... Enfin, madame.....

HORTENSE.

Ah! mon ami, comme tu me traites!

AUGUSTE.

Vous vous mariez, vous vous mariez, madame, et vous ne pensez pas à votre pauvre petit cousin.

HORTENSE.

Je ne vois pas qu'il puisse se plaindre.....

AUGUSTE.

Vous ne le voyez pas.... vous ne le voyez pas.... Je le crois, madame; les droits sacrés de monsieur Mondor.....

HORTENSE.

Ce sont des droits qui doivent vous interdire les regrets, et même le plus léger murmure.

AUGUSTE.

Vous me jugez d'après vous. Vous êtes si raisonnable.

HORTENSE.

Qui vous empêche de l'être autant que moi?

AUGUSTE.

Il faudrait avoir votre insensibilité, et j'en suis bien éloigné. Croyez-vous, madame.....

HORTENSE.

Auguste, ne me parle donc plus ainsi, tu m'affliges.

AUGUSTE.

Je vous afflige, ma cousine, mon aimable cousine...

mais pensez donc, réfléchissez à ma situation. Je croyais n'avoir pour vous que de l'amitié; le retour de Mondor m'éclaire.... Avez-vous cru que je passerais ma vie avec vous sans vous trouver charmante? Vous êtes-vous flattée que mon cœur vous disputerait long-temps la victoire? Avez-vous pensé que Mondor pourrait me ravir un espoir.... Il arrive, ce Mondor, et il vous épouse!... Hé! que suis-je donc, moi? S'il vous a rendu service, il n'a fait que ce qu'il a dû, que ce qu'un autre, que ce que tous les hommes à sa place eussent fait avec transport. Quels sont ses titres pour vous obtenir? ses cinquante ans? je voudrais les avoir, s'il les faut pour vous plaire. (*Tendrement.*) Mais je les aurai avec le temps, ma belle cousine; alors j'en aurai passé trente à vous adorer, à vous rendre heureuse, et dans trente ans, je partirai du point où Mondor se trouve aujourd'hui. Pensez-y, divine Hortense, cela vaut la peine d'y réfléchir.

HORTENSE.

Finissez, monsieur, vous êtes un enfant.

MARTON.

Mais un enfant bien aimable. Vous en conveniez tout à l'heure, madame.

AUGUSTE.

Un enfant bien aimable! Elle me trouve bien aimable, n'est-il pas vrai, Marton?

MARTON.

Oui, monsieur, charmant, et madame s'y connaît.

HORTENSE, à Marton.

Par excès d'attachement, vous vous ferez congédier.

AUGUSTE.

La congédier! la congédier! Mondor est contre moi, vous êtes contre moi, tout l'univers est contre moi; il ne me reste que Marton, et vous voulez vous en défaire! Hé bien! madame, congédiez-la, je la prendrai à mon service.

HORTENSE.

Oui, je vous le conseille, cela serait charmant.

AUGUSTE.

Votre Mondor me déplaît à un point.... je le hais, au moins, je vous en avertis; je le tuerai.... oh! je le tuerai.

HORTENSE.

Parlons raison, mon enfant.

AUGUSTE.

Il n'y a raison qui tienne, c'est dit, je le tuerai.

HORTENSE.

Monsieur, il a droit à vos respects.

AUGUSTE.

Je n'ai jamais appris à respecter un rival.

HORTENSE.

Continuez, monsieur, compromettez-moi, exposez ma réputation, affligez un galant homme....

AUGUSTE.

Un galant homme.... qui veut vous épouser!

HORTENSE.

Quel homme faut-il donc que j'épouse?

AUGUSTE.

Moi, madame, moi.

HORTENSE.

Vous êtes honnête, sans doute, mais cela ne suffit pas.

AUGUSTE.

Je ne vois pas ce qui me manque.

HORTENSE.

Il faudrait d'abord n'être pas un enfant.

AUGUSTE.

Hé! qu'importe mon âge, si je sais vous aimer?

HORTENSE.

Avoir un état qui....

AUGUSTE.

J'en aurai bientôt un. Aujourd'hui, l'honneur, les mœurs, les talens mènent à tout, et je me sens abondamment pourvu de tout cela.

HORTENSE.

Vous êtes modeste.

AUGUSTE.

Je suis amoureux, et l'amour rend capable de tout; entendez-vous, madame, il rend capable de tout.

HORTENSE.

Ce jeune homme veut me faire la loi.

AUGUSTE, aux genoux d'Hortense.

Vous faire la loi? ah! Hortense, Hortense, qu'avez-vous dit? vous donner des lois, moi qui suis soumis aux vôtres!

HORTENSE, souriant.

Et qui les recevez à genoux.

AUGUSTE.

Me faites-vous un crime de mon entier dévoûment ?

HORTENSE.

Non, mon ami ; mais il est des circonstances où l'amour doit se taire devant la raison. Vous connaissez les motifs qui m'unissent à Mondor ; il arrive aujourd'hui, il doit compter sur ma main, il a ma parole, et bien certainement je ne la retirerai pas.

UN LAQUAIS, annonçant.

Un valet de monsieur Mondor.

(Il sort.)

HORTENSE, troublée.

Son valet! son valet, Marton! (*A Auguste.*) Si je vous suis chère, mon petit cousin, de grace, retirez-vous.

AUGUSTE.

Me retirer, madame! Oh! non, non, bien décidément non.

HORTENSE.

Quand on aime une femme, monsieur, on ne lui refuse rien.

AUGUSTE.

Quand on fait quelque cas d'un parent, madame, on le ménage davantage.

MARTON.

Mais voici ce valet.

HORTENSE.

Partez, monsieur, ou restez, que m'importe ? Mais je ne crois plus à votre attachement, je vous en avertis.

AUGUSTE.

Si vous étiez assez injuste pour en douter un moment....

HORTENSE.

Si vous aviez la moindre délicatesse, vous ne me résisteriez pas.

AUGUSTE.

Je me retire, je me retire, madame. Que ferez-vous pour le maître, si vous me chassez pour le valet?

(Il sort.)

SCÈNE III.

DUMONT, faisant des révérences, HORTENSE, MARTON.

HORTENSE, à Marton.

Reçois ce garçon, reçois-le.... dis-lui.... ce que tu voudras, car, pour moi, je ne pourrais ni l'entendre, ni lui répondre.

SCÈNE IV.

DUMONT, MARTON.

DUMONT.

Votre maîtresse sort bien précipitamment, mademoiselle.

MARTON.

Ce n'est pas ma faute, monsieur.

DUMONT.

Aurait-elle oublié Dumont?

MARTON.

Monsieur Dumont a une de ces figures qu'on n'oublie jamais.

DUMONT.

Il joint à ses agrémens personnels les prérogatives d'un ambassadeur.

MARTON.

Ambassadeur? ah! de monsieur Mondor?

DUMONT.

De monsieur Mondor.

MARTON.

Il écrit qu'il arrive.

DUMONT.

Il fait mieux, il arrive en effet.

MARTON.

J'en suis ravie.

DUMONT.

Il me suit.

MARTON.

Il vous suit? Je rejoins ma maîtresse, elle aura besoin de moi pour se préparer à une entrevue de cette importance.

SCÈNE V.

DUMONT, SEUL.

Quelle conduite originale! La maîtresse m'évite, la suivante s'échappe, et mon maître.... mon maître!

Aurait-il attendu si tard pour faire une sottise? Dois-je la laisser consommer, moi, valet intelligent et attaché? Que ces dames ne se flattent pas de m'en faire accroire. Je suis assez fin pour pénétrer leurs petits mystères, et assez adroit pour faire échouer leurs projets.

SCÈNE VI.

DUMONT, MONDOR.

MONDOR.

Hé bien! m'as-tu annoncé?

DUMONT.

Oui, monsieur.

MONDOR.

Et on m'attend?

DUMONT.

Sans impatience, à ce qu'il m'a paru.

MONDOR.

Que dis-tu?

DUMONT.

La vérité. Tenez, monsieur, je connais le cœur humain, et vous ferez sagement de prendre de mes almanachs.

MONDOR.

Ah! ah!

DUMONT.

Oui, monsieur. D'abord mon calcul porte sur des faits. Votre mariage est arrangé, vous arrivez, j'ac-

cours avec l'empressement d'un homme qui croit apporter une nouvelle agréable, Hortense disparaît; je vous annonce à la soubrette, elle me laisse à mes réflexions, et je vous avoue, monsieur, que je n'en ai pas fait de bien satisfaisantes.

MONDOR.

Je te reconnais là, toujours inquiet et soupçonneux.

DUMONT.

Vous ne doutez de rien, vous, monsieur : le chien d'amour-propre....

MONDOR.

L'amour-propre! Ah! j'ai donc de l'amour-propre, moi?

DUMONT.

Tout comme un autre, monsieur. Il n'est pas d'homme qui ne soit un peu femme de ce côté-là.

MONDOR.

Enfin tu veux que je me défie d'Hortense, et que je m'en rapporte tout-à-fait à toi?

DUMONT.

Je ne veux rien, monsieur; mais je crois qu'il est plus sage de prévenir des regrets, que d'y chercher un remède....

MONDOR.

Qu'on ne trouve pas toujours.

DUMONT.

C'est cela, monsieur, c'est cela.

MONDOR.

Cependant, si tes observations suffisent pour t'a-

larmer, elles ne m'autorisent pas à douter absolument de la sincérité d'Hortense. Sans manquer aux égards que je dois à ton discernement, il m'est, je crois, permis de voir les choses par mes yeux, de parler, de pressentir....

DUMONT.

Oui, monsieur, voyez, parlez, pressentez; adressez-vous même, si vous le voulez, à monsieur Auguste.

MONDOR.

Auguste est toujours ici?

DUMONT.

Je l'ai aperçu en entrant.

MONDOR.

Il se pourrait fort bien que deux ans d'absence eussent apporté quelque changement dans la façon de penser d'Hortense.

DUMONT.

Oui, certainement, monsieur.

MONDOR.

Après tout, je ne suis pas encore marié.

DUMONT.

Non, dieu merci.

MONDOR.

Et pour peu que j'entrevoie du louche....

DUMONT.

Oh! il y a du micmac; vous verrez, vous verrez.

MONDOR.

Dumont!

DUMONT.

Monsieur.

MONDOR.

Il y avait autrefois ici une suivante....

DUMONT.

Marton ?

MONDOR.

Oui, Marton.

DUMONT.

Elle y est toujours; fille charmante, en honneur.

MONDOR.

Va me la chercher.

DUMONT.

Elle est fine, ne vous y jouez pas.

MONDOR.

N'importe, je veux l'interroger.

DUMONT, d'un air capable.

Si vous me chargiez de ce soin, monsieur ?

MONDOR.

C'est-à-dire que monsieur a plus d'esprit que moi ?

DUMONT.

Non, monsieur; mais...

MONDOR.

Va me la chercher, te dis-je, je veux l'interroger.

DUMONT.

J'y vais, monsieur.

MONDOR.

Que notre conversation soit un secret entre nous, entends-tu ?

DUMONT.

Parbleu! c'est bien à moi qu'on fait de telles recommandations.

SCÈNE VII.

MONDOR, SEUL.

Le drôle n'est pas sot, et il serait possible qu'Hortense..... Cependant ses lettres sont positives. Elle m'attend, dit-elle ; elle voit avec plaisir approcher le moment.... Dans le fait, ses lettres et sa conduite ne s'accordent pas trop. Quelle serait la cause..... Peut-être une de ces raisons dont les femmes ne conviennent jamais, que souvent elles n'osent s'avouer à elles-mêmes, une inclination naissante. Oui, il n'y aurait là rien que de très-ordinaire. Peut-être Hortense craint-elle de revenir sur ses pas, peut-être craint-elle une rupture qui lui ferait perdre de mon estime ; mais, dans tous les cas, et comme dit fort bien monsieur Dumont, il est plus sage de prévenir des regrets que d'en chercher le remède.

SCÈNE VIII.

MARTON, MONDOR.

MARTON, faisant des révérences.

Monsieur me demande?

MONDOR.

Oui, mon enfant.

MARTON, s'approchant, et saluant encore.

Que veut monsieur?

MONDOR.

D'abord, que tu laisses de côté l'étiquette qui m'en-

nuie, et que tu me répondes avec franchise. T'en sens-tu capable?

MARTON.

La question est captieuse.

MONDOR.

Tu dois la trouver naturelle, si tu aimes ta maîtresse.

MARTON.

Autant que vous.

MONDOR.

C'est beaucoup dire; mais venons au fait. Où est Hortense?

MARTON.

Dans son appartement.

MONDOR.

Qu'y fait-elle?

MARTON.

Elle attend la fin d'une horrible migraine....

MONDOR, à part.

Haie! haie! haie!

MARTON.

Que la nouvelle de votre retour a presque entièrement dissipée.

MONDOR.

Serait-elle devenue sujette aux migraines? Je l'ai toujours connue raisonnable.

MARTON.

L'un n'exclut pas l'autre, monsieur. Une migraine est quelquefois le fruit de longues et profondes réflexions.

MONDOR.

Et peut-être a-t-elle aujourd'hui ample matière à réfléchir?

MARTON.

Ses réflexions me sont étrangères, monsieur; ses incommodités me sont connues, parce que je dois ignorer les premières, et que mon devoir est de soulager les secondes.

MONDOR.

Tu as de l'esprit, Marton.

MARTON.

Vous êtes bien bon, monsieur.

MONDOR.

Tu veux me voir venir, jouer avec moi de finesse; je vais te forcer à répondre catégoriquement. Je compte épouser ta maîtresse.

MARTON.

Elle a pris son parti là-dessus.

MONDOR.

Ah! elle a pris son parti là-dessus. Pour une fille d'esprit, l'expression est un peu hasardée.

MARTON.

Selon la civilité, cela se peut; selon la vérité, il n'en est pas de plus exactement littérale.

MONDOR.

C'est-à-dire, que ta maîtresse n'a pas d'amour pour moi.

MARTON.

Je ne crois pas, monsieur.

MONDOR.

Cependant elle m'épouse.

MARTON.

Qu'est-ce que cela prouve? Avec de la vertu et de l'amitié, on doit remplir les vœux de l'époux le plus exigeant.

MONDOR.

Fort bien; je ne dois prétendre qu'à de l'amitié dirigée par la vertu.

MARTON.

Que de maris voudraient pouvoir compter sur ce que vous rejetez si dédaigneusement!

MONDOR.

J'aurais tort de me montrer aussi difficile qu'un jeune homme de vingt ans. A mon âge, on ne fait plus la loi, on la reçoit; et, comme tu dis, un mari est trop heureux que sa femme ait pour lui de l'amitié, pourvu toutefois qu'elle n'ait d'amour pour personne.

MARTON.

Oh, à cet égard-là, monsieur....

MONDOR.

A cet égard-là....

MARTON.

Je ne sais rien, monsieur, absolument rien.

MONDOR.

En vérité!

MARTON.

D'honneur.

MONDOR, tirant une bourse.

Marton?

MARTON.

Monsieur?

MONDOR.

Vois-tu cette bourse?

MARTON.

Oui, monsieur.

MONDOR.

Elle est à toi, si tu veux...

MARTON.

Si je veux vous tourmenter, et mentir.

MONDOR.

Tu ne sais rien?

MARTON.

Rien du tout.

MONDOR.

En ce cas, je garde ma bourse.

MARTON, avec humeur.

Vous avez raison, monsieur; on est si souvent trompé par ceux qu'on a bien payés, qu'il est naturel de se défier de ceux même qui disent la vérité.

MONDOR.

Ah! Marton est piquée.

MARTON.

Piquée pour un peu d'or! Vous me connaissez mal.

MONDOR.

Ah! tu n'aimes pas l'argent? Si cependant je te donnais ma bourse....

MARTON.

Je la prendrais, monsieur.

MONDOR.

C'est bien honnête.

MARTON.

Mais aussi tranquillement que je vous ai vu la remettre dans votre poche.

MONDOR.

Hé bien, prends, c'est le présent de noce.

MARTON.

Et si par hasard la noce n'a pas lieu?

MONDOR.

En ce cas-là, j'aurai donné sans condition. (*A part.*) Dumont a raison : elle est fine! je gagnerai davantage à m'expliquer avec la maîtresse.

MARTON.

Monsieur se parle à lui-même?

MONDOR.

Je dis que j'ai la plus grande envie de voir ta maîtresse.

MARTON.

Vous n'attendrez pas long-temps, monsieur, la voici.

SCÈNE IX.

MONDOR, HORTENSE, MARTON.

MARTON, pendant qu'Hortense et Mondor se saluent.

Tirer de l'argent et ne rien dire, voilà la fin du métier.

HORTENSE, contrainte.

Je vous attendais avec impatience.

MONDOR.

J'étais, madame, plus impatient que vous encore.

HORTENSE.

Je vous dois des excuses, monsieur; une légère indisposition.....

MONDOR, finement.

Je le sais, madame, je le sais..... laissons cela, et parlons d'abord de ce qui vous touche personnellement. Voilà votre portefeuille, je vous le remets dans un état que vous ni moi n'osions espérer. Votre fortune était incertaine; elle est assurée maintenant, et de ce côté ma tâche est remplie.

HORTENSE, prenant le portefeuille.

Mille graces, monsieur....

MONDOR.

Il me reste à parler d'un article qui peut-être n'intéresse que moi.

HORTENSE.

Que vous, monsieur?

MONDOR.

Ou qui, du moins, m'intéresse plus que personne; notre mariage, madame.

MARTON, à part.

Ah! voilà le diable.

HORTENSE.

Vous n'avez plus d'intérêts qui ne soient les miens, monsieur, et un hymen qui peut assurer votre félicité, doit remplir tous mes désirs.

MONDOR, à part.

Doit remplir! (*Haut.*) Mon cœur me dit de vous croire.

HORTENSE.

Et votre délicatesse vous en fait une loi.

MONDOR.

Supérieurement raisonné, madame. Cependant, je veux vous mettre à votre aise. Vous m'avez promis votre main dans un de ces momens où la douleur ferme l'ame à toute autre sensation. Mes soins, mes services vous ont fait persévérer dans ce dessein; mais je suis loin de prétendre que vous mettiez plus d'importance à ce que j'ai fait pour vous, que je n'y en attache moi-même : je suis loin d'abuser de votre consentement, de votre reconnaissance, pour vous imposer des lois qui pèseraient à votre cœur.

HORTENSE, embarrassée.

Qui pèseraient à mon cœur? le croyez-vous, monsieur?

MARTON, à part.

Il aurait tort.

MONDOR.

Il ne s'agit pas de mon opinion, madame; c'est de votre bonheur futur qu'il faut nous occuper. J'ai cinquante ans, je ne suis pas beau, et j'ai des défauts tout comme un autre.

HORTENSE.

J'ai aussi les miens, monsieur; et si vous exigez une épouse parfaite....

MONDOR.

De la perfection, madame, il n'en existe point. Vous avez des défauts moins sensibles, sans doute, en ce qu'ils sont cachés sous les graces de la jeunesse. N'importe : un homme raisonnable, sans déifier les faiblesses de l'objet aimé, sait au moins fermer les yeux sur celles qui ne tirent point à conséquence. Je connais votre ame, elle est noble et franche, et je m'en rapporterai entièrement à vous.

HORTENSE.

S'il en est ainsi, monsieur, pourquoi multiplier des questions qui ne sont pas flatteuses ?

MONDOR, avec ménagement.

Madame, madame, il vaut mieux être indiscret la veille d'un mariage, qu'importun le lendemain.

HORTENSE, avec hauteur.

Monsieur !

MONDOR.

Ce n'est pas là le langage à la mode, je le sais, madame ; mais vous pardonnerez ce que mes expressions ont de désagréable, en faveur du motif qui me les arrache. Je reviens. Vous n'avez plus d'intérêts qui ne soient les miens, dites-vous ? Comme ami, je n'en doute pas ; comme époux, c'est autre chose.

HORTENSE.

Continuez, monsieur, continuez.

MONDOR.

C'est ce que je veux faire, madame. Je veux m'expliquer entièrement avec vous, pour n'avoir plus qu'à jouir de mon bonheur, quand vous l'aurez assuré.

De la fortune, de la raison, de la probité et un sincère attachement, cela peut-il vous suffire? Si votre cœur est libre, c'en est assez; s'il est prévenu pour un autre, ces qualités sont insuffisantes, et je me retire sans plainte, sans murmure. Imitez-moi, madame, et bannissez toute espèce de dissimulation.

HORTENSE.

Je n'ai jamais conçu qu'une femme pût donner sa main sans son cœur. Si elle n'éprouve pas les feux ardens de l'amour....

MONDOR.

Ce n'est pas ce que je demande, ni même ce que je désire.

HORTENSE.

Si elle n'éprouve pas les feux ardens de l'amour, elle doit au moins céder à un sentiment de préférence...

MONDOR.

Et ce sentiment de préférence, vous l'éprouvez en ma faveur? vous en êtes certaine?

HORTENSE.

Monsieur, si je connaissais quelqu'un que j'estimasse plus que vous, je ne vous épouserais pas.

MONDOR, à part.

Honnêtement je ne peux pas insister davantage. (*Haut.*) Je n'ai plus de doute, madame; mon respect ne me permet plus d'en avoir, et vous connaîtrez, par l'ardeur de mes démarches, combien je suis flatté d'être à vous.

SCÈNE X.

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE.

Hé bien, Marton!

MARTON.

Hé bien, madame!

HORTENSE.

Que dis-tu de cette explication?

MARTON.

Elle n'est pas d'un bon augure.

HORTENSE.

Devais-je m'y attendre?

MARTON.

Oh! non, sans doute.

HORTENSE.

S'il m'eût jamais écrit ce qu'il vient de me dire...

MARTON.

Les choses seraient moins avancées, je le crois.

HORTENSE.

Mais qu'a-t-il? Que me veut-il? Réponds, réponds donc, car cela est fait pour inquiéter, au moins.

MARTON.

Les hommes sont si bizarres!

HORTENSE.

Il était avec toi, que te disait-il? Que lui répondais-tu? Aurais-tu donné matière à des soupçons?...

MARTON.

J'ai été impénétrable.

HORTENSE.

On t'a donc aussi questionnée ?

MARTON.

Pendant une heure.

HORTENSE.

Et tu n'as convenu de rien ?

MARTON.

Convenu, de quoi, madame ?

HORTENSE.

Hé, mon dieu, vous m'entendez de reste ! Mais vous êtes ingénieuse à me tourmenter.

MARTON.

Hé bien ! j'ai nié, madame ; j'ai nié obstinément.

HORTENSE.

Vous avez nié ! Et qu'avez-vous nié ?

MARTON.

Ce dont je ne pouvais convenir sans vous compromettre.

HORTENSE.

Des bévues ou des impertinences, voilà tout ce que vous faites, voilà tout ce que vous savez faire.

MARTON.

Mais, madame, il y a un désordre dans vos idées...

HORTENSE.

Ce désordre est dans votre tête, mademoiselle. Avoir aussi peu d'intelligence, cela est inconcevable ! et me répondre énigmatiquement.... Elle ne sauvera rien à ma délicatesse. Voyez si elle parlera.

MARTON.

Mais je ne sais que dire, moi, madame, en vérité.

HORTENSE.

Insupportable fille! Mondor vous a-t-il parlé d'Auguste? Avez-vous prononcé son nom? Avez-vous fait l'aveu...

MARTON.

De quoi, madame?

HORTENSE, très-vivement.

Des étourderies de ce jeune homme, de l'embarras affreux où elles me mettent.

MARTON.

Il n'a pas été question de lui.

HORTENSE, hors d'elle-même.

Tant pis, mademoiselle, tant pis. Mondor sait qu'Auguste est chez moi, qu'Auguste est charmant. Votre affectation à n'en pas parler aura fait naître ces soupçons que j'ai si peu mérités, et dont je ne me consolerai jamais. Quelles conséquences Mondor n'aura-t-il pas tirées de vos petits détours? Il faudra que je supporte vos étourderies, que je m'excuse... M'excuser! cet enfant m'aime, est-ce ma faute? S'il menace, s'il éclate, pourrai-je lui imposer silence? Avec les intentions les plus pures, on a donc besoin d'indulgence! Quelle cruelle situation! Il faut cependant que je déclare tout à Mondor; et comment m'y prendre à présent? J'aurai l'air de ruser, de vouloir cacher mes démarches, ou de m'en permettre de répréhensibles. Que je suis malheureuse!

MARTON.

C'est moi, madame, qui suis la seule à plaindre. On me questionne, j'élude; on me presse, je me

défends : je crois bien faire et je suis blâmée. Parler d'Auguste, n'était-ce pas mettre à des bagatelles une importance.... (*finement*) une importance que vous n'y attachez pas, puisque vous n'aimez pas cet enfant.

HORTENSE.

Je ne l'aime pas! Je ne l'aime pas!.... Non, sans doute, je ne l'aime pas; mais ces soupçons de Mondor, sur qui peuvent-ils tomber, si ce n'est sur Auguste? Vous verrez que je serai forcée de l'éloigner, et vous en serez l'unique cause.

MARTON.

Mais, madame, s'il était nécessaire de le rappeler au souvenir de monsieur Mondor, qui vous a empêchée d'en parler vous-même, et de....

HORTENSE.

J'en aurais parlé à Mondor, quand j'ose à peine vous en parler, à vous; quand je ne puis y penser sans une émotion... bien innocente à la vérité, mais dont Mondor se serait aperçu.....! sais-je ce qu'il se serait imaginé? Pauvre Auguste! tu seras malheureux! je le serai de ta peine, et cela, parce que cette fille veut avoir de l'esprit. Quelle sotte prétention! sur quoi est-elle fondée? Je voudrais ne vous avoir jamais vue.

(Elle s'éloigne.)

MARTON, la suivant d'un ton suppliant.

Madame, madame.

HORTENSE, sortant.

Ne me suivez pas, je vous le défends.

SCÈNE XI.

MARTON, SEULE.

Les voilà, les voilà bien! Faites tout pour eux, un moment d'humeur rend vos services nuls. On vous cherche des torts que vous n'avez pas, pour se dissimuler ceux qu'on a effectivement. Oh! le sot métier que de servir des gens qui ne sont jamais d'accord avec eux-mêmes, et qui vous imputent leurs sottises, par cela seul qu'ils ne savent à qui s'en prendre.

SCÈNE XII.

MARTON, DUMONT.

DUMONT.

Ah! te voilà?

MARTON, avec humeur.

Après.

DUMONT, après l'avoir fixée.

La journée est nébuleuse.

MARTON.

Croyez-vous cela, monsieur Dumont?

DUMONT.

Oui, l'air du bureau n'est pas pour nous.

MARTON.

C'est malheureux.

DUMONT.

Cependant il serait désagréable de quitter ainsi la partie.

MARTON.

Il est plus prudent de la quitter que de la perdre.

DUMONT.

C'est à peu près la même chose.

MARTON.

Quand on prévoit si bien les coups, on n'expose pas son enjeu.

DUMONT.

Tu es revêche!

MARTON.

Que t'importe?

DUMONT.

Oh! cela m'est égal.

MARTON.

Je le crois.

DUMONT.

Mais la conduite de ta maîtresse...

MARTON.

Es-tu fait pour y trouver à redire?

DUMONT.

Non pas moi, si tu veux; mais mon maître...

MARTON.

Ton maître?

DUMONT.

Il commence à penser comme moi.

MARTON.

Aussi sots l'un que l'autre.

DUMONT.

C'est bien flatteur.

MARTON.

Au fait! que veux-tu? tu n'es pas venu ici sans dessein?

DUMONT.

Te faire part de mes observations.

MARTON.

C'est inutile.

DUMONT.

Mon maître et ta maîtresse vont faire une folie.

MARTON.

Tu n'auras pas le crédit de les en empêcher.

DUMONT.

Ce ne sera pas moi, mais monsieur Auguste.

MARTON.

Monsieur Auguste?

DUMONT.

Il adore ta maîtresse.

MARTON.

Qui te l'a dit?

DUMONT.

Je m'en suis aperçu.

MARTON.

Voyez, quel tact!

DUMONT.

Oserais-tu le nier?

MARTON.

Aurais-tu conçu le projet de m'en faire convenir?

DUMONT.

Pourquoi pas?

MARTON.

Tu te crois bien fin.

DUMONT.

Assez pour te faire parler.

MARTON.

Je t'en défie.

DUMONT.

C'est fait.

MARTON.

C'est fait ?

DUMONT.

Oui, tu as avoué.

MARTON.

Il est fort, celui-là.

DUMONT.

Si Auguste n'aimait pas ta maîtresse, au premier mot que je t'en ai dit, tu aurais jeté les hauts cris (je suis l'homme de confiance du futur); si la chose était seulement incertaine, tu te serais défendue. Tu réponds par monosyllabes, tu veux rompre les chiens; atteinte et convaincue.

MARTON.

Ah! tu interprètes jusqu'à mon silence?

DUMONT.

Un habile homme tire parti de tout.

MARTON.

Et quand Auguste aimerait ma maîtresse, qu'en conclurais-tu?

DUMONT.

Qu'ayant pour lui bien des avantages que d'autres

n'ont pas, il est payé de retour : n'est-il pas vrai?

MARTON.

Je suis muette.

DUMONT.

Réponds, Marton; Auguste est aimé?

MARTON.

Je suis muette, te dis-je.

DUMONT.

Qui ne dit rien, consent : prends-y garde.

MARTON, avec force.

Hé, non, non, non; Hortense ne l'aime pas.

DUMONT.

Tu me le dis d'un ton qui me persuade le contraire.

MARTON.

Que le diable t'emporte!

DUMONT.

Que le ciel te le rende!

MARTON.

Dumont, jasons d'amitié, et laissons-là l'esprit : depuis deux heures le mien ne m'a fait faire que des bévues. Que nous fassions bien ou mal, nos services sont pesés au poids du caprice. Aidons-nous, au lieu de nous nuire.

DUMONT.

Tope. Sois vraie, d'abord. Auguste aime ta maîtresse, et ta maîtresse aime Auguste.

MARTON.

Hé, sans doute; mais....

DUMONT.

Quoi, mais....

MARTON.

Quel usage veux-tu faire de cet aveu?

DUMONT.

Le rapporter à mon maître, qui n'a pas de caprices, et qui pèse mes services au poids de la raison.

MARTON.

Ah! fripon, double fripon!

DUMONT, la contrefaisant.

Il vaut mieux quitter la partie que de la perdre.

MARTON.

Dumont, mon ami Dumont, je t'en prie, je t'en supplie!

DUMONT.

Tu verras que mon maître et moi ne sommes pas si sots.

MARTON.

Mon cher petit Dumont!

DUMONT.

Je suis inexorable.

MARTON.

Me voilà renvoyée indubitablement.

DUMONT.

Non pas, non. Monsieur Mondor saura prudemment concilier ses intérêts et les tiens. Vous conserverez, lui, sa liberté; toi, ta condition; il le faut, je le veux, et je viens de te donner un échantillon de mon savoir-faire, qui doit te convaincre de ma capacité.

SCÈNE XIII.

MARTON, SEULE.

Haïe en secret de Mondor, dont j'ai éventé les finesses, querellée par ma maîtresse, jouée par ce valet, et cependant plus fine qu'aucun d'eux, tel est mon sort. Si une fille comme moi est impunément balottée par des êtres de cette espèce, il faudra croire au fatalisme. Vengeons-nous à la fois de tous nos adversaires. Bannissons Mondor et son valet, et punissons Hortense, en la forçant d'être heureuse.

SCÈNE XIV.

AUGUSTE, MARTON.

AUGUSTE, accourant, hors de lui.

Marton, ma chère Marton, tu me vois au désespoir. Je suis abandonné, haï, assassiné.

MARTON, à part.

Ah! voilà mon vengeur. (*Haut.*) Qu'avez-vous donc, monsieur?

AUGUSTE.

Je me suis jeté aux genoux d'Hortense, j'ai supplié, j'ai menacé, j'ai pleuré; elle ne veut rien entendre. Je vais la perdre, et il faut que je me taise : elle me l'a ordonné.

MARTON.

Elle vous l'a ordonné?

AUGUSTE.

Mais d'une manière si pressante et si douce, que l'amour lui-même eût cédé à la séduction. J'étais à ses pieds; je ne suis pas éloquent, mais le langage du cœur a de la véhémence, et je ne suivais que l'impulsion du mien. Elle écoutait, et paraissait émue. Bientôt elle détourne la tête, en oubliant sa main. Je la saisis, je la baise..... Avec quelle ardeur je la baisais, cette main!

MARTON.

Je connais cela. Après?

AUGUSTE.

Elle veut la retirer, j'ose lui résister, pour la première fois de ma vie; sa main me reste, et je la baise encore. Ses yeux alors se tournent vers moi : ils sont mouillés, mais n'expriment pas de colère. Leur douceur m'enhardit..... Je l'embrasse..... Ah! Marton, comme on embrasse ce qu'on adore et ce qu'on va perdre. Tout à coup elle s'échappe de mes bras, fuit à l'extrémité de l'appartement, et, prenant un air sévère : Finissez, monsieur, me dit-elle, vous n'êtes plus un enfant, et ces libertés me déplaisent. Je me marie, respectez un lien sacré. Je réplique, elle insiste..... Je m'emporte..... Alors, Marton, alors cette femme, oubliant son empire, descend à la prière, emploie à la fois et l'ascendant de la vertu, et le pouvoir magique de la beauté. Sa colère avait excité la mienne; sa douceur, sa bonté me laissent sans force. Je promets de ménager Hortense, de respecter Mondor. Ma promesse me coûtera mon repos, mon bon-

heur, et peut-être ma vie; mais je me serai immolé à ce que j'aime.

MARTON.

Non, monsieur, on ne meurt pas d'amour, et, à votre âge, on est heureux quand on veut l'être. Céder à une femme attendrie et suppliante!

AUGUSTE.

Que pouvais-je faire?

MARTON.

Son bonheur.

AUGUSTE.

Hé! comment?

MARTON.

En la forçant à renoncer à un mariage de raison, pour épouser Auguste qu'elle aime, quoiqu'elle veuille se le dissimuler.

AUGUSTE.

Elle m'aime, dis-tu..... Elle m'aime.....

MARTON.

Il faut être aussi modeste pour ne pas s'en apercevoir, et aussi enfant pour n'en pas profiter.

AUGUSTE.

Marton, ma fidèle Marton, ma seule, mon unique amie, éclaire-moi, conseille-moi, conduis-moi. Tu me rends à la vie, en me rendant à l'espoir; dis-moi, que dois-je faire pour.....

MARTON.

Déclarez tout à monsieur Mondor, peignez-lui votre amour, votre douleur; laissez entrevoir que vous êtes payé du plus tendre retour.

AUGUSTE.

Hortense me désavouera.

MARTON.

Que vous importe? Mondor est vieux, il doit être jaloux. Qu'il renonce à Hortense, ce soir elle est à vous. D'ailleurs, vous ne ferez que confirmer à Mondor ce que son valet lui aura déja dit, et ce que peut-être il n'aura pas voulu croire.

AUGUSTE.

Quoi! Dumont saurait....

MARTON.

Oui, Dumont sait qu'on vous aime; Mondor doit le soupçonner; moi, j'en suis assurée; ma maîtresse le sent; il n'y a que vous dans toute la maison qui ne vous en doutiez pas.

AUGUSTE.

Mais, j'ai promis à ma belle cousine....

MARTON.

Vous avez promis..... mais vaincu par les prières d'Hortense, égaré par votre délicatesse, contenu par la crainte de lui déplaire.....

AUGUSTE.

Oh! oui, oui, Marton, tout cela est bien vrai.

MARTON.

Hé bien, monsieur, tout acte qui n'est pas libre, parfaitement libre, ne saurait nous engager.

AUGUSTE, vivement.

Tu as raison, tu as raison.

MARTON.

Ne dites rien de notre petit complot; restez ici, at-

tendez Mondor, ne le tuez pas : de l'éloquence, de la fermeté, l'amour fera le reste.

SCÈNE XV.

AUGUSTE, SEUL.

Ah! Marton est charmante. Oui, j'ai promis trop légèrement, et un serment arraché ne m'oblige à rien. Le voici, ce rival heureux; modérons-nous, et abordons-le.

SCÈNE XVI.

DUMONT, MONDOR, AUGUSTE.

MONDOR, à Dumont, en entrant.

J'en ai assez entendu : le notaire est averti, je lui ai fait sa leçon, le reste me regarde.

AUGUSTE, avec timidité.

Monsieur, vous voulez épouser..... vous allez épouser....

MONDOR, à Dumont, en dissimulant.

Quel est monsieur?

DUMONT.

C'est monsieur Auguste, le cousin et l'ami....

MONDOR.

Monsieur Auguste, que j'ai vu si jeune, si intéressant, dont la physionomie promettait.....

DUMONT.

Et dont la physionomie a tenu parole.

MONDOR.

J'étais loin, monsieur, de vous croire encore ici. Hortense ne m'a pas encore parlé de vous, Marton a gardé le même silence. Tout cela m'étonne un peu, je l'avoue. Au reste, vous voilà, j'en suis charmé; vous serez de ma noce, et vous l'embellirez.

AUGUSTE.

Je serai de votre noce..... vous croyez..... Vous ne doutez pas que votre triomphe.....

MONDOR.

Qu'avez-vous, monsieur? vous paraissez troublé?

AUGUSTE.

Je suis dans un état impossible à dépeindre.

MONDOR.

Vous m'alarmez, mon cher ami.

AUGUSTE.

Dites-moi d'abord, monsieur, aimez-vous beaucoup ma cousine.

MONDOR.

Éperdument.

DUMONT, à Mondor.

Hé non, monsieur, non; c'est convenu.

MONDOR, à Dumont.

Va-t'en.

DUMONT.

Mais, monsieur.....

MONDOR.

Va-t'en, te dis-je.

SCÈNE XVII.

MONDOR, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Sérieusement, monsieur, vous l'aimez éperdument?

MONDOR.

Cela vous étonne?

AUGUSTE.

Au contraire, monsieur; mais c'est que votre amour.....

MONDOR.

Mon amour...

AUGUSTE.

C'est que votre amour.....

MONDOR.

Ne s'accorde peut-être pas avec vos désirs secrets. A votre âge, monsieur, on aime facilement; à votre âge, on est fort aimable; mais à votre âge, on ne se marie pas, ou l'on a tort.

AUGUSTE.

On se marie bien au vôtre, monsieur.

MONDOR.

On a peut-être tort aussi: cependant la comparaison n'est pas juste.

AUGUSTE.

Pour ceux qu'elle humilie.

MONDOR, avec une feinte colère.

Monsieur, vous me tenez des propos.....

AUGUSTE, avec fierté.

Vous blessent-ils, monsieur ?

MONDOR, à part.

Il est brave; voyons s'il est délicat. (*Haut.*) Avant de nous brouiller tout-à-fait, ne serait-il pas prudent de nous entendre, et de nous expliquer ?

AUGUSTE.

Soit, monsieur, expliquons-nous: vous aimez Hortense, et je l'adore; vous l'épousez, et moi.....

MONDOR.

Jusqu'ici je ne vois pas de raisons qui puissent me faire renoncer à sa main.

AUGUSTE.

Vous n'en voyez pas, monsieur..... moi, j'en vois mille.

MONDOR.

Ah ! ah !

AUGUSTE.

Et une seule doit suffire.

MONDOR.

Hé bien, monsieur, voyons cette raison.

AUGUSTE.

C'est que.... (*A part.*) Non, elle ne me le pardonnerait jamais.

MONDOR.

Enfin, cette raison ?

AUGUSTE.

C'est que....

MONDOR.

C'est qu'Hortense vous aime, peut-être ?

AUGUSTE, vivement.

Je ne dis pas cela.

MONDOR.

Elle a agréé ma recherche, l'instant de notre hymen est fixé; c'est un sentiment de préférence qui la détermine. (*Ici Auguste fait un mouvement.*) Oui, monsieur, un sentiment de préférence, ce sont ses propres expressions. Je la crois, parce que je l'estime. Si elle vous eût aimé, peut-être eussé-je sacrifié mon amour.

AUGUSTE, très-vivement.

Vous l'eussiez sacrifié..... vous l'eussiez sacrifié..... Ah! monsieur.

MONDOR.

Mais Hortense ne vous aime pas; n'est-il pas vrai, elle ne vous aime pas? Prenez garde, monsieur, qu'un mot hasardé peut nuire à la réputation d'une femme estimable.

AUGUSTE.

Hé, monsieur, que me demandez-vous? Je vais vous dévoiler mon ame, vous y lirez comme moi. Qu'importe que je sois aimé d'Hortense, que vous importent ses sentimens secrets, puisque vous connaissez sa vertu? Mais, monsieur, c'est à la dernière extrémité que je vous implore. A votre âge, on surmonte l'amour; au mien, c'est un poison qui brûle, qui dévore. Vous avez toute votre raison, et la mienne n'est qu'à son aurore. Je voudrais vous aimer, je le désire, je le puis; ayez pitié de mes tourmens, et ne me forcez pas de vous haïr.

MONDOR.

Monsieur, vous me dites-là des choses très-intéressantes, très-vivement senties, mais qui éludent ma question. Répondez net, s'il vous plaît. Si Hortense vous aime, si seulement elle vous a donné lieu de le croire, je vous la cède; elle m'a trompé, et je la méprise. Si au contraire.....

AUGUSTE, avec force.

Monsieur, estimez ma cousine, et épousez-la.

MONDOR, à part.

C'est un honnête homme, et je suis content de lui.

SCÈNE XVIII.

MONDOR, HORTENSE, AUGUSTE.

HORTENSE, embarrassée.

Monsieur, notre mariage qui m'a singulièrement préoccupée.....

MONDOR, à part.

Je le crois.

HORTENSE.

Les préliminaires..... les préparatifs.....

AUGUSTE, à part.

Que va-t-elle dire?

HORTENSE.

Tout ce qui tient enfin à une affaire majeure, m'a fait perdre de vue des intérêts moins pressans.

MONDOR, à part.

La conversation va s'animer.

HORTENSE.

J'ai négligé de vous parler de mon cousin..... de mon cousin..... que j'aime.

MONDOR, avec intention.

Et qui mérite de l'être.

HORTENSE.

Oui, monsieur.

MONDOR.

Hé, madame, quoi de plus simple? vous aimez votre cousin, c'est bien naturel. Il est charmant, et près de toute autre femme il pourrait être dangereux.

HORTENSE.

Vous vous plaisez aujourd'hui à me dire des choses désagréables.

AUGUSTE, à part.

S'ils pouvaient se brouiller!

MONDOR.

Croyez-moi, madame, ne perdons pas un temps précieux à disputer sur des mots; revenons, s'il vous plaît. (*La contrefaisant.*) Vous avez négligé de me parler de votre cousin..... de votre cousin.... que vous aimez.

HORTENSE, vivement.

Comme on aime un parent.

MONDOR.

C'est bien ainsi que je l'entends. Poursuivez, madame.

HORTENSE, avec beaucoup d'embarras.

J'ai réfléchi, monsieur; j'ai réfléchi....

MONDOR.

Vous avez réfléchi.....

HORTENSE.

Et je l'éloigne de moi.

AUGUSTE, bas à Hortense.

Que dites-vous, madame ?

MONDOR, à part.

Elle l'éloigne, elle le craint.

HORTENSE.

Il est temps qu'il s'occupe de son état et de sa fortune : je l'aiderai de la mienne, et vos conseils guideront sa jeunesse.

AUGUSTE, bas à Hortense.

Je ne partirai pas, c'est un parti pris.

MONDOR.

Je ne vois pas qu'il faille pour cela l'éloigner de vous. Je vais être son parent, et votre affection lui est un sûr garant de la mienne. Vous avez commencé son éducation, il faut la finir; nous le devons, et je vous prie de ne pas vous y opposer.

AUGUSTE, bas à Hortense.

Rendez-vous, cruelle, ou je vais éclater.

HORTENSE, bas à Auguste.

Si vous dites un mot, je ne vous parle de ma vie. (*A Mondor.*) Croyez, monsieur, que je n'agis pas sans de fortes raisons.

MONDOR.

Il serait dangereux peut-être de vouloir les approfondir : je vous avoue cependant que celles que vous

m'opposez ne me persuadent pas, m'étonnent, et peuvent donner lieu à d'étranges soupçons.

HORTENSE.

Hé bien! monsieur, sachez que je ne fais rien que pour prévenir ces soupçons. Je vais vous faire une confidence dictée par l'honneur, et nécessaire à mon repos; ce jeune homme m'aime.

MONDOR.

Je le sais, madame.

HORTENSE.

Mais il m'aime.... d'amour.

MONDOR.

Je le sais, madame.

HORTENSE.

Vous le savez, monsieur!

AUGUSTE.

Oui, madame, oui, monsieur le sait.

HORTENSE.

Et vous trouvez étrange que je l'éloigne?

MONDOR, ironiquement.

Oui, madame, puisque vous n'avez pour lui que de l'amitié.

HORTENSE.

Vous ne cherchez qu'à me tourmenter, monsieur. Si je ne l'aime pas, vous devez louer ma prudence; si je l'aime, vous devez me savoir gré de mon sacrifice; mais les hommes sont injustes, sont ingrats, sont....

MONDOR.

Tout ce qu'il vous plaira, madame. Une jolie femme n'a jamais tort avec moi.

HORTENSE.

Un compliment ne réparera pas ce que vos propos ont de piquant.

AUGUSTE, avec humeur.

Monsieur ne vous a rien dit que de très-sensé, madame, et c'est vous qui prenez tout si singulièrement aujourd'hui....

HORTENSE, à Auguste.

Joignez-vous à monsieur, je vous le conseille, je vous en prie; ces deux hommes sont cruels : l'un m'excède....

MONDOR, l'interrompant.

Duquel parlez-vous, madame?

AUGUSTE.

Quoi qu'il en soit, je ne partirai pas. Je vous adore, votre époux le sait; il veut que je reste, et bien certainement je lui obéirai. Il est raisonnable, lui.... et vous.... Ah! cousine, n'est-ce pas assez de vous perdre, sans être forcé de m'éloigner? Je n'ai plus de parens, je n'ai que vous au monde qui s'intéressé à moi; que deviendrai-je si je vous quitte? Jeune, sans expérience, obligé de me distraire d'une passion malheureuse, je me livrerai malgré moi aux erreurs de mon âge; vous le saurez, et vous en serez tourmentée. Si je reste, au contraire, vos conseils, votre vertu, votre amitié douce et compâtissante, rétabliront insensiblement la paix dans mon ame. Je puiserai dans vos yeux la force de supporter mon sort. Ma cousine, ma belle cousine (*il tombe à ses*

genoux, et lui baise la main), ne me chassez pas, je vous en conjure; ce serait m'arracher la vie.

MONDOR, passant entre Hortense et Auguste.

Bien, cousin, bien.

HORTENSE.

Vous chasser! vous chasser! je n'en ai jamais eu l'idée; mais il me semble qu'une absence de quelques mois....

AUGUSTE, à Mondor.

Monsieur, parlez pour moi, je vous en prie.

MONDOR.

Malgré la nouveauté du personnage qu'on me fait jouer, je dois vous représenter, madame, que tant de précipitation peut donner à penser à un monde toujours injuste et malin. On croirait peut-être que le départ de monsieur serait l'effet de ma jalousie, et je ne suis pas jaloux.

HORTENSE, piquée.

Vous n'êtes pas jaloux?

MONDOR.

Non, madame, je ne suis pas jaloux. Je verrais monsieur passer sa vie à vos pieds, que je n'en prendrais pas le plus léger ombrage.

AUGUSTE, à Hortense.

Hé bien! je ne lui fais pas dire.

HORTENSE, à part.

Quel insupportable homme!

SCÈNE XIX.

MONDOR, HORTENSE, AUGUSTE, MARTON, DUMONT, LE NOTAIRE.

DUMONT, annonçant.

Votre notaire.

MONDOR, allant au-devant du notaire.

Approchez, monsieur, approchez.

AUGUSTE, s'asseyant.

Mon cœur s'en va.

HORTENSE, s'asseyant de l'autre côté.

Comme il souffre, ce pauvre enfant!

LE NOTAIRE, deux contrats à la main, bas à Mondor.

Avez-vous deviné?

MONDOR.

Parbleu! regardez le jeune homme.

LE NOTAIRE.

Charmant, en vérité. (*Prenant le contrat de dessous.*) En ce cas, c'est ce contrat-ci.

MONDOR, présentant la plume à Hortense.

Madame veut-elle bien signer....

(Hortense signe d'un air triste.)

MARTON.

Elle a signé. Ah! la pauvre femme!

DUMONT.

Mon maître ne signera pas.

LE NOTAIRE, à Mondor, qui a pris la plume pour signer.

Plus bas, plus bas encore.

MONDOR, signant.

Ah! j'entends.

MARTON, à Dumont.

Hé bien! qu'en dis-tu?

DUMONT.

Diable emporte, si je m'y attendais.

MONDOR.

Et le petit cousin? Il nous fera aussi le plaisir de signer au contrat. (*Il présente à Auguste la plume et le contrat.*) Ici, cousin, ici.... (*A part.*) Comme la main lui tremble.... ce cher enfant! il faut lui rendre ses forces. (*Haut.*) Hé.... mais.... j'oubliais.... étourdi que je suis! madame a signé sans connaître les articles....

HORTENSE, très-froidement.

Monsieur, je m'en rapporte absolument à vous...

MONDOR.

Cela ne suffit pas. Je crois que les clauses principales ne vous déplairont pas; mais il faut que vous sachiez.... (*Au notaire.*) Lisez, monsieur, lisez.

LE NOTAIRE, lisant.

Par-devant, et cætera.... Sont comparus monsieur Auguste Vercour, et dame Hortense....

HORTENSE, se levant précipitamment.

Monsieur, quelle est cette nouvelle plaisanterie?

MONDOR.

Celle-ci vaut bien les autres, convenez-en.

AUGUSTE.

Quoi! monsieur....

MONDOR.

Te voilà bien certain de ne pas partir, à moins que madame ne veuille congédier son époux.

AUGUSTE, sautant au cou de Mondor.

Ah! mon bon ami, mon bon ami!

HORTENSE.

Je n'y consentirai jamais.

MONDOR.

Vous voulez qu'on vous prie....

MARTON, à Mondor.

Pour la forme.

MONDOR.

Oui, pour la forme.

HORTENSE.

Toujours des impertinences!

MONDOR.

Vous n'aurez pas de peine à me pardonner celle-ci.

HORTENSE.

Mais, quelle folie! me faire épouser un enfant!

MONDOR.

Hé! qu'importe?

HORTENSE.

Que dira le monde?

MONDOR.

Tout ce qu'il lui plaira. Monsieur est jeune, mais il a une belle ame, il m'en a convaincu. Vous serez heureuse, Auguste le sera, je le serai de votre commun bonheur. Nous laisserons dire les sots, et nous jouirons de la vie.

HORTENSE, avec une joie qu'elle voudrait dissimuler.

Vous êtes un terrible homme, vous me faites faire tout ce que vous voulez.

AUGUSTE, sautant.

Elle est à moi!

MONDOR.

Vous m'épousiez par raison; l'amour vous parlait pour ce jeune homme, je m'en suis aperçu, car enfin je n'ai pas cinquante ans pour rien, et je me suis dit : « Il faut savoir aimer ses amis pour eux-mêmes.

FIN DE L'AMOUR ET LA RAISON,
ET DU TOME IX.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Il faut croire a sa Femme, comédie en un acte et en vers..... 5

Préface..... 7

Le Jaloux Corrigé, comédie en un acte et en vers.. 45

Le Pessimiste, ou l'homme mécontent de tout, comédie en un acte et en vers..... 79

La Joueuse, drame en trois actes et en vers..... 121

Dédicace à monsieur de Monvel..... 123

L'orpheline, comédie en trois actes et en prose..... 203

Le Marchand Provençal, comédie en deux actes et en prose..... 291

Charles et Caroline, comédie en cinq actes et en prose. 367

Préfaee..... 369

L'amour et la Raison, comédie en un acte et en prose. 477

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME X.

THÉATRE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME DIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1823.

LA MÈRE RIVALE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

A MA MÈRE.

Daignez recevoir l'hommage de cette bagatelle, comme une faible marque de mon respect, de ma tendresse et de ma reconnaissance.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUPORT.	MM. GRANDMENIL.
M. GERMON.	CHATILLON.
MADAME GERVAL.	Mmes CANDEILLE.
ROSE.	ST.-CLAIR.

La scène est à Paris, chez madame Gerval.

LA MÈRE RIVALE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

M. DUPORT, MADAME GERVAL.

DUPORT.

MA bonne amie, je ne me lasse pas de vous le répéter, vous n'avez que ce parti à prendre.

MADAME GERVAL.

Mon frère, je ne prétends pas vous contredire; mais....

DUPORT.

Ma sœur, vous me contrediriez, que ma façon de voir serait toujours la même. Vous êtes jeune, aimable, opulente et veuve, et il n'y a pas de mal à cela. Vous aimez le plaisir, votre maison est le rendez-vous de la bonne société, et c'est fort bien. Mais une veuve de trente ans est comptable au public de sa conduite, et, quoique la vôtre n'ait rien de répréhensible, au fond, il n'y a qu'un mari qui puisse la rendre excusable.

MADAME GERVAL.

Quoi! monsieur....

DUPORT.

Quoi! madame, prétendez-vous voir mieux que

moi dans vos propres affaires? J'ai cinquante ans, et je vous déclare, avec la fermeté qui naît de mon expérience, qu'une jeune veuve, qui ne tient à rien, est exposée à tout. Je vous aime, votre réputation m'est chère, et il est temps de calmer mes alarmes.

MADAME GERVAL.

Vous me connaissez, mon frère.

DUPORT.

Je vous connais, ma sœur, et voilà pourquoi je veux vous marier.

MADAME GERVAL.

Le compliment n'est pas flatteur.

DUPORT.

Aussi n'est-ce pas un compliment que je veux vous faire. Je vous dois la vérité, et je vous la dis.

MADAME GERVAL.

Mais, monsieur, me croiriez-vous capable?...

DUPORT.

Je ne crois rien, mais je veux que vous vous mariez.

MADAME GERVAL.

Et ma fille? ses intérêts....

DUPORT.

Je suis son curateur, et, dans cette affaire, je m'occupe d'elle et de vous. Votre fille aura un beau-père: choisissez-le bien, vous en serez plus heureuse, et elle n'en souffrira pas. Sa fortune est considérable: votre époux, honnête et sensible, en sera l'économe, et vous gagnerez toutes deux à un mariage prescrit

par la raison. En deux mots, finissons. Je vous ai amené Germon; il a quarante ans; mais il est encore jeune, car il a toujours été sage. Vous l'épouserez, si vous voulez me croire. Si vous le refusez, nous ne nous verrons plus.

MADAME GERVAL.

Je ne le refuse pas, mon frère.

DUPORT.

Vous l'acceptez donc?

MADAME GERVAL.

Je ne dis pas cela.

DUPORT.

Que diable dites-vous donc?

MADAME GERVAL.

Je verrai, je me consulterai.

DUPORT.

Vous verrez, vous vous consulterez! Connaissez-vous un plus aimable homme?

MADAME GERVAL.

Non.

DUPORT.

D'un caractère plus liant?

MADAME GERVAL.

Non, mon frère.

DUPORT.

D'une probité moins équivoque?

MADAME GERVAL.

Hé, non, vous dis-je.

DUPORT.

D'une fortune plus solidement établie?

MADAME GERVAL.

Hé, non, mon frère, non, encore une fois, non.

DUPORT.

En ce cas, vous l'épouserez demain. Je pars après demain pour aller vivre dans mes terres, et je vais donner mes ordres en conséquence. Germon va descendre; arrangez-vous ensemble, et qu'à mon retour je n'entende plus de cas, de si, ni de mais. Tout cela m'ennuie, et l'ennui ne convient pas à ma santé. Serviteur.

SCÈNE II.

MADAME DORMON, SEULE.

Son cœur doit faire oublier sa vivacité. Il m'aime comme un père, et je crois que le mariage qu'il me propose serait parfaitement de mon goût, sans la répugnance que j'éprouve à donner un beau-père à ma fille. Cependant, comment m'en défendre? Mon frère ordonne; Germon est pressant; il m'aime, et je ne le hais pas.... Mais, ma Rose, ma chère, mon aimable petite Rose..., si elle devenait malheureuse, je ne m'en consolerais jamais. Tout ceci est très-embarrassant.

SCÈNE III.

GERMON, MADAME GERVAL.

GERMON.

Je vous interromps peut-être?

MADAME GERVAL.

Pas du tout.

GERMON.

Si je prends mal mon temps...

MADAME GERVAL.

Cela ne se peut pas.

GERMON.

C'est quelque chose que la certitude de n'être pas importun.

MADAME GERVAL.

C'est beaucoup, et vous le savez bien, méchant homme que vous êtes.

GERMON, souriant.

Il est vrai.... je conviens....

MADAME GERVAL.

Je n'aime pas ce rire malin, je vous en avertis.

GERMON.

Je ne rirai plus.

MADAME GERVAL.

Il vous donne un petit air triomphant qui me déplaît.

GERMON.

Mon triomphe serait assez flatteur pour que j'osasse en tirer vanité.

MADAME GERVAL.

Cela se peut; mais, pour railler le vaincu, il faut être sûr de la victoire.

GERMON.

Aussi, dussiez-vous vous fâcher, j'ai lieu de croire....

MADAME GERVAL.

Que je vous épouse peut-être?

GERMON.

Précisément, et vous ne pouvez faire le bonheur d'un homme qui vous soit plus sincèrement attaché.

MADAME GERVAL.

Grace au ciel, voilà mon mariage arrangé sans que je m'en sois mêlée encore.

GERMON.

Oh! je ne veux point que vous ayez le moindre embarras.

MADAME GERVAL.

C'est trop honnête, en vérité.

GERMON.

Et quand vous serez à moi, vous n'aurez d'autre soin que celui d'être heureuse.

MADAME GERVAL.

Tout cela est charmant en perspective.

GERMON.

Et la réalité ne démentira pas le tableau.

MADAME GERVAL, avec réflexion.

Monsieur Germon?

GERMON, avec cérémonie.

Madame Gerval?

MADAME GERVAL.

Je vous crois un très-honnête homme.

GERMON.

Je le crois aussi.

MADAME GERVAL.

Je suis persuadée que vous m'aimez sincèrement.

GERMON.

J'aime qu'on me rende justice.

MADAME GERVAL.

J'avoue.... que.... vous ne m'êtes pas indifférent.

GERMON.

Cet aveu me comble de joie.

MADAME GERVAL.

Mais, mon ami, vous ne pensez qu'à votre bonheur personnel, et le mien n'est pas ce qui m'occupe le plus. Je dois être doublement heureuse, ou complètement infortunée.

GERMON, avec sentiment.

Je vous entends, madame, et je vais vous répondre. Vous rendez justice à ma probité; vous connaissez ma tendresse. Un honnête homme qui vous aime doit rendre à l'aimable Rose le digne père qu'elle a perdu. Je remplirai ce devoir sacré, je vous en donne ma parole, et je suis incapable d'y manquer.

MADAME GERVAL.

Puissiez-vous n'oublier jamais ce que vous venez de me dire!

GERMON.

Jamais, femme charmante.

MADAME GERVAL.

Il me serait affreux de vous le rappeler.

GERMON.

Vous ne le craignez pas.

MADAME GERVAL.

Germon, mon estime l'emporte sur mes craintes, et je me donne à vous avec la confiance que vous

méritez. (*Germon lui baise la main.*) Allez, mon ami. Rose ne tardera pas à paraître. Elle ignore nos projets, je vais lui en faire part. (*Germon fait une fausse sortie, madame Gerval le ramène.*) Vous l'aimerez, Germon; vous me l'avez promis.... Vous l'aimerez?

GERMON.

Mon cœur se partage entre vous, et les tendres soins de père ajouteront un charme au bonheur de l'époux.

SCÈNE IV.

MADAME GERVAL, SEULE.

Voilà vraiment l'homme qui me convient, et mon frère a raison. Une veuve opulente, jeune.... jolie peut-être.... Le monde est si méchant, et il est si doux de lui imposer silence en se rendant heureuse!

SCÈNE V.

ROSE, MADAME GERVAL.

ROSE, embrassant sa mère.

Je me suis levée bien tard, n'est-il pas vrai, maman?

MADAME GERVAL.

Le sommeil est bon à une jeune personne; son teint y gagne, et sa tête se repose.

ROSE.

Ma bonne amie, je n'ai pas dormi du tout.

MADAME GERVAL.

Qu'as-tu fait?

ROSE.

J'ai pensé.

MADAME GERVAL, souriant.

Tu penses donc?

ROSE.

Maman, je suis ta fille.

MADAME GERVAL, l'embrassant.

Et à quoi pensais-tu?

ROSE.

A monsieur Germon. Il n'est pas très-jeune; mais il est bien aimable.

MADAME GERVAL.

Je suis enchantée que tu t'en sois aperçue.

ROSE.

Je crois qu'il rendrait une femme bien heureuse.

MADAME GERVAL.

Je le pense comme toi.

ROSE.

Depuis que je le connais, je suis fâchée d'être si jeune.

MADAME GERVAL, très-froidement.

Pourquoi, ma fille?

ROSE.

C'est que mon imagination exaltée lui prête peut-être des qualités qu'il n'a pas, et je serais fâchée qu'il perdît à l'examen de la raison.

MADAME GERVAL.

La raison n'a point d'âge, et l'homme qui plaît à Rose doit plaire à tout le monde.

ROSE.

Il te plaît donc aussi?

MADAME GERVAL, avec sentiment.

Infiniment, ma fille.

ROSE.

J'aurais dû le prévoir : il y a entre nous une sympathie si marquée!

MADAME GERVAL, souriant.

Je ne désire pas cependant que cette sympathie soit sans exception.

ROSE.

Comment donc, maman?

MADAME GERVAL.

C'est qu'il doit y avoir quelque différence dans la manière dont nous aimerons Germon.

ROSE.

Je ne t'entends pas, et cependant tu me fais de la peine.

MADAME GERVAL, avec embarras.

Mon enfant, tu as perdu un bon père.

ROSE.

Je le regrette tous les jours.

MADAME GERVAL.

Ton oncle est exigeant, et je lui ai de grandes obligations.

ROSE.

Oh! oui : tu ne peux rien lui refuser.

MADAME GERVAL.

Germon est son ami.

ROSE.

Leur amitié fait l'éloge de tous deux.

MADAME GERVAL, avec une espèce de timidité.

Ton oncle veut que je me marie.

ROSE, avec effroi.

Ciel! c'est à Germon?...

MADAME GERVAL.

A lui-même. (*Rose tombe dans les bras de sa mère.*) Rose, ma chère Rose.... Malheureuse!.... ma fille est ma rivale!

ROSE, revenant à elle.

Maman, je crois.... que la surprise.... Germon sera ton mari. Épouse-le, je t'en conjure.

MADAME GERVAL.

Ah! ma fille!... ma fille! qu'ai-je appris!... Mon cœur vient de se révolter contre toi, je l'avoue. L'amour l'a surpris un moment. J'expierai ma faiblesse, et je la réparerai.

ROSE, se jetant dans ses bras.

Laisse-moi cacher ma rougeur dans ton sein. Ma bonne mère, je t'afflige, et j'en suis au désespoir. Je venais me confier à toi, et j'étais loin de croire que j'allais troubler ton repos. Pardonne-moi, maman, pardonne-moi; je saurai souffrir et me taire.

MADAME GERVAL.

Mon enfant, ton âge n'est point celui des sacrifices, et à qui en ferai-je, si ce n'est à toi? Germon s'éloignera. Je ne mettrai pas sous tes yeux un ta-

bleau que tu ne pourrais supporter. Tu seras ma confidente, je serai la tienne, et nous nous consolerons mutuellement.

ROSE.

Non, ma mère, non, ma bonne amie, tu ne te sacrifieras pas.

MADAME GERVAL.

Un sacrifice est toujours doux, quand on le fait à ce qu'on aime.

ROSE.

Quoi! ma mère, toi, jeune et jolie; toi qui lui as plu, à qui il a su plaire, tu renoncerais au bonheur que tu te promettais! Non, je dois être aussi généreuse que toi; je le serai, et je le jure par.... par la tendresse que tu m'inspires, et que tu justifies si bien.

MADAME GERVAL, d'un ton sérieux.

Rose, écoutez-moi, et ne m'interrompez plus, je l'exige. Votre oncle m'a proposé Germon, et je lui ai promis ma main, après lui avoir reconnu ces mêmes qualités qui vous ont séduite. J'ai pour lui plus que de l'amitié, mais je suis loin du sentiment qui vous subjugue. J'ai étudié votre caractère; je connais votre extrême sensibilité; je serai maîtresse de la mienne. Mon parti est pris, n'en parlons plus.

ROSE.

Le mien l'est également. Pense que je n'ai que quinze ans.

MADAME GERVAL.

Votre cœur en a vingt.

ROSE.

Que Germon ne pense pas à une enfant.

MADAME GERVAL.

Il y pensera, peut-être.

ROSE, avec force.

Il y penserait en vain.

MADAME GERVAL.

C'est assez, ma fille, laissez-moi, et songez que votre meilleure amie a des droits à votre confiance, et peut-être à votre docilité.

ROSE, à part, lui baisant la main et sortant.

Je serai digne de toi.

SCÈNE VI.

MADAME GERVAL, SEULE.

Que je suis aise qu'elle ait parlé aujourd'hui! Demain il ne lui restait que les larmes, et à moi, que les regrets! J'entends mon frère : remettons-nous.

SCÈNE VII.

MADAME GERVAL, DUPORT.

DUPORT.

Je reviens enchanté, ravi, madame Gerval. J'ai rencontré Germon; il m'a tout appris, et je vous félicite l'un et l'autre.

MADAME GERVAL.

Mon frère, votre joie me rend confuse... m'embarrasse.

DUPORT.

Parbleu, je le crois. C'est une terrible chose que le mariage, n'est-il pas vrai? Allons, allons, ma sœur; à votre âge on dit tout uniment à son frère : Vous avez fait pour le mieux, et je vous en remercie.

MADAME GERVAL.

Et voilà ce que je ne puis dire.

DUPORT.

Comment donc, madame Gerval?

MADAME GERVAL.

Mon frère, vous êtes naturellement bon.

DUPORT.

Selon les circonstances.

MADAME GERVAL.

Mais vous tenez singulièrement à vos idées.

DUPORT.

Surtout quand elles sont raisonnables.

MADAME GERVAL.

Je sens que vous allez vous fâcher.

DUPORT.

A coup sûr ce ne sera pas ma faute.

MADAME GERVAL.

Il faut parler cependant.

DUPORT.

Hé, ventrebleu, parlez donc!

MADAME GERVAL.

Je ne puis épouser monsieur Germon.

DUPORT.

Voici du nouveau, par exemple. Ma sœur, une femme estimable ne se joue pas d'un honnête homme qui lui fait l'honneur de la rechercher, ni d'un frère à qui elle a quelques obligations.

MADAME GERVAL.

Je fais de tous les deux le plus grand cas. J'avoue même que Germon m'est cher.

DUPORT.

Et vous le refusez? Qui voulez-vous donc épouser? Un homme que vous n'aimerez pas?

MADAME GERVAL.

Écoutez-moi, mon frère.

DUPORT.

Hé, madame, j'en ai trop entendu, et je ne sais ce qui doit m'étonner le plus, de vos procédés, ou de ma patience.

MADAME GERVAL.

J'ai une fille.

DUPORT.

Il y a quinze ans que je le sais.

MADAME GERVAL.

Qui m'est chère.

DUPORT.

C'est fort bien.

MADAME GERVAL.

Que vous aimez vous-même.

DUPORT.

A la bonne heure.

MADAME GERVAL.

Cette enfant....

DUPORT.

Cette enfant?

MADAME GERVAL.

Est sensible au mérite de Germon.

DUPORT.

Il n'y a pas de mal à cela.

MADAME GERVAL.

Vous ne m'entendez pas, mon frère... Elle l'aime.... trop.

DUPORT.

Que voulez-vous dire?

MADAME GERVAL.

Que le mérite de votre ami nous a également frappées; que Rose ne peut supporter l'idée de mon futur mariage, et que je n'aurai pas la cruauté de l'en rendre témoin.

DUPORT.

Madame Gerval, vous ne me proposerez peut-être pas de marier un homme fait à une enfant de quinze ans?

MADAME GERVAL.

Hé, pourquoi pas?

DUPORT.

C'est que ce serait une absurdité que vous ne devez pas vous permettre, et que je ne suis pas fait pour entendre.

MADAME GERVAL.

Rose n'a que quinze ans, il est vrai; mais son caractère est très-formé.

DUPORT.

C'est vous qui l'assurez? Belle caution!

MADAME GERVAL.

Vous me manquez, mon frère.

DUPORT.

J'en suis fâché, ma sœur. Mais, quand j'ai passé six mois à arranger et à faire réussir un projet raisonnable et solide, il est diabolique de le voir échouer contre la plus pitoyable fantaisie.

MADAME GERVAL.

Vous voulez donc que je devienne l'ennemie de ma fille?

DUPORT.

Qui vous parle de cela?

MADAME GERVAL.

Que je tourmente sa jeunesse?

DUPORT.

Pas du tout.

MADAME GERVAL.

Qu'elle me reproche un jour d'avoir eu moins de fermeté qu'elle?

DUPORT.

Quel éternel verbiage! Vous croyez donc que cette fantaisie d'une enfant peut tirer à conséquence; que son goût pour Germon sera durable? Un amour de quinze ans! voilà quelque chose de bien imposant, en vérité.

MADAME GERVAL.

Mon frère, Rose n'est point une enfant ordinaire, et l'amour jette de profondes racines dans un cœur qui, pour la première fois, s'ouvre au sentiment. Vous ignorez cela, vous qui n'avez jamais aimé.

DUPORT.

Je n'ai jamais aimé? Je n'ai jamais été amoureux, dieu merci; mais je connais l'amitié, vous n'en pouvez douter (*en la fixant*), et je m'y suis quelquefois trop livré pour mon repos.

MADAME GERVAL.

Hé bien, si je vous suis chère, souffrez que je vive pour ma fille, que j'assure sa félicité; je vous en prie, je vous en conjure. Vous voulez que Germon soit à la tête de ma maison? Il y aura les mêmes droits que s'il était mon époux. Je l'aimerai comme mon gendre, et j'aurai pour lui les égards que personne ne peut lui refuser.

DUPORT.

Et vous croyez qu'à votre première invitation il oubliera l'une pour aimer l'autre? Ce n'est pas assez de vous l'être soumis, vous voulez qu'esclave docile, il s'attache à l'instant à l'objet que vous lui indiquerez?

MADAME GERVAL.

Je veux seulement ne pas perdre votre amitié, quand je fais tout pour la conserver.

DUPORT.

Mon amitié? Hé, puis-je vous l'ôter? Suis-je de ces ames glacées qui commandent à leurs inclinations?

Je crie, je tempête, et je suis toujours ton frère..... Mais au moins, je ne me mêlerai pas de cette affaire, je vous le signifie.

MADAME GERVAL.

Je l'arrangerai seule.

DUPORT.

Elle est tellement extravagante, que je rougirais d'en parler à mon ami.

MADAME GERVAL.

Je lui parlerai, moi.

DUPORT.

Et gardez-vous de lui dire que vous m'avez confié vos folies : je vous démentirais tout net, je vous en avertis.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME GERVAL, SEULE.

Voilà le grand coup porté. Il ne me reste qu'à gagner Germon. Il résistera peut-être; mais du moins il ne me brusquera pas.

SCÈNE IX.

MADAME GERVAL, GERMON.

GERMON, avec gaîté.

Avez-vous vu mon beau-frère.

MADAME GERVAL, souriant.

Votre beau-frère?

GERMON.

Il est charmant aujourd'hui. Je lui ai rendu notre conversation, et il a oublié sa brusquerie ordinaire, pour partager ma satisfaction.

MADAME GERVAL.

Il faut qu'il vous aime bien.

GERMON.

Oh! c'est incroyable. Il est vrai qu'il doit quelque chose à mon attachement pour lui.

MADAME GERVAL.

Il me doit aussi quelque chose, à moi, et il vient de me traiter avec une cruauté.....

GERMON.

Écoutez donc, vous vous faites quelquefois un malin plaisir de le contredire....

MADAME GERVAL.

Je ne crois pas que vous puissiez vous en plaindre.

GERMON.

Et surtout aujourd'hui, car, dans cette affaire, il a plus fait que moi-même.

MADAME GERVAL.

Qu'en savez-vous?

GERMON.

C'est lui qui me l'a dit.

MADAME GERVAL.

Et vous vous en rapportez plus à sa tête qu'à mon cœur?

GERMON.

Tenez, ne disputons pas : vous auriez toujours raison.

MADAME GERVAL.

Même si je ne vous épousais pas ?

GERMON.

Oh ! dans ce cas là, vous auriez tort.

MADAME GERVAL.

C'est un tort auquel il faut vous préparer.

GERMON.

Comment ?

MADAME GERVAL.

Mon ami, je vous aime autant que je le puis.

GERMON.

En conscience, vous me devez cela.

MADAME GERVAL.

Et je ne vous épouserai jamais.

GERMON.

Madame Gerval ?

MADAME GERVAL.

Je vous dis la vérité en riant.

GERMON.

Savez-vous bien, madame, que toute aimable que vous êtes, vous avez des caprices si bien conditionnés.....

MADAME GERVAL.

Voilà des propos.

GERMON.

Moins piquants peut-être que vos procédés.

MADAME GERVAL.

Mes procédés sont tout simples. Je vous ai promis ma main, je la retire.

GERMON, saisissant sa main.

Et moi, je la garde.

MADAME GERVAL.

C'est ce que nous verrons.

GERMON.

C'est tout vu.

MADAME GERVAL.

Une femme de trente ans n'est pas ce qu'il vous faut.

GERMON.

Au contraire, madame.

MADAME GERVAL.

Vous êtes obstiné; je le suis autant que vous.

GERMON.

La conversation en sera plus animée.

MADAME GERVAL.

Il vous faut une femme jeune, jolie, aimante et docile.

GERMON.

Je ne compte point épouser un être chimérique.

MADAME GERVAL.

Cette femme est toute trouvée.

GERMON.

Je n'en veux point.

MADAME GERVAL.

Monsieur Germon, je ne me consolerais pas d'avoir compromis celle que je vous propose.

GERMON.

Elle ne saurait l'être : je ne la connais pas.

MADAME GERVAL.

Elle n'est pas faite pour éprouver un refus.

GERMON.

Cela se peut; mais je vous épouse.

MADAME GERVAL.

Jamais, vous dis-je, jamais. Je vous parle sérieusement, aussi sérieusement que j'aie parlé de ma vie. Vous épouserez celle que je vous destine. J'exige cette preuve de votre amour. Si vous me la refusez, vous ne m'avez jamais aimée.

GERMON.

Pour vous persuader qu'on vous aime, il faut vous être infidèle. Vous avez une façon de voir les choses, qui est un peu extraordinaire, au moins.

MADAME GERVAL.

Vous rendez-vous?

GERMON.

Non, en vérité. Mais savez-vous que vous m'embarrassez? Brisons-là, je vous prie, c'est pousser trop loin la plaisanterie.

MADAME GERVAL, avec sentiment.

Mon ami, vous êtes bon, honnête.

GERMON.

Ce n'est pas une raison pour vous moquer de moi.

MADAME GERVAL.

Aussi, n'est-ce pas mon intention.

GERMON.

Vous voulez donc m'éprouver?

MADAME GERVAL.

Je n'en ai pas besoin.

GERMON.

Que voulez-vous donc? car je m'y perds.

MADAME GERVAL.

Le bonheur de ma fille, le vôtre, et le mien, qui est attaché à celui de deux personnes qui me sont chères.

GERMON, étonné.

Quoi! madame....

MADAME GERVAL.

Ne m'interrompez plus. Je confie à l'honneur le secret de l'innocence. Vous avez fait sur ma fille une impression que j'ignorais, et dont la violence excite mes alarmes. Elle est très-jeune; mais ses sentiments ne sont pas à dédaigner : il est même flatteur, pour un homme qui pense, d'avoir épanoui un cœur qui ne se connaissait pas encore, et de recevoir le premier tribut de sa sensibilité. Il y a entre vous, j'en conviens, une disparité d'âge qui vous effraie peut-être en ce moment; mais avec un peu de réflexion, vous sentirez que ce n'est pas un grand malheur d'épouser une fille de quinze ans, jolie, sage, riche, bien élevée, et dont la raison est assez avancée pour qu'elle ait senti tout ce que vous valez. Pour nous, qui ne sommes plus dans l'âge des grandes passions, nous passerons sans peine d'un sentiment plus vif aux sentiments calmes et doux de la simple amitié. Enfin, mon cher ami, il ne tient qu'à vous de couler des jours heureux entre une épouse qui vous

aime, et l'amie la plus tendre. Notre félicité sera inaltérable, car elle dépendra de nous seuls.

GERMON.

Vous peignez à merveille; mais, comme vous dites fort bien, cela demande un peu de réflexion.

MADAME GERVAL.

Je vous donne une heure.

GERMON.

Vous êtes généreuse.

MADAME GERVAL.

Et souvenez-vous, Germon, souvenez-vous bien que je ne puis, que je ne veux être que votre amie.

SCÈNE X.

GERMON, SEUL.

Voilà des choses auxquelles on ne s'attend pas, et qui sont faites pour embarrasser l'homme le plus sûr de lui. Voyons, calculons le pour et le contre, et ne faisons pas de sottises, s'il est possible. J'aime la mère; elle ne m'épousera pas. Elle s'est déclarée, et je ne la ferai pas revenir : elle chérit sa fille, et il n'y a rien de si naturel. Sa fille me fait l'honneur de m'aimer, et je sens que je ne n'aurai pas de peine à l'aimer aussi (*en souriant*), pour peu que je me prête à la nécessité. Mais j'ai quarante ans; elle n'en a que quinze, et jamais je n'ai rien donné au hasard. Cependant, pour avoir trop réfléchi, je suis garçon encore, et Rose ne ressemble pas mal à l'épouse que

j'ai toujours désirée..... Mais, sa jeunesse..... sa jeunesse.... Ma foi, en amour comme en guerre, il faut risquer quelque chose, et le plus téméraire n'est pas toujours le plus malheureux.

SCÈNE XI.

GERMON, ROSE.

ROSE, avec embarras.

Ma mère vous quitte, monsieur Germon?

GERMON.

Oui, mademoiselle.

ROSE.

C'est une bonne mère.

GERMON.

Comme on en voit peu.

ROSE.

Il a été question de moi, monsieur Germon?

GERMON.

Il est vrai, mademoiselle.

ROSE, à part.

Je ne sais que dire, et j'ai un besoin de parler!...

GERMON.

Vous ne paraissez pas à votre aise, mademoiselle?

ROSE.

J'avoue que je suis embarrassée.

GERMON.

Vous ne devez pas l'être avec moi.

ROSE.

Tenez, monsieur Germon, je ne sais pas dissimuler, et je le pourrais, que je ne le voudrais pas. Vous inspirez la confiance, ou peut-être on aime à se confier à l'homme qu'on préfère. Eh, à qui ouvrirait-on son cœur, si ce n'est à celui qui lui fait sentir son existence?

GERMON.

Croyez, mademoiselle, que je sens tout le prix des choses flatteuses que vous me faites entendre, et de celles que madame Gerval m'a déja dites de votre part.

ROSE.

Je ne l'avais chargée de rien, de rien, en vérité, monsieur Germon. Elle a surpris mon secret, et n'a consulté que l'intérêt de sa fille. Je vous aime, monsieur Germon, je vous aime bien tendrement, je vous l'assure; mais ma mère vous aimait avant moi, et vous devez l'aimer aussi, car elle est si aimable! Ne souffrez pas qu'elle me sacrifie son bonheur. Germon, honnête et sensible Germon, refusez-moi, je vous en prie; sauvez-moi du danger de me préférer à ma mère. Dites-lui que je ne suis qu'un enfant sans caractère; dites-le à mon oncle; dites-le à tout l'univers. Soyez mon père; ce titre me forcera au respect, et imposera silence à l'amour. J'en mourrai peut-être, monsieur Germon; mais ma mère, ma bonne mère sera heureuse. J'emporterai ses regrets, et sans doute les vôtres.

GERMON.

Mademoiselle, il est difficile de vous refuser; il est plus difficile encore de vous chercher des défauts, quand vous n'avez que des vertus.

ROSE, d'un ton timide.

Il faudra donc que je vous refuse moi-même; que je sois plus délicate que vous; que je vous donne l'exemple d'une fermeté que vous deviez m'inspirer.

GERMON.

Mademoiselle, madame Gerval n'est pas aussi faible que vous le supposez, et le bonheur de son aimable fille ne coûtera rien à son cœur.

ROSE.

Elle vous l'a dit.... Elle vous l'a dit, n'est-il pas vrai? Eh bien, mon ami, elle vous a trompé; elle a voulu se tromper elle-même. Elle a failli se trouver mal, quand elle a su.... Quand elle a su ce que vous savez, monsieur Germon. Il faut que vous soyez bien cruel, pour ne pas vous rendre à mes prières. Songez donc que je ne puis être comparée à une femme qui unit encore les graces touchantes de la jeunesse à tous les charmes d'un esprit mûr; songez qu'il y a entre vous une conformité d'âge, de goûts et de caractère qui rend votre mariage indispensable; songez....

GERMON.

Je ne dois plus songer qu'à vous, mademoiselle; c'est le vœu de madame votre mère, (*avec gaîté*) et vous êtes bien faite pour justifier une infidélité.

ROSE.

Et de quel droit, monsieur, prétendez-vous me

contraindre? Depuis quand ma mère me rend-elle victime de ses volontés?

GERMON.

Vous me connaissez bien peu, si vous me croyez capable d'abuser de son aveu.

ROSE.

Vous le voudriez en vain; c'est moi qui vous l'assure.

GERMON, dissimulant.

Mademoiselle, il est inutile de feindre davantage. Madame Gerval a craint de vous imposer un sacrifice au-dessus de vos forces, et elle sera enchantée de l'empire que vous avez sur vous.

ROSE.

Quoi, monsieur, vous m'éprouviez?

GERMON.

J'en conviens, mademoiselle, et je vois avec plaisir combien cette épreuve était superflue.

ROSE, piquée.

Ah, vous m'éprouviez, monsieur; vous m'éprouviez!

GERMON.

Oui, mademoiselle, et je vais jouir sans regrets d'un bonheur que vous désirez si sincèrement.

ROSE, les larmes aux yeux.

Vous ferez bien, monsieur. Je vous proteste que je suis au comble de la joie.

GERMON.

Je m'en aperçois, mademoiselle. Elle brille dans vos

yeux. Rien n'empêche plus que la noce se fasse demain.

ROSE, sanglotant.

Non, sans doute..... Et j'y serai..... J'y serai aussi gaie.....

GERMON.

Que dans ce moment-ci, mademoiselle?

DUPORT, en dehors.

Portez tout cela dans mon appartement.

ROSE, avec effroi.

Ciel! c'est mon oncle! S'il me voit dans l'état où je suis.....

SCÈNE XII.

GERMON, DUPORT, ROSE.

DUPORT.

Te voilà tête à tête avec ma nièce? Tu jouis déja des prérogatives de la paternité? Mais qu'a-t-elle donc? Aurais-tu fait usage de ton autorité? Ma nièce est triste; (*la fixant*) ma nièce pleure?

ROSE, s'efforçant de rire.

Au contraire, mon oncle.

DUPORT.

Rose, chacun s'égaie à sa manière. La tienne ne serait pas de mon goût; mais si elle te convient, il n'y a rien à dire. Va faire un tour dans le parc, va, mon enfant, le grand air ne te fera pas de mal.

(Rose sort en regardant Germon avec expression.)

SCÈNE XIII.

GERMON, DUPORT.

DUPORT.

Germon, que signifient les larmes de cette petite fille? Ces femmes-là te tourmentent, je m'en aperçois.

GERMON.

Leurs persécutions ne sont pas sans agréments. J'avoue cependant que je suis très-malheureux. Je suis aimé de deux femmes charmantes, et elles ne veulent de moi ni l'une ni l'autre.

DUPORT.

Ah! ma sœur t'a parlé?

GERMON.

Très-intelligiblement.

DUPORT.

Et elle aura joué les grands principes?

GERMON.

Elle sent beaucoup, et ne joue rien.

DUPORT.

Rose, de son côté, s'est montrée la digne fille de sa mère?

GERMÔN.

Je te jure que cette enfant ne ressemble à personne. Mais il me semble que tu es aussi du secret?

DUPORT.

Je suis du secret; mais je ne suis de rien dans leurs extravagances.

GERMON.

Prends garde que ta raison ne vaille pas la leur.

DUPORT.

Vas-tu me tourmenter aussi? Sœur, nièce et ami j'enverrais tout au diable, je t'en avertis.

GERMON.

Mon ami, vous êtes d'une vivacité.....

DUPORT.

C'est que vous paraissez ligués tous trois pour me faire enrager.

GERMON.

Au contraire, car nous n'avons pu être d'accord un seul instant ce matin. La mère veut que j'épouse sa fille; la fille veut que j'épouse sa mère, et je n'épouse personne.

DUPORT.

Et nous serions ainsi ballottés par ces deux étourdies? Je ne le souffrirai parbleu pas, et je vais leur parler d'un style....

GERMON.

Il serait dangereux, peut-être, d'y mettre trop de chaleur. Les femmes ne veulent pas être brusquées.

DUPORT.

Vous êtes leur chevalier.

GERMON.

Je le suis de toutes celles à qui on ne rend pas justice.

DUPORT.

Veux-tu m'écouter et me laisser faire? Ne sens-tu pas que mon amour-propre est intéressé à tout ceci;

que je suis le chef de la famille; que je ne peux pas, raisonnablement, céder aux caprices de ma sœur et de ma nièce? J'ai arrangé ton mariage, et tu te marieras. Si ce n'est avec la mère, ce sera avec la fille. Tu seras mon frère ou mon neveu. Voyons, laquelle veux-tu épouser.

GERMON.

Ma foi, mon ami, celle qui voudra recevoir ma main.

DUPORT.

C'est-à-dire, que vous n'aimez ni l'une ni l'autre?

GERMON.

Au contraire, je crois que je les aime toutes les deux. L'une est ta sœur; l'autre est ta nièce. Toutes deux sont adorables; je n'ai jamais eu de passions violentes, et je serai trop heureux avec celle qui voudra bien se donner à moi.

DUPORT.

Voilà de la résignation, par exemple. Mais j'aperçois ces dames.

SCÈNE XIV.

GERMON, DUPORT, MADAME GERVAL, ROSE.

MADAME GERVAL, en entrant.

Non, ma fille, non, monsieur ne m'épouse pas.

ROSE, tristement.

Il s'y dispose, cependant.

MADAME GERVAL.

Je ne crois pas qu'il fasse rien sans moi.

DUPORT.

Mesdames, je suis très-mécontent de vous, je vous le signifie. Je me suis prêté, ma sœur, à ce que vous appelez votre délicatesse. Germon suit vos lois avec une docilité qui tient de la bonhomie; mais il est des bornes à tout, et je veux, j'entends que vous lui fassiez épouser votre fille, ou que vous l'épousiez vous-même.

MADAME GERVAL.

Eh, mon frère, il ne tient pas à moi que Rose ne soit heureuse.

DUPORT.

Et mademoiselle vous résiste? (*A Rose.*) Corbleu! quand votre mère et votre oncle ont prononcé, vous devez accepter celui qu'on vous propose, eussiez-vous de l'aversion pour lui.

ROSE.

Quoi, mon oncle!....

DUPORT.

Oui, mademoiselle, eussiez-vous de l'aversion pour lui; mais vous l'aimez, vous le lui avez dit, vous l'avez dit à votre mère, vous n'osez me le nier, à moi, et vous vous faites prier? Savez-vous que votre père, en mourant, m'a remis tous ses droits, et que l'obéissance est la première vertu de votre âge? (*A Germon.*) Veux-tu bien prendre la peine de me seconder un peu? Te voilà seul dans ton coin, à pousser des soupirs sentimentaux.....

GERMON.

C'est que nous jouons une scène de situation qui embarrasse ma modestie.

DUPORT, à madame Gerval.

Épousez-vous Germon?

MADAME GERVAL.

Monsieur sait bien que je ne le puis pas.

DUPORT, à Rose.

Et toi, te décides-tu?

ROSE, avec timidité.

Si j'aimais moins ma mère, peut-être....

DUPORT.

Vous avez juré toutes deux de faire le malheur de ma vie. Hé bien, puisqu'il est ainsi, Germon partira, et vous oubliera l'une et l'autre.

MADAME GERVAL.

Ma fille, vous perdez votre amant, et vous n'aurez rien fait pour votre mère.

ROSE, avec attendrissement.

J'aurai fait ce que j'ai pu.

DUPORT, prenant Germon par la main.

Prends congé de ces dames, et qu'elles s'arrangent comme elles l'entendront.

GERMON, avec effort.

Madame, je vous salue. Mademoiselle, je pars.

(Madame Gerval et Rose saisissent chacune une de ses mains.)

ROSE.

Germon, arrêtez. Ma bonne maman, souffriras-tu qu'il s'éloigne?

MADAME GERVAL.

Je ne regretterai, moi, que mon ami.

ROSE.

Et tu te consoleras de son absence?

MADAME GERVAL.

Il le faudra bien, puisque tu ne veux pas le retenir.

ROSE, avec sentiment, et d'une voix éteinte.

Ah! Germon, Germon!

DUPORT.

Parlez donc, madame Gerval; parlez en mère, ou je me fâche.

MADAME GERVAL.

Puisqu'on le veut, Rose, pour la première fois, je vous ordonne d'obéir.

ROSE, se jetant dans les bras de sa mère.

Ah! ma mère, ma digne mère!

DUPORT.

Que de façons! Ta mère le veut; (*montrant Germon*) son cœur t'attend; tu brûles de te rendre. Donne-moi ta main (*il la met dans celle de Germon*), et embrasse ton mari.

(Germon l'embrasse.)

ROSE.

C'est par pure obéissance.

DUPORT.

Eh! je le vois bien. Ma sœur, un jour perdu pour le bonheur ne se retrouve jamais. Nous terminerons ce soir, et vous conviendrez qu'un homme de tête comme moi est un bienfait du sort, pour des femmes telles que vous.

FIN DE LA MÈRE RIVALE.

CONTRE-TEMPS

SUR

CONTRE-TEMPS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUPRÉ.	MM. GENEST.
DUPRÉ, son neveu, sous le nom de DERCOURT.	SAINT-CLAIR.
CHAMPAGNE, valet du jeune Dupré.	PÉLICIER.
DUFOUR, vieil usurier.	BEAULIEU.
UN COMMISSAIRE.	ROSEVAL.
UN HORLOGER.	LAPORTE.
UN PORTIER.	BAROTEAU.
UN HUISSIER.	FLEURY.
UN LAQUAIS.	
VERVAL, jeune veuve.	Mmes LECOUTRE.
ROSE, femme de chambre de madame Verval.	PÉLICIER.

La scène est à Paris, dans un vestibule qui communique d'un côté à l'appartement de madame Verval, et de l'autre à celui du jeune Dupré.

Cette pièce a été représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 23 octobre 1792.

CONTRE-TEMPS

SUR

CONTRE-TEMPS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ière.

ROSE, MADAME VERVAL.

ROSE.

Vous sortez, madame?

MADAME VERVAL.

Oui, mon enfant; je m'ennuie.

ROSE.

Votre absence ne plaira pas à tout le monde.

MADAME VERVAL.

Cela se peut.

ROSE.

Cela est clair. Ce jeune homme qui occupe cet appartement, et qui vous aime, mais qui vous aime....

MADAME VERVAL, d'un ton badin.

Comme on m'a toujours aimée.

ROSE.

Et qui ne peut être un moment sans vous voir.

MADAME VERVAL.

Ce n'est pas une raison pour lui sacrifier mes plaisirs.

ROSE.

Je le crois riche.

MADAME VERVAL.

Cela m'est assez indifférent.

ROSE.

Il est bien tourné.

MADAME VERVAL.

C'est ce que j'ai cru voir.

ROSE.

D'une figure séduisante.

MADAME VERVAL.

Mais, oui.

ROSE.

Allons, madame, convenez que ses soins vous l'avaient fait remarquer, et qu'en venant habiter cet hôtel, vous n'avez pas été fâchée de le trouver près de vous.

MADAME VERVAL.

J'ai quelque idée de tout cela.

ROSE.

Il faudrait faire quelque chose pour lui.

MADAME VERVAL.

Oh, rien ne presse.

ROSE.

Il est certain qu'une jolie femme ne perd jamais ses droits sur les cœurs sensibles; mais la jeunesse se passe, la beauté s'évanouit.

MADAME VERVAL, gaîment.

Cet avenir est si loin de moi, qu'il serait ridicule de m'en occuper.

ROSE.

Je me résume. Vous arrivez d'Amérique. Veuve d'un riche colon, vous rapportez des trésors; mais vous vous ennuyez; vous êtes née sensible, et vous avez besoin d'aimer. Un jeune homme charmant, tendre, empressé se présente; et ce que vous pouvez faire de mieux....

MADAME VERVAL.

C'est de l'épouser?

ROSE.

Précisément.

MADAME VERVAL.

Vous allez un peu vite; à peine le connaissons-nous.

ROSE.

Je voudrais vous voir heureuse; d'ailleurs, votre bonheur assurerait le mien.

MADAME VERVAL.

Comment cela?

ROSE.

Dercourt a un valet. Je suis jolie aussi, et je lui tourne la tête. Champagne m'adore, madame, et je me laisse adorer.

MADAME VERVAL.

Il n'y a pas de mal à cela.

ROSE.

A propos, monsieur Dufour, votre oncle....

MADAME VERVAL, avec humeur.

Monsieur Dufour, mon oncle..... Je connais ses qualités. Après?

ROSE.

Il est venu ce matin à l'hôtel.

MADAME VERVAL.

Tant pis.

ROSE.

Il se disputait avec le portier! il criait, mais il criait!...

MADAME VERVAL.

Ne m'en parlez pas davantage.

ROSE.

Quoi, madame.....

MADAME VERVAL.

Non, mademoiselle, ne m'en parlez jamais. Gardez-vous même de dire, à qui que ce soit, que cet homme m'appartient.

ROSE.

Ménagez-le davantage. Monsieur Dufour est un usurier, est un sot, est tout ce qu'il vous plaira; mais vous êtes sa nièce, et, ce qui vaut mieux, son unique héritière.

MADAME VERVAL.

Toujours la même! l'argent seul vous occupe.

ROSE.

C'est qu'on ne fait rien sans cela.

MADAME VERVAL.

A la bonne heure. Ayez vos spéculations, suivez-les, et ne m'en rompez pas la tête. Je suis riche, assez

riche pour ne rien vouloir de monsieur Dufour, et surtout pour ne pas ménager un parent dont les principes s'accordent si peu avec les miens. Il ignore que j'habite cet hôtel.

ROSE.

Vraisemblablement.

MADAME VERVAL.

Tant mieux; au reste, s'il se présentait, je ne suis pas visible pour lui. (*Légèrement.*) Mes nègres, mes chevaux, tout cela est-il prêt?

ROSE.

Tout cela vous attend.

MADAME VERVAL.

Je pars, je fais dix fois le tour de Paris, et je reviens.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

ROSE, SEULE.

Elle est difficile à gouverner. Son veuvage l'excède, quoiqu'elle n'en veuille pas convenir tout-à-fait. Elle ne résistera pas à Dercourt : je me le suis mis en tête, et elle l'épousera. Plus l'entreprise est difficile, plus elle me fera honneur. Je marierai ma maîtresse, j'assurerai le bonheur de ma maîtresse, qui ne m'en saura pas gré, comme cela se pratique, parce que j'aurai été trop heureuse de lui être utile; mais son mariage décide le mien, et voilà ce qui me détermine. J'ai fait le tour du monde avec madame Verval; j'ai

vu des hommes de tous les climats et de toutes les couleurs, et je n'en ai trouvé aucun qui me convînt comme ce Champagne. Bon, confiant et sot, quel trésor pour une femme!

SCÈNE III.

ROSE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, d'un air niais.

Ah! voilà mademoiselle Rose.

ROSE, à part.

Le drôle m'a entendue.

CHAMPAGNE.

Que je suis aise de vous voir!

ROSE.

Que faisiez-vous là?

CHAMPAGNE.

J'arrive.

ROSE.

Et vous écoutiez?

CHAMPAGNE.

Dès que je vous aperçois, mon ame toute entière passe dans mes yeux.

ROSE.

J'ai trouvé peu d'hommes aussi galants que vous.

CHAMPAGNE.

Et moi, peu de femmes qui vous ressemblent.

ROSE.

Charmant, en vérité!

CHAMPAGNE.

C'est à vous qu'appartient tout l'honneur de ma métamorphose.

ROSE.

Ah! ah!

CHAMPAGNE.

J'étais sot, timide, embarrassé près d'une jolie femme; j'en ai trouvé une qui, en deux ou trois entretiens, m'a changé au point d'oser tout penser, et de pouvoir dire tout ce que je pense.

ROSE.

En effet, monsieur Champagne se forme tous les jours, et je dois m'applaudir de ce changement.

CHAMPAGNE.

Vous seule pouviez l'opérer. Mais, mademoiselle Rose, ce n'est pas tout de tourner une tête, il faut faire quelque chose de plus.

ROSE.

Et quoi, mon bon ami?

CHAMPAGNE.

M'épouser, mademoiselle Rose, m'épouser.

ROSE.

Vous êtes pressant, monsieur Champagne.

CHAMPAGNE.

L'amour et l'impatience marchent toujours de compagnie. D'ailleurs, je ne suis pas un parti à dédaigner.

ROSE.

Je le crois.

CHAMPAGNE.

J'ai des économies. (*A part.*) Il faut mentir.

ROSE.

Vous avez des économies?

CHAMPAGNE.

Deux cents louis, mademoiselle Rose, deux cents louis, au moins.

ROSE.

C'est quelque chose.

CHAMPAGNE.

N'est-il pas vrai? Mais je n'en resterai pas là. Avec un maître généreux comme le mien.... (*A part.*) Il n'a pas le sou. (*Haut.*) Avec un maître généreux comme le mien, on avance toujours ses petites affaires, sans blesser la probité.

ROSE.

J'ai aussi quelque argent, moi, monsieur Champagne.

CHAMPAGNE, à part.

A la bonne heure.

ROSE.

Ma maîtresse est magnifique, et je la sers depuis long-temps.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire, que vous êtes un peu plus avancée que moi.

ROSE.

De trois cents louis, à peu près.

CHAMPAGNE.

Savez-vous que nous avons, à nous deux, de quoi commencer une excellente maison? (*A part.*) Elle donne dedans. (*Haut.*) Et puis, si vous amenez ma-

dame Verval à conclure avec monsieur Dercourt, par reconnaissance il établira entre nous une égalité de fortune.....

ROSE.

Vous croyez cela, monsieur Champagne?

CHAMPAGNE.

Comment, si je le crois! Mais ce pauvre monsieur Dercourt, que deviendra-t-il? Madame Verval se laissera-t-elle attendrir?

ROSE.

Monsieur Dercourt lui paraît aimable. Elle est sa maîtresse; mais il faudrait se connaître un peu davantage, avant que de prendre un parti.

CHAMPAGNE.

(*A part.*) Ah, diable! (*Haut.*) Et voilà ce que mon maître désire. Je vous réponds que plus madame le verra, plus elle s'attachera à lui.

ROSE.

Vous ne me trahirez pas, monsieur Champagne?

CHAMPAGNE.

Incapable, mademoiselle.

ROSE.

J'ai remarqué qu'il ne voit pas madame aussi souvent qu'il le pourrait.

CHAMPAGNE.

C'est qu'il aime d'un amour respectueux.

ROSE.

Qu'il a près d'elle un air préoccupé.

CHAMPAGNE.

Timidité d'un jeune homme qui aime pour la première fois.

ROSE.

Quand on a des vues honnêtes, on peut s'expliquer librement, et avec une figure aussi intéressante, on ne doit pas craindre d'être importun.

CHAMPAGNE.

D'ailleurs, il est très-occupé dans ce moment. Depuis qu'il pense à s'établir, il projette des embellissements dans son château du Languedoc. Il en fait tracer les plans, et, comme il est plein de goût, il dirige le travail de l'artiste.

ROSE.

Ah! fort bien.

UN LAQUAIS, à Rose.

Madame est rentrée. Elle a changé d'avis; elle veut faire des emplettes, et elle désire que vous l'accompagniez.

(Il sort.)

ROSE.

Je vous suis. Au revoir, monsieur Champagne.

CHAMPAGNE.

Le plus tôt sera le mieux, mademoiselle Rose.

SCÈNE IV.

CHAMPAGNE, SEUL.

Elles sont bien heureuses de pouvoir faire des emplettes! Pour nous, loin de rien acheter, je ne sais s'il nous reste quelque chose à vendre..... C'est une bonne fille, cette Rose, simple, sans artifice. J'avais d'abord joué l'imbécille avec elle, pour éloigner tout

soupçon sur ma véracité ; mais il est, je crois, inutile de me contraindre davantage : elle donnera dans tous les piéges que je voudrai lui tendre.

SCÈNE V.

DERCOURT, CHAMPAGNE.

DERCOURT.

Ah, te voilà ! Hé bien, nos affaires ?

CHAMPAGNE.

Cahin, caha.

DERCOURT.

Ce n'est pas ma faute.

CHAMPAGNE.

Je le sais bien.

DERCOURT.

Je fais ce que je peux pour captiver la fortune.

CHAMPAGNE.

Et moi aussi.

DERCOURT.

Jusqu'ici, elle a trompé mon espoir.

CHAMPAGNE.

Je vous en livre autant.

DERCOURT.

Mais je ne me rebute pas.

CHAMPAGNE.

Ni moi non plus.

DERCOURT.

Les difficultés m'irritent.

CHAMPAGNE.

Cela ne suffit pas.

DERCOURT.

Je les surmonterai.

CHAMPAGNE.

C'est ce qu'il faudra voir.

DERCOURT.

J'en suis certain.

CHAMPAGNE.

Je vous en félicite.

DERCOURT.

Je n'ai au monde qu'une figure, et des dettes.

CHAMPAGNE.

Pauvre avoir que cela !

DERCOURT.

Mais c'en est assez, avec de l'imagination et du courage. J'ai fait des sottises, cela ne déshonore pas.

CHAMPAGNE.

C'est convenu.

DERCOURT.

Et puis, que risqué-je ? Je n'ai rien à perdre.

CHAMPAGNE.

C'est comme chez nous.

DERCOURT.

Mes créanciers m'aideront, s'ils veulent être payés.

CHAMPAGNE.

Jusqu'ici, ils ont eu du savoir-vivre ; mais ce qui me déplaît, c'est que vous vous êtes permis de me charger de certaines dettes....

DERCOURT.

Des misères!

CHAMPAGNE.

Qui ne laissent pas de m'inquiéter. Ces drôles-là me tourmentent, m'excèdent, et il n'y a pas de jour où je n'aie besoin de tout mon génie pour les éconduire. Ce matin encore, n'ai-je pas rencontré ce malheureux bijoutier dont vous avez arrêté le mémoire? Il m'a forcé à en prendre le double que voici, et je n'ai pu m'en débarrasser qu'en lui tournant les talons, et en gagnant cette nouvelle demeure qu'il ne connaît pas, dieu merci.

DERCOURT.

Quelque jour je te récompenserai.

CHAMPAGNE.

Mais, en attendant, je suis en butte aux attaques de ces gens-là. Aujourd'hui même j'attends un huissier qui a contrainte contre moi, et par corps.

DERCOURT.

Comment cela?

CHAMPAGNE.

C'est votre parfumeur, à qui vous devez six cents francs. Six cents francs à un parfumeur! Et vous m'avez forcé à prendre des engagements, sous le prétexte que j'avais perdu au jeu le montant du mémoire.

DERCOURT.

Puis-je, sans me dégrader, demander du temps pour de semblables vétilles?

CHAMPAGNE.

Puis-je, sans me déclarer mon ennemi juré, aller en prison pour vous?

DERCOURT.

Tu n'iras pas en prison, imbécille.

CHAMPAGNE.

Je serai donc bien adroit. Vous êtes toujours confiant; mais aujourd'hui il est si difficile de faire quelque chose avec rien!

DERCOURT.

Te voilà : tantôt espérant sans motif; tantôt rejetant les espérances le mieux fondées.

CHAMPAGNE.

Mais quelles ressources aurons-nous, si....

DERCOURT.

J'ai un oncle en Amérique.

CHAMPAGNE.

Qui ne vous a jamais vu, et qui ne vous connaît que par vos extravagances?

DERCOURT.

Cet oncle est riche.

CHAMPAGNE.

Oui; mais il vous a déshérité.

DERCOURT.

Son amitié m'était plus chère que sa fortune. Au reste, je ferai ma paix avec lui.

CHAMPAGNE.

J'en doute.

DERCOURT.

Il m'aime. D'ailleurs, madame Verval est charmante.

CHAMPAGNE.

Après?

DERCOURT.

Elle est veuve, opulente.

CHAMPAGNE.

Hé, je le sais, de par tous les diables.

DERCOURT.

Et je t'ai dit que je l'épousais pour rétablir ma fortune.

CHAMPAGNE.

Nous ne sommes pas heureux.

DERCOURT.

Rose m'a dit de sa part des choses bien consolantes.

CHAMPAGNE.

Elle est aussi très-jolie, cette Rose, et, si vous épousez la maîtresse, je m'accommoderai de la suivante.

DERCOURT.

Oui-da?

CHAMPAGNE.

Sans doute. Madame Verval, veuve d'un riche colon, a donné sa confiance à Rose; Rose en a su profiter; Rose a des épargnes, et je les mangerai avec elle.

DERCOURT.

Voilà qui s'appelle parler. J'aime à te voir raisonnable. Allons, mon ami, fortune et malheur, tout nous sera commun.

CHAMPAGNE.

Ah çà, dites-moi un peu pourquoi vous avez changé de nom, en entrant dans cet hôtel?

DERCOURT.

Pour dérouter mes créanciers.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire quelques-uns. Le parfumeur sait qu'à présent vous vous nommez Dercourt.

DERCOURT.

Je n'ai pu le lui cacher.

CHAMPAGNE.

Et Dufour, le corsaire Dufour, à qui vous vous êtes adressé depuis que nous logeons ici....

DERCOURT.

A qui voulais-tu que je m'adressasse? A d'honnêtes gens? Ils n'ont pas pitié d'un jeune homme dans l'embarras.

CHAMPAGNE.

Je vois que tout est pour le mieux. Mais madame Verval, logeant ici, sera-t-elle long-temps dupe du stratagème?

DERCOURT.

J'ai gagné le portier.

CHAMPAGNE.

A la bonne heure.

DERCOURT.

Je suis Dupré pour qui bon me semble, et Dercourt pour ceux que je veux éviter.

CHAMPAGNE.

Et si, par un malheur possible, tout cela vient à se découvrir?

DERCOURT.

Le portier sera un faquin sans intelligence, qui aura pris un nom pour un autre, et quelques louis le consoleront des injures que je serai obligé de lui dire.

CHAMPAGNE.

Je crois, monsieur, que nous ferons prudemment de nous marier ou de partir. Quand nos créanciers nous talonnent, nous leur parlons mariage. Affamés et prudents, ils se taisent; mais cela ne peut durer. D'ailleurs, on n'a qu'un moment avec les femmes, et l'occasion perdue ne se retrouve jamais.

DERCOURT.

Je suis de ton avis.

CHAMPAGNE.

Et puis, on parle de prendre des informations, et elles ne seraient pas à notre avantage. Il faut prévenir le coup en arrachant la signature. Madame Verval vous voit rarement; vos visites sont courtes; vous n'êtes pas à la conversation. Rose m'a dit tout cela sous le secret; mais son intention était bien que je vous le répétasse. Allons, morbleu, montrez-vous amoureux, très-amoureux; priez, suppliez, conjurez; faites toutes les grimaces d'usage, et ayez toujours présent à l'esprit que rien n'est plus désagréable pour un galant homme, que deux ou trois sentences par corps, et qu'au contraire, rien n'est plus doux que de devoir à femme opulente et jolie la sécurité de l'ame et les plaisirs du cœur.

DERCOURT.

Je serais plus flatté de devoir ces avantages à ma-

dame de Verval qu'à toute autre. Intérêt à part, je l'aime, et, si je l'épouse, je la rendrai heureuse.

CHAMPAGNE.

Monsieur, jusqu'à présent, nous n'avons pas valu grand'chose; mais nous avons des dispositions à devenir honnêtes gens.

DERCOURT.

Des dispositions! Mieux que cela, mon ami. Je suis décidé. Madame Verval, cédant à l'amour, et se donnant à moi, acquerra des droits à ma reconnaissance, et fixera à jamais mon cœur. Eh! quelle femme est plus digne d'être aimée? J'ai été jusqu'ici un assez mauvais sujet; mais la beauté confiante et sensible sera payée, de ses sacrifices, par tous les sentiments qu'elle sera en droit d'attendre, et que je me plairai à lui prodiguer.

DUFOUR, en dehors.

Je vous dis que j'entrerai.

DERCOURT.

Quel bruit entends-je?

CHAMPAGNE.

C'est Dufour, rentrez, je vais le recevoir.

(Dercourt rentre.)

SCÈNE VI.

DUFOUR, CHAMPAGNE assis, et comptant sur ses doigts.

DUFOUR, en grondant.

Parbleu, ce n'est pas sans peine!....

CHAMPAGNE.

Payé, hier, cinq, dix, quinze, vingt, vingt-cinq mille livres. Trente-deux à toucher dans un mois, sur lesquelles il est dû à Dufour environ quatre mille francs : c'est une bagatelle. Cette vétille payée, nous ne devons rien ; nos quatre-vingt mille livres de rente nous appartiennent, et nous apprendrons à vivre aux créanciers malhonnêtes. Hé, vous voilà, monsieur Dufour? Je parlais de vous.

DUFOUR.

C'est trop honnête de votre part.

CHAMPAGNE.

Je pensais que monsieur Dercourt vous doit une misère.

DUFOUR.

Hé, hé, quatre mille francs!

CHAMPAGNE.

Oui, quatre mille francs.

DUFOUR.

Les tems sont durs.

CHAMPAGNE.

Seriez-vous gêné? Que n'avez-vous parlé plus tôt?

DUFOUR.

Je suis venu vingt fois.....

CHAMPAGNE.

Hé, quand, mon bon ami?

DUFOUR.

Votre chien de portier m'a toujours arrêté impitoyablement.

CHAMPAGNE.

Ces gens-là sont d'une grossièreté....

DUFOUR.

J'aurais parié qu'on lui avait ordonné d'en agir ainsi.

CHAMPAGNE.

Depuis quelques jours, mon maître, occupé d'affaires sérieuses, s'est renfermé chez lui, et n'a été visible que pour ses créanciers. Nous avons payé hier vingt-cinq mille livres, et si vous fussiez venu....

DUFOUR.

On m'eût soldé, monsieur Champagne?

CHAMPAGNE.

Des premiers, mon ami, des premiers. Vous vendez bon marché, vous savez vivre. Monsieur fait de vous un cas particulier. On lui a rapporté cependant que vous aviez conçu des projets peu honnêtes; mais il n'en a rien voulu croire. On lui a dit que vous parliez de faire assigner, d'obtenir une sentence contre lui, et même par corps.

DUFOUR.

C'est ma femme, monsieur Champagne, c'est ma femme qui a tout fait : elle est laide....

CHAMPAGNE.

Et méchante?

DUFOUR.

L'un ne va guère sans l'autre; mais je lui laverai la tête.

CHAMPAGNE.

Vous ferez bien.

DUFOUR.

Je n'y manquerai pas. Ah ça, pourrais-je parler à monsieur Dercourt.

CHAMPAGNE.

Pourquoi faire ?

DUFOUR.

Pour savoir définitivement.....

CHAMPAGNE.

Quand vous serez payé ?

DUFOUR.

Hé, sans doute, monsieur Champagne.

CHAMPAGNE.

Le mois prochain.

DUFOUR.

Mais au moins puis-je compter là-dessus ?

CHAMPAGNE.

Foi d'honnête homme. D'ailleurs, mon maître se marie.

DUFOUR.

Richement ?

CHAMPAGNE.

Il épouse une mine.

DUFOUR.

Quand ?

CHAMPAGNE.

Demain, peut-être. Mais si vous nous barrez, si vous vous permettez des criailleries, des éclats..... on vous paierait toujours..... mais vous feriez perdre à mon maître l'établissement le plus brillant, et vous en seriez fâché, mon cher Dufour, car enfin, faire le mal sans intérêt....

DUFOUR.

C'est le plaisir des sots.

CHAMPAGNE.

Et vous ne l'êtes pas, Dufour, il s'en faut de tout.

DUFOUR.

Mais non, monsieur Champagne; je n'ai jamais passé pour tel.

SCÈNE VII.

DUFOUR, CHAMPAGNE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, à Champagne.

A la fin, on vous trouve.

DUFOUR, à Champagne.

Quel est cet homme-là?

CHAMPAGNE.

Celui-ci ne vient point pour mon maître. C'est à moi qu'il en veut. (*A part.*) O maudit portier!

L'HUISSIER.

Si vous ne me satisfaites en ce moment, je vous attends à la porte, et quand vous mettrez le pied dehors.....

CHAMPAGNE.

Obtenir une sentence pour six misérables cents livres!

L'HUISSIER.

On en obtient à moins.

CHAMPAGNE.

Et la mettre à exécution! Quelle cruauté!

L'HUISSIER.

Chansons que tout cela.

CHAMPAGNE.

Malheureux! tu n'as donc pas d'entrailles?

L'HUISSIER.

Je n'en ai que pour moi.

CHAMPAGNE, à Dufour.

C'est un égoïste.

DUFOUR, à Champagne.

Mais, qu'est-ce donc que tout cela?

CHAMPAGNE.

(*A l'huissier.*) Je vous paie à l'instant. (*A Dufour.*) Je me confesse à vous, père Dufour. Il y a quelques mois, j'ai fait une étourderie.

DUFOUR, froidement.

Hé quoi donc, monsieur Champagne?

CHAMPAGNE.

J'ai joué au biribi.

DUFOUR, avec importance.

Jeu de dupe, monsieur.

CHAMPAGNE.

J'étais banquier.

DUFOUR.

Et vous avez perdu?

CHAMPAGNE.

C'est malheureux, n'est-il pas vrai?

DUFOUR.

C'est incroyable.

CHAMPAGNE.

Il n'en est pas moins vrai que j'ai tout perdu, tout, jusqu'aux six cents livres que je destinais à l'acquit de ce billet.

DUFOUR.

Vous avez eu tort, mon bon ami.

CHAMPAGNE, avec aménité.

Vous avez raison, monsieur Dufour; mais le mal est fait, me voilà dans l'embarras.

DUFOUR.

Hé bien, Champagne, tâchez de vous en tirer.

L'HUISSIER.

Finissons-nous?

CHAMPAGNE.

Un moment donc. Quel diable d'homme! Monsieur Dufour, si vous veniez à mon aide....

DUFOUR.

Oui, je vais lui parler.

CHAMPAGNE.

Il n'entendra rien.

DUFOUR.

Que voulez-vous donc que je fasse?

CHAMPAGNE, suppliant.

Prêtez-moi vingt-cinq louis.

DUFOUR.

Non, le diable m'emporte!

CHAMPAGNE.

Il me traînera en prison.

DUFOUR.

Ce sont vos affaires, monsieur; ce sont vos affaires.

CHAMPAGNE.

Mon maître n'a jamais joué : il m'ôtera mon état.

DUFOUR.

Tant pis pour vous.

CHAMPAGNE.

A la veille d'acheter les présents de noces, des bijoux pour des sommes....

DUFOUR, avec intérêt.

Comment cela?

CHAMPAGNE, tirant le mémoire du bijoutier.

Voyez mon calepin.

DUFOUR, après avoir lu.

Diable! monsieur Dercourt a donc de l'argent?

CHAMPAGNE.

Pardon, mille pardons, monsieur Dufour, de vous avoir trompé. Oui, mon maître a de l'argent; mais on en a besoin, la veille d'un mariage. Vous voyez à quel usage il le destine; à des présents de noces: c'est sacré. Marié demain, il palpe la dot, et vous solde. Rien de plus aisé pour moi que d'enfler ce mémoire de six cents livres, et avec un peu de complaisance, vous masquez mon inconduite, et je vous aurai une obligation éternelle.

L'HUISSIER.

Savez-vous que je me fatigue d'attendre?

CHAMPAGNE.

(*A l'huissier.*) Je paierai la vacation. (*A Dufour.*) Allons, monsieur Dufour, mon cher monsieur Dufour....

DUFOUR.

Écoutez, mon ami, l'argent...

CHAMPAGNE.

Oui, je le sais, l'argent est rare.

DUFOUR.

Et à un prix fou : je le paie dix et demi.

CHAMPAGNE.

Je vous entends, monsieur Dufour. Je vous fais mon billet de trente louis.

DUFOUR.

Payable à vue ?

CHAMPAGNE.

A vue.

DUFOUR.

Et vous prendrez cela sur les bijoux ?

CHAMPAGNE.

Sur les bijoux.

DUFOUR.

Sans que votre maître s'en aperçoive ?

CHAMPAGNE.

Il ne compte jamais après moi.

DUFOUR.

Faites votre effet. (*A l'huissier, pendant que Champagne écrit.*) Approchez, monsieur, approchez. Voyons le titre. (*Après avoir lu.*) N'êtes-vous pas honteux de traiter un honnête homme avec cette dureté ? En vous donnant vingt louis, vous gagnez cent pour cent.

L'HUISSIER.

Et les frais ?

DUFOUR.

C'est bien la peine de parler de cela.

L'HUISSIER.

En vérité? D'ailleurs le marchand m'a juré que c'était en conscience.

DUFOUR.

Vingt louis. Rendez-moi les pièces, ou allez attendre votre homme.

L'HUISSIER.

En passerai-je par là?

DUFOUR.

Que gagnerez-vous à le mettre en prison?

L'HUISSIER.

Eh! rien du tout, je le sais bien.

DUFOUR.

Rendez donc les pièces.

L'HUISSIER.

Les voilà.

DUFOUR, payant.

Bonjour.

(L'huissier sort.)

SCÈNE VIII.

DUFOUR, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Voilà mon billet.

DUFOUR.

Il est en règle. Voilà vos papiers. Ah ça, mon ami, je vous ai tiré d'un bien mauvais pas.

CHAMPAGNE.

J'en conviens, monsieur Dufour, et j'en aurai une reconnaissance....

DUFOUR.

Point de phrases, je ne les aime pas. D'après l'état que vous m'avez fait voir, votre maître compte acheter....

CHAMPAGNE.

Girandoles, rivière, brasselets, bagues, etc. etc.

DUFOUR.

Un écrin complet?

CHAMPAGNE.

Ah! tout ce qu'il y a de plus complet.

DUFOUR.

Sur le prix duquel vous prélèverez trente louis.

CHAMPAGNE.

Ce sera mon premier soin.

DUFOUR.

Et monsieur Dercourt paie agent comptant?

CHAMPAGNE.

A la minute.

DUFOUR.

J'ai son affaire.

CHAMPAGNE, stupéfait.

Bah!

DUFOUR.

Un écrin magnifique.

CHAMPAGNE.

(*A part.*) En voici bien d'une autre! (*Haut.*) Il sera trop cher.

DUFOUR.

Je me laisse aller quand je vois de l'argent.

CHAMPAGNE.

Mais, monsieur Dufour....

DUFOUR.

Mais, monsieur, j'entends qu'on achète mon écrin. D'ailleurs votre maître ne compte jamais après vous.

CHAMPAGNE.

A la bonne heure; mais, ma conscience....

DUFOUR.

Je n'y crois pas. De la docilité, ou j'éclate.

CHAMPAGNE.

(*A part.*) Quel diable d'homme! (*D'un ton suppliant.*) Monsieur Dufour....

DUFOUR.

Mons Champagne, monsieur Dercourt me doit, vous me devez; tous deux m'avez fait des lettres de change. Les unes sont échues, les autres vont écheoir; j'aime l'argent, et je ne ménage pas les ingrats.

CHAMPAGNE.

Vous prenez les choses au tragique. Vous n'aimez pas les phrases, dites-vous, et vous m'en faites d'une longueur....

DUFOUR.

Je reviens tantôt, mon écrin dans la poche: il est de trente mille livres. Que le portier m'ouvre, que la somme soit prête, et qu'on ne marchande pas.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CHAMPAGNE, SEUL.

Ah! coquin, double coquin, tu crois m'en impo-

ser; mais tu te joues à ton maître. Tu me paieras les courbettes que tu m'as arrachées. Je t'ai laissé le plaisir de m'impertinencer; mais, à coup sûr, tu n'auras que celui-là. Cependant, nous marchons de la ressource à l'expédient, d'une victoire à une défaite. Ah! si monsieur Dupré, notre oncle d'Amérique, se fût laissé attendrir, il nous eût épargné bien des chagrins, et à lui aussi.

SCÈNE X.

ROSE, CHAMPAGNE.

ROSE.

Madame rentre à l'hôtel.

CHAMPAGNE.

Vous y rentrez avec elle; voilà l'intéressant.

ROSE.

Elle voulait acheter quelques bagatelles; mais elle a rencontré un ami....

CHAMPAGNE, avec finesse.

Rien que cela?

ROSE.

Pas davantage; une connaissance d'Amérique.

CHAMPAGNE.

Jeune?

ROSE.

Au contraire; un vieillard d'humeur atrabilaire... A propos, je viens de trouver sur les degrés un individu.... Sortait-il d'avec vous?

CHAMPAGNE.

Serait-il de votre connaissance?

ROSE, avec indifférence.

Un peu. J'ai détourné la tête, et il ne m'a pas reconnue.

CHAMPAGNE, froidement.

Ah! tant mieux. Je l'ai rencontré aussi; il a l'air d'un fripon.

ROSE.

Ce n'est rien que l'air.

CHAMPAGNE.

C'est-à-dire, qu'il a l'air de ce qu'il est.

ROSE.

Je le crois.

CHAMPAGNE, avec intérêt.

Madame Verval a-t-elle fait des affaires avec lui?

ROSE, vivement.

Et d'où savez-vous qu'il fait des affaires?

CHAMPAGNE.

(*A part.*) Je me livre. (*Haut.*) Il a su que monsieur Dercourt loge ici, et il est venu lui offrir ses services; mais mon maître ne donne pas là-dedans. L'ordre, mademoiselle Rose, l'ordre, c'est notre unique boussole.

ROSE.

C'est le moyen d'être à l'abri des tempêtes. Voici madame et son ami.

SCÈNE XI.

MADAME VERVAL, DUPRÉ, ROSE ET CHAMPAGNE *dans le fond.*

MADAME VERVAL.

Je suis enchantée de vous avoir rencontré. Je mène une vie assez monotone, et je vous prie de me voir souvent pendant le séjour que vous ferez à Paris.

DUPRÉ.

Vous m'obligerez en me permettant de vous offrir les moments dont mes affaires me laisseront disposer.

MADAME VERVAL.

Comment, vous le permettre! je vous y invite, mon cher Dupré.

(Ils s'asseyent.)

CHAMPAGNE, à part.

Dupré!.... notre oncle!.... écoutons.

MADAME VERVAL.

Mais quelles affaires si pressantes vous appellent à Paris?

DUPRÉ.

Rien de personnel. Un coquin de neveu qui a fait cent sottises, et que je veux empêcher de se déshonorer tout-à-fait, s'il en est temps encore.

MADAME VERVAL.

Il est peut-être bien jeune?

DUPRÉ.

Vingt-quatre ans, madame. A cet âge-là, on n'est

pas encore très-raisonnable ; mais on annonce au moins des dispositions à le devenir.

MADAME VERVAL.

Dans ce siècle-ci, les jeunes gens ne sont pas précoces sur l'article de la raison.

DUPRÉ.

Je me moque du siècle, moi, et je ne veux pas que mon neveu soit un jeune homme à la mode, parce que je sais que ces gens-là ne sont bons à rien.

MADAME VERVAL.

Vous avez de l'humeur, mon ami ?

DUPRÉ.

Et j'ai tort ? A la mort de son père, mon neveu est demeuré sans ressources, et je l'ai soutenu. Le drôle mangeait en trois mois sa pension d'un an. Je lui ai fait des remontrances ; il y a répondu en se moquant de moi. Je lui ai fait dire que je le déshériterais, et je l'ai déshérité en effet. Je lui ai envoyé copie de l'acte d'exhérédation, pour qu'il n'en prétendît pas cause d'ignorance : il a continué son genre de vie. Dupant le matin d'honnêtes marchands, pour se laisser duper le soir par ces intrigants dont Paris fourmille, voilà, madame, voilà la conduite de mon neveu ; mais j'y mettrai bon ordre, et je ne repartirai pour l'Amérique qu'après l'avoir logé entre quatre murailles.

CHAMPAGNE, à part.

Malgré notre adresse, il faudra donc en passer par là.

MADAME VERVAL.

Il me semble que la douceur serait préférable....

DUPRÉ.

Vous auriez raison, s'il s'agissait de l'étourderie d'un moment; mais une inconduite aussi soutenue bannit toute idée d'indulgence.... Un malheureux que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu, et à qui je ne me suis attaché que par considération pour la mémoire de mon frère....

MADAME VERVAL.

Souvent une liaison dangereuse nous égare, et un jeune homme honnête, mais facile, se laisse aller aux insinuations....

DUPRÉ.

C'est cela en partie, madame; vous avez deviné. Mon correspondant m'écrit qu'un malheureux valet est la cause de sa perte.

CHAMPAGNE, à part.

On s'est aussi occupé de moi.

DUPRÉ.

Un fripon que je lui ai cent fois ordonné de chasser, et dont il préfère les services intéressés à l'attachement que j'avais pour lui. Ils sauront tous deux ce qu'on gagne à m'offenser.

ROSE, à Champagne.

Il ne plaisante pas.

CHAMPAGNE, à Rose.

Je le vois bien.

DUPRÉ.

Oh! je me vengerai, je me vengerai. Je ferai en-

fermer le maître; bien décidément, je le ferai enfermer, et j'armerai les lois contre son coquin de Champagne.

ROSE, s'écriant.

Champagne!

CHAMPAGNE, à part.

Il sait mon nom.

DUPRÉ.

Oui, Champagne.

MADAME VERVAL.

Hé! le voilà.

CHAMPAGNE, d'un ton mielleux.

Que veut madame?

DUPRÉ, se levant.

Fripon, où est mon neveu?

CHAMPAGNE, jouant l'étonnement.

Votre neveu, monsieur?

DUPRÉ.

Ah! il ne s'agit pas ici de jouer l'étonnement. J'ai de l'expérience, et je ne serai pas ta dupe. Où est Dupré?

CHAMPAGNE.

Monsieur Dupré! Il a effectivement un oncle dont il m'a souvent parlé, un homme respectable à tous égards, et à qui je suis trop heureux de faire agréer mon hommage.

DUPRÉ, avec plus de force.

Où est Dupré?

CHAMPAGNE.

Je l'ignore, monsieur.

DUPRÉ.

Comment, pendard!

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur. Je suis actuellement au service de monsieur Dercourt, jeune homme aimable, de mœurs pures, qui a l'honneur d'être voisin de madame, et d'en être connu.

DUPRÉ.

Vous connaissez ce Dercourt, madame?

MADAME VERVAL.

Oui, monsieur: Champagne ne vous en impose pas.

DUPRÉ.

Et pourquoi as-tu quitté mon neveu?

CHAMPAGNE, embarrassé.

C'est que.... c'est que.... Je crains de m'expliquer devant madame.

DUPRÉ.

Madame te le permet.

MADAME VERVAL.

Oh! très-volontiers.

DUPRÉ.

Hé bien?

CHAMPAGNE.

Hé bien, c'est que votre neveu est véritablement un homme sans principes, et qui exigeait de moi des services que je ne pouvais lui rendre sans blesser ma délicatesse.

DUPRÉ.

Tu n'es donc pas un aussi mauvais sujet qu'on me l'a écrit?

CHAMPAGNE, montrant Rose.

Demandez plutôt.

ROSE.

Je suis sa caution.

DUPRÉ, à madame Verval.

Et vous cautionnez mademoiselle?

MADAME VERVAL.

Je crois pouvoir en répondre.

DUPRÉ.

Mais, il est étonnant qu'on se soit trompé au point....

CHAMPAGNE.

Il n'y a rien là que de très-simple, monsieur. Votre correspondant tançait votre neveu; votre neveu me chargeait de ses extravagances; votre correspondant vous écrivait en conséquence : voilà tout le mystère.

DUPRÉ, à madame Verval.

Il y a une apparence de vérité dans ce qu'il me dit là.

CHAMPAGNE, s'attendrissant.

Ah, monsieur, la terrible chose que la calomnie, et quels effets elle entraîne après elle! On me perd dans votre esprit, à dix-huit cents lieues de Paris, moi qui n'ai rien à me reprocher, et qui ne possède au monde que ma probité.... Avec quelle cruauté vous venez de me traiter! Ah! monsieur!..... monsieur!

DUPRÉ.

Le pauvre garçon s'attendrit. Il a raison : c'est une terrible chose que la prévention! Tiens, mon ami, voilà ma bourse.

CHAMPAGNE.

Je n'en ai pas besoin, monsieur, et je ne la prends que comme un gage de votre estime.

DUPRÉ.

Oublions ce qui vient de se passer, mon ami, et dis-moi où je m'adresserai pour trouver ce coquin de Dupré.

CHAMPAGNE.

Quand je l'ai quitté, monsieur, il logeait rue du Mail, hôtel de Flandres.

DUPRÉ.

Et il devait à son hôtel?...

CHAMPAGNE.

Considérablement : voilà pourquoi il pourrait bien y être encore.

DUPRÉ.

Au contraire. Son hôte, aisé et sensible, s'est contenté de le chasser de chez lui.

CHAMPAGNE.

(*A part.*) Il sait tout. (*Haut.*) Monsieur, je vous remettrai peut-être sur la voie. Votre neveu doit à son tailleur, à son horloger, à son bijoutier, à son....

DUPRÉ.

Doucement, doucement : il finirait par devoir à tout Paris.

CHAMPAGNE.

S'il ne doit pas davantage, monsieur, ce n'est pas sa faute; mais rarement les créanciers perdent de vue leurs débiteurs. Quelqu'un de ces messieurs vous en rendra bon compte. Voici leurs adresses. (*Avec*

sentiment.) Vous voyez, monsieur, quelle est ma bonne foi, et que votre correspondant me rendait bien peu de justice. Ne perdez pas de temps; trouvez-le, ce jeune homme infortuné, et empêchez-le de consommer sa ruine.

DUPRÉ, à madame Verval.

Il est vraiment honnête homme.

MADAME VERVAL.

Rose vous le disait bien.

DUPRÉ.

Je cours chez tous les fournisseurs.

CHAMPAGNE.

Et vous les paierez?

DUPRÉ.

Non, parbleu!

CHAMPAGNE.

En ce cas, vous pouvez vous dispenser de faire enfermer votre neveu. Ces messieurs, que vous tenez dans votre poche, vous en éviteront la peine.

UN LAQUAIS.

Madame est servie.

MADAME VERVAL.

Vous dînez avec moi, monsieur Dupré?

DUPRÉ.

Hâtons-nous donc, car je grille d'avoir le cœur net de tout ceci.

(Il sort avec madame Verval.)

ROSE, à Champagne.

Je suis contente de toi, tu es vraiment un honnête garçon.

(Elle sort.)

CHAMPAGNE.

Vous êtes connaisseuse, et je vous en félicite.

SCÈNE XII.

CHAMPAGNE, SEUL.

Voilà une matinée qui promet. Que le reste de la journée aille de même, et je prierai mes amis de m'attendre aux filets de Saint-Cloud.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CHAMPAGNE, DERCOURT.

CHAMPAGNE.

Prenez votre parti, et allons-nous-en.

DERCOURT.

Nous en aller?

CHAMPAGNE.

Il n'y a pas un moment à perdre. Dufour a payé le parfumeur; c'est fort bien. Mais Dufour veut impérieusement vous vendre des bijoux; vous refuserez, il éclatera; madame Verval le saura. Elle est riche et haute, cela va de suite. Elle vous traitera comme un aventurier. Il faut prévenir le coup, et céder de bonne grace aux circonstances.

DERCOURT.

Tu trouveras quelques moyens d'apaiser ce Dufour.

CHAMPAGNE.

Cela me paraît très-difficile; mais ce n'est rien encore que le danger que je viens de vous mettre sous les yeux. Je vous répète que votre oncle vous cherche, que votre oncle ne respire que vengeance, et votre oncle se vengera.

DERCOURT.

Il n'aurait donc pas de sensibilité?

CHAMPAGNE.

De la sensibilité! vous connaissez bien peu le cœur humain! vous ne savez donc pas qu'un oncle riche est enchanté de trouver un prétexte pour abandonner un neveu indigent? Allons-nous-en, monsieur, je vous en prie, je vous en conjure.

DERCOURT.

Abandonner une femme charmante!

CHAMPAGNE.

Il y a des femmes partout.

DERCOURT.

Il n'en est pas de comparable à madame Verval.

CHAMPAGNE.

Voilà la tête perdue. Il ne vous manquait plus que cela pour être tout-à-fait joli garçon.

DERCOURT.

D'ailleurs, où irions-nous, si....

CHAMPAGNE.

Partout où nous allions, nous serions plus en sûreté qu'ici.

DERCOURT.

Tu veux m'arracher de cet hôtel, et nous n'avons ni argent, ni asile. Je dois dans cette maison, et on ne s'en va pas sans payer. J'y ai du crédit, et je n'en aurai pas ailleurs. Mon oncle me poursuit; mais il est loin de me croire si près, et en voulant l'éviter, je me livre à mes créanciers, qui seront encore plus impitoyables que mon oncle. Danger pour danger, je crois qu'il faut choisir le moindre.

CHAMPAGNE.

Voilà des raisons qui me paraissent convaincantes.

DERCOURT.

Et puis j'aime, j'aime, mon cher Champagne, et jamais je ne l'ai éprouvé comme à l'instant cruel de m'éloigner à jamais de madame Verval. Je veux me jeter à ses pieds, lui dire mon nom, lui avouer mes fautes, et en solliciter le pardon.

CHAMPAGNE.

Si vous lui dites votre nom, vous pourrez vous dispenser de lui apprendre le reste.

DERCOURT.

Comment?

CHAMPAGNE.

Vous découvrir, c'est la mettre dans l'impossibilité de vous épouser, à moins qu'elle ne soit aussi folle que vous, et il est permis d'en douter. Votre nom en valait un autre avant l'arrivée de votre oncle; mais depuis qu'il a pris la peine de faire à madame Verval le tableau touchant de votre conduite, il faut renoncer à toute idée de mariage jusqu'à ce que vous ayez trouvé le secret d'épouser, sans dire qui vous êtes à la future ni au notaire.

DERCOURT.

Je vois avec frayeur les obstacles presque insurmontables qui me séparent de madame Verval; cependant, je veux la voir, je veux lui parler, je le veux absolument.

CHAMPAGNE.

Puisque, décidément, vous le voulez, j'y consens.

Pénétrez adroitement ses dispositions; dites-lui, sans entrer dans aucun détail, qu'elle seule pouvait vous ramener aux sentiments dont une jeunesse effervescente vous a quelque temps écarté (confidence préparatoire). Elle vous croira, car l'amour-propre est le premier sentiment qui s'allume dans le cœur féminin, et le dernier qui s'éteigne dans un sexe.... Enfin, suffit : il ne faut pas médire des absents. Si elle vous aime, à la bonne heure. Peu à peu nous passerons d'un aveu à un autre; mais, pour aujourd'hui, pas un mot qui puisse vous faire connaître, pas un mot de vos dettes.

DERCOURT.

Il faudra bien qu'elle en soit instruite.

CHAMPAGNE.

Hé! sans doute; mais ce sont de ces choses qu'on avoue à sa femme, et qu'on ne confie jamais à sa maîtresse. Voici madame Verval. Du sang-froid, et surtout point d'indiscrétion, ou je me brouille avec vous.

DERCOURT.

Tu seras content de moi.

CHAMPAGNE.

Votre parole d'honneur.

DERCOURT.

Je te la donne.

SCÈNE II.

DERCOURT, CHAMPAGNE, MADAME VERVAL, ROSE.

MADAME VERVAL, à Rose.

Monsieur Dupré écrit, monsieur Dupré veut trouver son neveu.

ROSE.

Et monsieur Dupré le trouvera.

CHAMPAGNE.

J'en doute.

MADAME VERVAL.

Et pourquoi?

CHAMPAGNE.

C'est qu'il a plus d'intérêt encore à se cacher, que son oncle à le découvrir. Madame, voilà monsieur Dercourt, mon maître, que j'ai l'honneur de vous présenter.

MADAME VERVAL, souriant.

Je ne crois pas que monsieur ait compté sur la protection de Champagne, et je suis bien aise de lui dire qu'il n'a besoin de celle de personne.

DERCOURT.

Ce que vous me dites de flatteur, madame, encouragerait un jeune homme comme il en est tant aujourd'hui; mais une timidité, dont je ne suis pas maître auprès de vous....

MADAME VERVAL.

Je vous sais bon gré d'être timide, cela prouve votre

honnêteté et vos principes. Je suis fâchée seulement que cette timidité semble vous éloigner d'une voisine qui vous voit avec plaisir, et qui, sans avoir eu avec vous de conversation bien suivie, croit cependant pouvoir vous estimer.

ROSE, à Champagne.

Voilà le combat engagé.

CHAMPAGNE, à Rose.

La victoire est douteuse.

MADAME VERVAL.

Rose, votre conversation peut être très-agréable, pour vous; mais vous m'obligerez en la continuant plus loin.

DERCOURT, avec embarras.

Ah! madame, quel délicieux moment je dois à vos bontés!

MADAME VERVAL.

Que vous deviez cet entretien à mes bontés, ou au hasard, je ne vois pas, monsieur, ce qui peut causer votre embarras.

DERCOURT.

La crainte de vous déplaire, madame...

MADAME VERVAL.

Quand vous me déplairez, monsieur, je prendrai la liberté de vous le dire.

DERCOURT.

C'est ce qui m'arriverait peut-être, si vous connaissiez bien l'état de mon cœur.

MADAME VERVAL.

Je crois que vous m'avez laissé peu de chose à deviner à cet égard.

DERCOURT.

Et vous faites grace à ma témérité?

MADAME VERVAL.

Monsieur Dercourt, vous m'embarrassez. Moins jeune, vos procédés seraient désobligeants..... Il me semblait que vous aviez quelque chose de positif à me confier.

DERCOURT.

Ah! madame, tout homme qui vous connaît a sans doute un aveu à vous faire.

MADAME VERVAL, souriant.

Il en est qui, pour me servir de votre expression, seraient en effet téméraires, et dont la témérité me déplairait infiniment.

DERCOURT.

Je suis le mortel le plus heureux, si je ne suis pas compris dans la proscription que vous venez de prononcer.

MADAME VERVAL.

Les saillies piquantes d'une jolie femme tombent toujours sur les absents : c'est convenu.

DERCOURT.

Hé bien! madame, je cède aux transports que vous m'inspirez. En vous avouant que je vous adore, je ne fais que répéter ce que Rose vous a déja dit de ma part. Puisse l'hommage de mes sentiments être payé du retour que vous m'accorderez, si vous réservez le

prix à celui qui sait le mieux vous connaître et vous aimer!

MADAME VERVAL, avec tendresse.

Si je n'étais disposée à vous écouter favorablement, j'aurais déja déployé cette fierté qui nous défait d'un importun, ou qui le réduit au silence.

DERCOURT.

Achevez, madame; vous comblez tous mes vœux.

MADAME VERVAL, avec bonté.

Monsieur, on peut aimer sans le vouloir, on peut se vaincre quand on s'est trompé dans son choix; mais, à coup sûr, on n'épouse jamais un homme qu'on ne connaît pas. Mettez la raison de mon côté, et vous n'aurez pas à vous plaindre.

DERCOURT.

Madame vous m'embarrassez à mon tour. J'ai des confidences pénibles à vous faire, et cela me coûte infiniment.

MADAME VERVAL, après l'avoir fixé.

Parlez, monsieur.

DERCOURT.

Accablé de la distance qu'une prodigieuse différence de fortune établit entre nous, j'ai voulu.....

MADAME VERVAL.

La cacher sous des apparences qui pussent m'en imposer?

DERCOURT.

Je vous avoue de la meilleure foi du monde que je n'ai rien, absolument rien.

MADAME VERVAL, se refroidissant par degrés.

Je vous en crois sur votre parole.

ROSE, à Champagne.

Et le château de Languedoc?

CHAMPAGNE, à Rose.

Nous l'avons vendu ce matin.

MADAME VERVAL.

Poursuivez, monsieur.

DERCOURT.

Mes parens jouissent d'une certaine considération.

MADAME VERVAL.

Cela ne prouve qu'en faveur de vos parents.

DERCOURT.

Ah! madame, il est si difficile à un jeune homme, abandonné à lui-même, de se posséder, et d'être sage.....

MADAME VERVAL.

Que vous ne l'avez jamais été.

DERCOURT.

Il est vrai que je me suis permis bien des folies...

MADAME VERVAL.

Et que vous allez me promettre d'être l'homme du monde le plus rangé.

DERCOURT.

Je vous le promets, et je vous le jure par....

MADAME VERVAL.

Ne jurez pas ce que peut-être vous ne pourriez tenir. Il est flatteur pour moi de vous avoir inspiré le désir de la réforme; mais il ne serait pas prudent

de m'exposer aux suites d'une conversion momentanée, dont le retour pourrait être dangereux.

DERCOURT.

Quoi! vous croyez, madame....

MADAME VERVAL.

Je crois monsieur Dercourt très-aimable; je le crois même sincère en ce moment; mais je doute que monsieur Dercourt me convienne. Au reste, j'ai ici un ami véritable, un ami sage et prudent, je le consulterai, monsieur, et son jugement décidera le mien. Rose?

ROSE.

Madame?

MADAME VERVAL, feignant.

Ma marchande de modes est venue?

ROSE, la devinant.

Elle vous attend.

DERCOURT.

Madame, je m'aperçois qu'il est temps de me retirer, et je prends congé de vous.

MADAME VERVAL, très-froidement.

Monsieur, je vous salue.

(Dercourt sort avec Champagne.)

SCÈNE III.

ROSE, MADAME VERVAL.

MADAME VERVAL.

Vous m'avez compromise avec ce jeune homme, et

le défaut de convenance m'expose à des combats dont je vous aurai toute l'obligation.

ROSE.

J'ai cru, madame, que monsieur Dercourt vous convenait; il est si aimable!

MADAME VERVAL.

Je ne conteste point ses agréments; mais certainement je ne l'épouserai pas que monsieur Dupré ne me rassure, ou que la tête ne me tourne tout-à-fait.

ROSE.

Voici monsieur Dupré.

SCÈNE IV.

ROSE, MADAME VERVAL; DUPRÉ, tenant un paquet de lettres.

DUPRÉ.

Mes dépêches sont finies. J'écris à tous les gens en place; je cours chez tous les créanciers de mon neveu, et certainement j'en aurai des nouvelles.

MADAME VERVAL.

Vous reviendrez?

DUPRÉ.

Je n'y manquerai pas.

ROSE.

Madame veut vous faire une confidence. Elle a confiance en vos lumières.

DUPRÉ.

Une confidence? Quelqu'affaire de cœur, hem?

plaît-il? Avec sa figure et ses graces, elle n'est pas faite pour rester veuve.

ROSE.

Vous l'entendez, madame, tout le monde vous le dit.

MADAME VERVAL.

Quoi qu'il en soit, revenez; revenez, je vous en prie.

DUPRÉ.

Je me hâte de vous quitter, pour être plus tôt de retour.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ROSE, MADAME VERVAL.

MADAME VERVAL.

Ce jeune homme m'intéressait; il m'en a coûté pour l'éconduire.... Je rentre chez moi. La solitude a ses agréments quand l'ame est préoccupée..... Je vais attendre Dupré....

ROSE.

En pensant à Dercourt.

MADAME VERVAL.

Il faut bien penser à quelque chose.

ROSE.

Moi, je penserai à Champagne.

MADAME VERVAL.

Tu auras peut-être tort; mais ce n'est pas à moi à te le reprocher.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ROSE, SEULE.

Ce coquin de Champagne, avec sa bonhomie apparente, s'est joué de ma crédulité; il me le paiera, le fripon.

SCÈNE VII.

CHAMPAGNE, ROSE.

CHAMPAGNE.

Hé bien, mademoiselle Rose?

ROSE.

Mademoiselle Rose, aussi sensible et aussi fière que sa maîtresse, a pu, comme elle, laisser parler son cœur, et sait, comme elle, se repentir et se posséder.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

CHAMPAGNE, SEUL.

Jamais congé d'antichambre n'a été signifié avec plus de dignité. Ces femmes-là se donnent des airs.... Diable m'emporte, il y a de quoi mourir de rire.

SCÈNE IX.

DERCOURT, CHAMPAGNE.

DERCOURT.

Que dis-tu de ce qui vient de se passer?

CHAMPAGNE.

Qu'avec un peu de confiance en moi vous vous seriez épargné le désagrément d'un refus.

DERCOURT.

Mon cœur m'entraînait.

CHAMPAGNE.

Votre cœur et votre tête sont aussi faibles l'un que l'autre, et je vous jure que, sans moi, vous seriez bien peu de chose.

DERCOURT.

Tu ne manques pas d'amour-propre.

CHAMPAGNE.

Mais..... je le crois fondé. Enfin, qu'allons-nous faire?

DERCOURT.

Ma foi, je n'en sais rien.

CHAMPAGNE.

Il faut pourtant se déterminer.

SCÈNE X.

DERCOURT, CHAMPAGNE, LE PORTIER, DUFOUR.

LE PORTIER, voulant empêcher Dufour d'entrer.

Respectez ma consigne, monsieur.

DUFOUR.

Je ne respecte rien, quand il s'agit de mes intérêts.

CHAMPAGNE.

De mieux en mieux : voilà l'autre, à présent.

LE PORTIER.

Un portier est responsable....

DUFOUR.

Des sottises de ses locataires.

LE PORTIER.

Vous le prenez sur un ton bien haut, monsieur.

CHAMPAGNE.

Hé! voilà mon ami monsieur Dufour!

DUFOUR.

Mon ami n'est pas celui qui m'accueille; c'est celui qui me paie.

DERCOURT.

Monsieur le portier, voilà plusieurs fois que j'ai à me plaindre de votre mal-adresse.....

DUFOUR.

Je vous conseille de vous en prendre à lui des impertinences que vous lui payez à tant la douzaine.....

CHAMPAGNE.

Quoi! monsieur Dufour, vous supposez....

DUFOUR.

Je ne suppose rien; je sais à quoi m'en tenir. Renvoyez cet homme, et parlons d'affaires.

DERCOURT, au portier.

Retirez-vous.

LE PORTIER, à Champagne.

Ce n'est pas ma faute, si.....

CHAMPAGNE.

C'est la mienne, n'est-ce pas? Nous te paierons comme tu nous sers. Va-t'en, animal.

(Le portier sort.)

SCÈNE XI.

DERCOURT, DUFOUR, CHAMPAGNE.

DUFOUR.

En deux mots, finissons. Vous vous mariez, vous achetez des bijoux, je vous en apporte, les voilà, examinez, et soldez.

DERCOURT, embarrassé.

Oui, je sais que vous avez des bijoux à vendre.

DUFOUR.

Et je sais, moi, que vous me devez la préférence.

DERCOURT.

Champagne!

CHAMPAGNE.

Monsieur?

DERCOURT.

Arrangez cela avec monsieur Dufour.

CHAMPAGNE.

Cela vous regarde, monsieur.

DUFOUR.

Point de mauvaises défaites, s'il vous plaît, messieurs. Je ne suis pas dupe, je vous prie de le croire: je ne suis palsambleu pas dupe. Finissons, croyez-moi. J'ai des billets consulaires, monsieur, et vous savez où cela mène.

DERCOURT.

Vous faites un tapage infernal, monsieur Dufour.

CHAMPAGNE.

Prenez garde à vous, prenez donc garde; la future demeure là.

DUFOUR.

Oui! je vais crier plus haut.

CHAMPAGNE.

Achetons, monsieur, achetons. (*A part.*) Je n'ai pas eu le temps de l'instruire des détails.

DERCOURT.

Achetons, soit. A quels termes?

DUFOUR.

Comptant.

DERCOURT.

Je n'ai pas le sou.

DUFOUR.

Chansons.

DERCOURT.

En honneur.

CHAMPAGNE.

Hé! pourquoi le nier? Monsieur Dufour sait tout.

DERCOURT.

Il sait.... quoi?

CHAMPAGNE.

Que vous êtes en fonds; que vous les destinez à des présens de noces. Je lui ai tout avoué avec une ingénuité.... N'est-il pas vrai, monsieur Dufour?...

DERCOURT.

Si tu as tout avoué, il faut que j'avoue aussi.

CHAMPAGNE.

C'est un bijoutier qui est venu ce matin, qui n'est

pas tout-à-fait aussi honnête homme que vous, monsieur Dufour, mais qui ne vend pas tout-à-fait aussi cher; et monsieur, qui devient prodigieusement économe, avait envie de faire marché avec lui.

DUFOUR.

Ah! monsieur Dercourt, trahir ainsi une amitié si sincère!

DERCOURT.

Et qui m'est si profitable.

CHAMPAGNE, à Dercourt.

Allons, monsieur, faisons les choses de bonne grace.

DERCOURT.

J'approuve tout ce que tu feras.

CHAMPAGNE, lui remettant un porte-feuille.

Voici votre porte-feuille; il est garni d'assigna.... (*à part.*) tions, d'exploits, de sentences par corps; (*haut.*) et cent louis de plus ou de moins ne font rien, quand il s'agit de prouver sa reconnaissance.

DUFOUR.

Savez-vous que votre valet est plus traitable que vous?

DERCOURT.

C'est que cet argent ne lui coûte pas grand'chose, et puis, votre début m'avait donné de l'humeur. Vous nous avez traités....

CHAMPAGNE.

Comme des gens sans ressources.

DUFOUR.

C'est l'effet de l'habitude. Pardon; mais nous

sommes si souvent trompés, nous autres honnêtes marchands!

CHAMPAGNE.

A la bonne heure; mais sachez que nous ne ressemblons pas aux gens que vous avez habitude de rudoyer.

DUFOUR.

Je le crois, monsieur Champagne.

CHAMPAGNE.

On vous le prouvera, monsieur Dufour.

DUFOUR.

J'en suis convaincu.

CHAMPAGNE.

Voyons cet écrin. (*Il l'ouvre.*) Que signifient ces antiquailles? Des pierres ternes, sans effet, et perdues dans un tas de vaisselle....

DUFOUR.

Elles résisteront davantage.

CHAMPAGNE.

Et vous demandez de cela?

DUFOUR.

Trente mille francs, je vous l'ai dit.

DERCOURT.

Si on vous en montrait moitié?

DUFOUR.

Un écu de moins, je ne puis les laisser; c'est en conscience.

CHAMPAGNE.

Oh! votre conscience! Et quand on en douterait un peu, que diriez-vous, monsieur Dufour, vous qui

croyez si difficilement à celle d'autrui?.... Nous ne sommes pas lapidaires, nous ne sommes pas marchands.... Qui nous garantira la valeur de ces pierres?

DUFOUR.

Faites-les voir.

CHAMPAGNE.

J'y manquerai, n'est-ce pas? Je vais chez le bijoutier du coin.

DUFOUR.

Nous irons ensemble, monsieur Champagne.

CHAMPAGNE.

Je serais désespéré d'y aller seul. Qui sait? je suis peut-être homme à disparaître avec l'écrin?

DUFOUR.

Je ne dis pas cela.

CHAMPAGNE.

Non, je veux vous mettre à votre aise. La franchise, monsieur Dufour, la loyauté, je ne connais que cela. Êtes-vous prêt?

DUFOUR.

Je vous suis.

CHAMPAGNE.

Monsieur Dercourt, je vous ai remis votre portefeuille.

DERCOURT.

Le voilà.

CHAMPAGNE.

Partons. Vous ne doutez pas de la délicatesse de monsieur. Tous les bijoutiers du monde viendraient pendant notre absence, qu'il aimerait mieux vous te-

nir parole que de finir avec aucun, quelqu'avantage qu'il y trouvât, et vous le connaissez assez pour ne pas craindre qu'il se dérobe avec son argent.

DUFOUR, à part, après avoir réfléchi.

C'est ce qui pourrait arriver.

CHAMPAGNE.

Allons donc, monsieur Dufour, allons donc, je vous attends.

DUFOUR, après un temps.

Je reste, monsieur Champagne; je ne puis vous accompagner sans marquer une défiance que vous ne méritez pas.

CHAMPAGNE.

Suivez-moi, je vous en prie.

DUFOUR.

Bien sûrement, je n'en ferai rien.

CHAMPAGNE.

Votre estime me confond, en vérité.

DUFOUR.

D'ailleurs, vous seriez un fripon, ce que je suis très-éloigné de penser, monsieur Champagne; vous seriez un fripon, que je ne courrais pas le moindre risque. C'est à monsieur que je confie mon écrin : c'est monsieur qui en est responsable. (*A part.*) Je ne m'éloigne pas du porte-feuille.

CHAMPAGNE.

Vous êtes à présent d'une amabilité incroyable. Je sors donc seul?

DUFOUR.

Sans difficulté.

CHAMPAGNE.

Je reviens à l'instant.

DUFOUR.

A la bonne heure.

DERCOURT, à part.

Que diable va-t-il faire?

SCÈNE XII.

DERCOURT, DUFOUR.

DUFOUR.

Vous avez là un valet intelligent.

DERCOURT.

Et d'une fidélité!

DUFOUR.

Je le crois. C'est votre trésorier, votre économe...

DERCOURT.

C'est mon meilleur ami.

DUFOUR, d'un ton doucereux.

Voilà le mot que je cherchais. Vous êtes d'une précision, monsieur Dercourt!

DERCOURT.

Cela tient à l'usage du monde.

DUFOUR.

A l'éducation, monsieur, à l'éducation. On voit bien que la vôtre a été soignée.

DERCOURT.

J'en conviens.

DUFOUR.

Et la confiance que vous avez en Champagne, an-

nonce un homme qui ne s'occupe que d'objets majeurs. Ce porte-feuille, qu'il avait entre les mains, est une misère pour vous, et je parierais qu'il renferme des sommes....

DERCOURT.

Assez considérables. (*A part.*) Me voilà pris.

DUFOUR.

Cinquante mille francs au moins?

DERCOURT.

Mais, je le crois.

DUFOUR.

Ce que c'est qu'une ame désintéressée! Ne pas connaître précisément vos richesses!

DERCOURT.

A mon âge on ne calcule pas.

DUFOUR.

Vous vous mariez cependant.

DERCOURT.

On doit quelque chose à la société.

DUFOUR.

Et vous vous donnez à une douairière?

DERCOURT.

Il est vrai, c'est une veuve.

DUFOUR.

Vieille, selon l'usage?

DERCOURT.

Jeune, belle et riche.

DUFOUR.

La fortune vous traite en enfant gâté. (*Il veut prendre le porte-feuille, Dercourt le retire.*) Savez-

vous qu'à votre âge, il y a du mérite à avoir cinquante mille francs en porte-feuille?

DERCOURT.

Ce n'est point un mérite quand on est sans passions.

DUFOUR, recommençant le même jeu.

C'est un joli meuble qu'un porte-feuille; on a sa fortune dans sa poche; on la voit s'accroître sans la perdre de vue : à peine a-t-on conçu une spéculation, qu'on l'exécute....

DERCOURT, continuant le même jeu.

Oui, cela est fort agréable.

DUFOUR.

Je suis persuadé que vous ne savez pas tirer parti de vos avantages. Si j'avais vos fonds entre les mains...

(Même jeu.)

DERCOURT.

Vous feriez d'excellentes affaires....

(Même jeu.)

DUFOUR, même jeu.

Voyons donc, monsieur Dercourt. C'est toujours une jouissance de palper de bons effets, même quoiqu'ils ne nous appartiennent pas.

DERCOURT, même jeu.

C'est un plaisir bien froid.

DUFOUR.

Vous pourriez m'en procurer un plus vif. En attendant le retour de Champagne, vous devriez me payer ces malheureux quatre mille francs.

DERCOURT.

(*A part.*) Ahie, ahie. (*Haut.*) Nous finirons tout à la fois.

DUFOUR.

Pourquoi? vous vous amuserez à compter, moi à recevoir, cela fait passer un moment.

DERCOURT, à part.

Son acharnement m'embarrasse à un point....

DUFOUR, à part.

Sa résistance ne me paraît pas naturelle.

DERCOURT.

Vous tenez furieusement au métal, mon cher Dufour.

DUFOUR, avec inquiétude.

C'est à peu près le seul plaisir qui reste à un homme de mon âge.

DERCOURT, voulant détourner la conversation.

Et l'hymen? vous en connaissez les douceurs?

DUFOUR, avec humeur et inquiétude.

Il y a vingt ans que je n'en connais que les dégoûts.

DERCOURT.

Vous êtes père, et cela vous dédommage....

DUFOUR, de même.

Pas du tout. Je n'ai qu'une nièce qui ne veut pas me voir.

DERCOURT.

Cela est affreux.

DUFOUR, de même.

Et qui croit valoir mieux que moi, parce que son mari avait en Amérique une habitation considérable.

DERCOURT, avec plus d'attention.

En Amérique!

DUFOUR, de même.

Elle a changé de domicile, sans doute pour m'éviter; mais je la trouverais si je voulais.

DERCOURT.

Facilement : elle doit être connue.

DUFOUR, de même.

Parbleu, je le crois bien, madame Verval!

DERCOURT, s'écriant.

Madame Verval!

DUFOUR, de même.

Je possède deux cent mille écus, et je ne lui laisserai pas seulement la valeur de ce porte-feuille.

(Il veut s'en saisir.)

DERCOURT, retirant le porte-feuille.

Vous ferez bien.

DUFOUR, très-inquiet.

Monsieur Champagne tarde bien à rentrer.

DERCOURT.

Effectivement.

DUFOUR, riant d'un rire forcé.

Je pense..... je pense..... je pense.....

DERCOURT.

Qu'avez-vous donc, monsieur Dufour?

DUFOUR.

Je ris d'une petite espièglerie qui me passe par la tête. Il serait plaisant que Champagne eût vidé le porte-feuille avant de vous le rendre, et qu'il fût décampé avec votre argent et mes bijoux.

DERCOURT.

Oui, cela serait très-plaisant. (*A part.*) Je suis sur les épines.

DUFOUR.

Il serait prudent de s'assurer du contraire.

DERCOURT.

Oh! je ne suis pas inquiet.

DUFOUR.

Vous voyez bien que je le suis, moi, monsieur, et l'honnêteté vous prescrit de calmer mes alarmes.

DERCOURT, mettant le porte-feuille dans sa poche.

Monsieur Dufour, je n'aime pas les gens qui doutent de tout.

DUFOUR.

Monsieur Dercourt, je ne doute plus de rien. Vous ouvrirez le porte-feuille, si vous n'êtes pas de connivence avec le valet.

DERCOURT.

Faquin!

DUFOUR.

Ouvrez, monsieur.

DERCOURT.

Je n'ouvrirai pas.

DUFOUR.

O réflexion trop tardive!.... Je suis trahi, volé.... Au meurtre!.....

SCÈNE XIII.

DERCOURT, DUFOUR, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Hé bien, hé bien! que signifie ce vacarme?

DUFOUR.

Ah! vous voilà donc? Il y a des commissaires dans le quartier, monsieur; il y en a.

CHAMPAGNE.

Voulez-vous que je vous y conduise?

DUFOUR.

Mes diamants, où sont-ils?

CHAMPAGNE, tirant l'écrin.

Les voilà.

DUFOUR.

Et l'argent de votre maître?

CHAMPAGNE.

Dans ma poche.

DUFOUR, étonné.

Dans votre poche?

CHAMPAGNE.

Oui, dans ma poche. (*Tirant des assignats.*) Savez-vous lire?

DUFOUR, stupéfait.

Ah, ah!

DERCOURT, à part.

Je m'y perds.

DUFOUR.

Ah! monsieur Dercourt, que j'ai de torts avec vous!

DERCOURT.

Pas du tout. Vous êtes un homme sans conséquence.

DUFOUR.

Vous êtes bien bon, en vérité; mais que diable aussi, monsieur Champagne, vous disiez que les fonds étaient dans le porte-feuille.....

CHAMPAGNE.

Je me suis moqué de vous; j'ai laissé à monsieur une occasion de s'égayer à vos dépens. En a-t-il profité?

DUFOUR.

Il m'a mis dans une inquiétude mortelle.

CHAMPAGNE.

Fi! qu'il est affreux d'être ainsi défiant!

DERCOURT.

Intéressé!

CHAMPAGNE.

Usurier!

DERCOURT.

Fripon!

CHAMPAGNE.

Fesse-Mathieu!

DUFOUR.

Ah! finissez donc, messieurs, finissez donc. Vous ne tarissez pas sur mes qualités.

DERCOURT.

Vous méritez cette humiliation. Les tons que vous prenez conviennent bien à un être de votre espèce! (*A Champagne.*) Je ne manquerai pas de parole à cet homme : qu'on finisse avec lui, et qu'on m'en débarrasse.

CHAMPAGNE.

Les diamants sont fins, mais on les trouve exorbitamment chers.

DUFOUR.

Encore une fois, je ne saurais les laisser à moins.

CHAMPAGNE.

Qu'en pense monsieur?

DERCOURT.

Je ne suis pas fait pour marchander avec Dufour.

CHAMPAGNE.

Finissons donc. Voilà quinze mille francs : le reste payable dans deux jours.

DUFOUR.

Je ne le puis, en vérité.

CHAMPAGNE, lui présentant l'écrin.

Reprenez votre écrin.

DUFOUR.

Mais, monsieur Champagne, vous êtes d'une vivacité.....

(Pendant les couplets suivants, Dercourt remplit une lettre de change.)

CHAMPAGNE.

Je suis comme cela; nous ne regardons pas à l'argent, mais nous ne voulons pas qu'on nous ennuie.

DUFOUR.

Mais, monsieur Champagne, vous avez là plus de quinze mille francs?

CHAMPAGNE.

Eh! ne faut-il pas se dégarnir pour monsieur? N'a-t-on que des bijoux à acheter quand on se marie?

DERCOURT.

Monsieur voudrait nous tirer jusqu'au dernier écu, et nous prêter ensuite à vingt-cinq pour cent.

CHAMPAGNE.

Et par jour.

DERCOURT.

Champagne?

CHAMPAGNE.

Monsieur?

DERCOURT.

Voilà un effet de quinze mille francs, à deux jours de date. Voyez si monsieur veut s'en accommoder.

DUFOUR.

Le profond respect que j'ai pour vous, monsieur....

DERCOURT.

S'il refuse, qu'on lui paie ses quatre mille francs, qu'on le congédie, et qu'on m'aille chercher le bijoutier de ce matin.

DUFOUR.

J'accepte, monsieur Champagne, j'accepte.

CHAMPAGNE.

Voilà votre argent, voilà le billet; bonjour.

DUFOUR, à part, serrant les assignats.

Mes déboursés sont dans ma poche, je puis attendre

le reste. (*Haut, d'un ton suppliant.*) Monsieur Dercourt ne m'en veut pas?

CHAMPAGNE.

Au contraire, monsieur vous en veut beaucoup.

DUFOUR.

Je ne sortirai pas qu'il ne m'ait pardonné.

DERCOURT.

Je vous pardonne donc, pour me défaire de vous.

DUFOUR.

Vous me conserverez votre pratique?

CHAMPAGNE, le poussant dehors.

Nous verrons cela.

DUFOUR.

Parlez pour moi, monsieur Champagne, j'en serai reconnaissant.

CHAMPAGNE, le poussant.

Je parlerai! Mon billet, fripon.

DUFOUR.

Quel billet!

CHAMPAGNE, le poussant.

Celui que je t'ai fait aujourd'hui.

DUFOUR.

Quand je toucherai ce qui me reste dû.

CHAMPAGNE, le jetant dehors.

Que le diable t'emporte!

SCÈNE XIV.

CHAMPAGNE, DERCOURT.

(Ils se regardent en riant aux éclats.)

CHAMPAGNE.

Riez, monsieur, riez, le dénoûment ne vous coûte pas cher.

DERCOURT.

Ni à toi non plus.

CHAMPAGNE.

Et mon industrie, la comptez-vous pour rien?

DERCOURT.

Et ma reconnaissance, est-ce une bagatelle?

CHAMPAGNE.

C'est quelque chose de très-restaurant. Au fait, voilà cinq mille livres dont vous pouvez disposer : c'est le reste intéressant du produit de ma course.

DERCOURT.

Mais cet argent, où l'as-tu trouvé?

CHAMPAGNE.

Chez un brocanteur de ma connaissance.

DERCOURT.

Qui te l'a prêté sur ton billet?

CHAMPAGNE.

Pas du tout.

DERCOURT.

Sur ta parole?

CHAMPAGNE.

Encore moins.

DERCOURT.

Sur quoi donc?

CHAMPAGNE.

Sur les diamants de Dufour.

DERCOURT.

Ils sont engagés?

CHAMPAGNE.

Vendus.

DERCOURT.

Mais l'écrin?

CHAMPAGNE, le renversant.

Il est vide.

DERCOURT.

Monsieur Champagne!

CHAMPAGNE.

Monsieur!

DERCOURT.

Le trait est malhonnête.

CHAMPAGNE.

J'ai travaillé pour votre compte, et vous devez m'en savoir gré.

DERCOURT.

Si vous m'aviez consulté....

CHAMPAGNE.

Je n'en avais pas le temps.

DERCOURT.

Je suis tout-à-fait mécontent de vous.

CHAMPAGNE.

J'ai cependant fait pour le mieux.

DERCOURT.

Si madame Verval savait cette affaire..... si mon oncle en était instruit....

CHAMPAGNE.

Madame Verval ne vous épouse pas; son opinion doit vous être indifférente : votre oncle veut vous enfermer, et je le défie de faire pis.

DERCOURT.

Vous me faites rougir de moi-même. C'est du moins une consolation de n'être entré pour rien dans vos manœuvres.

SCÈNE XV.

DERCOURT, CHAMPAGNE, LE PORTIER.

LE PORTIER, avec précipitation.

Hé! vite, hé! vite.... Ce monsieur qui a dîné là, (*montrant l'appartement de madame Verval*) entre à l'hôtel avec un horloger.

DERCOURT, effrayé.

Avec un horloger?

LE PORTIER.

A qui son neveu doit deux mille écus.

DERCOURT.

Champagne!

CHAMPAGNE.

Hé bien! qu'ils entrent. Retirons-nous.

LE PORTIER, à Champagne.

Mais, c'est à vous à qui ils en veulent.

CHAMPAGNE.

Bah!

LE PORTIER.

L'horloger soutient que vous êtes un fripon.

CHAMPAGNE.

Après?

LE PORTIER.

Le vieillard en doute; mais il veut vous parler.

DERCOURT, entrant chez lui.

Je me sauve.

LE PORTIER.

Ils ne m'ont pas vu. Ma femme les amuse, et je suis vite accouru.

CHAMPAGNE, le poussant chez Dercourt.

Eh! entre donc, malheureux, n'ayons pas au moins l'air d'intelligence.

SCÈNE XVI.

CHAMPAGNE, SEUL.

Je crois faire un coup d'état, et gagner la confiance de l'oncle, en lui donnant la note des dettes de son neveu : il court chez les créanciers; en leur parlant du maître, il les entretient du valet.... Voilà de ces choses qu'il est impossible de prévoir : je paierai d'effronterie; mais, ma foi, mon imagination est à bout.

SCÈNE XVII.

CHAMPAGNE, DUPRÉ, UN HORLOGER.

L'HORLOGER.

Je vous le répète, monsieur Champagne sait où est votre neveu.

DUPRÉ.

Il m'a juré le contraire.

L'HORLOGER.

C'est le plus effronté coquin....

CHAMPAGNE.

Cela vous plaît à dire.

L'HORLOGER.

Où est monsieur Dupré?

CHAMPAGNE.

Cherchez-le, monsieur. Quand je quitte un maître, je ne m'informe pas de ce qu'il devient.

L'HORLOGER.

Tu l'as quitté? et tu sers, dis-tu, monsieur.... monsieur....

DUPRÉ.

Dercourt!

L'HORLOGER.

Oui, Dercourt. Où est-il, ce Dercourt? Il est sorti, n'est-il pas vrai? Où est son appartement?

DUPRÉ.

Le voilà.

L'HORLOGER.

J'entre.

CHAMPAGNE.

De quel droit?

L'HORLOGER.

Du droit qu'a un marchand dupé de courir après son débiteur.

CHAMPAGNE.

Monsieur Dercourt ne vous doit rien.

L'HORLOGER.

Non, mais Dupré me doit, bourreau, et vous vous conveniez trop bien pour vous être ainsi quittés.

CHAMPAGNE, montrant Dupré.

Monsieur vous dira....

L'HORLOGER.

Monsieur arrive de l'Amérique, et ne connaît pas les intrigants de Paris.

DUPRÉ.

Je vous prie de croire, monsieur, qu'on ne me trompe pas aisément.

L'HORLOGER.

Hé! monsieur, je vois bien que vous n'avez jamais fait d'affaires avec les jeunes gens à la mode. Ici on change de nom comme on change d'hôtel.

CHAMPAGNE, à part.

Ah! corsaire!

L'HORLOGER.

Qu'on m'annonce, ou j'entre d'autorité.

CHAMPAGNE.

Monsieur Dercourt n'est pas homme à souffrir une impertinence, je vous en avertis.

L'HORLOGER.

Dupré, Dercourt et votre neveu, tout cela ne fait qu'un.

DUPRÉ, à Champagne.

Si tu avais eu la témérité....

L'HORLOGER.

Si je m'étais trompé, ce coquin eût déja mis son maître en évidence, et j'en serais quitte pour des excuses.

CHAMPAGNE, à part.

Que la peste te serre!

DUPRÉ, à Champagne.

Sais-tu qu'il est temps de te justifier, et que ta conduite devient diablement équivoque?

CHAMPAGNE, à part.

J'ai la tête perdue... j'ai la tête perdue. (*Haut.*) Je vais avertir monsieur Dercourt... je vais vous confondre. (*A part.*) En sautant avec lui par la fenêtre, c'est le seul parti qui nous reste.

SCÈNE XVIII.

DUPRÉ, L'HORLOGER.

L'HORLOGER.

Voyez-vous, voyez-vous le trouble du valet?

DUPRÉ.

En effet, il paraît très-embarrassé.... Il serait cependant fort désagréable que votre obstination m'exposât à des désagréments de la part de monsieur Dercourt.

L'HORLOGER.

Les honnêtes gens croient tout, monsieur, et votre confiance fait votre éloge. Mais j'ai trop appris à connaître les ruses du maître et du valet. Votre neveu est ici, vous dis-je, et je vais vous en convaincre.

SCÈNE XIX.

DUPRÉ, L'HORLOGER, CHAMPAGNE, LE PORTIER, en robe de chambre superbe et en bonnet de nuit.

CHAMPAGNE.

Messieurs, mon maître, indigné des violences que vous osez vous permettre.... (*A part, au portier.*) Quand on te parlera, salue, et ne dis mot. (*Haut.*) Mon maître consent à paraître pour justifier un serviteur fidèle contre qui tout semble conspirer aujourd'hui.

L'HORLOGER, confondu.

Ce n'est pas lui.

DUPRÉ.

Hé! parbleu! non, ce n'est pas lui. Mon neveu est un jeune homme... Pardon, mille pardons, monsieur, de vous avoir dérangé. (*Le portier salue.*) Je cherche un neveu qui fait le malheur de ma vie, et s'il vous était connu, vous excuseriez ma précipitation, et des procédés qui doivent vous paraître tout-à-fait déplacés. (*Le portier salue. — A l'horloger.*) Il est très-poli ce monsieur-là!

LE PORTIER, entre ses dents.

Monsieur.... c'est mon devoir de....

CHAMPAGNE, à voix basse, au portier.

Veux-tu te taire!

L'HORLOGER, au portier.

Je vous supplie, monsieur, de ne pas nous en vouloir. C'est moi qui ai dit et persuadé à monsieur (*montrant Dupré*) que son neveu pourrait être ici. C'est qu'il est si difficile de supposer de la probité où l'on rencontre Champagne!

CHAMPAGNE.

Finissez donc, monsieur, je vous en prie. Prétendez-vous me rendre suspect à mon maître, m'ôter sa confiance, m'arracher mon pain?

DUPRÉ.

Ce garçon a lieu de se plaindre de vous, et moi aussi. C'est votre entêtement, monsieur, qui a causé le plus désagréable quiproquo. (*Au portier.*) Je suis confus de ce qui vient de se passer. (*Le portier salue.— A part.*) Je ne sais quelles excuses lui faire. (*Le portier salue. — A Champagne.*) Dis donc, Champagne, ton maître est bien silencieux.

CHAMPAGNE.

C'est qu'il est très-violent, et il se contraint.

DUPRÉ, à l'horloger.

Voyez à quoi vous m'exposez.

CHAMPAGNE, au portier.

Rentrez, monsieur, rentrez. Ces messieurs savent maintenant à quoi s'en tenir, et je vous remercie de ce que vous avez fait pour ma justification.

DUPRÉ.

Non, monsieur, c'est nous qui nous retirons; trop

heureux que vous vouliez bien oublier ce que notre conduite a d'irrégulier !

(Le portier salue.—Ils rentrent chez madame Verval.)

SCÈNE XX.

CHAMPAGNE, LE PORTIER.

LE PORTIER, les suivant.

Monsieur, certainement que....

CHAMPAGNE, le contrefaisant et le retenant.

Monsieur, certainement que... Tu vois que l'habit fait tout, et que l'homme n'est rien. Viens déposer ta fastueuse enveloppe, recevoir ce qui t'est dû dans la maison, et nous aider à déménager.

(Jeu muet. Ils vont pour entrer dans l'appartement de Dercourt; le portier retient Champagne, qui veut entrer le premier, et lui fait observer que, représentant son maître, cet honneur lui appartient. Champagne le salue profondément, et le laisse passer.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DUPRÉ, MADAME VERVAL, ROSE.

DUPRÉ.

J'AI, ma foi, cru que je le tenais. Ce diable d'horloger m'avait bercé d'un espoir....

MADAME VERVAL.

Qui ne s'est pas réalisé.

DUPRÉ.

Je me suis trouvé dans un embarras incroyable quand Dercourt a paru. La confusion de l'horloger m'a convaincu de son erreur; et mon neveu, s'il eût en effet paru devant moi, eût été moins sot que je l'étais moi-même en ce moment.

MADAME VERVAL.

Et vous vous êtes tiré de là....

DUPRÉ.

Avec des excuses, des politesses d'usage.

MADAME VERVAL.

Que fait à présent votre horloger?

DUPRÉ.

Il réfléchit aux moyens de trouver mon neveu, et je ne désespère pas qu'il n'y réussisse : je lui ai pro-

mis de le payer, s'il m'en donnait des nouvelles positives.

MADAME VERVAL.

Vous avez pris là le plus sûr de tous les moyens. A propos, vous savez que je vous dois une confidence.

DUPRÉ.

Je m'en souviens, belle dame : de quoi s'agit-il ?

MADAME VERVAL.

Je suis jeune encore.

DUPRÉ.

Et charmante.

MADAME VERVAL.

Le veuvage....

DUPRÉ.

Vous ennuie ?

MADAME VERVAL.

Cet état n'est pas gai. Un jeune homme aimable me propose de m'épouser.

DUPRÉ.

Et vous n'en voulez pas ?

MADAME VERVAL.

C'est selon.

DUPRÉ.

Comment ?

MADAME VERVAL.

J'ai en vous la plus entière confiance, et je vous demande des conseils.

DUPRÉ.

Les suivrez-vous ?

MADAME VERVAL.

Mais, je le crois.

DUPRÉ.

N'épousez pas un jeune homme : ces messieurs s'imaginent qu'une femme est trop heureuse de les posséder, qu'elle leur doit tout, qu'ils ne lui doivent rien. De là, le dégoût, l'humeur et la séparation, s'il n'arrive pis encore. Prenez un homme mûr, sensé, réfléchi, qui vous saura gré de la préférence, et qui justifiera par ses procédés....

MADAME VERVAL.

Cessons de plaisanter.

DUPRÉ.

Je ne plaisante parbleu pas.

MADAME VERVAL.

Revenons. Que pensez-vous de monsieur Dercourt?

DUPRÉ.

Hé!... rien d'extraordinaire.

MADAME VERVAL.

Figure heureuse, cependant.

DUPRÉ.

Commune.

MADAME VERVAL, avec étonnement.

Ah! ah! Taille svelte.

DUPRÉ.

Je l'ai vu en robe de chambre.

MADAME VERVAL.

De la jeunesse.

DUPRÉ.

Pas du tout.

MADAME VERVAL.

Quel homme....! De l'esprit, au moins?

DUPRÉ.

Pour cela, il ne m'a pas mis dans le cas d'en juger. Revenons à mon neveu.

MADAME VERVAL.

Laissons votre neveu, et parlons de monsieur Dercourt.

DUPRÉ.

Allons, soit, parlons de monsieur Dercourt. Vous lui trouvez de la figure, des graces, de l'esprit; je n'ai rien vu de tout cela, c'est moi qui ai tort : voilà une affaire arrangée.

MADAME VERVAL, avec humeur.

Sans doute, vous avez tort.

DUPRÉ.

J'en conviens; qu'exigez-vous de plus? Passons au solide : connaissez-vous ses mœurs, sa fortune, ses parents?

MADAME VERVAL.

Ses mœurs jusqu'aujourd'hui ont été.... ont été.....

DUPRÉ.

Équivoques. Mais vous les corrigerez?

MADAME VERVAL, avec hauteur.

Je me crois faite à tous égards pour opérer une conversion.

DUPRÉ.

Sans difficulté.... Sa fortune?

MADAME VERVAL.

Nulle.

DUPRÉ.

Au moins ceci n'est point douteux. Sa famille?

MADAME VERVAL.

Honnête.

DUPRÉ.

A ce qu'il dit. D'après cet exposé, monsieur Dercourt n'a à vous offrir que les vertus de ses parents, si toutefois ils en ont. Cet homme-là ne vous convient pas du tout.

MADAME VERVAL.

Vous ne le flattez pas.

DUPRÉ.

C'est que je ne suis pas amoureux.

MADAME VERVAL.

Quoi, vraiment, vous croyez que monsieur Dercourt ne me convient pas?

DUPRÉ.

Comment, si je le crois! convenez franchement, madame, que vous m'avez demandé des conseils, bien déterminée à n'écouter que votre cœur. Je vais savoir si mon horloger a imaginé quelque chose. (*Après une fausse sortie.*) Quoique je vous aie contrariée, vous ne m'en voulez pas?

MADAME VERVAL.

Pas du tout; et vous?

DUPRÉ.

Au contraire. Je vous salue.

SCÈNE II.

MADAME VERVAL, ROSE.

MADAME VERVAL.

Dupré paraît prévenu contre Dercourt. Peut-être aussi l'a-t-il bien jugé. Je crains même de m'être donné un ridicule en lui parlant de cette affaire. Ma pauvre Rose, je vois qu'il faut prendre mon parti : je ne penserai plus à Dercourt.

ROSE.

J'oublierai donc Champagne?

MADAME VERVAL.

L'effort me coûtera.

ROSE.

Et à moi aussi.

MADAME VERVAL.

Mais j'y suis résolue.

ROSE.

Moi de même.

MADAME VERVAL.

Voici Champagne; rentrons.

CHAMPAGNE, à part.

Toujours quelqu'un ici.

ROSE.

Non, je veux lui donner dans les règles le congé que je n'ai fait qu'ébaucher tantôt, me brouiller avec lui de manière à ce qu'il ne me parle jamais, car je ne répondrais pas de moi.

MADAME VERVAL, sortant.

Tu n'es pas aussi forte que tu veux te le persuader.

SCÈNE III.

ROSE, CHAMPAGNE.

ROSE.

Tu me cherches, et je t'évite.

CHAMPAGNE.

Vous me feriez croire que je suis dangereux.

ROSE.

Toi? pas du tout.

CHAMPAGNE.

Vous vous défiez donc de vous-même ?

ROSE.

Encore moins.

CHAMPAGNE.

Et vous prenez la fuite pour vous dispenser de cet aveu.

ROSE.

J'ai toujours craint de dire des choses désobligeantes.

CHAMPAGNE.

Je suis plus brave que vous.

ROSE.

Comment ?

CHAMPAGNE.

Je vous déclare de pied ferme que nous ne pensons plus à vous, et que nous nous soucions fort peu de la

manière dont vous prendrez la chose. (*A part.*) Tu me céderas la place.

ROSE.

Tout de bon?

CHAMPAGNE.

Je suis fâché que madame Verval se soit retirée avec tant de précipitation. Je lui aurais déclaré avec le plus beau sang-froid que nous rompons sans retour avec la maîtresse et la suivante.

ROSE.

Faquin!

CHAMPAGNE.

Nous sommes comme cela. Nous avons fait nos réflexions; le mariage ne nous convient pas. Ce n'est point dans l'âge des plaisirs qu'on se lie: des hommes tels que nous se doivent à la société. Allez, allez dire à madame Verval que nous sommes pour elle de la plus belle indifférence.

ROSE, avec dépit.

Vous vous souviendrez de ce que vous me dites là.

CHAMPAGNE.

Je m'en souviendrai? Si vous l'exigez, nous renoncerons à vous par-devant notaire.

ROSE, avec une colère concentrée.

L'aimable petit homme à qui je voulais me donner!

CHAMPAGNE.

N'y mettez donc pas d'humeur: vous feriez croire que vous me regrettez.

ROSE.

Te regretter, toi?

CHAMPAGNE, avec ironie.

Non, tout ceci vous est indifférent. Une fille comme vous n'est pas embarrassée : il pleut des maris.

ROSE.

Tu es le monstre le plus détestable.....

CHAMPAGNE.

Des injures? vous m'adorez.

ROSE.

Je t'adore? en voici la preuve. (*Elle lui donne un soufflet.*) Adieu, monsieur Champagne.

SCÈNE IV.

CHAMPAGNE, SEUL.

Me voilà maître du champ de bataille : décampons au plus vite. (*A la porte de Dercourt.*) Le salon est libre, hâtons-nous.

SCÈNE V.

CHAMPAGNE, DERCOURT, LE PORTIER, portant une valise.

CHAMPAGNE.

L'autre valise?

LE PORTIER.

Elle est prête.

CHAMPAGNE.

Je m'en charge.

(Il sort, et rentre avec l'autre valise.)

DERCOURT, regardant l'appartement de madame Verval.

C'en est donc fait?

CHAMPAGNE.

Oui, c'en est fait. Imitez-moi; je me résigne, résignez-vous. Nous gémirons quand nous serons en sûreté.

SCÈNE VI.

DERCOURT, DUFOUR, UN COMMISSAIRE, CHAMPAGNE, LE PORTIER, SUITE.

DUFOUR, au commissaire.

Vous en ai-je imposé? les voilà qui déménagent.

CHAMPAGNE, laissant tomber la valise.

C'est le diable!

DUFOUR.

Ah! messieurs, vous laissez protester vos lettres de change, vous achetez des bijoux que vous vendez à quarante pour cent de perte, et vous vous échappez clandestinement!

DERCOURT, à part.

Que je souffre!

CHAMPAGNE.

Qu'appelez-vous nous échapper!

DUFOUR.

Prétendez-vous le nier?

CHAMPAGNE, au portier.

Devons-nous quelque chose ici?

LE PORTIER.

Pas le sou.

CHAMPAGNE, à Dufour.

Où est-il le décret qui nous ôte la liberté de changer de domicile?

DUFOUR.

Où est celui qui vous autorise à me voler mes diamants?

CHAMPAGNE, au commissaire.

Je vous prends à témoins, messieurs. Ah! nous sommes des voleurs! Dommages et intérêts. Monsieur Dufour, nous avons acheté malgré nous, parce que vous nous y avez contraints.

DUFOUR.

Vous osez.....

CHAMPAGNE.

Osez-vous me démentir? Nous avons acheté pour trente mille francs, payé moitié comptant, fait pour le reste de bons effets, que vous avez acceptés, et qui ne sont pas échus, et nous sommes des fripons!

LE COMMISSAIRE.

En effet, monsieur Dufour, ceci n'est pas clair.

DUFOUR.

Ce qu'il dit ne l'est pas; mais ma plainte est fondée.

LE COMMISSAIRE.

Avez-vous vendu?

DUFOUR.

Que trop.

LE COMMISSAIRE.

Reçu moitié.

DUFOUR.

Hé, sans doute.

LE COMMISSAIRE.

Accepté des effets pour ce qui reste dû?

DUFOUR.

Hé! oui, cent fois oui.

LE COMMISSAIRE.

De quoi vous plaignez-vous donc?

DUFOUR.

De quoi je me plains? Vend-on à moitié perte, quand on veut faire honneur à ses affaires?

CHAMPAGNE.

Nous voulons nous ruiner : qu'avez-vous à dire?

DERCOURT, à part.

Que je suis humilié!

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Dufour, vous ne deviez pas déranger un magistrat, ayant la forme contre vous.

DUFOUR.

J'ai la forme contre moi..... j'ai la forme contre moi, dans cette affaire, peut-être; mais la forme est en ma faveur pour les quatre mille livres en lettres de change échues. Vous êtes fins, messieurs, mais je le suis autant que vous. Depuis deux jours j'ai sentence en poche, et (*au commissaire*) je vous interpelle, monsieur; arrêtez-moi ces gens-là.

LE COMMISSAIRE.

Adressez-vous à un autre : j'ai l'honneur d'être commissaire.

DUFOUR.

Et, parce que vous êtes commissaire, vous leur donnerez le temps de s'évader, vous me laisserez dévaliser, et vous me citerez la forme? Corbleu! savez-vous que mon argent est ce que j'ai de plus précieux; que celui qui me ruine est mon plus cruel ennemi; que je vous accuse de prévarication, d'oppression, de déni de justice!

LE COMMISSAIRE.

Qu'on s'assure de cet homme.

(On environne Dufour.)

DUFOUR.

S'assurer de moi, quand je suis volé! Vous êtes leur complice.

LE COMMISSAIRE.

Qu'on le mène en prison.

CHAMPAGNE, appuyant.

En prison.

DUFOUR, se débattant.

Madame, qui demeurez-là, ou qui peut-être n'y demeurez pas; madame, madame, si vous existez en effet, venez, voyez comme on agit avec moi, et tremblez pour vous-même. (*Criant à tue-tête.*) Madame, madame, madame!

SCÈNE VII.

CHAMPAGNE, DERCOURT, LE PORTIER, DUFOUR, MADAME VERVAL, ROSE, UN COMMISSAIRE, SUITE.

MADAME VERVAL.

Quels sont les insolents qui se permettent....

(Elle s'arrête, apercevant Dufour.)

DERCOURT, rentrant chez lui.

Je suis anéanti.

DUFOUR.

Ma nièce!

MADAME VERVAL.

Monsieur Dufour!

LE COMMISSAIRE.

Madame Verval!

CHAMPAGNE.

Une reconnaissance.

SCÈNE VIII.

MADAME VERVAL, DUFOUR, DUPRÉ, ROSE, CHAMPAGNE, LE PORTIER, UN COMMISSAIRE, SUITE.

DUPRÉ.

Quel tapage infernal fait-on dans cet hôtel! Un commissaire, des gardes, madame Verval interdite, monsieur Dercourt déguisé, une valise sur l'épaule!

DUFOUR.

Monsieur Dercourt?

MADAME VERVAL.

Où donc?

DUPRÉ.

Hé! parbleu, le voilà.

DUFOUR.

Lui? c'est le portier de la maison.

DUPRÉ.

Le portier! (*Au commissaire, en prenant Champagne par le collet.*) Monsieur, ce drôle est le plus effronté coquin..... Arrêtez-le, je vous en prie.

MADAME VERVAL, au commissaire.

Monsieur, expliquez-moi, avant tout.....

CHAMPAGNE, au commissaire.

Monsieur, on me calomnie.

DUFOUR, au commissaire.

Monsieur, je suis désespéré des propos....

LE COMMISSAIRE.

Paix, paix, paix; suis-je ici aux petites-maisons?

MADAME VERVAL.

Je me flatte que monsieur m'écoutera.

LE COMMISSAIRE.

Hé! madame, avec un sensible plaisir.

DUPRÉ.

J'espère que monsieur me fera justice de ce fripon.

LE COMMISSAIRE.

Je ne demande pas mieux.

CHAMPAGNE.

Monsieur, faites-moi lâcher : on m'étouffe provisoirement.

DUFOUR.

Monsieur, gardez-vous-en bien : il nous échapperait encore.

LE COMMISSAIRE.

Taisez-vous, taisez-vous donc! Puis-je vous répondre à tous en même temps? (*A madame Verval.*) Daignez me dire, madame, si je vous suis bon à quelque chose?

MADAME VERVAL.

Je vous prie, monsieur, de m'expliquer vos procédés envers mon parent, et....

LE COMMISSAIRE.

Madame, votre parent est un.....

MADAME VERVAL.

Je le connais, monsieur. Point de portrait, je vous en fais grace.

LE COMMISSAIRE.

Hé bien, madame, monsieur Dufour a vendu des diamants, on les a revendus; l'acheteur les lui a présentés; monsieur Dufour les a reconnus, a requis mon ministère contre les premiers acquéreurs, qu'il accuse d'escroquerie : je suis venu, j'ai vu, j'ai prononcé; mon jugement a déplu à monsieur Dufour; il m'a injurié, je l'ai fait arrêter; vous vous intéressez à lui, je vous le rends : vous savez tout.

DUFOUR.

C'est fort bien, mais mon argent?

LE COMMISSAIRE.

Silence. (*A M. Dupré.*) A vous, monsieur.

DUPRÉ.

Je m'appelle Dupré, j'arrive d'Amérique.....

LE COMMISSAIRE.

Et vous cherchez votre neveu. J'ai déja reçu des instructions en conséquence, et je ne négligerai rien pour le découvrir.

DUPRÉ.

Ce malheureux l'a servi, et l'a quitté, à ce qu'il m'a dit. Pour m'en assurer, j'ai voulu voir son nouveau maître, et il m'a présenté ce faquin, enveloppé d'une magnifique robe de chambre.

(Le portier s'esquive.)

MADAME VERVAL.

Je ne suis plus étonnée de la manière dont vous avez jugé monsieur Dercourt.

DUFOUR.

Il est rentré chez lui.

LE COMMISSAIRE.

Qu'il paraisse.

CHAMPAGNE.

Je vais vous le chercher.

DUPRÉ.

Non, maraud, non. Je n'y serai pas pris une seconde fois.

LE COMMISSAIRE, à sa suite.

Entrez dans cet appartement, et amenez monsieur Dercourt.

SCÈNE IX.

MADAME VERVAL, DUFOUR, DUPRÉ, ROSE, CHAMPAGNE, DERCOURT, L'HORLOGER, UN COMMISSAIRE, SUITE.

DERCOURT.

Il vient de lui-même, monsieur, subir le sort qu'il a mérité.

L'HORLOGER.

Voilà votre neveu.

MADAME VERVAL, à part, et avec sentiment.

Je respire!

DUFOUR, à M. Dupré.

Vous me paierez ce qu'il me doit.

DUPRÉ, ouvrant les bras à son neveu.

Ah! je suis trop heureux (*reprenant le ton de colère*) de vous rencontrer, monsieur, et de vous prouver que mon indignation n'est pas impuissante! (*A madame Verval.*) Il est vraiment joli garçon.

DERCOURT.

Je me jette à vos pieds, monsieur....

DUPRÉ.

Pour m'attendrir?

DERCOURT.

Pour vous supplier d'entendre au moins ma justification.

DUPRÉ.

Vous vous justifierez? Oh! parbleu, je vous en défie.

DERCOURT.

J'étais bien jeune quand je me suis écarté des bonnes mœurs, que j'ai négligé vos conseils. Votre abandon, mon indigence, m'ont conduit, de faute en faute, à perdre sans retour votre confiance et votre amitié.

DUPRÉ.

Vous verrez que c'est moi qui suis coupable des écarts de ce monsieur-là.

MADAME VERVAL.

Mon ami, vous avez une austérité de principes....

DUPRÉ.

Joignez-vous à lui, madame, je vous en prie. Tout aimable que vous êtes, vous ne me persuaderez jamais qu'il ait raison et que j'aie tort.

DERCOURT.

Non, monsieur, je suis coupable, et je ne veux pas le dissimuler; mais je croyais avoir quelques droits à votre indulgence.....

DUPRÉ.

Des droits, dites-vous?

DERCOURT.

J'en ai peut-être, si la résolution la plus ferme, la plus inébranlable de tenir une conduite sans reproche.....

DUPRÉ.

Vous cherchez à me tromper encore.

DERCOURT.

Si vous le croyez, monsieur, n'écoutez que votre ressentiment. Accablez-moi, ôtez-moi la liberté....

DUPRÉ.

Je ne veux pas que vous en abusiez davantage.

DERCOURT.

Vous serez satisfait. Indiquez-moi le lieu que vous voulez que j'habite. Je vole vous y prouver ma docilité, mon repentir, et je parviendrai peut-être, à force de soumission, de tendresse et de patience, à mériter ma grace, et à recouvrer vos bontés.

DUPRÉ, à madame Verval.

Fâchez-vous donc un peu à votre tour : je n'ai plus la force d'être en colère.

LE COMMISSAIRE.

Je vois avec plaisir que mon ministère devient inutile ici. Monsieur Dufour a trouvé l'oncle de son débiteur; l'oncle est furieux, mais le neveu est repentant, et je crois plus à la nature qu'à tous les commissaires du monde.

(Il sort avec sa suite.)

L'HORLOGER.

Vous savez, monsieur, ce que vous m'avez promis?

DUPRÉ.

Oui, monsieur, demain je vous tiendrai parole.

(L'horloger sort.)

SCÈNE X.

MADAME VERVAL, DUPRÉ, DUFOUR, ROSE, DERCOURT, CHAMPAGNE.

DUFOUR.

Tout ceci est fort bien; mais qui est-ce qui me paiera?

MADAME VERVAL.

Moi, monsieur.

TOUS.

Vous, madame?

DUFOUR.

Ah! je vois ce que c'est. Vous allez épouser ce jeune homme, lui jeter votre fortune à la tête, réparer les sottises d'un libertin que son oncle a été forcé d'exhéréder.

DUPRÉ.

Souvenez-vous, monsieur, que moi seul ici suis fondé à lui faire des reproches.

DUFOUR.

C'est en payant ses dettes que vous en acquerrez le droit.

DUPRÉ.

Savez-vous ce que je veux faire? Puisque madame s'intéresse à mon neveu, oui, je paierai, et je paierai avec plaisir. (*A son neveu.*) Si ton retour n'est pas sincère, tu es l'être le plus vil qu'ait produit la nature; mais je te crois vrai en ce moment. Je serais trop à plaindre si je doutais de ta sincérité.

(Ils s'embrassent.)

DUFOUR.

Il est très-clair à présent que madame, en proie à sa démence.....

MADAME VERVAL.

Finissez, monsieur, et retirez-vous. Je ne dépens que de moi.

DUFOUR.

Oui, je me retire. Non-seulement je ne vous verrai plus, mais je vous déshérite à mon tour, et je continuerai à gagner de l'argent pour vous faire enrager.

SCÈNE XI.

DUPRÉ, MADAME VERVAL, DERCOURT, ROSE, CHAMPAGNE.

DUPRÉ.

Ah ça, ma bonne amie, Dercourt avait de la figure, des graces, de l'esprit : mon neveu n'a changé que de nom....

MADAME VERVAL.

Ne précipitons rien. Votre neveu est fort aimable, je le sais; mais je sais aussi....

DUPRÉ.

Vous êtes bien faite pour opérer une conversion, vous l'avez dit, et j'en suis persuadé.

MADAME VERVAL.

Ah! Dercourt..... Dercourt!

DERCOURT.

Je ne vous mérite pas. Mais une épouse estimable et adorée remplira seule mon cœur, me rendra ma propre estime, assurera le bonheur de mon digne oncle, et doublera le sien, peut-être, en jouissant de la tendresse et de la réforme de son époux.

MADAME VERVAL, à Dercourt.

Voilà ma main.

DUPRÉ, à Dercourt.

Si tu oublies jamais ce que tu viens de promettre à ta femme.....

DERCOURT.

Je la regarderai, mon oncle.

FIN DE CONTRE-TEMPS SUR CONTRE-TEMPS.

LES DRAGONS

ET

LES BÉNÉDICTINES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
UN COLONEL DE DRAGONS.	MM. DUVAL.
UN CAPITAINE.	SAINT-CLAIR.
UN VIEUX MARÉCHAL-DES-LOGIS.	FROGÈRE.
UN LIEUTENANT.	LE MAIRE.

Personnages muets.

UN LIEUTENANT-COLONEL.
UN CAPITAINE.
UN SOUS-LIEUTENANT.
HUIT OU DIX DRAGONS.

L'ABBESSE.	Mmes LAURENT.
MADAME SAINTE-CLAIRE.	SAINT-CLAIR.
MADAME SAINTE-AGNÈS.	LA CAILLE.
MADAME SAINTE-SCHOLASTIQUE.	MAUTOUCHET
SOEUR GERTRUDE.	PÉLICIER.
RELIGIEUSES MUETTES.	

La scène est à Furnes, dans l'enclos d'un couvent.

Cette pièce a été représentée pour la première fois sur le théâtre de la Cité, le dix-huit pluviôse, an deux de la république.

LES DRAGONS

ET

LES BÉNÉDICTINES,

COMÉDIE.

A la gauche du spectateur, près l'avant-scène, est un pavillon avec une porte en face du public. A la partie qui fait face à l'intérieur du théâtre, est une croisée à grands carreaux, et celui d'en bas est monté sur un store; de sorte qu'au moment où on entend le bruit du verre cassé, on lâche le ressort, et l'étoffe qui forme le carreau se roule et monte rapidement. — A la droite du spectateur, est un mur qui prend depuis l'avant-scène jusqu'au fond du théâtre. Ce mur sépare le couvent de la rue, et il est garni extérieurement des châssis de la place publique. — Un autre mur traverse le théâtre sur toute sa largeur; à ce mur est adossée une vieille chapelle gothique, sous laquelle sont saint Martin et le diable : saint Martin est à cheval, placé en profil, la tête du cheval tournée à la droite du spectateur; le diable est à la croupe du cheval, un peu en avant.

SCÈNE I.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, SAINTE-AGNÈS.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Ah! madame Sainte-Agnès!

SAINTE-AGNÈS.

Ah! chère Scholastique!

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Quelle perversité!

SAINTE-AGNÈS.

Quelle irréligion!

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Vous ne céderez pas?

SAINTE-AGNÈS.

Ni vous non plus?

SAINTE-SCOLASTIQUE.

Je suis à l'abri de la séduction.

SAINTE-AGNÈS.

Ma vocation est éprouvée.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Les hommes ont beau faire.

SAINTE-AGNÈS.

Ils n'éloigneront pas la brebis du bercail.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Le piége est adroit : le monde a des attraits.

SAINTE-AGNÈS.

Dites qu'il est dangereux.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Qui le sait mieux que moi? Je m'en souviens, ma sœur.

SAINTE-AGNÈS.

Et moi, ma sœur, et moi?

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Ainsi, l'appât qu'on nous présente ne nous dérangera pas de la bonne voie?

SAINTE-AGNÈS.

Jamais, ma sœur, jamais. Quoi! parce que les

Français sont entrés à Furnes, il faudra adopter leurs principes, il sera permis de quitter ce lieu? Et c'est aux épouses du Seigneur que l'on tient ce langage!

SCÈNE II.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, SAINTE-AGNÈS, SAINTE-CLAIRE.

SAINTE-CLAIRE.

Ah! je suis enchantée de vous rencontrer! je viens d'apprendre des nouvelles délicieuses.

SAINTE-AGNÈS, à scholastique.

Comme elle est dissipée!

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Elle a encore les airs mondains.

SAINTE-CLAIRE.

Vous savez, mesdames, vous savez, les portes sont ouvertes.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Et personne n'en sortira.

SAINTE-CLAIRE.

Pardonnez-moi, madame. Je pars, j'y suis déterminée.

SAINTE-AGNÈS.

Et vos vœux, madame?

SAINTE-CLAIRE.

Je les ai faits à seize ans.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

En sont-ils moins indissolubles?

SAINTE-CLAIRE.

Tenez, je suis entrée ici sans trop savoir comment; depuis deux ans je m'y ennuie, et je suis bien aise d'aller respirer le grand air.

SAINTE-AGNÈS.

Elle est pleine des maximes du siècle.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Vous vous perdez, vous vous perdez, madame Sainte-Claire.

SAINTE-CLAIRE.

Cela me regarde.

SAINTE-AGNÈS.

Notre charité....

SAINTE-CLAIRE.

Va trop loin.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Que dira madame l'abbesse?

SAINTE-CLAIRE.

Tout ce qu'il lui plaira.

SAINTE-AGNÈS.

Quelle insubordination!

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

C'est l'esprit malin qui l'égare.

SAINTE-CLAIRE.

C'est tout ce que vous voudrez; mais je m'en vas.

SAINTE-AGNÈS.

Que la jeunesse est à plaindre!

SAINTE-CLAIRE.

Pas tant, mesdames, pas tant.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Sa carrière est hérissée d'épines.

SAINTE-CLAIRE.

Avec un peu de raison on les écarte, et on ne cueille que les fleurs.

SAINTE-AGNÈS.

La raison... la raison qui quitte un couvent...

SAINTE-CLAIRE.

Où tout la blesse à chaque instant, où le plus ridicule esclavage....

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Que dites-vous, madame? Depuis quarante ans que madame Sainte-Agnès et moi l'habitons....

SAINTE-CLAIRE.

Hé bien! mesdames, restez-y.

SAINTE-AGNÈS.

C'est bien notre intention, madame; nous ne sommes pas légères.

SAINTE-CLAIRE.

Je le crois.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Mais vous, orpheline et sans fortune, que ferez-vous dans le monde?

SAINTE-CLAIRE.

Le bonheur d'un galant homme.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Quelle horreur!

SAINTE-AGNÈS.

Quel scandale!

SAINTE-CLAIRE.

Vieux contes que tout cela.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Vous le prenez sur un ton bien haut, madame.

SAINTE-CLAIRE.

Pardon, mesdames, mais c'est qu'en vérité ma tête n'est plus à moi; c'est que je suis ravie d'être libre; c'est que mon ame s'ouvre à l'espoir d'une existence que je ne connais pas encore, mais que j'embellis des charmes que lui prête mon imagination; c'est que.... c'est que....

SAINTE-AGNÈS.

C'est que monsieur notre évêque vous mettra à la raison.

SAINTE-CLAIRE.

Qu'il prenne garde que les Français ne l'y mettent lui-même.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

On vous fera connaître la règle.

SAINTE-CLAIRE.

Je ne connais que la loi.

SAINTE-AGNÈS.

Mais, voyez donc cette petite audacieuse! si on la laissait faire, elle pervertirait toutes nos dames.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Allons la dénoncer à madame l'abbesse.

SAINTE-AGNÈS.

L'esprit de l'ordre nous y oblige.

SAINTE-CLAIRE, avec enthousiasme.

Je vous précède, mesdames, le bonnet de la liberté sur la tête, et le décret à la main.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, SAINTE-AGNÈS.

SAINTE-AGNÈS.

Il n'y a plus de piété, madame, il n'y en a plus.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

On avait bien raison de nous dire sans cesse : Défiez-vous de la philosophie.

SAINTE-AGNÈS.

Les philosophes sont un fléau du ciel.

SCÈNE IV.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, SAINTE-AGNÈS, SŒUR GERTRUDE.

GERTRUDE, prenant le milieu.

Mesdames, mesdames, je suis scandalisée, anéantie. On remplace monseigneur ; on va procéder à l'élection d'un nouveau prélat, et on nous laisse un régiment de dragons..... un régiment de dragons, mesdames, pour contenir ce qu'on appelle les mutins.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Un régiment de dragons, Sainte-Agnès !

SAINTE-AGNÈS.

Un régiment de dragons, Sainte-Scholastique !

GERTRUDE.

Oui, mesdames, des dragons d'un côté, des gardes nationales de l'autre...

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Et comment notre directeur veut-il qu'au milieu de tout cela de pauvres filles....

GERTRUDE.

Il est au mieux avec les mécréants. Il lève une compagnie.

SAINTE-AGNÈS.

Une compagnie! c'est incroyable.

GERTRUDE.

Depuis hier, et nous n'en savions rien!

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

J'avais toujours douté de cet homme-là.

SAINTE-AGNÈS.

Et moi aussi. Quoiqu'il ait des vertus, il a toujours tenu au tolérantisme.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

A la liberté des cultes.

SAINTE-AGNÈS.

Et ce sont bien là des sentiments de réprouvé.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Sans doute. Il faut avoir d'abord l'esprit de son état.

SAINTE-AGNÈS.

Soutenir les priviléges de l'église.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Et ceux de ses ministres, Sainte-Agnès.

SAINTE-AGNÈS.

C'est ce que je voulais dire, Sainte-Scholastique. (*A Gertrude.*) Et madame l'abbesse sait-elle ce que va consommer l'impiété?

GERTRUDE.

J'allais tout lui apprendre, quand je vous ai rencontrées.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Le danger est pressant. Allons instruire madame.

SAINTE-AGNÈS.

Elle contiendra ces jeunes têtes égarées par l'esprit malin. Allons, madame, allons.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Défendons saint Benoît.

SAINTE-AGNÈS.

Et maintenons la règle.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

GERTRUDE, SEULE.

(A la fin du monologue, le capitaine et le maréchal-des-logis paraissent au haut de la muraille.)

Oh, les dignes dames que ces dames! Les vanités mondaines ne les touchent pas; elles aiment leur état, elles y persévéreront, et je les imiterai; car enfin, où irais-je pour être mieux, moi, pauvre sœur converse, sans talents et sans ressources? Je suis tombée dans une sainte maison, où je ne manque de rien, et où l'impiété n'amènera pas la famine. Mais, allons voir un peu ce que tout ceci deviendra.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, sur le mur.

Vous voyez bien, mon capitaine, qu'il n'y a rien là d'extraordinaire.

LE CAPITAINE.

D'extraordinaire, non; mais voilà des bosquets qui promettent.

(Il descend.)

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Comment, morbleu, vous descendez?

LE CAPITAINE.

Les dragons ne reculent jamais. (*Au maréchal-des-logis qui hésite.*) Allons donc, mon vieux camarade, cette expédition serait la première où nous aurions été l'un sans l'autre.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Mon capitaine, vous ne savez pas ce que vous faites, ou le diable m'emporte.

LE CAPITAINE.

Ne t'inquiète de rien.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, descendant.

Escalader un couvent de filles!

LE CAPITAINE.

C'est sans mauvaise intention.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

S'exposer à des poursuites....

LE CAPITAINE.

De la part de qui? Les difficultés m'irritent, le danger m'amuse. J'ai quelques heures à perdre, et je viens les passer ici.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Vos étourderies finiront mal.

LE CAPITAINE.

Tu sermones sans cesse.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ce sont bien paroles perdues.

LE CAPITAINE.

En ce cas, fais-moi grace de tes réflexions.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Vous en parlez bien à votre aise. Je vous connais depuis votre enfance; je m'intéresse à vous. Vous faites des folies; je vous suis pour vous empêcher d'en faire de plus graves : malgré mes remontrances, nous voilà ici; qu'allons-nous y faire?

LE CAPITAINE.

L'amour, mon vieux camarade, l'amour.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Il faut que je sois amoureux aussi?

LE CAPITAINE.

Hé, sans doute. Je vais rencontrer une belle indolente, bien lasse de sa clôture; elle me verra, m'aimera et me suivra. Tu trouveras quelque vénérable, à qui tu rappelleras le souvenir de sa jeunesse, et nous serons heureux tous quatre.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et si on résiste?

LE CAPITAINE.

Nous ferons la petite guerre.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Alors l'alarme se répandra, les nonnes crieront, les cloches sonneront, les dragons arriveront, nous saisiront, nous emprisonneront.....

LE CAPITAINE.

Et ensuite nous sortirons.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Votre oncle vous pardonne toutes vos fredaines, et vous abusez de ses bontés. Jamais on n'a vu un capitaine respecter moins son colonel.

LE CAPITAINE.

Les neveux sont faits pour faire des sottises, et les oncles pour les pardonner.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Enfin, vous voulez ?.....

LE CAPITAINE.

Je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je ferai; les circonstances me détermineront.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS; MADAME SAINTE-AGNÈS, MADAME SAINTE-SCHOLASTIQUE, descendant la scène en causant avec feu et sans voir les dragons.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Hé bien, déterminez-vous. Voilà deux de ces dames, abordez-les, dites-leur des douceurs.

LE CAPITAINE, après les avoir regardées.

Mon camarade, jamais je ne me suis senti moins éloquent.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ces vieilles têtes-là vont vous rendre raisonnable.

LE CAPITAINE.

Non, parbleu. Le vin est tiré, il faut le boire : allons, ferme, ne fût-ce que pour l'honneur du corps.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Quoi! sérieusement, vous allez leur en conter?

LE CAPITAINE.

Très-sérieusement.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Comme il vous plaira. Moi, je vais faire un tour dans ces bosquets. Si je rencontre sœur appétissante, et lasse du froc, je lui ferai faire du chemin en peu de temps.

(Il sort par le bosquet, à gauche.)

SCÈNE VIII.

MADAME SAINTE-SCHOLASTIQUE, MADAME SAINTE-AGNÈS, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Prenons le ton grave et mystique nécessaire pour nous faire écouter.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, apercevant le capitaine.

Miséricorde!

SAINTE-AGNÈS.

Un homme!

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Un officier! à quels dangers on est exposé dans ce siècle maudit!

SAINTE-AGNÈS.

Cependant il a l'air réservé.

LE CAPITAINE.

De grace, mesdames....

SAINTE-SCHOLASTIQUE, s'adoucissant.

Quel son de voix flatteur!

SAINTE-AGNÈS, de même.

Quelle figure intéressante! quel dommage que ce beau jeune homme ne soit pas ecclésiastique!

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Appellerons-nous, Sainte-Agnès?

SAINTE-AGNÈS.

Je n'en ai pas la force.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Ni moi, ma sœur.

LE CAPITAINE, passant entre elles deux.

Qu'avez-vous, mesdames? Aurais-je le malheur de vous effrayer?

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Mais, monsieur.... votre entrée ici....

LE CAPITAINE.

Vous étonne, à ce qu'il me paraît?

SAINTE-AGNÈS.

Nous étonne? nous confond.

LE CAPITAINE.

Elle n'a pourtant rien que de très-naturel. Les

portes étaient fermées, il a fallu sauter par-dessus les murailles.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Oh, le petit impie! N'avez-vous été vu de personne?

LE CAPITAINE.

De personne absolument.

SAINTE-AGNÈS.

Il est prudent au moins.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Mais, monsieur, quel est votre dessein?

LE CAPITAINE.

De vous admirer de plus près.

SAINTE-AGNÈS.

De nous admirer! Monsieur avait donc entendu parler de nous?

LE CAPITAINE.

Hé! mesdames, votre vertu fait un bruit dans le monde....

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Notre vertu fait du bruit, ma sœur.

SAINTE-AGNÈS.

Et dans le monde, encore! Quel honneur pour la maison!

LE CAPITAINE.

Oui, mesdames, votre vertu est connue à vingt lieues à la ronde, et je me plais à lui rendre hommage.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

C'est un élu, ma sœur.

SAINTE-AGNÈS.

Il a en effet un air de béatitude.

LE CAPITAINE, se composant.

Je n'ai jamais aimé la jeunesse : elle est si pervertie aujourd'hui.....

SAINTE-AGNÈS.

Vous avez bien raison, mon fils.

LE CAPITAINE, les fixant alternativement.

Si jamais je prends une compagne, je veux qu'elle soit raisonnable, et d'un âge mûr.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Quel jugement!

SAINTE-AGNÈS.

Quelle sagesse!

LE CAPITAINE.

Ce n'est plus que dans les monastères qu'il faut chercher le mérite sans orgueil, la modestie sans apprêt, la tendresse sans perfidie.

SAINTE-AGNÈS.

Quel homme!

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Chacune de ses paroles va droit à l'ame.

SAINTE-AGNÈS.

Oui, à l'ame, ma sœur.

LE CAPITAINE.

Depuis que les cloîtres sont ouverts, rien ne m'empêche plus de poursuivre un projet que je crus longtemps une chimère, et si un engagement solide....

SAINTE-SCHOLASTIQUE, à part.

Un engagement solide!

SAINTE-AGNÈS.

L'aimable petit enfant!

LE CAPITAINE.

Si un engagement solide pouvait intéresser quelqu'un....

SAINTE-AGNÈS, bas.

Défiez-vous de Sainte-Scholastique.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, bas.

Craignez Sainte-Agnès.

SAINTE-AGNÈS, bas.

Elle est acariâtre.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, bas.

Elle est méchante.

SAINTE-AGNÈS, bas.

Ce n'est pas à Sainte-Scholastique que vos discours s'adressent?

LE CAPITAINE, bas.

Non, sans doute.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, bas.

Ce n'est pas de Sainte-Agnès que vous avez entendu parler?

LE CAPITAINE, bas.

Je n'ai garde.

SAINTE-AGNÈS.

Ma sœur, nous avons eu tort de parler à madame, comme nous venons de le faire. La philosophie pourrait n'avoir pas tant de torts.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Et ce jeune philosophe est bien fait pour nous le persuader.

SAINTE-AGNÈS.

C'en est fait. Je crois que je suis déterminée.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Et moi aussi.

SAINTE-AGNÈS.

Je veux me rétracter.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Moi de même.

SAINTE-AGNÈS.

Allons, ma sœur, retournez près de madame.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Que j'y retourne, madame? Nos intérêts sont communs.

SAINTE-AGNÈS.

Hé bien, allons-y ensemble.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Soit, ensemble.

SAINTE-AGNÈS, bas.

A tantôt, mon fils.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, bas.

A ce soir, mon cher enfant.

(Elles sortent, en se retournant l'une après l'autre vers le capitaine, qui leur fait des signes.)

SCÈNE IX.

LE CAPITAINE, SEUL.

Et de deux. Vive les dragons pour convertir les nonnes. Si on ne dérange pas mon petit plan de campagne, d'ici à ce soir, je gagne tout le couvent à la république.

SCÈNE X.

LE CAPITAINE, MADAME SAINTE-CLAIRE, accourant.

SAINTE-CLAIRE.

Hé bien, mesdames, avais-je tort de vous dire que bientôt..... (*s'arrêtant.*) Un officier! (*A part.*) Oh! comme il est joli!

LE CAPITAINE.

La séduisante petite mine!

SAINTE-CLAIRE.

Comme il me regarde!

LE CAPITAINE.

Je suis enchanté, charmante sœur, de vous avoir rencontrée. Je suis un missionnaire chargé d'opérer des conversions, et je m'applaudirais de vous avoir au rang de mes prosélites.

SAINTE-CLAIRE.

(*A part.*) Il a de l'esprit. (*Haut.*) On aurait pu choisir un apôtre moins dangereux, et il eût été difficile d'en trouver un plus aimable.

LE CAPITAINE.

Je ne cherchais pas un compliment.

SAINTE-CLAIRE.

Aussi, n'en est-ce pas un que j'ai prétendu vous faire.

LE CAPITAINE, voulant lui prendre les mains.

Adorable, en honneur.

SAINTE-CLAIRE.

Laissez-donc. Vous oubliez qu'un missionnaire ne doit parler qu'à l'esprit.

LE CAPITAINE.

Il ne lui est pas défendu d'intéresser le cœur.

SAINTE-CLAIRE.

A la bonne heure; mais le mien ne prend encore aucun intérêt à tout ceci.

LE CAPITAINE.

Quelle insensibilité!

SAINTE-CLAIRE.

On est insensible, parce qu'on n'adore pas monsieur à la première vue.

LE CAPITAINE.

Oh, je n'exige pas cela.

SAINTE-CLAIRE.

Mais vous y comptez un peu?

LE CAPITAINE.

A vous dire vrai, je croyais.....

SAINTE-CLAIRE.

N'avoir qu'à paraître pour opérer une conversion.

LE CAPITAINE.

La vôtre ne me semble pas très-facile.

SAINTE-CLAIRE.

Monsieur juge sainement.

LE CAPITAINE.

Mais je n'en désespère pas.

SAINTE-CLAIRE.

Ce serait un désespoir un peu prématuré.

LE CAPITAINE.

Charmante religieuse?

SAINTE-CLAIRE.

Aimable dragon?

LE CAPITAINE.

Les moments sont précieux. Tâchons de nous entendre.

SAINTE-CLAIRE.

Bien volontiers. Parlez, je vous écoute.

LE CAPITAINE.

Vous pensez bien que je ne suis pas ici selon saint Benoît?

SAINTE-CLAIRE.

Cela se devine, et de reste.

LE CAPITAINE.

Que je ne peux pas y rester éternellement?

SAINTE-CLAIRE.

Vous seriez bien à plaindre d'en avoir seulement la pensée.

LE CAPITAINE.

Le cloître vous ennuie?

SAINTE-CLAIRE.

A la mort.

LE CAPITAINE.

Il faut en sortir, et à l'instant.

SAINTE-CLAIRE.

En sortir, j'y compte; à l'instant, c'est une autre affaire.

LE CAPITAINE, montrant la muraille.

Je suis arrivé par-là, nous partirons par le même chemin.

SAINTE-CLAIRE.

Je crains les chemins difficiles, et vos intentions apostoliques ne me rassurent pas du tout.

LE CAPITAINE.

Mes intentions! mais je vous jure que je n'en ai aucune qui puisse....

SAINTE-CLAIRE.

J'en ai, moi, et dont je ne m'écarterai point.

LE CAPITAINE.

Peut-on, sans être indiscret, vous demander quelles sont ces intentions?

SAINTE-CLAIRE.

Je n'ai jamais rien dissimulé. La vie monastique ne me convient pas du tout, vous pouvez en juger; j'ai résolu de me rendre à moi-même, vous le croirez aisément; mais je n'emploierai que les moyens avoués par la décence, et je me garderai bien d'aller courir les champs avec un dragon, et un dragon de votre tournure.

LE CAPITAINE, à part.

Voilà le plus aimable petit lutin que j'aie vu de ma vie.

SAINTE-CLAIRE, à part.

Voilà le plus dangereux missionnaire que je puisse rencontrer.

LE CAPITAINE.

Ma sœur?

SAINTE-CLAIRE.

Mon frère?

LE CAPITAINE.

Je voulais vous convertir, et je crois que c'est vous qui me convertirez.

SAINTE-CLAIRE.

Vous allez attaquer mon amour-propre; je vous déclare que je n'en ai point.

LE CAPITAINE.

Charmante, et point d'amour-propre! Vous êtes une femme accomplie.

SAINTE-CLAIRE.

Vous revenez à votre but... par un détour. Finesse inutile.

LE CAPITAINE.

Je n'emploie ni finesse, ni détour. La tête me tourne, et je crois que j'ai le cœur aussi vivement attaqué que l'esprit.

SAINTE-CLAIRE.

Votre état est alarmant? Heureusement ce mal subit ne sera pas de longue durée.

LE CAPITAINE.

Qui vous l'a dit?

SAINTE-CLAIRE.

Je le présume.

LE CAPITAINE.

Et si vous vous trompiez?

SAINTE-CLAIRE.

Ce serait un triomphe trop flatteur! Une petite religieuse voir un vainqueur à ses pieds!....

LE CAPITAINE.

Ah! vous persiflez! Revenons. J'ai été jusqu'ici passablement libertin.

SAINTE-CLAIRE.

Je le crois.

LE CAPITAINE.

Mais, je renonce à mes amours de garnison, et je me jette à corps perdu dans la réforme.

SAINTE-CLAIRE.

Et vous le dites d'un ton à persuader le contraire.

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas à mon ton, c'est à mon cœur qu'il faut croire.

SAINTE-CLAIRE.

Écoutez, monsieur le dragon, vous me parlez, je vous réponds; grace à mon étourderie, me voilà passablement compromise. Je vois que cette conversation me mènerait trop loin : je vous salue, et je vous quitte.

LE CAPITAINE.

Un moment. Il est toujours temps de nous quitter, et bientôt, peut-être, il ne le sera plus de prendre certains arrangements....

SAINTE-CLAIRE.

Des arrangements! l'expression est forte.

LE CAPITAINE.

Et si ceux que j'ai à vous proposer accordaient votre cœur et votre délicatesse?

SAINTE-CLAIRE.

Cela me paraît difficile.

LE CAPITAINE.

Rien de plus aisé. Vous quittez cette maison, vous rentrez dans le monde : qu'y ferez-vous?

SAINTE-CLAIRE.

Je ne sais.

LE CAPITAINE.

Avez-vous des parents.

SAINTE-CLAIRE.

Hélas, non.

LE CAPITAINE.

Une jeune personne de votre âge ne saurait vivre isolée. Il faut tenir à quelque chose, et le mariage est le moyen le plus sûr d'imposer silence aux méchants : voilà pour la délicatesse. Il vous faut un mari jeune, enjoué, qui ne vous lie que par la tendresse, qui n'ait d'empire que par les plaisirs : voilà pour le cœur. Je serai ce mari-là; je lève toutes les difficultés, je vous épouse ce soir, c'est une affaire conclue.

SAINTE-CLAIRE.

Vous allez un peu vite.

LE CAPITAINE.

Nos moments sont comptés. Un militaire est pressé de jouir, et nous nous marierons aujourd'hui, parce que je puis être tué demain.

SAINTE-CLAIRE.

Voilà qui est parfaitement arrangé.

LE CAPITAINE.

N'est-il pas vrai?

SAINTE-CLAIRE.

Si c'est une plaisanterie, elle est trop forte; si ce projet est sérieux, il est insensé.

LE CAPITAINE.

Je fais l'amour gaîment, et je ne plaisante pas. Loin qu'il y ait de la démence à vous aimer, plus je vous vois, plus je me trouve raisonnable.

SAINTE-CLAIRE.

Voilà le plus singulier hasard!.... Mais pensez donc que nous ne nous connaissons point.

LE CAPITAINE.

Je crois au contraire que nous nous connaissons beaucoup.

SAINTE-CLAIRE.

Que je ne possède absolument rien.

LE CAPITAINE.

Ni moi non plus. Je suis, dans toute l'étendue du mot, un capitaine sans-culottes.

SAINTE-CLAIRE.

Et je suis d'une étourderie....

LE CAPITAINE.

Oh! de ce côté-là, je n'aurai rien à vous reprocher. Vous voyez que nous tenons déja l'un à l'autre par les rapports les plus frappants, et si l'amour que vous m'avez inspiré était un de ces coups sympathiques....

SAINTE-CLAIRE.

Monsieur le capitaine, le désir de la liberté, si naturel à mon âge, l'espoir de la recouvrer bientôt,

m'ont exalté la tête à un point que je n'ai su d'aujourd'hui ni ce que j'ai fait, ni ce que j'ai dit. Nous venons d'avoir un entretien qui n'a pas le sens commun, et que ma situation seule peut rendre excusable aux yeux de la raison. Quelle que soit l'opinion que vous avez conçue de moi, quelles que soient vos intentions, je vous déclare que vous ne m'arracherez plus un mot, et que je vous attends au parloir : c'est là, qu'en présence de madame l'abbesse, je parlerai avec la franchise que vous me connaissez. Je me nomme madame Sainte-Claire, souvenez-vous-en, et prenez votre parti.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LE CAPITAINE, SEUL.

Voilà bien la plus inconcevable petite femme..... Ce mélange de légèreté, de graces, de décence, est d'une originalité..... Oui, je l'épouserai, quoi qu'en dise mon oncle..... Je me croyais un être incomparable, mais elle me vaut à tous égards, et nous ferons un couple unique.

SCÈNE XII.

LE CAPITAINE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, SŒUR GERTRUDE, entrant à reculons, les poings sur les côtés.

GERTRUDE.

Jour de dieu! ne vous y jouez point.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

La paix, ma sœur, la paix!

GERTRUDE.

La paix avec un dragon!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Qui n'est pas si diable qu'il est vert.

GERTRUDE.

Vouloir faire d'une sœur converse une vivandière.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et pourquoi pas?

GERTRUDE.

Et saint Benoît, et sa sainte règle?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je me moque de la règle, moi.

GERTRUDE.

N'approchez pas, ou je vous arrache les yeux.

LE CAPITAINE.

Le charmant petit caractère!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Cette fille est pire qu'un Allobroge.

GERTRUDE.

Qu'appelez-vous fille? Qu'appelez-vous Allobroge?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

En voici bien d'une autre.

GERTRUDE.

Il n'y a ici ni filles, ni Allobroges, et vous êtes un impertinent.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ma sœur.....

GERTRUDE.

Un Philistin.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

De grace....

GERTRUDE.

Un Amalécite.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Un diable qui t'emporte.

LE CAPITAINE, riant.

Ah, ah, ah, ah.

GERTRUDE.

Riez, monsieur l'officier, riez. Que faites-vous ici? Pourquoi profanez-vous cette maison? Par où y êtes-vous entrés, enfants de Belzébuth?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Il ne faut pas faire tant de bruit. On s'en ira par où on est venu.

GERTRUDE.

Oh, je l'espère.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et on vous plantera là, vous et vos grimaces.

GERTRUDE.

On fait des grimaces, parce qu'on a de la vertu. Indigne, apostat, athée!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Vieille imbécille! vieille cagote?

GERTRUDE.

Vieille! vieille! Je vais avertir nos dames, je vais ameuter tout le couvent. Ah, je suis une vieille, je suis une Allobroge! Vous verrez, vous verrez.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, LE CAPITAINE.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est une enragée que cette femme-là. Si tu étais un Autrichien.....

LE CAPITAINE.

Mon vieux camarade, tu n'es pas heureux en amour.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Une guenon, avec qui, depuis une heure, je me confonds en compliments.

LE CAPITAINE.

De la modération....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et qui me traite comme un valet de carreau.

LE CAPITAINE.

Allons, console-toi, c'est un petit malheur. J'ai de grandes nouvelles à t'apprendre.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Vous en parlez bien à votre aise. C'est pourtant vous qui me valez cette algarade. J'avais bien affaire d'entrer dans cette maudite maison! De la modération! de la modération! Le premier maître d'armes du régiment, dont la réputation échoue devant le fouille-au-pot de la communauté! Je voulais faire son bonheur, la placer avantageusement, lui donner un poste honorable à la suite de l'armée : pour prix de

mes soins, elle veut m'arracher les yeux, et vous voulez que je me modère! Allons, les voilà trois, à présent.

(Il passe à gauche du capitaine.)

SCÈNE XIV.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, LE CAPITAINE, SAINTE-AGNÈS, SAINTE-SCHOLASTIQUE, SŒUR GERTRUDE.

(Pendant cette scène, le capitaine conte ses affaires au maréchal-des-logis, et ils rient ensemble à l'écart.)

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Oui, sœur Gertrude, vous avez tort.

GERTRUDE.

Comment, j'ai tort!

SAINTE-AGNÈS.

Oui! tout-à-fait tort.

GERTRUDE.

Quoi! je rencontrerai ici deux hommes, deux effrontés, et il faudra que je me taise!

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

L'esprit de charité abhorre l'éclat.

SAINTE-AGNÈS.

Et l'amour du prochain le défend.

GERTRUDE.

Il n'y a ni charité, ni amour du prochain qui tienne, et c'est le cas, ou jamais, d'être très en colère.

SAINTE-AGNÈS.

Ah! sœur Gertrude, qu'avez-vous dit?

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

La colère, ma sœur, est un péché énorme.

SAINTE-AGNÈS.

Un cas réservé.

GERTRUDE.

Mais quel parti prendre avec ces impies?

SAINTE-AGNÈS.

Il faut leur opposer la douceur.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

La patience.

SAINTE-AGNÈS.

Les vertus modestes qui ramènent la brebis égarée.

GERTRUDE.

Savez-vous ce que ce vieux damné voulait faire de moi? une vivandière.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Hé bien, ma sœur, vous pouviez vous résigner.

SAINTE-AGNÈS.

Oui, par esprit de pénitence.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Et vous faire un mérite de votre résignation.

GERTRUDE.

Jesus, *Maria!* Je n'entends plus rien à votre logique.

SAINTE-AGNÈS.

Mais pensez donc que ces gens-là sont les plus forts.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Et que la faible colombe ne peut résister à la serre du vautour.

GERTRUDE.

Oh, je résisterai, moi. Demandez à ces ricaneurs si je sais me défendre.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Sœur Gertrude, vous sentez-vous assez de ferveur pour briguer les honneurs du martyre?

SAINTE-AGNÈS.

Pour vous offrir en holocauste?

GERTRUDE.

Ah! je voudrais bien que cet envoyé de satan entreprît de me martyriser : par saint Benoît! je lui ferais voir beau jeu.

SAINTE-AGNÈS.

Ma sœur, nous sommes dans un état de quiétude qui nous permet de nous expliquer sans passion. Retirez-vous, s'il vous plaît.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Allez, ma sœur, allez.

GERTRUDE.

Allons donc; mais, défiez-vous d'eux.

SAINTE-AGNÈS.

Reposez-vous sur notre expérience.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Et ne parlez de ceci à personne.

SAINTE-AGNÈS.

Évitons le scandale.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

A personne. Évitons le scandale.

GERTRUDE, en sortant.

Évitons le scandale.

SCÈNE XV.

SAINTE-AGNÈS, SAINTE-SCHOLASTIQUE, LE CAPITAINE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, bas.

Cet homme est-il sûr?

SAINTE-AGNÈS, bas.

Peut-on s'expliquer devant lui?

LE CAPITAINE.

C'est peut-être mon meilleur ami.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Mon capitaine, vous croyez plaisanter? Ce que vous m'avez fait faire aujourd'hui prouve bien que....

LE CAPITAINE.

Oui, mon camarade, nous allons au feu ensemble. En amour, je te laisse en arrière; mais, que veux-tu?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est la prérogative de votre âge.

SAINTE-AGNÈS, bas au capitaine.

Vous savez ce que vous m'avez dit?

LE CAPITAINE.

Je ne l'ai pas oublié.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, bas.

Je me rappelle vos discours.

LE CAPITAINE.

Et moi, madame, et moi.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Écoutez, mon enfant, vous ne pouvez rester ici.

SAINTE-AGNÈS.

Non, sans doute. Cette sœur Gertrude est une bonne fille.....

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Une fille selon la règle, mais qui, par un zèle indiscret, peut faire une imprudence, et nous compromettre toutes les deux. Mère discrète, vous avez votre pavillon, il faut y renfermer ce cher enfant et son camarade.

SAINTE-AGNÈS.

Vous avez raison. Ils seront là très en sûreté; et si Gertrude parle, si on nous interroge, vaincus par nos exhortations, ils auront repassé les murs.

LE CAPITAINE, à part.

Et mon adorable étourdie qui m'attend au parloir!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ah ça, mesdames, mange-t-on chez vous?

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Comment, si on mange? mais, vous êtes dans la terre promise.

SAINTE-AGNÈS, au capitaine.

J'ai des biscotins d'une légèreté, d'une délicatesse! Je les ai faits moi-même, je vous les réserve.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

J'ai des sirops d'une fraîcheur! vous m'en direz votre avis.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Une tranche de jambon, une bouteille de vin....

SAINTE-AGNÈS.

Vous aurez cela.

LE CAPITAINE.

Mesdames, vous me proposez le plus délicieux esclavage : cependant, nous allons nous retirer, et demain.....

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Oh, je m'y oppose.

SAINTE-AGNÈS.

Et moi aussi.

LE CAPITAINE, à part.

Me voilà pris dans mes propres filets. (*A toutes deux.*) J'ai pour vous une incroyable vénération, je tremble de vous compromettre, et je m'immole à votre sûreté. (*Les regardant l'une après l'autre.*) Je pars, mais pour revenir bientôt à vos pieds : demain, je suis à vos genoux.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Adieu vignoble, adieu jambon.

(Ils vont pour monter le mur, on entend la trompette.)

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Qu'allez-vous faire? Cette rue est pleine de troupes.

LE CAPITAINE.

Elle a raison.

(On sonne encore.)

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

On sonne le boute-selle, et nous n'y serons pas.

LE CAPITAINE.

Mon ami, si c'était pour une affaire?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Il y aurait de quoi se brûler la cervelle.

SAINTE-AGNÈS.

Et entrez donc, petit récalcitrant.

LE CAPITAINE.

Mesdames, je veux savoir à quoi m'en tenir; ceci passe le jeu.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Je vais envoyer le jardinier....

LE CAPITAINE.

Qu'il veille au moment où nous pourrons nous échapper, et, je vous en prie, soyez exacte. Notre vie en dépend.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

On brave un mois de cachot; mais l'infamie.....

LE CAPITAINE.

Est le bourreau des Français.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Mais, décidez-vous donc; il n'y a pas un moment à perdre.

SAINTE-AGNÈS.

Entrez, mon fils.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Entrez, mon cher enfant.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, entrant.

Voilà pourtant où mènent vos plaisanteries.

(Ils entrent dans le pavillon.)

SCÈNE XVI.

SAINTE-AGNÈS, SAINTE-SCHOLASTIQUE.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, à part.

Voyons si je pourrai enfin l'éloigner.

SAINTE-AGNÈS, à part.

Tâchons de nous en défaire.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Madame, il faut penser à approvisionner nos reclus.

SAINTE-AGNÈS.

Sans doute, madame. Occupez-vous de cela.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Je vous laisse ce soin; je connais votre prévoyance.

SAINTE-AGNÈS.

C'est moi qui compte sur la vôtre.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Madame, vous êtes quelquefois d'une obstination...

SAINTE-AGNÈS.

C'est vous, madame, qui ne cédez jamais. (*A part.*) Il faut la mettre dans la confidence; car, ceci ne finirait pas.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, à part.

Je vais lui tout déclarer. Je ne vois que ce parti à prendre. (*Lui parlant.*) Ma sœur, nous avons toutes nos faiblesses.

SAINTE-AGNÈS.

C'est un malheur attaché à la nature humaine.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Que celle qui s'en croit exempte jette la première pierre.

SAINTE-AGNÈS.

Assurément ce ne sera pas moi.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Ni moi, madame.

SAINTE-AGNÈS.

Nous avons prononcé des vœux d'une rigueur....

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Et à un âge où ce sacrifice est sans prix.

SAINTE-AGNÈS.

La clôture, l'obéissance.....

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Passe, passe.

SAINTE-AGNÈS.

La pauvreté même.....

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Peut se supporter.

SAINTE-AGNÈS.

Mais l'abnégation totale de son être....

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Est bien dure, ma sœur, est bien dure!

SAINTE-AGNÈS.

Sainte Monique était mariée.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Et nous lui devons le grand saint Augustin.

SCÈNE XVII.

SAINTE-AGNÈS, SAINTE-SCHOLASTIQUE, SAINTE-CLAIRE, dans le fond.

SAINTE-AGNÈS.

Pourquoi n'imiterait-on pas sainte Monique?

SAINTE-SCHOLASTIQUE, minaudant.

Mais, je ne suis pas loin de suivre son exemple.

SAINTE-AGNÈS.

Tout de bon, ma sœur? Ah! vous me ravissez. Je me propose aussi de l'imiter dans peu.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Ah! chère Sainte-Agnès!

SAINTE-AGNÈS.

Ah! chère Scholastique!

(Elles s'embrassent.)

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Avez-vous fait un choix?

SAINTE-AGNÈS.

Et vous, ma tendre amie?

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

J'ai inspiré un penchant vertueux à l'homme le plus aimable.....

SAINTE-AGNÈS.

J'ai le bonheur de plaire à un petit être accompli.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Il a la beauté d'un archange.

SAINTE-AGNÈS.

Et le courage des Machabées.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Une onction dans le discours!....

SAINTE-AGNÈS.

Une grace sous l'habit militaire!....

SAINTE-SCHOLASTIQUE, à part.

Sous l'habit militaire! (*Haut.*) Enfin c'est....

SAINTE-AGNÈS.

Le petit capitaine que je tiens sous la clef.

SAINTE-CLAIRE.

Sous la clef!

SAINTE-SCHOLASTIQUE, avec aigreur, après un moment de stupéfaction.

Assurément, madame, vous vous trompez.

SAINTE-AGNÈS.

Pas du tout, madame, je sais ce que je dis.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Bien certainement c'est moi qu'il aime.

SAINTE-AGNÈS.

Cela ne se peut pas, il m'a protesté le contraire.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Comme l'amour-propre vous égare!

SAINTE-AGNÈS.

Comme le vôtre vous aveugle!

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Voulez-vous que je vous confonde?

SAINTE-AGNÈS.

Oh! je vous mets au défi.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

Ouvrez, et que ce cher enfant prononce.

SAINTE-CLAIRE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah!

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

C'est Sainte-Claire; elle a tout entendu.....

SAINTE-AGNÈS, sortant.

Je me sens rouge jusqu'au blanc des yeux.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, sortant.

Ma confusion est inexprimable!

SAINTE-CLAIRE, les prenant par la main, et les ramenant sur le devant de la scène.

Et vos vœux, mesdames, et la règle, et madame l'abbesse, et monseigneur notre évêque! Ah! ah! ah! ah!

(Sainte-Scholastique et Sainte-Agnès sortent en grommelant et en se querellant.)

SCÈNE XVIII.

SAINTE-CLAIRE, SEULE.

Voilà comment sont faits les trois-quarts des humains. Pleins d'indulgence pour eux-mêmes, inexorables pour les autres; redoutant la médisance, et toujours prêts à médire; se permettant sans scrupule ce qu'ils blâment hautement dans autrui.... Ne vais-je pas philosopher pour la première fois de ma vie? C'est bien là le moment..... Il résulte de l'entretien de ces dames, que mon petit capitaine leur a plu à toutes deux; tant mieux. Je veux que toutes les femmes en raffolent. Mais il me semble aussi qu'il les a flattées l'une et l'autre d'un espoir.... Voilà ce que je ne veux

pas, par exemple. Où vais-je m'arrêter? Il est jeune, enjoué; il s'ennuyait, et se sera donné la comédie à leurs dépens : il n'y a pas grand mal à cela.... Il s'ennuyait. Et pourquoi s'ennuyait-il ce beau monsieur? Que ne venait-il au parloir? Je grillais de m'entendre appeler, j'étais sur les épines. C'est que je l'aime; oh, je l'aime comme on aime pour la première fois! Et je crois que je suis piquée de ne lui pas trouver l'empressement que je voudrais.... que je devrais lui inspirer, tranchons le mot. Oui, je suis piquée, très-piquée, et je lui ferai une mercuriale.... Mais il faut penser au plus pressant. Il est renfermé ici, et son régiment vient y faire une perquisition. On le trouvera, on ne croira jamais qu'il y soit pour le compte de ces dames. Pour peu qu'il parle, moi, je rougirai, je balbutierai, j'aurai l'air de m'être concertée avec lui, et l'estime de ses chefs.... Voilà ce qui m'embarrasse. Il avait bien affaire de s'amuser de ces deux prudes!.... C'est moi seule qui ai tort; oui, j'ai tort, absolument tort : pourquoi leur rire au nez? Quelle imprudence! si j'avais été raisonnable, je les aurais tranquillement écoutées, et j'aurais découvert la cachette.... Il faut pourtant que je le trouve, et où le chercher maintenant? (*Elle tourne, et appelle à demi-voix.*) Capitaine! capitaine!.... Il n'est pas enfermé dans le corps de logis, du moins il n'y a point d'apparence..... Oh! le mauvais petit sujet! (*Elle appuie sa tête contre la croisée du pavillon; elle tousse, et on tousse aussi en dedans.*) Ah! me voilà tranquille!

LE CAPITAINE, en dedans.

Mesdames, êtes-vous là ?

SAINTE-CLAIRE.

Non, monsieur, ce ne sont pas ces dames.

LE CAPITAINE.

Ah! charmante Sainte-Claire, de grace, ouvrez-moi.

SAINTE-CLAIRE.

Attendez madame Sainte-Agnès.

LE CAPITAINE.

Vous êtes près de moi, et vous voulez que j'attende ?

SAINTE-CLAIRE.

Vous lui êtes trop cher pour qu'elle abuse de votre patience.

LE CAPITAINE.

Ouvrez, je vous en conjure.

SAINTE-CLAIRE.

Je n'ai pas la clef.

LE CAPITAINE.

Je vais briser la porte.

SAINTE-CLAIRE.

Je vous le défends.

LE CAPITAINE.

Passons par la fenêtre. L'espagnolette est cadenatée.

SAINTE-CLAIRE.

Cassez un carreau.

(Le capitaine casse un carreau, et sort avec le maréchal-des-logis.)

SCÈNE XIX.

SAINTE-CLAIRE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS. LE CAPITAINE.

SAINTE-CLAIRE.

Monsieur a son confident.

LE CAPITAINE.

Ah! ma chère Sainte-Claire!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Elle est, ma foi, jolie!

SAINTE-CLAIRE.

Hé bien, monsieur, que me voulez-vous?

LE CAPITAINE.

Comment, ce que je veux? Pouvez-vous me le demander, vous qui savez.....

SAINTE-CLAIRE.

Ah! vous allez me faire une histoire. Vous croyez avoir affaire à un enfant : on ne me mène pas, je vous en avertis.

LE CAPITAINE.

Madame a de l'humeur.

SAINTE-CLAIRE.

Madame a sans doute ses raisons.

LE CAPITAINE.

Peut-on les lui demander?

SAINTE-CLAIRE.

Je vous conseille de m'interroger.

LE CAPITAINE.

Une mauvaise plaisanterie exciterait-elle un mouvement de jalousie?

SAINTE-CLAIRE.

Moi, jalouse! et de qui?

LE CAPITAINE.

Que sais-je? Peut-être Sainte-Agnès....

SAINTE-CLAIRE.

Je ne puis être jalouse ni de Sainte-Agnès, ni de Sainte-Scholastique, ni de personne au monde, monsieur. Je me connais, et me rends justice.

LE CAPITAINE.

Sans doute, mais....

SAINTE-CLAIRE.

Quoi! mais? Savez-vous que vous avez un fonds d'amour-propre révoltant. Il n'est pas de jalousie sans amour, et, grace au ciel, je ne vous aime pas, et n'en ai nulle envie.

LE CAPITAINE.

Vous êtes décidée.

SAINTE-CLAIRE.

Je tâche d'avoir la raison de mon côté, et quand j'ai pris mon parti, je ne cède jamais: j'ai du caractère.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Enfin vous trouvez à qui parler.

LE CAPITAINE.

Voilà un ton auquel je ne suis pas accoutumé.

SAINTE-CLAIRE.

Vous aurez la bonté de vous y faire.

LE CAPITAINE.

C'est votre dernier mot?

SAINTE-CLAIRE.

Absolument.

LE CAPITAINE.

Eh bien, madame, parlons d'autre chose.

SAINTE-CLAIRE.

Soit.

LE CAPITAINE.

Vous avez sans doute entendu la trompette?

SAINTE-CLAIRE.

Après?

LE CAPITAINE.

Le régiment doit être à cheval?

SAINTE-CLAIRE.

Au contraire, le régiment est à pied.

LE CAPITAINE.

A pied! Et que va-t-on faire?

SAINTE-CLAIRE.

Une visite dans cette maison.

LE CAPITAINE.

Ah! je respire. Ceci s'arrangera avec un mois d'arrêts.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Touchante perspective!

LE CAPITAINE.

Je ferai ta paix avec mon oncle.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Oui, à la fin du mois. C'est consolant.

SAINTE-CLAIRE.

Vous avez un oncle au régiment ?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Rien que le colonel.

SAINTE-CLAIRE.

Je le plains bien sincèrement.

LE CAPITAINE.

Mon dieu, qu'un homme est sot quand il est amoureux!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Voilà une grande vérité, par exemple.

LE CAPITAINE.

C'est bien vous qui me menez comme un enfant. Vous êtes la femme la plus indéchiffrable....

SAINTE-CLAIRE.

Il ne vous reste plus qu'à me dire des injures.

LE CAPITAINE.

Mais expliquez-vous donc, car vous me faites une querelle qui n'a pas le sens commun, et qui m'étourdit à un point....

SAINTE-CLAIRE.

Que je m'explique? Je vais m'expliquer. Que faites-vous ici? Pourquoi y êtes-vous encore? Il y a une heure que je vous ai ordonné d'en sortir, et que vous devriez être parti.

LE CAPITAINE, avec vivacité.

Hé, je n'en ai pas trouvé le moment.

(On sonne la cloche.)

SAINTE-CLAIRE.

Entendez-vous la cloche? C'est pour assembler nos

dames; c'est votre colonel qui entre. Voyez-vous s'il bougera? Avez-vous envie de vous trouver nez à nez avec votre oncle? Que pensera-t-il de tout ceci? que c'est pour moi que vous êtes entré dans le couvent, que c'est moi qui vous y retiens, que je suis une inconséquente, sans raison, sans jugement. Et vous m'aimez, vous, homme sans docilité, sans complaisance, incapable du moindre sacrifice!

LE CAPITAINE.

Ah! mon aimable amie, je crois lire dans votre cœur. Mais j'ai besoin d'un aveu; que cet aveu me rassure, et je n'ai plus rien à désirer.

SAINTE-CLAIRE.

Si je ne vous aimais pas, que m'importerait l'opinion de votre oncle? Que me ferait celle du monde entier? Oui, je vous aime, et de toute mon ame. Mais allez-vous-en.

LE CAPITAINE, sautant à la muraille.

Le régiment est en bataille dans la rue.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Nous voilà jolis garçons.

LE CAPITAINE.

Cachez-nous quelque part, à la cave, au grenier, dans votre cellule....

SAINTE-CLAIRE.

Et où voulez-vous que je vous mette? Les dragons entreront partout. Ah! mon ami, quelle situation!

LE CAPITAINE.

Je déshabille saint Martin.

(Il monte à la statue.)

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et moi, je serai le diable, n'est-il pas vrai ?

LE CAPITAINE.

Hé, mon camarade, d'un diable à un dragon la différence est imperceptible.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Va donc pour le diable. Quelque traitement qu'on nous réserve, nous ne l'aurons parbleu pas volé.

SAINTE-CLAIRE, les aidant.

La plaisante aventure! Dans un autre moment, j'en rirais jusqu'aux larmes.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ah ça, ferme sur les étriers.

LE CAPITAINE.

Immobile à ton poste.

SAINTE-CLAIRE.

Vous voilà bien, tout-à-fait bien, à merveille : gardez de faire le moindre mouvement. Je rejoins nos dames, et je paraîtrai, s'il est possible, ne prendre aucune part aux évènements de la soirée.

SCÈNE XX.

LE CAPITAINE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je joue ici un joli personnage..... Et je n'ai pas dîné.

LE CAPITAINE.

A-t-on faim quand on aime ?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je ne suis pas amoureux, moi.

LE CAPITAINE.

Et sœur Gertrude?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Que le diable la serre.

LE CAPITAINE.

Te voilà en costume. Fais toi-même ta commission.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Chit. J'entends quelqu'un.

SCÈNE XXI.

L'ABBESSE, LE COLONEL, SAINTE-AGNÈS, SAINTE-SCHOLASTIQUE, SAINTE-CLAIRE, LE CAPITAINE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, à l'enseigne; RELIGIEUSES au fond, à la droite de l'abbesse, DRAGONS au fond, à la gauche.

LE COLONEL, aux religieuses.

Oui, citoyennes, vous allez rentrer dans le monde. Les plus jeunes contribueront à l'embellir; les plus âgées prouveront sans doute, par leur prudence et leurs lumières, que la retraite ne leur a pas été inutile. (*A l'abbesse.*) Voici encore un pavillon que je n'ai pas visité.

SAINTE-AGNÈS, à part.

Miséricorde!

L'ABBESSE.

C'est une de ces petites retraites où nos dames passent leurs moments de loisir.

LE COLONEL.

Permettez que je remplisse exactement ma mission. Je me fais d'avance un plaisir de publier que je n'ai trouvé chez vous ni armes, ni personnes suspectes, et de garantir même la pureté de vos intentions. Faites ouvrir, je vous en prie.

L'ABBESSE.

Madame Sainte-Agnès, vous entendez?

SAINTE-CLAIRE, à part.

Quelle transe! Ah! je suis bien vengée!

SAINTE-AGNÈS.

Madame.... je désirerais.... que monsieur le colonel voulût me dispenser....

LE COLONEL.

Cela ne se peut pas, citoyenne.

SAINTE-AGNÈS.

Ce cabinet.... renferme... bien des petites choses à mon usage, et...

LE COLONEL, souriant.

Soyez tranquille, citoyenne, je suis discret.

SAINTE-AGNÈS, à part.

Quel supplice!..... (*haut.*) D'ailleurs..... j'y vais rarement; cette porte ferme mal, et je ne réponds pas.... de ce qui peut être là-dedans.

LE COLONEL, poussant la porte.

La porte ferme très-bien, et votre résistance m'étonne. Ouvrez, madame, ou je serai contraint d'employer des moyens dont je ne me servirais qu'à regret.

SAINTE-AGNÈS.

Voilà la clef; permettez que je vous dise un mot.

LE COLONEL.

Rien de secret entre nous, s'il vous plaît; mon devoir me le défend : entrons, camarades.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, à part.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SAINTE-AGNÈS, à part.

Je suis morte.

L'ABBESSE.

Qu'avez-vous, mesdames? vous m'inquiétez. Sainte-Agnès, auriez-vous fait quelqu'imprudence?

LE COLONEL, à l'abbesse, se plaçant à sa droite.

Rien, citoyenne, et j'en suis enchanté. Je termine mon opération de la manière la plus agréable, puisque je veux vous rendre la justice que vous méritez.

SAINTE-AGNÈS, à Sainte-Scholastique.

Je m'y perds.

SAINTE-SCHOLASTIQUE.

C'est un miracle, ma sœur.

SAINTE-CLAIRE.

Celui-là est de ma façon.

SCÈNE XXII.

L'ABBESSE, LE COLONEL, SAINTE-AGNÈS, SAINTE-SCHOLASTIQUE, SAINTE-CLAIRE, LE CAPITAINE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, à l'enseigne; RELIGIEUSES au fond, à la droite de l'abbesse, DRAGONS au fond, à la gauche, UN OFFICIER, venant entre l'abbesse et le colonel.

L'OFFICIER.

J'ai cherché votre neveu dans les cafés, dans les

auberges; j'ai fait le tour de la ville, et personne n'a pu m'en donner de nouvelles.

L'ABBESSE.

Vous cherchez un neveu?

LE COLONEL.

Dont l'absence m'inquiète, à vous dire vrai. Il a l'habitude de faire des sottises; il n'a pas celle de manquer à son devoir.

L'ABBESSE.

Il sert sans doute sous vos ordres?

LE COLONEL.

Il est capitaine au régiment. C'est un jeune homme da la plus jolie figure, d'un cœur excellent, aimable, plein d'esprit, de valeur, plus instruit qu'on ne l'est ordinairement à son âge; mais d'une folie, d'une étourderie dont on ne peut se faire d'idée.

SAINTE-CLAIRE, à part.

Le voilà, trait pour trait.

L'ABBESSE.

Ses qualités lui donnent bien des droits à votre indulgence.

LE COLONEL.

Aussi, je l'aime de tout mon cœur. Cependant, quand il paraîtra, je ferai un bruit...

(Pendant cette scène, Gertrude entre, et se prosterne aux pieds de saint Martin, jusqu'à ce que le capitaine éclate de rire.)

L'ABBESSE.

Pour la forme.

LE COLONEL.

Oh, rien que cela. Que voulez-vous? l'âge amènera

la raison. J'avoue même ma faiblesse : quelque dessein que j'aie de gronder, quelque sujet que j'en puisse avoir, il rit, il caresse, il me fait des contes; ses saillies me désarment, et, sans le sérieux que je suis contraint d'affecter, je rirais souvent de tout mon cœur, et de ma prétendue colère et de son originalité.

LE CAPITAINE, qui, pendant le couplet précédent s'est beaucoup contraint, éclate de rire à la fin, et descend.

Ah! ah! ah! ah!

GERTRUDE.

Au prodige! au miracle! saint Martin vient de rire, et très-distinctement.

L'OFFICIER.

Saint Martin vient de rire..... (*Il approche.*) Hé, parbleu, c'est le capitaine et le vieux camarade. La plaisante équipée!

LE COLONEL, à l'abbesse.

Que lui dire à présent? Il a tout entendu.

L'ABBESSE.

Pardonner, c'est le plus court.

LE CAPITAINE.

Mon cher oncle, vous avez un peu compromis la dignité de votre caractère, mais je n'en abuserai pas. Faisons-nous loyalement la guerre, et supposons que je n'aie rien entendu. Voyons, donnez-vous carrière, grondez, querellez, apostrophez, et je vous réponds que vous avez tort.

LE COLONEL.

Ceci est un peu fort; à la preuve, citoyen.

LE CAPITAINE.

C'est où j'en veux venir. Le conseil de guerre arrête une visite dans cette maison ; la trompette sonne, le régiment s'assemble, et vous entrez : j'étais déja à mon poste. J'ai fait ce qu'une armée n'aurait pu faire, c'est de là que j'ai tout vu, tout entendu, et que j'ai pénétré les plus secrètes pensées. Vous voyez, citoyen, que mon zèle et mes services l'emportent de beaucoup sur mon inexactitude apparente, et que le colonel le plus sévère n'aurait absolument rien à me reprocher.

LE COLONEL.

Et qu'a produit ce zèle dont vous me parlez avec tant d'emphase?

LE CAPITAINE.

Rien de bien intéressant pour la république, j'en conviens; mais j'ai fait des découvertes qui peuvent assurer votre repos.

LE COLONEL.

Et peut-on savoir, citoyen, quelles sont ces découvertes?

LE CAPITAINE.

D'abord, je demande grace pour le vieux camarade, qui n'a d'autre tort que d'avoir cédé à mes instances.

LE COLONEL.

Accordé.

LE CAPITAINE.

Il n'y a que le meilleur oncle qui puisse avoir de pareils procédés.

(Il l'embrasse.)

LE COLONEL.

Au fait, citoyen, au fait.

LE CAPITAINE.

Je vais maintenant vous parler raison, pour la première fois de ma vie.

L'ABBESSE.

Il est de bonne foi, au moins.

LE CAPITAINE.

Vous me trouvez aimable, plein d'esprit, tout le monde en convient; brave, il n'y a pas de mérite à cela; étourdi, vous avez raison; mais j'ai le cœur excellent, et c'est d'une grande ressource. Vous pouvez, d'un mot, faire de moi l'homme le plus sensé et le plus réfléchi.

LE COLONEL.

Si je fais une pareille métamorphose, je ne doute plus de rien.

LE CAPITAINE.

Je vais vous étonner davantage. J'ai pensé, oui, j'ai pensé, et me suis dit : Qu'est-ce qu'un étourdi? c'est un être dont l'imagination vole d'objet en objet, sans s'arrêter à aucun, qui ne jouit de rien, parce que ses désirs n'ont pas de but déterminé; qui embrasse l'ombre, et laisse échapper la réalité; qui a le cœur vide et la tête exaltée : suivez-moi, s'il vous plaît.

LE COLONEL.

Je ne perds pas un mot.

LE CAPITAINE.

Et j'ai ajouté : Le bonheur est en nous. Il ne faut, pour le saisir, que régler ses moyens, au lieu d'en

abuser; troquer la frivolité contre un grain de raison; ne point écouter sa tête, et consulter son cœur; ne plus dire de jolies choses à toutes les femmes, mais, s'attacher sérieusement à une seule. Ce raisonnement m'a paru dicté par le bon sens, et j'ai résolu de me marier.

SAINTE-SCHOLASTIQUE, à part.

Il est charmant!

SAINTE-AGNÈS, à part.

Il est adorable!

LE COLONEL.

Et le mot que vous attendez, c'est mon consentement?

LE CAPITAINE.

Précisément, citoyen.

LE COLONEL.

Quand je voudrai du mal à une femme, je lui conseillerai de vous épouser.

LE CAPITAINE.

Mais pensez donc que vous faites le procès à l'étourdi, et que vous le confondez avec l'homme raisonnable. Figurez-vous votre neveu marié à une femme jeune, jolie et enjouée; voyez-le dans son petit ménage, toujours tendre et toujours aimé; représentez-vous mon cher oncle passant ses quartiers d'hiver avec nous, et une nièce charmante souriant au récit de ses exploits guerriers. Je vois d'ici le tableau. Vous êtes assis dans un grand fauteuil, les pieds sur les chenets, ma femme est à vos côtés. Elle a une main dans les vôtres, et de l'autre elle soutient un petit

marmot qui balbutie votre nom. Un regard tendre s'échappe de temps à autre, et pénètre mon cœur du sentiment intime de sa félicité. Vous jouissez de tout cela. Vous éprouvez des sensations qui vous étaient inconnues. Votre existence est doublée, votre bonheur est parfait, et c'est à moi que vous en êtes redevable.

L'ABBESSE.

Colonel, ce jeune homme est plus sage que vous ne pensez.

LE COLONEL.

Son tableau me séduit. Mais où trouveras-tu cette nièce que tu as peinte sous des couleurs aussi favorables?

LE CAPITAINE, prenant Sainte-Claire par la main.

La voilà.

SAINTE-AGNÈS, en sortant.

Nous sommes jouées!

SAINTE-SCHOLASTIQUE, en sortant.

C'est une abomination!

LE COLONEL.

Le portrait n'est pas flatté. Je crois facilement que cette jeune personne te convient; mais il faut qu'elle me convienne un peu aussi.

SAINTE-CLAIRE.

Ce qui arrive en ce moment est précisément ce que je voulais éviter. Le travestissement de votre neveu peut vous donner de moi des idées défavorables; mais pensez qu'il n'est dans cette ville que d'hier, et que le hasard seul a conduit tout ceci.

LE COLONEL, à l'abbesse.

Citoyenne, qu'est cette aimable enfant?

L'ABBESSE.

Une orpheline sans fortune.

LE COLONEL.

Ce n'est pas cela que je vous demande. Autrefois, en France, comme ailleurs, on épousait un nom ou une dot; aujourd'hui nous épousons des femmes, et nous nous en trouvons bien. Son caractère?

L'ABBESSE.

Le plus heureux mélange de gaieté et de raison.

LE COLONEL.

Hé bien, qu'en dites-vous?

L'ABBESSE.

Qu'il ne sera pas le premier que le mariage aura rendu raisonnable.

LE COLONEL.

A la bonne heure. Mais le mariage est bien dangereux dans son état. (*A son neveu.*) Tu peux être tué: que laisseras-tu au petit marmot?

LE CAPITAINE.

Sa mère à consoler, et mon exemple à suivre.

LE COLONEL.

Tu le veux?

LE CAPITAINE.

Oh! très-décidément.

LE COLONEL.

Tu lui plais?

LE CAPITAINE.

Je l'espère.

LE COLONEL.

Cela ne suffit pas. Allons, ma belle enfant, laissez parler votre cœur.

SAINTE-CLAIRE.

Mon silence, monsieur, ne vous répond-il pas?

LE COLONEL.

C'est une affaire finie. Je donne la moitié de mon bien.

LE CAPITAINE.

Ah! mon oncle!

LE COLONEL.

C'est pour le fauteuil et les chenets; voilà tout ce que je puis au tableau. Le reste te regarde.

FIN DES DRAGONS ET DES BÉNÉDICTINES.

LES DRAGONS
EN CANTONNEMENT,

OU LA SUITE

DES BÉNÉDICTINES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE GÉNÉRAL.	MM. DUVAL.
LE COLONEL.	SAINT-CLAIR.
LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.	FROGÈRE.
PREMIER DRAGON.	TIERCELIN.
SECOND DRAGON.	BRUNESEAU.

Personnages muets.

UN LIEUTENANT-COLONEL.
UN CAPITAINE.
UN LIEUTENANT.
UN SOUS-LIEUTENANT.
UN AIDE-DE-CAMP.
HUIT OU DIX DRAGONS.

LA VEUVE.	Mmes GERMAIN.
SAINTE-CLAIRE, en habit d'amazone, à l'uniforme du régiment.	SAINT-CLAIR.
GERTRUDE.	PÉLICIER.
UNE PETITE FILLE.	FROGÈRE.

La scène est dans un village, sur les derrières de l'armée du nord.

Cette pièce a été représentée pour la première fois, sur le théâtre de la Cité, le vingt-cinq pluviose, an deux de la république.

LES DRAGONS
EN CANTONNEMENT.
COMÉDIE.

Le théâtre représente un village. Le fond est garni de fourgons chargés des équipages du régiment. Quelques caisses sont déja déchargées, et laissent voir des sabres, pistolets, selles, casques, porte-manteaux, etc. Un dragon est en faction aux équipages. A la gauche du spectateur, au premier plan, près l'avant-scène, est une maison apparente, demeure de la veuve. Près de la porte est un banc de pierre ou de gazon. A la droite, aussi au premier ou second plan, est une chaumière, logement de la vivandière; et plus bas, un hangar qui lui sert de boutique. Vis-à-vis le hangar sont des tables grossières et des escabelles de bois. Le théâtre est garni de dragons groupés de différentes manières, dont les uns jouent et les autres boivent.

SCÈNE I.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, assis sur une escabelle, à la gauche, au bord de l'avant-scène; PREMIER DRAGON, assis à une table, du même côté que le maréchal-des-logis; SECOND DRAGON, de même à la table, en face du premier : ils boivent une bouteille, en attendant le déjeuner.

PREMIER DRAGON.

ON nous a cantonnés dans un village charmant : nous sommes ici à merveille!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Un peu loin de l'armée, cependant.

SECOND DRAGON.

L'ennemi nous a vus d'assez près....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Pour ne pas nous oublier de si tôt....

PREMIER DRAGON.

Il est certain que nous nous sommes proprement battus avant-hier.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Comme nous nous battrons toujours.

PREMIER DRAGON.

Et nous les avons frottés....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Comme nous les frotterons toujours, quand nous serons bien conduits.

PREMIER DRAGON.

Quel dommage que nous ayons acheté la victoire par la mort de tant de braves camarades!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Leur mémoire ne mourra pas.

PREMIER DRAGON.

Non, sans doute; mais, le régiment a beaucoup souffert.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

On le reformera; nous sommes ici pour cela.

SECOND DRAGON.

Et nous serons bientôt au complet.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je l'espère : notre réputation.....

PREMIER DRAGON.

Et quelques semaines de repos ne nuiront pas au commerce du vivandier.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Quand tout le monde a fait son devoir, tout le monde est de bonne humeur, et tout le monde boit.

PREMIER DRAGON.

Ton capitaine a fait des prodiges dans ce dernier combat.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Aussi l'a-t-on nommé colonel sur le champ de bataille; et son oncle, qui était l'ame du régiment, a été fait général. J'aime qu'on récompense les braves gens.

PREMIER DRAGON.

Cependant tu ne les as pas quittés dans l'action, et te voilà encore maréchal-des-logis.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Tant mieux.

SECOND DRAGON.

Comment, tant mieux?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Sans doute: je suis enchanté qu'il y ait au régiment des gens qui vaillent mieux que moi.

PREMIER DRAGON.

Mais le nouveau lieutenant....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Est mon officier et le vôtre. Jeunes gens, je n'aime pas vos réflexions. Celui qui ne sait pas obéir, n'est pas digne de commander. Buvez.

SCÈNE II.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, PREMIER DRAGON, SECOND DRAGON.

GERTRUDE, apportant un plat, le met à la table des dragons, puis passe à la droite du second dragon.

Voilà vos grillades.

PREMIER DRAGON, au maréchal-des-logis.

Sais-tu que ta femme est ragoûtante?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Si elle ne m'avait ragoûté, je l'aurais laissée dans son couvent.

GERTRUDE.

Trève de compliments; mangez, mangez.

PREMIER DRAGON.

Citoyenne, ceci n'est qu'affaire d'honnêteté.

GERTRUDE.

Je vous en dispense.

SECOND DRAGON.

Elle n'est pas facile à manier.

GERTRUDE.

C'est bien dommage!

SECOND DRAGON, au maréchal-des-logis.

Camarade, tu déjeunes avec nous?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Sans doute, et je paie du vin. Femme, apporte bouteille.

GERTRUDE.

Bouteille?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Oui, bouteille.

GERTRUDE.

Non, par saint Benoît, je n'apporterai rien.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, se levant, et allant à la gauche de Gertrude.

Il m'est bien permis de boire mon vin, peut-être?

GERTRUDE.

Et de te ruiner, n'est-ce pas?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, retournant à la table.

Pas de raisons : j'ai vaincu pour la république, et je veux boire à sa prospérité.

GERTRUDE.

Se bien battre et boire de l'eau, c'est le moyen de faire sa réputation et sa fortune.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, revenant à sa femme.

Qu'appelles-tu, de l'eau? Je ne suis pas encore assez malade pour me réconcilier avec mes ennemis. Du vin!

GERTRUDE.

Non.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, entrant sous le hangar.

Non? Je vais en tirer.

SCÈNE III.

LES DEUX DRAGONS, GERTRUDE.

GERTRUDE, allant se mettre sur l'escabelle qu'occupait son mari.

Tire, tire; il y a un secret au robinet.

PREMIER DRAGON.

Savez-vous que vous n'êtes pas raisonnable?

GERTRUDE.

Que vous importe?

SECOND DRAGON.

Que votre mari est trop bon?

GERTRUDE.

Ah! ne m'échauffez pas les oreilles.

PREMIER DRAGON.

Et que vous lui ferez perdre ses pratiques?

GERTRUDE.

La belle perte, en effet! Il faut boire le profit avec eux. Allez, allez, on se passera bien de vous; la providence est là.

PREMIER DRAGON.

La providence boira ton vin, n'est-ce pas?

GERTRUDE.

On a vu des choses bien plus miraculeuses; mais vous ne croyez à rien, vous autres.

PREMIER DRAGON.

Moi, je ne crois qu'à la république.

SCÈNE IV.

GERTRUDE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, DEUX DRAGONS.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, apportant une bouteille de vin, et la mettant sur la table.

Voilà du vin; et toi, prends garde à ta pièce.

GERTRUDE, sortant avec précipitation.

Ah! le malheureux a tout lâché.

SCÈNE V.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, DEUX DRAGONS.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Voilà comment je mets ma femme à la raison.

PREMIER DRAGON.

L'expédient est nouveau.

SECOND DRAGON.

Et sûr.

PREMIER DRAGON.

Mais un peu cher.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

La paix du ménage est une si belle chose, qu'on ne peut trop la payer. Buvons.

PREMIER DRAGON.

Au succès de nos armes!

TOUS ENSEMBLE, buvant.

Au succès de nos armes!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

A notre général! à notre colonel!

PREMIER DRAGON.

Ils sont braves.

SECOND DRAGON.

Habiles.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et incorruptibles, ce qui est rare. A notre général, et à notre colonel!

TOUS ENSEMBLE, buvant.

A notre général, et à notre colonel!

SCÈNE VI.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, DEUX DRAGONS, GERTRUDE.

GERTRUDE, passant au milieu du théâtre.

Vous êtes un homme charmant, mon mari.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je le sais bien, ma femme. Du vin.

(Il lui présente une bouteille vide.)

GERTRUDE.

Comment, du vin! et la moitié de la pièce est perdue!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Il faut boire le reste, de peur d'un nouvel accident. (*Un temps.*) Eh bien! faut-il que je retourne à la cave?

GERTRUDE, prenant la bouteille.

Restez, mon mari.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, l'arrêtant.

Non, Gertrude; vous vous comportez en femme soumise, je me montrerai mari complaisant. Je t'aime, mon enfant, je t'aime de tout mon cœur; mais, palsembleu! je n'entends pas que tu me mènes. Viens m'embrasser.

GERTRUDE, l'embrassant.

Tiens, es-tu content?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Enchanté.

PREMIER DRAGON, se levant, et passant à la droite de Gertrude.

Nous sommes un peu cause de tout ce grabuge; permets, camarade, que nous donnions aussi le baiser de paix.

SECOND DRAGON, se levant, et allant à la gauche de Gertrude.

Oui, le baiser de paix, citoyenne Gertrude.

(Ils vont pour l'embrasser, et Gertrude leur donne à chacun un soufflet.)

PREMIER DRAGON.

Ta femme distribue des soufflets aussi lestement....

SECOND DRAGON.

Que nous des coups de sabre.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ma femme, vous avez manqué à ces braves gens, et je ne souffre pas qu'on manque à mes camarades.

GERTRUDE.

Ce sont eux qui m'ont manqué; mais vous ne sentez rien. Des dragons qui veulent m'embrasser!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Eh! qui embrasseras-tu donc, des capucins? Je ne crois pas aux vertus qui égratignent, moi, je t'en avertis. Ils t'ont demandé un baiser, et tu le leur donneras.

GERTRUDE.

Grand saint Benoît! me voilà précisément dans le cas de la chaste Suzanne!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ta Suzanne était entre deux vieillards, et tu ne

sais pas ce qu'elle eût fait entre deux jeunes gens. Embrasse.

GERTRUDE.

Non, non, non. C'est abuser de ma patience et de ma bonté.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, après un signe d'intelligence aux dragons.

En ce cas, donne-moi mon sabre.

GERTRUDE, effrayée.

Pourquoi faire?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Il faut que toi ou moi leur fassions raison des soufflets.

GERTRUDE.

J'embrasse.

(Les dragons l'embrassent. Elle s'essuie, et fait la grimace.)

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Allons, enfans, il nous reste un verre de vin, remettons-nous. Gertrude, place-toi entre ces deux lurons.

GERTRUDE.

Je n'ai pas soif.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Nous avons encore la grande santé à porter.

GERTRUDE.

Je n'en porterai ni grande ni petite; je ne veux pas boire.

LE MARECHAL-DES-LOGIS.

Comment, morbleu! tu ne boiras pas à la république, à qui tu dois la clef des champs, et ton mari?

GERTRUDE.

Oh! de bon cœur, mon petit homme, et je verserai. (*Elle verse.*) A la république!

PREMIER DRAGON.

C'est la bonne sainte, celle-ci.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est la grande faiseuse de miracles.

TOUS, buvant.

A la république!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Eh bien, voilà une bonne femme; une femme qui verse à boire, qui boit avec nous, et qui embrasse mes amis! Tu as encore un reste des momeries de ton couvent; mais tu n'auras pas fait deux campagnes, qu'il n'y paraîtra plus. (*Tirant une grosse montre.*) Enfans, voilà l'heure du devoir. Il faut savoir faire son métier aussi gaiement qu'on vide une bouteille.

PREMIER DRAGON, se levant.

C'est bien dit, camarade; chaque chose en son temps. Combien doit-on, la bourgeoise?

GERTRUDE.

Je vais vous dire cela.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, à part.

Il faut que la leçon soit complète. (*Haut.*) On ne doit rien, c'est moi qui régale.

SECOND DRAGON.

Au revoir, donc. Demain nous aurons notre tour.

(Les dragons sortent, et ceux qui occupent le fond se lèvent, et sortent aussi par la droite.)

SCÈNE VII.

GERTRUDE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

GERTRUDE.

Ah ça, mon mari, quand finira la vie que tu mènes?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Le plus tard que je pourrai.

GERTRUDE.

Crois-tu qu'il soit agréable pour ta femme....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

J'ai pris une femme pour égayer la fin de ma carrière, et non pour l'abréger, entends-tu?

GERTRUDE.

Je remplis mes devoirs de femme.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et moi, mes devoirs de soldat.

GERTRUDE.

Et ceux de mari?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je ne sais pas faire de prodiges.

GERTRUDE.

Tu sacrifies tout à tes camarades, tout, jusqu'à ta femme.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Qu'appelles-tu, te sacrifier? Quand tu as tort, il faut que tu cèdes; c'est dans l'ordre.

GERTRUDE.

Tiens, tu ne sais que te battre.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est beaucoup.

GERTRUDE.

Et à quoi cela te mène-t-il ?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

A être toujours content de moi.

GERTRUDE.

Tu n'en es pas plus avancé.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je ne me plains pas ; que t'importe ?

GERTRUDE.

Quand on fait son devoir comme toi....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

On ne fait que ce qu'on doit ; ne me romps pas la tête.

GERTRUDE.

Mon mari ?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ma femme ?

GERTRUDE.

Je crois que je peux vous représenter....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Non.

GERTRUDE.

Qu'on a des torts envers vous.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Tu as bien l'esprit de l'église ; l'ambition te dévore. Je ne veux pas commander, moi.

GERTRUDE.

Ton capitaine est colonel. Qu'a-t-il fait de plus que toi, qui étais à ses côtés ?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Vous êtes-vous donné le mot pour me tenter? Es-tu un agent de Cobourg, toi?

GERTRUDE.

La première place est encore aux Pharisiens.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Te tairas-tu?

GERTRUDE.

Je veux parler.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et moi, je veux que tu te taises.

GERTRUDE.

Ce n'est pas un Josué, que ton colonel.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je te casse, je te pulvérise, je te mets au caramel.

GERTRUDE, les poings sur les côtés.

Oh, je dis, nous sommes deux.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Tu te défends, je crois?

GERTRUDE.

Je suis en état de siége.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est un diable!

GERTRUDE.

C'est un dieu!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et tu me crucifies.

GERTRUDE.

Allons, écoute-moi, mon cher petit mari.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Parle donc, puisque la rage de parler te tient.

GERTRUDE.

Nous ne sommes ici que d'hier, et cet homme, que tu prônes tant, fait déja sa cour à son hôtesse.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est une misère.

GERTRUDE.

C'est une infamie!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Son hôtesse est veuve; il lui doit des consolations.

GERTRUDE.

Je ne la crois pas inconsolable.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Elle a raison: le chagrin n'est bon à rien.

GERTRUDE.

Ton colonel se conduit comme le roi David; mais patience! patience!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Le roi David?

GERTRUDE.

Oui, qui aimait mieux sa voisine que sa femme.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Le roi David avait tort, n'est-ce pas, Gertrude?

GERTRUDE.

Aussi, pour le châtier, le ciel fit mourir de la peste la moitié de ses sujets.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Pour châtier le roi, le ciel tua la moitié de son peuple?

GERTRUDE.

Oui, mon mari.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Le ciel était en ribotte ce jour-là.

GERTRUDE, lui mettant la main sur la bouche.

Oh! Jésus, Maria, Joseph! la religion nous défend....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Laissons cela : revenons à nos affaires.

GERTRUDE.

Revenons à la veuve.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

A nos affaires, te dis-je.

GERTRUDE.

Nous sommes logés, ma cuisine est en train, et tout est dit; mais, cette femme....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Cela ne te regarde pas, ni moi non plus.

GERTRUDE.

Elle est belle.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Il n'y a pas de mal à cela.

GERTRUDE.

Non; mais elle est tendre.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ce n'est pas sa faute.

GERTRUDE.

Ce n'est pas sa faute? Que dirais-tu, si notre hôte m'en contait, et que je le laissasse dire?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, après l'avoir fixée.

Il ne t'en contera pas.

GERTRUDE.

Oh! non, certes; il me respecte, lui.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et tu es très-respectable.

GERTRUDE.

Mais, ton colonel ne respecte rien.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est un jeune homme, il s'amuse.

GERTRUDE.

Et sa pauvre petite femme?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Elle est à Furnes.

GERTRUDE.

Une femme si jolie, si aimante!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Elle est à Furnes.

GERTRUDE.

Et les absents doivent avoir tort, n'est-il pas vrai?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je ne dis pas cela.

GERTRUDE.

Mais tu le penses. Ils sont tous de même, et l'amour éternel que vous nous jurez....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est comme si un homme jurait, en se mettant à table, d'avoir toujours bon appétit.

GERTRUDE.

Quelle morale! c'est Satan qui te souffle.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Tu prends tout au tragique, et je me moque de toi.

GERTRUDE.

La belle citoyenne sera la dupe de l'aventure, je te le prédis.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Cela se peut.

GERTRUDE.

Ça croit peut-être, comme une autre Judith, séduire nos officiers!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Oh, une Française!

GERTRUDE.

Elle ne trouvera pas d'Holopherne.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je l'espère.

GERTRUDE.

Je t'en réponds. J'écrirai tout au général.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Il y a une heure que tu jases, sans me rien dire de positif : que lui écriras-tu?

GERTRUDE.

Je n'en sais rien; j'écrirai toujours.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je te le défends.

GERTRUDE.

Je pars pour l'armée, si tu me contraries.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ah ça, Gertrude, ne recommençons pas.

GERTRUDE.

C'est toujours toi qui cherches noise. Je veux prendre les intérêts de ma petite Sainte-Claire, moi, et maintenir la paix dans les ménages.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et la chasser de ta maison : nous sommes dans un état de guerre permanent.

GERTRUDE.

C'est ta faute.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est la tienne.

GERTRUDE.

Que je me repens de t'avoir écouté!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et moi, de t'avoir prise!

GERTRUDE.

Que ne me laissais-tu dans mon couvent?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Eh! que n'y restais-tu?

GERTRUDE.

On est femme comme une autre.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Comme une autre! comme il n'y en a pas. Tiens, pour mettre fin à tes criailleries, je serai quelque jour obligé de t'attacher à l'embouchure d'un canon.

GERTRUDE.

Oh, le scélérat! Je voudrais bien voir cela, par exemple!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Oui? c'est un petit plaisir que je te procurerai, si tu ne prends garde à toi.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

GERTRUDE, SEULE.

A l'embouchure d'un canon! à l'embouchure d'un canon! Oh! la vilaine chose qu'un homme! et on aime ces animaux-là! et on fait tout pour eux! et on ne peut s'en détacher! (*Elle se retourne du côté par où il est sorti.*) Tu me tuerais cent fois, vois-tu, que je ne céderais pas une. C'est dans mon caractère; il faut que je parle, et quand j'ai raison, je ne finis plus. Oui, j'écrirai tout au général; il ne plaisantera pas lui; c'est un républicain, il a des mœurs.

SCÈNE IX.

LA PETITE FILLE, GERTRUDE.

LA PETITE FILLE, sortant de la maison qui est à droite.

Dites-donc, la femme?

GERTRUDE.

Eh bien! qu'est-ce, la fille? La femme! la femme!

LA PETITE FILLE.

Vous êtes attachée au régiment?

GERTRUDE.

Qu'appelez-vous, au régiment? Je suis l'épouse d'un maréchal-des-logis en chef.

LA PETITE FILLE.

Ah! j'en suis bien aise.

GERTRUDE.

Je ne vois pourtant pas que cela vous avance de beaucoup.

LA PETITE FILLE.

Au contraire. Ma marraine, qui demeure là, et qui aime bien le colonel, m'a chargée de parler à quelqu'un du régiment, et, comme vous me paraissez douce et honnête, je viens vous prier...

GERTRUDE.

Fi! qu'il est affreux, à votre âge, de faire ce vilain métier-là; et c'est Gertrude qu'on choisit pour un semblable commerce! Gertrude, qui a vécu sous la règle de saint Benoît, et dont on connaît la vertu! Apprenez, petite damnée, que vous feriez plutôt parler une seconde fois l'âne de Balaam, que de m'arracher un mot sur vos amours illicites.

(Elle rentre sous le hangar.)

SCÈNE X.

LA PETITE FILLE, SEULE.

Eh bien! qu'ai-je donc dit qui puisse la mettre en colère? Elle n'a seulement pas voulu m'entendre. J'allais lui faire quelques questions sur la conduite, le caractère, les relations du colonel; oui, voilà les trois mots de ma marraine, *conduite*, *caractère*, *relations;* et je fais un vilain métier! et je suis une petite damnée! et j'ai des amours illicites! Oh! elle n'est ni douce, ni honnête, cette citoyenne-là. Il me semble pourtant que, quand on aime un homme, il est bien naturel de vouloir le connaître.

SCÈNE XI.

LA PETITE FILLE, GERTRUDE.

GERTRUDE, rentrant pour ranger ses tables.

Encore ici, petite envoyée de satan! Attends, attends, je vais prendre mon balai, et t'arranger de la bonne manière.

LA PETITE FILLE, s'enfuyant, et entrant dans la maison de la veuve.

Oh, la vilaine femme! la vilaine femme!

SCÈNE XII.

GERTRUDE, SEULE.

Que je te voie rôder autour de ma boutique, je t'apprendrai à qui tu te joues!

SCÈNE XIII.

LE COLONEL, GERTRUDE.

LE COLONEL, accourant avec la plus grande joie, un paquet à la main.

C'est toi, Gertrude?

GERTRUDE.

C'est moi-même.

LE COLONEL.

Me voilà de retour....

GERTRUDE.

Je le vois bien.

LE COLONEL.

D'une course auprès des représentants du peuple...

GERTRUDE.

A la bonne heure.

LE COLONEL.

De qui j'ai obtenu une grace bien chère à mon cœur! Je ne suis pas de ces hommes qui ne s'occupent de leurs amis que quand ils en ont besoin. J'ai pensé à un vieux camarade, brave sans orgueil, modeste sans bassesse, servant sa patrie par goût, et se croyant payé de ses services par le seul plaisir d'être utile. Gertrude, je n'ai eu qu'un seul mot à dire, et la facilité des bienfaiteurs donne un double prix au bienfait. Voilà un paquet pour ton mari. Tu le grondes, tu le tourmentes; mais il t'aime, et il sera enchanté de recevoir ceci de ta main.

(Il court à son logement.)

SCÈNE XIV.

GERTRUDE, SEULE.

Bon dieu! bon dieu! que peut-il donc y avoir dans ce paquet? (*Elle lit l'adresse.*) C'est bien pour lui. Je grille de savoir ce que c'est. L'ouvrirai-je? Et pourquoi non? Il est mon mari; mais je suis sa femme. Je n'ai point de secrets pour lui; il n'en doit point avoir pour moi. (*Elle ouvre, et déploie un papier.*) Un brevet d'officier! grand saint Benoît! (*Elle regarde encore.*) De capitaine! Je suis la femme d'un

capitaine! Ah! j'en perdrai l'esprit... Et c'est le colonel qui a fait cela! Supportons sa faiblesse. Quand Noé s'enivra, son fils le couvrit de son manteau. Mon pauvre vieux!... Ce cher ami!... Va, je te pardonne le vin bu et à boire; je te pardonne tes duretés, car, dans ma conscience, je dois convenir que je ne suis pas bonne. Courons, courons lui annoncer cette bonne nouvelle. Ah! sainte république, je ne reconnais plus que toi pour patrone!

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE XV.

LE COLONEL, LA VEUVE, ET LA PETITE FILLE, qui va s'asseoir sur un banc qui est auprès de la maison.

LE COLONEL.

Vous m'échappez, citoyenne.

LA VEUVE, avec une sorte de fierté.

Vous échapper colonel! je me promène.

LE COLONEL.

Je vous suis.

LA VEUVE.

Vous ne le méritez pas. Je suis très-mécontente de vous. Vous abusez de vos avantages.

LE COLONEL.

Je n'abuse de rien, et je profite de tout.

LA VEUVE.

Soyez donc raisonnnable.

LE COLONEL.

En vérité, je ne le peux pas.

LA VEUVE.

Songez qu'une femme comme moi...

LE COLONEL.

Peut s'accommoder à merveille d'un sans-culotte.

LA VEUVE.

Vous finirez, je l'espère; d'ailleurs je vous ai jugé, je suis sur mes gardes.

LE COLONEL.

Prévoyance inutile. J'achète quelquefois la victoire; elle m'échappe rarement.

LA VEUVE.

En guerre?

LE COLONEL.

Comme en amour.

LA VEUVE.

Quel intérêt peut inspirer une veuve?.....

LE COLONEL.

Une veuve telle que vous est au-dessus de ce qu'il y a de plus aimable.

LA VEUVE.

Ah! voilà de la galanterie française!

LE COLONEL.

Pas du tout. Cette fade galanterie a fait place à la franchise, et les femmes même ne s'en plaignent pas. Elles reçoivent moins d'éloges; mais ils sont plus sincères.

LA VEUVE.

Allons, colonel, promettez-moi d'être sage.

LE COLONEL.

Je ne promets jamais que ce que je veux tenir.

LA VEUVE.

Je ne conçois rien à votre conduite.

LE COLONEL.

Elle est cependant bien claire.

LA VEUVE.

Mais je voudrais n'y voir que ce qui peut vous faire estimer.

LE COLONEL.

Moins d'estime, et plus de tendresse.

LA VEUVE.

Où vous mènerait-elle?

LE COLONEL.

Cela ne se demande pas.

LA VEUVE.

Vous êtes en effet très-intelligible.

LE COLONEL.

Je ne parle que pour être entendu.

LA VEUVE.

Je vous entends, et je vais vous répondre.

LE COLONEL.

Comme je le désire?

LA VEUVE.

Comme je le dois.

LE COLONEL.

En ce cas, je n'écoute rien.

LA VEUVE.

Colonel, vos procédés sont peu honnêtes. J'ai du moins le droit de me faire écouter.

LE COLONEL.

Dans votre appartement, tant qu'il vous plaira.

LA VEUVE.

Nous n'en sommes pas encore aux tête-à-têtes.

LE COLONEL.

En guerre, on dédaigne les préliminaires, et on va de suite au fait.

LA VEUVE.

J'espère, colonel, que nous ne sommes pas en guerre.

LE COLONEL.

Je suis au moins très disposé à vivre en paix.

LA VEUVE.

Et vous proposez des conditions..... (*A part.*) Il ne s'explique pas.

LE COLONEL, à part.

Elle est prise.

LA VEUVE.

Raisonnons, mon cher colonel. J'avais un époux parfaitement honnête.....

LE COLONEL.

Et parfaitement ennuyeux?

LA VEUVE.

Pas du tout, monsieur. S'il n'avait pas les agrémens de la jeunesse, il avait d'excellentes qualités, et il m'aimait.....

LE COLONEL.

Comme vous serez aimée de tous ceux qui vous verront.

LA VEUVE.

Il n'est plus, et voilà de ces pertes....

LE COLONEL.

Dont l'amour seul dédommage.

LA VEUVE.

Dont il peut au moins consoler, quand il est délicat et vrai.

LE COLONEL.

A cet égard, vous n'aurez rien à désirer.

LA VEUVE.

Ah, colonel! on prend si souvent un simple goût pour de l'amour.....

LE COLONEL.

Ce n'est pas ce que vous devez craindre, et je crois que je vous parle en homme véritablement pénétré.

LA VEUVE.

Si je pouvais aimer encore, je voudrais au moins que mon amant commençât par m'offrir le sacrifice...

LE COLONEL.

Je vous avoue qu'en sacrifices, je puis très-peu de chose.

LA VEUVE.

Nous ne nous entendons pas, car bien certainement vous pouvez tout.

LE COLONEL.

Et quel est ce sacrifice, voyons?

LA VEUVE.

Avec autant d'esprit, pouvez-vous le demander!

SCÈNE XVI.

LE COLONEL, PREMIER DRAGON, LA VEUVE.

PREMIER DRAGON.

Mon colonel, deux dragons sont sortis du village pour se battre; ils sont déja très-loin dans la campagne.

LE COLONEL.

Des Français se battre entre eux! quelle indignité! Mon camarade, selle-moi un cheval : je vole sur leurs pas.

(Il sort avec le dragon, par la gauche.)

SCÈNE XVII.

LA VEUVE, LA PETITE FILLE, travaillant sur le banc.

LA VEUVE.

Quelle réunion de qualités opposées! des graces, de la figure, de l'héroïsme, des vertus même, et une légèreté qui suppose presque un oubli de principes... Et j'écoute ses folies, moi qui prétends à la raison! et je l'aime, moi qui le connais à peine! En vérité, je crains de descendre dans mon cœur... C'est qu'un petit être si intéressant, qu'on se figure exposé à une batterie, au milieu d'une forêt de bayonnettes, et bravant tout cela avec la gaieté qui le caractérise; c'est

que ce petit être a tant de charmes, qu'une femme ne peut expliquer, mais qui l'entraînent si fortement!... Ah! qu'un soldat aimable est dangereux!

LA PETITE FILLE, apercevant Gertrude.

Ma marraine, ma marraine, sauvons-nous.

LA VEUVE.

Et pourquoi?

LA PETITE FILLE.

Voilà cette méchante femme dont je vous ai parlé. Elle m'a voulu battre, et vous battrait peut-être aussi.

LA VEUVE.

Je ne crois pas cela, par exemple.

LA PETITE FILLE.

Je me meurs de peur, ma marraine; rentrons, je vous en prie.

LA VEUVE, rentrant avec la petite.

Que tu es encore enfant!

SCÈNE XVIII.

GERTRUDE, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

GERTRUDE, dans l'ivresse de la joie.

Oui, mon cher petit mari, ils t'ont fait capitaine.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je n'en suis pas fâché.

GERTRUDE.

Ils t'ont fait capitaine! Mais conçois-tu cela?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

A merveille. A qui donnera-t-on une compagnie? à un chanoine?

GERTRUDE.

C'est qu'il y a de quoi devenir folle; mais folle à lier!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Allons, tu n'es qu'une femme.

GERTRUDE.

Toujours des propos! Et toi, qu'es-tu?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Un homme persuadé qu'il est plus aisé d'obéir que de commander.

GERTRUDE.

Tout cela est bel et bon. Il n'est pas moins vrai que le mérite perce tôt ou tard.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, la saluant.

Ah, ma femme!

GERTRUDE.

Et les méchants ont toujours un pied de nez.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Quelquefois, Gertrude, quelquefois.

GERTRUDE.

C'est ainsi que le prophète Jonas, que des envieux avaient jeté à la mer, fut sauvé par une baleine qui le garda trois jours dans son ventre.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ce Jonas était un morceau de dure digestion.

GERTRUDE.

Oh! c'est un grand miracle!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Si la baleine eût passé trois jours dans le ventre de Jonas, le coup serait bien plus fort.

GERTRUDE.

Tu ris de tout.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et même de ta joie.

GERTRUDE.

Ma joie..... ma joie est ineffable, et elle est bien naturelle. Me voilà la femme d'un homme en place. Je ne serai plus vivandière, et je prendrai bientôt....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Qu'est-ce que tu dis donc, ma femme? tu ne seras plus vivandière?

GERTRUDE.

Non, dieu merci.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Pourquoi cela, ma femme?

GERTRUDE.

Tiens, pourquoi? crois-tu que je servirai pendant que tu commanderas? Va, va, je ferai ma fière tout comme une autre, et je sens déja que ce vilain métier-là ne me convient plus.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Écoute-donc, Gertrude; je crois que tu as raison. Je suis en effet un grand personnage, et ma femme ne doit plus être vivandière. Je vais plus loin, car j'aime à profiter de tes idées : une sœur converse était le fait d'un soldat sans ressources, et même sans

espoir; mais, aujourd'hui, toutes réflexions faites, tu n'es plus digne d'être ma femme.

GERTRUDE.

Oui, mais..... je la suis.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Oui, mais.... le divorce?

GERTRUDE.

Ah! tous les saints du paradis ensemble, qu'as-tu dit là?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je dis que je divorce.

GERTRUDE.

Comment, coquin, tu divorces!

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, traversant le théâtre d'un air tragi-comique.

Ne vous oubliez pas, ma mie; respectez un homme comme moi. Oui, je divorce, je ne vous connais plus.

GERTRUDE, le suivant d'un air suppliant.

Quoi! tu pourrais abandonner ta Gertrude, ton fouille-au-pot, pauvre, mais honnête; qui t'a suivi dans les garnisons, dans les camps, et dans les combats?

DE MARÉCHAL-DES-LOGIS, s'arrêtant.

Quoi! tu pourrais abandonner un métier nécessaire, par conséquent estimable, et qui nous a nourris l'un et l'autre? Que répondras-tu à un blessé, à un soldat excédé de fatigue, qui te demanderont un verre de vin? Que tu es la femme d'un capitaine? Ta réponse impertinente soulagera-t-elle leur misère?

Donne, si tu ne veux pas vendre; mais sois utile à tes frères.

GERTRUDE, après avoir embrassé son mari avec transport.

Ah, quelle leçon! quelle leçon! Je n'en ai pas trouvé de pareille dans la vie des saints. (*Présentant la main à son mari.*) Je garde mon métier.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, lui frappant dans la main.

Je garde ma femme. Ah! voilà le général.

GERTRUDE.

Et ma petite Sainte-Claire.

SCÈNE XIX.

LE GÉNÉRAL, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, SAINTE-CLAIRE, UN AIDE-DE-CAMP, OFFICIERS ET DRAGONS derrière.

LE GÉNÉRAL.

Oui, mes amis, le général en chef m'envoie constater la perte qu'a éprouvée le régiment. On veut le compléter sans délai.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Bravo!

LE GÉNÉRAL.

Et le renvoyer au feu, sans perdre un instant.

L'ÉTAT-MAJOR ET TOUS LES DRAGONS.

Vive la république!

LE GÉNÉRAL.

Je me suis détourné d'une lieue, pour procurer à ma nièce le plaisir de voir ses camarades.

SAINTE-CLAIRE.

Et mon mari.

LE GÉNÉRAL.

N'es-tu pas bien fatiguée?

SAINTE-CLAIRE.

Je n'y penserai plus quand je l'aurai embrassé.

LE GÉNÉRAL.

Il va déraisonner pendant une heure, car il t'aime, il t'aime....

SAINTE-CLAIRE.

Comme il est aimé, mon oncle.

LE GÉNÉRAL, aux officiers.

Elle ignorait qu'il fût colonel.

SAINTE-CLAIRE.

Et ce qui me flatte le plus, c'est qu'il l'a mérité.

LE GÉNÉRAL, aux officiers.

Montrez-nous son logement, (*à Sainte-Claire.*) car c'est là que le cœur t'appelle.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Mon général, le colonel n'est pas chez lui; je l'ai rencontré....

SAINTE-CLAIRE.

Eh, bonjour, mon vieux camarade. Te voilà, ma pauvre Gertrude!

(Elle l'embrasse, et retourne à sa place.)

GERTRUDE.

Elle ne fait pas sa princesse, celle-là.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Elle ne rougirait pas d'être vivandière.

GERTRUDE, très-vivement.

Ah ça, mon mari, c'est une affaire terminée, et vous avez très-mauvaise grace à revenir là-dessus.

LE GÉNÉRAL.

Toujours vive, Gertrude!

SAINTE-CLAIRE.

Et cependant, bonne femme, n'est-il pas vrai? L'un ne va guère sans l'autre.

GERTRUDE, à son mari.

Qu'as-tu à dire à cela?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Que la citoyenne est polie.

SAINTE-CLAIRE.

Et mon mari, mon oncle?

LE GÉNÉRAL.

Mais tu es bien pressée!

SAINTE-CLAIRE.

Écoutez donc, après six mois d'absence....

LE GÉNÉRAL.

Oh! c'est très-pardonnable; mais, si on ne sait où le prendre?

SAINTE-CLAIRE.

Il faut faire sonner le boute-selle.

LE GÉNÉRAL.

Et le tocsin, mettre tout le canton en l'air..... Ce n'est pas que tu n'en vailles bien la peine, au moins.

GERTRUDE, à Sainte-Claire.

Si vous voulez vous rafraîchir en l'attendant (*d'un ton de confiance*), j'ai encore la moitié d'une oie

farcie, qui vous a une mine!... Quand ce serait pour un prélat, je n'aurais pas mieux réussi.

SAINTE-CLAIRE.

Je te remercie, ma bonne amie. Je vais l'attendre à son logement.

LE GÉNÉRAL.

A son logement, où il n'est pas, et où nous ne connaissons personne?

SAINTE-CLAIRE.

Je l'attendrai donc ici?

LE GÉNÉRAL.

Oui, cela vaudra mieux; je me plais au milieu de mes camarades, moi.

GERTRUDE.

Et vous tâterez de l'oie?

SAINTE-CLAIRE.

Va pour l'oie.

(Gertrude rentre sous le hangar, et apporte l'oie, etc.)

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, au général.

J'ai un petit vin qui a été un peu ballotté, mais qui vous a un goût aigrelet qui fait plaisir; si j'osais, mon général....

LE GÉNÉRAL.

Comment donc, mon camarade? hors le service, il ne doit y avoir ici que des frères et des amis? Voyons ton petit vin.

(Il s'assied à côté du hangar, Sainte-Claire est en face de lui; l'état-major et les dragons garnissent une autre table.)

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Allons, femme, à la cave, et donne-nous du meilleur.

GERTRUDE, coupant.

Et tant que vous voudrez. On ne traite pas tous les jours son général, et la femme de son colonel.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est un plaisir que tu n'aurais pas si tu n'étais vivandière.

GERTRUDE, rentrant sous le hangar pour aller chercher du vin.

C'est bon, c'est bon.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, servant.

C'est un morceau sous le pouce : nous n'avons pas de vaisselle.

SAINTE-CLAIRE.

Eh bien, mon oncle, qu'en dites-vous?

LE GÉNÉRAL.

Excellent, en honneur.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

C'est un grand cuisinier qu'un bon appétit.

LE GÉNÉRAL.

C'est beaucoup, j'en conviens; mais ta femme s'est surpassée.

GERTRUDE, apportant du vin, et versant.

Goûtez-moi cela, mon général.

LE GÉNÉRAL, à Sainte-Claire.

A la santé de ton mari; c'est boire à la tienne.

SAINTE-CLAIRE.

Et à la vôtre, mon cher oncle.

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai. A vous, enfants.

GERTRUDE.

Grand merci, mon général. A propos, vous ne savez pas le bonheur qui nous est arrivé?

LE GÉNÉRAL.

Non. Qu'est-ce?

GERTRUDE.

Mon vieux est capitaine; il a son brevet en poche. (*A son mari.*) Montre donc, montre donc, l'homme. Ah, mon dieu! il est toujours en arrière....

LE GÉNÉRAL.

Quand on dit du bien de lui; mais il est toujours des premiers au feu. (*Prenant le brevet.*) « Brevet provisoire...» *et cætera....* « Les représentants du peuple près l'armée du Nord.... J'en suis, parbleu, bien aise; mais je suis piqué qu'on m'ait privé du plaisir de contribuer à son avancement.

GERTRUDE.

C'est le colonel qui a tout fait.

LE GÉNÉRAL.

Je suis content de lui.

SAINTE-CLAIRE.

Mais il ne vient pas.

LE GÉNÉRAL.

Tu le verras dans l'instant. (*Se levant, ainsi que tout le monde. On reprend le même ordre de scène; Gertrude est la dernière.*) Voilà un capitaine qu'il faut recevoir; je puis à présent faire sonner l'assemblée sans inconvénient. (*A un aide-de-camp.*) Mon ami, donne les ordres au trompette.

(L'aide-de-camp sort.)

GERTRUDE.

Oui, qu'il sonne une réception. (*A son mari.*) Tu boiras demain; on va te recevoir, entends-tu? on va te recevoir, et tu n'as pas d'épaulettes!..... Eh, mon dieu! pas d'épaulettes!..... Mais où vend-on des épaulettes?

SAINTE-CLAIRE, désignant un officier.

Le capitaine lui prêtera les siennes, et je veux les lui attacher.

(Pendant qu'elle attache l'épaulette, Gertrude découd les galons.)

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Et mon sabre que tu oublies? et mon casque?

GERTRUDE, décousant.

Tu as raison; mais c'est qu'on va te recevoir, et dans des momens comme cela on ne peut pas penser à tout..... on est toute troublée. Dame! on n'est pas accoutumée à ces évènemens-là.

(Elle sort.)

SAINTE-CLAIRE.

Que vous êtes heureux, mon oncle! Vos collègues ne sont que des généraux, et vous êtes un père de famille.

GERTRUDE, revenant avec le sabre et le casque.

Voilà ton sabre. (*Il le passe.*) Voilà ton casque. (*Elle le coiffe.*) Allons, redresse-toi, prends une tournure.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Oh! ma foi, je n'ai pas envie d'en changer.

LE GÉNÉRAL.

Et! tu as raison : ta tournure est celle d'un brave homme. Partons.

GERTRUDE.

Mon dieu! que cela doit donc être beau, la réception de mon mari! Je donnerais un cierge d'une demi-livre pour voir cela.

SAINTE-CLAIRE.

Et bien, vas-y, Gertrude : j'entrerai dans cette maison.

GERTRUDE.

Et je vous laisserais seule! cela serait joli, par exemple! Je reste : ce moment sera peut-être le seul de toute la journée où je pourrai causer avec vous.

LE GÉNÉRAL.

Partons, partons. Je verrai ensuite l'adjudant qui me remettra ses états de situation.

(Il sort avec sa troupe.)

SCÈNE XX.

SAINTE-CLAIRE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Je vais chez notre hôte vous chercher une chaise.

SAINTE-CLAIRE.

Pourquoi faire? je suis aussi sans-culotte, moi; je serai fort bien sur une escabelle.

GERTRUDE, sortant.

Non pas, s'il vous plaît. Vous êtes fatiguée; je veux avoir soin de vous.

SCÈNE XXI.

SAINTE-CLAIRE, SEULE.

Où cet étourdi sera-t-il allé courir? Il a passé six mois dans les camps, dont je n'ai pu approcher : le moment se présente, j'en profite, et le monsieur est absent. Quand il reviendra, je lui ferai une mine.... et je me jetterai à son cou.

SCÈNE XXII.

LA PETITE FILLE, SAINTE-CLAIRE.

LA PETITE FILLE, sortant de la maison.

Celle-ci a dans la physionomie quelque chose qui me rassure. (*De loin.*) Citoyenne, vous êtes la fille d'un officier?

SAINTE-CLAIRE.

A peu près.

LA PETITE FILLE.

Vous êtes trop jolie pour être méchante. Vous ne me donnerez pas de coups de balai, vous?

SAINTE-CLAIRE.

Oh! non, certainement. Que voulez-vous, ma petite?

LA PETITE FILLE, s'approchant.

Ma marraine m'avait donné une commission que j'ai faite de mon mieux. Celle à qui je me suis adressée m'a voulu battre, et ma marraine m'a dit que je

n'avais pas d'intelligence, et qu'elle n'entendait plus que je me mêlasse de rien. Cependant, cette affaire lui tient au cœur, et je voudrais bien lui rendre service.

SAINTE-CLAIRE.

Et que puis-je dans tout cela?

LA PETITE FILLE.

Je m'en vais vous le dire. Ma marraine aime le colonel, et le colonel aime ma marraine. Je croyais d'abord que ce n'était que de l'amitié; mais ils ont parlé d'amour, et c'est bien plus sérieux. Le colonel lui disait de si jolies choses; mais de si jolies choses, que si vous l'aviez entendu vous auriez été enchantée. Ma marraine l'écoutait avec un plaisir qui me faisait presque envie, et je voudrais savoir.... Mais vous êtes distraite?

SAINTE-CLAIRE.

Gertrude! Gertrude!

GERTRUDE, apportant une chaise.

Me voilà.

LA PETITE FILLE, se sauvant et entrant dans la maison de la veuve.

Oh! la femme au balai! Il est décidé que je ne saurai rien.

SCÈNE XXIII.

SAINTE-CLAIRE, GERTRUDE.

SAINTE-CLAIRE.

Gertrude, je viens d'être frappée d'un coup bien violent!

GERTRUDE.

Qu'avez-vous donc?

SAINTE-CLAIRE.

J'étais loin de le prévoir.

GERTRUDE.

Qu'est-ce?

SAINTE-CLAIRE.

Il m'étonne, je l'avoue.

GERTRUDE.

Expliquez-vous, de grace.

SAINTE-CLAIRE.

Mais il ne m'accable pas.

GERTRUDE, à part.

Saurait-elle quelque chose?

SAINTE-CLAIRE.

Le colonel me trompe.

GERTRUDE.

Qui vous l'a dit?

SAINTE-CLAIRE.

Une petite fille du village.

GERTRUDE, à part.

C'est la petite bohémienne de tantôt.

SAINTE-CLAIRE.

Gertrude, tu es instruite?

GERTRUDE, embarrassée.

A la vérité on dit que.... que....

SAINTE-CLAIRE.

Tu es honnête, et tu dois être vraie. Tu es instruite?

GERTRUDE.

Eh, sans doute, je le suis.

SAINTE-CLAIRE.

Tu me diras donc la vérité?

GERTRUDE.

C'est que cette vérité-là est une vérité...

SAINTE-CLAIRE.

Difficile à dire?

GERTRUDE.

Oh! bien difficile!

SAINTE-CLAIRE.

Mais facile à confirmer. Voyons les détails, et dépêche-toi; je ne suis pas à mon aise.

GERTRUDE.

Votre mari est l'espoir d'Israël; mais....

SAINTE-CLAIRE.

Va donc, va donc.

GERTRUDE.

Mais il est si beau!

SAINTE-CLAIRE.

Je le connais : après?

GERTRUDE.

Il a le cœur si tendre!

SAINTE-CLAIRE.

Au fait : qui est cette femme?

GERTRUDE.

Son hôtesse.

SAINTE-CLAIRE.

Jolie?

GERTRUDE.

Belle.

SAINTE-CLAIRE.

Aimable?

GERTRUDE.

Je l'ignore.

SAINTE-CLAIRE.

Tendre?

GERTRUDE.

Je le crains.

SAINTE-CLAIRE.

Elle demeure?

GERTRUDE, montrant la maison.

Là.

SAINTE-CLAIRE.

Je vais la voir.

GERTRUDE.

Vous m'effrayez.

SAINTE-CLAIRE.

Ne crains rien. J'ai donné un moment à la nature; je reviens à mon caractère.

GERTRUDE.

Ma chère petite Sainte-Claire, ne vous emportez pas.

SAINTE-CLAIRE.

M'emporter contre une femme qui trouve mon colonel aimable! Il me plaît bien, à moi.

GERTRUDE.

Mais vous êtes sa femme.

SAINTE-CLAIRE.

Et voilà l'étonnant.

GERTRUDE.

A la vérité, Abraham vécut avec Agar, et Sara le souffrit.

SAINTE-CLAIRE.

Oui ; mais Sara avait soixante ans, et je n'en ai que vingt.

GERTRUDE.

N'importe, elle était femme.

SAINTE-CLAIRE.

Et je le suis aussi un peu.

GERTRUDE.

C'est-à-dire que votre colère tombera sur le colonel.

SAINTE-CLAIRE.

Femme qui crie a toujours tort.

GERTRUDE.

J'espère que vous ne penserez pas au divorce?

SAINTE-CLAIRE.

Fi donc! les lois ont dû le permettre; les mœurs doivent le défendre.

GERTRUDE.

Que voulez-vous donc? car je m'y perds.

SAINTE-CLAIRE.

Être la plus aimable et la plus tendre; voilà tout mon secret. Voyons ta dangereuse voisine.

GERTRUDE.

Moi, je vais commencer une neuvaine pour que le ciel le rende à la raison.

SAINTE-CLAIRE, riant.

Son hôtesse en a-t-elle fait une pour la lui faire perdre?

GERTRUDE, rentrant sous le hangar.

Le diable est de son côté.

SAINTE-CLAIRE, allant vers la maison de la veuve.

Mais l'amour est du mien.

SCÈNE XXIV.

SAINTE-CLAIRE, LA VEUVE, sortant de chez elle.

LA VEUVE, s'arrêtant.

Voilà une jolie fille.

SAINTE-CLAIRE, avec une sorte d'embarras.

Voilà sans doute la belle hôtesse : elle est fort bien cette femme-là !

LA VEUVE.

Elle m'examine bien attentivement : abordons-la. Citoyenne, vous me paraissez inquiète ?

SAINTE-CLAIRE.

Pas du tout.

LA VEUVE.

Vous cherchez au moins quelque chose ?

SAINTE-CLAIRE.

Un colonel.

LA VEUVE.

Le colonel ?

SAINTE-CLAIRE.

Cela vous étonne !

LA VEUVE.

Pourquoi ? vous le connaissez sans doute ?

SAINTE-CLAIRE.

Très-particulièrement.

LA VEUVE.

Très-particulièrement ? Ainsi vous le quittez peu ?

SAINTE-CLAIRE.

Au contraire, il y a six mois que je ne l'ai vu.

LA VEUVE.

Eh! que lui voulez-vous?

SAINTE-CLAIRE.

C'est mon secret.

LA VEUVE.

Ne puis-je le savoir?

SAINTE-CLAIRE.

Quand vous m'aurez dit le vôtre.

LA VEUVE.

Je vous assure que je n'en ai pas.

SAINTE-CLAIRE.

C'est-à-dire que le public est dans la confidence?

LA VEUVE, piquée.

Le public ne sait rien.

SAINTE-CLAIRE.

Mais vous vous souciez peu qu'il sache tout, ce qui revient au même.

LA VEUVE.

Il y a de l'humeur, mademoiselle, dans ce que vous me dites là.

SAINTE-CLAIRE.

De l'humeur! et pourquoi?

LA VEUVE.

Que sais-je? le colonel est charmant, et vous êtes aimable.

SAINTE-CLAIRE.

Qu'en concluez-vous?

LA VEUVE.

Qu'il a pu vous aimer en passant.

SAINTE-CLAIRE.

En passant?

LA VEUVE.

Et faire sur votre cœur une impression malheureusement trop durable.

SAINTE-CLAIRE.

J'admire votre discernement.

LA VEUVE.

N'est-il pas vrai, que je devine juste? Légère comme les Graces, ingénue comme elles, vous avez cru à des serments qui devaient être sincères, et piquée d'un mépris que vous ne méritez pas, vous venez, sous un habit qui ajoute à vos charmes, réclamer leurs droits et votre captif.

SAINTE-CLAIRE.

Vous m'étonnez, citoyenne. Vous me contez l'histoire de beaucoup de jeunes personnes.

LA VEUVE.

Et un peu la vôtre, convenez-en.

SAINTE-CLAIRE.

J'avoue qu'il y a quelque rapport...

LA VEUVE.

Les hommes sont si prompts à promettre...

SAINTE-CLAIRE.

Et les femmes si disposées à les croire, et à se préparer des regrets!

LA VEUVE.

C'est ce que je n'osais dire.

SAINTE-CLAIRE.

C'est ce que je pense.

LA VEUVE, voulant la pénétrer.

C'est du moins une sorte d'excuse, qu'une promesse de mariage.

SAINTE-CLAIRE.

C'est du moins un prétexte, dont certaines femmes ne peuvent pas même se prévaloir.

LA VEUVE.

J'espère, citoyenne, que vous ne prétendez pas faire d'applications?

SAINTE-CLAIRE.

Vous savez, citoyenne, que vous n'avez pas de secrets.

LA VEUVE.

Vous avez de l'esprit.

SAINTE-CLAIRE.

Je suis étonnée que vous vous en aperceviez.

LA VEUVE.

Pourquoi donc, mademoiselle?

SAINTE-CLAIRE.

C'est qu'on est rarement disposée à rendre justice à ses rivales.

LA VEUVE, avec indifférence.

Ah! une rivale telle que vous...

SAINTE-CLAIRE.

Peut déranger bien des projets.

LA VEUVE.

On peut aussi n'avoir rien à craindre des vôtres.

SAINTE-CLAIRE.

Il faudrait alors être aimée bien sérieusement.

LA VEUVE.

Mais je me plais à le croire.

SAINTE-CLAIRE.

Et moi, j'en doute un peu.

LA VEUVE.

Vous avez vos raisons pour douter.

SAINTE-CLAIRE.

Comme vous avez les vôtres pour ne douter de rien.

LA VEUVE.

Terminons un entretien qui doit nous gêner également.

SAINTE-CLAIRE.

Je vous assure, au contraire, qu'il m'amuse beaucoup.

LA VEUVE.

Finissons. Que puis-je pour vous ?

SAINTE-CLAIRE.

Rien. C'est moi qui veux vous donner une leçon.

LA VEUVE.

Ah ! ah ! Et quelle est cette leçon ?

SAINTE-CLAIRE.

D'abord, vous éclairer sur l'inconséquence de votre conduite.

LA VEUVE.

Vous ne pensez pas à la vôtre.

SAINTE-CLAIRE.

Il est vrai qu'elle est originale.

LA VEUVE.

Et la mienne, quelque chose de plus ?

SAINTE-CLAIRE.

C'est ce que je n'osais dire.

LA VEUVE.

Vous avez une manière de persifler qui me démonterait....

SAINTE-CLAIRE.

Si vous aviez moins d'usage.

LA VEUVE.

Savez-vous, petite, que vous êtes piquante?

SAINTE-CLAIRE.

J'avoue que c'est un peu mon intention.

LA VEUVE.

Je ne suis pas disposée à le souffrir.

SAINTE-CLAIRE.

Il faudra vous y résoudre.

LA VEUVE.

Définitivement, mademoiselle, où voulez-vous en venir? Je ne crois pas que vous ayez envie de faire un éclat?

SAINTE-CLAIRE.

C'est tout au plus ce que je me permettrais si je pouvais vous craindre.

LA VEUVE.

En honneur, ceci est inconcevable.

SAINTE-CLAIRE.

Je suis naturellement curieuse; j'ai voulu vous voir, je vous ai vue, et je reviens à la leçon dont je vous parlais tout à l'heure. Vous êtes bien, très-bien; votre tournure, votre physionomie, préviennent en votre faveur. Vous avez peu de sensibilité, peut-être;

mais un esprit fin, un usage du monde qui suppléent au vide du cœur. Cet ensemble a plu au colonel, et tout cela ne pourra l'attacher. Je ne connais qu'une femme qui sache apprécier ce jeune homme, démêler ses qualités à travers son étourderie, l'aimer pour lui-même, le fixer par tout ce qui engage un honnête homme, rire d'un moment d'inconstance qui le ramènera plus tendre et plus fidèle, et cette femme, c'est moi.

LA VEUVE.

Vous êtes modeste.

SAINTE-CLAIRE.

Vous conviendrez du moins, quand vous me connaîtrez mieux, que je me suis conduite envers vous avec une modération que toutes les femmes approuveront sans doute, et que bien peu auraient la force d'imiter. Je vous laisse, citoyenne; jouissez de votre triomphe, et hâtez-vous : un éclair l'a produit, ils passeront ensemble.

(Elle entre chez Gertrude.)

SCÈNE XXV.

LA VEUVE, SEULE.

Cette jeune personne a dans son langage et son maintien, quelque chose qui dément des apparences..... qui ne sont pas en sa faveur. Elle est vraiment aimable, et peut être très à craindre auprès d'un homme aussi léger, que mon extrême facilité semble autoriser à tout penser, et qui se permet déja de tout

dire, excepté le mot par où il me semble qu'il aurait dû commencer.

SCÈNE XXVI.

LE COLONEL, LA VEUVE.

LA VEUVE, apercevant le colonel qui entre par la gauche.

Eh, venez donc, colonel; jamais votre présence ne me fut si nécessaire.

LE COLONEL.

Vous vous êtes aperçue de mon absence? Jamais vous ne fûtes si aimable.

LA VEUVE.

Vous êtes sorti pour arranger une affaire, et je viens d'en avoir une...

LE COLONEL.

Dont les suites ne sont pas alarmantes?

LA VEUVE.

Dont les suites m'inquiéteraient moins, si je vous connaissais mieux.

LE COLONEL.

Vous me feriez injure si vous doutiez de moi.

LA VEUVE.

Il m'est permis de douter un peu. Vous avez tenu le même langage à celle qui vient de me quitter.

LE COLONEL.

Qui donc?

LA VEUVE.

Une jeune fille, jolie comme l'Amour, gaie comme la Folie, et méchante au-delà de toute expression.

LE COLONEL.

Une jeune fille! je ne connais personne dans ces environs, qui puisse....

LA VEUVE.

Elle vous a connu, et très-particulièrement. Je lui crois même des droits qui ne laisseront pas de vous embarrasser.

LE COLONEL.

Rien ne m'embarrasse, moi.

LA VEUVE.

Pas même les femmes que vous avez trompées?

LE COLONEL.

Il en est tant qui ne demandent qu'à l'être!

LA VEUVE.

Les femmes seraient bien à plaindre, si tous les hommes les jugeaient comme vous.

LE COLONEL.

Celles qui vous ressemblent sortent de la règle générale.

LA VEUVE.

Je m'attendais à l'exception.

LE COLONEL.

Et vous deviez vous y attendre.

LA VEUVE.

Vous le dites.

LE COLONEL.

Je le jure!

LA VEUVE.

Je redoute l'avenir.

LE COLONEL.

Il vous rassurera.

LA VEUVE.

Qu'on croit aisément ce qu'on désire!

LE COLONEL.

Douteriez-vous, si vous étiez plus tendre?

LA VEUVE.

Ah! ne vous plaignez pas de mon cœur.

LE COLONEL.

Je vous ressemble à certains égards. Je doute aussi, et je veux des preuves, mais des preuves claires, positives.

LA VEUVE.

Vous avez trop vu ma faiblesse : n'en exigez pas l'aveu.

LE COLONEL, lui prenant la main.

Il n'est pas possible de se rendre de meilleure grace.

LA VEUVE.

Je suis bien loin de me rendre encore. Rappelez-vous où nous en étions quand on nous a interrompus.

LE COLONEL, lui baisant la main.

Je m'en souviens à merveille : nous en étions au chapitre des sacrifices.

LA VEUVE.

Et c'est un chapitre auquel je tiens beaucoup.

LE COLONEL.

Le bonheur est sans prix. Ordonnez, femme charmante.

LA VEUVE.

Épargnez-moi la honte de m'expliquer.

LE COLONEL.

Il faut donc que je devine?

LA VEUVE.

Vous le pouvez sans effort.

LE COLONEL.

Mais vous pourriez m'aider un peu.

LA VEUVE.

Colonel, j'ai des mœurs; c'est vous en dire assez.

LE COLONEL.

Et vous ne pouvez aimer qu'en sûreté de conscience?

LA VEUVE.

Oui, je veux accorder la décence et mon cœur.

LE COLONEL, à part.

Elle est sage... Eh! tant mieux.

LA VEUVE, à part.

Je tremble.

LE COLONEL, à part.

Il faut répondre, et cela n'est pas aisé.

LA VEUVE, à part.

Il balance; il ne m'aime pas.

LE COLONEL.

Vous méritez mes vœux et ma main; mais...

LA VEUVE.

Achevez.

LE COLONEL.

Je n'ose.

LA VEUVE.

Je vous en prie.

LE COLONEL.

Ma main n'est plus à moi.

LA VEUVE, après un temps.

Elle n'est plus à vous! et vous me laissiez croire... Vous êtes sans pitié. Ah! colonel, quel cœur vous déchirez!

(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE XXVII.

LE COLONEL, SEUL.

O ma tête! ma tête! ne mûriras-tu jamais?... Une femme honnête et tendre est exposée à tant de combats! Il est si doux pour un homme qui pense de ménager sa faiblesse!... Voilà d'admirables réflexions, mais qui viennent un peu tard. Étourdi que je suis! j'agis d'abord, je réfléchis ensuite : il n'est pas de moyen plus sûr de faire des sottises; aussi ne fais-je que cela.

SCÈNE XXVIII.

LE COLONEL, SAINTE-CLAIRE, qui l'écoutait pendant ce couplet.

SAINTE-CLAIRE.

Je n'y tiens plus; il faut que je l'embrasse.

LE COLONEL, surpris.

Ma femme! Serait-ce la jeune personne...

SAINTE-CLAIRE.

Colonel, tu ne m'attendais pas?

LE COLONEL, embarrassé.

Je l'avoue.

SAINTE-CLAIRE.

Je me suis fait un plaisir de te surprendre.

LE COLONEL, avec contrainte.

Et je le partage de tout mon cœur.

SAINTE CLAIRE.

Il me semble que le plaisir que tu partages, n'est pas d'une grande vivacité.

LE COLONEL.

Au contraire. Mais tu sais que le temps, les occupations, nous changent insensiblement.

SAINTE-CLAIRE, avec une ironie fine.

Il est certain que six mois peuvent opérer un grand changement sur un grand caractère. Un grand homme, nommé à une grande place, doit voir les choses en grand, et les affections particulières disparaissent devant les grands intérêts qui lui sont confiés.

LE COLONEL, à part.

Elle se moque de moi. Saurait-elle quelque chose?

SAINTE-CLAIRE.

Pour moi, qui n'ai qu'une très-petite philosophie, je regrette ce temps où mon petit capitaine, n'ayant que de petites affaires, escaladait gaîment un couvent de filles, y déraisonnait avec de petites graces qui ne sont qu'à lui, et tournait la tête à une petite religieuse...

LE COLONEL.

Dont il fait une femme estimable.

SAINTE-CLAIRE.

Il est flatteur d'inspirer de l'estime; mais il serait dur à vingt ans, de n'inspirer que cela.

LE COLONEL, à part.

Elle va s'expliquer sans doute; il faut la voir venir.

SAINTE-CLAIRE.

Quelque chose t'occupe fortement; tu n'es pas à la conversation. Si j'ai mal pris mon temps, si je suis de trop aujourd'hui, je me retire.

LE COLONEL.

Il serait plaisant que tu aies l'intention de m'en faire convenir.

SAINTE-CLAIRE.

Pourquoi n'en conviendrais-tu pas, si cela est?

LE COLONEL.

Mais c'est qu'il n'en est rien.

SAINTE-CLAIRE.

Quand il en serait quelque chose? voyons, il n'y aurait pas grand mal.

LE COLONEL.

C'est être trop indulgente.

SAINTE-CLAIRE.

Il est des circonstances où on ne peut l'être assez.

LE COLONEL, à part.

Elle sait tout, et je ne saurai que dire, car je me sens d'un bêtise!....

SAINTE-CLAIRE.

Je suppose, par exemple, ceci n'est qu'une suppo-

sition, souviens-t'en bien; je suppose qu'un homme sincèrement attaché à sa femme, mais n'ayant pas sur lui l'empire que tu as sur toi, refroidi par l'absence, entraîné par des évènements imprévus, se livre un moment à ces goûts passagers où le cœur n'entre pour rien, que peut dire sa femme? que doit-elle faire? que lui conseillerais-tu, si elle te consultait?

LE COLONEL.

Oh! l'indulgence, tu as raison, l'indulgence!

SAINTE-CLAIRE.

Et tu lui dirais : Votre mari est un honnête homme; mais un honnête homme peut être faible. Il sera si honteux de se voir découvert; il sera si gauche devant vous; il aura tant d'envie de mentir, avec tant d'éloignement pour le mensonge; vous l'aimez si tendrement vous-même, que vous ne pourrez prolonger une situation si pénible, sans être cruelle envers tous deux.

LE COLONEL.

Oui, ma bonne amie, voilà précisément ce que je dirais.

SAINTE-CLAIRE.

Et moi, j'irais plus loin que tes conseils : j'éviterais ces explications désagréables qui aigrissent souvent les deux partis. Je commencerais par embrasser mon infidèle, et par lui pardonner.

LE COLONEL.

Suppose jusqu'au bout; embrasse-moi, et pardonne.

(Ils s'embrassent.)

SAINTE-CLAIRE.

Je me permettrais ensuite quelques avis, mais si modérés, si délicats, que l'amour-propre de mon époux n'en serait pas affecté.

LE COLONEL.

Ah! tu pourrais parler; tu en aurais bien acquis le droit.

SAINTE-CLAIRE.

Je lui dirais : Compare l'amour sincère et désintéressé de ta femme, de cette femme qui n'a pu prendre sur elle de bouder un moment, avec ces liaisons dangereuses qui conduisent insensiblement au mépris de ce qu'il y a de plus respectable. Ne prends plus pour de l'amour un sentiment qui lui est étranger; ne confonds plus tes sens avec ton cœur, et apprends à t'estimer assez pour sentir que la vertu seule a le droit de te plaire.

LE COLONEL, la serrant dans ses bras.

Juge quel effet produiraient sur cet homme, que tu supposes honnête, des conseils donnés avec autant de ménagement par l'amie la plus aimable et la plus sensible! quel empressement il mettrait à réparer ses torts! Une jolie bouche a tant de grace à prêcher la saine morale! ce qu'elle a d'austère prend un charme si flatteur, que l'époux s'applaudirait presque d'une faiblesse qui lui donnerait tant de raisons d'aimer et d'estimer son épouse.

SAINTE-CLAIRE, lui passant un bras au cou.

Mais il lui donnerait sa parole de ne plus cher-

cher de nouvelles raisons de l'aimer et de l'estimer davantage?

LE COLONEL.

Il la donnerait, et saurait la tenir. (*Elle embrasse le colonel; il lui ouvre les bras, elle s'y précipite.*) Mais si cette femme, que les apparences condamnent, avait été trompée elle-même; si, au lieu de séduire ton époux, elle s'était livrée avec sécurité à des sentiments honnêtes; si elle le croyait libre enfin?

SAINTE-CLAIRE.

Ah! mon ami! mon ami! que de reproches tu dois te faire!

LE COLONEL.

Je me les suis déja faits; mais cela ne suffit pas.

SAINTE-CLAIRE.

Tu as raison. Quand on a fait une faute, il faut avoir le bon esprit de la réparer. J'ai eu aussi des torts envers cette femme; je l'ai jugée avec une légèreté..... Je lui dois des excuses pour mon compte, et je vais négocier une paix générale.

(Elle entre chez la veuve.)

SCÈNE XXIX.

LE COLONEL, LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, SECOND DRAGON, TROISIÈME DRAGON, entre quatre autres, le sabre à la main.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Colonel, voilà les deux dragons que vous avez fait arrêter.

LE COLONEL, distrait.

Capitaine, arrange cette affaire; je t'en laisse le soin.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je ferai pour le mieux. Votre oncle vous cherche partout.

LE COLONEL.

Mon oncle est ici?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Vous ne le saviez point?

LE COLONEL.

Où est-il?

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Vous le trouverez à deux pas.

(Le colonel sort par la droite.)

SCÈNE XXX.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS, SECOND DRAGON, TROISIÈME DRAGON, les quatre autres dragons derrière.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Approchez, messieurs.

DEUXIÈME DRAGON, le reprenant.

Citoyens.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Avant de vous rendre ce titre, je veux voir si vous le méritez. (*Au deuxième.*) Tire ton sabre, tire ton sabre. (*Au troisième.*) Tire le tien. (*Il prend les deux lames, et après les avoir regardées.*) Ils sont teints l'un et l'autre du sang des Autrichiens, et vous

voulez les laver dans celui de votre frère! insensés, est-ce pour vous déchirer, entre vous, que la patrie vous met les armes à la main? Non, c'est pour battre ses ennemis. Vous l'avez fait jusqu'à présent, et vous vivrez pour le faire encore. Qu'on s'embrasse, et qu'on ne pense plus à rien.

SECOND DRAGON.

Mais, mon capitaine.....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Votre capitaine vous ordonne de vous embrasser.

SECOND DRAGON.

Permettez-moi du moins de vous expliquer.....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Je ne veux rien entendre. Tu vas me parler d'affronts, de point d'honneur, et d'un tas de vieilles balivernes que j'ai connues avant toi, auxquelles j'ai en la bêtise de croire, et que je méprise complètement aujourd'hui. Qu'on s'embrasse.

SECOND DRAGON.

Cependant, mon capitaine....

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Ah! tu fais le récalcitrant! Si tu n'obéis à l'instant, je te fais dégrader, et déclarer indigne de servir la république. (*Les deux dragons s'embrassent, et les autres remettent le sabre dans le fourreau.*) Je suis content de vous, citoyens. Je traite ce soir ma compagnie, et je vous invite au banquet. Nous trinquerons ensemble, et nous nous préparerons gaîment à cueillir de nouveaux lauriers.

(Il sort avec tous les dragons.)

SCÈNE XXXI.

LA VEUVE, SAINTE-CLAIRE, sortant de la maison de la veuve.

LA VEUVE.

Que je suis sensible à vos procédés! Que je me reproche de vous avoir méconnue, et d'avoir donné lieu par mon imprudence...

SAINTE-CLAIRE.

Ne nous rappelons le passé que pour être plus sages à l'avenir. Vous m'avez promis d'être mon amie, je serai la vôtre, et mon mari....

LA VEUVE, avec un soupir.

Ah, votre mari!

SAINTE-CLAIRE.

Il est étourdi; mais il a une belle ame; il ménagera votre sensibilité. Nos soins assidus, notre tendre amitié adouciront une blessure qui n'est pas bien profonde encore, et que la raison aura bientôt fermée.

LA VEUVE.

Vous êtes étonnante en tout.

SCÈNE XXXII.

LE GÉNÉRAL, LA VEUVE, SAINTE-CLAIRE, LE COLONEL.

LE GÉNÉRAL.

Allons, mon ami, voyons enfin ton logement.

LE COLONEL.

Mon oncle, voilà mon hôtesse.

LE GÉNÉRAL.

Permettez, belle citoyenne, que je félicite mon neveu. S'il aimait moins sa femme, et si votre premier coup d'œil n'inspirait le respect, je crois que le jeune homme.....

SAINTE-CLAIRE, détournant la conversation.

Mon cher oncle, pensons au dîner. La citoyenne nous recevra; je ferai les honneurs de sa maison; vous vous mettrez à ses côtés; elle vous écoutera avec intérêt, et pendant ce temps-là.....

LE GÉNÉRAL.

Tu feras l'amour à ton mari. Je te vois venir. Allons, nous ne verrons rien, c'est convenu; n'est-il pas vrai, belle citoyenne? Ecoutez donc, après six mois d'absence, ils doivent avoir bien des choses à se dire. Ce que je vous dirai, moi, ne sera pas tout-à-fait si intéressant; mais, que voulez-vous? chaque âge a ses plaisirs. L'amitié et la table font à présent tous les miens.

LA VEUVE.

Et vous n'en êtes que plus heureux.

FIN DES DRAGONS EN CANTONNEMENT.

LES
MEMNON FRANÇAIS,
OU
LA MANIE DE LA SAGESSE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LUSSAN.	MM. ARMAND.
MONTBRUN, oncle de Lussan et d'Adèle.	DEVIGNY.
DUPONT, valet de chambre de Lussan.	THÉNARD.
ADÈLE, jeune veuve.	Mmes LEVERD.
JUSTINE, suivante.	DEMERSON.

Reçue et mise en répétition à la Comédie-Française, et représentée, pour la première fois, à Saint-Quentin, le 12 décembre 1816.

LES
MEMNON FRANÇAIS,
COMÉDIE.

Le théâtre représente une salle commune à la famille. — Montbrun, assis devant un bureau, trie des papiers et les examine. Justine brode au métier. — Un cabinet de côté.

SCÈNE I.

MONTBRUN, JUSTINE.

MONTBRUN, très-impatient.

Quoi, je ne trouverai pas cette pièce-là! morbleu!

JUSTINE.

Monsieur a de l'humeur.

MONTBRUN, toujours cherchant.

Que vous importe?

JUSTINE.

Rien de ce qui intéresse monsieur ne peut m'être indifférent.

MONTBRUN, toujours cherchant.

Et la raison, s'il vous plaît?

JUSTINE.

Monsieur m'a élevée.

MONTBRUN, toujours cherchant.

Hé, je le sais bien.

JUSTINE.

Monsieur a tant de bontés pour moi...

MONTBRUN, toujours cherchant.

Bah, bah!

JUSTINE, avec effusion.

Que mon attachement pour lui est sans bornes.

MONTBRUN, se levant.

Par quelle bizarrerie ne suis-je aimé que de cette fille, pour qui je n'ai rien fait, tandis que ceux que je voulais combler de mes dons, me délaissent, me fuient?

JUSTINE, se levant.

Qui? votre neveu?

MONTBRUN.

Et ma folle de nièce.

JUSTINE.

Ils vous aiment de tout leur cœur.

MONTBRUN, très-brusquement.

Cela n'est pas.

JUSTINE.

Mais, monsieur....

MONTBRUN.

Que vas-tu me dire? Rapprochons les faits et jugeons. A vingt-deux ans, mon neveu était l'homme de Paris le plus modeste, le plus timide, le plus réservé et le plus ridicule.

JUSTINE.

Ah! monsieur, le tableau est un peu chargé.

MONTBRUN.

Je le fais voyager; je veux qu'il paraisse avec éclat dans les cours étrangères. Je me flatte que l'habitude de voir sans cesse des objets nouveaux, que l'accueil qu'il recevra partout, lui ôteront enfin cette excessive défiance de lui-même, qui le rendaient l'objet des plaisanteries des jeunes gens de son âge, et même de nos jolies dames.

JUSTINE.

Je sais cela, monsieur.

MONTBRUN.

Voici ce que vous ne savez pas. Dans une cour d'Allemagne, où règnent tous les plaisirs, Lussan rencontre un malheureux philosophe qui....

JUSTINE.

Un philosophe à la cour!

MONTBRUN.

Oui, mademoiselle, un philosophe, qui s'empare de l'esprit de mon neveu, qui en fait un original, et, après trois ans de voyages, au lieu de l'homme aimable que j'attendais, je reçois une espèce de docteur, triste, maussade, et qu'il faut contredire pour le faire parler.

JUSTINE.

J'avoue qu'il y a du vrai dans ceci.

MONTBRUN.

Je crois que ma nièce me dédommagera de la taciturnité de son cousin. Hé bien, la femme la plus intéressante....

JUSTINE.

Qui portait partout l'aimable gaîté....

MONTBRUN.

Dont les graces faisaient le charme des cercles les plus brillants...

JUSTINE.

Au-devant de qui volaient tous les cœurs....

MONTBRUN.

Se laisse entraîner par Lussan. Elle s'avise aussi de cultiver la philosophie. Ils passent les jours dans une retraite presque absolue, et je suis seul dans ma maison! Et ils me condamnent à vivre, à vieillir tristement! Et tu dis qu'ils m'aiment. Cela n'est pas. Non, cela n'est pas.

JUSTINE.

Tenez, monsieur, les extrêmes ne durent pas. Vos jeunes gens se fatigueront de la rigidité de leurs principes; ils reviendront à vous, ne s'occuperont que de vous, et vous regretterez de les avoir jugés aussi sévèrement.

MONTBRUN.

Que leur demandé-je? De consentir à me rendre heureux de leur propre félicité. J'ai réuni sur eux toutes mes affections; je veux leur laisser ma fortune. Je comptais dédommager Adèle de la perte d'un mari qu'elle aimait; donner à Lussan une épouse accomplie, et l'amour de la sagesse bouleverse leur cerveau. Le bel amour vraiment! Monsieur ne veut pas de femme; madame ne veut pas d'homme. Que diable

leur faut-il donc? Voilà tous mes projets renversés. Que résoudre? que faire?

JUSTINE.

Prendre patience pendant quelque temps.

MONTBRUN.

Oh, je ne suis point patient.

JUSTINE.

Ou travailler à leur conversion.

MONTBRUN.

Je n'entends rien à ce métier-là.

JUSTINE.

Croyez-vous qu'il faille avoir le don des miracles pour rendre à la société une femme charmante et un joli homme de vingt-cinq ans?

MONTBRUN.

Tu es bien confiante.

JUSTINE.

Si monsieur voulait l'être autant que moi....

MONTBRUN, après l'avoir fixée.

Aurais-tu la présomption?....

JUSTINE.

Et pourquoi pas, monsieur?

MONTBRUN.

Toi?

JUSTINE.

Moi.

MONTBRUN.

Tu entreprendrais de guérir ces cerveaux malades?

JUSTINE.

Je connais mes forces, monsieur.

MONTBRUN, s'écriant.

Dix mille francs, si tu réussis.

JUSTINE, sur le même ton.

Ils sont à moi.

MONTBRUN, s'approchant tout-à-fait.

Ah ça, veux-tu bien me faire part des moyens que tu emploieras pour....

JUSTINE.

Des projets, monsieur? Oh, je n'en ai pas.

MONTBRUN.

Nous voilà bien avancés.

JUSTINE.

Mais une fille comme moi tourne à son profit jusqu'à la moindre circonstance, et sait en faire naître d'heureuses. Qui attaque sourdement a toujours l'avantage sur celui qui ne soupçonne pas le piége, et, dans ce cas-ci, les vaincus seront heureux au point de ne pas regretter leur défaite.

MONTBRUN.

Au moins, voilà des idées générales.

JUSTINE.

J'en saurai faire l'application.

MONTBRUN.

Quand?

JUSTINE.

Dès aujourd'hui.

MONTBRUN.

Où sont nos jeunes gens?

JUSTINE.

Monsieur de Lussan descend de son observatoire....

MONTBRUN.

Où il a passé la nuit?

JUSTINE.

Tout entière.

MONTBRUN, ironiquement.

Voilà une nuit bien employée. Et Adèle?

JUSTINE.

Oh, madame dort profondément.

MONTBRUN.

A dix heures du matin! Un sage!

JUSTINE.

Il en était six quand elle a cédé au sommeil.

MONTBRUN.

Hé, qu'a-t-elle fait jusque-là.

JUSTINE.

Elle s'est entretenue avec un homme bien grave, bien sententieux, grand moraliste....

MONTBRUN.

Que signifie cette nouvelle lubie, mademoiselle?

JUSTINE.

Ne vous fâchez pas, monsieur. Cet homme-là, c'est Sénèque.

MONTBRUN.

Une femme de vingt ans passer la nuit à lire Sénèque!

JUSTINE, avec emphase.

Cela est beau, monsieur!

MONTBRUN.

Superbe! Moi, qui n'observe pas les astres, qui ne lis pas Sénèque, et qui veux entretenir mon embon-

point, je vais m'occuper du déjeuner. (*Il serre ses papiers, fait une fausse sortie, et revient.*) Justine, les fonds sont prêts. Dix mille francs de dot, mon enfant.

JUSTINE.

Et les charmants cousins rendus à l'amour, au bonheur, et au meilleur des oncles.

SCÈNE II.

JUSTINE, SEULE.

Ne ressemble-je pas un peu à ces braves qui ne doutent de rien avant que l'action soit engagée? Je me suis laissée aller à un mouvement de vanité auquel une femme résiste difficilement; mais qui pourrait être suivi d'une défaite humiliante, car enfin, je ne sais encore par où commencer ma brillante entreprise. Allons, allons, il n'est plus temps de regarder en arrière. Point de pusillanimité : la fortune veut être brusquée.

SCÈNE III.

JUSTINE, DUPONT.

DUPONT, qui a entendu les derniers mots.

Comme certains individus de son sexe, dont on ne peut terminer les irrésolutions.

JUSTINE, d'un ton aigre-doux.

On ne tourne pas mieux une méchanceté.

DUPONT.

Je n'en mets point ici.

JUSTINE.

C'est donc une vérité?

DUPONT.

Je vous le demande.

JUSTINE.

Je ne répondrai point à cela.

DUPONT.

C'est tout simple.

JUSTINE.

Ce n'est pas que je n'aie là-dessus des choses admirables à dire.

DUPONT.

Je n'en crois rien.

JUSTINE.

Cessons de pointiller, mon cher Dupont; nous courrons après l'esprit, quand nous n'aurons rien de mieux à faire. Je suis très-capable d'aimer, d'aimer beaucoup; mais je sais réprimer un sentiment qui ne peut mener qu'à faire des folies. Vous êtes valet-de-chambre, assez bien vu dans la maison; je suis attachée à madame, et un peu gâtée de tout le monde. Un service doux, la bienveillance des maîtres et l'abondance de toutes choses, voilà ce qu'on ne quitte pas légèrement, à moins qu'on ait perdu la tête, et, quoique vous soyez assez joli garçon, je vous assure que j'ai conservé toute la mienne.

DUPONT.

La conclusion n'a rien de flatteur.

JUSTINE.

Je ne flatte personne, pas même moi, et je le prouve. Vous ne savez rien faire, ni moi non plus; vous êtes paresseux, et j'aime mes aises. En nous épousant, il y a trois mois, il y a quinze jours, nous nous préparions des regrets; aujourd'hui notre position va changer, et dans peu de temps monsieur Dupont n'aura qu'à dire à ses garçons: Servez le moka, versez la liqueur des îles. Je recevrai à mon comptoir l'argent et les hommages des hommes qui fréquenteront notre maison, et cela n'est pas fatigant.

DUPONT.

Mademoiselle Justine, je n'entends rien à ce que vous me dites-là.

JUSTINE.

Je vais m'expliquer. Je suis le chef d'une confédération importante, et je vous fais l'honneur de vous choisir pour mon lieutenant.

DUPONT.

Soyez un peu plus claire, je vous en prie.

JUSTINE.

Il s'agit de faire renoncer madame de Méran et monsieur de Lussan à leurs projets de sagesse. Dix mille francs sont le prix du succès.

DUPONT, hors de lui.

Dix mille francs et Justine!

JUSTINE, sur le même ton.

Dix mille francs et Dupont.

DUPONT.

Charmante, adorable!... Donnez vos ordres à votre lieutenant.

JUSTINE.

(*A part.*) C'est là le difficile. (*Haut.*) As-tu quelquefois entendu parler de ces gens qui cherchent à faire de l'or?

DUPONT.

Sans savoir comment ils s'y prendront?

JUSTINE.

Ton capitaine est précisément dans ce cas-là.

DUPONT.

Adieu donc les dix mille francs.

JUSTINE.

Hé, non, non. Monsieur de Montbrun nous aidera. Homme excellent, généreux; mais vif, impatient, et curieux surtout, il saisira, interprètera un mot, un geste, un regard. Je lui indiquerai ce cabinet, qui a deux entrées, d'où il pourra tout voir et tout entendre, et les circonstances nous favoriseront, je n'en doute pas. Deux jeunes gens qui passent leur vie ensemble, doivent être bien près de s'aimer et de se le dire, et, faire à la fois leur mariage et le nôtre, c'est un jeu pour l'amour. Et puis, si madame continue à lire Sénèque, elle se défait, en ma faveur, de ses dentelles et de quelques bagues, que décemment elle ne peut plus porter. Vous êtes adroit.

DUPONT.

Vous me faites bien de l'honneur.

JUSTINE.

Vous insinuez à votre maître que le sage doit dédaigner la fortune, et qu'il n'a rien à faire de plus louable que de plaindre et d'aider ceux qui ne peu-

vent le suivre dans la route de la perfection. Ainsi, de quelque manière que les choses tournent, Dupont dira toujours : Versez le moka. Voilà monsieur de Montbrun : laissez-nous.

SCÈNE IV.

MONTBRUN, JUSTINE.

MONTBRUN, descendant la scène.

Ma foi, mon maître d'hôtel vaut mieux que les sept sages de la Grèce, et cinq minutes de conversation avec cet homme-là sont fort au-dessus d'une séance académique. Hé bien, Justine, où en sommes-nous?

JUSTINE.

(*A part.*) Un chef ne doit jamais, dit-on, paraître embarrassé. (*Haut.*) Oh! monsieur, je viens de concevoir un plan magnifique.

MONTBRUN.

En vérité?

JUSTINE.

Mais dont les détails seraient trop longs à raconter.

MONTBRUN.

N'importe, n'importe. Conte-moi cela, mon enfant. (*Avec dépit.*) Ah! voilà Lussan. Tu ne peux t'expliquer devant lui.

JUSTINE, à part.

Il arrive à propos pour me tirer d'embarras. Mon dieu, mon dieu, ne me viendra-t-il pas une idée?

(Elle se remet à son métier.)

SCÈNE V.

LUSSAN, MONTBRUN, JUSTINE.

MONTBRUN.

Hé bien, monsieur, vous passez donc les nuits à observer les astres?

LUSSAN.

Oui, mon oncle.

MONTBRUN.

Vous ne dormez plus maintenant?

LUSSAN.

Dormir! perdre le tiers d'une vie qui ne suffit pas à l'étude de la sagesse!

MONTBRUN.

Et c'est dans les astres que vous étudiez la sagesse?

LUSSAN.

L'astronomie, monsieur, agrandit l'ame, élève l'homme, et lorsque son génie plane dans les cieux, il est étranger aux vices, aux haines, aux vengeances qui agitent ce globe.

MONTBRUN.

Comme tout cela est beau! Finissons. Veux-tu déjeuner avec moi?

LUSSAN.

La somptuosité de vos repas ne s'accorde pas avec la sobriété que je me suis imposée.

MONTBRUN.

Et à quoi bon cette sobriété ? Elle entretient le vide de ton cerveau, et te fait extravaguer à la journée.

LUSSAN.

(Justine écoute attentivement.)

Je lui dois, monsieur, la clarté, la précision, la force des idées. A toute heure, à tout instant, l'homme sobre est habile à penser et à agir. La sage prévoyance règle seule l'emploi de ses facultés intellectuelles. Également éloigné de l'emportement et de la faiblesse, il marche d'un pas ferme et égal dans la route qu'il s'est tracée, et, sans connaître l'orgueil, il peut se croire très-supérieur à ceux dont le cerveau, toujours offusqué par les suites de l'intempérance, n'est presque jamais accessible à la pensée.

JUSTINE, avec un soupir d'allégement.

Ah, ah!.... A la fin, m'y voici.

(Elle sort.)

MONTBRUN.

(*A part.*) Il est vrai que j'ai quelquefois la tête pesante le matin. (*Haut.*) A l'exagération et au ton dogmatique près, tu pourrais bien avoir raison. Mais que veux-tu faire de ces facultés intellectuelles, toujours pures, toujours agissantes ?

LUSSAN.

Les ennoblir par le plus digne emploi. C'est aux hautes sciences que je consacre ma vie.

MONTBRUN.

Hé! dites-moi, monsieur, à quoi sert un savant?

Quel accueil fait-on dans le monde à un homme toujours sérieux, toujours hérissé d'arguments, ou qui, sans cesse concentré en lui-même, voit en pitié le reste des humains?

LUSSAN.

C'est le pédant que vous peignez, monsieur, et non le véritable savant. Celui-ci ne dédaigne pas les hommes; il les instruit avec bienveillance; il les conduit à la vérité; il les enrichit de ses découvertes, et, vraiment utile à ses contemporains, il transmet son nom à la postérité.

MONTBRUN, d'un ton affectueux.

Lussan, mon cher Lussan, je te vois avec peine sacrifier tes plus belles années à des travaux soutenus, qui peut-être te feront arriver à la postérité; mais qui t'empêchent de jouir des douceurs de la vie. Je doute d'ailleurs que la science ait enrichi personne (*riant*), et j'espère te faire attendre long-temps encore la moitié de mon bien.

LUSSAN.

Qui vise à la fortune est indigne de la gloire. J'ai un petit domaine qui suffit à mes besoins (*avec sentiment*), et j'espère, mon oncle, vous conserver long-temps.

MONTBRUN.

Tu espères! tu veux me faire croire que je te suis vraiment cher. Hé bien, prouve-le moi. (*Avec effusion.*) Mon ami! mon cher ami, rends-toi à mes représentations, à ma tendresse; sois sobre, laborieux, savant, puisque tu veux l'être; mais évite les excès

en tout genre. Vois la société, pour qui tu es fait; livre-toi à un penchant qui fait le charme de la vie, et dont le souvenir nous console du malheur de vieillir.

LUSSAN.

(*Avec sentiment.*) L'amour, l'amour, mon oncle! oui, il a fait des heureux; on le dit. (*Revenant à son ton ordinaire.*) Mais la légèreté d'un sexe, les illusions, les prestiges dont on l'entoure, les adulations dont on l'enivre ne doivent-ils pas faire trembler un homme raisonnable? Que reste-t-il à celui qui s'est trompé dans son choix? Le regret humiliant de n'avoir pas su juger l'objet de son amour; la nécessité de combattre sans cesse un penchant qui le subjugue, de le cacher à tous les yeux, et la certitude de vieillir sans être plaint.

MONTBRUN.

Mon ami, il est mille exceptions. Ta cousine est jeune, jolie; elle a l'esprit délicat, cultivé; elle est raisonnable.

LUSSAN, d'un ton passionné.

Oui, mon oncle, oui, Adèle réunit des qualités à tous les agréments, à tous les charmes.

MONTBRUN.

Hé bien, associe-la à ta destinée. Quoi, ton imagination ne t'a jamais présenté le tableau de deux êtres intimement unis par les goûts, les caractères et l'affection; vivant, pensant, agissant de concert; faisant tout l'un pour l'autre; trouvant dans leurs sacrifices mêmes le prix de leurs sacrifices; élevant à

les aimer les fruits précieux de leur union, et attendant d'eux, pour leur viellesse, les soins qu'ils ont prodigués à leur enfance, les consolations qui rendent notre fin moins douloureuse! Pense au contraire combien cette fin est cruelle pour celui qui s'est volontairement isolé. Entouré, à ses derniers moments, de collatéraux avides, ou d'êtres indifférents, il cherche en vain la commisération dans tous les yeux; il attend vainement un mot qui le soutienne, ou qui ranime dans son cœur l'espoir prêt à s'éteindre. Il meurt comme il a vécu, sans avoir été aimé, sans être plaint.

LUSSAN.

Je n'ai qu'un mot à répondre. Comment, connaissant si bien les charmes d'une union assortie, vous êtes-vous refusé à en goûter les douceurs?

MONTBRUN, brusquement.

Comment, comment!..... J'ai eu tort, sans doute; vos procédés envers moi me le prouvent, monsieur, et ce n'est pas en cela que vous devez me prendre pour modèle. (*A part.*) En vérité, je ne sais plus que lui dire.

SCÈNE VI.

MONTBRUN, LUSSAN, DUPONT, JUSTINE.

DUPONT, à Montbrun.

Monsieur est servi.

MONTBRUN, en sortant.

Jamais je ne l'ai été aussi à propos.

SCÈNE VII.

LUSSAN, DUPONT, JUSTINE.

JUSTINE, à Dupont.

Tu m'as entendue, comprise. Je vais maintenant me concerter avec le cher oncle.

(Elle range son métier, et sort.)

SCÈNE VIII.

LUSSAN, DUPONT.

LUSSAN, assis, tirant un livre de sa poche, et apercevant Dupont.

Voilà comment un sage doit se montrer. Inébranlable dans ses principes, indulgent pour les faiblesses des autres, il sait concilier ce qu'il leur doit et ce qu'il se doit à lui-même.

DUPONT, s'approchant d'un air hypocrite.

Monsieur....

LUSSAN.

Qu'est-ce ?

DUPONT.

Monsieur veut-il déjeuner aussi ?

LUSSAN.

Oh, j'ai le temps de déjeuner.

DUPONT.

Je rappelle à monsieur qu'il a déjeuné hier à six heures du soir.

LUSSAN, d'un ton de satisfaction.

Vraiment, Dupont?

DUPONT.

Hélas, oui, monsieur.

LUSSAN, avec ravissement.

A six heures du soir!

DUPONT.

De quoi monsieur se réjouit-il donc?

LUSSAN.

De l'emploi que j'ai fait de mon temps. Ne t'est-il jamais arrivé, Dupont, de bien remplir une journée?

DUPONT.

Hé, monsieur, je ne fais que cela.

LUSSAN.

Et tu éprouves cette satisfaction intérieure qui nous dédommage de notre travail?

DUPONT.

J'éprouve beaucoup de fatigue, monsieur, et je m'en dédommage en soupant de bon appétit.

LUSSAN.

Être sensuel!

DUPONT.

J'en conviens, monsieur, et je m'en trouve à merveilles. Si j'osais vous représenter....

LUSSAN.

Quoi?

DUPONT.

Que votre manière de vivre n'a rien de bien substantiel, et que la sagesse ne doit pas vous rendre insensible à ce qu'il y a là-bas.

LUSSAN.

Et qu'y a-t-il donc?

DUPONT, d'un air friand.

Une volaille au cresson, d'une mine si tentante, à la peau si bien dorée, cuite si à propos!

LUSSAN.

Que me proposez-vous, Dupont! Moi, j'agirais ouvertement contre mes principes!

DUPONT.

Vos principes, monsieur, vos principes! Point de mariage, point de bonne chère! Permettez-moi de vous représenter que si tout le monde pensait comme vous, le genre humain finirait. Et qui saurait, dans cinquante ans, que vous avez existé, et que vous avez pensé et fait de si belles choses?

LUSSAN, faiblissant.

Hé, ce raisonnement est assez spécieux.

DUPONT, d'un ton caressant.

Allons, allons, monsieur, une aile de poulet. Laissez-vous persuader.

LUSSAN, faiblissant davantage.

Laissez-moi, Dupont, laissez-moi.

DUPONT.

Vous êtes ébranlé, monsieur; vous allez vous rendre à la force de mes raisons, et cela me fera un honneur infini.

LUSSAN, revenant à son système.

Ébranlé, dites-vous! je suis ébranlé! Vous êtes un impertinent.

DUPONT.

Monsieur....

LUSSAN.

Un faquin, un sot.

DUPONT.

Monsieur oublie que les injures marquent de la colère, et que la modération est la première vertu du sage.

LUSSAN.

Hé, le sage n'est-il pas un homme, et ne lui est-il pas permis de faiblir quelquefois ?

DUPONT.

Tenez, monsieur, je crois que cette sagesse-là n'est bonne que dans les livres. Madame, qui en parle autant que vous, et qui ne la cultive pas avec plus de succès....

LUSSAN.

Misérable! tu inculpes ma cousine !

DUPONT.

Ah, monsieur s'emporte encore.

LUSSAN.

Non, non, je me modère, et j'écoute. Voyons, qu'a fait madame de Méran ?

DUPONT.

Elle ne pratique pas un régime tout-à-fait aussi sévère que le vôtre.

LUSSAN.

Son sexe autorise certaines petites choses....

DUPONT.

Elle aime le monde, quoi qu'elle en dise.

LUSSAN.

Calomnie épouvantable!

DUPONT.

J'en ai des preuves certaines.

LUSSAN.

Finissons. Qu'avez-vous remarqué, monsieur l'observateur?

DUPONT.

Quand madame est au salon....

LUSSAN.

Hé bien?

DUPONT.

Monsieur le baron ne la quitte pas.

LUSSAN, inquiet.

En effet, son assiduité m'a frappé.

DUPONT.

Il a toujours quelque chose à dire à demi-voix.

LUSSAN, à part.

Il a raison.

DUPONT.

Madame lui sourit quelquefois.

LUSSAN.

Elle lui sourit! (*Avec amertume.*) Oui, oui, elle lui sourit.

DUPONT.

Et elle n'a pas assez de soin des billets qu'on lui adresse.

LUSSAN.

Des billets, dis-tu, des billets!

DUPONT.

Je viens de trouver celui-ci.

LUSSAN.

Tu l'as lu, malheureux!

DUPONT.

Comment, sans cela, saurais-je à qui le rendre?

LUSSAN.

Achève; parle donc. Voyons que dit ce billet?

DUPONT.

Puisque je l'ai lu, y a-t-il quelque inconvénient à ce que monsieur le lise aussi?

LUSSAN.

Il y en a, et beaucoup.

DUPONT.

Hé bien, je vais en faire la lecture à monsieur.

LUSSAN.

L'indiscrétion est la même. Ne saurais-tu me rendre le sens de ce billet?

DUPONT.

Je ne le crois pas, monsieur. D'ailleurs, j'ai remarqué des expressions qui peuvent vous blesser, et....

LUSSAN.

Me blesser, moi! Cela n'est pas possible. (*Avec impatience.*) Allons, lis, lis donc, puisque ton intelligence ou ta mémoire te trahit.

DUPONT, lit.

« Madame, je n'ai pas osé vous écrire encore; mais « il m'est impossible de me taire plus long-temps. Je « brûle de vous ouvrir mon cœur et de m'assurer du « vôtre, avant que mes sentiments soient connus...

LUSSAN, avec force.

Comment donc, du mystère!

DUPONT, lit.

« De l'homme qui vous obsède....

LUSSAN, en colère.

Je l'obsède, moi!

DUPONT, lit.

« Et qui vous arrache à la société dont vous faisiez « les délices. Je vous supplie de vous trouver ce soir « chez madame d'Esteval.

LUSSAN.

Oser demander un rendez-vous à une femme qui n'a pas dit : J'aime!

DUPONT, lit.

« L'indulgence avec laquelle vous m'avez quelque- « fois écouté....

LUSSAN.

Le fat!

DUPONT, lit.

« Me donne lieu d'espérer que vous ne me refuse- « rez pas la grace que je vous demande. »

LUSSAN, exaspéré.

Écrire ainsi à ma cousine! Ce billet est infame. Donnez-moi cet écrit ; c'est moi qui vais répondre ; c'est à moi qu'il convient de protéger la jeunesse et les graces dépourvues d'expérience. (*Il se met au bureau et se dicte en écrivant.*) « L'homme qui obsède « madame de Méran désire vous apprendre à choisir « vos expressions, et surtout à rechercher d'une ma- « nière convenable la main d'une jeune dame, qui est

« sa maîtresse, à la vérité; mais que son âge soumet, « jusqu'à certain point encore, aux conseils de ses pa- « rents. Demain, à six heures du matin, je serai au « bois de Boulogne. » — (*Il cachète le billet.*) Allez, Dupont, remettez cela à son adresse. (*Il met dans sa poche le billet du baron.*) Je ne me possède pas; je suis furieux. (*Appelant.*) Dupont....

DUPONT, descendant la scène.

Monsieur!

LUSSAN.

Je vous recommande la plus grande discrétion sur tout ceci.

DUPONT.

Ce n'est pas à moi, monsieur, qu'il faut faire la leçon.

LUSSAN.

Mes bienfaits seront le prix de votre silence.

SCÈNE IX.

LUSSAN, SEUL.

Le baron ose aimer Adèle! il ose le lui dire, lui demander un rendez-vous, et il m'insulte, moi! Oh, la sagesse a ses bornes, et je ne souffrirai pas que ma cousine appartienne à l'homme qui s'explique avec une légèreté, qui exclut toute espèce d'estime..... La sagesse, ai-je dit? Ah, si je me rendais un compte exact des motifs de ma conduite.....

SCÈNE X.

LUSSAN, JUSTINE.

JUSTINE, prenant le regard, le ton de l'ironie.

Hé, monsieur, que s'est-il donc passé entre vous et Dupont? Vous avez fait un bruit qui s'entendait de la salle à manger....

LUSSAN, avec effroi.

Où mon oncle est encore?

JUSTINE.

Il m'envoie savoir ce qui a pu vous faire sortir des bornes de votre modération ordinaire. (*Après un silence.*) Hé bien, monsieur?

LUSSAN, embarrassé.

Je.... lisais.... Je.... je lisais....

JUSTINE, finement.

Vous lisiez?

LUSSAN.

Les oraisons funèbres de l'immortel Bossuet.

JUSTINE.

Je ne les connais pas.

LUSSAN.

Tant pis pour vous, Justine.

JUSTINE.

Mais je n'en ai pas une très-haute idée.

LUSSAN.

Ouvrage sublime, mademoiselle; plein d'images et de raison.

JUSTINE.

Ouvrage médiocre, monsieur. Moi, qui ai la bonne ou la mauvaise habitude d'écouter, et qui avais l'oreille à la serrure....

LUSSAN, à part, avec effroi.

Que va-t-elle me dire?

JUSTINE.

J'ai distingué, et très-clairement, ces mots: *Sot, faquin, impertinent valet. Je ne me possède pas; je suis furieux.* Si c'est là de la prose de Bossuet, vous conviendrez, monsieur, qu'elle n'est pas excellente.

LUSSAN.

Que signifie ce subterfuge, mademoiselle? Il vous sied bien de m'écouter, d'oser me tourner en ridicule!

JUSTINE.

Les grands mots ne m'intimident pas. Monsieur de Montbrun a votre cartel dans sa poche. Cette pièce est la mesure exacte de votre sagesse, et sa publicité renversera, sans retour, cet échafaudage, qui déja n'en impose plus ici.

LUSSAN, avec force.

Qu'ai-je entendu? Dupont a eu l'insolence de me jouer! Dupont n'est plus à mon service.

JUSTINE.

Je le prends au mien, monsieur.

LUSSAN.

Vous quitterez tous deux cette maison aujourd'hui.

JUSTINE.

Cela pourrait bien être, monsieur.

LUSSAN.

Il me suffira d'un mot pour déterminer ma cousine. Allez, et que Dupont se garde de paraître jamais devant moi.

JUSTINE.

Monsieur a fini. Il m'est permis de parler à mon tour.

LUSSAN, avec beaucoup d'humeur.

Oh, par grace, laissez-moi.

JUSTINE.

Que monsieur soit sobre le jour, puisqu'il le veut; mais qu'au moins il repose la nuit. Qu'il permette de reporter à l'opticien ces vilains instruments qui sont là-haut, et de condamner la porte de ce grenier, qu'il nomme fastueusement son observatoire. (*Après un temps.*) Décidez-vous, monsieur. Achetez ma protection; je la mets à ce prix.

LUSSAN.

Et que pouvez-vous pour moi, s'il vous plaît?

JUSTINE.

Engager votre oncle à vous ménager; vous faire rendre votre défi au baron; sauver votre réputation; vous affermir dans les prérogatives attachées au titre de sage, dont un mot peut vous dépouiller.

SCÈNE XI.

LUSSAN, JUSTINE, MONTBRUN, sortant du cabinet.

MONTBRUN, à Justine.

Vous n'entendez pas vos intérêts, Justine. Laissez

ces instruments où ils sont. (*Contrefaisant Lussan.*) L'astronomie agrandit l'ame, élève l'homme, et lorsque son génie plane dans les cieux, il est étranger aux faiblesses, aux tracasseries qui agitent le pauvre genre humain. (*Il rit.*) Ah, ah, ah!

LUSSAN, couvrant son visage de ses mains.

Je suis au désespoir.

MONTBRUN.

Si Lussan se fût occupé d'astronomie, se serait-il emporté comme un homme du peuple, et contre qui? contre un valet qui ne peut se défendre. Eût-il voulu verser le sang de son semblable, lui, qui craindrait, dit-il, d'ôter une plume à un oiseau? Pour couvrir cette double faute, eût-il menti à Justine avec le sang-froid et la facilité d'un gascon? eût-il projeté d'abuser de son influence sur l'esprit d'une jeune femme pour lui faire congédier ses gens? Emportement, vengeance, orgueil, mensonge; voilà ce qui vient de signaler ce sage si supérieur à son siècle. (*Il rit.*) Ah, ah, ah!

LUSSAN, avec le ton d'une douleur profonde.

Et vous aussi, mon oncle!

MONTBRUN.

Et moi aussi, mon neveu. Ah, ah, ah!

LUSSAN, à Montbrun.

Par grace, tirez-moi de l'anxiété affreuse où je suis. Ma cousine est-elle instruite? Ai-je perdu sans retour son estime, son affection, sa confiance?

MONTBRUN.

Ta cousine n'est pas plus sage que toi, et je t'as-

sure qu'elle n'a pas de reproches à te faire. Ah, ah, ah, ah! Vois-tu son air confus, affligé? Du courage, Adèle, reviens à toi. Lussan ne sera pas sévère. N'est-il pas vrai, mon ami? Ah, ah, ah!

JUSTINE, à Montbrun.

Le plus difficile est fait. Laissons-les à eux-mêmes.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

ADÈLE, LUSSAN.

(Lussan doit mettre beaucoup de chaleur dans cette scène.)

ADÈLE.

Mon cousin, j'ose à peine vous regarder. J'ai des aveux pénibles à vous faire.

LUSSAN.

Et moi, ma cousine, et moi!

ADÈLE.

Je viens m'accuser franchement, implorer votre indulgence.

LUSSAN.

(*A part.*) Elle va me parler du billet du baron. (*Haut.*) Je me rappelle les derniers mots de mon oncle, et je vous entends. Vous avez été aussi victime de cette ligue que monsieur de Montbrun dirige impitoyablement contre nous.

ADÈLE.

Il est entré chez moi ce matin...

LUSSAN.

Guidé par la ruse, par la malignité.

ADÈLE.

J'étais devant ma glace. Je ne tiens pas à ma figure, vous le savez.

LUSSAN.

Mais il est naturel de soigner sa personne. Nos sentiments pour nous; l'extérieur pour les autres. Ils doivent savoir gré à des êtres tels que nous de vouloir bien descendre jusque là.

ADÈLE.

J'ai pour eux la condescendance d'être mise, coiffée comme tout le monde.

LUSSAN.

Et une glace devient un meuble nécessaire.

ADÈLE.

Mon oncle a prétendu que je m'arrêtais devant la mienne avec complaisance; que ma vanité rendait à ma figure un hommage secret; que notre prétendue sagesse n'est que l'orgueil d'attirer l'attention, d'occuper la renommée. La continuité; l'amertume de ses railleries m'ont mise hors de moi.

LUSSAN, s'écriant.

C'est bien là ce qu'il voulait.

ADÈLE.

J'ai senti que j'allais répondre avec une vivacité peu respectueuse.

LUSSAN.

C'est encore à cela qu'il comptait vous amener.

ADÈLE.

Je me suis contenue. Mais une aiguière m'est échappée, et la glace a volé en éclats.

LUSSAN.

Et comment être maître de soi, tracassé, tourmenté, torturé sans cesse par lui et ses affidés?

ADÈLE.

Monsieur de Montbrun m'a raillée de nouveau sur ce prétendu mouvement de colère.

LUSSAN.

Croit-il que la sagesse nous rende impassibles?

ADÈLE.

Je n'ai pas répliqué; mais, en me tournant un peu brusquement, j'ai renversé ce joli nécessaire de vermeil....

LUSSAN.

Ceci n'est qu'un accident.

ADÈLE.

Un pot au rouge a roulé sur le parquet.

LUSSAN.

Et mon oncle en a tiré de nouvelles conséquences.

ADÈLE.

Il veut que je paraisse quelquefois au salon, et il y a des jours où je suis d'une pâleur! d'ailleurs, j'en mets si peu! si peu!

LUSSAN.

Y a-t-il plus de mal à avoir un peu de rouge sur la joue qu'un gant sur la main?

ADÈLE.

Que vous êtes bon, Lussan; que vous êtes équi-

table! mon oncle ne voit pas comme vous. Casser une glace, renverser un nécessaire, mettre du rouge, sont de ces choses, dit-il, qu'un sage ne doit pas se permettre. Il m'a menacée de raconter cela partout. J'ai eu la faiblesse de craindre le public, et celle d'accepter....

(Elle s'arrête.)

LUSSAN.

Achevez, Adèle, achevez.

ADÈLE.

Une proposition... (*Un grand soupir.*) Ah! mon cousin!

LUSSAN.

Finissez, par grace.

ADÈLE, avec timidité.

Hé bien! j'ai promis...

LUSSAN.

Vous avez promis?

ADÈLE.

D'aller ce soir au bal de l'opéra avec madame d'Esteval.

LUSSAN.

Au bal de l'Opéra! Vous n'irez point.

ADÈLE.

Je suis au désespoir, mon cousin; mais j'ai promis.

LUSSAN.

Vous avez cédé à la violence de votre position. Une promesse qui n'est pas libre, parfaitement libre, n'engage à rien. Vous faire promettre d'aller au bal

de l'Opéra! quelle indignité! Vous contraindre à vous donner en spectacle, à écouter de fastidieuses plaisanteries, les lieux communs qu'on adresse à toute femme un peu jolie...

ADÈLE, piquée.

Un peu jolie, monsieur?

LUSSAN.

Très-jolie, si vous le voulez, madame; qu'importe le plus ou le moins? Si vous persistez à tenir votre promesse....

ADÈLE.

Hé, comment m'en dispenser?

LUSSAN.

Je me brouille avec vous.

ADÈLE, lui souriant avec douceur.

Ne serait-il pas mieux de nous accompagner?

LUSSAN, s'écriant.

Moi, au bal de l'Opera!

ADÈLE.

Deux femmes y seraient déplacées. Et puis, tout ne sert-il pas d'aliment à la sagesse? Un spectacle tumultueux, insensé, ne nous affermira-t-il pas dans la vérité, la solidité de nos principes? D'ailleurs, qui nous reconnaîtra sous le masque?

LUSSAN.

Adèle, ma chère Adèle, renoncez à ce projet, je vous en conjure. N'y voyez que l'intention bien formelle qu'a mon oncle de nous couvrir publiquement de ridicule. Savez-vous où m'a déja poussé leur insidieuse adresse? A m'emporter contre Dupont, à

mentir à Justine, à vouloir m'armer contre un homme....

ADÈLE, d'un air de satisfaction.

Vraiment, mon cousin!

LUSSAN.

Mais, qu'est-ce que cela prouve? Qu'humiliés de notre supériorité, jaloux du calme inaltérable dont nous commencions à jouir, les conjurés, sentant l'impuissance de s'élever jusqu'à nous, veulent nous faire descendre jusqu'à eux.

ADÈLE.

Hé bien, cessons de les humilier; ils cesseront de nous poursuivre. Descendre jusqu'à eux est de la générosité, de la compassion, et, lorsqu'à l'aide d'un domino l'on peut se mettre bien avec tout le monde, n'y a-t-il pas de la bizarrerie à refuser de le prendre pour une heure ou deux?

LUSSAN, avec force.

Vous brûlez d'aller au bal.

ADÈLE, avec dépit.

Et vous avez pris sur moi un ascendant que vous poussez jusqu'à la tyrannie.

LUSSAN, faiblissant.

Moi, Adèle, moi!

ADÈLE.

Vous, monsieur, vous. Refuser de me donner la main, n'est-ce pas me contraindre à rester ici, à manquer à ma parole, à me faire passer dans l'esprit de madame d'Esteval pour une femme extraordinaire, extravagante?

LUSSAN.

Que vous importe l'opinion des autres? (*Tendrement.*) Me voyez-vous ambitionner d'autre estime que la vôtre?

ADÈLE, d'un ton caressant.

Ajoutez, par un peu de complaisance, aux sentiments que vous m'avez inspirés.

LUSSAN, avec force.

Non, madame, non, bien décidément non.

ADÈLE.

Hé bien, monsieur, je prends mon parti.

LUSSAN.

Et lequel?

ADÈLE.

Je me passerai de vous.

LUSSAN, exaspéré.

Comment, madame..!

ADÈLE.

Et je prierai le baron de vouloir bien m'accompagner.

LUSSAN, avec effroi.

Le baron, madame, le baron! C'est de tous les hommes celui que vous devez craindre le plus.

ADÈLE.

Et la raison, s'il vous plaît?

LUSSAN.

Il est très-bien fait, madame.

ADÈLE.

Soit.

LUSSAN.

Sa figure est distinguée.

ADÈLE.

Je le sais.

LUSSAN.

Il a trouvé l'art de captiver votre attention.

ADÈLE.

Je conviens qu'il est prévenant, plein d'égards, de complaisance.

LUSSAN.

Des égards, dites-vous! Il n'en connaît pas. Entreprenant dans sa conduite, audacieux dans son style...

ADÈLE, avec une ironie amère, et sortant.

Tout ce qu'il vous plaira, monsieur. Cherchez-lui des torts, imaginez-en. Vous ne lui ôterez pas un mérite essentiel à mes yeux, celui de ne pas tenir à ses idées.

LUSSAN, la ramenant.

Adèle, vous me désespérez! Vous voulez ma honte....

ADÈLE.

Je ne veux plus rien, monsieur.

LUSSAN.

Écoutez-moi.

ADÈLE.

Et qu'avez-vous à me dire?

LUSSAN.

Il faut que je déroge à mes principes; il le faut, pour vous garantir de vous-même et des séductions

du siècle. Je renonce, pour un moment, aux lois que je me suis imposées.

ADÈLE.

Ah! voilà un homme aimable!

LUSSAN, avec embarras.

Ce soir...

ADÈLE.

Ce soir?

LUSSAN.

Pendant qu'on me croira tout entier à l'étude...

ADÈLE.

Hé bien?

LUSSAN.

Je m'échapperai par mon escalier dérobé.

ADÈLE.

A merveilles.

LUSSAN.

Je me rendrai chez madame d'Esteval...

ADÈLE, avec la plus grande gaîté.

Il est charmant.

LUSSAN.

Je vous y trouverai. Nous prendrons des dominos, nous partirons, et....

SCÈNE XIII.

ADÈLE, LUSSAN, MONTBRUN, sortant du cabinet.

MONTBRUN.

Ah! ah! ah! Des dominos, des dominos pour nos deux sages, qui vont au bal de l'Opéra. De quelle

couleur les voulez-vous? Ah! ah! ah! Et moi aussi j'irai au bal de l'Opéra. Je vous présenterai à tout Paris. Je raconterai votre conversion; je m'en attribuerai l'honneur. On se moquera un peu de vous, et parbleu, vous l'avez bien mérité. Ah! ah! ah!

LUSSAN, à Adèle, en s'écriant.

Hé bien! madame, que vous disais-je?

ADÈLE.

Quoi! mon oncle! vous exécuteriez ce cruel projet!

MONTBRUN.

Peut-être même y ajouterai-je quelque nouvel incident. Ah! ah! ah!

LUSSAN, à Adèle, avec amertume.

J'abuse de l'ascendant que j'ai sur vous! Je suis un tyran!

ADÈLE, à Montbrun.

Non, monsieur, non, vous ne me présenterez pas à tout Paris; vous ne vous attribuerez rien. Je vais m'enfermer chez moi, et je n'en sortirai pas de huit jours.

MONTBRUN.

Vous le prenez sur ce ton là! (*A Lussan.*) Je garde le cartel dans ma poche. Le publier serait vous exposer, monsieur. Je me contenterai de le faire lire à sept à huit de mes amis.

ADÈLE, du ton de l'inquiétude.

Que dites-vous, mon oncle?

MONTBRUN, tirant un papier de sa poche.

Mais voici ce que je vais envoyer à mon imprimeur,

ce que je ferai afficher à tous les coins de rue. (*Il lit.*) « Cinquante louis de récompense à qui trouvera et « rapportera à M. de Montbrun, le bon sens d'un « jeune homme, qui affecte l'austérité des principes, « et dont la conduite et les discours sont sans cesse « en opposition. Plus, le jugement d'une petite femme « fort jolie, qui passe les nuits à lire Sénèque; mais « qui est colère, et qui casse ses glaces; qui ne tient « pas à sa figure et qui met du rouge, et qui, sur « une menace assez légère, se hâte de troquer ses li- « vres contre un masque. » (*A Adèle et à Lussan.*) Ce soir au bal de l'Opéra, ou demain vous êtes affichés vifs. Voilà mon dernier mot. Ah! ah! ah!

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

ADÈLE, LUSSAN.

ADÈLE.

Je suis anéantie.

LUSSAN.

Je ne me possède pas.

ADÈLE.

Être l'objet des sarcasmes, des épigrammes de toute une ville!

LUSSAN.

Cela serait affreux!

ADÈLE.

Et je ne vois aucun moyen d'échapper à des piéges toujours renaissans.

LUSSAN.

J'en connais un ; mais il exige du courage, et à votre âge, Adèle...

ADÈLE, avec une sorte de fierté.

J'ai vingt ans, mon cousin, et je suis votre élève. Parlez.

LUSSAN.

Je connais, dans la Suisse, une vallée riante et fertile. Là, l'homme laborieux et toujours occupé est indifférent aux actions des autres. C'est dans l'intervalle d'une bourgade à une autre que nous nous établirons. On n'épiera pas nos actions ; on n'écoutera pas nos discours ; on ne cherchera pas à surprendre notre pensée. Contempler la nature, jouir de ses beautés, cultiver les sciences, nous éclairer, nous chérir ; voilà quelle sera notre vie.

ADÈLE, à part.

Non, mon cher ami, non ; une femme de mon âge ne court pas le monde avec un jeune homme tel que vous. (*A part.*) Mais probablement mon oncle nous écoute encore, et j'ai une revanche à prendre, et une affiche à éviter. Feignons.

LUSSAN, avec timidité.

Vous réfléchissez, Adèle ; vous hésitez !

ADÈLE.

Je pense, mon cousin, qu'en Suisse nous trouverons des hommes qu'on aura soin d'instruire : monsieur de Montbrun a des correspondans partout. Nos voisins deviendront de nouveaux ennemis de notre tranquillité. Ils nous forceront à choisir un

autre asyle, d'où la persécution nous chassera encore, jusqu'à ce qu'enfin fatigués, excédés, découragés, nous revenions ici prendre des fers dorés, et nous soumettre à ce que monsieur de Montbrun décidera de notre sort.

LUSSAN.

Où donc chercher un refuge contre les persécutions dont on nous accable?

ADÈLE.

Je vous le demande à vous qui avez voyagé?

LUSSAN, hors de lui.

Ah! ma cousine, ma cousine, quel trait de lumière! Nous partons pour Bordeaux.

ADÈLE.

Nous frêtons un vaisseau.

LUSSAN.

J'y embarque tout ce qui peut vous être utile ou agréable.

ADÈLE.

Nous voguons favorisés par les vents et la fortune.

LUSSAN.

Nous débarquons sur la côte tant désirée.

ADÈLE.

Laquelle, mon cousin?

LUSSAN.

Celle qui borde les Pyrénées. Nous gravissons les plus hautes montagnes; nous nous enfonçons dans quelque désert, où nous ne pouvons rencontrer, et à de longs intervalles, que quelques êtres étrangers à nos coutumes, à notre langage...

ADÈLE.

Et nous sommes réellement seuls dans l'univers?

LUSSAN.

Que vous êtes bonne! combien je suis heureux; combien vous le serez vous-même! qu'il est beau, qu'il est doux de s'estimer réciproquement; de tout faire l'un pour l'autre; de trouver dans la reconnaissance, dans le cœur de l'objet, auquel on s'est exclusivement donné, le prix de ses soins, de ses attentions, de sa tendre sollicitude!

ADÈLE.

Quel tableau, mon cher cousin! votre bouche le pare d'un charme irrésistible.

LUSSAN.

Me permettez-vous de m'occuper des préparatifs de notre départ?

ADÈLE.

Je vous y invite, mon cher Lussan. (*Il sort; elle le rappelle.*) Écoutez-donc. Il n'y a pas un moment à perdre. Ce bal, où vous ne voulez pas que j'aille; cette affiche, qui nous couvrira de ridicule....

LUSSAN.

Prenez vos diamans; moi, mes effets précieux. Retirons-nous à l'instant dans quelque village des environs de Paris. Il sera facile d'y vivre ignorés pendant quelques jours. J'écris de là à mon homme d'affaires; il réalise toutes nos valeurs, et je transporte Adèle dans des lieux inaccessibles, où nous ne vivons que pour nous.

SCÈNE XV.

ADÈLE, MONTBRUN, sortant du cabinet.

MONTBRUN, en colère.

Ventrebleu, ceci passe la plaisanterie. Écoutez-moi, Lussan. (*Lussan sort.*) Restez, Adèle, je vous l'ordonne. Voilà deux têtes renversées, et qui, de moment en moment, deviennent plus incurables.

ADÈLE.

Mon cher oncle s'échauffe.

MONTBRUN.

Et j'ai tort, n'est-ce pas? Se retirer dans un désert! A-t-on jamais entendu parler d'un tel acte de démence?

ADÈLE.

Lorsqu'on maltraite ses parents, qu'on ne cesse de les poursuivre, doit-on s'étonner de leur voir prendre un parti désespéré?

MONTBRUN.

Et dites-moi, madame, avez-vous réfléchi aux conséquences d'une semblable démarche? Votre réputation vous est-elle devenue indifférente? N'est-ce pas en la respectant le premier que Lussan doit vous marquer son attachement? Que dira le monde?

ADÈLE.

Ce qu'il lui plaira.

MONTBRUN.

Corbleu, je ne vous conçois plus. La femme la plus réservée va suivre un insensé... je ne sais où. (*Avec*

effusion.) Où trouveras-tu les avantages que tu dédaignes, et qui naissent ici sous tes pas? Entres-tu dans un cercle? tu fixes tous les regards; tu lis dans tous les yeux l'impression délicieuse que tu fais éprouver; tu es l'objet de tous les soins, de tous les hommages; on prévient tes désirs, et on s'estime heureux de voir sourire cette bouche-là, pour prix du léger service qu'on t'a rendu. Tu règnes à Paris, et tu ne seras pas même remarquée dans ton désert. A quoi sert-il d'être jolie, si personne ne s'en aperçoit, si on ne se l'entend jamais dire?

ADÈLE.

Vous revenez à mon amour-propre, mon oncle. Je n'en ai plus; je n'en veux plus avoir.

MONTBRUN.

Dites que vous le sacrifiez au sot plaisir de vous singulariser, à l'insupportable vanité qui vous domine. Elle vous fait oublier vos charmes, votre esprit, et vos qualités aimables; elle vous rend insensible à la satisfaction avec laquelle le monde apprendrait que vous lui êtes rendue, à l'empressement qu'il mettrait à aller au-devant de vous. Vous m'abandonnez au déclin de l'âge; vous me condamnez à vieillir, à mourir, privé des appuis que me destinait la nature, et, pour dernier malheur, vous voulez me forcer à vous haïr. Adèle, ma chère enfant, reviens à la raison; reviens à ton vieil oncle, qui te porte dans son cœur, qui ne peut vivre sans toi, et dont tu vas abréger la carrière.

ADÈLE.

C'en est trop. Il m'est impossible de résister plus

long-temps à tant de bonté. Rassurez-vous, mon cher oncle, et pardonnez-moi d'avoir voulu me venger un peu de vos espiègleries. Non, je ne pars point pour les Pyrénées; non, je ne passe pas les nuits à lire Sénèque; non, je n'ai pas le goût de la retraite.....

MONTBRUN.

Et qui te force à la contrainte que tu t'es imposée?

ADÈLE.

Un sentiment profond, irrésistible, qui pourrait faire le charme de ma vie.

MONTBRUN, s'écriant.

Tu aimes, Adèle! Ah, nomme-moi celui qui t'a su plaire. Quel qu'il soit, j'assurerai ton bonheur. Faut-il des démarches? je les ferai. De l'or? je le prodiguerai, et au moins la moitié de mes vœux sera remplie.

ADÈLE, avec timidité.

Ils peuvent l'être tout-à-fait, mon oncle.

MONTBRUN, s'écriant.

C'est Lussan que tu aimes!

ADÈLE.

Plus que je ne peux le dire, mon oncle, plus que je n'ose me l'avouer à moi-même, et en embrassant son système, je n'ai eu d'autre but que de lui prouver, que je peux tout lui sacrifier, excepté mon amour.

MONTBRUN, soupirant.

Ma chère enfant, que je te plains!

ADÈLE, gaîment.

Et pourquoi, mon oncle?

MONTBRUN.

Lussan n'aime pas.

ADÈLE.

Qui vous l'a dit?

MONTBRUN.

Ce matin encore, il a refusé ta main.

ADÈLE.

Par la crainte de ne pas l'obtenir de moi.

MONTBRUN, plein de joie.

Serait-il vrai? S'est-il déclaré; lui as-tu permis d'espérer; êtes-vous convenus de quelque chose?

ADÈLE.

Rien de tout cela, mon oncle.

MONTBRUN, avec impatience.

Hé, sur quoi donc juges-tu?....

ADÈLE.

Une femme ne se trompe jamais sur les sentiments qu'elle inspire.

MONTBRUN.

Ah!

ADÈLE.

Non, mon oncle, et les contrariétés, qui se sont succédées sans interruption aujourd'hui, ont plus avancé le dénoûment que des mois de méditation et de calcul.

MONTBRUN.

Je t'ai donc servie, sans m'en douter!

ADÈLE.

Vous avez amené Lussan au point de se déclarer

ou de partir, et, bien certainement, il ne s'éloignera pas....

MONTBRUN.

Ma foi, je n'en sais rien. L'opiniâtreté, la fausse honte de revenir sur ses pas.....

ADÈLE.

Ne tiendront pas contre la crainte de me perdre.

MONTBRUN.

Tu le crois?

ADÈLE.

J'en suis sûre, mon oncle.

MONTBRUN, l'embrassant.

J'en accepte l'augure. Du moins ce projet-ci est raisonnable; il me rit, et déja je me laisse aller aux douceurs de l'espérance.

(Il fait une fausse sortie.)

ADÈLE.

Ah, un mot, mon oncle, s'il vous plaît. Qu'est-ce donc que ce cartel dont vous parliez il y a un moment?

MONTBRUN.

Rien, rien, mon enfant. C'est une folie de ton sage, qui ne peut avoir de suites, et qui, par conséquent, ne doit pas t'alarmer.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

ADÈLE, LUSSAN.

LUSSAN.

Mon oncle paraît bien gai.

ADÈLE.

Nous sommes enchantés l'un de l'autre.

LUSSAN.

Vraiment?

ADÈLE.

Il trouve tout simple qu'on aille chercher le bonheur où on croit le rencontrer.

LUSSAN.

Je ne m'attendais pas à cet excès de condescendance.

ADÈLE.

Oh, il a fallu l'acheter un peu.

LUSSAN, vivement.

Comment donc?

ADÈLE.

Mon oncle m'a fait remarquer qu'une très-jeune femme ne voyage pas avec un homme auquel elle ne tient que par les liens du sang.

LUSSAN.

Ce sont les plus solides.

ADÈLE.

Le monde ne juge pas que ce soient les plus respectables.

LUSSAN, ému.

Poursuivez, terminez, je vous en supplie.

ADÈLE.

J'ai été forcée de convenir que le titre d'époux est le seul qui convienne à mon compagnon de voyage.

LUSSAN, très-vivement.

Et cet époux, madame, cet époux?....

ADÈLE.

Ne craignez rien. Ceci ne peut vous regarder, vous qui avez un éloignement invincible pour le mariage; qui m'avez refusée ce matin encore....

LUSSAN.

Je vous ai refusée!... je vous ai refusée! oui, de la main de mon oncle, à qui il n'appartient pas de disposer de la vôtre. Mais....

ADÈLE.

Ne cherchez point à vous excuser. Je suis loin de vous en vouloir, et, fort heureusement, tout le monde ne voit pas comme vous. Le baron, que vous n'aimez pas, je ne sais par quelle raison.....

LUSSAN.

Vous allez me le faire détester.

ADÈLE.

Et pourquoi? c'est un honnête homme.

LUSSAN.

A la bonne heure.

ADÈLE.

Il est bien fait.

LUSSAN.

Mais pas trop.

ADÈLE.

Il est aimable.

LUSSAN.

Oh, pas du tout.

ADÈLE.

Et vous le trouviez plein de qualités, quand il devait me conduire au bal de l'Opéra. Au reste, mon

cousin, il est inutile que le baron vous plaise, à vous. Il suffit que vous viviez en bonne intelligence, lorsque nous serons tous trois dans notre charmant désert, et...

LUSSAN.

Tous trois, dites-vous, tous trois! je serais témoin de la félicité.... Je suis outré, furieux, désespéré. Je tuerai votre baron.

ADÈLE, avec ironie.

Et la sagesse, mon cousin?

LUSSAN.

La sagesse! ah! si j'osais vous développer mes motifs, si vous saviez combien je suis loin de ceux que vous me prêtez!

ADÈLE.

Je ne sais pas deviner, mon cousin, et je n'entends que ce qu'on veut bien me dire. Le baron m'aime.

LUSSAN.

Oh! je le crois.

ADÈLE.

Il s'est expliqué. Voilà qui est positif.

LUSSAN, désespéré.

Et vous l'épousez, madame, vous l'épousez! Je pars; je m'éloigne pour jamais des lieux où je vous ai vue; je vivrai seul, en proie aux regrets, tourmenté, désespéré par les plus cruels souvenirs.

ADÈLE.

Vous sortez, je crois.

LUSSAN, d'une voix étouffée.

Adieu, madame, adieu.

ADÈLE.

Revenez, monsieur, revenez. Si vous sortez, je ne crois plus à cette affection, dont vous me parliez tout à l'heure avec tant de charme (*Avec une extrême sensibilité*), et que je partage si sincèrement.

LUSSAN.

Vous, madame, vous qui épousez le baron; qui vous plaisez à déchirer mon cœur! Quand on aime son cousin, on ne se joue pas de ses sentiments les plus chers; on lit dans son ame, on encourage sa timidité....

ADÈLE.

Quand on aime sa cousine, monsieur, on ne s'éloigne pas d'elle; on ne l'abandonne pas à son cœur (*attendrie*), à son cœur, qui... (*le tournant vers elle avec dépit*). Voyez seulement s'il a l'air de m'entendre. Et quelle est cette honte qu'il redoute tant? Celle de redevenir aimable? Quel est ce désespoir auquel il va se livrer? Il peut se l'épargner avec un mot. C'est pour le dire qu'il a tout fait jusqu'à présent; c'est pour l'y amener que je me suis prêtée à sa réforme prétendue, et un orgueil sans exemple l'empêche de le prononcer! Faut-il donc que je me déclare la première, cruel homme que vous êtes?

LUSSAN.

Et le baron, madame, le baron?

ADÈLE.

Ne s'occupe point de moi, et m'est tout-à-fait indifférent.

LUSSAN, avec force, lui présentant le billet.

Et ce billet, madame, ce billet?

ADÈLE, jetant les yeux sur le papier.

Hé! c'est l'écriture de Justine.

LUSSAN, plein de joie.

De Justine, dites-vous?

ADÈLE.

Et c'est là-dessus que vous avez écrit un cartel au baron.

LUSSAN.

Adèle, ma divine Adèle, combien je me sens humilié! Mais combien mes fautes même doivent vous prouver mon amour. Non, il n'est pas de termes qui puissent rendre ce que je sens. (*Il tombe à ses genoux.*) Ce feu dévorant, trop long-temps concentré, brûlait, desséchait mon cœur. Je vous l'abandonne sans réserve; je me soumets à votre empire; disposez de moi et de mon sort.

ADÈLE, dans un doux ravissement.

Le voilà donc à mes pieds! que de peines il a fallu prendre pour l'amener là!

(Il tombe à ses genoux.)

SCÈNE XIV.

LUSSAN, ADÈLE, JUSTINE, MONTBRUN, sortant du cabinet.

MONTBRUN.

Parbleu, nous en avons eu tous notre bonne part. Comment! c'est parce que tu es amoureux, que tu

ne fais que des extravagances? C'est parce que tu es amoureux, que ce matin encore tu refusais ta cousine, et que tu me faisais enrager, moi et tous ceux qui prennent à toi quelque intérêt? Quel diable d'amour est donc le tien?

JUSTINE.

C'est un amour d'un genre neuf, monsieur.

LUSSAN.

Que vous dirai-je, mon oncle? Ce goût de la retraite, que j'ai fait partager à ma cousine, n'était que le désir de passer les journées entières avec elle. L'austérité de mes principes n'avait pour objet que de l'éloigner de ces êtres aimables, qui l'environnaient sans cesse. Trop modeste pour être sûr de plaire; trop aimant pour n'être pas un peu jaloux, je la transportais dans des déserts, où elle n'aurait pu aimer que moi. A la première ville où nous nous serions arrêtés, je lui offrais mon cœur et ma main, et je faisais de l'adorer l'unique affaire du reste de ma vie.

MONTBRUN.

Avouez du moins, monsieur l'original, qu'il est absurde d'aller chercher à trois cents lieues ce qu'on a près de soi, et que le dessein d'être parfaitement sage est d'un charlatan ou d'un fou.

ADÈLE.

Ménagez la sagesse, mon cher oncle : c'est à elle que je dois la certitude d'être si parfaitement aimée.

MONTBRUN, à Adèle.

J'aurais bien aussi quelques petites choses à te dire, à toi; mais vous me rendez l'un et l'autre trop

heureux en ce moment, pour que je n'oublie point le passé. Ah ça, nous allons ce soir au bal de l'Opéra.

LUSSAN.

Et j'y rirai le premier de ma bizarre originalité.

MONTBRUN.

C'est cela, mon ami, c'est cela! Voilà le moyen le plus sûr de désarmer les railleurs. Justine, demain matin, tu iras chercher le notaire.

JUSTINE.

Et je le prierai de rédiger deux contrats.

MONTBRUN.

Je t'entends, friponne. J'ai perdu, j'ai perdu, et j'en suis enchanté. Allons, mes enfants, ne pensons plus qu'à jouir de tout avec modération : c'est là la véritable sagesse, ou je ne m'y connais pas.

FIN DES MEMNON FRANÇAIS.

L'ORPHELIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DÉRICOURT.	MM. VILLENEUVE.
BLINVILLE, jeune homme, ami de Déricourt.	VARENNES.
JULIEN, orphelin, élevé chez Déricourt.	SAINT-CLAIR.
FRANCISQUE, vieux domestique.	FROGÈRES.
MADAME DÉRICOURT, épouse de Déricourt.	Mmes GERMAIN.
ADÈLE, leur fille.	SAINT-CLAIR.
HÉLÈNE, vieille domestique.	PÉLICIER.

La scène est dans un salon de la maison des champs de Déricourt.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Cité, le 1er prairial, l'an second de la république Française.

L'ORPHELIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HÉLÈNE, FRANCISQUE.

HÉLÈNE, rangeant.

Allons donc, tu ne finis rien. Des tables, des tasses, et tout ce qu'il faut.

FRANCISQUE, rangeant.

Depuis une heure vous ne me laissez pas le temps de respirer. Je suis cependant d'une activité.....

HÉLÈNE.

Dans notre métier on n'en a jamais assez.

FRANCISQUE.

La vilaine chose que le service.

HÉLÈNE.

Il est plus agréable d'être servi.

FRANCISQUE.

Aussi, si je deviens maître....

HÉLÈNE.

Que feras-tu?

FRANCISQUE.

Je me servirai moi-même.

HÉLÈNE.

Tu ne te plaindras de personne.

FRANCISQUE.

Mais aussi personne ne se plaindra de moi.

HÉLÈNE.

Si tout le monde pensait ainsi....

FRANCISQUE.

Il n'y aurait ni maîtres ni domestiques, et chacun serait à sa place.

HÉLÈNE.

Et de quoi vivrions-nous?

FRANCISQUE.

Manque-t-on jamais avec des bras et du courage?

HÉLÈNE.

Il y a vingt ans que tu sers, et tu n'as pas encore fait ces réflexions.

FRANCISQUE.

C'est qu'autrefois je n'étais qu'un valet, et aujourd'hui je suis un homme.

(Ils vont et viennent en préparant le déjeuner.)

HÉLÈNE.

Tu n'as pas à te plaindre du citoyen Déricourt.

FRANCISQUE.

Non, certes.

HÉLÈNE.

Et de sa femme?

FRANCISQUE.

Encore moins.

HÉLÈNE.

Pour leur fille...

FRANCISQUE.

Tout le monde l'aime, et on la servirait pour rien.

HÉLÈNE.

Oui, tout le monde l'aime, et je crois que Blinville...

FRANCISQUE.

Que Blinville...

HÉLÈNE.

Pourrait avoir des projets...

FRANCISQUE.

Projets inutiles.

HÉLÈNE.

Tu crois cela?

FRANCISQUE.

Parbleu, si je le crois! Julien ne la quitte plus. Ils n'ont jamais l'air de se chercher, et ils se rencontrent toujours.

HÉLÈNE.

Ils ont été élevés ensemble.

FRANCISQUE.

Et ils s'aiment sans le savoir.

HÉLÈNE, vivement.

Tu me fais frémir.

FRANCISQUE.

Ah! pourquoi? Julien est pauvre en apparence; mais il a l'estime de notre citoyen, et il la mérite; il est poli, spirituel, et joli garçon, ce qui ne gâte rien.

HÉLÈNE.

Oui; mais Julien ne connaît pas ses parents.

FRANCISQUE.

Aujourd'hui il n'en faut plus; on est l'enfant de soi-même.

HÉLÈNE.

A la bonne heure. Mais Blinville a une fortune acquise, et il est aussi joli garcon.

FRANCISQUE.

Le plus joli garçon est toujours le préféré.

HÉLÈNE.

Et tu crois que le préféré c'est Julien?

FRANCISQUE.

Cela n'est pas douteux, et notre citoyen trouvera cela de son goût, car il est riche sans être fier, et bon...

HÉLÈNE.

Sans être dupe.

FRANCISQUE.

Est-on jamais dupe quand on fait le bonheur de ses enfants?

HÉLÈNE, détournant la conversation.

Finissons d'arranger tout. Blinville se lève matin; il a déja fait sans doute le tour du parc, et il va rentrer avec son appétit ordinaire.

FRANCISQUE.

Je ne sais pourquoi je ne puis vous parler de Julien que vous ne changiez de conversation.

HÉLÈNE, embarrassée.

C'est toi qui en changes, puisqu'il ne doit être question en ce moment que du déjeuner.

FRANCISQUE.

Tenez, Hélène, c'est une remarque que j'ai faite

cent fois, vous n'aimez pas Julien. C'est pourtant vous qui l'avez apporté ici à l'âge de deux ans; vous pleuriez en le présentant à notre citoyenne; elle pleurait en le recevant, et j'aurais pleuré aussi si elle ne m'eût renvoyé.

HÉLÈNE.

Oh! tu vas me rappeler des choses que je sais mieux que toi.

FRANCISQUE.

Sans doute vous les savez mieux que moi; voilà pourquoi, quand je vous en parle, vous prenez un air de mystère...

HÉLÈNE.

De mystère? Et à propos de quoi?

FRANCISQUE.

Que sais-je? Ecoutez donc, il pouvait y en avoir dans le temps. Notre citoyen passe en Amérique pour recueillir une succession; il éprouve des difficultés; son absence dure trois ans, et à son retour il trouve...

HÉLÈNE, vivement.

Un enfant malheureux que sa femme a recueilli.

FRANCISQUE.

Je ne sais pourquoi mes idées reviennent aujourd'hui là-dessus, car, depuis dix-huit ans, j'avais à peu près oublié tout cela. Il est toujours vrai qu'Adèle et Julien feraient un bien joli ménage.

HÉLÈNE, détournant encore la conversation.

Mais, Francisque, nous causons... nous causons... et nous ne pensons pas que le temps s'écoule.

FRANCISQUE, tirant sa montre.

Sept heures.

HÉLÈNE.

Et le citoyen Blinville?

FRANCISQUE.

Il est sûrement de retour de sa promenade. Je vais voir s'il n'a besoin de rien. (*Regardant les tables.*) Tout me paraît prêt.

HÉLÈNE.

Oh! tout absolument.

FRANCISQUE.

Au revoir, Hélène.

HÉLÈNE.

Adieu, Francisque.

SCÈNE II.

HÉLÈNE, SEULE.

Il m'a vraiment embarrassée, et cependant il ne peut rien savoir. Ce triste secret n'est connu que de la citoyenne Déricourt et de moi, et il ne reste nulle trace d'une faiblesse.... Malheureux Julien, que ta naissance a coûté de larmes! Heureusement le temps verse, sur les blessures les plus profondes, un baume consolateur qui les fait oublier. Quand à cet amour imaginaire ou véritable, je ne crois pas, toutes réflexions faites, qu'on doive s'en alarmer : ils n'ont que des vertus qu'il sera facile de diriger vers le but le plus avantageux.

SCÈNE III.

HÉLÈNE, DÉRICOURT, BLINVILLE.

DÉRICOURT.

Bonjour, Hélène. Monte chez ma femme; dis-lui que Blinville et moi avons déja respiré le grand air, et que nous ne serons pas fâchés de déjeuner...

BLINVILLE.

Si elle veut bien être des nôtres.

(Hélène sort).

SCÈNE IV.

DÉRICOURT, BLINVILLE.

DÉRICOURT.

Suivons notre conversation. Adèle a dix-huit ans.

BLINVILLE.

Elle est charmante.

DÉRICOURT.

Autrefois un père se croyait déshonoré, s'il n'attendait tranquillement qu'on vînt lui demander sa fille. Nos aïeux, grands connaisseurs en bienséances, l'avaient jugé ainsi : pour moi, qui pense qu'un honnête homme ne peut avoir de guide plus sûr que son cœur, et je passe sur les formalités d'usage. Blinville, tu es mon ami?

BLINVILLE.

Et je me sens digne de l'être.

DÉRICOURT.

Tu trouves ma fille charmante; tu viens de le dire.

BLINVILLE.

C'est ainsi que la jugent tous les honnêtes gens.

DÉRICOURT.

Toutes les femmes honnêtes estiment aussi mon ami.

BLINVILLE.

Mais toutes ne l'aiment pas.

DÉRICOURT.

Adèle a le cœur libre, et l'homme aimable qui aura mon aveu ne craindra pas un refus de ma fille.

BLINVILLE.

Cela ne suffit pas à un homme délicat.

DÉRICOURT.

Tu as raison; mais comme je ne puis en conscience faire l'amour pour toi, tu prendras la peine de t'annoncer.

BLINVILLE.

Il serait dur d'être éconduit.

DÉRICOURT.

Tu l'aimes donc, mon ami?

BLINVILLE.

J'y suis au moins très-disposé.

DÉRICOURT.

Tu trouveras aussi Adèle disposée à t'aimer : les bons cœurs sympathisent.

BLINVILLE.

Je le désire, mon ami.

DÉRICOURT.

Si cependant elle est prévenue pour un autre, je n'insisterai pas; tu te consoleras, et moi aussi. Malheur aux pères qui sacrifient le bonheur de leurs enfants à leurs arrangements particuliers! Mais ne nous arrêtons pas à une idée qui n'a nulle espèce de fondement. Revenons, mon ami. Voici mon plan: je n'ai qu'Adèle, et je ne veux pas m'en séparer. En te nommant mon gendre, je m'attache de plus près à mon ami; j'acquiers des droits plus réels sur son cœur; j'assure à jamais mon repos, en donnant ma fille au plus honnête homme que je connaisse, et, pour que personne n'ait à se plaindre de la fortune, je compte associer Julien à mon commerce.

BLINVILLE.

Et tu feras bien; c'est un jeune homme estimable.

DÉRICOURT.

C'est ainsi que je l'ai jugé, et m'occuper de sa félicité, c'est ajouter à celle de ma femme. A mon retour d'Amérique elle me présenta cet enfant, que je ne gardai d'abord que par complaisance. Ma fortune était bornée alors; ma citoyenne était très-jeune, et je pouvais avoir plusieurs enfants... Enfin, j'ai adopté celui-ci. Je n'ai pas même voulu pénétrer le mystère de sa naissance qui, dans le fond, m'intéresse peu; d'ailleurs, quand j'en ai parlé, ma femme a montré une répugnance marquée pour toute espèce d'explication. Sans doute Julien doit le jour à quelqu'un qui l'intéresse fortement, et qui cependant doit être honnête, car ma femme ne se prêterait pas....

BLINVILLE.

Peut-être une amie égarée..... un moment de délire, de faiblesse....

DÉRICOURT.

Quoi qu'il en soit, j'ai respecté son secret. Je me suis attaché à cet enfant; je l'ai élevé avec Adèle; il a grandi sous mes yeux, et il a surpassé mes espérances. Ses travaux ont secondé les miens; je lui dois une partie de ma fortune, et je m'acquitterai envers lui en assurant la sienne. Je viens de t'ouvrir mon ame tout entière. Si tu trouves dans mes projets quelque chose qui te répugne, dis-le-moi avec la franchise qui vient de te parler par ma bouche.

BLINVILLE.

Je n'y vois que de nouvelles raisons de t'estimer davantage.

DÉRICOURT.

Nous sommes donc d'accord?

BLINVILLE.

Oui, si tout le monde ici pense comme moi.

DÉRICOURT.

Tu ne dois pas douter du consentement de mon épouse, et je t'aurai bientôt ménagé une occasion de lui parler de nos desseins, car il convient que tu lui demandes sa fille. Allons, embrasse-moi, mon gendre.

BLINVILLE.

De tout mon cœur, mon beau-père.

(Ils s'embrassent.)

DÉRICOURT.

Les voici.

SCÈNE V.

DÉRICOURT, BLINVILLE, ADÈLE, JULIEN, LA CITOYENNE DÉRICOURT.

ADELE, courant à son père, et l'embrassant.

Bonjour, papa.

DÉRICOURT.

Bonjour, ma fille.

JULIEN.

Citoyen, je vous salue.

DÉRICOURT.

Bonjour, mon enfant. (*Prenant la main de sa femme.*) Et toi, ma bonne amie, comment te trouves-tu?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

J'ai très-bien reposé.

DÉRICOURT.

Tant mieux : je veux que cette journée soit heureuse, et un sommeil paisible rend l'imagination plus calme et plus riante. Déjeunons d'abord ; nous parlerons ensuite d'affaires sérieuses.

(On s'assied ; la citoyenne Déricourt au bout de la table à la droite; son mari, Blinville, Adèle et Julien en face de la citoyenne Déricourt.)

BLINVILLE, servant.

Je crois, citoyenne, que vous avez très-bien fait de venir habiter votre terre. Un ciel serein, un air pur, des arbres non taillés, des eaux qui ne sont pas contraintes, l'activité, la gaîté naïve des villageois,

la satisfaction de leur être utile et d'en être béni, tout cela dissiperait la plus opiniâtre mélancolie.

(Il mange.)

DÉRICOURT.

Et le plaisir d'avoir près de soi un époux prévenant et sensible; une fille adorée, et si digne de l'être; un second enfant.....

LA CITOYENNE DÉRICOURT, à part.

Un second enfant!

DÉRICOURT.

Et un ami fidèle, qui t'entourent sans cesse et semblent ne respirer que pour toi : que de moyens d'être heureuse!

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Aussi le suis-je, monsieur.

DÉRICOURT, se récriant.

Monsieur, monsieur! ce nom est proscrit, et dans aucun temps n'a pu me convenir.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Pardon, mon ami, mon bon ami.

DÉRICOURT.

Voilà ce qui s'appelle parler.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

C'est l'habitude, l'usage.....

DÉRICOURT.

L'habitude! oh, non, non; tu n'as pas toujours eu cette habitude. Pour l'usage, il peut séduire et entraîner ces femmes qui, étrangères dans leurs maisons, sont indifférentes pour leurs époux; mais toi, dont l'attachement, la vertu....

LA CITOYENNE DÉRICOURT, à part.

Ma vertu!

DÉRICOURT.

Toi dont l'attachement, la vertu sont avoués, même par l'envie, dois-tu....

BLINVILLE, l'interrompant.

Laissons cela, mon ami : la louange la plus méritée embarrasse toujours un peu. Comment la jeune Adèle trouve-t-elle le café?

ADÈLE.

Excellent, citoyen.

DÉRICOURT.

Julien fête la hure, et il y a des droits. (*A Blinville.*) Le gibier est rare; mais l'espiègle a guetté un sanglier.....

BLINVILLE, présentant son assiette.

Julien, fais donc les honneurs de ta chasse.

DÉRICOURT.

Il devient galant; c'est à ma fille qu'il a présenté le jarret....

JULIEN, avec timidité.

Sa mère me l'avait permis.

DÉRICOURT.

Oui, Julien, oui, oui. (*A Blinville.*) J'avoue que la tendresse mutuelle de ces enfants est pour moi une douce jouissance.

ADÈLE, poussant Julien.

Bon.

DÉRICOURT, à sa femme.

Tu en jouis également, et je veux prouver à Julien

combien je suis reconnaissant du cadeau que tu m'as fait.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, à part.

Reconnaissant! (*Haut, avec timidité.*) Vous avez déja fait beaucoup pour lui.

DÉRICOURT.

Il est plaisant que tu t'en aperçoives la première. Au reste, son zèle, son intelligence, sa probité, attendent leur récompense, et ce que je ne ferais pas par amitié pour lui, je le ferai par esprit de justice.

JULIEN.

Ah, citoyen!

DÉRICOURT.

Mes enfants, écoutez-moi. J'ai commencé avec peu de chose, et mes désirs étaient bornés, ainsi que mes moyens. Je n'ai jamais pensé que l'industrie d'un négociant fût sa propriété; j'ai toujours cru, au contraire, que cette industrie devait tourner au profit de la société, et que sa fortune particulière tenait à la fortune publique. Aussi n'ai-je point calculé ce que pouvait me rapporter la misère de mes semblables; je ne me suis pas gorgé du sang des malheureux; j'ai rempli mes magasins dans les années d'abondance; je les ai ouverts dans les temps de disette; j'ai vendu à tout prix, et je me suis dit: mon travail me rendra plus tard ce que je prête aujourd'hui à l'humanité souffrante. Les spéculations d'un honnête homme le trompent rarement, et j'ai prospéré au-delà de mes espérances. Je ne vous rappelle pas ces faits pour me targuer d'avoir fait mon devoir; mais parce que le

bon exemple des pères est, pour les enfants, un encouragement à la vertu. Enfin, je suis riche ; mon commerce est immense. Je ne suis plus jeune ; il me faut un homme sur qui je puisse me reposer, et cet homme, c'est Julien.

ADÈLE, poussant Julien.

A merveille.

DÉRICOURT.

Nous passerons aujourd'hui notre acte de société ; je supporterai les pertes, et je te mets d'un quart dans les bénéfices.

JULIEN.

Quelles expressions pourraient....

DÉRICOURT.

Point de remercîment; je remplis un devoir sacré. Je ne crois pas que ma fille se plaigne des avantages.....

ADÈLE.

Au contraire, papa.

DÉRICOURT, à sa femme.

Pour toi, ma bonne amie, tu seras aussi indulgente que ta fille. Julien t'est cher; tu l'as connu avant moi; tu t'y es intéressée la première. Lui faire du bien, c'est sans doute remplir tes vœux; c'est au moins vouloir te faire ma cour..... Des larmes, ma tendre amie, des larmes!

LA CITOYENNE DÉRICOURT, se jettant dans son sein.

Tu m'accables du poids de la reconnaissance.

DÉRICOURT.

Ah! laisse-les couler, si le sentiment te les arrache. Je pouvais craindre que l'intérêt...

ADÈLE.

Paix donc! paix donc! ne connais-tu pas le cœur de ma mère?

DÉRICOURT.

Blinville, donne la main à ma femme; allez faire un tour sous les tilleuls. (*On se lève.*) (*A sa femme.*) Il a quelque chose à te confier, et vous serez là à merveille: cette allée donne des souvenirs heureux: il y a bientôt vingt ans que je t'y déclarai mon amour. Les arbres ont vieilli; mon cœur est resté le même. Tu baisses les yeux, Adèle. Il vient un temps où une jeune personne a de quoi réfléchir, à moins toutefois qu'elle n'ait le bon esprit de se résoudre gaîment à ce qu'ont fait ses aïeules, et à ce que feront probablement ses petites-filles. (*A Blinville.*) Allons, va, mon ami; à mon âge on commence à compter les moments, et on est pressé de jouir. (*Blinville sort avec la citoyenne Déricourt.*) Je passe dans mon cabinet. Julien, on fait ses affaires à la campagne comme à la ville: tu viendras me trouver dans un moment.

SCÈNE VI.

JULIEN, ADÈLE.

ADÈLE.

Eh bien, mon ami, commences-tu à te rassurer?

JULIEN.

Un cœur comme le mien peut-il être sans inquiétude!

ADÈLE.

Il est des inquiétudes bien peu raisonnables.

JULIEN.

Il en est aussi de trop bien fondées.

ADÈLE.

Julien, tu te plais à te tourmenter, et je n'aime pas cela. N'as-tu pas entendu mon père? Ne sens-tu pas ce que ses procédés semblent nous promettre pour l'avenir? Qui t'a dit qu'il n'a pas prié Blinville de pressentir ma mère sur un mariage....

JULIEN.

Fille trop confiante! qui t'a dit qu'il ait pensé à moi?

ADÈLE.

Et à qui veux-tu donc qu'il pense? Crois-tu que notre amour ait échappé à sa pénétration.

JULIEN.

Je serais désespéré qu'il en ait le moindre soupçon. Mes sentiments sont purs comme l'objet qui me les inspire; mais on juge les hommes sur les faits, et les apparences sont contre moi. Ses bienfaits même....

ADÈLE.

Dis donc les faibles marques de sa reconnaissance.

JULIEN.

Cette prétendue reconnaissance ajoute à mon ingratitude.

ADÈLE.

Toi ingrat! toi, Julien!

JULIEN.

Je le suis, Adèle; je le suis. Ai-je dû t'aimer! Ai-je dû te le dire!

ADÈLE.

Oui, mon ami, tu as dû m'aimer, parce que tu m'as trouvée aimable; tu as dû me le dire, parce qu'un honnête homme dit toujours ce qu'il pense.

JULIEN.

Et devais-tu m'écouter ?

ADÈLE, avec sentiment.

Faut-il écouter tous les hommes, et être sourde pour celui seul qu'on préfère ?

JULIEN.

Adèle, l'effet le plus cruel des passions est de se dissimuler tòujours ce qu'elles ont de répréhensible. A quel point nous égare déja ce feu brûlant qui nous laisse à peine des intervalles de raison! Tu nous juges innocents, nous qui aimons en secret; qui blessons, par une réserve coupable, tes parents et mes bienfaiteurs! Si nos lois ne frappent point encore les ingrats, l'opinion publique les flétrit : oserons-nous la braver?... Adèle, tu t'attendris!

ADÈLE.

Julien, tu rends mon existence pénible.

JULIEN.

Pardon; mais je te dois la vérité.

ADÈLE.

Il fallait penser tout cela plutôt.

JULIEN.

Réfléchit-on à quinze ans ?

ADÈLE.

Mon ami, tu t'exagères les obstacles qui semblent nous séparer, et ton imagination se peint tout en

noir. Ma mère était riche aussi, et mon père, qui, comme toi, n'avait que des vertus, obtint l'aveu de ses parents.

JULIEN.

Il connaissait les siens; ils étaient considérés, et j'ignore qui je suis.

ADÈLE.

Ce sont tes parents qu'il faut plaindre. Tu charmerais leur vieillesse; mais tu n'as besoin de personne.

JULIEN.

Quel sera mon appui?

ADÈLE.

Ta probité et mon cœur. Julien, estimes-tu mon père et ma mère?

JULIEN.

Je fais plus, je les respecte.

ADÈLE.

Tu les connais donc bien?

JULIEN.

Je le crois.

ADÈLE.

Et tu les crains!

JULIEN.

Je me rends justice.

ADÈLE, avec un peu d'humeur.

Non, monsieur, non, vous ne vous la rendez pas, et si vous ne changez d'idées et de langage, je me brouille avec vous.

JULIEN.

En aurais-tu le courage?

ADÈLE.

Eh! n'as-tu pas celui de m'affliger?

JULIEN.

Parle donc, mon Adèle; dis-moi, que dois-je faire?

ADÈLE.

Te laisser conduire, cruel homme que tu es. Tu crains mes parents; mais Blinville est leur meilleur ami; il a leur confiance et la mienne; c'est à lui que je parlerai. Incapable de feindre, je lui ouvrirai mon cœur. S'il me blâme, je rougirai pour la première fois de ma vie; s'il m'approuve, je lui confie le soin de notre félicité. Songe que ma mère t'aime autant que moi; que mon père t'estime, te considère...

JULIEN.

S'ils résistent?....

ADÈLE.

Alors je prendrai ta main, je te conduirai vers eux, nous tomberons à leurs pieds, et je leur dirai : Voilà l'homme que j'ai choisi; lui seul peut faire mon bonheur, et vous ne m'en séparerez pas.

JULIEN.

Que ce moment est à craindre!

ADÈLE.

Non, Julien, non, il ne l'est pas. S'ils me refusaient aujourd'hui....

JULIEN.

Je serais banni, perdu, déshonoré.

ADÈLE.

Rien de tout cela, mon ami. Un honnête homme

en déshonore-t-il un autre pour une faute involontaire? Oublie-t-il, en un moment, dix ans de travaux soutenus, d'affection et de soins? Depuis dix-huit ans, mon bonheur est leur unique étude, et ce qu'ils me refuseraient aujourd'hui, ils me l'accorderaient demain.

JULIEN.

Ah! chère Adèle, que ne te dois-je pas!

ADÈLE.

M'occuper de tes intérêts, n'est-ce pas ménager les miens?

JULIEN.

Charmante fille!

ADÈLE.

L'heure t'appelle; ne te fais pas attendre : c'est en remplissant ses devoirs actuels qu'on se rend digne de s'en imposer d'autres (*souriant avec tendresse*) dont je partagerai le poids. (*Julien lui baise la main.*) Embrasse-moi, mon ami. Le vice ménage les apparences; l'innocence se fie à la vertu.

(Julien l'embrasse et sort.)

SCÈNE VII.

ADÈLE, SEULE.

Aimable jeune homme, la fortune a des torts avec toi; c'est à l'amour à les réparer. Qu'une femme est heureuse de pouvoir tout pour son amant! Julien sera tendre, prévenant comme mon père; je serai cares-

sante, attentive, vertueuse comme ma mère. L'harmonie de notre petit ménage leur rappellera leur jeunesse, et fera le bonheur de leurs vieux jours.

SCÈNE VIII.

BLINVILLE, ADÈLE.

ADÈLE, avec réserve.

Citoyen, vous quittez ma mère?

BLINVILLE.

Oui, citoyenne.

ADÈLE.

Il s'agit d'affaires importantes?

BLINVILLE.

Très-importantes en effet.

ADÈLE.

Qui me sont étrangères?

BLINVILLE.

Qui vous touchent de très-près.

ADÈLE, avec timidité.

Blinville, je suis naturellement curieuse.

BLINVILLE.

Et cette curiosité est bien naturelle.

ADÈLE.

Sans doute, puisqu'on s'est occupé de moi.

BLINVILLE.

Je suis bien plus curieux de savoir comment vous prendrez la chose.

ADÈLE.

Ne me faites donc pas languir.

BLINVILLE.

Je brûle de parler....

ADÈLE.

Et moi de vous entendre.

BLINVILLE.

Et cependant je suis d'un embarras....

ADÈLE, vivement.

Ma mère ne serait-elle pas de l'avis de mon père?

BLINVILLE.

Au contraire, ils pensent l'un comme l'autre.

ADÈLE.

Et vous pensez comme eux?

BLINVILLE.

Absolument.

ADÈLE.

Je puis donc être tranquille?

BLINVILLE.

Je voudrais bien pouvoir l'être autant.

ADÈLE.

Blinville, vous me parlez avec une ambiguité...

BLINVILLE.

Vous n'êtes pas très-claire vous-même.

ADÈLE.

C'est que je suis bien aise de voir venir.

BLINVILLE.

Et moi aussi.

ADÈLE.

Ce n'est pas le moyen de nous entendre.

BLINVILLE.

J'en conviens.

ADÈLE.

Il faudrait vous prêter un peu.

BLINVILLE.

Je le sens bien.

ADÈLE.

Allons, courage!

BLINVILLE, l'examinant.

Vos parens ne respirent que pour vous, et ils voudraient vous établir.

ADÈLE.

Ah! on veut me marier.

BLINVILLE.

Ce projet vous effraie?

ADÈLE.

Pas du tout.

BLINVILLE.

Vous l'approuvez donc?

ADÈLE.

C'est selon.

BLINVILLE.

Comment?

ADÈLE.

Si mes parens me marient pour eux...

BLINVILLE.

Ils en sont incapables.

ADÈLE.

S'ils me marient pour moi...

BLINVILLE.

Vous y consentirez?

ADÈLE, souriant.

Il faudra se résigner.

BLINVILLE.

Il serait dur pour votre époux de ne devoir votre main qu'à votre résignation.

ADÈLE, avec timidité.

Avant que je m'explique davantage, dites-moi, Blinville, quel est l'homme qu'on me destine.

BLINVILLE.

Je le crois estimable.

ADÈLE.

Jeune?

BLINVILLE.

Oui.

ADÈLE.

Aimable?

BLINVILLE.

C'est à vous à prononcer.

ADÈLE.

Il demeure?

BLINVILLE.

Dans cette maison.

ADÈLE.

Son nom?

BLINVILLE.

Est-il nécessaire de vous le dire?

ADÈLE.

Non, mon cher Blinville. De quel poids mon cœur

est soulagé! Quoi! mon père ne condamnera pas un amour...

BLINVILLE.

C'est lui qui l'a fait naître.

ADÈLE.

C'est vrai au moins : en fixant ce jeune homme près de lui....

BLINVILLE.

Il laissait entrevoir ses desseins.

ADÈLE.

Blinville, je serai donc heureuse?

BLINVILLE, lui prenant la main.

J'ose vous le promettre, ma chère Adèle.

ADÈLE.

Je vous dois un aveu : dès long-temps j'avais prévenu le choix de mes parens....

BLINVILLE.

Vous êtes trop honnête.

ADÈLE.

Et si j'avais prévu leur facilité, avec quel empressement je vous aurais découvert mes sentimens secrets!

BLINVILLE, à part.

Cette jeune personne a des expressions singulières.

ADÈLE.

Mais je craignais que des préjugés, mal éteints peut-être....

BLINVILLE.

Que dites-vous?

ADÈLE.

Je tremblais que le défaut de fortune...

BLINVILLE.

Je ne vous entends plus.

ADÈLE.

Vous ne voulez donc pas m'entendre?

BLINVILLE, la fixant.

Mais de qui me parlez-vous?

ADÈLE, vivement.

De qui me parlez-vous vous-même?

BLINVILLE, après un temps.

Adèle, vous aimez Julien?

ADÈLE.

Eh! qui pourrais-je aimer que lui?

BLINVILLE.

Il m'en coûte de détruire une erreur qui vous est chère; mais...

ADÈLE, très-vivement.

Ce n'est pas lui que mon père a nommé?

BLINVILLE.

Non, Adèle.

ADÈLE.

Ah! malheureuse!

BLINVILLE.

Malheureuse! non, vous ne le serez pas. On a cru que je pouvais vous convenir; on s'est trompé, voilà tout. Julien a votre cœur; vos parens sont raisonnables : il aura votre main; je crois pouvoir l'espérer.

ADÈLE.

Vous croyez qu'ils consentiront ?....

BLINVILLE.

Ils ne désirent que votre bonheur.

ADÈLE.

Mon cher Blinville, voudrez-vous bien leur en parler?

BLINVILLE.

Oui, Adèle; oui, je leur en parlerai.

ADÈLE.

Que vous êtes généreux!

BLINVILLE.

Pas trop, en vérité. Le sacrifice est pénible; mais je sens qu'il est nécessaire.

ADÈLE.

Mettez le comble à vos bontés. Julien souffre; Julien est inquiet...

BLINVILLE.

Et Adèle partage sa juste impatience. Voyons : je me flattais tout à l'heure d'être votre époux; je me borne maintenant à l'emploi de confident. Convenons de nos faits. Je vais tout simplement déclarer à votre père que vous ne m'aimez pas.

ADÈLE.

C'est bien dur.

BLINVILLE.

Mais c'est bien vrai.

ADÈLE.

A la bonne heure; mais....

BLINVILLE, reprenant.

Je lui dirai donc que vous ne m'aimez pas, et que j'en suis très-fâché; que vous en aimez un autre, qui justifie votre tendresse par mille bonnes qualités..... N'est-ce pas cela?

ADÈLE.

Oui, c'est cela précisément.

BLINVILLE.

Et que l'homme qui plaît à sa fille est celui qui lui convient le mieux.

ADÈLE.

C'est charmant, c'est admirable.

BLINVILLE.

N'est-il pas vrai? Je l'entends; éloignez-vous.

ADÈLE, fait quelques pas et revient.

Vous donnerez un certain développement à vos idées.

BLINVILLE.

Oh, je les développerai dans toute leur étendue.

ADÈLE, même jeu.

Prenez cela d'un peu loin.

BLINVILLE.

C'est bien mon intention.

ADÈLE, sortant.

Je m'abandonne entièrement à vous.

BLINVILLE.

La mission est originale; mais je la remplis volontiers, et je serais désolé de ne pas réussir.

SCÈNE IX.

DÉRICOURT, BLINVILLE.

DÉRICOURT, gaîment.

Tu vas me trouver un peu enfant; mais j'avoue mon faible : j'aime à jouir, surtout quand mes jouissances sont intimement liées à celles de ce que j'ai de plus cher. Tu as vu ma femme, tu quittes ma fille, et je te trouve un air de gaîté qui me persuade que tout va bien.

BLINVILLE.

J'espère au moins que ça ira.

DÉRICOURT.

Ma femme consent?

BLINVILLE.

Oui, ta femme consent à mon mariage; elle m'a même témoigné sa satisfaction d'une manière infiniment flatteuse, et que je ne dois sans doute qu'à l'amitié qui m'unit à toi.

DÉRICOURT.

Pour ma fille, je suis bien certain....

BLINVILLE.

Elle consent aussi à se marier. Elle m'a ouvert son cœur avec la franchise et l'énergie d'une jeune personne qui aime pour la première fois.

DÉRICOURT.

Hé bien, te voilà, avec tes craintes et ta ridicule modestie!

BLINVILLE, à part.

Elles n'étaient pas mal fondées.

DÉRICOURT.

Ah ça, mon ami, il faut terminer promptement.

BLINVILLE.

Oui, le plus tôt sera le mieux.

DÉRICOURT.

Faire venir le notaire.

BLINVILLE.

Et signer le contrat.

DÉRICOURT, fausse sortie.

Je vais le demander à l'instant.

BLINVILLE.

Je te le conseille, et s'il survenait quelques difficultés, je tâcherais de les lever avant son arrivée.

DÉRICOURT.

Des difficultés! je n'en prévois pas, à moins que tu les fasses naître.

BLINVILLE.

Au contraire, je suis l'homme du monde le plus accommodant.

DÉRICOURT.

Je donne à ma fille la moitié de ma fortune.

BLINVILLE.

C'est plus qu'il en faut à un homme raisonnable.

DÉRICOURT.

Je connais la tienne. Finissons cette affaire aussi gaîment que nous l'avons ébauchée, et que demain il n'en soit plus question.

BLINVILLE.

Il y a un petit incident qui m'embarrasse un peu, et dont il faut cependant te donner connaissance.

DÉRICOURT.

Un incident!

BLINVILLE.

Oui.

DÉRICOURT.

Qui t'embarrasse? Explique-toi; je lève toutes les difficultés.

BLINVILLE.

Je vais parler. Ta fille se marie....

DÉRICOURT.

Après?

BLINVILLE.

Mais ce n'est pas avec moi.

DÉRICOURT.

Ce n'est pas avec toi?

BLINVILLE.

Non, ce n'est pas avec moi.

DÉRICOURT.

Blinville!

BLINVILLE.

Oh! tu vas te fâcher. Crois-tu que je sois le seul homme au monde qui puisse épouser ta fille?

DÉRICOURT.

Je ne connais personne qui lui convienne comme toi.

BLINVILLE.

Mais Adèle a quelqu'un qui lui convient davantage.

DÉRICOURT.

Adèle a une inclination, et elle me l'a cachée!

BLINVILLE.

Les filles ont toujours une arrière-pensée, et le père le plus aimé et le plus respectable inspire une sorte de crainte qui repousse la confiance.

DÉRICOURT.

Ne suis-je pas son meilleur ami?

BLINVILLE.

Sans doute.

DÉRICOURT.

Elle devait tout me déclarer.

BLINVILLE.

Je te le déclare; n'est-ce pas la même chose?

DÉRICOURT.

Je ne t'aurais pas exposé à un désagrément....

BLINVILLE.

Je ne me plains pas; qu'as-tu à dire?

DÉRICOURT, rêvant.

Adèle ne t'aime pas! cela m'étonne.

BLINVILLE.

Moi, je ne vois là rien d'étonnant.

DÉRICOURT.

Voilà qui dérange furieusement mes projets.

BLINVILLE.

Pourquoi? J'ai un revenu bien passable et bien acquis, je le mangerai avec toi. Tu avais un ami; hé bien, tu en auras deux.

DÉRICOURT.

En comptant le gendre futur?

BLINVILLE.

Le gendre futur.

DÉRICOURT.

Tu le connais donc?

BLINVILLE.

Parfaitement.

DÉRICOURT.

Et tu approuves le choix de ma fille?

BLINVILLE.

Il est digne d'elle et de toi.

DÉRICOURT.

Ton suffrage est d'un grand poids. Cependant, mon ami, je suis bien aise, avant de répondre, de savoir quel est l'homme qui se propose.

BLINVILLE.

C'est trop juste. Voici son portrait physique et moral : il est jeune.

DÉRICOURT.

Après?

BLINVILLE.

De la figure la plus heureuse.

DÉRICOURT.

C'est quelque chose.

BLINVILLE.

Il a des talents.

DÉRICOURT.

Tant mieux.

BLINVILLE.

Le cœur excellent.

DÉRICOURT.

Bon, cela.

BLINVILLE.

Et toutes les vertus qui rendent un homme estimable.

DÉRICOURT.

A merveilles!... Adèle l'aimait en silence, et elle a attendu pour se déclarer qu'il fût question de la donner à un autre! Mon ami, cette réserve m'afflige, parce que je ne la mérite point. L'homme que tu viens de peindre peut prétendre à tout, et Adèle devait assez compter sur son père pour se confier entièrement à lui. Ce jeune homme a-t-il du bien?

BLINVILLE.

Pas le sou; mais qu'importe?

DÉRICOURT.

Un peu de fortune ne gâterait rien; au reste le bonheur ne s'achète pas. Son nom?

BLINVILLE.

Julien.

DÉRICOURT.

Blinville!

BLINVILLE.

Déricourt?

DÉRICOURT.

Que me proposez-vous?

BLINVILLE.

Ce que vous venez d'approuver : le nom du prétendu ne fait rien à la chose.

DÉRICOURT.

Le nom ne fait rien ; mais l'homme est tout.

BLINVILLE.

Julien sera donc ton gendre ?

DÉRICOURT.

Discutons d'abord ; je répondrai ensuite.

BLINVILLE.

Oh, tu vas opposer de vieux et ridicules préjugés au plus doux penchant de la nature ?

DÉRICOURT.

Pas du tout ; mais je veux voir comment vous vous y prendrez avec votre sang-froid et votre esprit, pour excuser la conduite de Julien.

BLINVILLE.

Je ne crois pas qu'elle ait besoin de l'être.

DÉRICOURT.

C'est un peu fort. Un jeune homme que j'ai élevé, pour qui j'ai tout fait....

BLINVILLE.

Et qui s'est acquitté par son respect, sa reconnaissance, par dix ans de travaux et l'accroissement rapide de ta fortune.

DÉRICOURT.

Oser aimer ma fille, et l'aimer en secret ! ingratitude, séduction.

BLINVILLE.

Ni l'un ni l'autre. Il aime Adèle, et il a raison,

car elle est fort aimable. Tous deux jeunes, intéressants, sensibles, ils devaient se plaire et se sont plu. Égaré par tes préventions, tu cherches un coupable; mais, comme l'a très-bien dit un grand homme, entre jeunes gens du même âge il n'y a de séducteur que l'amour.

DÉRICOURT.

Tu es tolérant à un point....

BLINVILLE.

C'est que je suis raisonnable.

DÉRICOURT.

Et je ne le suis pas, n'est-il pas vrai?

BLINVILLE.

Quelquefois, mon ami, quelquefois.

DÉRICOURT.

C'est trop honnête, en vérité. Il est cependant bien naturel de désirer savoir à qui on s'allie, et Julien qui ne connaît pas sa famille.....

BLINVILLE.

Nous y voilà : toujours les préjugés à la place des principes! Connais-tu un homme plus estimable que Julien.

DÉRICOURT.

Non.

BLINVILLE.

N'est-il pas....

DÉRICOURT, avec impatience.

Il est tout, vous me l'avez déja dit, honnête, sage, laborieux, intelligent.

BLINVILLE.

Avec ces qualités, a-t-on besoin de parens? Il y a quelques années, un homme nul se parait encore des vertus de ses ancêtres, et nous admirions un sot décoré d'un grand nom. Bêtise, puérilité! L'homme que j'admire, moi, n'est pas celui qui brille d'un éclat emprunté; mais celui qui ne doit rien aux autres, et tout à lui-même, et cet homme, c'est Julien. Tu es tellement pénétré de cette vérité, que tu l'associes à ton commerce, et tu lui refuses Adèle! Toi, bon citoyen, bon mari, bon père, tu ne rougirais pas de condamner ta fille à dévorer son cœur; à ne voir en toi que l'auteur de ses peines! Tu perdrais son estime, celle de ta femme et la mienne pour de vaines opinions! Mais je connais mon ami; il ne peut être heureux que du bonheur de sa famille; il abjurera un moment d'erreur, et couronnera la tendresse de deux enfans, pour qui je ne l'aurai pas vainement imploré.

DERICOURT.

Blinville, je suis ferme; mais sans obstination, et jamais je n'ai résisté à de bonnes raisons. Si je croyais que ma femme approuvât....

BLINVILLE.

Laissons agir Adèle et Julien : l'amour est éloquent. Ils parleront à son cœur, et le cœur d'une mère a tant de plaisir à se rendre!

DÉRICOURT.

D'ailleurs, elle aime tant cet aimable jeune homme...

BLINVILLE.

Que tu n'auras peut-être que le mérite de l'avoir prévenue.

DÉRICOURT.

Je le voudrais, mon ami, et je suis enchanté que tu aies victorieusement combattu, non pas des préjugés, mais les faibles craintes qui m'ont un instant arrêté.

BLINVILLE, le contrefaisant.

Le notaire, vite le notaire, car tu es pressé de jouir, surtout quand tes jouissances tiennent, d'aussi près, à celles de ce que tu as de plus cher.

DÉRICOURT, souriant.

Oui, le notaire, et à l'instant.

SCÈNE X.

DÉRICOURT, LA CITOYENNE DÉRICOURT, HÉLÈNE, BLINVILLE.

DÉRICOURT, très-gaîment, à sa femme.

Ma femme, j'envoie chercher mon notaire, et dans deux heures, je l'espère, tout le monde ici sera parfaitement heureux. Je te ménage une surprise..... mais une surprise!..... Adèle te contera cela, elle te contera cela.

(Il sort avec Blinville.)

SCÈNE XI.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Une surprise! que peut-ce être?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Sans doute quelque nouveau bienfait.

HÉLÈNE.

Que cette journée est heureuse! que de raisons elle vous donne de dissiper enfin des alarmes.....

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Mes remords me restent.

HÉLÈNE.

Vous êtes cruelle envers vous-même; vous vous jugez avec une rigueur....

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Est-il un être vertueux qui puisse m'absoudre?

HÉLÈNE.

En est-il un qui vous fasse un crime d'un moment de faiblesse effacé par dix-huit ans de vertus?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Heureuse fille, tu ne connais pas l'état d'un cœur tourmenté par le souvenir d'une faute irréparable. Julien vivra dans l'aisance; mais il devra tout à Déricourt, à Déricourt que j'ai trompé, que je trompe encore, et que je ne peux éclairer sur cet affreux évènement. Homme bienfaisant, époux sensible, il est loin de soupçonner que ses qualités mêmes ajoutent à mes tourments.

HÉLÈNE, à part.

Que son état me touche!

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

J'avoue cependant que le mariage d'Adèle et de Blinville adoucit l'amertume de ma situation. Ma fille épouse un homme aimable; elle sera heureuse, et ce lien calme des craintes qui devenaient plus vives chaque jour.

HÉLÈNE.

Que pourriez-vous craindre encore?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Te l'avouerai-je, ma chère Hélène? J'avais cru remarquer, entre Adèle et Julien, de ces choses qui ne ressemblent pas à la simple amitié : regards furtifs, soupirs contraints, extrême confiance, extrême réserve, gaîté sans cause, tristesse sans motif, la pâleur de la crainte, le coloris de l'espoir et de la pudeur.... Rien n'échappe à l'œil d'une mère. J'ai frémi, cent fois, en pensant que le crime, ainsi que la vertu, peut être héréditaire; alors je me suis reprochée d'avoir gardé près de moi ce malheureux Julien. Cependant, que pouvais-je faire? Trop fière pour confier ma faiblesse, trop tendre pour abandonner un enfant à qui, toute coupable qu'elle est, la nature devait une mère, j'ai mieux aimé exposer mon repos que son existence..... Mais Déricourt, Déricourt, qui parle de ma vertu, qui nomme Julien son second enfant, qui me remercie!.... L'affreuse vérité est loin de son esprit; elle est tout entière dans sa bouche, et me tue..... Hélène, Hélène!

HÉLÈNE.

Calmez-vous, de grace, calmez-vous..... Des larmes!

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je n'ai pas même la triste satisfaction de leur donner un libre cours. Ah! laisse-les couler ces larmes que je ne puis verser que dans ton sein.

HÉLÈNE, se remettant très-promptement.

C'est Francisque. Remettez-vous; rentrez.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Hélène, tu m'aimeras toujours; tu me l'as promis. Je ne t'ai que trop affligée de ma douleur; mais si j'ai perdu mes droits à ton estime, j'en ai encore à ta sensibilité.

(Hélène lui baise la main; elle l'embrasse, et rentre.)

SCÈNE XII.

HÉLÈNE, FRANCISQUE.

HÉLÈNE.

Eh, où vas-tu dans cet équipage?

FRANCISQUE.

Je suis courrier; je vais à Paris, et toutes mes idées, que vous traitiez de chimères, sont pourtant réalisées.

HÉLÈNE.

Quels contes il me fait!

FRANCISQUE.

Vous verrez qu'on ne pourra pas croire ce qu'on a vu et entendu.

HÉLÈNE.

Et qu'as-tu entendu? Voyons.

FRANCISQUE.

Adèle embrassait son père, et Julien était à ses genoux.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que cela prouve?

FRANCISQUE.

Qu'on les marie.

HÉLÈNE, émue.

Te tairas-tu avec tes suppositions?

FRANCISQUE.

Je suppose à présent! et le notaire que je vais chercher...

HÉLÈNE.

C'est pour le mariage d'Adèle.

FRANCISQUE.

Avec Julien.

HÉLÈNE.

Avec Blinville.

FRANCISQUE.

Avec Julien, vous dis-je. Il remerciait le citoyen Déricourt avec une tendresse, un feu, un.....

HÉLÈNE.

Il l'associe à son commerce, et le notaire doit dresser l'acte de société.

FRANCISQUE, étonné.

Bah!

HÉLÈNE, le contrefaisant.

Bah! Adèle épouse Blinville; c'est une affaire arrangée de ce matin.

FRANCISQUE.

Blinville n'avait pourtant pas l'air de l'épouseur ; il était debout devant la cheminée, la tête sur son coude, et rêvant je ne sais à quoi.

HÉLÈNE.

Mais tu écoutes, et tu observes avec une grande exactitude.

FRANCISQUE.

Quand on écoute et qu'on observe, il n'en coûte pas plus de bien entendre et de bien voir..... Si on m'avait consulté, Adèle ne serait pas sa femme.

HÉLÈNE.

On a eu très-grand tort de ne pas te demander ton avis.

FRANCISQUE.

Vous croyez rire : si ceux qui nous emploient ont plus d'argent que nous, nous avons quelquefois plus de bon sens qu'eux, et l'un vaut bien l'autre. J'ai pourtant bien de la peine à croire que je me sois trompé.

HÉLÈNE.

Eh, mon dieu, que t'importe ?

FRANCISQUE.

Je le saurai avant mon retour.

HÉLÈNE.

Comment cela ?

FRANCISQUE.

Le notaire préparera le contrat, et je lirai par-dessus son épaule.

HÉLÈNE.

Pars donc ; c'est le moyen d'être plus tôt instruit.

FRANCISQUE.

Vous avez raison. Je pars à l'instant; mais j'étais bien aise de vous faire mes adieux.

HÉLÈNE.

Je te remercie.

FRANCISQUE, sortant.

Vous savez que je n'ai jamais manqué l'occasion de vous faire une honnêteté.

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, SEULE.

Quelle curiosité! quel bavardage! ce garçon m'inquiéterait, si ce mariage n'était définitivement arrêté. Cependant, ses réflexions sur Adèle et Julien, les observations de leur mère me tourmentent malgré moi, quoique les faits les contredisent. Cette digne femme a raison : il n'est pas de repos pour un coupable, puisque la seule amitié qui m'attache à elle est si inquiète et si pénible.

(Dans l'entr'acte, des domestiques viennent ôter ce qui a servi au déjeuner, et préparent la table pour le troisième acte.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HÉLÈNE, LA CITOYENNE DÉRICOURT.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Hélène, mon trouble me suit partout. J'ai eu tantôt un moment de relâche, et maintenant mes craintes renaissent avec plus de force encore.

HÉLÈNE.

Vous êtes ingénieuse à vous créer des chimères....

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Non, je ne me livre point à des chimères; je vois juste, et je pressens tout ce que j'ai à redouter.

HÉLÈNE.

Qui peut donc faire renaître vos alarmes?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je viens de passer devant le cabinet de mon mari, j'ai aperçu Adèle et Julien; un coup d'œil rapide comme l'éclair a confirmé mes soupçons : j'ai cru voir le délire, l'ivresse de l'amour. Déricourt jouissait de leurs transports. Hélas! il les croit innocents!

HÉLÈNE.

Vous le dirai-je? Des pressentiments pénibles m'ont agitée et m'agitent encore.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Avec un homme tel que Déricourt, Adèle et Julien n'auront eu besoin que de se déclarer. Blinville, lui-même, peut favoriser une flamme qu'il est incapable de sentir. Que les gens sans passions sont heureux! S'ils n'ont pas de jouissances, du moins n'ont-ils pas de regrets... Hélène, il est une main invisible qui ne laisse rien impuni, et qui va s'appesantir sur moi.

HÉLÈNE.

Vous oubliez vos amis; vous vous oubliez vous-même. Vous périrez victime de l'illusion ou de la réalité.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Le tombeau est le seul asyle qui me reste. Heureuse si mon repos n'y est pas troublé, ou par d'horribles souvenirs, ou par les vengeances que j'ai attirées sur ma tête.

(Elle s'assied.)

SCÈNE II.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, JULIEN, HÉLÈNE, qui sort dans le courant de la scène.

JULIEN.

Tout ce qui intéresse les hommes, l'estime des honnêtes gens, les dons de la fortune, les faveurs de l'amour se réunissent aujourd'hui pour me faire oublier mes premiers malheurs. Votre aveu manque encore à ma félicité.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Que dites-vous?

JULIEN.

Je vous dois mon éducation, mes mœurs, et une existence que vous m'avez conservée. Ma reconnaissance m'acquitterait, si on pouvait jamais s'acquitter de tels bienfaits. Cependant vous pouvez y mettre le comble, ou plutôt, si vous devez rejeter mes prières, vous n'avez rien fait pour moi.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Entends-tu, Hélène, entends-tu?

JULIEN.

Vous avez une fille à laquelle je ne pouvais pas prétendre, et que je ne devais point aimer. Une fièvre ardente me consumait, et je n'en connaissais pas le remède; j'étais tout à Adèle, et je ne soupçonnais pas le danger. Adèle, élevée avec moi, habituée à me voir, à inspirer et à sentir cette douce confiance qui surprend les ames, Adèle m'aimait, et elle ignorait encore qu'elle eût un cœur.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, à part.

Quelle horrible confidence!

JULIEN.

Un homme sensible connaît notre situation, et il porte nos vœux aux pieds de votre époux. Déricourt n'a pas dédaigné un homme qui n'a pour lui que l'active amitié de ses protecteurs; il m'a accueilli; il a regardé sa fille, elle a rougi, et il m'a nommé son gendre.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, tombant dans un fauteuil.

Ah! malheureuse! voilà le dernier coup.

JULIEN.

Vas, m'a-t-il dit, vas trouver ma femme; dis-lui que je te destine à faire le bonheur de ma fille, et ses bras te seront ouverts.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, se relevant en désordre.

Julien.... Julien... tu veux.... tu espères!...

JULIEN.

Je ne veux rien, mais je supplie. Sans Adèle, il n'est pas de bonheur pour moi; sans moi, il n'en est point pour Adèle.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, avec un désespoir contraint.

Non, jamais... jamais....

JULIEN, suppliant.

Adèle est votre fille, et vous m'avez tenu lieu de mère.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Eh! je le suis, malheureux!

JULIEN.

Ah! si je pouvais vous croire!

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Ah! si je pouvais l'oublier!

JULIEN.

Et vous me refusez Adèle!

LA CITOYENNE DÉRICOURT, se remettant.

Vous n'êtes pas nés l'un pour l'autre.

JULIEN.

Opposez-moi des raisons; je les combattrai, je les détruirai.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Vous le croyez, jeune homme!

JULIEN.

J'en suis certain.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Ah! si je pouvais parler!

JULIEN.

Je vous en conjure.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je me tais.

SCÈNE III.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, JULIEN, ADÈLE.

JULIEN.

Adèle, on me repousse. Ce que je dois à tes parents, la honte attachée au malheur de ma naissance, et qui pourtant ne devrait pas tomber sur moi...

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Tais-toi, de grace, tais-toi.

JULIEN.

Tout m'impose silence. Mais toi, qui m'as donné ton cœur, toi qui as l'aveu de ton père, tu feras parler la nature et la raison. Viens, mon Adèle, secours-moi, tombe avec moi aux genoux d'une mère sensible qui me rejette, et qui ne te résistera pas.

ADÈLE ET JULIEN, à genoux.

Ma mère!

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Seriez-vous à mes pieds, si je pouvais me rendre à

vos prières? Quoi! tu veux être mère, et tu ne soupçonnes pas encore la force, l'abandon du sentiment qui m'attache à toi?

ADÈLE.

Je ne sais, ma mère; mais il me semble que ma fille n'embrasserait pas en vain mes genoux. Qu'est devenue cette tendre sollicitude qui ne s'occupait que de ma félicité?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Cruel enfant! le cœur d'une mère change-t-il jamais?

ADÈLE.

Prouvez-le-moi. Je suis malheureuse, suppliante, et vous me résistez.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

J'ai prononcé l'arrêt; rien ne peut le faire révoquer.

ADÈLE, se levant, d'un ton ferme.

Mon père a aussi prononcé.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Oserez-vous vous en prévaloir?

ADÈLE, montrant Julien.

Eh! que lui reprochez-vous?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Rien.

JULIEN.

Et elle ne sera pas à moi!

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Non, jamais.

JULIEN, d'une voix étouffée.

Vous êtes injuste, tyrannique.

ADÈLE, très-vivement.

Julien, tu parles à ma mère. (*A sa mère.*) Pardonnez-lui, pardonnez-lui, ma mère. Il s'est oublié; c'est la première fois de sa vie, ce sera la dernière.

JULIEN.

Oui, je m'égare.... Mais dois-je payer vos bienfaits par le sacrifice le plus déchirant?

LA CITOYENNE DÉRICOURT,
prenant la main d'Adèle, et la fixant.

Adèle, sois toujours vertueuse. La pente du crime est facile; la femme la plus chaste peut être faible, et le souvenir d'une faiblesse est si cuisant!

ADÈLE.

Qu'ont de commun ces étranges réflexions et notre amour?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Votre amour! votre amour!... ah! je l'avais prévu, le crime est héréditaire.

ADÈLE.

Je ne vous entends plus.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Puisses-tu ne jamais m'entendre!

ADÈLE.

Ma mère, je vous implore pour la dernière fois. Ayez pitié de votre fille. Elle a votre sensibilité, elle a votre ame tout entière. Vous avez aimé; souvenez-vous-en. Oui, vous avez aimé, ma mère. Et vous me défendez d'avoir un cœur!

LA CITOYENNE DÉRICOURT, les pressant contre son sein.

Mes enfants, si vous saviez le mal que vous me faites; si vous pouviez lire dans ce cœur que vous brisez et dont les peines sont bien plus amères que les vôtres!.... Ménagez une mère qui vous aime; ne l'exposez plus à des combats, inutiles pour vous et pénibles pour elle; gardez surtout de l'accuser auprès de son époux : ses prières, son autorité, tout serait sans effet. Vous ajouteriez à mes maux, sans rien changer à ma résolution.

JULIEN.

Nous en mourrons et vous l'aurez voulu.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, d'un ton sec et avec délire.

La douleur ne tue pas.... Non, Julien, elle ne tue pas.

ADÈLE, éplorée.

Eh! que dirons-nous à mon père?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je ne sais... mais mon repos est entre vos mains. Consultez votre délicatesse, votre reconnaissance; elles vous inspireront... Allez, mes enfants, laissez-moi.

ADÈLE.

Viens, mon ami, viens. Si nous ne pouvons être heureux, nous pourrons du moins pleurer ensemble.

SCÈNE IV.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, SEULE.

Quelle épreuve, quelle épreuve! j'ai senti plus de vingt fois l'affreuse vérité prête à m'échapper, et mes forces sont épuisées. (*Elle s'assied.*) Ce jeune homme est né pour mon malheur et pour le sien... Que dis-je? la nature les entraîne l'un vers l'autre : la nature trompe-t-elle jamais? Mon secret est encore à moi; je puis me taire encore; je puis couronner des feux.... Où vais-je m'égarer? Malheureuse! un crime que les sauvages mêmes ont en horreur!

SCÈNE V.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, FRANCISQUE.

FRANCISQUE, faisant grand bruit.

J'arrive de Paris, et j'en reviens à toute bride.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Tu m'importunes, bon Francisque.

FRANCISQUE, dans l'excès de la joie.

Vous êtes triste. Vous avez deviné le secret d'Adèle, et vous croyez encore qu'on la marie à Blinville. Détrompez-vous; on la donne à Julien, le notaire me suit, l'acte est dressé, je l'ai vu, je l'ai lu... Ce pauvre Julien! Je me sens rajeunir de vingt ans. Oh! j'en perdrai l'esprit.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, se levant avec force.

Sors, sors, je le veux... je t'en prie.

FRANCISQUE, stupéfait.

Vous ne m'avez donc pas entendu?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Sors, te dis-je; je veux être seule.

FRANCISQUE, sortant.

Si j'y comprends rien què le diable m'emporte!

SCÈNE VI.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, SEULE.

Ils semblent tous ligués contre moi. Ce domestique veut prouver son attachement, et il déchire ma blessure. Quelle insupportable existence! Ciel! Blinville!

SCÈNE VII.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, BLINVILLE.

BLINVILLE.

Je quitte Adèle et Julien; ils souffrent, ils gémissent, et c'est vous qui faites leur malheur. J'aurais cru que la mère la plus aimante et la plus respectable motiverait du moins un refus, qui sans doute est établi sur les raisons les plus fortes, mais que personne ne peut prévoir.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Vous ne pouvez les prévoir; mais elles existent. Vous voyez mon état; il est cruel : plaignez-moi, et n'exigez rien de plus.

BLINVILLE.

Non, citoyenne, je ne m'en tiendrai pas à une compassion stérile : permettez-moi quelques réflexions. Vous les supporterez, car vous les trouverez raisonnables. Votre époux a consenti au bonheur de sa fille et d'un jeune homme que vous aimez tendrement. Peut-être le désir de vous plaire l'a-t-il déterminé autant que mes instances. Le mariage est arrêté ; vos enfants se font un plaisir de vous l'annoncer eux-mêmes ; ils viennent vers vous avec la confiance que leur inspirent un amour innocent et l'habitude de vos bontés ; ils en espéraient une preuve nouvelle, et ils n'éprouvent qu'une sévérité sèche, repoussante, et qui ne persuade jamais.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je n'ai point de torts envers ces jeunes gens.

BLINVILLE.

Je le crois, je me plais à le croire. Mon estime me répond de vous, et vous la justifierez en expliquant votre refus avec la franchise que vous devez à la mienne.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je ne le puis.

BLINVILLE.

Citoyenne, il le faut.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, à part.

Ils ne me laisseront pas un moment de repos.

BLINVILLE.

Mon amitié vous paraît exigeante ; c'est qu'elle

est vive, raisonnée, et qu'elle sent les maux que peut causer votre silence. Des enfants au désespoir; un époux sensible, mais ferme, qui peut se rendre à des raisons solides; mais qui ne supportera pas une réserve offensante; la paix bannie de votre maison; des divisions, des haines, dont les tristes effets nous seront communs à tous, voilà, citoyenne, voilà quelle sera une famille si long-temps unie, si long-temps heureuse, et qui le serait toujours sans votre inconcevable résistance.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je vous éclairerais d'un mot; mais ce mot ajouterait aux maux que vous redoutez. Ne peut-on avoir un secret pour son ami?

BLINVILLE.

Non, madame, on n'en a point de cette nature. Une ame honnête ne sacrifie pas ce qui l'entoure à des fantaisies, à des caprices, pardonnez-moi le mot; oui, madame, à des caprices: vous parleriez si vous pouviez avoir raison.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Hé bien, je parlerai: vos importunités m'excèdent. Vous voulez que je perde votre estime, votre amitié, celle de mon époux, de mes enfants; vous voulez que je me perde moi-même: je vais vous satisfaire. Aussi bien ce secret m'accable, m'oppresse, et je ne puis le renfermer plus long-temps.

BLINVILLE.

Je frémis.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Ce Julien que j'aime si tendrement, et qui veut épouser Adèle... ; ce Julien, sans qui je ne peux vivre, et qui peut-être me croit son ennemie... (*Se cachant dans le sein de Blinville.*) Je ne puis achever... : non, je n'achèverai point. Blinville, je suis une femme criminelle, qui n'ose envisager son époux, qui tremble devant son ami, et qui court cacher ses larmes, ses remords et son désespoir.

SCÈNE VIII.

BLINVILLE, SEUL.

Je suis anéanti, confondu. La femme, la plus honnête en apparence, serait-elle la plus coupable? Ce Julien qu'elle aime si tendrement; ce Julien, sans qui elle ne peut vivre; son époux qu'elle n'ose envisager... : une passion désordonnée et terrible s'est-elle emparée de ce cœur, qui ne semblait fait que pour des sentiments doux? Est-ce à cette passion qu'elle immole son Adèle? Julien est-il son complice? Que dis-je? ses transports près de cette fille aimable ne sont pas étudiés; c'est une ame brûlante qui s'exhale, et à qui le crime est encore étranger. C'est donc à sa jalousie que cette femme sacrifie ces enfants, et je le souffrirais, moi, ennemi de l'oppression et de l'injustice! Non, que le coupable souffre, et que la vertu soit heureuse!

SCÈNE IX.

DÉRICOURT, BLINVILLE.

DÉRICOURT, très-gaîment.

Le notaire est arrivé, le contrat est prêt; nous allons sourire à la joie douce de ces enfants, et tu partageras avec moi et leur bonheur et leur reconnaissance. A propos, as-tu vu ma femme?

BLINVILLE, contraint.

Elle sort d'avec moi.

DÉRICOURT.

Nos jeunes gens lui ont parlé? Elle est instruite?

BLINVILLE.

Oui, elle sait tout.

DÉRICOURT.

Elle a dû marquer sa surprise...

BLINVILLE.

Oh! d'une manière très-prononcée.

DÉRICOURT.

Et sa joie égale la mienne?

BLINVILLE.

Pas tout-à-fait, mon ami.

DÉRICOURT.

Comment donc? dissimulerait-elle le plaisir que lui fait ce mariage? Les femmes, comme les filles, auraient-elles une arrière-pensée?

BLINVILLE.

Ta gaîté est souvent très-piquante; mais ce n'est pas en ce moment.

DÉRICOURT.

Je marie ma fille; je la marie selon son cœur, et je ne serais pas gai!

BLINVILLE.

Elle n'est pas mariée encore : tu n'es pas heureux en projets.

DÉRICOURT, reprenant le ton sérieux.

J'espère que celui-ci ne rencontre aucun obstacle?

BLINVILLE.

Au contraire, il en est un qui m'effraie, et que tu ne pourras lever qu'en déployant toute ta fermeté.

DÉRICOURT.

Tu m'effraies à mon tour. Qu'avons-nous donc à craindre?

BLINVILLE.

Une opposition formelle de la part de ton épouse.

DÉRICOURT, surpris.

Cela ne se peut pas.

BLINVILLE.

Cela est.

DÉRICOURT.

Et quelles sont les raisons de cette opposition?

BLINVILLE.

Elle refuse d'en donner aucune.

DÉRICOURT.

Tu vois bien que c'est une plaisanterie.

BLINVILLE.

Non, non; rien n'est moins plaisant.

DÉRICOURT.

Que dois-je penser de ceci? Quels peuvent être les motifs de son refus?

BLINVILLE.

Si je parlais à un homme sans caractère, j'emploierais des détours, j'adoucirais des images...

DÉRICOURT.

J'ai toujours eu la force d'entendre la vérité.

BLINVILLE.

Hé bien, tu l'entendras. Cette confidence me peine, car je vais t'affliger; mais je n'écoute que la voix de l'innocence et les lois de l'équité.

DÉRICOURT.

Quelque chose que tu aies à m'apprendre, parle: je suis homme, et résigné.

BLINVILLE.

Tes enfants ont vu ta femme; ils ont présenté leurs vœux, elle les a rejetés; ils ont supplié, elle s'est montrée inexorable; ils l'ont quittée le désespoir dans le cœur, et sont venus déposer leur douleur dans le mien. Je l'ai attaquée à mon tour avec les forces réunies de l'amitié, de la délicatesse et du raisonnement; même refus, même silence. Des passions violentes se heurtaient, et la jetaient dans un désordre effrayant; enfin, des mots entrecoupés m'ont donné des soupçons que la réflexion a confirmés.

DÉRICOURT.

Achève : quels sont ces soupçons?

BLINVILLE.

Les passions sont terribles; leurs ravages inattendus et rapides, et la femme la plus sage n'a pas toujours des forces suffisantes à leur opposer.

DÉRICOURT, s'écriant.

Ma femme s'est manqué!

BLINVILLE.

Ta femme a combattu long-temps; ses remords attestent....

DÉRICOURT.

Et que m'importent ses combats et ses remords!

BLINVILLE.

Ces mots qui m'ont frappé vont fixer ton opinion, et t'expliquer la conduite de ton épouse: « Ce Julien « que j'aime tendrement, et qui veut épouser Adèle...; « ce Julien sans qui je ne peux vivre...; mon époux « que je n'ose envisager....; son ami devant qui je « suis tremblante... »

DÉRICOURT.

Julien est l'amant de ma femme, et il prétend à ma fille!

BLINVILLE.

Julien est pur.

DÉRICOURT.

Ah! si je pouvais le croire!

BLINVILLE.

Je te réponds de lui.

DÉRICOURT.

Ma fille sera donc heureuse, et mon imprudente épouse pleurera sa folie.

BLINVILLE.

Oui, qu'Adèle soit heureuse; tu dois le vouloir et l'ordonner. Mais sa mère te devient-elle étrangère?

Une erreur, dont elle gémit, lui ôte-t-elle ses droits à ta pitié? L'abandonneras-tu à ses peines?

DÉRICOURT.

Non, mon ami: je sais trop combien nous sommes faibles, et combien nous avons tous besoin d'indulgence. Si je n'ai à lui reprocher que l'erreur d'un moment; si elle peut entendre encore le langage du devoir et de la vertu; si j'ai conservé quelque ascendant sur son ame, je la ferai rougir, je la ramenerai, et je lui rendrai son époux.

SCÈNE X.

FRANCISQUE, DÉRICOURT, BLINVILLE.

FRANCISQUE, avec désordre et empressement.

Julien est renfermé; il veut être seul; il marche à grands pas; il ne voit ni n'entend rien. Je voulais le consoler, car je suis son ami. Vas, m'a-t-il dit, selle-moi un cheval; je pars, je quitte cette maison pour jamais. J'ai voulu répliquer; il m'a poussé hors de sa chambre, et je viens savoir si je dois lui obéir.

DÉRICOURT.

Garde-t'en bien. Remonte chez ce jeune homme; dis-lui que je veux le voir à l'instant, et que je lui défends de sortir d'ici sans mon ordre.

SCÈNE XI.

DÉRICOURT, BLINVILLE.

DÉRICOURT.

Il ne consulte que la reconnaissance et l'honneur.

Je l'en estime davantage; mais il ne partira pas. S'il faut une victime, ce n'est pas lui qui doit s'offrir. Mon parti est pris, et je serai inébranlable.

BLINVILLE.

Poursuis, et tu seras juste envers tout le monde. Je te laisse. Montre-toi père tendre, époux sévère, et n'oublie pas que l'extrême indulgence, en relâchant les liens de la société, tend à sa dissolution.

SCÈNE XI.

DÉRICOURT, SEUL.

Vingt ans d'une conduite irréprochable démentis en un jour; le délire de la jeunesse dans l'âge de la raison; l'opinion publique méprisée, et pour qui? pour un enfant qui ne s'occupe pas d'elle. Toi, que j'ai tant aimée, tu ne penses pas que ta fille, innocente et vertueuse, aime aussi ce Julien, devant qui elle n'a point à rougir!

SCÈNE XII.

DÉRICOURT, JULIEN.

DÉRICOURT.

Ma fille vous est chère; je vous l'ai accordée, et vous vous éloignez. Ma femme est tout pour vous, et vous m'oubliez, moi, à qui cependant vous devez quelque chose. Vous abandonnez Adèle, à qui vous devez plus encore, et vous ne prévoyez pas les suites de votre démarche. Des occupations nouvelles, des

objets intéressants vous distrairont peut-être; mais que restera-t-il à ma fille quand elle vous aura perdu? Le regret de vous avoir aimé; le vide d'un cœur pour qui l'amour est un besoin, et dans lequel rien ne vous remplacera jamais. Pensez-y mûrement, jeune homme, et sachez que le vain orgueil de remplir des devoirs exagérés ne peut en imposer à un homme de mon caractère.

JULIEN.

Je n'ai point d'orgueil, je n'exagère rien; mais je connais mes devoirs, et je les remplirai, tout cruels qu'ils sont. Je n'amènerai pas chez vous la discorde; je ne l'y verrai point exercer ses fureurs, et deux époux, jusqu'ici fortunés, ne me reprocheront pas de les avoir désunis.

DÉRICOURT.

Je m'attends à ces divisions; j'y suis préparé, et j'y saurai mettre un terme.

JULIEN.

Je saurai, moi, les prévenir.

DÉRICOURT.

Dis que tu les rendras plus amères. Ma fille me redemandera Julien, et je te redemanderai à sa mère.

JULIEN.

Sa mère me rejette.

DÉRICOURT.

Tu n'en soupçonnes pas la cause?

JULIEN.

Non; mais je veux la respecter.

DÉRICOURT.

Tu serais indigné, si tu la connaissais.

JULIEN.

Quel langage! quel front sévère!..... Vous accusez votre épouse!

DÉRICOURT.

Si je l'accuse! (*Se reprenant.*) Non, mon ami, je ne l'accuse point..... : elle est toujours digne de moi.

JULIEN.

Ah, je ne suis donc pas tout-à-fait malheureux!

DÉRICOURT, avec une feinte indifférence.

Des préjugés..... des erreurs..... qui m'affectent, et qui ne changent rien à mes projets. L'aspect de votre félicité me consolera de bien des peines. (*Julien fait un mouvement.*) Je n'en ai point en ce moment; je suis heureux et tranquille.... Mais l'âge, les infirmités qu'il amène..... Renonce à ton dessein. Tu dois cette marque de condescendance à ma fille; tu la dois à ma vive amitié. Demeure près de moi; je t'en prie, je te l'ordonne, et tu ne voudras ni m'affliger ni me désobéir. Mon cher enfant, mets en moi toute ta confiance; ne t'alarme pas d'un obstacle passager, et je crois qu'il n'en est aucun qui puisse arrêter un bon père.

SCÈNE XIV.

JULIEN, SEUL.

Il ne s'explique pas ; mais il en dit assez pour con-

firmer ma résolution. Oui, le coup est porté. Il n'y a plus ici ni harmonie ni estime. Que Déricourt me blâme ou m'approuve, je sortirai de cette maison, et mon absence y rétablira l'ordre et la paix, que ma faiblesse en bannirait sans retour. Mais Adèle... Adèle! la laisser seule ici; l'abandonner à elle-même; me la représenter, sans cesse, combattant ses désirs et dévorant son cœur! Cette idée insupportable me poursuivra partout.

SCÈNE XV.

JULIEN, ADÈLE.

JULIEN.

La voici. (*A Adèle.*) Viens prononcer entre l'amour et le devoir; viens soutenir mon courage, ou me rendre à jamais méprisable; décide enfin du sort de ta mère, et dis-moi qui doit l'emporter d'elle ou de ton amant.

ADÈLE.

Si j'en suis réduite à cette cruelle alternative....

JULIEN.

Il faut opter, et promptement. Demain, ce soir, dans une heure peut-être il ne sera plus temps.

ADÈLE.

Et c'est moi que tu interroges! Consulte ta probité: il faut n'écouter qu'elle.

JULIEN.

Je partirai donc.

ADÈLE.

Pars. Je sais souffrir et me taire.

JULIEN.

J'emporterai ton image.

ADÈLE.

Et tu me garderas ton cœur?

JULIEN.

Quand on aime une fois.....

ADÈLE.

Ah, oui; c'est pour la vie.

JULIEN, avec enthousiasme.

Je pars pour l'armée. La gloire et l'amour élèveront mon ame.

ADÈLE.

Sois Français, sois républicain (*montrant son cœur*): ta récompense est là.

JULIEN.

Je la mériterai. Bien servir sa patrie, bien aimer sa maîtresse....

ADÈLE.

C'est tout ce que peut un honnête homme; c'est tout ce qu'on peut attendre de lui.

JULIEN, en pleurs.

Adieu, Adèle.

ADÈLE, pressant sa main.

Adieu..... adieu.... Jusques à quand?

(Ils s'embrassent.)

JULIEN.

Nous nous attendrissons : ce n'est point dans les pleurs qu'on s'arrache à ce qu'on aime.

ADÈLE.

Nous faisons assez pour la nature; donnons un moment à l'amour. (*Ils s'embrassent encore.*) Voilà mon portrait; je le destinais à mon époux. Mon père t'en a donné le titre; depuis long-temps ton Adèle t'avait nommé en secret. Ce portrait est à toi; qu'il nourrisse ta tendresse, qu'il t'encourage à la vertu. Je sors. Mon ami, ne cherche plus à me revoir. Les forces humaines ont un terme, et l'épreuve ne peut aller plus loin.

SCÈNE XVI.

JULIEN, SEUL, après avoir considéré le portrait en silence.

Voilà donc tout ce qui m'en reste; voilà mon unique consolation!..... Adèle seule me tiendra compte de mes souffrances; les autres m'oublieront dans le sein du repos.

SCÈNE XVII.

JULIEN, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

Tu m'as renvoyé, et je te cherche; tu veux souffrir seul, et je viens m'affliger avec toi.

JULIEN.

Tu m'as élevé; tu t'es toujours montré mon ami; je t'ai donné ma confiance, et tu l'as trahie.

FRANCISQUE.

Je n'ai cherché qu'à te servir; j'ai pu me tromper; mais mes intentions étaient bonnes.

JULIEN.

Cela ne suffit pas toujours, tu le vois. Tu m'as exposé à des reproches qui m'honorent; mais que tu devais m'épargner.

FRANCISQUE.

Puis-je réparer ma faute?

JULIEN.

Tu le peux, et tu le feras.

FRANCISQUE.

Parle: Francisque est tout à toi.

JULIEN.

Mon bon ami, j'attends de toi un service. C'est le dernier que tu me rendras.

FRANCISQUE.

Ordonne.

JULIEN.

Prépare tout pour cette nuit; je m'éloignerai sans prendre congé de personne. Je t'adresserai quelquefois des lettres pour Adèle; tu les lui remettras, et tu me feras parvenir les siennes.

FRANCISQUE.

Tu es décidé?

JULIEN.

Irrévocablement.

FRANCISQUE.

Hé bien, tu partiras; mais j'attends une grace à

mon tour, et ta condescendance te répondra de la mienne.

JULIEN.

Explique-toi; tu me connais.

FRANCISQUE.

Je suis vieux, mais j'ai de quoi n'être à charge à personne. Ce que je possède est bien à moi: c'est le fruit de mon travail et de vingt ans d'économie. Je puis être utile à un ami malheureux, que sa douleur empêchera de penser à sa fortune. Julien, je te suivrai, et je ne suis discret qu'à cette condition. Mes consolations seront simples comme moi; je ne te ferai pas de phrases; mais j'ai un bon cœur, et tu entendras son langage.

JULIEN.

Honnête et respectable homme!..... Et voilà ceux qu'un fol orgueil humiliait! Francisque, ta proposition ne m'étonne pas, mais je ne puis l'accepter.

FRANCISQUE.

Ton refus m'offense, Julien. Crois-tu que le soutien de ton enfance ne soit pas digne d'être le compagnon de ta jeunesse?

JULIEN.

Je vais à l'armée; je vais mener une vie errante, laborieuse, et ton âge ne te permet plus.....

FRANCISQUE.

Ne suis-je pas Français aussi? N'ai-je pas comme toi une patrie à défendre, et du sang à lui offrir?

JULIEN.

Je ne résiste plus; oui, nous partirons ensemble.

Mon ami, sois actif et discret. Je serai dans ce salon à minuit; nous quitterons ces lieux en silence, ces lieux où tu as passé tes beaux jours, et où ce matin encore la fortune m'avait flatté de l'espoir le plus doux et le plus mensonger.

SCÈNE XVIII.

FRANCISQUE, SEUL.

Oui, je le suivrai partout, et que puis-je faire de mieux? Déricourt trouvera un domestique, et Julien chercherait en vain un ami : l'infortune n'en donne pas encore. Ah! voilà la confidente.

SCÈNE XIX.

FRANCISQUE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Je te trouve enfin : il y a au moins une heure que je te cherche.

FRANCISQUE, avec aigreur.

C'est bien dommage.

HÉLÈNE.

Adèle a confié à sa mère le projet de Julien ; elle l'approuve....

FRANCISQUE.

C'est bien heureux.

HÉLÈNE.

Mais elle veut le voir en secret, avant qu'il s'éloigne, et je te prie de te charger de la commission.

FRANCISQUE.

Faites vos commissions vous-même, et ne m'en rompez pas la tête.

HÉLÈNE.

Francisque le prend sur un ton bien haut.

FRANCISQUE.

Francisque n'aime pas ceux qui font leur cour par toutes sortes de moyens. Croyez-vous que je ne vous aie point observée comme j'observe tous les autres? Croyez-vous que votre haine pour Julien m'ait échappé? C'est vous qui le perdez : aussi, je ne vous aime pas, je vous le dis franchement. J'ai vécu avec vous politiquement ; mais je n'ai jamais été votre dupe, et je suis peut-être le seul de la maison que vous n'ayez pas trompé.

(Il s'éloigne.)

HÉLÈNE.

Et ma commission, aimable Francisque?

FRANCISQUE.

Qu'on soit dans ce salon à minuit : on nous y trouvera.

SCÈNE XX.

HÉLÈNE, SEULE.

Voilà comment sont faits les trois quarts des hommes. Ils jugent sur les apparences, et leur jugement est sans appel.

SCÈNE XXI.

HÉLÈNE, BLINVILLE.

BLINVILLE, avec le plus grand sang-froid.

Vous êtes fort bien avec la citoyenne Déricourt. Je vous engage à faire de sérieuses réflexions sur les évènements de ce jour; je vous invite à tourner votre crédit vers le bien général; à sentir enfin qu'une complaisance sans bornes peut, en vous maintenant dans l'esprit de la femme, vous perdre sans retour dans celui du mari. Il peut être temps encore de penser à vos vrais intérêts; souvenez-vous de la leçon, et laissez-moi.

SCÈNE XXII.

BLINVILLE, SEUL.

Ces deux femmes sont intimement unies. Celle-ci, froide et réfléchie, exerce sur l'autre un empire absolu. Elle eût pu lui épargner des fautes graves; elle eût pu au moins en prévenir les suites funestes, en se concertant avec un époux, à qui elle doit aussi quelques égards.

SCÈNE XXIII.

DÉRICOURT, BLINVILLE.

DÉRICOURT, hors de lui.

Ne pensons plus aux moyens doux : l'égarement est

au comble, et ne me laisse plus d'espoir. J'ai tout tenté, et je n'ai recueilli que la honte de m'être inutilement abaissé devant elle.

BLINVILLE, à part.

Ah! je l'avais prévu.

DÉRICOURT.

Je l'ai priée, conjurée de penser à sa gloire, à l'honneur, au repos d'un époux; je l'ai menacée d'user de mon autorité : elle s'est montrée sourde à mes prières, rebelle à ma volonté. Je lui ai reproché sa passion criminelle, et mes justes reproches l'ont révoltée. Elle n'a point d'amour pour Julien, dit-elle; ce détestable amour ne peut entrer dans son cœur; mais jamais il ne sera l'époux d'Adèle. Enfin, des larmes, des sanglots ont terminé cet entretien qui décide du malheur de ma vie.... J'étais prêt à pardonner; j'avais tort, je le sens..., mais j'étais attendri; je sortais à pas lents... Pas un effort pour me retenir, pas un mot qui pût me désarmer. Le nom de Julien errait sans cesse sur ses lèvres, et m'a rendu mon courage, en réveillant mon indignation.

BLINVILLE.

Tu as fait ce que te prescrivait ta délicatesse. Cette démarche était nécessaire, puisqu'elle pouvait être utile; une seconde entrevue serait déplacée et dangereuse.

DÉRICOURT.

Moi, retourner près d'elle! je serais un lâche d'en avoir seulement la pensée. Je la reverrai, mais pour la dernière fois, et pour la contraindre à signer.

BLINVILLE.

Ce moment sera dur, sans doute; on mettra tout en œuvre pour te désarmer.

DÉRICOURT.

Manége inutile! Mon cœur lui est à jamais fermé; il ne sera accessible à aucun sentiment, pas même à la pitié.

BLINVILLE, lui présentant la main.

Tu es un homme, et tu as droit à mon respect.

DÉRICOURT, à demi-voix.

Évitons cependant un éclat inutile; que ces scènes d'horreur se passent loin des étrangers. Ce salon est isolé; vers minuit tout reposera, hors la coupable et ses victimes. C'est alors, c'est ici que je terminerai ce mariage; il sera fait sous de cruels auspices! Puisse-t-il être plus heureux que le mien!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

FRANCISQUE, SEUL.

(Il fait nuit.)

TOUT est prêt; la valise est faite, les chevaux sellés, la grille ouverte; rien ne peut nous retenir..... Oui; mais ces chevaux ne nous appartiennent pas..... Hé bien, on les renverra par un commissionnaire. Après cela, cherche... bien fin qui nous trouvera. (*Tirant son porte-feuille.*) J'ai ici de quoi soutenir mon jeune ami deux ans au moins. Pendant ce temps-là, son chagrin s'adoucira; il s'occupera, on le connaîtra, et il percera : c'est alors qu'il sera véritablement l'enfant de lui-même.

SCÈNE II.

FRANCISQUE, JULIEN.

JULIEN.

Es-tu là?

FRANCISQUE.

Me voici.

JULIEN.

As-tu tout préparé?

FRANCISQUE.

Tout absolument.

JULIEN.

Sans avoir été aperçu?

FRANCISQUE.

De personne au monde.

JULIEN.

Ne perdons pas un moment.

FRANCISQUE.

Est-il minuit?

JULIEN.

Oui; pourquoi?

FRANCISQUE.

La citoyenne Déricourt va descendre; elle veut vous voir, vous parler.

JULIEN.

Francisque, encore une indiscrétion.

FRANCISQUE.

J'ai été impénétrable pour ceux qui s'opposent à votre départ: il était inutile d'en faire un mystère à celle qui voudrait vous voir bien loin.

JULIEN.

A la bonne heure; mais tu pouvais m'épargner un entretien inutile et fatigant.

FRANCISQUE.

On l'a demandé. Le refuser, c'était s'exposer à de nouvelles démarches, à des importunités qui nous auraient ôté la liberté d'agir.

JULIEN.

Ton but est rempli ; éloignons-nous.

(Il fait quelques pas.)

FRANCISQUE.

Je vous suis.

JULIEN, s'arrêtant.

C'est ici que j'ai passé dix-huit ans avec elle ; c'est ici que nous nous sommes livrés avec sécurité aux douces sensations d'une flamme innocente ; c'est ici que mon malheur se préparait au sein même de la félicité !.... (*Bien tristement.*) Au point du jour, Adèle viendra dans ce salon, que nous aimions tant ; elle parcourra ces bosquets, où nous avons si souvent folâtré ; elle s'assiéra sur ces gazons où les heures s'écoulaient pour nous avec tant de rapidité ; partout elle cherchera Julien, et Julien n'y sera plus ! Ah ! Francisque, quels souvenirs me poursuivent en ce moment !... (*Avec désordre.*) Partons, partons.

SCÈNE III.

FRANCISQUE, JULIEN, LA CITOYENNE DÉRICOURT, portant une bougie qu'elle place sur la table en entrant. On lève la rampe à demi.

FRANCISQUE.

On vient.... Ah ! c'est la citoyenne Déricourt.

JULIEN.

Vous avez voulu me voir, madame. Pouvez-vous désirer ma présence ? croyez-vous que la vôtre puisse me consoler ?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Francisque, veillez à cette porte.

SCÈNE IV.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, JULIEN.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Vous avez droit de tout penser, et je suis préparée à ce que vous m'allez dire; mais, écoutez-moi. Notre séparation était inévitable, vous le sentirez peut-être un jour. Cette séparation sera longue, bien longue, et j'ai voulu vous voir pour la dernière fois; vous embrasser encore; pleurer sur vous et sur moi; vous donner des conseils, qui ne vous seront pas inutiles, et vous assurer que je ne vous abandonnerai jamais.

JULIEN.

Ne parlez pas de nouveaux dons; les vôtres sont trop chers. Un homme de mon caractère n'a besoin de personne; je saurai supporter mon sort, si je ne puis vaincre l'adversité, et vos conseils, autrefois si précieux, sont superflus en ce moment.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Ah! Julien, que d'erreurs ont causées la prévention et l'injustice!

JULIEN.

La prévention! l'injustice! C'est vous qu'elles subjuguent; c'est moi seul qu'elles accablent. Ne me retenez pas, et laissez-moi partir.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Un moment. Rends-moi ton cœur...

JULIEN.

Je ne le puis.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

C'est ta meilleure amie, qui te presse, qui te conjure de ne pas la repousser; c'est une mère égarée et sensible, qui souffre par toi et pour toi, qui voudrait... qui ne peut...

JULIEN, d'une voix étouffée.

Une mère!... une mère!

LA CITOYENNE DÉRICOURT, se reprenant.

Je t'en ai tenu lieu; j'en ai rempli les devoirs.

JULIEN.

Ne me rappelez pas le passé; vous l'effacez de ma mémoire. Si je vous dois beaucoup, fais-je moins aujourd'hui? Je renonce à tout ce qui m'attache à la vie; je quitte Adèle, je me dérobe à votre époux; je me jette dans un monde inconnu, sans support, sans espoir, sans autre ami qu'un vieux domestique, qui compatit à mes maux, et qui veut les partager; je m'expose à tout, je brave tout, et pour qui? pour vous seule, femme absolue et barbare.... Non, je n'ai plus de mère... je n'en ai plus; vous avez mis entre nous une éternelle séparation.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Tu m'accuses, tu m'outrages, et je ne puis te blâmer.

JULIEN.

Dans l'état où je suis, sais-je ce que je fais?

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Me connais-je moi-même? Ma tête n'est plus à moi... mon désordre est au comble... mes idées n'ont plus de suite.... de liaison... Julien, je perds en toi la moitié de mon être. Je ne puis ni te voir, ni me séparer de toi. Je n'oppose à tes vœux que l'impuissance.... le désespoir.... des larmes stériles qui ne peuvent t'apaiser... Oui, tu me hais; tu le dois, je le sens, j'en suis convaincue; mais quelque indigne que je t'en paraisse, que je goûte encore une fois le plaisir d'être mère. Julien... mon fils, mon cher fils, mes bras te sont ouverts; crains-tu de t'y précipiter? (*Julien balance.*) Julien!

(Il se jette dans ses bras.)

SCÈNE V.

FRANCISQUE, LA CITOYENNE DÉRICOURT, JULIEN.

FRANCISQUE.

J'ai vu de la lumière chez Blinville; j'ai cru entendre la voix de Déricourt. Il y a du mouvement dans la maison: hâtons-nous, ou nous sommes découverts.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Adieu, malheureux enfant! Quelque part que tu fuies, mes yeux seront toujours ouverts sur toi. Écris-moi, je le veux, je t'en supplie. Tes lettres adouciront mes peines. Je les lirai à Adèle; elle en a besoin comme moi. Adieu....; ne connais que la vertu, n'é-

coute et ne suis qu'elle. Oublie ta première existence; remplis la carrière honorable où tu vas te jeter; que tes exploits et ta gloire parviennent jusqu'à moi; que j'en jouisse en secret, et que je me dise : Julien est un héros; il me fait oublier sa naissance. (*Julien fait une fausse sortie.*) Viens, cher enfant, que je t'embrasse encore; dis-moi que tu ne me hais point, et je serai plus tranquille.

JULIEN, l'embrassant.

Vous haïr! Je le voudrais en vain.... je n'en ai pas la force.

(Il se jette dans ses bras, la regarde ensuite avec attendrissement, va pour l'embrasser encore, s'arrête et sort en désordre.)

SCÈNE VI.

FRANCISQUE, LA CITOYENNE DÉRICOURT.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Honnête Francisque, je compte sur toi. Tu ne l'abandonneras point?

FRANCISQUE.

L'abandonner! non, citoyenne, non. Il y a là un bon cœur.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Prends ce porte-feuille, ne le ménage pas; qu'il ne manque de rien.... Qu'il m'écrive, souviens-t'en bien, Francisque; qu'il m'écrive, et toi, sois toujours son guide et son ami. Allez, partez, et que le ciel veille sur vous et vous conserve.

SCÈNE VII.

LA CITOYENNE DÉRICOURT, SEULE.

Ah! s'il existe un juste équilibre entre le bien et le mal, quelles doivent être les jouissances de la vertu, puisqu'un moment suffit pour empoisonner la vie la plus heureuse!... Julien est perdu pour moi; mon supplice commence, et chaque jour le rendra plus insupportable. Un époux menaçant d'un côté, une fille souffrante de l'autre; tous deux m'accusant d'une rigueur qui n'est pas dans mon ame, et qui fait leur tourment; leur tendresse, leur estime perdue; l'abandon qui suit le mépris; une fin douloureuse et prochaine, voilà mon sort, et je l'ai voulu.... Ne te plains pas, malheureuse! Il fallait penser tout cela avant de trahir ton devoir, ta vertu, ton époux. L'infamie ne t'a point effrayée, et tu crains de souffrir!

SCÈNE VIII.

ADÈLE, DÉRICOURT, JULIEN, LA CITOYENNE DÉRICOURT, BLINVILLE, tenant deux flambeaux qu'il pose sur une table.

(La rampe se lève tout-à-fait.)

DÉRICOURT, tenant Julien par la main.

Vous partez! vous partez! Rentrez, jeune homme; soyez docile, et laissez-vous conduire. Voilà ton Adèle, la voilà.... regarde; vois ses larmes, et fuis si tu le peux.

JULIEN.

Adèle, mon Adèle!

ADÈLE.

T'ai-je retrouvé, ou vais-je te perdre encore?

DÉRICOURT.

Vous ici, madame! Vous m'avez prévenu. Nous allons terminer des débats qui n'ont que trop duré. Vous ne me contraindrez pas, je l'espère, à user de mes droits. Ne m'opposez pas une résistance inutile, et préparez-vous à obéir.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Gardez-vous de m'y contraindre.

DÉRICOURT.

Point de mots; des faits. Si je me suis trompé, si vous ne tenez à Julien que par des sentiments purs et honnêtes, prouvez-le-moi : voilà le contrat, signez.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Vous ordonnez un crime.

DÉRICOURT.

Je veux vous en épargner un.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je le consomme, si j'obéis.

DÉRICOURT.

Si vous obéirez! c'est le seul parti qui vous reste.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je tombe à vos genoux. Ayez pitié de moi... Je n'ai fait qu'une faute en ma vie...

DÉRICOURT.

Sachez la réparer.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Elle est irréparable.

DÉRICOURT.

Tout se répare avec du courage.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Du courage! la mort.

DÉRICOURT, la relevant.

Pour la dernière fois, obéissez.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je parle si vous insistez, et si je dis un mot je vous anéantis.

DÉRICOURT, la prenant par la main, et l'entraînant vers la table.

Je n'écoute plus rien. Venez, madame... venez... voilà la plume..., prenez..., signez... signez...

LA CITOYENNE DÉRICOURT, s'échappant et traversant le théâtre.

Non, non, non; je ne signerai point un inceste! Tous deux sont mes enfants.

(Elle tombe dans un fauteuil, à gauche; Adèle tombe dans les bras de Blinville et Déricourt sur la table. Julien est debout au milieu du théâtre, l'œil fixe et dans l'attitude du désespoir. On garde un long silence.)

DÉRICOURT.

Quel coup!... (*Il retombe sur la table.*) (*A Blinville.*) Ah! mon ami! mon ami!... Ma fille! ma chère Adèle!... (*A sa femme.*) Quel mal vous venez de me faire! Je croyais vous forcer à redevenir estimable, et maintenant tout espoir est perdu! Quel coup! quel coup!... (*Il retombe et se relevant avec une colère concentrée.*) Vous avez en effet commis une faute irréparable. Je ne m'abaisserai pas à vous la reprocher : prononcez vous-même, et rendez-nous justice à tous deux.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je me la rends depuis le jour où je me suis manqué. J'ai passé dix-huit ans dans les regrets et dans les larmes; aujourd'hui même encore vous en avez été témoin.

DÉRICOURT.

Regrets inutiles : il est des choses que l'homme délicat ne saurait oublier.

LA CITOYENNE DÉRICOURT.

Je ne demande pas l'oubli d'une coupable erreur : on ne doit rien attendre de ceux dont on a perdu l'estime. Mais ne me déshonorez pas par un éclat scandaleux; n'étendez pas sur ma vie entière une tâche que j'ai peut-être effacée; ne me chassez pas enfin de votre maison. J'y vivrai seule, retirée; je m'interdirai les plaisirs les plus simples; j'éviterai votre présence; je ne verrai que ma fille, quand vous voudrez me le permettre, et si vous daignez me la confier encore.

DÉRICOURT.

Non, madame; nous ne pouvons désormais habiter ensemble. Notre séparation se fera sans bruit: un éclat me déshonorerait autant que vous; mais il faut nous séparer (*la citoyenne Déricourt et Adèle se jettent à ses genoux, les bras étendus vers lui*), et je penserai dans un moment de calme aux moyens qu'il conviendra d'employer.

ADÈLE, en pleurs.

Pardonnez-lui, pardonnez-lui, mon père!

DÉRICOURT, à sa femme.

Vous êtes à mes genoux : votre intérêt seul vous

occupe. Voyez l'état cruel où vous réduisez vos enfants; comptez les pleurs qu'ils vont verser; calculez les ravages d'une passion désespérée dans deux cœurs qu'elle a totalement subjugués; songez à l'avenir affreux qui les attend. Que ce tableau soit toujours présent à votre pensée, et qu'il soit votre éternel supplice. (*La citoyenne Déricourt se traîne sur ses genoux et embrasse ceux de son mari.*) Laissez-moi, laissez-moi. O femmes! femmes! si vous réfléchissiez combien le vice est bas, avant de vous y livrer!

(Adèle et sa mère se relèvent.)

ADÈLE.

Ne pensez plus à nous, mon père. Nous nous vaincrons, je l'espère.... je crois pouvoir vous le promettre... Je m'accoutumerai, par degrés, à ne voir dans Julien (*avec un soupir*) que mon frère.

DÉRICOURT, avec un mouvement d'horreur.

Ton frère!.... ton frère!... (*Il regarde Julien et voit son désespoir.*) Rassure-toi, Julien; je suis sévère, mais juste. Ce n'est pas à toi qu'on peut reprocher ta naissance; je ne te punirai pas des fautes de ta mère.

JULIEN.

Vous m'accordez encore de la pitié! Ah! je puis donc aussi vous supplier pour cette mère infortunée!

(Il tombe à ses genoux.)

JULIEN, LA CITOYENNE DÉRICOURT ET ADÈLE, tombant aux genoux de Déricourt.

Grace! pardon! pardon!

DÉRICOURT, attendri.

Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je. Quand vous surprendriez mon cœur, ma raison demeurerait inaltérable, et je serais inflexible.

BLINVILLE.

Inflexible! et pourquoi? L'homme raisonnable calcule les circonstances plus ou moins graves; il ne cède pas au mouvement de son orgueil blessé; il ne connaît que la justice, et se la rend à lui-même et aux autres.

DÉRICOURT.

Je suis juste, et je le prouve.

BLINVILLE.

Non, vous ne l'êtes point et vous ne pouvez l'être. Vous avez dans cette affaire un intérêt trop majeur pour prononcer avec impartialité. (*Les relevant.*) Relevez-vous, famille intéressante; c'est moi qui suis votre défenseur. — Le vice me révolte comme vous. Si je croyais qu'il pût atteindre encore votre épouse, je l'abandonnerais à son sort. Elle fut coupable sans doute; mais quand? à un âge où l'on n'est pas en garde contre des piéges qu'on ne soupçonne point, où l'on a succombé avant d'avoir pensé à se défendre. Mari trop sévère, vous la condamnez sur un moment d'oubli; c'est sur sa vie entière que j'établis mon jugement. Pendant vingt ans, elle a fait votre bonheur; pendant vingt ans, sa douceur, sa tendresse, ses qualités morales et domestiques ont fait envier votre sort à tous les époux, et vingt ans de bonheur n'effacent-ils pas une faute dont vous ne devez l'aveu qu'à un

effort dont la vertu seule est capable? Oui, si le vice ne lui faisait horreur, si elle en avait l'habitude, elle eût laissé marier ses enfans, et, par un second crime, elle enveloppait le premier dans des ombres éternelles. Cette idée a révolté son ame honnête et pure; elle n'a pas balancé entre elle et son devoir. Est-ce à ce trait qu'on peut reconnaître une femme coupable? J'ose n'y voir, moi, qu'une femme autrefois égarée; mais aujourd'hui repentante et vertueuse. Si ces raisons ne te persuadent pas, ce n'est plus ton esprit que je prétends convaincre, c'est ton cœur que je veux attaquer avec toute la force du sentiment. Époux trop sensible, crois-tu pouvoir te séparer d'une épouse adorée? En auras-tu la force, si tu en as en effet l'intention? Qui la remplacera dans cette ame qu'elle remplit tout entière, et pour qui l'habitude d'aimer est devenue un besoin? Crois-tu que l'amitié lui suffise? détrompe-toi. Dépositaire de tes plaisirs, tu ne me chercheras plus pour me confier des peines que je voulais t'épargner; tu les dévoreras en silence; ta solitude te sera insupportable, et tu appelleras en vain une épouse bannie et déshonorée, que sa disgrace te rendra plus chère encore. Alors sa faute disparaîtra devant une longue suite d'années; tu ne penseras qu'aux qualités aimables qui pouvaient embellir la fin de ta carrière, et tu la termineras au sein des ennuis et des regrets..... Déricourt, mon cher Déricourt, ne t'arme pas d'une sevérité dont les effets retomberaient sur toi. Haine aux pervers; indulgence au faible. Il est si doux de pardonner, surtout à ce qu'on aime! voilà

la femme; elle attend son arrêt; ajoute, à tous les droits, que tu as déja sur elle, les droits sacrés de la reconnaissance.

(Il prend la main de la citoyenne Déricourt et la met dans celle de son mari; elle la couvre de ses larmes. Déricourt se tourne vers elle, la regarde avec attendrissement et lui ouvre ses bras.)

DÉRICOURT.

Mais ces enfans... ces malheureux enfans!...

BLINVILLE.

Julien voyagera, il le faut; il doit en sentir la nécessité. L'espoir alimente l'amour; mais l'amour s'éteint avec l'espoir. L'absence les ramènera bientôt à cet état calme et tranquille qu'ils n'osent se promettre aujourd'hui.

DÉRICOURT.

Puisses-tu, mon digne ami, consoler un jour mon Adèle! C'est à présent mon unique désir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

LES MOEURS,

OU

LE DIVORCE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
THÉVENIN.	MM. VILLENEUVE.
DURVAL, amant d'Émilie.	SAINT-CLAIR.
LA CITOYENNE THÉVENIN.	Mmes GERMAIN.
ÉMILIE, fille de M. et Me Thévenin (1).	SAINT-CLAIR.

La scène est à Paris, chez Thévenin.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Cité, la quatrième Sans-Culotide de la seconde année républicaine.

(1) Ce rôle exige beaucoup de grace, de légèreté, et surtout de gaîté.

LES MŒURS,

OU

LE DIVORCE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ÉMILIE, DURVAL.

DURVAL.

Je vous épouse donc?

ÉMILIE.

Non, Durval, vous ne m'épousez pas.

DURVAL.

Je ne vous épouse pas!

ÉMILIE.

Non, vous ne m'épousez pas.

DURVAL.

Je vous aime, vous m'aimez; vous venez au moins de me le dire, et vous voulez....

ÉMILIE.

C'est précisément parce que je vous aime, que je ne vous épouse pas.

DURVAL.

Qui donc épouserez-vous?

ÉMILIE.

Personne.

DURVAL.

Voilà des mots.....

ÉMILIE.

Qui renferment bien des choses.

DURVAL.

Moi, je ne vois pas cela.

ÉMILIE.

Oh! l'amour-propre, l'obstination, l'assommante manie de vouloir toujours avoir raison, surtout avec les femmes.

DURVAL.

Vous ne me persuaderez jamais, avec votre esprit et vos graces, que j'aie tort en voulant vous épouser.

ÉMILIE.

Je ne vois pas qu'il soit nécessaire de vous persuader: il me suffit d'être convaincue.

DURVAL.

De l'esprit, encore de l'esprit, et toujours de l'esprit, au lieu du sentiment.

ÉMILIE.

De l'esprit! mais je crois que j'en ai, et j'en suis bien aise.

DURVAL.

Vous le croyez? Moi j'en suis sûr, et cela me désespère.

ÉMILIE.

Il serait plus commode sans doute de n'avoir à combattre que la timidité d'un enfant, sortant des mains de la nature; sans défiance et sans art; bien

incapable de vous juger vous autres hommes, et de vous craindre et de vous éviter.

DURVAL.

Oh! on a vu de ces femmes philosophes, maîtresses d'elles-mêmes, revenir enfin à cette nature, dont elles ne s'étaient peut-être écartées que par amour-propre, par obstination, ou par l'assommante manie de vouloir toujours avoir raison, surtout avec les hommes.

ÉMILIE.

Citoyen Durval, vous êtes un impertinent.

DURVAL.

Convenez au moins que vous m'avez donné l'exemple. D'ailleurs, on peut être un impertinent et avoir raison.

ÉMILIE.

C'est bien difficile.

DURVAL.

Aux yeux des femmes prévenues, obstinées, et.....

ÉMILIE.

Continuez, et je vous épouserai bien moins.

DURVAL.

Qu'importe le plus ou le moins, puisque vous ne m'épousez pas?

ÉMILIE.

Non certes, je ne vous épouse pas.

DURVAL.

Point d'humeur; elle est inutile, puisque je suis résigné.

ÉMILIE, piquée.

Vous êtes résigné ?

DURVAL.

Vous ne me ferez peut-être pas un crime de savoir prendre mon parti ?

ÉMILIE.

Ah! vous prenez votre parti.

DURVAL.

Je pourrais vous amuser davantage en proie à la douleur, au désespoir; mais c'est un petit plaisir que je ne compte pas vous procurer.

ÉMILIE.

Poursuivez, citoyen; vous êtes charmant.

DURVAL.

Je n'en crois rien : vous me prouvez le contraire.

ÉMILIE.

Mais je crois, en vérité, qu'il s'amuse à son tour.

DURVAL.

Vous avez monté la conversation sur ce ton-là; je prends l'unisson.

ÉMILIE.

Et vous trouvez cela plaisant ?

DURVAL.

Non-seulement plaisant, mais très-utile. Toujours la paix ? Quoi de plus triste, de plus fastidieux? Quelques mots piquants, entre gens qui s'aiment, réveillent le cœur, dissipent cette léthargie qui tuerait bientôt le sentiment, et puis n'est-il pas des femmes qui ont besoin de quereller, comme il en est qui,

toutes à la tendresse, n'éprouvent que le besoin d'aimer?

ÉMILIE.

Point d'application, s'il vous plaît; vous savez que je ne les aime pas.

DURVAL.

Il faut cependant vous décider à vous entendre dire vos vérités, ou devenir raisonnable.

ÉMILIE.

Encore!

DURVAL.

Oui, à devenir raisonnable.

ÉMILIE.

Je vous assure, en dépit de votre petit ton piquant, que jamais je n'ai eu tant de raison qu'en ce moment.

DURVAL.

Vous ne prétendez pas sans doute, en ce moment, faire l'éloge de la raison des femmes? (*Émilie fait un mouvement.*) Ne vous emportez pas, et raisonnons, puisque vous êtes raisonnable.

ÉMILIE.

Soit : raisonnons.

DURVAL.

La conséquence la plus naturelle de la raison est une conduite raisonnée. Voulez-vous bien me faire sentir la force du raisonnement sublime et profond qui vous détermine à refuser ma main?

ÉMILIE.

C'est donc pour en venir tout bonnement à cette

question que vous vous bataillez depuis un quart-d'heure? Eh, mon cher ami, que ne vous expliquiez-vous? je vous aurais d'abord mis à votre aise. Je vous aime, beaucoup trop sans doute; mais enfin je vous aime.

DURVAL.

C'est quelque chose : après.

ÉMILIE.

Et je ne serai jamais à vous, parce que les hommes sont vains, exigeans, volages, sans délicatesse, sans considération, sans ménagemens pour une femme honnête et sensible; toujours cruels dans leur conduite, souvent sans décence dans leurs procédés; enfin....

DURVAL.

Oh, vous ne tarissez pas. Supposons la justesse du principe, ce qui heureusement n'est pas démontré, vous conviendrez au moins qu'il est des exceptions....

ÉMILIE.

Et que s'il n'en existait pas, il faudrait en faire une en votre faveur?

DURVAL.

Je crois en vérité que vous me devez cela.

ÉMILIE.

Je crois qu'un patriote ardent, servant la chose publique par goût, honoré de la confiance de ses concitoyens, et la justifiant par son zèle et son intelligence; je crois, dis-je, que, sous ces rapports, je dois à Durval ma plus sincère estime; mais je crois aussi que tous les amans, tendant au même but, doivent

avoir les mêmes idées et le même langage, et, si on les en croit, tous auront les droits les plus réels à une heureuse exception. Aussi, n'est-ce pas sur cette classe d'hommes que je juge votre détestable espèce. Parlons des maris, mon cher Durval. En connaissez-vous beaucoup qui rendent leurs femmes heureuses; qui conservent long-temps ces qualités séduisantes qui vous gagnent les cœurs; qui ne passent promptement à la froideur, à la négligence, à l'oubli, et qui souvent se permettent pis encore?

DURVAL.

Je connais, ne vous en déplaise, des ménages où règnent la plus douce harmonie, les vertus paisibles, une félicité inaltérable, et j'en connais beaucoup.

ÉMILIE.

Oh, beaucoup! vous mentez.

DURVAL.

Dès que vous niez les faits.....

ÉMILIE.

Finissons.... Citez-m'en quatre.

DURVAL.

J'en citerais cent.

ÉMILIE.

Hé bien, citez-les.

DURVAL.

Vermond, Dubreuil, Courval (*cherchant*), Courval.... Courval.....

ÉMILIE.

En voilà trois.... : après?

DURVAL.

Oh, vous êtes d'une vivacité! Je n'ai pas le recensement de Paris dans ma poche.

ÉMILIE.

En voilà trois, et je conviens des qualités rares de ces trois hommes. Mais, mon cher ami, si je voulais citer à mon tour, j'en nommerais mille qui sont précisément le contraire de Vermond, de Dubreuil et de Courval, et, en vérité, je ne jouerai point à un jeu qui présente autant de chances défavorables.

DURVAL.

Écoutez donc. On n'est ordinairement porté à très-mal penser des autres que par un très-grand fond de bonne opinion de soi-même. Ainsi, vous devez trouver en vous tout ce qui peut vous rassurer et fixer ces monstres que vous redoutez tant.

ÉMILIE.

Nous plaisantions tout à l'heure; nous parlons raison maintenant. Souvenez-vous-en, et n'attendez rien de ces flagorneries d'usage, qui ne me surprendront pas, malgré l'amour-propre que vous voulez bien m'accorder.

DURVAL.

Pourquoi ce ton sérieux? n'attachez donc pas à ces prétendues flagorneries une importance que je n'y mettais point.

ÉMILIE.

C'est-à-dire que pour la seconde fois vous mentez, et avec le dessein bien positif de mentir.

DURVAL.

Savez-vous que vous m'embarrassez? votre esprit prend toutes les formes, et avec une promptitude à laquelle je n'ai pas le temps de me préparer.

ÉMILIE.

Donnez donc au citoyen le temps de prendre ses avantages.

DURVAL.

Vous êtes sans pitié; vous abusez des vôtres.

ÉMILIE.

Revenons et généralisons nos idées. Si les femmes les plus intéressantes, par leurs qualités physiques et morales, sont tous les jours trompées, que dois-je attendre, moi qui m'apprécie à ma juste valeur, et qui ai assez de bon sens pour ne pas me mettre au-dessus de ce qui vaut mieux que moi?

DURVAL.

Les femmes qui vous ressemblent, car je ne dirai mot de celles qui valent mieux que vous, les femmes qui vous ressemblent sont heureuses lorsqu'elles veulent l'être.

ÉMILIE.

Et c'est leur faute lorsqu'elles ne le sont pas?

DURVAL.

Mais je le crois.

ÉMILIE.

C'est où je vous attendais, et où je vous arrête. Je n'irai pas bien loin pour vous trouver un triste exemple qui ne vous laissera rien à répliquer. Quelle femme est plus belle que ma mère? Quelle femme

joint autant de graces à tant de modestie? Quelle femme sait mieux qu'elle allier la gaîté décente à l'extrême sensibilité; opposer enfin toutes les vertus de son sexe à tous les vices du vôtre, et quelle femme fut aussi constamment malheureuse?

DURVAL.

Je dois vous ménager dans une mère respectable, et je m'interdis toute espèce de réflexions. Je pourrais cependant....

ÉMILIE, vivement.

Justifier mon père? ah! tant mieux : je l'aime tant! Il ne manque à mon cœur que de l'estimer davantage.

DURVAL.

Les torts les plus légers sont en effet des fautes graves lorsqu'ils affligent une femme comme votre mère; mais ne croyez-vous pas que le ressentiment caché qu'inspirent ces mêmes torts, fait succéder la froideur à l'amabilité? Ne croyez-vous pas que le dépit, la jalousie même exagèrent des erreurs qui ne sont souvent que l'écart de l'esprit, et que le cœur ne se livre enfin à ces passions que lorsque l'objet qui l'avait rempli le rend à lui-même, en s'éloignant insensiblement? Nous jugeons toujours les autres relativement à notre intérêt, et nos idées sont nécessairement celles des individus dont les goûts, les besoins, la situation ont des rapports si variés, et pourtant si directs avec les nôtres. Voilà ce qui vous attendrit sur le sort d'une mère, qui est à plaindre sans doute; mais dont les maux ne sont pas sans remède, et qui

vous portent à juger tous les hommes avec une sévérité que vous vous reprocherez plus tard.

ÉMILIE.

Monsieur, vous avez une façon de voir qui n'annonce pas une moralité bien sévère, et qui n'est pas faite pour me ramener à votre sexe en général, ni à vous en particulier. Je conçois qu'une femme négligée qui aurait la force d'aimer seule, de ne rien perdre de sa gaîté, ne laisserait nulle espèce d'excuse au traître qui la néglige; mais observez que c'est la douleur seule de ce cruel abandon qui absorbe ses qualités aimables; observez que le spectacle d'une femme malheureuse et souffrante est sans force sur un époux inconstant. Que serait-ce donc si sa femme, toujours gaie, toujours aimable, semblait ignorer sa conduite ou l'autoriser par une apparente indifférence?... Il ne m'écoute pas! bien loin d'avoir des mœurs, ils ne peuvent même en supporter le langage. Adieu, mon cher ami. Je vous jure, par l'amour que j'ai pour vous, de ne jamais vous appartenir.

(Elle fait une fausse sortie.)

DURVAL.

Un moment; ne jurez de rien. Je ne suis pas exagéré; mais j'ai des mœurs, quoi que vous en disiez, et je vous le prouverai.

ÉMILIE.

Je vous en défie.

DURVAL.

Je vous paraissais distrait lorsque je ne pensais qu'à vous en donner des preuves qui détruiront jusqu'à

l'ombre du soupçon. Votre père est léger; mais il a le cœur bon, et c'est d'une grande ressource. Ce soir je le ramène, je le corrige, je le rends à sa femme; je le jure par l'amour que j'ai pour vous. Après cela, serai-je un monstre, un...

ÉMILIE.

Ah! vous serez du moins un monstre bien aimable.

DURVAL.

Et vous m'épouserez malgré votre serment?

ÉMILIE.

Oh! vous mettez vos services à un prix...

DURVAL.

Rien pour rien; c'est ma devise : allons, êtes-vous décidée?

ÉMILIE.

Tenez votre promesse, et comptez sur ma générosité. (*Durval tire ses tablettes et écrit.*) Que faites-vous?

DURVAL, se dictant.

Tenez votre promesse, et comptez sur ma générosité. (*A Émilie, lui presentant le crayon.*) Signez.

ÉMILIE.

Mais c'est un engagement que cela?

DURVAL.

Je vous connais, et je prends mes sûretés : signez.

ÉMILIE, signant.

Nous avons beau faire; il faut toujours en passer par ce que veulent ces fripons-là.

DURVAL.

Maintenant, ma femme, convenons de nos faits.

ÉMILIE.

Oh le vilain homme! le vilain homme!

DURVAL.

Votre mère seule est dans le secret de nos amours; votre père ne voit encore en moi qu'un étourdi, raisonnable parfois, et c'est à ces deux titres que je dois sa confiance. Je vais le trouver, et faire agir toute l'activité de mon imagination. Que votre mère quitte ce grand négligé qui lui sied à merveilles; mais qui ne convient pas à mes projets. De la toilette, beaucoup de toilette. La nature est belle sans doute; mais quelquefois l'art l'embellit encore. Je pars, reposez-vous sur moi. (*Il recule deux pas, salue profondément et d'un air très-grave, et s'approchant.*) Voulez-vous bien me permettre....

ÉMILIE.

Quoi?

DURVAL.

D'embrasser mon épouse.

ÉMILIE, lui faisant une très-profonde révérence.

Tenez votre promesse, et comptez sur ma générosité.

(Durval sort.)

SCÈNE II.

ÉMILIE, SEULE.

J'avais envie de connaître les détails de son plan; mais il a de l'esprit, il m'aime, et il fera tout ce que peut faire un homme intéressé au succès. Il y aurait

peut-être eu de la maladresse à ne pas lui laisser en entier le mérite de l'invention et de l'exécution, et à ne pas m'en rapporter à son amour-propre. Pauvres gens, qui ignorent encore que le plus adroit n'est, pour une femme habile, qu'un instrument monté au ton qui lui convient! Ne détruisons pas une erreur qui assure notre empire; ne révélons pas les secrets du corps. Voici ma mère : oublions Durval et son amour et ses espérances, à qui cependant j'ai donné un certain degré de probabilité, et surtout soyons gaie. Si nos saillies ne font pas rire les affligés, au moins leur font-elles un moment oublier leurs chagrins.

SCÈNE III.

ÉMILIE, LA CITOYENNE THÉVENIN.

ÉMILIE.

J'ai de grandes nouvelles à t'apprendre. De grands évènemens se préparent; de grands succès nous sont promis.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Toujours enjouée! quel heureux caractère!

ÉMILIE.

Ce petit homme que tu trouves si aimable, et que je me plais tant à tourmenter, veut absolument m'épouser.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Il a raison; je lui crois des mœurs, et je te conseille de te rendre.

ÉMILIE.

Je n'en suis pas éloignée; j'ai même signé une promesse de mariage.....

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Une promesse de mariage!

ÉMILIE.

Oui; mais conditionnelle, et qui ne m'engage à rien, si dans la journée tu ne deviens aussi gaie que moi.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Je ne te comprends pas.

ÉMILIE.

Les clauses de notre traité sont le retour d'un fripon qui va te trouver plus aimable que jamais, et ton pauvre petit cœur rendu à un état de calme et de bonheur que rien ne troublera plus.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Encore des chimères.....

ÉMILIE.

Que tu ne nous empêcheras pas de réaliser.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Puisses-tu ne pas apprendre un jour que le flambeau de l'amour, une fois éteint, ne se rallume jamais!

ÉMILIE.

Et qui t'a dit qu'il soit éteint? une étincelle couve sous la cendre et produit tout à coup un nouvel incendie.

LA CITOYENNE THÉVENIN, souriant.

Je ne crois pas à ton étincelle.

ÉMILIE.

Tiens, sers-toi à propos de ce sourire enchanteur, et je vois déja pétiller l'étincelle.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Que tu es folle, ma chère enfant!

ÉMILIE.

Regardez-moi, s'il vous plaît. Quelle heureuse physionomie! quels traits délicats et expressifs! que de graces! que de charmes! Cette teinte de langueur rend ce séduisant ensemble plus intéressant encore. Attirons seulement un coup d'œil de comparaison, et la comparaison rétablit ton empire.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Finis, mon Émilie; finis ces mauvaises plaisanteries.

ÉMILIE.

Permettez-moi du moins de vous représenter, avec tout le sérieux que vous exigez, que ce négligé affecté ne vous sied point du tout; que lorsque la nature a tout fait pour vous, c'est l'outrager que cacher ses dons sous cette triste enveloppe, et que vous devez à la reconnaissance de les mettre dans le jour le plus évident. Le docteur Durval prétend que l'art peut encore embellir la nature, et je suis assez de l'avis du docteur. Passez à votre toilette; je suis coiffeuse, marchande de modes, et j'entre en exercice.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Mais quelle folie leur passe donc par la tête?

ÉMILIE.

Le docteur a celle du mariage; j'ai des engage-

ment avec lui, et si son projet échoue, sans qu'il y ait de sa faute, il s'emportera, il pressera, il faudra que j'épouse, sans tirer de ce mariage le principal avantage que je m'en promettais, et vous sentez le désagrément..... Allons, prête-toi un peu, ton intérêt l'exige, l'amitié te l'ordonne, et tu leur seras fidèle à tous deux.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Mais pour que je me prête raisonnablement à cette fantaisie, il faudrait au moins me mettre dans la confidence.

ÉMILIE.

Je n'y suis pas moi-même; mais que risques-tu? une toilette. Cela fait passer un moment. Que de femmes sont heureuses d'avoir une toilette!

LA CITOYENNE THÉVENIN.

C'est quelque chose de bien nul pour un être pensant.

ÉMILIE.

Hé bien! j'agirai; tu penseras, et pour ne pas te distraire de ta délicieuse mélancolie, je ne dirai mot.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

C'est ce dont je doute un peu.

ÉMILIE.

Parions.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Quoi?

ÉMILIE.

Un baiser.

LA CITOYENNE THÉVENIN, souriant.

C'est jouer à qui perd gagne.

ÉMILIE, embrassant sa mère.

C'est gagner tous les deux; ce qui vaut mieux encore.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, DURVAL, LA CITOYENNE THÉVENIN.

DURVAL, avec empressement.

J'allais chercher Thévenin; je l'ai aperçu du coin de la rue, sérieux et pensif, contre son ordinaire. Je suis retourné, parce que j'aime mieux qu'il me rencontre ici. (*A la citoyenne Thévenin.*) Citoyenne, je vous retrouve dans vos habits de deuil, et je n'aime pas cela. (*A Émilie.*) Ma tendre amie, vous êtes toujours rétive; vous n'avez pas exécuté mes ordres. Ce sont vos affaires, je vous en avertis : vous avez signé, vous avez tacitement contracté l'obligation de me seconder. Quand j'aurai fait ce que j'aurai pu, nous verrons de qui viendront les fautes, et alors, malheur à vous! je vous épouse impitoyablement, et sans rémission.

ÉMILIE, à sa mère.

Ne t'ai-je pas dit que tu me ferais gronder, et que cet homme-là n'entendrait pas raison?

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Ah ça, mon cher ami, il y a quelque temps que je me prête à des saillies à peu près inintelligibles : j'espère que vous vous expliquerez.

DURVAL.

Non pas, s'il vous plaît. Je n'entends partager avec personne les honneurs du succès. Je veux que la fière Émilie convienne enfin que les hommes, tout bonnement, tout naturellement, sont aussi fins, aussi adroits qu'une femme qui en a fait son unique étude.

ÉMILIE.

Donnez-vous carrière, mon bon ami. Peut-être aurons-nous le malheur d'être époux, et je vous arrêterai.....

DURVAL.

Pas si aisément que vous le croyez bien.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Enfin, je ne saurai rien?

DURVAL.

Oh! pardonnez-moi. J'ai des bases qu'il faut bien vous communiquer : d'abord, je suis votre amant, et votre amant aimé.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

J'aurai bien de la peine à me prêter à cela.

DURVAL.

C'est jouer la comédie un moment ; voilà tout. Songez d'ailleurs que ce moment sera le seul où on aura pu vous jurer qu'on vous aime sans s'exposer à votre colère, et où vous pourrez être infidèle sans avoir rien à vous reprocher.

ÉMILIE.

Je devine, je devine.

DURVAL.

En partie, en partie.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Enfin, vous êtes mon amant : après?

DURVAL.

Vous n'en saurez pas davantage, s'il vous plaît. Je ne veux pas vous fatiguer la tête; je vous épargnerai jusqu'à la peine de penser et de réfléchir. Soyez mon amante, bien tendre et bien aimée; ayez l'air de combattre, si vous le voulez; le tableau en sera plus animé. De la gaîte, de la coquetterie, surtout devant témoin. Soyez, en badinant l'amour, d'une indifférence révoltante pour tout autre. On prendra de l'humeur, vous en rirez; on voudra s'expliquer, vous persiflerez; on deviendra tendre, pressant, vous résisterez; on tombera à vos genoux, et vous pardonnerez.

ÉMILIE.

Enfin, nous savons tout.

DURVAL.

Non, vous ne savez rien : il y a des moyens préparatoires qui doivent conduire aux grandes scènes. Je vous ai confié le dénouement; mais vous ignorez comment je l'amènerai.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

J'aime assez sa manière d'être raisonnable.

ÉMILIE.

Elle a quelque chose de persuasif.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Je commence à croire qu'il réussira.

ÉMILIE.

Mais, je commence à le craindre.

DURVAL.

Je ne suis donc pas loin d'invoquer votre générosité?

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Moi, je vous appuierai.

ÉMILIE.

Et moi, je me rendrai.

DURVAL.

Ne perdez pas un moment. Thévenin rêve; mais Thévenin marche; il va rentrer. Qu'il trouve mon amante parée comme pour un jour de bal, et qu'au gré de nos communs désirs on termine aujourd'hui un double mariage.

ÉMILIE.

Allons, ma bonne amie; allons donc. Durval, c'est moi qui vais la parer; vous applaudirez à mon ouvrage, et vous direz....

DURVAL.

C'est Vénus embellie par les Graces.

(Elles sortent. Émilie passe son bras droit autour du cou de sa mère; en se tournant, elle présente sa main gauche à Durval, qui la baise.)

SCÈNE V.

DURVAL, SEUL.

La sensible Émilie veut encore avoir l'air de disputer la victoire, et sa fierté n'attend qu'un prétexte

pour se rendre! Oh! cet amour, cet amour, il sera toujours, en dépit d'elle, le maître absolu des deux sexes, et l'heureux conciliateur de leurs petits démêlés.

SCÈNE VI.

DURVAL, THÉVENIN.

THÉVENIN.

Te voilà, Durval? Tu me négliges; je ne te vois plus.

DURVAL.

Mon cher Thévenin, mon amitié n'est pas exigeante; sois indulgent à ton tour. Parlons de toi. Tu ne parais pas gai, et cependant tu as mille raisons de l'être: la fortune, les plaisirs, et surtout l'amour...

THÉVENIN.

Oh! l'amour, mon ami; il est souvent dans notre tête, et rarement dans notre cœur.

DURVAL.

Je te vois venir. Tu te fatigues de Rosalie?

THÉVENIN.

Mais, je le crois.

DURVAL.

C'est cependant une des belles femmes de Paris.

THÉVENIN.

Elle est belle, d'accord; mais c'est une tête sans expression.

DURVAL.

Grande, bien faite.

THÉVENIN.

Mais, point de formes, point de graces.

DURVAL.

De l'esprit.

THÉVENIN.

Oh! pas du tout.

DURVAL.

De la gaîté, au moins.

THÉVENIN.

A force de Champagne; mais sans finesse, sans agrément. Du bruit, et voilà tout.

DURVAL.

Enfin, tu ne l'aimes plus.

THÉVENIN.

Je ne crois pas même l'avoir jamais aimée.

DURVAL.

Le goût du plaisir, l'amour-propre....

THÉVENIN.

Ma foi, voilà à peu près ce qui nous attache à cette espèce de femmes.

DURVAL.

Il est vrai qu'on n'a qu'un moment avec elles; mais au moyen de l'inconstance, ce moment se renouvelle toujours.

THÉVENIN.

Et la satiété le suit.

DURVAL.

Tu te décourages trop promptement. Je soupe aujourd'hui avec une femme charmante....

THÉVENIN, avec intérêt et curiosité.

Qui donc?

DURVAL.

La jeune Élise, qui ne respire que pour l'amour.

THÉVENIN.

Ton Élise sera bête à miracle.

DURVAL.

Non pas, s'il vous plaît. C'est à la vérité de l'esprit simple, sans culture, l'esprit de la nature, enfin; mais c'est le véritable.

THÉVENIN.

Et le seul qui puisse plaire.

DURVAL.

Je te présente ce soir.

THÉVENIN.

Allons, soit.

DURVAL.

Ces sortes de complaisances paraissent déplacées, maintenant qu'on s'avise d'avoir des mœurs; mais pourvu qu'on observe les bienséances, quel mal font aux autres des faiblesses qu'on a soin de leur cacher?

THÉVENIN.

Oh! sans doute.

DURVAL.

Pour moi, je ne connais rien d'aussi fastidieux que les mœurs.

THÉVENIN.

Elles ne présentent rien à l'imagination qui la réveille, qui la pique.

DURVAL.

Les mœurs ne sont qu'une vertu de convention qui contraint les hommes, qui resserre, qui isole leur ame, lorsque la nature ne leur présente l'attrait du plaisir que pour les forcer de s'y rendre.

THÉVENIN.

Ce que tu dis-là, je le pensais depuis long-temps; mais il a toujours manqué à mon bonheur....

DURVAL.

Quoi?

THÉVENIN.

Une femme aimante, mais honnête; faible, mais réservée....

DURVAL.

Une femme enfin qui tienne à son époux par les procédés, et à son amant par un sentiment de préférence, justifié par ses rares qualités.

THÉVENIN.

C'est cela précisément.

DURVAL.

Tu ne penses pas que ces femmes honnêtes cessent de l'être en ce moment, et que la seule différence qui les distingue alors des femmes galantes, est dans les petits soins qu'elles exigent, dans le mystère dont il faut couvrir ses démarches, dans un mari fâcheux qu'il faut craindre et éviter, et tout cela me paraît insupportable. Tu n'estimes pas Rosalie : estimeras-tu davantage une femme qui se manque à elle-même, qui outrage son époux, qui oublie ses enfants?

THÉVENIN.

Si une forte passion la détermine....

DURVAL.

En sera-t-elle plus estimable? D'ailleurs, est-ce à quarante ans qu'on inspire ces passions? Mon ami, soyons justes, et partageons les femmes en deux classes : celles qui sont vraiment honnêtes, et celles qui ne le sont point. Respectons les unes, amusons-nous des autres, et allons souper chez Élise.

THÉVENIN.

Allons souper chez Élise. (*Un temps.*) Mais dis-moi donc où tu as passé cette décade entière? On ne t'a rencontré nulle part.

DURVAL.

Il y a donc une décade entière que tu n'as paru chez toi?

THÉVENIN.

Et j'ai peut-être tort, je l'avoue.

DURVAL.

Moi, je ne vois pas cela.

THÉVENIN.

Enfin, c'est donc chez moi que tu as passé la décade?

DURVAL.

Tant que les journées ont pu s'étendre.

THÉVENIN.

Dans le dessein de nous y voir?

DURVAL.

Pas du tout : si j'avais voulu te voir, je t'aurais cherché partout, excepté chez toi; d'ailleurs, ta so-

ciété est délicieuse; mais tu n'es pas aimable en famille, et c'est tout simple : cet entourage est ennuyeux.

THÉVENIN.

Tu es franc, Durval.

DURVAL.

C'est un bien petit mérite; mais j'ai du moins celui-là.

THÉVENIN.

Tu as passé ici une décade; tu ne m'y cherchais pas..... Mon Émilie serait-elle pour quelque chose dans cette longue retraite?

DURVAL.

Ton Émilie? Non. Elle est jolie; mais son caractère n'a nulle analogie avec le mien. Elle est d'un esprit difficile, prodigue de traits méchants, toujours satisfaite d'elle-même et mécontente des autres : cet ensemble ne me convient pas. Pardon, mon ami, si je m'explique librement; mais je suis franc, comme tu l'observais tout à l'heure.

THÉVENIN.

Tu as un but, cependant, car cette assiduité n'est pas dans ton caractère.

DURVAL.

Mon cher ami, je tente une conquête.....

THÉVENIN.

Une conquête....

DURVAL.

Qui exige de l'adresse, de la connaissance du cœur

humain, et qui flatte singulièrement mon amour-propre.

THÉVENIN.

Durval, tu n'aimes pas ma fille?

DURVAL.

Non, sans doute.

THÉVENIN.

C'est me dire ce que je ne devrais pas entendre.

DURVAL.

Eh! pourquoi? Tu me confies tes faiblesses; je les excuse, je les encourage. Ne puis-je te confier les miennes à mon tour?

THÉVENIN.

Quelle diable de différence!

DURVAL.

Mais je crois que tu mets de l'importance à cela, toi, libertin aimable, qui ne connais que la philosophie du plaisir?

THÉVENIN.

Enfin, monsieur fait l'amour à ma femme.

DURVAL.

Je ne m'y suis attaché d'abord que pour te servir: elle épiait tes démarches; elle éclatait en plaintes, en reproches.....

THÉVENIN.

Et du désir de m'être utile, tu as passé tout naturellement à celui de plaire.

DURVAL.

Oh! tout naturellement. Maintenant, ta femme,

occupée de ses propres affaires, ne se mêlera plus des tiennes : c'est charmant, mon bon ami.

THÉVENIN, rêvant.

Il est vrai que je l'ai un peu négligée.

DURVAL.

Et c'est tout simple. Sa femme! toujours sa femme!

THÉVENIN, rêvant.

Elle est bien, ma femme.

DURVAL.

Très-bien.

THÉVENIN.

Mais elle est sage.

DURVAL.

N'importe. Je m'aperçois qu'elle a besoin d'un consolateur, et puis je n'ai que vingt-cinq ans, et je peux justifier ces fortes passions dont tu parlais tout à l'heure, ces passions qui déterminent une femme honnête à se rendre.

THÉVENIN.

Oui, ces femmes honnêtes qui se manquent à elles-mêmes, qui outragent leurs époux, qui oublient leurs enfans.

DURVAL.

Oh! ce sont de ces réflexions que nous faisons quelquefois, nous autres hommes; mais qui n'échappent jamais qu'aux femmes indifférentes.

THÉVENIN.

C'est-à-dire, que la mienne ne l'est plus?

DURVAL.

Mais, je me plais à le croire.

THÉVENIN.

Moi, j'aime à me persuader le contraire. Durval, vous êtes fort aimable, mais....

DURVAL.

Ta femme a déja eu la bonté de me le dire.

THÉVENIN.

Vous en êtes aux déclarations?

DURVAL.

Depuis quelques jours, nous nous sommes tout dit.

THÉVENIN.

Vous en êtes donc....

DURVAL, en riant.

Oh! nous en sommes.... nous en sommes....

THÉVENIN.

Parbleu! je prétends le savoir.

DURVAL.

Eh, mon dieu! que t'importe?

THÉVENIN.

C'est un peu fort, monsieur Durval.

DURVAL.

Allons, ne va-t-il pas être jaloux sans amour, et, seulement pour me contrarier; me punir de la confidence que je lui ai faite, uniquement pour rassurer sa conscience timorée? Que de maris seraient enchantés de pouvoir couvrir leurs erreurs des peccadilles de leurs femmes!

THÉVENIN.

C'est assez plaisanter : expliquez-vous, je vous en prie, et très-sérieusement.

DURVAL.

Je vais rire avec ta femme de la petite scène que nous venons d'avoir ensemble. Je t'assure qu'elle s'en amusera beaucoup.

THÉVENIN.

Elle en est déja au point de donner du ridicule à la vertu!

DURVAL.

Oh, la vertu! mot vide des sens, tu le sais bien. Au revoir, mon bon ami. A onze heures chez Élise : je veux que tu t'amuses.

(Il sort.)

THÉVENIN.

Oh! certainement chez Élise : je ne te laisserai pas ici.

SCÈNE VII.

THÉVENIN, SEUL.

J'avais d'abord remarqué, dans cet homme, une affectation d'immoralité qui me faisait soupçonner quelques desseins; je croyais y voir l'intention de m'ouvrir les yeux sur ma conduite, en renchérissant sur mes erreurs, et cet homme, qui pouvait avoir un but estimable, ne s'occupait que de ses intérêts! La vertu seule donnerait-elle des amis? N'a-t-on sans elle que des victimes ou des compagnons de ses débauches?...

A quel degré d'avilissement suis-je déja descendu! On aime ma femme; on se flatte de lui plaire, et on me méprise assez pour oser me le dire!

SCÈNE VIII.

THÉVENIN, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Eh, te voilà, mon bon ami! Que je t'embrasse pour les absences passées, et pour celles que tu te permettras encore. (*Elle l'embrasse.*) Toujours aimable, lors même qu'on a à se plaindre de toi! C'est au moment où on te croit à peu près perdu qu'on te retrouve, et le plaisir de la surprise ajoute à celui de te revoir.

THÉVENIN.

Toujours sensible, mon Émilie; toujours indulgente.

ÉMILIE.

Il me sierait mal de te faire des reproches. Au reste, laissons de côté bien des petits détails qui ne doivent pas me regarder, et occupons-nous du moment. Tu es rentré avec l'intention de nous sacrifier ta soirée. Tu soupes avec nous?

THÉVENIN.

Non pas aujourd'hui, mon enfant : j'ai des engagemens que je ne puis rompre.

ÉMILIE.

Tu les rompras, mon bon ami; tu feras cela pour ta fille. Quelque vide que ton absence cause dans ta

société, tu n'iras pas aujourd'hui. On criera peut-être un peu; cela te vaudra le plaisir d'un raccommodement.

THÉVENIN.

Je te sais bien bon gré de tes instances; mais on compte sur moi, et il est des procédés auxquels on ne manque jamais; il est des personnes à qui on doit beaucoup.

ÉMILIE, à part.

Mademoiselle Élise, par exemple. (*Haut.*) Eh! mon ami, il est des procédés si peu raisonnables et si peu fondés! Que sont des préjugés comparés à un sentiment? Tu souperas avec ta fille; elle sera près de toi; elle est enjouée, elle est tendre; elle rendra ta soirée agréable. Ce ne sera pas du bruit; ta tête ne sera pas exaltée; mais ton cœur jouira.

THÉVENIN, à part.

Je crois qu'elle a raison : voilà peut-être la philosophie du bonheur. (*Haut.*) Ma chère enfant, demain nous passerons la journée ensemble.

ÉMILIE.

On ne peut donc pas rompre ce malheureux souper?

THÉVENIN.

Non, en vérité; non, cela ne se peut pas.

ÉMILIE.

Hé bien, je t'accompagnerai.

THÉVENIN, à part.

Me voilà pris.

ÉMILIE.

Je ne veux pas te quitter d'aujourd'hui.

THÉVENIN.

Mais, pense donc qu'on ne t'attend pas; qu'on trouverait peut-être étrange....

ÉMILIE.

Tes amis accueilleront ta fille.

THÉVENIN.

C'est que ce ne sont pas précisément des amis.

ÉMILIE, avec une feinte ingénuité.

Ce sont de simples connaissances?

THÉVENIN.

De simples connaissances.

ÉMILIE.

Hé bien, je ferai connaissance aussi. Je m'annoncerai moi-même, et de manière à faire oublier mon inconséquence.

THÉVENIN.

Mais c'est une plaisanterie, mon enfant.

ÉMILIE.

Oui, c'est une plaisanterie; mais je suis décidée.

THÉVENIN.

Tiens, mon Émilie, je t'avoue de bonne foi que tu m'embarrasses beaucoup.

ÉMILIE, à part.

Je le crois. (*Haut.*) Qui peut t'embarrasser? Il me semble avoir levé toutes les difficultés. Tu ne crains pas que ta fille ait à rougir dans une société que fréquente son père?

THÉVENIN, vivement.

Oh! non certainement; mais tu te dois à ta mère; tu la dissipes, et tu ne la livreras pas à elle-même.

ÉMILIE.

Nous lui laisserons Durval.

THÉVENIN, vivement.

Non pas, non. (*Se reprenant.*) Il est triste, rêveur; ils s'ennuieraient mutuellement.

ÉMILIE.

Au contraire, il est d'une gaîté folle, surtout auprès de ma mère.

THÉVENIN.

D'ailleurs, Durval soupe avec moi.

ÉMILIE.

Oh! ma mère ne te pardonnera pas cela: Durval lui est devenu nécéssaire.

THÉVENIN, à part.

J'espère au moins que ma fille n'est pas dans leur secret.

ÉMILIE.

Autrefois c'étaient des plaintes, des soupirs, des larmes même... : tu sais bien ce que je veux dire.

THÉVENIN.

Oui, je devine à peu près.

ÉMILIE.

Hé bien, mon ami, Durval a dissipé insensiblement tous ces nuages; ma mère a repris sa santé, son enjouement, son goût pour la parure, son penchant pour le plaisir. Oh! Durval est vraiment un homme étonnant, et tu lui as de grandes obligations.

THÉVENIN, contraint.

Oui, certainement.

ÉMILIE.

Je lui dois beaucoup aussi : il est parvenu à me rendre un peu de liberté. Il n'y a pas long-temps encore que je craignais de m'absenter un moment; il semblait qu'il manquât quelque chose à ma mère quand je n'étais pas avec elle. Maintenant elle m'engage à me dissiper; elle veut que je prenne l'air; que je me promène; que je fréquente les spectacles.

THÉVENIN.

Avec elle?

ÉMILIE.

Non; avec des femmes qu'elle voyait autrefois et que je vois à mon tour.

THÉVENIN, à part.

Ma fille les gêne, c'est clair.

ÉMILIE.

Et c'est Durval qui a opéré ces heureux changemens : c'est une belle chose que l'amitié!

THÉVENIN.

Surtout l'amitié de monsieur Durval.

ÉMILIE.

Oh! ce n'est pas du tout un ami ordinaire.

THÉVENIN.

Je le crois.

ÉMILIE.

Il y a cependant des momens où je lui en veux un peu.

THÉVENIN.

Comment donc?

ÉMILIE.

Il m'a enlevé une partie de la confiance de ma mère, cette confiance dont je m'étais fait une si douce habitude. Suis-je chez elle avec Durval? On a toujours quelque chose de particulier à se dire, et on se parle bas; m'arrive-t-il d'entrer lorsqu'ils sont ensemble, ou l'on se tait, tout à coup, ou la conversation change sensiblement d'objet.

THÉVENIN, à part.

Ils sont prudens au moins.

ÉMILIE, à part.

En honneur, je mens avec une incroyable facilité. (*Haut.*) Cette réserve m'afflige quelquefois, car il me semble qu'ils ne devraient pas avoir de secrets pour moi.

THÉVENIN.

Et tu ne soupçonnes pas ce qu'ils peuvent se dire?

ÉMILIE.

Non, et c'est ce qui me pique. Aussi, quand nos soupers prennent cet air de contrainte, je mange sans avoir l'air de m'apercevoir de rien, et je rentre dans ma chambre.

THÉVENIN, vivement.

Et Durval?

ÉMILIE, avec une feinte ingénuité.

Il reste ou se retire; moi, je dors.

THÉVENIN, à part.

Le désordre qui règne ici n'échappera pas long-

temps à sa pénétration. Un père sans conduite, une mère qui se contraint à peine, et à qui cependant je ne puis rien reprocher; quel exemple pour cette enfant!

ÉMILIE, à part.

Il réfléchit, nous le tenons.

THÉVENIN.

Ma fille, je soupe ici. Dis à Durval que je ne sors plus, et qu'il est le maître de disposer de sa soirée.

ÉMILIE.

Et tes amis... tes connaissances, veux-je dire?

THÉVENIN.

Il faudra bien trouver les moyens d'arranger cela... Je verrai... j'y penserai. (*A part.*) Que ma femme s'égare, c'est un malheur sans doute; mais cette enfant!.... Il faut rétablir l'ordre dans cette maison. (*Haut.*) Oui, mon Émilie, nous soupons en famille.

ÉMILIE.

Ce sera pour nous tous un plaisir nouveau, et chacun contribuera à le rendre plus vif. Ma mère y mettra le charme de la sensibilité; tu y mettras celui de la raison; j'y joindrai un grain de gaîté. (*Finement.*) Et Durval, quel rôle lui réservons-nous dans tout ceci?

THÉVENIN.

Oh, parbleu! celui qu'il lui plaira.

ÉMILIE.

Vous deviez sortir ensemble; ne convient-il pas de l'engager à rester?

THÉVENIN.

A la bonne heure; mais qu'il ne se gêne pas cependant : entre amis, liberté entière.

ÉMILIE, à part.

Il est jaloux; il aime encore.

THÉVENIN.

Tu ne te plaindras plus de ton père : il fait tout ce que tu veux.

ÉMILIE, à part.

Du moins cela viendra, je l'espère; un peu malgré lui à la vérité; mais qu'importe comment se fait le bien, pourvu que le bien se fasse!

THÉVENIN.

A quoi rêves-tu, mon Émilie?

ÉMILIE.

A la petite fête de famille que nous allons célébrer ce soir, et je vais tout disposer. (*A part, en sortant.*) Il est préparé à recevoir toutes les impressions qu'on voudra lui communiquer : frappons plus vivement et plus fort.

SCÈNE IX.

THÉVENIN, SEUL.

Ma position est vraiment embarrassante! Parler raison à Durval, c'est m'exposer à des plaisanteries, à des brocards. Leur opposer la dignité qui convient à un chef de famille, et que j'ai perdue sans retour, c'est me rendre, à ses yeux, plus ridicule encore... Ma

femme était sensée, réfléchie, vertueuse même; peut-être est-il plus simple et plus facile de lui faire sentir... Si elle aime, que puis-je en espérer, et comment lui demander le plus faible sacrifice, après l'inconduite affreuse que j'ai publiquement affichée?... Cependant cette passion n'a pas dû jeter encore des racines bien profondes. Je me plais à croire que le mal n'est pas aussi grand que le vaniteux Durval a voulu me le persuader, et c'est là précisément ce qu'il faudrait savoir avant de penser au remède qu'il conviendra d'employer. Cruelle incertitude! Oui, voilà ce qu'il faudrait savoir, et ce qu'ils ne me diront pas.

DURVAL, en dedans.

Vous passez dans le salon?

LA CITOYENNE THÉVENIN, en dedans.

Oui; il fait une chaleur mortelle dans ce cabinet.

THÉVENIN.

Les voici; cachons-nous et écoutons. (*Il se cache derrière un secrétaire.*) Il leur échappera sans doute quelques mots, qui, en m'éclairant, mettront un terme à mes irrésolutions.

SCÈNE X.

LA CITOYENNE THÉVENIN, DURVAL, THÉVENIN.

DURVAL, bas.

Voyez-vous, voyez-vous ses jambes? prend-il intérêt à la chose? (*La citoyenne Thévenin prend un fauteuil.*) (*Haut.*) Hé bien, que faites-vous? ce siége

n'est fait que pour l'indifférence : voilà une ottomane où nous serons à merveilles.

THÉVENIN, à part.

Monsieur aime ses aises.

DURVAL.

Et j'aurai du moins le plaisir d'être près de vous.

THÉVENIN, bas, en regardant sa femme

Quelle tournure! que de graces!

DURVAL.

En vérité, nous devons beaucoup à l'inventeur de l'ottomane, et son nom devrait être inscrit dans l'histoire du cœur. Je touche ce que j'aime ; je lis ses sentimens dans ses yeux; je respire son haleine; je prends une main qu'on m'abandonne, et que je presse dans les miennes.... (*Bas.*) Allons donc, un peu de courage, ou la conversation va tomber.

LA CITOYENNE THÉVENIN, bas.

Je joue un rôle si neuf pour moi!

DURVAL.

Savez-vous ce que je craignais en passant dans ce salon?

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Non ; qu'est-ce ?

DURVAL.

D'y trouver votre mari, et cela n'eût pas laissé de nous déranger un peu.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Oh, mon dieu! pas du tout. Je lui ai passé vingt fantaisies; il serait plaisant qu'il voulût s'ériger en censeur.

THÉVENIN, à part.

C'est pourtant une plaisanterie que je compte me permettre.

DURVAL.

Savez-vous qu'il a pris très-sérieusement l'aveu que je lui ai fait de mon amour? (*Bas.*) Allons, ferme.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Cela ne m'étonne pas. L'amour-propre, l'orgueil blessés... Mais ne m'a-t-il pas rendu tous mes droits en reprenant les siens? Qu'ai-je besoin de me justifier, et que me fait son opinion? mon cher Durval m'aime.

DURVAL.

Oh! de toute mon ame.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Durval est sûr de moi; que m'importe le reste?

THÉVENIN, à part.

Voilà du positif.

DURVAL, lui baisant les mains avec transport.

Charmante! adorable!

THÉVENIN, à part.

Oh! oui, et je ne m'en étais pas aperçu.

LA CITOYENNE THÉVENIN, bas.

Nous ne sommes pas convenus de tant de gestes, citoyen.

DURVAL, bas.

Ils donnent de la vérité au discours.

LA CITOYENNE THÉVENIN, bas.

A la bonne heure; mais soyez d'une vérité plus calme.

THÉVENIN, à part.

On se parle bas, et de très-près.

DURVAL.

Dites-moi, femme charmante, quand remplirez-vous vos promesses? Elles sont trop flatteuses pour que je n'en presse pas l'exécution.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Eh! mais, quand vous voudrez. Vous savez à quelle condition je me suis rendue.

THÉVENIN, à part.

Comment, rendue!

LA CITOYENNE THÉVENIN.

J'y tiens irrévocablement.

DURVAL.

J'y tiens autant que vous, et l'obligation d'être à jamais heureux doit ajouter à mon bonheur.

THÉVENIN, à part.

Allons, ils sont au mieux.

DURVAL.

Je puis donc faire les démarches nécessaires?

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Oui, Durval, et je vous y invite.

DURVAL, bas.

Ferme, donc; ferme.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Ce n'est pas où nous en sommes que je dois rien dissimuler. Je vous avoue que Thévenin me fatigue, m'excède.....

THÉVENIN, à part.

Je n'y tiens plus; je grille.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Et que vous me deviendrez plus cher, s'il est possible, en m'en défaisant promptement.

THÉVENIN, à part.

Se défaire de moi! écoutons encore.

DURVAL.

Oui, je vous en déferai; c'est bien mon intention, et dès aujourd'hui je m'entendrai avec le juge-de-paix.

THÉVENIN, à part.

Le juge-de-paix se mêle d'une telle affaire!

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Vous avez ma procuration.

DURVAL.

Et je ferai valoir vos droits.

THÉVENIN, à part.

Quel diable de galimatias?

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Pressons donc un divorce dont dépend ma felicité.

THÉVENIN, à part.

Ah! ce n'est qu'un divorce. Le moyen est plus honnête au moins.

DURVAL.

Tout sera terminé dans le plus court délai.

THÉVENIN, à part.

Je l'empêcherai bien, ou je ne le pourrai.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Mon cher ami, vous voyez jusqu'où vont et mon amour et ma confiance en vos sentimens: j'espère ne jamais m'en repentir. Mais revenons aux conditions

auxquelles j'ai attaché mon consentement. Rappelez-vous toujours la conduite odieuse de Thévenin; souvenez-vous que la femme la plus tendre cesse d'aimer enfin quand on l'outrage et qu'on la méprise, et que c'est à l'amour seul qu'on peut conserver son amour. (*Bas.*) C'est cela, n'est-ce pas?

DURVAL, bas.

A merveilles. (*Haut.*) Moi, je négligerais la femme la plus intéressante par ses charmes, son esprit, sa sensibilité! Non, vivre pour l'aimer et lui plaire; régner sur elle par mille tendres soins, qui seront autant de plaisirs pour mon cœur et d'hommages à sa délicatesse, voilà les sermens que je fais à l'amour et à l'hymen. Recevez-les, femme adorable, et que ce baiser soit le gage de ma sincérité.

(Il l'embrasse.)

LA CITOYENNE THÉVENIN, se levant.

Finissez, Durval, ou j'éclate.

DURVAL, bas.

Paix donc! paix donc! vous oubliez qu'il est là.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Vous vous oubliez vous-même.

DURVAL, bas.

De la vérité, de la vérité, ou nous allons perdre le fruit de nos soins.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Je vous pardonne; mais soyez sage, ou je me brouille avec vous. Souvenez-vous que je ne vous ai encore rien accordé.

THÉVENIN, à part.

Ah! je respire.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Et je n'accorderai rien qu'à mon époux.

THÉVENIN, à part.

Je le suis et ne cesserai pas de l'être. Ah! je n'avais besoin que de t'estimer encore pour revenir entièrement à toi.

DURVAL, bas.

Il se parle, il n'y tient plus: l'explosion va se faire. (*Haut.*) J'ai eu tort, je l'avoue, de vous ravir un baiser; je devrais avoir plus d'empire sur moi-même; mais commande-t-on à l'amour? je sors, je vous quitte à regret; mais c'est pour obtenir plus tôt le titre précieux qui peut seul vous rassurer, et qui sera pour moi le garant de vos bontés.

THÉVENIN, sortant de derrière le secrétaire.

Moins de feu, moins de feu, ami délicat et vrai!

DURVAL, jouant l'étonnement.

O ciel! il était là.

THÉVENIN.

Oui, et je connais maintenant l'homme le plus perfide et le plus cruel. Quand je suis rentré, ne t'ai-je pas exprimé le dégoût que m'inspirent ces jouissances dont tu me fais un crime auprès de mon épouse?

DURVAL.

N'avez-vous pas cent fois tenu le même langage?

THÉVENIN.

E n as-tu moins employé toute ton adresse pour

me plonger dans de nouvelles erreurs dont tu pusses te prévaloir près cette femme trop facile? Vas, sors; délivre-moi de ta présence. Quelque avenir qui m'attende, j'ai seul le droit de commander ici; seul j'y suis maître encore. Sors, te dis-je, ou crains les effets de mon ressentiment.

DURVAL, riant.

Oui, Thévenin, tu es le maître ici, et tu le seras toujours dans ta maison : on n'a nul dessein sur tes immeubles.

THÉVENIN, lui serrant le bras avec force.

Mais tu en as sur ma femme, bourreau! Toi, tu prétends être à elle! Le vice s'allierait à la vertu; la fausseté à la candeur; le désir grossier à l'amour pur et délicat!

DURVAL.

Ce portrait est celui de bien des hommes, et je n'irais pas loin pour trouver mon pendant.

THÉVENIN.

Ma femme me hait, elle me méprise; je l'ai mérité, et je ne m'en plains pas; mais, toi, que t'ai-je fait pour me désespérer? Réponds, réponds.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Retirez-vous, Durval; c'est moi qui répondrai à cet homme violent. Allez, mon ami, et sans vous arrêter à sa vaine colère, occupez-vous de nos projets.

THÉVENIN.

Malheur à lui s'il fait une démarche!

DURVAL.

Thévenin, on ne m'intimide pas aisément; mais

ce n'est pas le moment de ces explications orageuses qu'une femme ne doit pas entendre. Je continuerai ce que j'ai si heureusement commencé; je ferai ce que je dois faire, et je vous demanderai plus tard ce que vous pensez de moi.

(Il sort en faisant signe à la citoyenne Thévenin de ne pas faiblir.)

THÉVENIN, à part.

Il me reste un espoir : ma femme peut n'être pas inexorable. Qu'il tremble si elle se montre inflexible.

SCÈNE XI.

THÉVENIN, LA CITOYENNE THÉVENIN.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Vous me direz, je l'espère, ce que signifie la scène affreuse que vous venez de vous permettre?

THÉVENIN.

Est-il nécessaire de vous le dire? N'avez-vous pas lu dans mon cœur?

LA CITOYENNE THÉVENIN, froidement.

Il m'importe peu de savoir ce qui s'y passe; mais mon repos m'est cher, et j'ignore de quel droit vous y portez atteinte. Ai-je fatigué de mes plaintes, de mes fureurs ces femmes qui, méprisant les mœurs et même les bienséances, s'étudiaient à vous les faire oublier, et savaient cependant que vous aviez une épouse qui souffrait de vos erreurs? Me suis-je permis envers vous des emportemens que ma situation eût peut-être rendus excusables, quand vous m'avez abandonnée au sentiment pénible d'un amour dédai-

gné ? J'ai souffert en silence ; j'ai dévoré mes larmes ; j'ai porté la vertu jusqu'à ménager un ingrat qui déchirait mon cœur. Ce cœur enfin sentit le besoin d'aimer, et, malgré la plus triste expérience, il connut encore un vainqueur. Fidèle aux lois de la décence, j'invoque le divorce que mon nouvel amour me rend nécessaire, et que vos procédés justifient pleinement. Quels reproches maintenant avez-vous à me faire ? Quels torts pourrez-vous me supposer ?

THÉVENIN.

Continuez, ne m'épargnez point ; accablez-moi, vengez-vous ; mais laissez-moi espérer que ce cruel divorce ne s'accomplira pas.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Je suis incapable de vous tromper.

THÉVENIN.

Ainsi donc vous oubliez sans retour les premières années de l'union la plus heureuse ? Mes fautes ont effacé de votre souvenir ces momens délicieux que je me rappelle aujourd'hui pour en regretter plus vivement la perte ?

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Vous avez tout oublié avant moi.

THÉVENIN.

Je suis un malheureux indigne de pardon. Cependant, ces jours fortunés peuvent renaître encore.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

N'y pensez plus ; il est trop tard.

THÉVENIN.

Cruelle, que dis-tu ? Vois ma peine, mon repentir ;

oublie le mal que je t'ai fait : ce dernier triomphe est digne de ta vertu.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Je vous plains : je ne vous aime plus.

THÉVENIN.

Et tu te donnes à Durval ?

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Ah ! je suis toute à lui.

THÉVENIN.

C'est un homme sans moralité.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Vous le jugez avec prévention.

THÉVENIN.

Tu gémiras de l'avoir écouté.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Me traitera-t-il plus mal que vous ?

THÉVENIN.

Ainsi tu veux passer ta vie en proie aux douleurs et aux regrets ?

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Dès long-temps je vous en dois l'habitude.

THÉVENIN.

Tu m'assassines avec le sang-froid d'une cruauté réfléchie. J'ai perdu tous mes droits à ton amour, à ton estime, et même à ta pitié ; mais, cruelle, tu as une fille, et je suis son père. Crois-tu la ravir à ma tendresse ? Prétends-tu m'en séparer, ou pourras-tu t'en séparer toi-même ? C'est au nom de cette enfant, qui nous est si chère à tous deux, que je t'implore pour la dernière fois. Lui donneras-tu le spectacle

d'une mère qui rompt ses premiers nœuds, au moment où mon retour à la vertu allait répandre sur ses jours le bonheur et la paix? Tu t'attendris.... tu détournes les yeux... ton cœur m'entendrait-il encore? L'ardeur qui pénètre mon ame a-t-elle passé dans la tienne? Vois ton époux; il est à tes pieds. Toi, qui m'as tant aimé, veux-tu me réduire au dernier désespoir?... Regarde-moi, par grace; que ces yeux si séduisans et si doux se tournent encore sur les miens; que j'y lise mon pardon, et que nos premiers feux se rallument, pour ne s'éteindre jamais.

LA CITOYENNE THÉVENIN, attendrie jusqu'aux larmes.

Thévenin, mon cher Thévenin, je souffre de votre douleur: c'est tout ce que je puis.

THÉVENIN. Pendant ce couplet, sa femme lui ouvre insensiblement ses bras.

Ah! ce n'est pas une compassion stérile qui fait couler tes larmes; la plus douce émotion se peint dans tous tes traits.... Non, jamais tu ne me seras étrangère; tu n'en as ni la force ni la volonté; ton ressentiment cède à mes remords; tes bras s'ouvrent encore pour moi, et je retrouve mon épouse.

(Il se jette dans ses bras.)

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Elle n'a pas cessé d'être à toi.

THÉVENIN.

Quoi! ce divorce....

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Il est supposé.

THÉVENIN.

Cet amour de Durval....

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Il adore ta fille.

THÉVENIN.

Ah! tout est expliqué. Quel service vous m'avez rendu! Je l'avoue en rougissant, cette leçon est humiliante; mais elle était nécessaire. Je m'en souviendrai, ma chère et tendre amie; ma reconnaissance, mon amour, ma fidélité te prouveront qu'elle est toujours présente à ma mémoire.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Mon ami, je te crois sincère en ce moment: les sentimens que tu exprimes sont ceux d'une ame honnête, rendue à sa pureté première. Jetons un coup-d'œil sur le passé pour n'y jamais revenir. Depuis quelques années, quelle est ton existence? où sont tes amis? Qu'est devenue l'estime publique, sans laquelle un homme ne peut vivre? Incapable de penser, au milieu du tourbillon où t'égaraient tes désirs aveugles, tu n'as pas vu les gens honnêtes s'éloigner insensiblement de toi; tes concitoyens, qui t'accordent des talens, te refuser leur confiance; tu ne t'es pas aperçu que tu vivais seul, isolé, sans considération, sans autre appui qu'une imagination effervescente qui t'étourdissait sur ton état. Un seul être te restait. Victime de tes erreurs, cet être infortuné pleurait son propre abandon, ta nullité profonde; suivait tous tes mouvemens, et attendait, en silence, le moment où des passions tumultueuses te permettraient

de réfléchir... (*Thévenin fait un mouvement.*) Je t'afflige; pardon, mon bon ami, pardon. C'est malgré moi; c'est la première fois, ce sera la dernière; mais je veux te rendre à la vertu, à la vertu sans laquelle il n'est pas de société, et qui repose sur les mœurs. Oui, les mœurs sont à la vertu ce qu'est la vie à la nature.

THÉVENIN.

Poursuis, poursuis, femme étonnante et trop longtemps méconnue.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Compare ton existence passée aux jouissances pures et simples qui te sont réservées. Le lien conjugal n'est doux, l'amitié n'a de charmes qu'autant qu'ils associent des êtres vertueux, animés du désir sincère de contribuer à leur bonheur réciproque. Quel plaisir de se rendre heureux soi-même de la felicité des autres; de jouir des bienfaits que l'on répand sur eux! Ce plaisir se renouvelle à chaque instant de la vie pour le bon époux, le bon père, le bon ami; il lit le contentement et la joie dans les yeux de sa femme, de ses enfans, de ses amis; tout ce qui l'environne partage ses plaisirs et ses peines, et lui présente l'aspect touchant de la paix et du bonheur. Chéri, considéré, respecté, tout le ramène agréablement sur lui-même. Heureux par ses mœurs, fort par sa vertu, sa félicité est indépendante des orages; elle est établie sur des bases inaltérables. Mon ami, nous nous sommes tout dit : jetons un voile épais sur des souvenirs fâcheux que nous avons intérêt d'éloigner

l'un et l'autre ; que le sentiment soit désormais notre guide ; ne regardons plus derrière nous, et vivons dans l'avenir. Reprens cette gaîté franche et naïve, cet air riant et ouvert qui annoncent un homme content de lui. Tu parais timide, embarrassé. Allons, mon ami, du courage. Prouve à ta femme, à ta meilleure amie que tu l'aimes encore, en oubliant tout, comme elle a tout oublié.

(Ils s'embrassent.)

THÉVENIN.

Dispense-moi de parler ; mon ame, repliée sur elle-même, suffit à peine à ses sensations.

LA CITOYENNE THÉVENIN, souriant et le conduisant à l'ottomane.

Une chose m'inquiète, maintenant : ces enfans me feront peut-être une querelle, mais une querelle !

THÉVENIN.

Comment donc ?

LA CITOYENNE THÉVENIN.

J'avais promis de me taire encore, de prolonger une épreuve..... (*Thévenin fait un geste.*) J'ai senti qu'elle était inutile. Tu souffrais ; je t'aime ; pouvais-je garder le silence ? Les voici.

SCÈNE XII.

THÉVENIN, LA CITOYENNE THÉVENIN, ÉMILIE, DURVAL.

LA CITOYENNE THÉVENIN, souriant.

Le joli meuble qu'une ottomane ! on touche ce

qu'on aime; on lit ses sentimens dans ses yeux; on presse sa main dans les siennes.....

ÉMILIE.

C'est-à-dire que le citoyen sait tout. Mon cher Durval, nous sommes joués à notre tour; mais on ne peut l'être plus agréablement. Ma mère a retrouvé son époux; c'est à présent que je retrouve mon père.

(Elle l'embrasse et s'assied sur l'ottomane.)

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Durval, il reste encore une place qui vous plaira bien autant que celle que vous occupiez tantôt.

DURVAL, s'asséyant.

Mon cher Thévenin me pardonne-t-il l'inquiétude que je lui ai causée?

THÉVENIN.

Il n'y pensera jamais que pour vous aimer davantage.

DURVAL, tirant ses tablettes et lisant.

« Tenez votre promesse, et comptez sur ma générosité. » (*A Thévenin.*) Mon ami, approuvez-vous...

THÉVENIN, prenant les tablettes et se dictant.

« J'ordonne à ma fille d'être juste. »

ÉMILIE, donnant sa main à Durval.

Et ta fille obéit.

LA CITOYENNE THÉVENIN.

Mon ami! mes enfans! que le tableau de ce moment soit celui de toute notre vie!

(On finit la pièce assis.)

FIN DU DIVORCE.

LES EMPIRIQUES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE CORRÉGIDOR d'Urgel.		MM. BEAULIEU.
ALVAR, amant de Léonore.		VALLIENNE.
MICHEL, lieutenant.	Français échappés des prisons d'Espagne.	VILLENEUVE.
ROBERT, soldat.		FROGÈRES.
DUBREUIL, *id.*		TAUTIN.
DUVAL, *id.*		CHARPENTIER.
LECOURT, *id.*		DOUCET.
CARLOS, empirique.		PÉLICIER.
UN OFFICIER de la Sainte-Hermandad.		ROSEVILLE.
LÉONORE, fille du Corrégidor.		Mmes DOUTÉ.
MARGUERITE, gouvernante de Léonore.		PÉLICIER.
UNE AUBERGISTE d'Urgel.		HÉNAULT.

Personnages muets.

CAVALIERS de la Sainte-Hermandad.
SOLDATS espagnols.
Les gens de Carlos.

La scène est dans les Pyrénées.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Cité-Variétés, le 1er nivôse, l'an troisième de la République.

LES EMPIRIQUES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente des rochers escarpés qui le traversent, dans le fond, sur toute sa largeur, au bas desquels se trouve une chute d'eau. Les côtés sont également garnis de rochers et d'arbustes. A la droite du spectateur, à l'avant-scène, est l'entrée d'une caverne, près de laquelle sont quelques arbres qui en masquent l'entrée.

SCÈNE I.

ALVAR, LÉONORE, MARGUERITE, paraissant dans le fond, sur le haut des rochers, à droite.

LÉONORE, appuyée sur le bras d'Alvar.

Descendons dans cet endroit écarté, mon cher Alvar, et respirons un moment.

ALVAR, descendant avec elle.

Il est vrai que nous avons marché....

MARGUERITE.

Comme deux amans qui n'ont pas de temps à perdre.

LÉONORE.

Je suis excédée de fatigue.

MARGUERITE.

C'est bien le moment de penser à cela !

LÉONORE.

A quoi ne pensé-je point, et que n'ai-je point à craindre ?

ALVAR.

Il me semble au contraire que tout doit vous rassurer : ma délicatesse égale mon amour, et votre vertu....

LÉONORE.

Est sous la sauve-garde de l'honneur. Ce n'est pas vous que je redoute : vous seul me restez ; je serais trop malheureuse si je pouvais vous soupçonner.

MARGUERITE.

Comptez sur sa probité, même avec les femmes : je me connais en hommes, et je suis sa caution.

LÉONORE.

Mais, ma bonne, vous voyez et vous faites des choses extraordinaires avec une gaîté....

MARGUERITE.

Je vous donne l'exemple de la confiance, et d'une aimable folie. Comment, vous, jeune et belle, vous semblez vous complaire dans la douleur et les regrets ! Eh ! morbleu, la mélancolie ne va pas à cette figure : la beauté est faite pour le plaisir comme pour l'amour. Jouissons du présent ; laissons les doléances, et vive la joie !

LÉONORE.

Le présent n'a rien de bien flatteur.

MARGUERITE.

Quelle idée! mais, réfléchissez donc. Une promenade avec son amant dans ces rochers impraticables; une fatigue horrible; des pieds meurtris et écorchés, par conséquent un prétexte tout naturel de prendre et de serrer de toute sa force le bras d'un cavalier charmant; le plaisir inexprimable de laisser derrière soi un futur haï et haïssable, tout cela n'est pas délicieux? Allons, allons, vous n'avez pas de philosophie.

LÉONORE.

Est-ce un bien? est-ce un mal?

MARGUERITE.

Quel sang-froid! quelle nonchalance! Et vous aimez, vous?

LÉONORE.

Serais-je ici, si je n'aimais pas?

ALVAR.

Prouvez-le-moi donc, ma Léonore.

LÉONORE.

Je suis vos pas; que puis-je davantage?

ALVAR.

Ne plus vous affliger d'une démarche qui était indispensable, qui ne peut être suivie d'aucun évènement fâcheux, qui assure mon bonheur, et peut-être le vôtre.

MARGUERITE.

Il a raison : croyez-vous qu'il soit agréable pour lui de vous entendre sans cesse soupirer et gémir?

LÉONORE.

Croyez-vous qu'une fille qui se respecte puisse ajouter à l'oubli de ses devoirs le tort, plus impardonnable encore, de les mépriser?

ALVAR.

Vous repentez-vous de ce que vous avez fait pour moi?

LÉONORE.

Je ne sais; mais....

MARGUERITE.

Mais.... mais.... où voulez-vous en venir? Récapitulons les circonstances du roman, et voyons si nous pouvions nous conduire autrement. Votre père, corrégidor d'Urgel, veut vous marier à un homme qui lui ressemble, c'est-à-dire, à un vieillard avare, grondeur et exigeant; vous balancez entre l'obéissance, et le dégoût qu'inspire nécessairement un futur de cette étoffe. Alvar se présente; il a pour lui les avantages que la nature a refusés à l'autre, ou qu'un grand demi-siècle lui a ravis. Tous deux jeunes, sensibles, vous deviez vous plaire et vous aimer; le mariage arrêté vous désole; pour le retarder au moins Léonore feint une maladie. Touchée de vos douleurs, je ne vois qu'un moyen de vous tirer d'embarras, c'est de la tuer. Pendant que le corrégidor est à ses fonctions, j'ensevelis ses vieilles bottes fortes, et je vous fais sortir par la petite porte du jardin qui donne hors la ville. Le papa rentre; je pleure, je crie, je lui apprends la fatale nouvelle. Il se désespère; il veut revoir sa fille, et, selon l'usage, l'embrasser pour

la dernière fois. Je l'arrête; je le dissuade; je lui représente les dangers où l'exposerait à son âge un excès de sensibilité; il se rend à mes raisons; enfin, pendant qu'il se désole à vos funérailles, je m'échappe à mon tour pour savoir ce que vous êtes devenue, et je vous trouve avec Alvar, qui sait qu'une fille d'un certain genre ne court pas les Pyrénées sans compagnon, et qui vous conduit chez sa tante, femme vertueuse et indulgente, ce qui est rare. Vous y resterez jusqu'à ce qu'il nous plaise vous ressusciter, ce que nous ferons quand le corrégidor aura bien senti sa sottise. Vous conviendrez, signora, qu'il n'y a rien dans tout ceci que de très-simple et de très-naturel.

LÉONORE.

S'échapper de chez un père!

MARGUERITE.

Qui vous y a contrainte.

LÉONORE.

Voyager avec un homme qui n'est pas mon mari!

MARGUERITE.

Mais qui le sera bientôt, si vous avez du caractère.

LÉONORE.

Affliger mon père par cette mort supposée!

MARGUERITE.

Oh! que de raisons! Aimez-vous mieux l'affliger réellement? Retournons sur nos pas; épousez votre amant suranné, et bientôt, après la noce, on vous enterrera en personne. Allons, marchons.

LÉONORE, avec quelque vivacité.

Non pas, non.

ALVAR.

Il faut pourtant prendre un parti.

LÉONORE.

Tenons-nous-en à celui que nous avons choisi d'abord.

MARGUERITE.

Ah! nous y voilà : le cœur parle à la fin, et c'est lui qu'il faut écouter. Suivez donc le projet que vous avez formé, sans crainte, sans scrupule....

LÉONORE.

Ah! sans scrupule, ma bonne!

MARGUERITE.

Hé bien! avec scrupule si vous voulez; mais, laissez-vous conduire, et prêtez-vous un peu à la circonstance : aidez-vous, l'amour vous aidera.

LÉONORE.

Quel heureux caractère!

ALVAR.

Eh! n'a-t-elle pas raison? Pourquoi se créer des chimères pour le plaisir de les combattre?

MARGUERITE.

Ah, parbleu! si je lui ressemblais, je ne vivrais pas un quart d'heure. Je me représenterais des voisins qui se sont aperçus de votre fuite, et qui la publient partout; un père irrité me traduisant devant son tribunal, et, juge et partie dans cette affaire, m'envoyant je ne sais où, aux galères peut-être. Ajoutez à cela la très-sainte inquisition, scandalisée de

ce nouveau genre de funérailles, criant à la profanation, au sacrilége.... Vous riez? De l'eau bénite sur des bottes fortes! c'est sérieux cela, et enfin la justice ecclésiastique disputant mon individu à la justice séculière, et toutes deux travaillant de concert à me mettre hors d'état de me mêler jamais d'aucune intrigue, tel est le tableau récréatif qui me suivrait sans cesse, si l'habitude de rire de tout ne me rendait aussi inaccessible au chagrin qu'aux idées noires qui le produisent. Mais c'est assez jaser. Adieu, aimables jeunes gens; je retourne chez le papa faire naître des circonstances heureuses, ou profiter au moins de celles qui se présenteront.

LÉONORE.

Quoi! ma bonne, vous m'abandonnez?

MARGUERITE.

Puis-je m'absenter plus long-temps sans m'exposer à mille questions, qui finiraient peut-être par m'embarrasser? Il est plus court et plus sûr que j'aille vous pleurer avec les autres.

LÉONORE.

Tout cela est fort bien; mais, la décence....

MARGUERITE.

Les morts en sont dispensés. (*A Alvar, à demi voix.*) Ne vous arrêtez pas ici davantage.

ALVAR.

Non, sans doute; nous partons à l'instant.

MARGUERITE.

Je n'aime pas les petits coins, et celui-ci peut être dangereux.

ALVAR.

Quoi! tu pourrais penser....

MARGUERITE.

Je ne pense à rien; je ne sais rien; mais je prévois tout. Je vous tue aussi de mon autorité privée, et je vous défends de ressusciter sans mes ordres. (*Sortant.*) Point de résurrection, entendez-vous, Seigneur Alvar.

SCÈNE II.

ALVAR, LÉONORE.

ALVAR.

L'aimable fille! le bon cœur!

LÉONORE.

Elle cherche à m'étourdir sur ma position. Je me résigne; mais mon amour ne m'empêche pas de sentir les dangers qui m'environnent. Chaque pas rendra mon état plus pénible encore. Nous allons chez votre tante: que pensera-t-elle de moi? Comment oser paraître à ses yeux?

ALVAR.

Ma tante a été jeune et sensible. Elle a perdu la jeunesse; son cœur lui reste, et elle vous recevra comme un présent que l'amour fait à l'amitié.

LÉONORE.

Il est dur d'implorer l'indulgence; il est plus dur encore d'en avoir besoin; mais laissons ces idées qui vous attristent. Je ne veux plus vous affliger de

ma peine; d'ailleurs, mes réflexions sont inutiles, puisque nous n'avons pas le choix des moyens.

ALVAR.

Ma tante vous plaira au premier coup d'œil. Sa figure franche et ouverte vous inspirera la confiance. Sa maison isolée, la retraite où elle vit depuis longtemps, assurent notre secret, et vous ne sortirez de cet asyle respectable que pour me donner le titre précieux d'époux.

LÉONORE.

Ah! c'est le seul qui puisse effacer, même à vos yeux, l'inconséquence de ma conduite. Vous ne m'en punirez pas, mon cher Alvar? n'est-il pas vrai? Vous ne m'en punirez pas?

ALVAR.

Vous punir d'avoir cédé à mes instances, de m'avoir prodigué votre confiance!....

LÉONORE.

Et mon amour.

ALVAR.

Non, ce cœur n'aura pas un désir dont vous ne soyez l'objet; pas une jouissance qui ne se rapporte à vous; j'en jure par..... (*bien tendrement*) par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher, et ce que je connais de plus respectable.

LÉONORE.

Ah, mon ami! tu me rassures. Mes craintes s'évanouissent à ta voix; j'éprouve un calme que je n'espérais pas goûter hors de la maison paternelle. Mais, encore une fois, laissons tout cela pour n'y revenir ja-

mais. Je vois en toi mon ami, mon amant, mon époux; ta tante sera la mienne. Hâtons-nous de l'aller trouver.

ALVAR.

A peine serez-vous entre ses bras que je retournerai à Urgel, où je saisirai toutes les occasions de m'établir dans l'esprit de votre père.

LÉONORE, fait un pas avec peine.

En honneur, j'ai les pieds dans un état affreux, et encore une lieue à faire sur des pierres si dures, si inégales!

ALVAR.

Je vous aiderai; je vous soutiendrai; je vous porterai, s'il le faut.

LÉONORE.

J'espère au moins que nous ne serons pas rencontrés.

ALVAR.

Par qui?

LÉONORE.

Que sais-je? peut-être un parti français.....

ALVAR.

Pensez donc que leurs avant-postes sont à dix lieues d'ici; que nous nous enfonçons dans le pays, et qu'il est impossible que des Français....

LÉONORE.

Eh, mon dieu! ne les trouve-t-on pas partout?

ALVAR.

L'armée espagnole nous en sépare.

LÉONORE.

A la bonne heure; mais je ne suis pas tranquille. Si des brigands, des voleurs.....

ALVAR.

Que chercheraient-ils ici? Ces rochers ne sont fréquentés de personne; d'ailleurs, j'ai mes pistolets.

LÉONORE.

Ne me parlez pas de cela, je vous en prie : la seule idée d'un combat me ferait mourir réellement. Mais nous perdons un temps précieux; nous causerons en marchant. Donnez-moi votre bras. Malgré les plaisanteries de ma bonne, il faut vraiment que je m'appuie, et très-fort.

ALVAR.

Et que vous me serriez surtout; cela aide singulièment.

LÉONORE, souriant.

Vous croyez? (*Elle aperçoit le premier Français, entraîne Alvar du côté de la caverne, en s'écriant avec effroi :*) Ah, mon ami!

SCÈNE III.

ALVAR, LÉONORE, ROBERT, DUBREUIL, MICHEL, LECOURT, DUVAL, paraissant successivement par la gauche du spectateur, dans les rochers du fond.

ALVAR.

Qu'avez-vous?

LÉONORE.

Un soldat.... deux.... trois....

ALVAR.

Ce sont des Français! Comment ont-ils pénétré?....

LÉONORE.

A quel sort dois-je m'attendre?

ALVAR.

Ils sont généreux; d'ailleurs, ils ne font pas la guerre aux femmes.

LÉONORE.

Mais... on dit qu'ils les aiment beaucoup.

ALVAR.

Ils savent aussi les respecter.

LÉONORE.

Voici une caverne que le hasard nous présente. Dérobons-nous au malheur qui nous menace.

ALVAR.

C'est le parti le plus prudent.

LÉONORE, entrant dans la caverne avec Alvar.

Que le ciel veille sur nous!

SCÈNE IV.

ROBERT, MICHEL, DUBREUIL, LECOURT, DUVAL.

MICHEL, à demi-voix.

Doucement donc, Robert; ne nous exposons pas inconsidérément.

ROBERT.

Je suis aux tirailleurs; je vais à la découverte. Tenez, voici un petit endroit charmant; un bouquet d'arbres où nous pourrons, peut-être, laisser passer la

chaleur et nous cacher jusqu'à la nuit. Il ne reste plus qu'à voir si quelque Espagnol ne se serait pas avisé de la même envie.

MICHEL.

Demeurez; je vais m'en assurer.

ROBERT.

Je suis en avant, mon lieutenant, et je n'ai plus qu'un saut à faire....

MICHEL.

Partout où il y a du danger, j'ai le droit de marcher à votre tête. Mon devoir me l'ordonne, et je lui serai fidèle, ainsi qu'à l'amitié. Attendez-moi ici, je l'exige.

(Il descend avec précaution.)

ROBERT.

Toujours brave.

DUBREUIL.

Toujours bon.

ROBERT.

Toujours prêt à se sacrifier pour nous.

DUBREUIL.

Et nous pour lui.

ROBERT.

Par la mort, c'est bien la moindre chose.

MICHEL, qui a regardé partout, s'écrie :

De l'eau, mes amis! de l'eau!

(Il boit avidement.)

ROBERT, DUBREUIL, DUVAL, LECOURT.

De l'eau! de l'eau!

(Ils descendent précipitamment, et boivent.)

MICHEL, après avoir bu.

O mon Dieu! je te remercie. Sans cette source nous périsssions de soif.

DUBREUIL.

Dans un moment comme celui-ci, cette eau vaut le meilleur vin d'Espagne.

ROBERT.

Pas tout-à-fait, mon camarade; mais on prend ce qu'on trouve.

MICHEL.

Ce lieu semble tout-à-fait sauvage. Les voyageurs ne paraissent pas même se détourner pour s'y reposer. Je ne vois aucune trace sur le sable.....

ROBERT.

Oui, sauvage, absolument sauvage, mon lieutenant. Nous ne pouvions pas mieux trouver.

MICHEL.

Prenons cependant les précautions qu'exige la prudence. Il faut qu'un de nous monte sur le plus haut de ces rochers, s'y tapisse, et veille exactement à ce que nous ne soyons pas surpris.

LECOURT.

J'y vais, mon lieutenant.

MICHEL.

Dans une heure, à peu près, on te relevera.

ROBERT.

Ma foi, je n'en puis plus : douze heures de marche, sans repos, sans alimens.

DUVAL.

Sans armes.

ROBERT.

Sans argent, et Dieu sait où nous en trouverons.

DUBREUIL.

Pas un fruit sauvage pour ranimer nos forces épuisées.

MICHEL.

Poursuivons jusqu'au bout : le génie des Français préside à notre entreprise. Nous avons voulu fuir, et nous avons fui ; nous avons craint d'être découverts, et nous n'avons été vus de personne. La faim commence à se faire sentir? Ne perdons pas courage. Nous rencontrerons cette nuit quelque cabane où la pauvreté sera hospitalière.

DUBREUIL.

Quand on saura que nous sommes prisonniers de guerre.....

MICHEL.

Quand les préjugés n'étouffent pas la nature, le malheureux trouve bientôt des frères.

ROBERT.

Ce que tu dis-là, mon lieutenant, est très-philosophique et très-beau ; mais, il y a long-temps que la nature est muette en Espagne, et que les préjugés y ont usurpé son empire.

MICHEL.

Mon ami, il ne nous faut qu'un homme sensible qui ait du pain, et nous le trouverons. D'ailleurs, la liberté serait bien peu de chose si on ne pouvait se décider à la payer par quelques sacrifices.

ROBERT.

Mais il faut vivre pour en jouir.

DUBREUIL.

Silence; le lieutenant a raison.

ROBERT.

Eh! je sais bien qu'il a raison; mais j'aime à voir dans l'avenir : il m'a toujours consolé du présent. Nous passerons ici le reste du jour; nous souperons chez un homme sensible qui aura du pain et peut-être un morceau de lard. Après, que deviendrons-nous?

MICHEL.

Nous nous remettrons en route.

ROBERT.

Et où irons-nous?

MICHEL.

Joindre l'armée française.

ROBERT.

Eh oui, c'est convenu; mais par où passerons-nous?

MICHEL, impatienté.

Eh! parbleu, par où nous pourrons.

ROBERT.

J'ai fait autrefois au collége un cours de géographie....

MICHEL.

Oui, tu es très-savant (*souriant*); mais tu ne sais pas encore te passer de dîner.

ROBERT.

Laisse-moi donc finir. J'ai fait un cours de géo-

graphie, et, d'après mes observations, nous devons être dans les gorges d'Aguilar, bordées, d'un côté, par des ravins qui reçoivent les eaux des torrens, et de l'autre, par des rochers qui s'élèvent à pic jusque dans les nues. Nous ne pouvons sortir de ce défilé qu'en traversant la petite ville d'Urgel.

MICHEL.

Hé bien, nous la traverserons cette nuit.

ROBERT.

Et si nous y trouvons un détachement ennemi?

MICHEL.

Nous tomberons sur la sentinelle, et nous l'étoufferons; nous surprendrons la garde, nous l'égorgerons, et....

ROBERT.

Avec quoi?

MICHEL.

Avec ses propres armes, et nous sortirons de cette bourgade, après avoir coupé les oreilles à qui aura voulu nous résister.

ROBERT.

Superbe dénouement!

MICHEL.

Dénouement à la française.

DUBREUIL, s'écriant:

Eh, voici une caverne qui paraît avoir de la profondeur.

ROBERT.

Entrons-y. Nous y serons plus fraîchement et plus en sûreté qu'ici.

MICHEL.

Entrons, soit.

ROBERT.

Dormons-y, si nous pouvons dormir, et, au réveil, nous dirons avec le proverbe : Qui dort dîne.

(Il entre avec Duval.)

MICHEL, regardant le soleil.

A peu près six heures de jour encore!

DUBREUIL.

C'est-à-dire, encore six heures d'impatience et d'inquiétudes.

MICHEL.

Non, mon ami, six heures de repos. Nous avons dormi sur le champ de bataille; nous nous trouverons au mieux dans cet enfoncement.

SCÈNE V.

MICHEL, LECOURT, DUBREUIL, DUVAL, LÉONORE, ROBERT, entraînant Léonore; ALVAR, se tenant à l'entrée de la caverne.

ROBERT.

Une femme, mes amis, une femme!

LÉONORE.

Laissez-moi, de grace, laissez-moi.

DUBREUIL.

Elle est bien.

ROBERT.

Comment, bien? elle est charmante!

(Il lui prend la main. Alvar fait un geste de fureur, tire un pistolet, qu'il remet dans sa poche pendant le couplet suivant.)

MICHEL.

Camarades, arrêtez. Cette femme est seule dans ce désert : raison de plus pour la respecter. Elle est peut-être infortunée; nous devons la plaindre et la consoler. Des Français n'abusent pas de la faiblesse et du malheur.

ALVAR, s'approchant.

Non, dignes Français, vous n'abuserez pas de notre situation.

(Lecourt apercevant Alvar, descend précipitamment.)

MICHEL.

Nous en sommes incapables. Mais étiez-vous seuls dans cette caverne?

ALVAR.

Seuls.

ROBERT.

A la bonne heure.

ALVAR.

Vous voyez une jeune personne d'Urgel qui fuit les persécutions d'un père injuste, et que je conduis chez une parente à une lieue d'ici.

MICHEL.

Vous voyez des Français qui combattaient pour leur liberté. La trahison les a fait tomber dans les fers, et ils brisent leurs fers par amour de la liberté.

ALVAR.

Puissiez-vous réussir, braves soldats! Continuez votre route; nous allons reprendre la nôtre.

ROBERT.

Non pas, s'il vous plaît. Vous resterez avec nous, de peur d'accident.

MICHEL.

Nous sommes Français; vous êtes Espagnols, et une indiscrétion....

ALVAR.

Les vertus sont de tous les climats. Il est partout des hommes qui savent compâtir au malheur.

MICHEL.

Jeune homme, votre âge est celui de la franchise, et je vous crois incapable de dissimuler. Cependant vous avez notre secret, et si nous vous laissons partir, notre sort est entre vos mains.

ROBERT, DUBREUIL, DUVAL, LECOURT.

Non, non, ils ne partiront pas.

LÉONORE.

De grace, ayez pitié de nous!

ALVAR.

Voyez l'état affreux où vous la réduisez.

LÉONORE, à Michel.

Je ne rougis pas d'embrasser vos genoux. Épargnez une infortunée que vous ne pouvez craindre, et dont vous allez faire le malheur.

DUBREUIL, d'un ton d'amateur.

Qu'elle est touchante dans les larmes!

MICHEL, avec sévérité.

Soldats français, quelles idées vous occupent en ce moment?

LÉONORE, avec timidité.

Ce jeune homme est mon amant.

ROBERT.

Cela va sans dire.

LÉONORE.

Si vous m'en séparez, vous m'ôtez plus que la vie.

ALVAR.

Et c'est nous arracher l'un à l'autre que nous contraindre à vous accompagner. Sa faiblesse, sa douleur ne lui permettront pas de vous suivre.

LÉONORE.

Laissez-vous toucher par les amans les plus tendres et les plus malheureux. Nous avons assez de nos maux sans chercher à aggraver les vôtres.

MICHEL.

Ainsi que vous, fugitifs et malheureux, nous ne sommes pas dans un état à inspirer la crainte. (*A Léonore.*) Remettez-vous, mon enfant; nous sommes sensibles aussi, et nous ne connaissons d'ennemis que ceux qui ont les armes à la main.

LÉONORE.

Nous pouvons donc partir?

ROBERT.

Non pas, non.

MICHEL.

Vous m'intéressez, je l'avoue. Cependant, je ne conseillerai rien à mes camarades qui ne soit dicté par la prudence. Rentrez dans la caverne; nous allons délibérer.

ROBERT.

Oui, délibérons, délibérons.

DUBREUIL.

Rentrez, rentrez.

ALVAR, à Michel.

Le malheur inspire la défiance, et je ne me plains pas de celle que vous me marquez. Je crois pourtant avoir quelques droits à votre estime, et vous allez en juger : connaissez-moi. J'ai employé jusqu'ici les voies de la conciliation, les seules qui conviennent à mon caractère. Cependant (*tirant ses pistolets*) voici des armes qui pourraient abréger votre délibération, et me rendre maître de mon sort; je vous les remets (*Michel les prend*) comme un gage de ma franchise, et parce qu'elles vous seront plus utiles qu'à moi. Délibérez maintenant, et abusez de ma confiance, si vous l'osez.

(Il prend la main de Léonore pour la reconduire à la caverne.(

MICHEL, les arrêtant.

Tout est vu, tout est jugé : ce trait atteste votre candeur, et je me plais à la reconnaître.

ROBERT, à Michel, à demi-voix.

Pas d'étourderie, mon lieutenant : celle-ci serait difficile à réparer.

MICHEL.

Ce jeune homme est au-dessus du soupçon.

ROBERT.

Faites-lui au moins quelques questions sur les localités : sa manière de répondre peut encore nous éclairer sur sa sincérité.

MICHEL.

Soit. (*A Alvar.*) Où sommes-nous?

ALVAR.

Dans les gorges d'Aguilar.

ROBERT, à part.

Je ne me suis pas trompé.

MICHEL.

Par où peut-on en sortir?

ALVAR.

Par la ville d'Urgel.

MICHEL.

Pas d'autre issue?

ALVAR.

Non.

ROBERT.

Il dit vrai.

MICHEL.

Y a-t-il des troupes dans cette ville?

ALVAR.

Tout un régiment d'infanterie.

ROBERT, à Michel.

Couperons-nous les oreilles à tout le régiment?

MICHEL.

Fâcheux contre-temps! Si du moins nous étions bien armés!...

ALVAR.

Eh! que peuvent cinq hommes?....

MICHEL.

Se faire jour ou mourir.

ALVAR.

Il y a sans cesse du mouvement dans les troupes. Ce régiment peut partir demain, ce soir.

ROBERT.

Oui; mais il peut aussi y être dans un mois.

ALVAR.

Cette caverne vous offre un asyle à peu près sûr: restez-y jusqu'à ce que vous puissiez vous remettre en route avec quelque sûreté.

ROBERT.

Je m'aperçois que le citoyen a dîné.

ALVAR.

Je vous entends, seigneur Français. Voilà ma bourse; elle est légère, mais je vous l'offre de bon cœur. (*A Michel.*) Que ce faible don ne vous humilie pas : (*souriant.*) nous devons nourrir nos prisonniers de guerre. (*A Robert.*) Du haut de ce rocher, vous découvrirez une petite esplanade, couverte d'un bouquet d'arbres; ils cachent une chaumière où s'arrêtent quelquefois des muletiers; vous y trouverez des provisions.

ROBERT, quitte son habit et son bonnet, les jette dans la caverne, et prend les pistolets et la bourse.

Je pars, je vole et je reviens.

SCÈNE VI.

DUBREUIL, DUVAL, LECOURT, MICHEL, LÉONORE, ALVAR.

MICHEL, présentant la main à Alvar.

Jeune homme, vous avez acquis mon estime, et mes camarades partagent sans doute ma confiance et ma sécurité. Je ne crois pas que personne s'oppose à votre départ.

LECOURT, DUVAL, DUBREUIL.

Personne, personne.

ALVAR.

Adieu, braves gens. Soyez heureux; je crois que vous méritez de l'être; calmez surtout vos inquiétudes. Les Français ont des amis à la frontière: dès qu'on a pu les bien connaître, on a appris à les aimer.

(Il soutient Léonore, monte avec elle les rochers, et ils sortent par la gauche.)

SCÈNE VII.

DUVAL, DUBREUIL, MICHEL, LECOURT.

MICHEL.

Mes amis, je vous remercie.

DUBREUIL.

Et de quoi, mon lieutenant?

MICHEL.

De m'avoir donné lieu de vous chérir davantage. Vous avez respecté la décence et les graces; vous avez rejeté une pénible défiance; vous avez honoré, dans ce jeune homme, des vertus qui lui sont communes avec vous, et votre sagesse, votre modération en ont fait votre ami. Tel est le soldat français : brave dans l'action, partout ailleurs bon et compatissant, il force ses ennemis mêmes à lui rendre justice.

DUBREUIL.

Dans le fond, qu'aurions-nous fait de ces jeunes gens?

MICHEL.

Des victimes sacrifiées à une crainte puérile. Ce jeune homme m'a prévenu d'abord en sa faveur, et mes pressentimens ne m'ont jamais trompé. Il est Espagnol, nous sommes Français. Eh! qu'importe? les bons cœurs sont de tous les pays; partout où ils se rencontrent, ils se rapprochent et s'unissent. (*On entend plusieurs coups de pistolets sur la droite.*) Qu'entends-je? Attaquerait-on Robert? Courons, voyons.

(On entend une seconde décharge.)

DUBREUIL, grimpant sur le haut des rochers.

Ce n'est rien, ce n'est rien : le voilà seul au milieu de trois mules pesamment chargées.

MICHEL.

Ce ne sont pas les mules qui ont fait feu.

DUBREUIL.

A la bonne heure; mais je ne vois personne.

MICHEL.

Enfin, il est seul?

DUBREUIL.

Seul. Il prend les mules, et les conduit de ce côté.

MICHEL.

Oh! à cet égard-là, je m'en rapporte bien à lui.

DUBREUIL.

Le voilà arrêté par une fondrière. Il attache les trois bêtes à un arbre et s'avance fièrement, une énorme valise sur l'épaule.

MICHEL.

En effet, le voilà.

SCÈNE VIII.

DUVAL, DUBREUIL, MICHEL, LECOURT, ROBERT.

MICHEL, allant à Robert.

Eh, mon ami! n'es-tu pas blessé?

ROBERT.

Ils ont fui comme des coquins.

MICHEL.

Qui?

ROBERT.

Ceux qui attaquaient les ci-devant propriétaires de nos trois mules.

MICHEL.

De nos trois mules!

ROBERT.

Sans doute. Ce qu'on trouve en pays ennemi n'est-il pas de bonne prise? Je suis accouru aux premiers coups, un pistolet à chaque poing. Les assaillans ont cru qu'il venait du secours aux assaillis; les assaillis, qu'il arrivait du renfort aux assaillans; tout a disparu et je suis resté maître du champ de bataille. (*Il jette la valise à terre.*) Mais faisons un petit inventaire de nos propriétés. Lecourt, un coup-d'œil à nos bêtes, mon garçon. S'il passait quelque amateur...

LECOURT.

Je ne les perdrai pas de vue.

ROBERT.

Dans tous les cas, j'ai encore mes deux coups à

tirer : ce n'est pas tout de conquérir, il faut savoir conserver ses conquêtes. Or sus, instrumentons. (*Il ouvre la valise; ses camarades la vident avec lui.*) — Un cordon rouge, un cordon vert, un cordon bigarré. Plus, un crachat d'or, et un d'argent.

MICHEL.

Peste! cela promet.

ROBERT.

Je le crois bien, parbleu! C'est l'équipage de quelque petit grand d'Espagne. Un rouleau de toile grise! Que diable y a-t-il là-dedans?

(Il le déploie, et lit.)

Carlos traite les incurables,
Et guérit leurs maux divers.
De ses succès presque incroyables
Il a rempli l'univers.

Je faisais déja un rêve agréable; le réveil n'est pas gai. Allons, c'est tout bonnement l'écriteau d'un charlatan, fait en méchans vers, pour rendre la chose plus touchante.

MICHEL.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est la rare modestie du docteur.

ROBERT.

Présomptueux comme un médecin. Au reste, c'est de la même famille; on se ressemble de plus loin. — Une liasse de papiers? il faut voir cela. Si c'étaient des billets à ordre.

MICHEL.

Oh! sans doute, une rame de billets à ordre!

ROBERT, feuilletant.

« Certificat de bonne vie et mœurs du corrégidor « d'Aguilar, daté d'avant-hier. (*Il lit.*) Guéri le chien « de la princesse des Asturies d'un dépôt au scrotum. « Guéri les révérends pères Jacobins de Séville d'une « fièvre chaude avec transport au cerveau. Guéri une « chanteuse de Madrid de.... »

MICHEL.

Eh! laisse-là ces sottises : tu n'aurais pas fini demain.

ROBERT.

A la bonne heure; nous verrons le reste dans un autre moment. Voici le beau, l'intéressant, le solide : nous en sommes à la vaisselle. — Un habit chamarré d'or, un autre chargé d'argent! C'est le Pérou que cette valise. Des livrées neuves légèrement galonnées; mais enfin c'est du galon. (*Frottant la dorure avec sa main, et la sentant.*) Oh, le coquin! oh, le voleur!

MICHEL.

Hé bien! qu'as-tu donc?

ROBERT.

Tout cela est faux, faux comme la médecine : ma main sent le cuivre à pleine bouche. En jetant tout cela au feu, nous en avions chacun pour dix pistoles. Oh! le scélérat! Si du moins sa bourse était au fond de la valise! — Pillules pour l'épilepsie. C'est bien restaurant. Pillules pour la goutte..... Encore des pillules, et voilà tout. Que le diable t'emporte et te remporte, chien de charlatan!

LECOURT, riant.

La belle capture! Ha, ha, ha!

DUVAL, riant.

La superbe trouvaille! Ha, ha, ha!

DUBREUIL, avec ironie.

C'est le Pérou que cette valise.

(Tous quatre rient aux éclats.)

ROBERT.

Vous avez beau rire; je n'ai pas perdu mes pas, et c'est ce qui me console. Les trois mules valent leur prix: grandes, bien prises, la tête haute....

MICHEL, souriant.

Prends garde que les mules ne soient fausses aussi.

ROBERT, se frappant le front et sautant.

Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!

DUBREUIL.

Le Pérou?

ROBERT.

Je l'ai trouvé, vous dis-je. Vive Robert! vivent les gens d'esprit!

MICHEL.

Je crois qu'il devient fou. Qu'as-tu trouvé enfin?

ROBERT.

Un moyen sûr de nous tirer d'embarras. Ah! vous riez! Ah! vous faites les mauvais plaisans! Humiliez-vous devant l'idée sublime que je vais vous communiquer.

MICHEL.

Quelle est-elle? Voyons.

ROBERT, à Michel.

Tu vas prendre ton grand sérieux; te répandre en

sentences, en maximes; ce n'est pas le moment. Prête-toi à la nécessité; jouons la comédie, et sortons du mauvais pas où nous sommes, sans battre tout un régiment, et nous faire échiner.

MICHEL.

Comment cela?

ROBERT.

J'endosse l'habit du docteur; vous prenez ceux de ses gens. Je monte la meilleure mule; vous chassez les autres devant vous. Nous entrons tranquillement dans Urgel; nous nous logeons dans la meilleure auberge; bon vin, bonne chère, grand étalage: cela provoque à la confiance. Nous tuons les malades; nous rendons malades ceux qui se portent bien; nous empochons les pistoles des uns et des autres, et nous poussons plus loin, à l'aide des certificats du docteur.

MICHEL.

Tu te feras médecin?

ROBERT.

Comme un autre: c'est la plus petite chose du monde que cela.

MICHEL.

Je n'en reviens pas; toi, médecin!

ROBERT.

Eh! sans doute. De l'effronterie et de la vogue, voilà le fond de la médecine.

MICHEL.

Tu en veux furieusement à la faculté; cependant, quand tu es malade....

ROBERT, riant.

Je ressemble à ceux qui connaissent les femmes, et qui ne savent pas s'en passer.

DUBREUIL.

Laissons-là les femmes pour le moment, et revenons à nos affaires : te voilà médecin....

MICHEL.

Et nous nous bornons au rôle modeste de valets du docteur.

ROBERT.

C'est un genre qui a son mérite. D'ailleurs, puis-je faire de vous autre chose? Savez-vous le latin? Connaissez-vous les racines grecques? Pourriez-vous citer à propos, déraisonner gravement pendant une heure, et renvoyer, contens et émerveillés, des gens qui ne vous ont point entendus? Oui, vous serez mes gens, et rien que mes gens. Allons faire une visite exacte de nos ballots, et prendre chacun un habit à notre taille.

MICHEL.

Camarades, qu'en dites-vous?

DUBREUIL.

Cela me paraît plus sûr que d'attendre ici les évènemens.

DUVAL, LECOURT.

Et à nous aussi.

MICHEL.

Voilà qui est arrangé, monsieur le médecin. Nous sommes à vos ordres.

(Duval et Lecourt remettent les effets dans la valise.)

ROBERT, d'un ton tragique.

Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans.

Seul, avec la médecine, je vous défie au combat; seul, avec la médecine, je vaux toute une armée, et je fais marcher sur mes pas la dévastation et la mort.

MICHEL, souriant.

Tu ne feras pas mal de communiquer à notre gouvernement la découverte de cette arme si meurtrière et si sûre : ce que nos physiciens cherchent en vain, tu l'as trouvé dans un moment d'enthousiasme.

ROBERT.

Ton idée est bonne, lumineuse, et nouvelle surtout. Oui, mes amis, qu'un bataillon de médecins français se répande chez les coalisés. Partout ils feront des prodiges, sans frais et sans danger, et nous nous porterons mieux. Pour moi, je vois déja la renommée saisissant son burin immortel, et gravant mon nom en tête de ceux des vengeurs de la liberté. Cette pensée me transporte, m'enflamme, et fait de moi un homme nouveau. Mais ne perdons pas, comme le héros d'Homère, un temps précieux en discours superflus; marchons, étonnons, et frappons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre d'auberge; des portes dans le fond, et un cabinet de chaque côté. Un alambic, sous lequel il y a du feu; une terrine, des mortiers, tamis à double fond, bouteilles étiquetées, fioles, boîtes à pillules, etc.

SCÈNE I.

ROBERT, très-richement et ridiculement vêtu; MICHEL, LECOURT, DUBREUIL, DUVAL, couverts d'une livrée superbe.

ROBERT.

Nous voilà donc dans cette ville dont nous n'osions approcher. Nous y voilà tranquilles, libres de tous soucis, et nous avons un air d'opulence qui, dans certains cas, vaut seul une fortune.

MICHEL.

Il est vrai que jusqu'à présent tout a parfaitement réussi; mais, prends bien garde à ce que tu feras: une étourderie nous serait funeste, et tu t'en permets de temps en temps....

ROBERT.

Jamais dans les occasions importantes. C'est sur moi que roule l'expédition. Vous me verrez, tantôt adroit, tantôt profond, déployer les qualités d'un chef

habile et entreprenant; employer, tour à tour, toutes les ressources de mon imagination vive et féconde, et laisser les fausses manœuvres, les opérations incertaines aux généraux espagnols.

MICHEL.

Tu promets beaucoup.

ROBERT.

Et je tiendrai tout.

MICHEL.

Souviens-toi que ma prudence, qui t'a guidé quelquefois, te devient inutile ici. Mon nouvel emploi m'ôte la parole en public, et je ne peux avoir d'avis qu'en particulier.

ROBERT.

Mais, je crois que tu me prends pour un écolier. Qui peut, dis-moi, exécuter un plan hardi comme celui qui l'a conçu? Qui peut, comme lui, prévoir les inconvéniens, surmonter les obstacles, et tirer, même d'un revers, des avantages inattendus?

DUBREUIL, souriant.

Oh! la présomption, la présomption....

ROBERT.

Ne messied pas à un homme de génie.

DUBREUIL, ironiquement.

Comme toi?

ROBERT.

Comme moi. Mais, laissons ce langage familier qui nous trahirait tôt ou tard. Prenez dès ce moment l'habitude du respect qui convient à la circonstance, et....

DUBREUIL.

Oh! du respect!

ROBERT.

Oui, monsieur, du respect. Vous êtes mon valet; je le crois du moins, et je vous prie de vous en souvenir. C'est en répétant, entre nous, les scènes que nous méditons, que nous y mettrons en public l'ensemble et la vérité qui produisent l'illusion. Commençons donc à remplir nos différentes fonctions. Que signifie le désordre qui règne dans ce laboratoire? Il ne fait honneur ni à votre activité, ni à votre intelligence. (*A Michel.*) Allons, monsieur, un peu de vivacité: vous êtes paresseux comme un laquais de grand seigneur. Que tout cela soit rangé symétriquement; que tout soit mis en évidence, jusqu'à la moindre boîte: apprenez à faire valoir les plus petites choses.

(On range.)

MICHEL.

Vraiment, ce ton-là lui va à merveilles.

ROBERT.

N'est-il pas vrai, mon lieutenant?

MICHEL.

Oh! son lieutenant! voilà déja l'homme à la tête.

ROBERT.

C'est la force de l'habitude....

MICHEL.

Qui t'emportera malgré toi.

ROBERT.

Qui prouve au moins la nécessité de nous observer

continuellement. Dubreuil, Duval, Lecourt, je vous condamne tous trois au silence, de peur d'accident. Vous ne parlerez que dans les cas d'un extrême besoin, et, selon le précepte d'un sage, vous tournerez sept fois la langue dans la bouche avant de dire un mot.

DUBREUIL.

Le seigneur Carlos nous fait bien de l'honneur, en vérité.

ROBERT, à Michel.

Pour toi, qui ne perds jamais ton sang-froid, je te fais mon factotum, et toi seul pourras m'adresser la parole.

MICHEL, d'un grand sérieux.

Je tâcherai, seigneur docteur, de justifier cette préférence.

ROBERT.

C'est cela, mon ami; voilà le ton qui convient. Je suis assez content de ce début; il promet.

MICHEL.

Votre laboratoire est en ordre. Avez-vous quelque chose à nous ordonner?

ROBERT.

Lisez soigneusement les étiquettes; classez tout cela dans votre mémoire, et, quand je vous demanderai quelque chose, sachez où le prendre à la minute. Il est toujours très-bon de paraître au courant de son état, lors même qu'on ne sait ce qu'on fait.

MICHEL.

L'alambic commence à rendre. Faut-il placer le récipient?

ROBERT.

Eh! sans doute. Cela devrait déja être fait; mais il faut tout vous dire. Qu'on se garde bien d'en laisser répandre une goutte : j'ai fait jeter là-dedans douze bouteilles de vin de Madère....

DUBREUIL.

Du vin de Madère!

ROBERT.

Soyez sans inquiétude : il y en a encore cent bouteilles à la cave. Celles-ci nous produiront d'excellente eau-de-vie, très-propre à chasser le mauvais air du matin.

MICHEL.

Votre seigneurie pense à tout.

ROBERT.

Quand elle sera faite, vous mettrez un paquet de camphre à côté, seulement pour la forme.

MICHEL.

Comment du camphre! Le seigneur Carlos compte-t-il exercer aussi la chirurgie?

ROBERT.

Le ciel m'en garde! La chirurgie est un art respectable, établi sur des principes certains, et j'ai pour elle la plus haute vénération, n'en déplaise à mes confrères les médecins.

MICHEL.

J'entends quelqu'un.

ROBERT.

A vos postes. Attention à la manœuvre.

SCÈNE II.

MICHEL, ROBERT, DUBREUIL, LECOURT, DUVAL, L'AUBERGISTE.

L'AUBERGISTE.

Le seigneur Carlos soupe-t-il?

ROBERT.

Certainement. Ai-je l'air d'un homme qui ne soupe pas?

MICHEL.

Vous ne connaissez pas le docteur. Il n'est pas partisan de la diette; il fait très-exactement ses quatre repas.

ROBERT, à Michel.

Allez, mon ami; retournez à votre ouvrage, et perdez l'habitude de vous mêler ainsi à la conversation. Vous répondrez quand je vous interrogerai, entendez-vous, Domingo?

MICHEL, à part.

Ah! je m'appelle Domingo; je tâcherai de m'en souvenir.

ROBERT.

Dites-moi, ma bonne, fait-on grande chère chez vous? Ce que vous nous avez servi n'avait rien que de très-ordinaire.

L'AUBERGISTE.

Vous ne vouliez que vous rafraîchir. D'ailleurs, on ne vous attendait pas; mais vous serez content du souper.

ROBERT.

A la bonne heure. Je ne regarde pas à l'argent; mais je veux être bien servi. Cuisine à la française?

L'AUBERGISTE.

A la française. Vous n'avez personne? Il ne faut qu'un couvert?

ROBERT, embarrassé.

Qu'un couvert?.... Pardonnez-moi.... je.... j'admets mes gens à ma table.

L'AUBERGISTE.

A votre table!

ROBERT.

Tous nos momens sont consacrés à l'art. Nous travaillons à une découverte importante, et nos repas sont autant de dissertations qui tournent au profit de l'humanité. Cinq couverts. Pensons maintenant au coucher.

L'AUBERGISTE.

Je loge votre seigneurie dans cette chambre. (*Montrant la porte à sa droite.*) L'ameublement n'est pas très-frais; mais il est de la plus grande richesse. Il vient du duc d'Olivarès.

ROBERT.

Allons, je m'arrangerai du lit du duc d'Olivarès. Et mes gens? Vous les mettez dans cette autre chambre?

L'AUBERGISTE.

Non pas. C'est la chambre du seigneur Alvar, jeune homme de Guipuscoa, qui était retenu ici par l'amour, et dont la maîtresse a été enterrée ce matin.

Il promène sans doute sa douleur dans les rochers voisins de la ville; mais je crois qu'il rentrera ce soir. C'est une histoire touchante; je vais vous la raconter.

ROBERT.

Je vous en dispense. Au reste, ne dérangeons pas le seigneur Alvar : respectons son domicile. Cependant, il faut que mes gens soient couchés convenablement.

L'AUBERGISTE.

Je les mettrai aux mansardes.

ROBERT.

Aux mansardes! c'est bien mesquin.

L'AUBERGISTE.

Les gens du général Rabbi y ont couché il y a huit jours.

ROBERT.

Il a donc passé ici pour s'aller faire battre par les Français?

L'AUBERGISTE.

Non pas; il en revenait, et faisait sa retraite en poste.

ROBERT.

Va donc pour les mansardes. A propos, avez-vous mis mon tableau à la porte?

L'AUBERGISTE.

Vingt personnes l'ont déja lu.

ROBERT.

C'est bien; c'est fort bien; c'est au mieux. J'ai vu le corrégidor, et j'ai obtenu son agrément pour exer-

cer impunément la médecine dans Urgel. Il n'est pas mal bête votre corrégidor.

L'AUBERGISTE.

C'est ce que tout le monde dit; mais il est riche.

ROBERT.

Et avec de l'or on s'affuble d'une grande charge qu'on remplit petitement.

L'AUBERGISTE.

C'est cela.

ROBERT.

C'est un moyen à peu près sûr de mettre les sots en place, car, ordinairement, le mérite n'est pas opulent. Ah ça, dites-moi, le pays est-il abondant?

L'AUBERGISTE.

En denrées?

ROBERT.

En maladies.

L'AUBERGISTE.

Autrefois on s'y portait à merveille; mais depuis que les armées sont dans les environs, toute la ville a la fièvre.

ROBERT.

C'est charmant. Je traiterai toute la ville. Fièvres continues, fièvres intermittentes, fièvres putrides, fièvres inflammatoires, n'est-il pas vrai?

L'AUBERGISTE.

Mais il y en a de toutes les façons.

ROBERT.

C'est à merveilles. Et sans doute vous avez beaucoup de médecins?

L'AUBERGISTE.

Nous n'en avons qu'un.

ROBERT.

C'est trop heureux. Jeune?

L'AUBERGISTE.

Au contraire.

ROBERT.

C'est admirable. Les jeunes médecins ne savent que parler métier, et je n'aime pas cela.

MICHEL, à part.

Je le crois.

ROBERT.

Ainsi, votre médecin est vieux?

L'AUBERGISTE.

Impotent et goutteux.

ROBERT.

On ne meurt donc pas à Urgel?

L'AUBERGISTE.

On guérit tout naturellement.

ROBERT.

C'est le plus sûr; mais c'est le plus long. J'ai une méthode tout-à-fait expéditive, et qui vous étonnera. Domingo, voyez s'il nous reste des pillules pour les fièvres épidémiques.

MICHEL.

Nous avons tout épuisé à Aguilar.

ROBERT.

Il faut en refaire, Domingo, et sans perdre un moment. Ma gomme orientale en tiers avec la rhu-

barbe et le quinquina, dans une décoction de vinaigre des quatre voleurs.

MICHEL.

Oui, seigneur.

(Ils fabriquent des pillules avec ce qu'ils trouvent sous la main.)

DUBREUIL, à part.

Un médecin de profession ne raisonnerait pas mieux.

ROBERT, à l'aubergiste.

Je vous réponds que ceux que je traiterai ne souffriront pas long-temps. Vous pouvez m'annoncer.

L'AUBERGISTE.

Je n'y manquerai pas. Vous n'avez plus rien à m'ordonner?

ROBERT.

Non, ma bonne amie. Retournez promptement à la cuisine, et n'en sortez que pour me servir. Qu'on pense à mes mules : le boisseau d'avoine, et de la litière jusqu'au ventre.

SCÈNE III.

ROBERT, MICHEL, DUBREUIL, LECOURT, DUVAL.

MICHEL.

Y penses-tu de donner de semblables ordres? Il n'y a que dix pistoles dans la bourse du jeune homme : ce soir, il n'en restera rien.

ROBERT.

Il n'en restera rien! Je compte bien tout garder. On ne paie qu'en sortant : c'est un vieux rébus que tout le monde connaît.

MICHEL.

Mais avec quoi paieras-tu, si tu fais cette dépense infernale?

ROBERT.

N'allons-nous pas lever des contributions sur la crédulité et la faiblesse humaine? Toute une ville, qui a la fièvre, où il n'y a qu'un médecin, et où le corrégidor est un sot qui ne s'oppose à rien; c'est une moisson abondante et certaine que cela. D'ailleurs, la nécessité de payer ne me paraît pas démontrée.

MICHEL.

Je ne crois pas qu'on puisse en douter.

ROBERT.

Ne s'établit-on pas chez l'ennemi à discrétion? Mais, mettons les choses au pis. Supposons que la médecine ne rapporte rien, et qu'il faille enfin payer; hé bien! les mules paieront, et nous reprendrons l'habitude modeste de voyager à pied.

MICHEL.

Manger les mules! Mais tu crois donc rester ici six semaines?

ROBERT.

Écoutez, monsieur le raisonneur: on vit très-mal dans les prisons d'Espagne. Un ordinaire réglé, et quelques jours de repos nous feront le plus grand bien, et nous donneront des forces pour aller plus loin.

MICHEL.

Mais je n'entends pas que nous perdions ici un temps précieux.

ROBERT.

Tu n'entends pas!... tu n'entends pas!... Je te reconnais au bataillon ; tu dois me reconnaître ici : je suis le maître, je crois?

MICHEL.

Il n'y a qu'à te laisser faire ; nous verrons de belles choses.

ROBERT.

Quatre jours, mon lieutenant ; rien que quatre jours. Tu vois que je suis de bonne composition.

DUBREUIL.

Oh! il n'y a rien à dire à cela.

DUVAL.

C'est raisonnable.

DUBREUIL.

Très-raisonnable.

MICHEL.

Allons donc, quatre jours, puisque vous le voulez ; mais pas une heure de plus.

ROBERT.

Pas une heure de plus, foi de médecin. Ah ça, il est bon que vous fassiez un tour par la ville : il convient de montrer ma livrée. D'ailleurs, des Français dans une ville d'Espagne font toujours quelques petites observations, qu'on retrouve plus tard.

MICHEL.

Il a raison.

ROBERT.

Allez, et n'oubliez pas le souper : vous sentez que je ne puis décemment vous attendre.

MICHEL.

Sa seigneurie n'a pas d'autres instructions à nous donner ?

ROBERT.

Si fait, si fait. Marchez le nez au vent, le jarret tendu, l'air insolent et bête des laquais de l'ancien régime : cela donne une haute idée du maître. Partez, faquins.

(Ils sortent en riant.)

SCÈNE IV.

ROBERT, SEUL.

En vérité, je suis étonné du personnage que je joue. Moi, médecin ! c'est trop plaisant, en vérité. Mais, qui n'est pas un peu charlatan dans ce monde ? La jeune personne qui renchérit sur les leçons de sa mère, pour accrocher un mari ; l'austère magistrat, sévère observateur des moindres bienséances, et qui jette son masque dans un petit souper ; cet intrigant qui court un emploi sous le manteau du patriotisme ; cet amant prétendu de la gloire qui entre à l'ambulance la veille d'une bataille, et tant d'autres que je pourrais citer, ne sont-ils pas des charlatans bien prononcés ? Ma foi, que chacun s'examine scrupu-

leusement, et peut-être personne n'aura rien à me reprocher.

SCÈNE V.

ROBERT, CARLOS.

CARLOS.

Est-ce au seigneur Carlos que j'ai l'honneur de tirer ma révérence?

ROBERT.

A lui-même, seigneur. (*A part.*) C'est une pratique. (*Haut.*) Asséyez-vous, s'il vous plaît.

(Ils s'asseyent.)

CARLOS.

Il y a trois heures au moins que je vous cherche avec le plus vif empressement.

ROBERT.

Ma réputation m'a donc précédé dans cette ville, car il y a tout au plus trois heures que j'y suis arrivé. Au reste, seigneur, le public m'a partout témoigné l'empressement que vous me marquez, et partout j'ai justifié sa confiance.

CARLOS.

Enfin, après avoir parcouru toutes les rues d'Urgel, votre tableau m'a frappé; je vous rencontre, et j'en rends grace à mon heureuse étoile.

ROBERT.

C'est trop honnête, en vérité.

CARLOS.

J'aurais pu m'épargner bien des recherches en m'a-

dressant d'abord à cette hôtellerie; elle est connue, et sans doute vous descendez partout à la meilleure auberge?

ROBERT.

C'est ma coutume.

CARLOS.

Elle est toute naturelle : un homme comme vous doit aimer ses aises.

ROBERT.

Au-delà de toute expression.

CARLOS.

La bonne chère?

ROBERT.

Et le bon vin. Nous autres savans, nous nous dédommageons de nos travaux par les plaisirs de la table....

CARLOS.

Et de l'amour?

ROBERT.

C'est cela, c'est cela.

CARLOS.

Ah! c'est trop juste. Mais, revenons. Je lisais votre tableau, lorsque vos quatre laquais sont sortis; ils sont lestes et bien tournés.

ROBERT.

N'est-ce pas?

CARLOS.

Superbement vêtus.

ROBERT.

C'est une livrée neuve que je me suis donnée à Aguilar.

CARLOS.

A Aguilar?

ROBERT.

A Aguilar.

CARLOS.

Je les soupçonne d'aimer aussi leurs aises, et c'est de droit : ils vous aident sans doute dans vos travaux?

ROBERT.

Chimistes profonds.

CARLOS.

Ils en ont l'air.

ROBERT.

Tout cela, est le mieux du monde; mais, vous me direz sans doute ce qui me procure l'honneur de votre visite?

CARLOS.

Un moment. Vous avez trois mules magnifiques que j'ai aperçues en traversant la cour; au reste, vos équipages sont considérables, à ce que m'a dit l'hôtellière.

ROBERT.

Mais, seigneur, seriez-vous par hasard un officier public? Il me semble que vous avez le grand usage des inventaires.

CARLOS.

Pour vous, vous voilà au milieu de vos productions chimiques, mis comme le duc d'Alcudia, et on jurerait que cet habit a été fait pour vous.

ROBERT.

Au fait, seigneur. Êtes-vous malade, et puis-je vous être utile?

CARLOS.

Très-malade, sous un certain rapport; mais, comme je suis aussi un homme de l'art, je viens paisiblement consulter avec vous.

ROBERT.

Je ne parle que par mes cures, et depuis que j'ai quitté l'université de Salamanque, je ne m'amuse pas à raisonner métier : c'est la ressource des commençans.

CARLOS.

Ah! vous avez étudié à Salamanque! En êtes-vous bien sûr? N'est-ce pas plutôt sur la route d'Aguilar que vous avez pris aujourd'hui vos licences?

ROBERT, à part.

Voilà un drôle qui va furieusement m'embarrasser.

CARLOS.

Allons, avouez que vous êtes un peu novice en médecine, quoique très-expert en l'art de vous approprier le bien d'autrui.

ROBERT, à part.

Où diable en veut-il venir?

CARLOS.

Mon cher ami, mettez la main sur la conscience, et convenez tout bonnement que vous êtes un fripon.

ROBERT.

Faquin!

CARLOS.

Des injures ne sont pas des raisons. Vous savez à merveilles que rien de tout cela n'est à vous. C'est moi

qui suis le vrai Carlos; ainsi, rendez-moi mes propriétés, sans bruit et sans délai.

ROBERT, à part.

Chienne de rencontre! Restituer, c'est nous perdre.

CARLOS.

Vous n'avez pas encore une grande habitude de la prospérité : exécutez-vous galamment.

ROBERT.

Écoute : on t'a attaqué aujourd'hui; la frayeur t'a saisi, tu as tout abandonné, et je veux bien convenir, puisque nous sommes seuls, que je me suis arrangé de tes équipages et de ton nom; mais, je ne rends rien.

CARLOS.

Comment, tu ne rends rien!

ROBERT.

Rien.

CARLOS.

Par Notre-Dame du Rosaire, je te traduis devant le corrégidor.

ROBERT.

Je l'ai dans ma manche; d'ailleurs, que lui dirastu? Tes papiers sont en règle, et j'en suis possesseur. Tiens, voilà dix pistoles; tire-toi d'affaire comme tu l'entendras, et ne m'échauffe pas les oreilles.

CARLOS.

Me voler deux mille piastres, et m'offrir dix pistoles!

ROBERT.

Tu n'en veux pas?

CARLOS.

Non.

ROBERT, remettant la bourse dans sa poche.

Je garde tout.

CARLOS, s'écriant.

Ma fortune!... mon sang!... mes entrailles! Je suis assassiné; je suis mort!

ROBERT.

Veux-tu te taire?

CARLOS.

Je veux crier.

ROBERT, le poussant dehors.

Eh! va-t'en donc, maudit bavard.

CARLOS.

Je veux rester.

ROBERT.

Je veux que tu sortes.

CARLOS.

Abandonner mes mules, mes habits, mes pillules!... Tu me les rendras, ou, par saint Pancrace, je vais t'arracher les yeux.

ROBERT.

Toi?

CARLOS.

Moi.

ROBERT.

Toi? (*Il prend un bâton et le rosse.*) Tiens, maladroit, tiens... Apprends qu'il ne sert de rien d'avoir raison quand on a les apparences contre soi.

SCÈNE VI.

ROBERT, L'AUBERGISTE, CARLOS.

L'AUBERGISTE.

Quel carillon infernal fait-on dans cette chambre?

ROBERT, se jetant sur un siége.

C'est un fou qui, dans un accès de fureur, m'a roué de coups. Voyez à quoi on est exposé dans votre maison.

CARLOS.

Je suis volé, battu, et je suis fou! Ah! je le deviendrai, de par tous les saints.

L'AUBERGISTE.

Diégo, Juan, accourez, accourez. (*Ils entrent.*) Mettez cet homme dehors, et veillez à ce qu'il ne rentre pas ici.

CARLOS, se débattant.

Mes pauvres mules! mes chers habits!... Ah, coquin! double coquin!

ROBERT.

Vous voyez bien qu'il est fou.

L'AUBERGISTE.

Fou à lier.

CARLOS, qu'on entraîne.

Par Saint Dominique, je me vengerai. Dans peu tu auras de mes nouvelles.

SCÈNE VII.

ROBERT, L'AUBERGISTE.

ROBERT, s'essuyant le visage.

Ah! je suis excédé, anéanti. Cet homme m'a mis dans un état affreux.

L'AUBERGISTE.

Que d'excuses j'ai à vous faire!

ROBERT.

Eh! que m'importent vos excuses? Faire la dépense d'un prince, et être exposé aux insultes d'un goujat!

L'AUBERGISTE.

Il s'est dit malade, et a demandé à vous voir.

(Elle cherche dans les fioles.)

ROBERT.

Je crains bien que sa maladie ne me soit funeste. (*Il veut se tourner sur sa chaise.*) Aïe! aïe!

L'AUBERGISTE.

Tenez, voilà qui vous remettra. (*Elle lit l'étiquette.*) Gouttes balsamiques pour les contusions.

ROBERT.

Eh! que le diable emporte les gouttes balsamiques!

L'AUBERGISTE.

Quoi, seigneur, votre propre remède!...

ROBERT, se reprenant vivement.

Vous avez raison; je n'étais pas à ce que je disais. Voyons ce remède merveilleux. (*A part.*) Je suis en-

ferré; il faut en tâter, au hasard de m'empoisonner. (*Il boit, fait d'abord la grimace, puis vide la fiole.*) C'est de l'eau-de-vie tout bonnement. Aussi charlatans l'un que l'autre.

L'AUBERGISTE.

Hé bien, seigneur, comment vous trouvez-vous?

ROBERT, se levant.

Les douleurs sont tout-à-fait dissipées.

L'AUBERGISTE.

Effet étonnant du remède! Voulez-vous que je reste près de vous?

ROBERT.

Non. Allez, sans perdre un moment, faire votre plainte à la police; faites-moi serrer ce maraud entre quatre murailles : vous devez cela à l'honneur de votre maison.

L'AUBERGISTE.

Le conseil est excellent; mon mari va l'exécuter.

ROBERT.

Eh! allez donc, et surtout que ce chien d'homme ne rentre pas ici.

SCÈNE VIII.

ROBERT, SEUL.

Voilà bien le cas de faire d'amères réflexions sur l'instabilité des choses humaines. L'orage se forme; il gronde; il éclate lorsque nous commençons à goûter les douceurs du repos. Roidissons-nous contre les

évènements : un homme de courage ne doit désespérer de rien, pas même à l'instant du naufrage.

SCÈNE IX.

DUVAL, DUBREUIL, ROBERT, MICHEL, LECOURT.

MICHEL.

Nous avons parcouru toute la ville sans avoir appris de nouvelles.

ROBERT.

J'en ai de jolies à vous conter.

MICHEL.

Nous avons tâté l'esprit de la garnison.

ROBERT.

Eh, que nous fait la garnison!

MICHEL.

Comment, morbleu! nos ennemis!

ROBERT.

Il vient d'en arriver un plus à craindre qu'une armée.

MICHEL, souriant.

Qui donc? un médecin?

ROBERT.

Un diable; mon Sosie; le vrai Carlos.

DUBREUIL.

Tu l'as vu?

ROBERT.

Et battu.

MICHEL.

Pourquoi cette violence?

ROBERT.

Pourquoi fait-il l'insolent?

MICHEL.

Mais je crois qu'il a lieu de se plaindre.

DUBREUIL.

Et même de crier un peu.

ROBERT.

Un peu? Il fait un vacarme épouvantable; il redemande ses effets à grands cris.

MICHEL.

Il faut tout rendre.

ROBERT.

Je m'attendais à cette conclusion.

MICHEL, appuyant.

Il faut tout rendre, vous dis-je. Voulez-vous ruiner un particulier?

ROBERT.

Voulez-vous que nous nous perdions tous cinq? Irons-nous nous déclarer au commandant et supplier sa seigneurie de nous remettre en prison? Je veux voir jusqu'au bout. Je ne me démonte pas aisément; j'ai du caractère.

DUBREUIL.

Mais comment n'as-tu pas prévu que cet homme irait à la recherche de ses effets?

ROBERT.

Eh! comment à vous quatre n'en avez-vous pas fait la réflexion? est-il possible de penser à tout?

DUBREUIL.

Je me roidis aussi contre les obstacles. Cherchons les moyens de surmonter celui-ci.

ROBERT.

Je n'en vois qu'un : il faut partir ce soir, tout à l'heure, à l'instant, de peur d'une nouvelle algarade de cet animal-là.

DUBREUIL.

Il a raison; partons.

DUVAL, LECOURT.

Partons.

MICHEL.

J'y consens, mais à une condition.

ROBERT.

Quelle est-elle?

MICHEL.

Nous sommes tous aisés; engageons-nous à indemniser Carlos quand nous serons rentrés en France.

TOUS.

C'est trop juste; mais partons.

MICHEL.

Partons, et gardons-nous à l'avenir d'écouter les gens à projets.

SCÈNE X.

DUVAL, DUBREUIL, LECOURT, MICHEL, ROBERT, L'AUBERGISTE, entrant par la chambre de Robert, apportant des lumières.

L'AUBERGISTE.

Seigneur, vous êtes servi.

ROBERT.

Faites la carte; qu'on arrange nos valises; qu'on prépare mes mules, et qu'on les charge : je pars dans une demi-heure.

L'AUBERGISTE.

Quoi! seigneur...

ROBERT.

Je reviens demain.

L'AUBERGISTE.

En ce cas, vous pouvez laisser ici une partie de vos équipages.

ROBERT.

Point de réplique; obéissez. (*A ses camarades.*) Allons, à table, un morceau sous le pouce, une bouteille à la régalade, et en route.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

L'AUBERGISTE, SEULE.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans la con-

duite du docteur. Ce départ précipité m'étonne; n'importe, il faut suivre ses ordres. Diégo! Juan! (*Ils entrent.*) enlevez tout cela et préparez les mules du docteur. (*Elle se met à une table et écrit.*) Faisons donc la carte. Il revient, dit-il; traitons-le doucement.

(Diégo et Juan enlèvent tout excepté la terrine.)

SCÈNE XII.

L'AUBERGISTE, ALVAR.

L'AUBERGISTE.

Eh! voilà le seigneur Alvar!

ALVAR, jouant la douleur.

Ah! ne me parlez pas : vous voyez un homme au désespoir.

L'AUBERGISTE.

Votre douleur est bien fondée : perdre une maîtresse aussi jolie!

ALVAR.

De grace, laissez-moi; vous rouvrez ma blessure.

L'AUBERGISTE.

Et la perdre par la faute d'un père imbécille et absolu! Il pleurait à ses funérailles : il était bien temps!

ALVAR, à part.

Il paraît qu'on ne soupçonne rien.

L'AUBERGISTE.

Au reste, pour un avare, il a bien fait les choses : le convoi était superbe, et votre douleur se fût calmée en le voyant.

ALVAR.

Je serais mort sur sa tombe.

L'AUBERGISTE.

Oh! avec votre permission, ce serait duperie. On pleure sa maîtresse, c'est tout naturel; mais à votre âge, l'amour est un besoin, et bientôt de nouvelles chaînes....

ALVAR.

Qu'osez-vous dire? Ah! qui pourrais-je aimer après Léonore? (*A part.*) Décidément, on ne se doute de rien.

L'AUBERGISTE.

Il est vrai que c'était une fille comme on en voit peu. Que le bon saint Nicolas protége son ame! Ah ça, laissons ces tristes idées; pensons au solide. Vous allez souper?

ALVAR.

Cela m'est impossible. (*A part.*) J'ai dîné à sept heures.

L'AUBERGISTE.

Perdre l'appétit! oh! c'est trop fort; je ne le souffrirai pas. On mettra deux couverts; je vous tiendrai compagnie; je vous ferai des contes; cela vous dissipera.

ALVAR.

Non pas, non pas; je me plais dans la solitude. (*A part, allant à sa chambre.*) Elle n'en finirait pas, et je veux voir cette nuit la gouvernante de Léonore: j'ai besoin de me concerter avec elle.

L'AUBERGISTE.

Quoi! décidément, vous me refusez?

ALVAR, entrant chez lui.

Oh! très-décidément.

SCÈNE XIII.

L'AUBERGISTE, SEULE.

Voilà pourtant où mène l'avarice des pères. La plus jolie fille d'Urgel raffolait de cet aimable cavalier; le père n'entend pas raison, et veut la marier à un vieux fou de son espèce. Crac, la fille meurt; son amant se désespère, et ne mange plus, qui pis est. Maudit corrégidor! maudit corrégidor!

SCÈNE XIV.

L'AUBERGISTE, ROBERT, MICHEL, DUVAL, DUBREUIL, LECOURT.

ROBERT, à l'aubergiste.

La carte.

L'AUBERGISTE.

La voilà.

ROBERT.

Huit pistoles! C'est diablement cher.

L'AUBERGISTE.

Vous ne regardez pas à l'argent; d'ailleurs, je vous ai traité en grand seigneur.

ROBERT.

Et vous m'étrillez en conséquence. Voilà votre argent : au revoir.

L'AUBERGISTE.

Bon voyage, seigneur docteur.

SCÈNE XV.

L'AUBERGISTE, ROBERT, MICHEL, DUVAL, DUBREUIL, LECOURT, DIÉGO.

DIÉGO, accourant.

Notre maîtresse! notre maîtresse! voilà le corrégidor avec ce fou de tantôt, et au moins une vingtaine de soldats. Ils entourent déja la maison.

L'AUBERGISTE, sortant précipitamment.

Sainte Marie-Madeleine! Qu'est-ce que cela veut dire? Voyons, voyons.

SCÈNE XVI.

ROBERT, DUBREUIL, MICHEL, DUVAL, LECOURT.

MICHEL.

Hé bien! Robert, est-il possible de cacher plus long-temps qui nous sommes?

ROBERT.

Cela n'est pas aisé, je l'avoue; mais, je n'en désespère pas. Entrez tous quatre dans cette chambre.

Vos gestes, vos mines, et surtout les scrupules du lieutenant me donneraient des distractions, et, ma foi, j'ai besoin de toute ma tête.

MICHEL.

Eh! que feras-tu?

ROBERT.

Je n'en sais rien. Entrez provisoirement.

MICHEL.

Surtout point de bas détours, de ruses avilissantes; je te désavouerais. Je me déclare prisonnier de guerre, si tu oublies que tu es Français.

ROBERT.

Eh! entrez donc, entrez. (*A Dubreuil.*) Quelque chose qui arrive, empêchez-le de sortir.

SCÈNE XVII.

ROBERT, SEUL.

Voici le moment d'éventer la mine, ou de sauter avec elle. Les paris sont ouverts; mais, franchement, je ne parierais pas pour moi. Au reste, attendons l'ennemi de pied ferme, et faisons bonne mine à mauvais jeu.

SCÈNE XVIII.

ROBERT, LE CORRÉGIDOR, CARLOS, L'AUBERGISTE, LA GARDE.

LE CORRÉGIDOR.

De la modération, et qu'on parle à son tour, car

si vous parlez tous deux ensemble, je n'entendrai rien à votre affaire.

ROBERT, à part.

C'est clair.

LE CORRÉGIDOR, à Carlos.

Vous dites donc que cet homme.... Hé bien! que dites-vous? Voyons.

CARLOS.

Je dis que des voleurs m'ont attaqué ce matin; que je me suis enfui, et que cet homme a trouvé mes équipages dont il s'est emparé.

ROBERT.

Je nie le fait.

CARLOS.

Je le soutiens véritable.

ROBERT.

La preuve.

CARLOS.

La preuve?

ROBERT.

Oui, la preuve. Il faut des preuves en justice.

LE CORRÉGIDOR.

Sans doute il faut des preuves. Voyons vos preuves.

CARLOS.

Il les a dans son porte-feuille.

LE CORRÉGIDOR.

Je n'entends pas, je n'entends pas. Parlez sans figures; de la clarté, de la précision. Qu'a-t-il dans son porte-feuille?

CARLOS.

Tous mes certificats.

ROBERT.

Ce sont les miens, et ils sont en règle. Mais je me rends accusateur à mon tour, et je vous prie, seigneur, de recevoir ma plainte.

LE CORRÉGIDOR.

Voilà un procès qui s'embrouille furieusement. Tous deux accusateurs, c'est contre les principes; cela ne s'est jamais vu. Il faut au moins un défendeur.

CARLOS.

C'est moi qui accuse.

ROBERT.

C'est moi.

CARLOS.

Je soutiens....

ROBERT.

Je prétends....

CARLOS.

Que c'est à tort....

ROBERT.

Que c'est malignement....

LE CORRÉGIDOR.

Paix donc! paix donc! Toute une cour souveraine n'y suffirait pas. Et mon greffier qui est dans ses vignes! il prend bien son temps. Il y a de quoi perdre la tête. (*A Carlos.*) Vous l'accusez de s'être approprié vos effets? (*A Robert.*) Et vous?

ROBERT.

Je l'accuse de calomnie et de voies de fait. (*D'un ton pathétique.*) De calomnie, en voulant inculper ma probité pour s'approprier un bien acquis par mon travail, et je le prouve par les pièces que voici. (*feuilletant.*) Certificats de la princesse des Asturies, d'un ex-gouverneur de Lima, d'un greffier du Saint-Office, du corrégidor d'Aguilar, ce dernier daté d'hier. Vous le voyez, seigneur, je ne viens pas surprendre votre religion par des inculpations hasardées; je n'avance rien que je ne l'appuie par des pièces probantes et authentiques.

LE CORRÉGIDOR.

Mais cela me paraît fort en règle.

CARLOS.

Mais tout cela est à moi, vous dis-je.

ROBERT.

Je l'accuse de voies de fait, comme étant venu dans cette maison, dans cette chambre même, avec l'intention de me dépouiller à force ouverte, lequel dessein il a manifesté en me frappant violemment avec le bâton que voilà, et j'invoque le témoignage de l'hôtesse, qui est accourue à mes cris, et qui m'a trouvé dans un état à faire pitié.

L'AUBERGISTE.

Il est vrai que sans moi ce malheureux assommait le docteur.

(L'aubergiste sort dans le courant de la scène.)

CARLOS.

Ils s'entendent, c'est clair.

ROBERT.

Les faits prouvés, je me résume, et je dis que les demandes et la conduite de cet homme sont tellement extravagantes, qu'on ne peut les attribuer qu'à un cerveau dérangé. Je conclus à ce qu'il soit renfermé dans l'hôpital des fous, où les saignées et les douches le rendront peut-être à lui-même; c'est ce que je lui souhaite.

CARLOS.

Je n'y tiens plus; je suffoque.

LE CORRÉGIDOR.

Vraiment, il parle bien. Docteur, avez-vous été avocat?

ROBERT.

Non, seigneur.

LE CORRÉGIDOR.

C'est donc pour cela que vous êtes si bref et si clair. La cour, vu les pièces et ouï les témoins, faisant droit sur les conclusions....

CARLOS.

Un moment, un moment, seigneur corrégidor; je n'ai pas encore parlé.

ROBERT.

Il est inutile de l'entendre; les faits sont prouvés.

LE CORRÉGIDOR.

Les faits sont prouvés.

CARLOS.

Rien n'est prouvé, pas même les coups, puisqu'il n'y a qu'un témoin; mais, c'est une question incidente. Venons d'abord au fond de l'affaire. Il veut

prouver qu'il est le vrai Carlos par la preuve même de son vol, car il ne m'oppose que des pièces qu'il m'a escroquées, et je prouverai, moi....

LE CORRÉGIDOR.

Vous prouverez.... vous ne prouverez pas que vous soyez double, peut-être?

CARLOS.

Non; je prouverai que je suis simple par cette lettre que j'écris à Aguilar. Qu'on y envoie un exprès à mes frais, et vingt personnes dignes de foi viendront aussitôt me reconnaître, et mettront votre seigneurie en état de prononcer. En attendant, qu'on nous garde l'un et l'autre en prison, et qu'enfin l'imposteur soit confondu.

ROBERT, à part.

Voilà une botte de longueur à laquelle je ne m'attendais pas.

LE CORRÉGIDOR.

L'expédient est fort de saison, et je ne crois pas devoir le rejeter : ce serait sûrement l'avis de mon greffier.

ROBERT, à part, au corrégidor.

Votre monture est vieille et malade, et un corrégidor d'Urgel doit être bien monté : demain matin je vous envoie la plus belle de mes mules. (*Haut.*) J'observe à la justice que ce fou ou ce fripon qui veut me faire arrêter, ne peut avoir d'autre but que d'inquiéter un honnête homme qui n'a rien de commun avec lui, et, comme les formes sont en ma faveur, il serait souverainement injuste de me priver de ma

liberté, à la demande d'un homme que ces mêmes formes condamnent.

CARLOS.

Seigneur corrégidor, il ne faut qu'un jour et demi pour avoir des nouvelles d'Aguilar, et, si je vous en impose, vous ferez de moi ce que vous voudrez.

LE CORRÉGIDOR.

Je le crois bien, parbleu! je suis corrégidor pour quelque chose peut-être. J'ai bien affaire de vos avis.

ROBERT.

C'est un vagabond.

LE CORRÉGIDOR.

Qui n'a point de certificats.

ROBERT, d'un air d'intelligence.

Point de mules.

CARLOS.

Je le crois bien; le drôle m'a tout pris.

ROBERT.

Et qui se mêle de donner des avis à un magistrat dont la pénétration, le profond savoir, l'austère intégrité sont connus de toute l'Espagne.

LE CORRÉGIDOR, se gonflant.

Un magistrat qui possède une charge de quatre mille pistoles!

CARLOS.

Voilà pourquoi la justice est si chère et si rare.

ROBERT.

Il injurie le magistrat lui-même.

LE CORRÉGIDOR.

Vous croyez, docteur, qu'il m'a injurié?

ROBERT.

Et grièvement : oser dire que vous vendez la justice!

LE CORRÉGIDOR.

Sans doute je la vends. Ne faut-il pas que ma charge me rapporte l'intérêt de mon argent?

ROBERT, à part.

Il est de bonne foi au moins.

CARLOS.

Faut-il se voir ainsi mener par un fripon fieffé, un empoisonneur public!...

ROBERT, s'écriant.

Dommages et intérêts.

CARLOS.

Oui, un empoisonneur public, qui ne connaît rien en médecine, et qui (*au corrégidor*), grace à vous, tuera impunément ses malades. Leurs mânes crient déja vengeance, et leur sang retombera sur vous.

LE CORRÉGIDOR.

Comment des mânes qui tombent sur moi, du sang qui crie! Qu'est-ce que cela veut dire?

ROBERT, à part.

Ses gouttes balsamiques prouvent qu'il n'en sait pas plus que moi. Poussons-le à bout; s'il avoue son ignorance, il est capot.

CARLOS.

Ah! vous êtes interdit, l'homme aux expédiens!

Vous qui prouvez tout si facilement, vous prouverez aussi que vous êtes médecin.

ROBERT.

Je suis interdit! Prostituons, puisqu'il le faut, le langage de l'art à ces oreilles béotiennes.

LE CORRÉGIDOR.

Deux Carlos, deux avocats, deux médecins... Mais, vous êtes donc six en deux personnes?

ROBERT.

Je vais parler anatomie, ostéologie, physiologie, étiologie, nosologie, pirétologie, pathologie, séméiologie, et j'entre en matière.

CARLOS, à part.

Mais, vraiment, y entendrait-il quelque chose? Je crains de m'être trop avancé.

LE CORRÉGIDOR.

Allons, docteur de fraîche date, parlez minéralogie, mythologie; parlez, parlez.

CARLOS.

Au reste, il importe peu qu'il soit instruit ou non. Il ne s'agit pas de soutenir thèse; mais de savoir à qui appartiennent les équipages et les mules.

ROBERT.

Voyez-vous, voyez-vous comme il veut éluder la question? Ignorant avéré....

LE CORRÉGIDOR.

Ignorant, ignorantissime.

ROBERT.

Et calomniateur sur nouveaux frais.

LE CORRÉGIDOR.

Oh! je l'arrangerai, je l'arrangerai.

ROBERT, au corrégidor.

La mule est belle, et marche bien.

LE CORRÉGIDOR.

Nous verrons cela.

ROBERT, se gonflant.

Savez-vous que j'ai découvert le tissu cellulaire qui couvre les houpes nerveuses de la crête de l'omoplate? (*A part.*) Il ne me rit pas au nez : il ne sait rien. Il va en convenir.

CARLOS, à part.

Mais, ce fripon ne paierait-il pas d'effronterie? Hasardons quelque chose. (*Haut.*) Savez-vous, vous qui prétendez être l'homme par excellence, que j'ai guéri nombre de malades abandonnés des médecins?

ROBERT.

Le grand miracle! J'en ai guéri moi que les médecins ne voulaient pas quitter.

Ensemble et vivement.

CARLOS.

J'ai guéri des gouttes, des apoplexies, des pulmonies, des paralysies.

ROBERT.

J'ai guéri des épileptiques, des pestiférés, des vaporeux, des enragés.

CARLOS, très-chaudement.

J'ai guéri un léthargique qui n'avait respiré de quatre jours.

ROBERT, étourdiment.

Moi, j'ai ressuscité des morts.

CARLOS, riant; LE CORRÉGIDOR, stupéfait.

Il a ressuscité des morts!

ROBERT.

Oui, j'ai ressuscité des morts.

LE CORRÉGIDOR.

J'ai la plus haute vénération pour la médecine; cependant, ressusciter des morts, c'est un peu fort, seigneur docteur. Vos discours ne seraient-ils pas hyper.... hyper..... hyperbo....

ROBERT.

Hyperboliques?

LE CORRÉGIDOR.

C'est ce que je disais, hyperboliques.

ROBERT.

Pas du tout. Jamais je ne parle de mes talens; mais on m'attaque, et il a fallu se montrer médecin, et plus que médecin.

LE CORRÉGIDOR.

Oh! je me suis aperçu d'abord que cette espèce de filou n'est qu'un bavard, et rien de plus; mais, docteur, ressusciter des morts!

ROBERT.

Cela vous étonne? Il n'y a rien de si simple. Qu'est-ce que la vie? un souffle. Qu'est-ce que la mort? l'absence de ce souffle. Qu'est-ce que la résurrection? le retour de ce souffle.

LE CORRÉGIDOR.

Cela me paraît très-clairement expliqué.

CARLOS.

Vous ne voyez pas que c'est un charlatan qui veut se tirer d'affaire avec de mauvaises plaisanteries!

LE CORRÉGIDOR.

Mauvais plaisant vous-même, entendez-vous, mon ami.

CARLOS.

Et, pendant qu'il vous débite des fadaises, nous perdons de vue l'objet principal, mes équipages, mes mules.

LE CORRÉGIDOR.

Si tu m'interromps encore, je te fais mettre en prison.

ROBERT.

Cela devrait déja être fait.

LE CORRÉGIDOR, à part, à Robert.

Cela ne tardera pas. (*Haut.*) Mais, revenons. Vous êtes donc bien sûr, docteur, d'avoir ressuscité des morts?

ROBERT.

Comment, si j'en suis sûr!

LE CORRÉGIDOR.

En vérité?

ROBERT.

En vérité.

LE CORRÉGIDOR.

Parole d'honneur?

ROBERT.

Parole d'honneur.

LE CORRÉGIDOR, lui présentant la main.

Touchez-là, homme étonnant. Le ciel a guidé vos pas : vous releverez.....

ROBERT.

Quoi?

LE CORRÉGIDOR.

Ma famille, en ressuscitant.....

ROBERT, effrayé.

Qui?

LE CORRÉGIDOR.

Ma fille unique, décédée hier au soir.

CARLOS.

Par Notre-Dame de Lorette, le voilà pris!

LE CORRÉGIDOR.

C'est ma dureté qui l'a mise au tombeau; mais je réparerai mes torts.

ROBERT, anéanti.

Comment! votre fille est morte, et vous me le dites si tard?

LE CORRÉGIDOR.

Qu'aurais-je gagné à vous le dire plus tôt?

ROBERT.

Oh! rien du tout. (*A part.*) Nous voilà jolis garçons!

CARLOS.

Allons, docteur, ressuscitez, ressuscitez.

LE CORRÉGIDOR.

Certainement il la ressuscitera.

CARLOS.

A peine de passer pour le fourbe le plus effronté....

LE CORRÉGIDOR.

Paix!

ROBERT, balbutiant.

Oui, je crois que.... j'espère parvenir.... (*A part.*) Je ne sais plus où j'en suis, ou le diable m'emporte.

CARLOS.

Voyez-vous, voyez-vous comme il est embarrassé?

LE CORRÉGIDOR.

Non, monsieur, non; c'est qu'il réfléchit.....

CARLOS.

Oui, aux moyens de nous tromper.

SCÈNE XIX.

ROBERT, LE CORRÉGIDOR, CARLOS, LA GARDE, LA SAINTE-HERMANDAD, LES GENS DE CARLOS, en habit de route uniforme.

L'OFFICIER, au corrégidor.

Nous vous amenons d'honnêtes, de braves gens qui nous ont aidé à prendre trois voleurs qui voulaient dépouiller leur maître.

LES GENS DE CARLOS.

Eh! voilà le seigneur Carlos!

CARLOS.

C'est vous, mes bons amis! Je vous croyais écrasés dans les précipices.

ROBERT, à part.

L'enfer est déchaîné contre nous.

L'OFFICIER.

Ils ont abandonné les équipages pour suivre ces trois coquins; mais quand nous avons voulu reprendre les mules, elles étaient disparues, et un paysan nous a dit que des passans avaient tout emmené.

CARLOS, ivre de joie.

Tout est ici, tout est ici! Nous touchons au dénoûment. Voyez-vous cet homme-là? Il a pris mon nom avec tout ce qui m'appartient, et il y a une heure que je sue sang et eau pour le faire restituer.

LE CORRÉGIDOR.

Il y a une heure que je sue sang et eau pour éclaircir cette affaire. Oh! je ne prononce pas légèrement. (*A part.*) Adieu la mule.

L'OFFICIER.

Croyez ces fidèles domestiques : je vous réponds d'eux.

CARLOS, montrant Robert à ses gens.

Reconnaissez-vous Carlos?

LES GENS DE CARLOS, riant au nez de Robert.

Lui, Carlos, lui! Ha! ha! ha!

ROBERT, à part.

Tout est perdu sans ressources.

LE CORRÉGIDOR, à Robert.

C'est donc vous, monsieur l'aventurier, qui venez mentir à la justice, et me berner, moi, avec vos contes saugrenus?

ROBERT.

J'avoue que je ne suis médecin que par occasion; mais il n'en sait pas plus que moi, je vous en avertis.

LE CORRÉGIDOR.

Disputer les dépouilles de cet honnête homme avec une opiniâtreté sans égale! finir par insulter à la douleur paternelle, en me disant qu'il ressuscitera ma fille!

TOUS, bernant Robert.

Oh, l'homme aux miracles! oh, le ressusciteur! Ha! ha! ha!

ROBERT, avec force.

Oui, je la ressusciterai; je la ressusciterai devant vous tous, fût-elle morte depuis six mois. Je suis las d'être ainsi traité, et je veux vous forcer au silence et au respect.

CARLOS.

Tu la ressusciteras! Quand?

ROBERT.

Demain.

LE CORRÉGIDOR.

Tout à l'heure.

ROBERT.

Fait-on de ces opérations en un tour de main? Je demande quatre heures.

CARLOS.

Pour t'échapper.

ROBERT, d'un ton d'assurance.

Qu'on me laisse des gardes.

LE CORRÉGIDOR.

On n'y manquera pas. Qu'on le dépouille provisoirement.

CARLOS.

Lui et quatre estafiers, d'assez mauvaise mine, qui doivent être dans cette chambre.

LE CORRÉGIDOR.

Et qu'on restitue tout au vrai Carlos.

ROBERT.

Nous avons laissé nos souguenilles dans une haie. Voulez-vous que je fasse une résurrection comme une partie de paume?

L'OFFICIER.

Laissez-leur le plaisir d'être ainsi vêtus quatre heures encore.

CARLOS.

Oui, pourvu qu'ils soient gardés à vue.

L'OFFICIER.

Il y a des factionnaires en dehors.

CARLOS.

Dans quatre heures donc, la grande opération.

LE CORRÉGIDOR.

Ou livrés à la justice criminelle.

ROBERT, à part.

Ni l'un, ni l'autre.

L'OFFICIER, sortant avec les autres.

Et ils nous diront ensuite qui ils sont, et d'où ils viennent.

ROBERT, à part.

Oui, compte là-dessus.

SCÈNE XX.

ROBERT, SEUL; LA GARDE dans le fond.

Allons, allons, il nous reste quatre heures; profitons-en. C'est assez faire le médecin; faisons un peu le soldat français. (*Montrant la garde.*) Il faut faire boire cette canaille, l'enivrer, prendre ses habits et ses armes, sortir en fausse patrouille, et s'il se trouve des récalcitrans, la baïonnette en avant, et vive la république!

SCÈNE XXI.

MICHEL, DUBREUIL, ROBERT, LECOURT, DUVAL; LA GARDE, dans le fond.

MICHEL, s'échappant.

Je n'écoute plus rien : vous ne me retiendrez pas davantage. Si dans ce moment-ci je n'ai pas d'autorité sur vous, j'ai du moins le droit de vous faire entendre le langage de l'honneur et de la raison. Des Français se soumettre au rôle avilissant que nous jouons! être traités comme des aventuriers et des escrocs! Non, il est temps de nous donner pour ce que nous sommes.

ROBERT.

Eh! tout est déclaré, tout est restitué. Il n'y a plus

qu'à rentrer en prison, si le projet que je vais vous communiquer ne réussit pas.

MICHEL.

Je ne veux rien entendre.

SCÈNE XXII.

MICHEL, DUBREUIL, ROBERT, LECOURT, DUVAL, ALVAR; LA GARDE, dans le fond

ALVAR.

Voici l'heure où je pourrai entretenir la gouvernante de Léonore.

ROBERT.

Je connais cet homme-là.

DUBREUIL.

C'est celui qui accompagnait cette jeune personne....

ALVAR.

Eh! c'est vous, mes braves Français! Que veut dire ce travestissement?

ROBERT.

Travestissement de malheur.

DUBREUIL.

Nous avons trouvé l'équipage d'un empirique.....

ALVAR.

Et vous vous en êtes servis pour entrer dans Urgel?

ROBERT.

Où le propriétaire nous a suivis, et à qui il a fallu tout rendre.

ALVAR.

Fâcheux contre-temps!

ROBERT.

Et pour terminer l'aventure, votre imbécille corrégidor, que j'ai étourdi avec mes sornettes, ne me donne que quatre heures pour ressusciter sa fille.

ALVAR, ivre de joie, et sautant au cou de Robert.

Bonheur inattendu! hasard inconcevable! Vous la ressusciterez, vous la ressusciterez.

ROBERT, le contrefaisant.

Non, non; je ne la ressusciterai pas. Nous profiterons du temps qui nous reste pour décamper *incognito*.

ALVAR.

Vous la ressusciterez, vous dis-je, et je réglerai d'avance les conditions avec le beau-père.

ROBERT.

Tout le monde ici a la manie de la résurrection.

ALVAR.

Mais vous savez bien qu'elle n'est pas morte.

ROBERT.

Elle n'est pas morte! qui?

ALVAR.

Eh, parbleu! celle que je conduisais ce matin....

MICHEL.

Cette jeune personne serait....

ALVAR.

La fille du corrégidor.

ROBERT, hors de lui.

Oui, je la ressusciterai, et avec éclat, je vous en réponds. (*A la cantonnade.*) Ah! vous m'avez fait

passer par de cruelles transes; mais je suis en fonds pour prendre ma revanche.

ALVAR, sortant précipitamment.

Je ne veux que deux heures pour faire mes dispositions.

SCÈNE XXIII.

MICHEL, DUBREUIL, ROBERT, LECOURT, DUVAL.

ROBERT sonne; l'aubergiste entre.

Du sucre.

(Elle sort.)

MICHEL.

A quoi nous mènera cette prétendue résurrection? Quel est le but de cette nouvelle crânerie?

ROBERT.

De nous remettre dans les bonnes graces du corrégidor, et d'obtenir au moins la permission de sortir de la ville.

L'AUBERGISTE, apportant du sucre.

En voilà pour une pistole.

ROBERT.

C'est trop juste; je dois payer d'avance: il est convenu qu'on ne doit plus d'égards à un homme ruiné.

(Il paie; l'aubergiste sort, et il prend la terrine qui était sous l'alambic.)

MICHEL.

Que veux-tu faire de cela?

ROBERT.

De l'eau-de-vie brûlée : cela monte l'imagination.

MICHEL.

Quoi ! dans l'état où nous sommes....

ROBERT.

Qui m'aime me suive. La meilleure idée est souvent au fond de la terrine.

(Il entre dans la chambre ; ses camarades le suivent, et entraînent le lieutenant. Le rideau tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène est chez le Corrégidor; des lumières sur une table.

SCÈNE I.

MARGUERITE, ALVAR.

MARGUERITE.

Enfin, l'étonnante, l'importante opération se fait en ce moment.

ALVAR.

Je brûlais d'y être présent, et tu m'as retenu.

MARGUERITE.

Je connais les amoureux; ils sont vifs, et un mot inconsidéré pouvait, en éclairant les spectateurs, détruire le charme magique et nos espérances. Mais, comment une jeune personne si timide s'est-elle laissée persuader?

ALVAR.

Elle a marqué d'abord une forte répugnance à s'approcher de si près de ses vénérables ancêtres.

MARGUERITE.

Je le crois : pour moi, j'en serais morte de frayeur.

ALVAR.

Mais, l'aspect du lieu, qui n'a rien que de très-

ordinaire, le calme qui y règne, la certitude de n'y rester qu'un moment, et plus encore le désir de faire mon bonheur, tout cela a dissipé ses dégoûts et ses craintes.

MARGUERITE.

Ainsi, contre les apparences, et au moment où nous l'espérions le moins, le corrégidor s'est laissé attendrir pour la première fois de sa vie.

ALVAR.

Et il a signé d'avance un contrat en bonnes formes, portant un dédit de quatre mille pistoles.

MARGUERITE.

Vous ferez très-bien de ne pas vous en dessaisir, car je doute que vous l'eussiez trouvé si facile, s'il eût bien décidément compté sur cette résurrection.

ALVAR.

En vérité, ce dénouement précipité me ravit et m'étourdit à un point....

MARGUERITE.

Je conçois cela, et je partage votre joie. J'ai toujours beaucoup aimé les dénouemens précipités.

ALVAR.

Va, ma chère Marguerite, il n'est pas d'obstacles qu'un tendre amant ne surmonte tôt ou tard.

MARGUERITE.

C'est ce que j'ai toujours dit. La vieillesse a l'expérience; la jeunesse a les graces et l'activité.

ALVAR.

Aussi, les pères, les tuteurs feront toujours des ef-

forts impuissans. L'humeur, la défiance, la contrainte sont de leur côté....

MARGUERITE.

On en rit : l'amour est du nôtre.

ALVAR.

Avouons cependant que le hasard m'a bien servi. Il fallait que je rencontrasse ces Français, qu'ils trouvassent l'équipage d'un empirique....

MARGUERITE.

Et que le beau-père futur fût disposé à croire aux miracles. Ah ça, vous voilà hors d'embarras; mais, ces malheureux Français, que deviendront-ils? Vous sentez bien qu'il y a dans Urgel des gens qui voient plus clair que le corrégidor, et qui ne manqueront pas de dissiper le prestige. Le corrégidor, outré d'avoir été joué, ne ménagera pas ces infortunés, et je serais très-fâchée qu'il leur arrivât quelque chose, car j'aime beaucoup les Français, soit dit entre nous.

ALVAR.

J'ai eu avec eux des rapports d'infortune, et le service qu'ils me rendent en ce moment m'y attache véritablement. Je penserai aux moyens de les tirer de là.

MARGUERITE.

Vous y penserez! Mais, il faut y penser à l'instant : il n'y a pas de temps à perdre.

ALVAR.

Je le sens bien.

MARGUERITE.

Les donner pour physiciens, tout le monde sait que la physique n'a pas encore étendu ses découvertes aussi loin; les faire passer pour sorciers, c'est les exposer à la fureur du Saint-Office. Ces bons Français!.. ces chers Français!.. Mais, cherchez; cherchez donc quelque expédient....

ALVAR.

J'avoue que je n'en vois aucun qui soit satisfaisant; mais, souvent un mot, une circonstance imprévue nous éclaire et nous détermine.

MARGUERITE.

Surtout, n'allez pas vous compromettre.

ALVAR.

Où serait le mérite de faire le bien, si on le faisait toujours sans inconvéniens pour soi-même? Mais, j'entends du bruit.

MARGUERITE, courant à la croisée.

Les voilà, les voilà qui entrent. En tête du cortége est Léonore appuyée sur son père; puis viennent les ressusciteurs, qui s'avancent fièrement, environnés de flambeaux, et suivis des enfans, des femmes à rosaire, et des nigauds de la ville.

SCÈNE II.

MARGUERITE, ALVAR, LÉONORE, LE CORRÉGIDOR, ROBERT, MICHEL, DUBREUIL, DUVAL, LECOURT.

ALVAR, courant à Léonore.

Ma chère Léonore!

LE CORRÉGIDOR, avec emphase.

Voilà un triomphe aussi éclatant que celui d'un grand inquisiteur à un auto-dafé.

ROBERT, avec une dignité comique.

On m'a avili. Maintenant on m'élève aux nues : voilà bien le peuple espagnol. Toujours au-delà du vrai, et ne suivant que l'impulsion du moment; au reste, je sais convaincre et pardonner. Grand dans les revers, modeste dans la prospérité, je suis également au-dessus des injures et des éloges.

MARGUERITE.

C'est ce que vous pouvez faire de mieux.

LE CORRÉGIDOR.

Mais, dites-moi, cependant, n'y aurait-il pas un peu de diablerie dans cette aventure? C'est que vous êtes vraiment un homme incompréhensible, inconcevable, impénétrable, inexplicable.

ROBERT.

Eh non! je suis un aventurier, un escroc, un imposteur, un conteur de sornettes, un homme qui insulte à la douleur paternelle, un homme à livrer à la justice.

LE CORRÉGIDOR.

Dame, on le disait; moi, je l'ai cru.

ROBERT, emphatiquement.

Un homme de poids, un homme de génie comme vous, prononcer sur les apparences! Mais, je vous pardonne comme aux autres. Amnistie générale.

LE CORRÉGIDOR.

Au reste, vous m'avez rendu un service signalé, et je vous en remercie.

ROBERT.

C'est trop honnête, en vérité.

MICHEL.

Nous ne voulons d'autre récompense que la liberté de sortir à l'instant de la ville.

LE CORRÉGIDOR.

Ah! c'est trop juste. Sortez, sortez.

LÉONORE.

Quoi! mon père, sans la moindre marque de votre reconnaissance?

LE CORRÉGIDOR.

J'ai remercié.

LÉONORE, à demi-voix.

Mais, cela ne suffit pas : un cadeau....

LE CORRÉGIDOR.

Alvar, j'ai remercié, et cela ne suffit pas : chargez-vous du cadeau.

ALVAR.

Oh! bien volontiers.

MARGUERITE, au corrégidor.

Voilà comme on fait les bonnes maisons.

LE CORRÉGIDOR.

N'est-ce pas?

ALVAR, mettant une bourse dans la main de Michel.

Je ne désire pas vous revoir; mais, si le sort des armes vous ramène à Urgel, souvenez-vous que vous y avez laissé un ami.

MICHEL.

Quoi! vous voulez que je reçoive encore....

ALVAR.

Les dons de l'amitié n'humilient jamais.

MARGUERITE, à Alvar.

Mais, ils sont perdus, si vous les laissez partir: ils ne feront pas une lieue sans tomber dans un détachement espagnol. (*A Michel.*) Attendez un moment.

ALVAR.

On ne saurait pourtant les garder ici.

MARGUERITE.

Sans doute: la ruse ne peut manquer de se découvrir.

ALVAR.

Et, tôt ou tard, ils seraient reconnus.

MARGUERITE, à Michel.

Un peu de patience.

ALVAR.

Il me vient une excellente idée. (*Aux Français.*) Demain vous serez avec les Français.

LE CORRÉGIDOR.

Que marmotez-vous donc depuis un quart-d'heure? Quand on parle bas, je n'entends rien.

ALVAR.

Nous parlons de la position de ces cinq hommes, et de la vôtre. Il faut qu'ils sortent de chez vous, parce que l'inquisition pourrait se mêler de cette affaire: l'église n'aime pas les miracles qui ne sont pas de sa façon.

LE CORRÉGIDOR.

Oui, oui, certainement; il faut qu'ils sortent de chez moi.

ALVAR.

Ils ne peuvent pas non plus partir sans passe-ports, et vous n'en donnerez pas à des inconnus, cela vous compromettrait.

LE CORRÉGIDOR.

Certainement, cela me compromettrait, et je ne veux pas être compromis; d'ailleurs, qu'ils s'arrangent. Pourquoi n'ont-ils pas de passe-ports?

ROBERT.

Nous les avons oubliés dans nos souguenilles.

LE CORRÉGIDOR.

Tout cela est bel et bon; mais je n'en donnerai pas. Diable!

ALVAR, tirant le corrégidor à l'écart.

Écoutez.

LE CORRÉGIDOR.

Voyons, mon gendre; vous qui avez de l'esprit, à ce qu'on dit, arrangez cela.

LÉONORE, à Marguerite.

Les sauvera-t-il?

MARGUERITE.

Il l'espère.

LÉONORE.

Sans exposer mon père?

MARGUERITE.

Soyez tranquille, il saura tout concilier.

LÉONORE, aux Français.

Vous m'avez cruellement effrayée ce matin; mais, vous m'en avez bien dédommagée. Croyez que notre reconnaissance et nos vœux vous suivront partout.

ALVAR, à part.

Je ne vois pas d'inconvénient à s'en défaire ainsi. (*Haut.*) Définitivement ce sont des intrigans, des aventuriers.

LE CORRÉGIDOR.

C'est très-bien; c'est au mieux. Voilà un jugement qui fera du bruit. Écrivez, mon gendre, écrivez. (*Alvar écrit, puis le corrégidor signe.*)

MICHEL.

Je te jure, Robert, que si nous nous tirons de là, je ne suivrai jamais tes conseils. J'aimerais mieux attaquer seul une batterie que de rien entreprendre avec toi.

ROBERT.

Et si le seigneur Alvar tient sa parole; si demain nous revoyons nos frères, que diras-tu?

MICHEL.

Que tu nous auras conduits au port à force d'imprudences.

ROBERT.

Je conviens que je pouvais me dispenser de ressusciter personne. Cependant, sans cette résurrection, où en étions-nous?

LE CORRÉGIDOR.

Marguerite, faites monter le piquet de la Sainte-Hermandad qui est de planton chez moi.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* MARGUERITE.

ROBERT.

Comment, la Sainte-Hermandad! Ce jeune homme nous trahirait-il?

LÉONORE.

Il sera fidèle à l'amitié comme à l'amour.

DUBREUIL.

C'est que cela n'est pas très-clair.

MICHEL.

Je croirais m'avilir en le soupçonnant.

LÉONORE.

Brave Français, vous lui rendez justice.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE, LA SAINTE HERMANDAD.

LE CORRÉGIDOR, à l'officier.

Exécutez à l'instant le jugement que vous allez entendre.

ROBERT, effrayé.

Comment, un jugement!

MICHEL.

Que veut dire ceci?

LE CORRÉGIDOR, lit.

« L'an, *et cœtera.* Le corrégidor d'Urgel ayant à....

« ayant à.... ayant à.... » Ma foi, Alvar, lisez vous-même. Vous avez une écriture de bureau qui est indéchiffrable.

ALVAR, prend le papier et lit.

« Le corrégidor d'Urgel ayant à prononcer sur le sort de cinq hommes sans aveu, qui ne sont porteurs d'aucuns papiers; qui paraissent avoir voulu s'approprier des effets trouvés, et qui se sont mêlés d'exercer, sans caractère, la médecine, et peut-être la magie; considérant qu'ils n'ont sur eux aucun signe qui atteste leur catholicisme; n'ayant cependant à leur reprocher aucune faute grave qui autorise à sévir contre eux, arrête que, par mesure de sûreté et de prudence, ils seront déportés. En conséquence, la Sainte-Hermandad les conduira jusqu'aux avant-postes français, et il est enjoint auxdits individus de ne plus reparaître sur les terres de la domination espagnole, à peine d'être poursuivis extraordinairement. »

ROBERT, à part.

J'espère que nous nous y présenterons de manière à ne pas craindre la justice.

LE CORRÉGIDOR, à la Sainte-Hermandad.

Vous avez entendu, messieurs. Vous ne les perdrez pas de vue qu'ils ne soient entrés dans les lignes françaises, et, s'ils s'avisent de vouloir rétrograder, si même ils tournent la tête, vous ferez feu sur eux.

MARGUERITE, LÉONORE.

Supérieurement jugé!

MICHEL.

Raison, prudence, clarté, tout est réuni dans ce jugement.

ROBERT.

Jugement sublime! et j'en suis enchanté.

DUREUIL, DUVAL ET LECOURT.

Oui, enchantés!

ROBERT, se reprenant, au corrégidor.

Parce que nous sommes soumis et résignés.

LE CORRÉGIDOR.

Ils sont enchantés? c'est singulier! Au reste, si cela vous arrange, j'en suis bien aise. Partez toujours sans différer.

ROBERT.

Oh! à la minute. Allons, messieurs de la Sainte-Hermandad, marchez; nous vous suivons.

SCÈNE V.

ALVAR, LE CORRÉGIDOR, LÉONORE, MARGUERITE.

LE CORRÉGIDOR.

En effet, mon gendre, je viens de prononcer comme un petit Salomon... C'est que je suis quelquefois embarrassé quand je n'ai pas mon greffier. C'est un homme de mérite, mon greffier.

MARGUERITE, à part.

Il faut bien qu'il en ait pour deux.

LÉONORE, à Alvar.

Ah! mon ami, qu'il m'en coûte d'abuser ainsi de sa crédulité!

ALVAR.

Il m'en coûte autant qu'à vous.

LÉONORE.

Ces Français sont en sûreté. Prévenons les bruits publics, et obtenons le pardon de notre supercherie.

LE CORRÉGIDOR.

Mais parlez donc plus haut, si vous voulez que je vous entende.

ALVAR.

De grace, écoutez-nous.

LE CORRÉGIDOR.

Je le veux bien, moi; parlez.

ALVAR.

Je ne sais par où commencer.

LE CORRÉGIDOR.

Eh, parbleu! par le commencement. Parlez donc! qu'est-ce que tout cela signifie?

MARGUERITE.

Cela signifie que votre fille n'est pas morte; qu'elle n'a pas même été malade, et que c'est moi qui ai tout conduit.

LE CORRÉGIDOR.

Qu'est-ce que c'est que ces fariboles? N'ai-je pas été à son enterrement? N'étais-je pas à sa résurrection? Prétend-on m'en faire accroire? Me prend-on pour un imbécille?

MARGUERITE.

Allons, il n'en démordra pas.

ALVAR.

On vous a dit l'exacte vérité. Confirmez le consentement que je vous ai surpris.

LE CORRÉGIDOR.

C'est-à-dire que vous voulez absolument que ma fille ne soit pas morte! En ce cas, le contrat est nul: son rival la prenait sans dot, diable!

MARGUERITE.

Et si je vous donne un moyen de la doter sans rien débourser?

LE CORRÉGIDOR.

Je l'adopte, foi de magistrat.

MARGUERITE.

Donnez-lui votre charge; le public y gagnera, et vous vous reposerez.

LE CORRÉGIDOR.

Le public y gagnera!... Je crois que vous me manquez, ma mie.

LÉONORE.

Elle veut dire qu'Alvar, plus jeune, suivra les affaires avec plus d'activité.

LE CORRÉGIDOR.

A la bonne heure. Allons, je donne ma charge, sur laquelle je me réserve une pension.

MARGUERITE.

Eh, morbleu! faites les choses de bonne grace. Les évènemens de cette journée nous rappelleront que nous avons été un peu empiriques : mais qui ne l'est pas quelquefois en sa vie?

VAUDEVILLE.

AIR : *De la croisée.*

MARGUERITE.

Je m'en aperçois à regret,
En charlatans la terre abonde,
Et chacun prétend en secret
Éblouir ou tromper le monde.
Amis, ne prouverait-on pas,
Par mille témoins authentiques,
Qu'il est peu d'êtres ici-bas
Qui ne soient empiriques? (*bis.*)

ALVAR.

Rosine, à la fleur de ses ans,
Jure d'être toujours fidèle,
Et se flatte que vingt amans,
Déja trompés, comptent sur elle.

Amis, ne prouverait-on pas, *etc.*

MARGUERITE.

Alceste, au déclin de ses jours,
Prétend encore à la tendresse,
Et veut cacher, même aux Amours,
Son ridicule et sa faiblesse.

Amis, ne prouverait-on pas, *etc.*

ALVAR.

Je vois de graves magistrats,
Qu'un devoir austère gouverne,
Passer en secret des contrats
Aux pieds d'un tendron qui les berne.

Amis, ne prouverait-on pas, *etc.*

LÉONORE.

Ici l'intrépide guerrier,
Amant déclaré de la gloire,
Préfère le myrte au laurier,
Et veut pourtant vivre en l'histoire.

Amis, ne prouverait-on pas, *etc.*

LE CORRÉGIDOR.

L'esprit, dit-on, fait des progrès,
Et partout sa flamme étincelle.
Une sentence de palais
Est plus lucrative et plus belle.
Toujours j'évitai le fracas,
Le brillant et les mots caustiques;
Aussi ne me place-t-on pas
Au rang des empiriques. (*bis.*)

FIN DES EMPIRIQUES,

ET DU TOME X.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

La Mère Rivale, comédie en un acte et en prose... 5

Dédicace à ma mère..... 7

Contre-temps sur Contre-temps, comédie en trois actes et en prose..... 45

Les Dragons et les Bénédictines, comédie en un acte et en prose..... 153

Les Dragons en Cantonnement, ou la suite des Bénédictines..... 217

Les Memnon Français, ou la Manie de la Sagesse, comédie en un acte et en prose..... 287

L'Orphelin, comédie en trois actes et en prose..... 345

Les Mœurs, ou le Divorce, comédie en un acte et en prose..... 439

Les Empiriques, comédie en trois actes et en prose... 497

FIN DE LA TABLE.

LF
P628

Pigault-Lebrun, Guillaume Charles Antoine Pigault
de l'Épinoy, called
Oeuvres complètes. v.9-10.

421586

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED